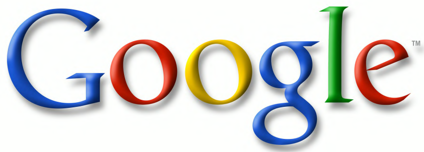
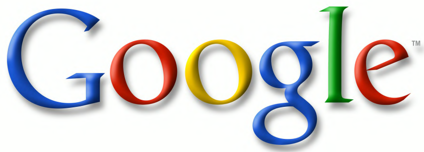
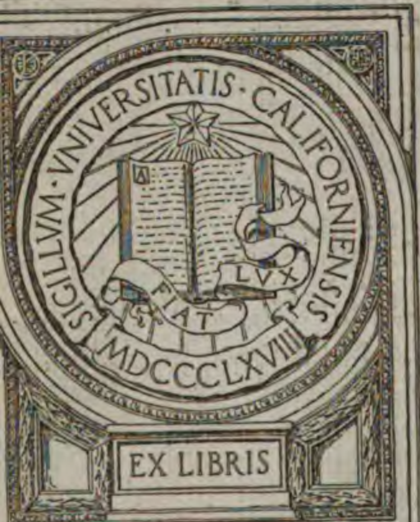
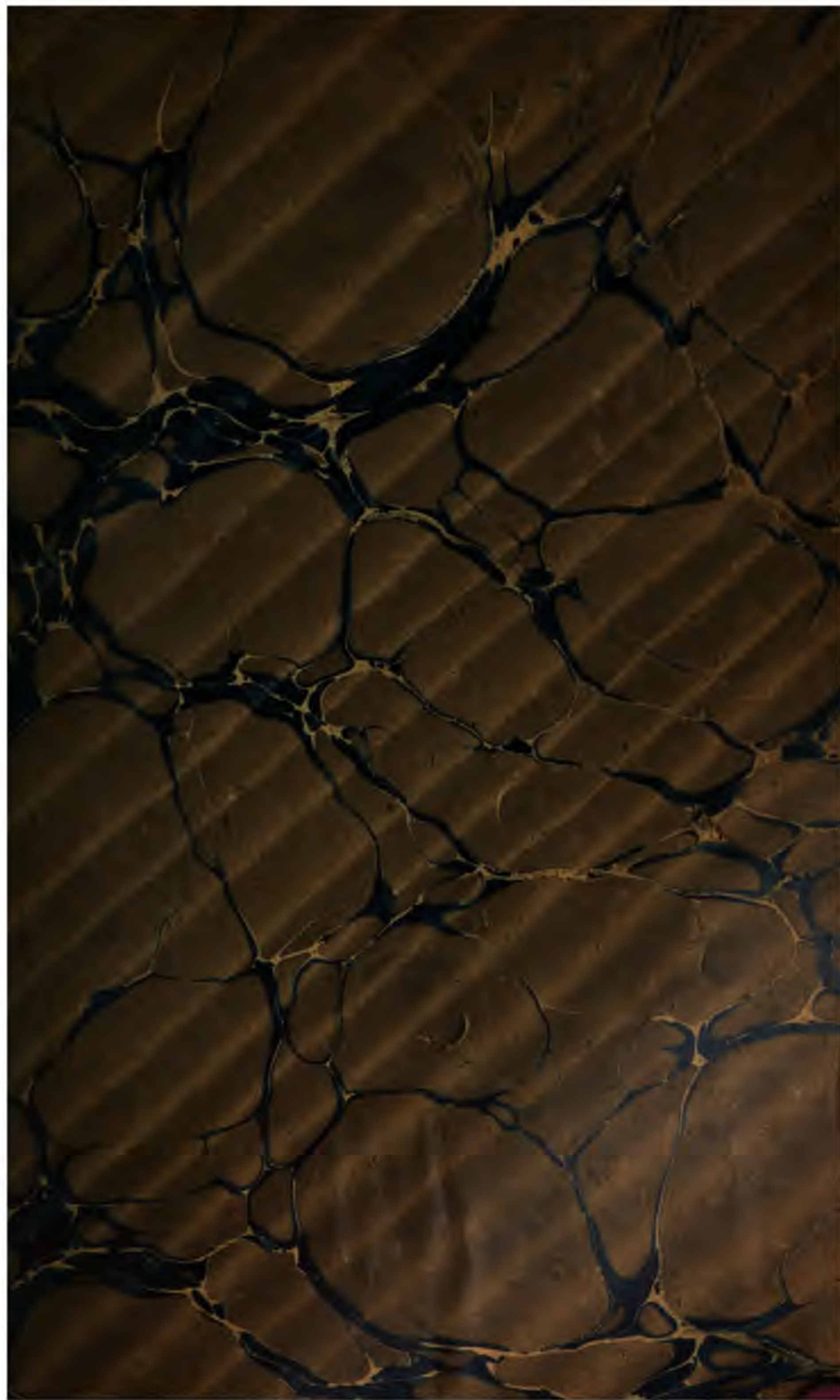

Google




ALVMNVS BOOK FVND
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Société de Saint-Victor pour la Propagation des Bons Livres.

LA GUERRE

DES

PAYSANS.

I.

APPROBATION.

Evêché d'Arras.

Nous avons fait lire et examiner un livre ayant pour titre : *la Guerre des Paysans*, par M. le vicomte de Bussierre. Du rapport qui nous a été fait, il résulte que ce livre, aussi recommandable par le style que par l'exactitude des faits qui y sont racontés, mérite notre approbation. Nous la lui donnons volontiers et nous en recommandons la lecture. Les fidèles y puiseront de nouveaux motifs de s'attacher à l'Eglise catholique; et ceux qui sont séparés de cette Eglise ouvriront peut-être les yeux en apprenant combien furent funestes à l'ordre social les conséquences de la réforme du seizième siècle.

Donné à Arras, le 12 août 1851.

WALLON-CAPELLE,

Vicaire-Capitulaire.

Par Mandement :

TERNINCK, Chanoine,

Secrétaire-général.



Typ. Cardon. Troyes

Fr. de Sickingen,

D'après une miniature contemporaine.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DES PAYSANS,

(SEIZIÈME SIÈCLE)

PAR

M. le Vicomte DE BUSSIERRE.

TOME PREMIER.



PLANCY,

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

ARRAS, MÊME MAISON, rue de la Pomme-d'Or, 289.

PARIS, SAGNIER & BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, 64.

1852.

Troyes. — Typographie Cardon.

A Monsieur le Comte de Sugny, père.

Monsieur le Comte,

Vous avez paru lire mes ouvrages avec quelque plaisir ; veuillez me permettre de vous dédier celui-ci, et de donner par là un témoignage public de vénération au second père de ma fille.

Destiné à paraître, il y a déjà plus de six mois, ce livre a été écrit dans un temps où tout nous faisait croire au retour des scènes que je raconte.

Les prières et les œuvres des hommes qui vous ressemblent, Monsieur le Comte, ont désarmé le bras de Dieu. — Notre Seigneur n'a pas pu permettre d'ailleurs, que la France, fille aînée de l'Eglise, devînt le théâtre d'une sanglante et monstrueuse orgie, au moment où elle venait de ramener à Rome l'immortel Pie IX.

Puisse notre patrie comprendre cette manifestation d'une miséricorde infinie et en mériter la continuation!

Vicomte DE BUSSIERRE.

AVANT-PROPOS.

La révolution religieuse du XVI[e] siècle peut être considérée comme la cause principale et le point de départ des dangers qui nous menacent aujourd'hui, des désordres et des maux qui nous accablent. Luther, en se séparant de l'Eglise et en se déclarant indépendant de sa divine autorité, jeta dans la société les éléments de l'affreuse dissolution où nous la voyons tomber de nos jours.

Tôt ou tard les peuples arrivent aux conséquences dernières des principes qu'on leur a fait admettre.

Le moine apostat avait, au nom de la liberté, ouvert les voies à la plus épouvantable licence. Ses disciples ne devaient, ne pouvaient pas s'arrêter en chemin; séparés de l'Eglise, qui jusqu'alors avait guidé seule le monde, ils suivirent tous les chefs qui se présentèrent et qui, sous prétexte de les délivrer du joug tutélaire de la mystique épouse de Jésus-Christ, les conduisirent aux plus monstrueux excès. Des milliers de prétendus réformateurs et révélateurs, s'appuyant sur la souveraineté de la raison

individuelle, succédèrent à ceux qui avaient donné, les premiers, le signal de la révolte, renversèrent l'édifice ruineux bâti par leur orgueil, et arrachèrent chaque jour quelque lambeau au symbole déjà si restreint des protestants; les impies et les athées vinrent un peu plus tard et étendirent leurs funestes enseignements dans les pays même ou la réforme n'avait pu prendre racine et ne s'était point établie sous la forme d'église.

Les peuples ayant appris à mépriser la plus auguste de toutes les autorités, quel respect pouvaient-ils conserver pour les autorités civiles et politiques?

Les principes qui consolident les sociétés et leur donnent la vie et la durée, n'existent que par le Catholicisme. Ces principes sacrés ayant été audacieusement foulés aux pieds, les doctrines les plus folles, les plus impies et les plus contraires à notre destinée dans la vie présente et dans la vie future, se développèrent avec une force et une puissance qui prenaient leur source dans les plus mauvais instincts du cœur humain.

Elles semblaient avoir atteint leur point culminant à la fin du XVIIIe siècle. Toutefois, elles continuèrent à miner sourdement le monde, même après que l'or-

dre extérieur eût été rétabli, grâce au sceptre de fer et à la puissante épée de Napoléon. Peut-être la France eût-elle été sauvée, et l'Europe avec elle, si les Bourbons en revenant de l'exil s'étaient montrés les véritables successeurs de saint Louis, le plus grand de leurs ancêtres parce qu'il en était le plus saint. Malheureusement Louis XVIII, imbu des prétendues lumières de son époque, avait conservé dans un âge avancé les déplorables préjugés de sa jeunesse; il ne comprit pas le rôle que lui assignait la Providence, et crut faire merveille en octroyant, au royaume très-chrétien, une fausse, plate et pâle copie de la constitution de l'hérétique Angleterre.

C'était rouvrir la lice à toutes les mauvaises passions, et leur offrir l'occasion si désirée de déployer leur activité.

Le pouvoir, qui n'avait fait avec l'Église qu'une alliance hypocrite et qui tenait avant tout à la dominer et à l'asservir, le pouvoir, affaibli d'ailleurs par la constitution même en vertu de laquelle il régnait, était incapable d'opposer une digue suffisante aux faux principes qu'une orgueilleuse philosophie avait répandus. L'impiété en profita pour recommencer ses manœuvres. Elle dut ses succès à la presse et

au nom sonore de *libéralisme* qu'elle prit alors ; car malgré l'abus étrange qu'on en a fait, les mots exercent toujours un prestige magique non seulement sur les masses, mais même sur une nombreuse classe de gens ayant des prétentions aux lumières et à l'honnêteté. Le libéralisme, puisqu'il nous faut adopter l'expression admise, le libéralisme reprit avec chaleur le projet voltairien d'*écraser l'infâme*, et dans ce but il organisa les sociétés secrètes.

La révolution de 1830 s'accomplit. Ceux qui l'avaient préparée se glorifièrent d'avoir conspiré pendant quinze ans. Satisfaits en partie des résultats obtenus, des places, des honneurs et des richesses qu'ils avaient accumulés, ils n'en ont pas moins continué leur travail désorganisateur, et se sont efforcés de substituer de plus en plus une prétendue philosophie à l'Évangile, et d'attirer de nombreux adhérents à la secte impie qui travaillait sans relâche à la ruine de la société en travaillant à celle de la religion.

Le gouvernement issu des barricades a été leur constant auxiliaire. Cherchant ses moyens d'existence et de stabilité dans la prospérité matérielle, il s'est écroulé d'un instant à l'autre comme tout ce qui n'est

pas fondé en Dieu, et il a fini au milieu du bien-être, comme Sardanapale au milieu de ses trésors.

Toutefois, la catastrophe de 1848, de déplorable et honteuse mémoire, ne nous a pas fait arriver encore aux dernières conséquences logiques de la révolte religieuse du XVIe siècle. Les enseignements de Luther et de ses successeurs, *suivis dans tous leurs développements*, amènent chaque individu à se considérer comme *souverain absolu*, pour tout ce qui tient à la conscience, au pouvoir, au bonheur; impossible d'échapper à cette conclusion finale, après avoir admis les prémisses posées par les réformateurs. Or la souveraineté individuelle que nous venons de définir trouve sa complète expression dans le socialisme, et elle se manifestera tôt ou tard dans l'Europe entière, en y allumant les feux de la guerre civile. J'ignore si Dieu nous réserve dans sa colère le malheur de tomber entre les mains insensées qui prétendent reconstruire l'édifice social d'après leurs plans et leurs systèmes, mais ce qui est incontestable, c'est que, battus, vaincus, écrasés cent fois, ils recommenceront cent fois aussi la guerre qu'ils ont déclarée à tout ce qui existe, à moins qu'on ne parvienne à les convertir et à les engager à se soumettre *volontaire-*

ment à l'autorité tutélaire de l'Eglise. Les idées, même les plus extravagantes, ne sont vaincues que par d'autres idées, — disait Napoleon, si je ne me trompe; — jamais on ne les tranche à coups de sabre. Rien n'est plus vrai, et jamais aussi on ne les déracine par ces misérables demi-mesures, par ces concessions et ces précautions sur lesquelles tant de gens fondent aujourd'hui leur espoir.

Le monde, qu'on le sache bien, n'a plus qu'une seule ancre de salut; il peut être sauvé encore en se plaçant à l'abri de l'arche sainte que Dieu nous a donnée dans sa miséricorde et dont nous nous sommes follement éloignés; la morale, la paix, l'ordre, la sécurité, le bonheur véritable n'existent pas ailleurs, et de même que hors de l'Eglise il n'y a point de salut pour les âmes, de même aussi hors de son sein il n'y a pas de salut pour les peuples [1].

Jamais le grand parti des conservateurs et des amis

[1] Si l'on m'objecte ici l'exemple de l'Angleterre, je répondrai que l'Angleterre redeviendra catholique; déjà ses plus nobles enfants se hâtent de chercher dans l'unité un remède à leurs doutes et à leurs anxiétés; j'ajouterai que si, en punition de ses crimes et de ses prévarications, elle fermait les yeux à la lumière et les oreilles à la vérité, pour rester dans l'hérésie, elle serait infailliblement perdue; la grandeur de sa ruine égalerait alors celle de la puissance factice dont elle est si fière!

de l'ordre matériel ne résoudra les difficultés de la position actuelle. Bien des membres de ce parti ont travaillé à la ruine de l'idée chrétienne. Nous les avons vus à l'œuvre avant 1848, et l'expérience nous a prouvé qu'ils sont impuissants pour le bien; tout ce qu'ils pourront faire, peut-être, sera de retarder le moment de la chute pour la rendre plus terrible et plus complète.

Un intérêt vivant et douloureux se rattache à tout ce qui peut jeter du jour sur les périls qui menacent l'humanité. Il faut qu'elle connaisse ce qui l'attend, si elle s'obstine à marcher dans la voie où elle s'est engagée. Cette considération nous décide à publier l'ouvrage qu'on va lire. C'est un simple fragment de l'histoire contemporaine de Luther, fragment dans lequel on trouve, appliqués à la société civile, les principes qui ont présidé à la réforme de la société religieuse, et le développement anticipé des idées que de modernes utopistes s'efforcent de répandre dans le monde. Le socialisme était déjà à l'œuvre dans la guerre des rustauds.

Mais il ne faut point perdre de vue que cette première manifestation était infiniment moins hideuse qu'elle ne le serait de nos jours.

Au XVIe siècle c'était, sous de certains rapports,

un germe éclos avant le temps. La foi des rustauds était égarée plutôt que morte; il y avait encore dans leurs têtes quelques obscures notions de justice et de droit, que la tourbe immonde de nos démolisseurs modernes ne connaît plus.

Les maux que la désorganisation sociale entraîne à sa suite grandissent en proportion du vide que l'absence de la foi a produit dans les âmes. Que l'on juge d'après cela du sort qui nous attend, si nous devons être un jour livrés aux ambitieux dépravés qui ébranlent le sol de l'Europe pour se vautrer dans la fange des jouissances matérielles, et qui ont appris à leurs adeptes à mettre leur gloire dans le mépris, orgueilleux et hautement avoué, de toutes les lois religieuses et civiles! Vainqueurs, leur domination ne saurait être longue, à la vérité; ils seraient bien vite étouffés eux-mêmes dans le sang et dans la boue; mais un triomphe de quelques semaines leur suffirait pour faire subir à l'humanité d'inguérissables douleurs, et pour jeter l'Europe expirante aux pieds du plus odieux despotisme qui ait jamais pesé sur le monde!

Il est un fait historique que nous devons soumettre à l'appréciation de nos lecteurs, avant d'entrer en

matière. Les paysans allemands contemporains de la réforme avaient de justes sujets de plainte, qui constituent, en quelque sorte, une circonstance atténuante de leur révolte; cette circonstance est loin d'exister au même degré, de nos jours.

Nous chercherons à faire connaître leur situation dans notre introduction. Nous y tracerons également un aperçu sommaire des évènements qui ont précédé et amené le soulèvement.

Les travaux de plusieurs historiens sur les symptômes précurseurs de la révolution religieuse, ne nous dispensent pas de rappeler ces symptômes, dont la connaissance donnera à notre récit un caractère d'unité et d'ensemble. Lorsqu'on veut apprécier et juger un évènement, il est indispensable d'avoir une idée parfaitement nette des causes qui l'ont produit.

INDICATION DES SOURCES.

Nous avons recueilli avec un soin extrême les matériaux du travail qu'on va lire. Comparant les chroniqueurs et les historiens, vérifiant les uns par les autres, étudiant ce que les deux partis ont écrit, nous croyons avoir évité toute assertion hasardée.

Malheureusement il est parfois bien difficile de démêler le vrai dans les récits publiés sur les faits qui touchent de près ou de loin à la réforme. Les auteurs protestants allemands ont plus écrit que les catholiques sur ces évènements; beaucoup d'entre eux se sont occupés en particulier de la guerre des rustauds, et ont cherché, par tous les moyens possibles, à la présenter sous un faux jour, et à faire admettre à ce sujet quelques-uns de ces grands mensonges historiques qui circulent encore aujourd'hui dans le monde des demi-savants. Cette guerre a évidemment été une guerre à la fois religieuse et politique, produite par le protestantisme; les historiens hérétiques ayant conscience du stygmate indélébile qui en résulte pour ce qu'ils nomment leur *Eglise*, ont mis leurs soins et leurs talents à supprimer certains détails qui lui donnent son cachet particulier, à la représenter comme le résultat de la tyrannie de la noblesse et plus encore du clergé, à soutenir en un mot qu'elle n'a rien de commun avec la réforme. Pour arriver à ce but, ils ont forgé des faits et en ont omis d'autres; ils ont tantôt embelli, tantôt calomnié certains personnages; tout a été dénaturé par leurs plumes, les hommes et les choses. Cependant on trouve un fil pour sortir de ce laby-

rinthe, en consultant les écrits émanant des catholiques et les actes authentiques du temps, et surtout en comparant les derniers auteurs protestants avec ceux des siècles précédents.

Les écrivains luthériens contemporains de la guerre des rustauds se sont abstenus d'en rechercher ou d'en indiquer les causes; tout en se montrant haineux à l'excès envers l'Eglise et les catholiques, ils sont à peu d'exceptions près, assez véridiques dans l'exposition des faits et se bornent, en général, à donner une nomenclature un peu sèche des lieux et des personnages qui ont pris part à l'insurrection, des châteaux et des couvents qui ont été détruits, et à indiquer les mouvements des troupes insurgées et des corps d'armée qui les ont combattus. La fausseté et la calomnie, ont prudemment attendu pour commencer leur œuvre, que les témoins occulaires eussent disparu; alors elles ont agi; d'abord avec timidité, avec une sorte de retenue, en essayant de faire passer les assertions les plus hasardées au moyen d'une forme dubitative, d'un : *on dit*, d'un *on assure....*; plus tard elles ont adopté des allures plus franches; enfin elles ont atteint leur complet développement. De nos jours certains historiens allemands ont fait de la guerre des rustauds de magnifiques tableaux de fantaisie, dans lesquels le faux est habilement mêlé au vrai; ils ont effrontément publié, comme vérités incontestables, des choses qu'aucun contemporain ne mentionne. Ces historiens accordent presque tous leurs sympathies aux cannibales qui ont mis l'empire à deux doigts de sa perte, et réservent leur fiel, leurs injures et leurs outrages, pour ceux qui l'ont sauvé du joug le plus dégradant qui pût être imposé à une nation.

Nous ne parlons pas ici des ouvrages que nous avons consultés simplement pour quelques faits particuliers, ce serait une longue et fastidieuse énumération ; ils seront d'ailleurs cités en note dans le corps de notre travail.

Nous nous bornons à indiquer les écrits dans lesquels nous avons trouvé nos principaux renseignements ; ce sont les suivants :

Gnodalius. Seditio repentina vulgi, præcipue rusticorum, anno 1525, tempore verno, per universam fere Germaniam orta, etc., imprimé à Bâle en 1580.

Petri Criniti (vulgo : Haarer), historia Rusticorum Tumultuum. — Chez Struvius, rerum germanicarum scriptores. Ed. de Strasbourg de 1717; t. III, p. 234 et seq s. — Il existe une édition allemande de cette même chronique, nous ne l'avons pas eue à notre disposition.

Huberti Thomæ Leodii historia seditionis Rusticanæ (apud Struv.; t. III, p. 282 et seq s.).

(Haarer et Léodius étaient tous les deux secrétaires du comte palatin Louis.)

Chronick der Truchsessen von Waldburg, von Matthæus, von Pappenheim (édition de Memmingen, de 1771), ouvrage indispensable à qui veut faire une étude approfondie de la guerre des paysans.

Luther, édition d'Altenbourg, t. III, p. 106 à 138 (à consulter pour les évènements de la Thuringe et la personne de Munzer).

Goetz de Berlichingen : histoire de sa vie écrite par lui-même, et publiée par Pistorius (Nuremberg 1731). Cette biographie fait connaître la physionomie de l'insurrection et les mœurs du temps. Mais le chevalier présente sous de fausses couleurs tout ce qui le concerne personnellement,

et fait un beau portrait d'un vilain original, lorsqu'il parle de lui-même.

Johann Reinhardt. *Fortsetzung der Wurtzburgischen Chronick von Lorenz Fries, in Peter Ludwigs Geschichtsschreibern vom Bischoffthum Würtzburg.* (Ed. de Francfort, 1713), à consulter pour la guerre de Franconie).

Historia Salisburgensis, Josephi, Francisci et Pauli Metzger (éd. de Salzbourg, de 1692), à consulter p. 530 et suiv., pour la rebellion dans l'évêché.

Quant à l'histoire de la Guerre des Paysans en Alsace, il faut étudier :

Nicole Wollzyr, sieur de Séronville, histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduicts et abusés luthériens, par très-haut et très-puissant prince et seigneur Anthoine, par la grâce de Dieu, duc de Calabre, Lorraine et Bar, etc. Wollzyr, secrétaire et confident du duc Anthoine, a suivi ce prince dans la fameuse expédition d'Alsace, et rend compte jour par jour de ce dont il est témoin [1].

Sleidan. Commentaria de statu religionis sub Carolo V.

Les quatre chroniques alsaciennes de Herzog, Trausch, Wenker et Speckle. Les trois dernières sont manuscrites et se conservent à la bibliothèque de Strasbourg. Celle de Trausch forme trois gros in-quarto; elle est un des ouvrages de ce genre les plus complets et les plus curieux qui se puissent lire. Malheureusement la qualité de protestant place l'auteur à un point de vue absolument faux dès qu'il est question de religion.

[1] Les récits de Wollzyr sont pleinement confirmés par ceux d'Edmond du Boulay et de Nicolas Boucher.

Dom Calmet. Histoire de Lorraine (édition de Nancy, 1752, p 495 et suiv.).

Laguille. Histoire de la province d'Alsace, etc. Strasbourg, 1757. (Résumé rapide mais très bien fait de la guerre des rustauds dans ce pays.)

Les principaux ouvrages allemands modernes sur la guerre des paysans, sont les suivants :

Baurenkrieg. Von Georg Sartorius, professor in Goettingen. — Ce livre, écrit à la fin du dernier siècle, a été publié à Frankenthal en 1814. Il est bien conçu dans son ensemble et présente un tableau assez exact de la marche générale de l'insurrection. Mais l'auteur est un de ceux qui se sont efforcés, avec le plus de zèle, de trancher la filiation entre la réforme et la guerre des rustauds. Il formule d'une manière absolue et présente comme vérités incontestables, les faits controuvés et calomnieux qui ont pris place dans le domaine de l'histoire. On doit donc le lire avec défiance et n'adopter ses jugements et ses affirmations qu'après un sérieux examen.

On en peut dire autant d'Oechsle, dont l'écrit a été publié en 1830 à Heilbronn sous le titre de : *Oechsle Beytrage zur Geschichte der Frankischen Grœnzlandern, mit einer Vorrede von Johann Gottfried Pahl.* L'auteur de la préface met tous ses soins à démontrer que la guerre des paysans doit être attribuée uniquement à la noblesse et au clergé. Oechsle poursuit le même système, toutefois son travail a sous plusieurs rapports le mérite de la nouveauté; l'écrivain a examiné avec soin les archives de divers lieux où la révolte a sévi, et son livre renferme une nombreuse collection d'actes contemporains fort curieux, précédemment inconnus.

Allegmeine Geschichte des grossen Bauern-Kriegs nach handschriftlichen und gedruckten Quellen von doctor W. Zimmermann. (Stuttgard. Ed. de 1847, 3 vol.). Cet ouvrage ayant fait quelque bruit parmi les démagogues allemands, nous devons essayer de le faire connaître à nos lecteurs. L'auteur a fait d'immenses travaux et paraît avoir mis plusieurs années de labeur à produire une des œuvres les plus détestables et les plus empoisonnées de notre époque. Il a écrit avec le but constant de prôner et de célébrer le mal, le vice, le mensonge et l'impiété...., en les décorant des beaux noms de justice, de vertu et de vérité. On a de la peine à le suivre; la recherche et l'affectation nauséabonde de son style font souvent tomber le volume des mains; habituellement il est confus à force d'entrer dans les détails, d'entasser les noms propres, de s'arrêter pour faire le panégyrique des drôles les plus obscurs de l'époque, et de suivre amoureusement chaque petit corps d'insurgés, avec la pédanterie lourde et fatiguante de certains savants tudesques. Impossible de saisir l'ensemble du mouvement lorsqu'on le prend pour guide.

Le livre de Zimmermann peut passer pour un échantillon modèle de certaine branche de notre littérature contemporaine, à laquelle tout honnête homme doit imprimer lorsqu'il en a l'occasion, un stygmate indélébile, et qui, sous prétexte de liberté des opinions, travaille incessamment à pervertir les cœurs et les esprits. Toute âme droite sera profondément révoltée des appréciations et des jugements cyniques de l'auteur, à moins cependant qu'un sens aussi complètement perverti n'excite la pitié de préférence à tout autre sentiment. Jamais libre penseur d'outre-Rhin n'a

aussi impudemment travesti l'histoire, n'a eu autant de haine et de fiel. L'infame Hutten, Florian de Geyer, Hipler, Weigand, Rohrbach et d'autres scélérats du même acabit sont ses héros. — Le mensonge, l'horreur de l'Eglise, et de toutes les institutions les plus respectables, percent à chaque page dans les trois volumes. La tendance rationaliste, socialiste et communiste de l'ouvrage n'est pas même dissimulée; il abonde en déclamations dignes des sorties les plus furibondes de nos montagnards. Cependant il faut le lire, ne fût-ce qu'à cause de sa réputation et de la masse de documents que Zimmermann a été à même d'examiner. L'auteur ne se contente pas d'énumérer les justes sujets de plaintes des paysans, il dépasse à ce propos toutes les limites connues de l'exagération, puis il excuse leurs excès les plus hideux; c'est à peine s'il leur inflige en passant, de très-loin en très-loin, un blâme léger, s'il trouve une parole quelque peu désapprobatrice lorsqu'il s'agit de l'incendie ou du pillage des couvents et des châteaux, de la profanation des églises, du massacre des prêtres et des moines. Il qualifie au contraire de monstres et de tigres tous les adversaires des rustauds, et quand il parle d'un évêque ou d'un chef de communauté religieuse, son horreur se traduit par les épithètes les plus énergiques et les plus outrageantes. Dans ce cas il a soin aussi de citer ses autorités de façon à rendre les vérifications impossibles; il prétend être cru sur parole.

Zimmermann, au reste, paraît avoir une haute opinion de lui-même et de son mérite; il déclare dans sa préface (t. III, p. 7) que tout homme sensé admirera la science et la dignité de son œuvre, et quelques lignes plus bas il daigne affirmer du ton le plus condescendant que les

écrits de quelques-uns de ses devanciers pourront continuer à exister à côté du sien !

Nous avons puisé enfin de nombreux et très-précieux renseignements dans un volume intitulé : *Studien und Skizzen zur Geschichte der Reformation* (Schaffhouse, 1846). On a rassemblé sous ce nom une série d'articles admirablement bien faits, pleins de vérité et d'intérêt, qui ont paru dans les feuilles historico-politiques pour l'Allemagne catholique, de 1838 à 1841. Ils sont dus à la plume du docteur Jarke. Il est impossible de réunir des vues plus justes, plus larges, plus conformes aux règles d'une saine critique, à un récit plus rapide et plus saisissant. Ces articles, si remarquables sous tous les rapports, sont incontestablement ce que nous avons trouvé de mieux sur la question que nous nous proposons de traiter.

INTRODUCTION.

§ Ier.

Considérations générales.

La vraie civilisation repose essentiellement sur les rapports de la créature avec le Créateur, de l'homme avec son Dieu. Sans la religion, il n'y a pas de civilisation possible.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre de notre Rédemption, a laissé son pouvoir et son esprit à l'Eglise son épouse, au sein de laquelle il veut rester autorité vivante pour nous. Cette Eglise ne se borne pas à nous offrir le type de la perfection, elle nous aide encore, par les moyens puissants qu'elle met à notre disposition, à le réaliser en nous et à remonter vers l'état sublime dont nous sommes déchus par le péché de notre premier père. Humainement parlant, le moindre choc semblait suffisant pour renverser l'édifice mystique fondé par

Jésus-Christ. Il a reposé pendant plusieurs siècles sur une dynastie de vieillards persécutés, siégeant dans les catacombes. Cependant l'Eglise catholique, essentiellement militante, a brisé les entraves dont on a voulu la charger; elle a surmonté tous les obstacles que l'on a prétendu lui opposer, elle a vaincu le paganisme, la barbarie et l'erreur.

Obligée de combattre tantôt l'ignorance, tantôt les passions les plus désordonnées, elle n'a pas été découragée par la longueur de la lutte, car elle avait conscience de son immortalité.

En dépit de résistances en apparence insurmontables, elle avait établi l'unité sur la terre et inspiré à l'humanité l'amour du bien et du beau moral; elle avait fait peu à peu, de l'Europe, une grande famille chrétienne, dont le chef spirituel était le Pape, juge suprême des peuples et des rois.

Cet essor admirable fut arrêté vers le quatorzième siècle; les souverains Pontifes perdirent une grande partie de leur influence sur les événements politiques. La translation du Saint-Siége à Avignon, le grand schisme d'Occident, les allures tantôt mondaines, tantôt belliqueuses de certains papes, et surtout les déplorables conséquences des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, avaient ébranlé l'immense et antique autorité de la chaire

de saint Pierre. Dans ces assemblées, on avait tenté de donner à l'Eglise une constitution qui compromettait les droits de la papauté, en déclarant les conciles supérieurs aux vicaires de Jésus-Christ. Cette idée folle et dangereuse, qui n'existe plus aujourd'hui que dans les cerveaux de quelques-uns de nos gallicans, menaçait de devenir générale au quinzième siècle, comptait même de nombreux adhérents dans le clergé, et devait mener infailliblement à la ruine de l'Eglise[1].

En même temps aussi, de graves abus existaient et une partie considérable du clergé, en Allemagne surtout, *était tombée* dans la mollesse, dans la soif des richesses et l'avarice, dans la négligence et l'oubli de ses devoirs. Il n'en pouvait être autrement. D'une part, les erreurs de Wicleff, en pénétrant dans les universités, avaient altéré la foi et porté atteinte à la simplicité de l'obéissance envers les pasteurs de l'Eglise. D'un autre côté, les évêques avaient forcément négligé le gouvernement de leurs diocèses pendant le schisme.

[1] L'auteur des *Studien und Skizzen* remarque avec beaucoup de justesse que ce faux libéralisme du clergé d'alors fut tué par le sans-culotisme radical des hérésies du seizième siècle, qui en fit comprendre le danger. Sous ce rapport, le protestantisme a été un remède héroïque employé par la divine Providence pour sauver l'Eglise. Dès-lors les plus aveugles ont senti ce que devait être le Pape. Les hérésiarques déclaraient le souverain pontife l'Antéchrist; les catholiques ont pris nécessairement le contre-pied absolu de cette assertion.

Mêlés aux discussions et aux négociations de l'époque, ils avaient été obligés à de longues et fréquentes absences ; un déplorable relâchement s'en était suivi.

Toutefois, ces aveux n'impliquent en aucune façon que l'Eglise elle-même ait erré, qu'elle ait été indigne ou corrompue, comme on a voulu le prétendre. Fille du Ciel, elle est restée sans taches au milieu de l'agitation des passions humaines et elle a conservé sa doctrine dans toute sa pureté, conformément aux promesses de Jésus-Christ. Notre-Seigneur, en lui donnant l'infaillibilité, n'a pas donné l'impeccabilité à ses ministres ; leurs fautes n'ont pu rejaillir sur elle. Il y a eu un Judas parmi les Apôtres. Les enseignements et le baptême, prêchés et donnés par le traître, n'en restaient pas moins les enseignements et le baptême du Sauveur des hommes ; jamais aussi on n'a eu l'idée de déclarer que la loi autorise le crime, parce que certains magistrats l'éludent ou la violent.

L'Eglise travaillait d'ailleurs à porter remède aux désordres. Jamais on ne vit s'élever de plaintes aussi fréquentes sur la dissolution du clergé que dans les synodes et les conciles du quinzième siècle, et jamais on ne fit des règlements aussi nombreux pour guérir et prévenir le mal. Et

en effet, de l'Eglise seule pouvait venir une réforme salutaire, procédant avec maturité et consistant à ramener toutes choses aux principes purs du Catholicisme, sans raisonner sur la révélation, sans renverser les dogmes même du Christianisme. Cette réforme sainte et juste s'est faite, mais plus tard ; elle a été opérée par les décisions du concile de Trente, par les exemples, les écrits et les actes des saints illustres que le seizième et le dix-septième siècles ont vu naître. Elle place en face des noms de Luther, de Calvin, de Zwingle, de Mélanchton, d'Œcolampade, de Carlostadt, de Munzer, etc., ceux de saint Pie V, de saint Ignace de Loyola, de saint François-Xavier, de saint Vincent-de-Paul, de saint François Régis, de saint François de Sales, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de sainte Jeanne de Chantal, etc., etc.; d'un côté la destruction de l'idée chrétienne, le désordre, le dévergondage, le fractionnement en une foule de sectes hostiles entre elles; de l'autre l'unité, la grandeur, la science, la vertu, la morale la plus sublime et la charité la plus active, le dévouement le plus complet pour porter remède à toutes les misères morales et physiques.

Dieu, souverainement fidèle à ses promesses, a prouvé ainsi, une fois encore, qu'il n'abandonne-

rait pas, jusqu'à la consommation des siècles, sa mystique épouse, et que les attaques folles et passionnées des hommes ne pourraient jamais l'abattre ni même l'ébranler. Malheureusement, la situation dans laquelle se trouvait alors l'Europe, a retardé l'avénement de cette véritable réforme.

De tristes symptômes se manifestaient à la fin du quinzième siècle ; l'alliance du sacerdoce et de l'empire, qui avait hâté jadis les progrès de la civilisation , n'existait plus ; à mesure que la vie religieuse et la discipline s'étaient affaiblies, l'antique lien des nations chrétiennes s'était relâché. Une politique étroite, mesquine et égoïste avait succédé à la glorieuse époque des mouvements généreux, des nobles élans, de l'enthousiasme pour ce qui est vraiment grand ; la pensée religieuse n'était plus la pensée dominante des princes et des peuples. Tout annonçait l'approche de jours mauvais, tout faisait présager une immense catastrophe dont l'Allemagne serait le principal théâtre. La division de ce pays en une foule de petits états, les fréquentes guerres privées, l'avaient plongé dans le désordre et l'anarchie. L'empereur Maximilien chercha à la vérité à y remédier, en établissant la paix publique de 1495 et le tribunal impérial chargé d'en garantir l'observation ; mais l'autorité souveraine avait été trop abaissée, trop

souvent méconnue, pour permettre au prince d'agir efficacement en cas de nécessité.

La guerre étrangère vint compliquer la situation. Charles, petit-fils de l'empereur Maximilien et roi d'Espagne, fut appelé bientôt aussi au trône impérial. La grandeur de la maison de Habsbourg inspirait peut-être plus de jalousie encore que de crainte à François Ier, roi de France; il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, celui d'humilier son rival. En même temps, les progrès gigantesques de la domination turque menaçaient, du côté de l'Orient, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et l'Allemagne entière.

Dans des conjonctures religieuses et politiques si difficiles, il eût fallu, pour sauver le monde, qu'un nouveau Charlemagne, dévoué à la fois à l'Eglise et à l'Etat, vînt conjurer le péril, par une intelligence assez vaste pour répondre aux besoins du moment[1].

[1] Charles-Quint était un habile politique et rien de plus; le grand homme devine et comprend les vrais besoins de l'humanité, et travaille à les satisfaire sans jamais se laisser détourner de son but par des instincts ou des désirs égoïstes.

Le grand mal c'est que les monarques chrétiens, qui ne doivent leur puissance qu'à l'Eglise, au lieu de se servir de cette puissance pour défendre et protéger l'Eglise, n'en ont fait usage que pour l'humilier et l'asservir.

Les trônes ne se raffermiront, les peuples ne rentreront dans l'ordre, que lorsque l'Eglise pourra en toute liberté exercer son salutaire empire sur l'humanité.

A défaut d'un semblable génie, on pouvait s'attendre à ce qu'une étincelle suffirait pour allumer un incendie, que des flots de sang ne parviendraîent pas à éteindre.

§ II.

Luther et la réforme.

Martin Lüther fut l'homme qui mit le feu à l'édifice religieux et social.

Il était né à Eisleben, le 10 novembre 1483. Son père, qui travaillait aux mines, le destinait à la jurisprudence et le fit étudier à Magdebourg, à Eisenach et à Erfurth. Toutefois, l'étude du droit et de la littérature ne convenait point au caractère de Luther; il entra au couvent des Augustins d'Erfurth le 17 juillet 1505, y fit profession contre la volonté de sa famille et y devint prêtre dès l'année 1507. On trouve, dans les études historiques précédemment citées [1], un portrait de Luther, admirable de vérité et qui donne la clé du triste et terrible rôle que cet homme a joué dans le monde. L'auteur, se fondant sur les autorités les plus irrécusables et en grande partie sur les écrits du soi-disant réformateur, prouve que Lu-

[1] *Studien und Skizzen*, etc., p. 19, et seq. s.

ther, à son entrée dans le cloître, était un esprit doué de facultés remarquables, mais dévoré de scrupules et plein d'orgueil. Il cherchait sa justification dans ses propres œuvres; il prétendait se sauver par son travail, par son ascétisme, par la stricte observance de sa règle, et par une sévérité pharisaïque à laquelle la charité était absolument étrangère.

Toujours mécontent de lui-même, ses moindres fautes blessaient sa vanité et ses folles espérances, parce qu'elles lui démontraient son néant et l'inutilité de ses efforts. Aucun confesseur ne parvenait à le calmer, à lui faire comprendre que, d'après l'enseignement de l'Eglise, nous sommes, quoique nous fassions, des serviteurs inutiles et que nos œuvres n'acquièrent de valeur que par leur union aux mérites infinis de Jésus-Christ. En un mot, Luther était en contradiction manifeste avec la doctrine catholique.

Plus tard, ainsi que nous le verrons, il comprit qu'il avait suivi une fausse direction; il tomba alors dans l'excès opposé, sans abjurer pour cela la profonde et terrible cause de son mal, son orgueil démesuré. N'ayant rien pu faire par ses propres forces, il se prit à nier, de la façon la plus absolue, la liberté de l'homme et la possibilité des bonnes œuvres, et à soutenir que nous sommes justifiés

par Jésus-Christ, sans aucune coopération de notre part, sans pénitence ni amendement. Moine, il avait été Pélagien ; apostat, il accusa l'Eglise de l'être, lâcha la bride à toutes les passions en proclamant l'impossibilité de les dompter, et jeta ainsi dans le monde l'élément de dissolution le plus épouvantable. L'auteur que nous citions ci-dessus fait à ce propos une observation pleine de justesse. Un grand saint, dit-il [1], recommande de faire les œuvres comme si la grâce n'existait pas, et de compter sur la grâce comme si nous ne pouvions accomplir aucune œuvre ; — Luther n'observa d'abord que la première moitié de cette règle, il n'en suivit plus que la seconde après sa rupture avec l'Eglise.

Quoi qu'il en soit, tandis qu'il se trouvait dans son couvent, il menait un genre de vie sévère et mortifié; sa conduite extérieure était celle d'un religieux se livrant aux exercices de la pénitence et de la vie ascétique. L'Ecriture-Sainte, et les commentaires de Nicolas de Lyre, étaient alors ses lectures favorites. En 1508 le prince électeur de Saxe l'appela en qualité de professeur à l'université de Wittemberg; il y enseigna la dialectique et la théologie et y prêcha.

[1] Ibid., p. 81

Des affaires de son ordre obligèrent Luther de se rendre à *Rome la Sainte,* — c'est ainsi qu'il la nommait alors. Il en parcourut les sanctuaires avec la plus profonde dévotion; il ressort de ses propres écrits qu'en dépit des affirmations contraires de certains auteurs protestants, ce voyage n'a contribué en rien à son apostasie. Il reprit ses fonctions de professeur de théologie à son retour en Allemagne, et se tint tranquille pendant quelque temps encore; mais en l'année 1516 il fit soutenir des thèses publiques, dans lesquelles on trouve déjà le germe des erreurs qu'il enseigna depuis.

L'indulgence plénière, publiée par Léon X et prêchée par ses ordres, fournit au docteur Martin un prétexte de lever ouvertement l'étendard de la révolte contre l'autorité pontificale. On devrait supposer que Luther, au moment où il entrait en lice, savait au moins ce dont il était question; mais il déclare lui-même le contraire avec la plus rare impudence : « Aussi vrai que le Seigneur Jésus-Christ m'a racheté, dit-il [1], j'ignorais complétement ce qu'est l'indulgence; au reste personne n'était plus avancé que moi là dessus [2]. »

[1] Wals'che Ausgabe, t. XVII, p. 1704.

[2] Cet aveu ne prouve pas en faveur de la science théologique du professeur de Wittemberg; mais ne lui en déplaise, il suffit de lire les écrits de ses adversaires, pour demeurer convaincu qu'ils savaient parfaitement ce qu'est l'indulgence.

Cette *ignorance complète* n'empêcha point le docteur Martin d'afficher, le 31 octobre 1517, ses fameuses quatre-vingt-quinze thèses. Il dit cependant encore dans la soixante et onzième : « Maudit et anathême soit celui qui parlera contre la vérité des indulgences pontificales. »

Les abus qui s'étaient glissés dans la publications des indulgences et dont beaucoup de savants évêques se plaignaient à juste titre, donnèrent un retentissement extrême aux thèses de Luther. Elles furent réfutées successivement par Conrad Wimpina [1], par le célèbre Tetzel, par le dominicain Sylvestre Prierias à Rome et par Hoogstraten à Cologne. Vers le même temps, le savant Jean Eck, vice-chancelier de l'université d'Ingolstadt, publia son premier écrit contre le novateur. Celui-ci répondit promptement à tous ses adversaires; il le fit en prenant déjà le style hautain, tranchant et injurieux qu'on retrouve dans ses ouvrages postérieurs. Dès-lors aussi, il commença à émettre des propositions contraires à la doctrine de l'Eglise, pour laquelle cependant il protestait encore de son respect et de sa soumission. Déjà il avait gagné à sa cause Bucer le dominicain, et le docteur Carlostadt, qui devint par la suite un de ses ennemis les plus acharnés.

[1] Professeur à Francfort sur l'Oder, p. 150.

Sur ces entrefaites (1518), Léon X avait nommé Gabriel de Venise général intérimaire des ermites de Saint-Augustin. Gabriel, qui considérait la grande affaire des indulgences comme une simple dispute de moines allemands, crut pouvoir imposer silence à Luther, au nom de son vœu d'obéissance. Luther ne se tut point ; mais il essaya de se justifier par d'hypocrites protestations. Le Pape le somma de comparaître à Rome dans un délai de soixante jours ; — toutefois, à la demande des électeurs, il le dispensa du voyage et lui enjoignit simplement d'entrer en conférence, à la diète d'Augsbourg, avec le cardinal légat Cajétan, le scolastique le plus distingué de l'époque.

Luther, qui prétendait n'avoir rien avancé dans ses thèses que de conforme à l'Ecriture-Sainte, aux décrets des Papes et à la saine raison, se refusa à une rétractation absolue. Il répondit au cardinal dans deux conférences, avec une morgue et une insolence inouies, en appela du Pape mal informé au Pape mieux informé, et craignant d'être arrêté il quitta brusquement Augsbourg. Ce fut alors que Léon X exposa dans une bulle la doctrine catholique touchant les indulgences et leur usage, et prouva ainsi que les abus dont on s'était rendu coupable et les publications de Tetzel, ne pouvaient être attribués à l'Eglise. Le Pape envoya

aussi en Allemagne son camérier, Charles de Miltitz. pour engager Luther à se tenir tranquille jusqu'au moment où les évêques auraient rendu leur jugement. Ceci se passait au commencement de l'année 1519, — et le 3 mars Luther écrivait encore au souverain Pontife, pour protester de sa soumission et de son respect envers *sa Sainte Mère l'Eglise romaine*. Toutefois, alors déjà, il disait confidentiellement à ses amis « que le Pape pourrait bien être l'Antéchrist, ou au moins son précurseur. »

Le synode qui devait réunir les évêques allemands fut précédé d'une conférence publique tenue à Leipzig, en présence du duc Georges de Saxe, par Luther et Carlostadt d'un côté, par le docteur Eck, de l'autre. Elle dura depuis le 27 juin jusqu'au 16 juillet 1519. Eck réfuta ses adversaires de la façon la plus brillante, dans les différentes thèses qui furent soutenues et dont les principales étaient : la suprématie de l'Eglise de Rome, la grâce, la liberté de l'homme déchu, la pénitence et les indulgences. Luther était bien loin déjà de ses anciennes idées pélagiennes ; il commença dès-lors à affirmer que la foi sauve sans les œuvres et à nier la primauté des Papes et l'infaillibilité des conciles.

Toutefois, les conférences de Leipzig augmen-

tèrent la célébrité de l'apostat, bien qu'il y eût succombé; elles lui procurèrent l'occasion de se mettre en scène et d'attirer à son parti les ennemis de la paix et de l'Eglise. Dès-lors, tous ceux qui voulaient renverser ce qui existait dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux, novateurs, perturbateurs de haut et bas-étage, se groupèrent autour de lui. Ce fut à cette époque probablement qu'il commença à se rendre compte des ferments politiques révolutionnaires compris dans son hérésie, et que la pensée lui vint d'en profiter pour atteindre son but principal, c'est-à-dire, la destruction de l'Eglise. Les conférences de Leipzig lui valurent aussi le plus zélé et le plus important de ses collaborateurs; le savant helléniste Mélanchton se déclara son disciple et l'exalta par ses éloges. Luther, gonflé de son importance et de la popularité qui s'attachait à son nom, adressa à Charles de Miltitz son traité sur la liberté chrétienne et l'accompagna d'une lettre pour le Pape, remplie de ces sales et ordurières injures dont fourmillent les écrits du prétendu réformateur.

Après cet éclat, un homme du caractère de Luther ne pouvait plus revenir sur ses pas; le sort en était jeté; il devait se séparer ouvertement, se déclarer contre la première et la plus sainte des autorités, ne plus rien respecter de ce qui se trouvait

en contradiction avec ses propres idées et ses opinions. Alors aussi il se mit à inonder le monde de ses œuvres, à exposer ce qu'il nommait son *Evangile* ou son système, à se poser en nouveau messie envoyé pour régénérer la terre, à traiter enfin de blasphémateurs et à anathématiser ceux qui se permettaient d'avoir une croyance, une pensée, un avis différents des siens.

Du reste, ce qu'on appelle le système de Luther était un ramassis d'erreurs anciennes et nouvelles, dès longtemps jugées et condamnées par l'Eglise. Il avait fouillé dans les bas-fonds des hérésies des premiers siècles, et dans les doctrines des Cathares, des Vaudois, de Wicleff et de Huss, pour en faire ce qu'il nommait la pure doctrine de la sainte Ecriture. Assurément en commençant à dogmatiser, il ne prévoyait pas la série de négations successives dans laquelle il allait se trouver engagé; il avait oublié que les vérités chrétiennes sont trop rigoureusement enchaînées les unes aux autres, pour qu'on puisse en ébranler une sans finir par les attaquer toutes.

Il suffit de suivre le développement progressif de la réforme, pour se convaincre de la vérité de notre assertion. Les abus qui s'étaient introduits dans la publication des indulgences avaient servi de prétexte immédiat à l'insurrection. Luther,

au lieu d'attaquer l'abus, attaqua la chose elle-même, sans la bien connaître ni étudier la question. Il contesta à l'Eglise le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine éternelle, et de le dispenser également de la peine temporelle en lui appliquant l'indulgence ; il prétendit qu'elle avait simplement droit de *déclarer* que le péché était remis. « La foi seule, dit-il, la foi seule par laquelle nous croyons fermement que Jésus-Christ est mort pour nous et que les mérites de sa mort nous sont appliqués ou imputés, nous remet nos péchés. »

Mais dès-lors, la contrition, la confession, la satisfaction deviennent superflues; dès-lors aussi, l'aumône, la pénitence et les autres œuvres que Jésus-Christ nous recommande, ne peuvent contribuer en rien à effacer le péché, à nous rendre agréables à Dieu et à nous mériter une récompense? Poussé sur ces articles, le moine rebelle affirma, d'une part, que l'homme pèche *dans toutes ses actions*; de l'autre, que l'homme justifié par la foi *n'a pas à s'inquiéter de ses péchés, parce que Dieu ne les lui impute point*. L'existence du libre-arbitre était incompatible avec cette étrange doctrine; mais Luther, qui jamais n'hésitait à rejeter ce qui ne pouvait s'accorder avec ses prémisses, franchit cette difficulté et proclama que

l'homme déchu *naît absolument serf*, sans la moindre étincelle de liberté.

Ce n'était pas tout encore. Le novateur ayant déclaré que les péchés *sont remis par la foi seule*, dut faire consister l'efficacité des sacrements uniquement en ce qu'ils sont des *cérémonies capables d'exciter la foi*, et comme il jugeait la cène et le baptême[1], seuls propres à produire un semblable effet, il les conserva et retrancha les autres signes sensibles et efficaces de la grâce, institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous sanctifier.

Dès-lors aussi, plus d'ordination des prêtres leur conférant un caractère surnaturel, plus de hiérarchie, plus de sacerdoce ; l'Eglise visible et le culte sont inutiles, l'homme n'a que faire, pour être sauvé, d'un moyen spécial de salut institué de Dieu.

Le péché, remis par la foi seule, n'a besoin d'expiation ni dans ce monde ni dans l'autre. Luther contesta donc, en termes pleins de mépris, l'existence du purgatoire et la nécessité de la prière pour les morts. De même, il détruisit l'invocation

[1] D'après ce raisonnement, on ne saurait comprendre pourquoi Luther n'admit pas avec les anabaptistes la nécessité du baptême des adultes, car assurément la foi du nouveau né qu'on baptise n'est excitée en aucune façon.

des saints, dont on a toujours fait mémoire dans les lithurgies chrétiennes. « Cette invocation, disait-il, leur suppose des mérites indépendants de ceux de Jésus-Christ. » Assurément personne avant lui n'avait tiré du culte des saints cette bizarre conclusion; mais qu'importait à Luther, *stat pro ratione voluntas*, répondait-il orgueilleusement à ceux qui se permettaient de lui présenter quelques observations.

C'était, on le voit, sa propre autorité, et non pas celle de la raison humaine qu'il prétendait substituer à celle de l'Eglise.

Léon X lança le 15 juin 1520 la bulle d'excommunication qui condamnait quarante-trois propositions de l'hérésiarque, ordonnait la destruction de ses écrits par le feu, et l'excommuniait lui-même, s'il n'en appelait avant soixante jours révolus. La bulle conjurait en outre Luther, dans les termes les plus pathétiques, de respecter la sainte et immuable vérité, et enjoignait aux puissances chrétiennes de s'emparer du coupable, et de l'envoyer à Rome, s'il persistait dans son endurcissement après l'expiration du délai. — Luther, pour toute réponse, en appela du Pape à un concile universel, publia un libelle *contre la bulle de l'Antéchrist*, et brûla publiquement cette bulle le 10 décembre 1520, en prononçant les mots : « Puisque tu as

contristé le saint du Seigneur ; » — tel était le titre modeste que se donnait Luther, « sois consumée par le feu éternel. »

La diète de Worms s'ouvrit au commencement de l'année 1521. — Luther, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, y arriva le 16 avril. Les admirateurs de l'apostat se sont évertués à célébrer son courage à cette occasion. Ils racontent que, lorsque ses amis voulurent le dissuader d'entrer dans la ville, il répondit « qu'il y pénétrerait, quand bien-même il s'y trouverait autant de démons que de tuiles sur les toits des maisons. » Le docteur savait parfaitement qu'il n'avait aucun danger à courir, et que l'empereur et les princes s'exposeraient à un grand péril en cherchant à lui faire violence. Une troupe nombreuse, armée et dévouée, veillait à la sécurité de Luther dans le voisinage immédiat de Worms; elle était commandée par François de Sikingen, dont nous parlerons dans un de nos prochains paragraphes. L'empereur, au contraire, n'avait pas de forces à sa disposition. Dans des circonstances différentes, l'hérésiarque se fût bien gardé de s'exposer; ses adhérents ont voulu le faire passer pour un héros;, loin de là il était un poltron de la pire espèce, un poltron vaniteux. Il suffit de connaître ses écrits et l'histoire de sa vie, pour savoir qu'il était dans des transes perpétuel-

les relativement à sa personne, qu'il avait le verbe fort haut et tranchant lorsqu'il se sentait en sûreté, et qu'à la moindre apparence de danger il baissait le ton et changeait de langage.

Luther, arrivé à Worms, déclara : « qu'il se soumettrait, si on pouvait le convaincre d'erreur par des témoignages positifs de l'Ecriture-Sainte, ou par des principes clairs et évidents. » L'official de Trèves lui démontra victorieusement que la prétention d'en appeler uniquement à l'Ecriture et à l'interprétation privée, avait été l'origine de toutes les hérésies qui avaient successivement désolé le monde. Mais le docteur Martin ne voulut se rendre à aucune raison, et lui qui, peu de temps auparavant en avait appelé à un concile universel, déclarait maintenant qu'il ne se soumettrait point à ses décisions.

Obligé de quitter Worms, avec un sauf-conduit de vingt-un jours, il fut enlevé en route par les ordres de l'électeur de Saxe Frédéric, et conduit au fort de la Wartbourg, où il s'occupa de sa traduction de la Bible en langue vulgaire. Dans le même temps, Mélanchton, pour populariser la nouvelle doctrine, publiait ses fameuses hypothèses théologiques, dans lesquelles il présente en beau langage le système du maître, et va jusqu'à dire : « L'adultère de David et la trahison

de Judas sont l'œuvre de Dieu tout comme la vocation de Paul. »

Le 26 mai 1521, la diète de Worms mit Luther au ban de l'empire, par un édit qui ordonnait à tous les sujets de le livrer à l'empereur, et d'anéantir ses écrits. La chambre impériale de Nuremberg fut chargée de l'exécution de l'arrêt.

Toutefois Charles-Quint avait alors trop d'affaires sur les bras pour pouvoir s'occuper énergiquement de la répression des troubles religieux d'Allemagne. Aussi l'édit de Worms resta-t-il sans effet dans la plus grande partie du pays, et ne fut-il exécuté que dans les états impériaux et dans ceux de l'archiduc Ferdinand, du duc George de Saxe, du duc de Bavière, de l'électeur de Brandebourg et de quelques princes ecclésiastiques.

Sur ces entrefaites, Adrien VI avait succédé à Léon X. L'empire était menacé d'une invasion des Turcs; une nouvelle diète fut convoquée à Nuremberg (1522). Adrien voulut en profiter pour mettre un terme aux controverses religieuses : « La révolte contre l'autorité spirituelle, » disait-il prophétiquement, « se tournera bientôt contre l'autorité temporelle également, si l'on n'y met promptement ordre. » Mais Chieregati, légat du pape, ne trouva à la diète que de malveillantes dispositions. Les états proposèrent la convocation d'un concile

œcuménique dans une ville allemande, pour s'occuper d'abord des intérêts généraux de l'Eglise et des cent griefs (centum gravamina) que les princes avaient contre elle, puis en second lieu seulement de la querelle suscitée par Luther. Ils affirmaient n'avoir pu exécuter l'arrêt qui mettait le novateur au ban de l'empire, parce qu'une révolte populaire en eût été la conséquence immédiate ; — ils promettaient cependant d'arrêter le progrès de ses enseignements et de soutenir les évêques qui voudraient prononcer les peines canoniques contre les ecclésiastiques mariés. Chieregati dut s'en tenir à cette vague assurance ; il quitta Nuremberg.

Adrien VI mourut de douleur, de l'impuissance dans laquelle il se voyait de porter remède aux maux qui affligeaient la chrétienté.

Toutefois il y avait un côté vrai dans la réponse donnée à Chieregati ; un soulèvement eût été la suite probable de l'exécution de l'arrêt prononcé par la diète de Worms contre Luther ; la doctrine de la justification par la foi seule, sans les œuvres, cette doctrine si commode et qui lâchait la bride à toutes les passions, avait charmé la multitude et portait déjà ses fruits.

L'hérésiarque avait été le premier à la mettre en pratique. Fidèle à son axiôme fondamental,

cet homme que nous avons vu scrupuleux et sévère à l'excès, vivait en véritable pourceau. Il péchait *fortement et fréquemment* suivant sa maxime, et se déclarait justifié parce qu'il avait foi en les mérites de Jésus-Christ. Il affirmait à tout venant qu'il lui était aussi impossible de se passer de femme que de cesser d'être homme ; il approuvait le divorce, la polygamie même, en citant les exemples d'Abraham et de Jacob, il disait aux maris que lorsque leurs épouses refusaient de se rendre à leurs désirs, ils n'avaient qu'à appeler les servantes. Ce singulier apôtre était également très-grand appréciateur de la bonne chère et du vin ; souvent à la suite de ses copieux repas et de ses fréquentes libations, il était affligé de coliques et d'indigestions accompagnées de vomissements, de transpirations, etc., etc. Luther communique à ce sujet les détails les plus complets, les plus cyniques, dans les lettres que ses premiers disciples nous ont conservées, avec autant de vénération que si elles eussent été écrites par un saint Paul.

Toutefois, au lieu d'attribuer ses indispositions à ses excès, il en accusait la malice des ennemis de la vérité et de *son Evangile*[1], qui, à ce qu'il pré-

[1] Le mot Evangile dans la bouche de Luther était synonyme de Foi morte, accompagnée du rejet de toutes les œuvres.

tendait, avaient voulu se débarrasser de lui. — « Dieu, disait-il alors, Dieu a déjoué leur méchanceté ; on veut empoisonner Luther, a pensé le Seigneur, mais je changerai le venin en une purgation salutaire. » Puis le docteur criait au miracle.

De tels exemples avaient trouvé de nombreux imitateurs, une semblable lumière n'était pas faite pour demeurer célée sous le boisseau.

Luther, malgré le dévergondage dans lequel il était tombé, fut effrayé du hideux débordement qui en résulta. Sa conscience lui adressait même à ce sujet de vifs et de fréquents reproches ; il essayait de la réduire au silence en redoublant de rage et de fureur contre l'Eglise ; la lutte intérieure qu'il subissait se traduisait par ce mélange de violence excessive et de poltronnerie cauteleuse qui forme le trait saillant de son caractère. Il raconte lui-même que souvent il passait les nuits dans une agitation affreuse, et qu'alors il se repentait d'avoir rompu l'unité, d'avoir détruit et rejetté tout ce que l'humanité avait cru et vénéré jusqu'au moment de sa révolte. Mais au lieu de prêter une oreille attentive à cette voix salutaire, il s'endurcissait dans son orgueil, étouffait les remords qui eussent pu le sauver, et les déclarait une suggestion de Satan pour entraver son œuvre

divine. Il qualifiait de *colloques avec le démon* ces avertissements intérieurs auxquels il ne pouvait encore échapper. Plus tard, il devait arriver à ce terme fatal et redoutable où Dieu ne parle plus au cœur du coupable, et l'abandonne à son sens réprouvé.

Alors il se reposa tranquillement dans son crime et contempla d'un œil satisfait les ruines entassées autour de lui.

Cependant Clément VII avait été élu souverain pontife, le 9 novembre 1523. Il envoya à la diète de Nuremberg son légat Campeggio, qui, en se rendant au lieu de sa destination, eût de fréquentes occasions de se convaincre des mauvaises dispositions du peuple allemand à l'égard du Pape. Campeggio d'ailleurs n'obtint rien de la diète elle-même, que la froide promesse, déjà si souvent donnée, de faire exécuter dans chaque état, autant que possible, l'édit de Worms, et de s'opposer à la propagation d'écrits hostiles ou injurieux à l'Eglise. Les membres de l'assemblée déclarèrent en outre, que les griefs contre le Saint-Siège seraient examinés à la prochaine réunion de Spire, sur le rapport d'une commission nommée *ad hoc*. L'empereur fut aussi mécontent de ces conclusions que Clément VII; il ordonna que l'édit de Worms contre Luther fût sévèrement exécuté, sous peine,

pour les infracteurs, d'être déclarés coupables du crime de lèse-majesté.

L'hérésiarque lui-même, qui alors déjà exigeait qu'on eût pour sa personne le respect dû à un envoyé du Très-Haut, s'irrita également des résolutions prises à Nuremberg. Il se plaignit en termes acerbes du peu d'égards qu'on lui témoignait, et de l'ingratitude dont il était l'objet. La violence de ses récriminations fit sortir enfin de leur torpeur les adversaires de sa doctrine, et les poussa à prendre des mesures pour s'opposer à son extension. Grâce à l'intervention de Campeggio, une alliance fut conclue à Ratisbonne, le 15 juin 1524, entre l'archiduc Ferdinand, les ducs Guillaume et Louis de Bavière, et douze évêques de l'Allemagne méridionale. Le but de cette alliance était : de s'opposer avec vigueur à la propagation de l'hérésie, de maintenir les institutions de l'Eglise, de faire exécuter les édits de Worms et de Nuremberg, d'interdire le mariage aux prêtres, et de défendre aux jeunes gens les études à l'université de Wittemberg. Les membres de l'empire, demeurés fidèles à l'Eglise, se réunirent également dans le nord de l'Allemagne, à Dessau, afin de s'entendre sur les moyens à employer pour détruire le luthéranisme.

Mais en même temps, les princes favorables à

la nouvelle religion travaillaient à la maintenir dans leurs états, se concertaient entre eux et posaient les premières bases d'une alliance qui devait être conclue plus tard sous les auspices du landgrave Philippe de Hesse, et à laquelle adhérèrent successivement Jean le Constant de Saxe, le Mecklembourg, les pays d'Anhalt et de Mansfeld, la Prusse et les villes de Magdebourg et de Brunswick.

L'Empire perdait ainsi son unité pour se diviser en deux Allemagnes, l'une catholique, l'autre hérétique ; le moment était arrivé où la doctrine prêchée par Luther devait sortir de la spéculation et entrer dans le domaine de la vie publique.

§ III.

Causes du progrès de l'hérésie luthérienne.

De prime-abord, on est tenté de s'étonner de l'extension rapide que prit le système religieux, si absurde et si contraire à l'enseignement chrétien, qui a été exposé au paragraphe précédent.

Mais il ne faut point l'oublier ; des causes nombreuses favorisèrent le développement de la prétendue réforme. Ainsi que nous l'indiquions ci-dessus, elle flattait les mauvais penchants de toutes

les classes de la société, elle était une bannière autour de laquelle pouvaient se grouper toutes les ambitions, toutes les révoltes, toutes les passions, tous les mécontents. En un mot, tout ce qu'il y avait de vicieux dans le monde comptait y trouver son profit et s'empressa de grossir son armée.

Beaucoup de princes allemands voulaient se rendre indépendants de l'empereur ; le luthéranisme était l'expression la plus complète, la plus parfaite, de leur politique étroite et égoïste ; ils en firent leur étendard. D'ailleurs, les domaines du clergé étaient pour eux un appât irrésistible, les Espagnols et les Portugais venaient de découvrir un monde nouveau et d'inépuisables mines d'or ; ceux qui n'avaient pas eu le même bonheur pensèrent y suppléer en pillant les biens de l'Eglise ; de plus, la perspective d'être affranchis d'une autorité qui opposait des entraves à leurs goûts et à leurs caprices les séduisait[1].

Une grande partie du clergé, disions-nous, était tombée dans le dérèglement, l'ignorance et l'oubli de ses devoirs. La réforme arrivait à point, pour servir d'écoulement à ce que le corps sacerdotal

[1] Henri VIII d'Angleterre se fit protestant pour épouser sa maîtresse, Philippe de Hesse déclara qu'il abjurerait la réforme si elle ne lui permettait pas d'avoir deux femmes à la fois. (Voyez Œuvres de Luther *Walsch'che Ausgabe*, t. xv, p. 540.)

renfermait de plus impur. On peut dire, à ce propos, que Dieu permet souvent le mal pour en faire sortir un bien, et pour punir les prévaricateurs. Les mauvais prêtres se marièrent ; au lieu de chercher à se corriger, au lieu de s'appuyer sur l'Eglise, seule capable de porter remède aux maux de l'époque, ils trouvèrent plus commode d'affirmer que les vices et les abus dont on se plaignait étaient les conséquences inévitables et nécessaires de la condition humaine. Ils adoptèrent la nouvelle religion, qui lâchait la bride à toutes leurs passions. D'indignes moines, des nonnes corrompues, fatigués de la règle et du célibat, déclarèrent nuls leurs vœux, et sortirent joyeusement de leurs couvents pour prendre des femmes et des maris. Cédant aux instincts de la chair, ils proclamèrent vraie la doctrine qui posait en théorie ce qu'ils pratiquaient depuis longtemps. Ils devinrent les apôtres de l'hérésie et s'attachèrent à fanatiser les masses, en leur inculquant leurs idées sur la liberté chrétienne et sur l'inutilité des œuvres et des macérations.

Quant à la noblesse de l'Empire et à la chevalerie, c'est dans leurs rangs, ainsi que nous le verrons au paragraphe suivant, que Luther trouva ses premiers partisans armés; il devint leur complice et leur allié dans une association dont le but était : la

guerre civile, la destruction des principautés ecclésiastiques, l'abaissement des souverains laïques et le changement de la constitution de l'Empire. La ligne de démarcation existant entre les princes et les nobles avait pris un caractère de plus en plus tranché depuis l'établissement de la paix publique de 1495. Autrefois les chevaliers, en se liguant entre eux, pouvaient tenir tête aux princes, et marcher en quelque sorte de pair avec eux; maintenant la possibilité leur en était ôtée et ils en éprouvaient une violente jalousie. D'ailleurs ils étaient indignés de se voir dans la nécessité de recourir aux tribunaux, et de ne pouvoir plus soutenir leurs prétentions, la lance et l'épée au poing comme par le passé : le droit du plus fort, celui de piller et de détrousser sur les grands chemins, leur semblait faire partie des priviléges de leur caste.

Ils formaient incessamment des projets de révolte, et ils étaient décidés à saisir la première occasion favorable pour renverser ce qui existait. Le côté politiquement révolutionnaire de la réforme leur procurait cette occasion désirée. Les opinions religieuses de Luther étaient au fond parfaitement indifférentes à la noblesse de l'Empire; la plupart des gentilshommes ne les comprenaient même pas. Mais ils comprenaient parfaitement au contraire tout ce qui, dans les doctrines de l'a-

postat, flattait leur cupidité et leurs grossières passions. C'est pourquoi ils en prirent la défense avec tant de zèle. Si Luther a montré quelque habileté, c'est en cherchant un point d'appui dans ces détestables instincts qui mettaient à sa disposition une force matérielle très-considérable.

D'autres ennemis vinrent se placer à côté de ceux que nous venons de désigner et favorisèrent les progrès de l'hérésiarque. Ces ennemis, dont pour notre malheur la race est fort nombreuse aujourd'hui encore, étaient les *humanistes-payens*. Le philosophisme impie qui avait conjuré la ruine du Christianisme et de toutes les vérités révélées, existait déjà en Allemagne. Il comptait ses principaux adeptes parmi les savants et les poètes. Ces hommes ne songeaient pas à fonder une religion, mais à détruire celle qui existait : c'était l'œuvre renouvelée de Julien l'apostat. Leur doctrine, toute païenne et matérielle, tendait à la négation absolue de la vérité révélée; elle se rattachait à celle de Luther, uniquement par une haine commune contre l'Eglise; mais elle contribua puissamment à l'extension de la réforme, à la désorganisation générale et aux malheurs de l'Empire.

Les villes, après s'être affranchies et enrichies par le commerce, voyaient déjà s'éclipser leur grande splendeur : elles regrettaient le passé et

déploraient le présent. La bourgeoisie, peu instruite et exclusivement occupée des intérêts de son négoce, était charmée d'en finir avec la confession, le jeûne, le maigre et les autres obligations que lui imposait l'Eglise. La magistrature urbaine trouvait dans les troubles religieux un moyen de s'affranchir de l'autorité des évêques, d'humilier les chapitres et les monastères, et de s'emparer d'une partie de leurs trésors et de leurs biens. De plus, dans beaucoup de villes, le corps des magistrats était composé presqu'exclusivement de familles patriciennes depuis longtemps enrichies; la petite bourgeoisie leur portait envie et était prête à profiter de toutes les chances de désordre pour dominer à son tour.

Quant au peuple des campagnes, enfin, la dépravation d'une grande partie du clergé et l'absence de bons guides spirituels l'avaient fait tomber dans l'ignorance et l'abrutissement. Il était opprimé sous divers rapports, mécontent et disposé depuis de longues années à se soulever; la réforme changea le mécontentement en haine et fit éclater la révolte[1].

On voit ainsi qu'il y avait dans toutes les classes de la société, dans les camps les plus divers, les

[1] Nous consacrerons les derniers paragraphes de notre introduction aux détails relatifs à la situation des paysans.

plus opposés, les plus hostiles entre eux, — des hommes prêts à répondre au premier appel de celui dont les doctrines offraient un vaste champ à exploiter aux passions, aux intérêts charnels, égoïstes et matériels de chacun.

§ IV.

Ulric de Hutten et François de Sikingen, alliés de Luther.

Parmi les contemporains de Luther, se trouvaient Ulric de Hutten, le champion le plus ardent et le plus redoutable de la secte des humanistes païens dont il a été question ci-dessus, — et François de Sikingen, le type du chevalier dégénéré de son époque.

Hutten, issu d'une très-ancienne famille de la Franconie et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, avait perdu la foi et toutes les vertus qui en découlent, en s'adonnant avec passion à l'étude des classiques. Fou de l'antiquité, livré au libertinage le plus révoltant, ennemi acharné et déclaré de l'Eglise, il se brouilla avec sa famille, honteuse de ses écarts, et mena de très-bonne heure la vie la plus extravagante et la plus désordonnée. On le vit tour à tour, orateur, soldat, écrivain et poète,

composant de mordantes satyres d'une latinité irréprochable et les faisant illustrer par le célèbre Lucas de Kranach. — Il avait voué au clergé régulier et séculier une irréconciliable inimitié ; il voulait son anéantissement, la rupture des rapports de l'Allemagne avec Rome, la destruction des principautés ecclésiastiques, la médiatisation de tous les autres princes, le nivellement général. Et tout cela il le voulait, sans se faire illusion sur la portée de ses plans, sans y attacher une fausse idée de grandeur ou de générosité ; c'était par pur amour du mal, pour démoraliser de plus en plus sa patrie, par haine pour tout ce qui est noble, juste et saint ; par cette atroce monomanie du trouble, du désordre et de l'impiété que l'on trouve de nos jours encore parmi les héros des clubs et de la Montagne.

Hutten parvint à se réconcilier avec sa famille, grâce au talent remarquable qu'il déploya dans divers petits écrits publiés pour soutenir un parent lâchement assassiné. Mais il n'y eut d'amendement ni dans sa conduite, ni dans ses mœurs, bien que l'excès de la débauche la plus crapuleuse eût complètement ruiné sa santé. Il continua à signaler sa verve par une foule d'opuscules dirigés contre l'autorité infaillible de l'Eglise. — Ceci se passait avant que Luther eût levé l'étendard de la révolte.

L'Allemagne savante était alors divisée par la querelle de Jean Reuchlin avec Pfefferkorn, juif baptisé, qui avait signalé le premier à l'Eglise le danger de certains livres hébreux[1]. Ulric se mêla de la dispute, éleva Reuchlin aux nues et accabla Pfefferkorn des injures les plus atroces, en lui associant tous les ordres religieux. Dans le poème intitulé : *Triumphus Capnionis*, qu'il écrivit à ce propos, il se livre aux transports les plus frénétiques et énumère avec la férocité d'un cannibale les supplices qu'il voudrait pouvoir infliger à Pfefferkorn. Il avoue dans ce même ouvrage qu'il s'est lié avec plus de vingt libres penseurs pour conjurer la perte des moines et pour les couvrir d'infamie et de boue (*viginti amplius sumus in infamiam ac perniciem vestram conjurati*). En effet, Hutten avait organisé vers l'an 1515 une association dont le but avoué était de calomnier le clergé et de le ruiner dans l'estime publique; — elle inondait l'Allemagne d'un flot de pasquilles, d'écrits abominables et de méchantes plaisanteries, — dirigées contre le Pape, les cardinaux, les évêques et archevêques, — et contre tous les ordres de l'Eglise.

[1] Dans cette querelle figuraient d'un côté les admirateurs de l'antiquité classique, — de l'autre les adhérents sévères de la théologie scolastique.

Passons maintenant à François de Sikingen. — Ce chevalier, doué d'une énergie et d'une bravoure extraordinaires, possesseur de vastes domaines et placé à la tête de nombreux vassaux, était considéré, en quelque sorte, comme le chef de la noblesse de la Franconie, de la Souabe et des bords du Rhin. Egoïste, impérieux et se croyant tout permis, il ne ressemblait que par un indomptable courage à ces preux d'autrefois, toujours disposés à s'armer pour défendre la cause de la justice, de la religion, de la faiblesse opprimée. Lorsque Sikingen faisait sonner le boute-selle, c'était pour piller, pour rançonner. Ennemi acharné de la constitution présente de l'Empire, il ne tenait nul compte de la promulgation de la paix publique, lâchait la bride à ses passions et à ses instincts égoïstes, ravageait le pays et guerroyait sans cesse. Il éprouvait la haine la plus violente pour les princes allemands, dont la supériorité l'humiliait; pour les légistes qui, en introduisant l'usage du Droit romain, avaient été causes de l'interdit mis sur les guerres privées, interdit que cependant il n'observait en aucune façon; enfin, pour le clergé et les villes dont les sollicitations avaient provoqué le décret de Worms et dont les richesses le tentaient. Le chevalier se livrait impunément à ses actes de brigandage; la puissance impériale était trop af-

faiblie pour forcer Sikingen à rentrer dans le devoir; François Ier et Charles-Quint cherchèrent même tous deux à l'attirer à leur parti, afin de profiter de ses grands talents militaires. On le vit ainsi tour à tour mis au ban de l'empire comme perturbateur de la paix publique, et placé à la tête des troupes de son souverain. Il attaqua successivement et sous les plus frivoles prétextes, la ville de Worms et le duc Antoine de Lorraine, qui le força à la retraite. Plus tard, il se mit à la solde de ce prince, moyennant 300 florins d'or, ravagea le landgraviat de Hesse et les domaines de Francfort, et rentra dans ses châteaux gorgé de butin et chargé de sommes d'argent qu'il destinait à préparer d'autres expéditions du même genre.

Deux hommes comme Ulric de Hutten et François de Sikingen étaient faits pour s'entendre; en effet, nous verrons tout à l'heure qu'ils devinrent alliés, et que la prétendue réforme fut le terrain sur lequel ils se rencontrèrent.

Hutten avait cherché d'abord à gagner les princes, en ne leur communiquant que la partie de ses plans relative à la destruction des ordres religieux; la folle pensée lui était même venue de séduire, par la perspective de l'unité du pouvoir, le jeune empereur et l'archiduc Ferdinand; il avait fait à ce sujet, dit-on, le voyage de Bruxelles.

Déçu dans ses espérances, il se mit en quête de nouveaux alliés, avec un redoublement d'ardeur.

Lors des débuts de Luther, Hutten avait montré fort peu de penchant pour l'hérésie, à laquelle il ne pouvait pardonner les vestiges de Christianisme qu'elle conservait. Toutefois il comprit bientôt qu'elle serait utile à ses projets, comme principe de destruction en politique et en religion ; il se déclara donc pour elle et chercha à y attirer Sikingen. — Il démontra à ce dernier que le moment d'agir était venu, que la révolte de Luther lui fournissait l'occasion, depuis si longtemps désirée, d'écraser ses ennemis en suscitant une guerre religieuse dans l'Empire. Le chevalier ne prenait aucun intérêt aux opinions du novateur; mais Hutten avait touché la corde sensible : François entra dans ses idées. Dès-lors Ulric se mit en correspondance avec le docteur Martin, se posa en admirateur de cet homme pour lequel il professait en réalité le plus profond mépris, à cause de son pitoyable latin, et il lui offrit ses services. Luther eût repoussé cette proposition avec horreur, s'il avait eu encore dans le cœur l'ombre d'un sentiment honnête; mais aveuglé par la passion, il accepta. L'on vit alors se former une monstrueuse alliance entre l'hérésie et l'athéisme, recherchant l'appui matériel d'un troi-

sième élément politico-révolutionnaire ; alliance sacrilège par laquelle l'un des contractants espérait arriver à la destruction de l'Eglise, l'autre à l'anéantissement de toute morale et de toute religion ; le troisième à une haute position personnelle et au bouleversement complet de la constitution de l'Empire.

Au reste, la peur entra pour beaucoup dans la détermination de Luther. Les événements dont nous venons de rendre un compte sommaire se passaient à l'époque de la célèbre conférence de Leipzig [1].

L'électeur Frédéric de Saxe, ce triste et faible personnage dont les protestants ont voulu faire un grand homme et un héros, l'électeur Frédéric, qui ne pensait pas encore alors à une rupture formelle avec l'Eglise, avait ordonné au novateur de sortir de ses Etats. Luther et sa doctrine se trouvaient ainsi à la merci de quiconque leur offrirait asile et protection. L'hérésiarque, accablé de ce coup, songea à se retirer chez les Hussites de Bohême, qui l'engageaient à venir auprès d'eux. Ce fut précisément au moment où il était dans cet abandon et cette perplexité qu'il reçut les lettres de Hutten et de Sikingen, et les propositions des che-

[1] Voir ci-dessus § II.

valiers de la Franconie. Il passa subitement de l'abattement le plus complet à l'insolence la plus présomptueuse. Les conférences de Leipzig, en lui faisant perdre l'un de ses protecteurs, lui en amenaient une foule de nouveaux. Sûr maintenant de l'appui d'une puissance révolutionnaire qui armait en secret, il donna un libre cours à ses fureurs. « François de Sikingen m'a délivré de la crainte des hommes (*ab hominum timore*), » écrivait-il d'un ton triomphant à son ami Spalatin; et dans une autre lettre adressée au même, il allait jusqu'à déclarer « que si on le poussait à bout, il se retirerait parmi les chevaliers, ne ménagerait pas plus les princes que Rome, jetterait tout au feu et en finirait à jamais avec l'humilité [1]. »

De leur côté, Hutten et Sikingen, ayant trouvé dans Luther un instrument favorable à l'exécution de leurs desseins, arrêtèrent définitivement leurs plans. Leur programme était : d'exciter la guerre dans toute l'Allemagne, de massacrer le clergé en masse et de renverser la constitution.

Ulric, impatient de voir la lutte s'engager, recommença à publier une foule de pamphlets et de satyres, pour prêcher « au nom de la liberté la

[1] V. Walsch 'che Ausgabe des écrits de Luther. T. 15, Anhang, p. 123.

guerre contre Rome et les princes. » Jusqu'alors il avait toujours écrit en latin; maintenant la plupart de ses opuscules furent rédigés en langue vulgaire; car il importait de soulever les masses, de les exciter à la haine de l'Eglise, à la convoitise des biens du clergé. Hutten qui, dans cette guerre de plume, déployait une activité prodigieuse, trouvait moyen de faire colporter ses petits livres jusqu'au fond des vallées les plus solitaires.

Il avait soin toujours de s'y représenter comme associé de Luther, comme travaillant à la même œuvre qué lui; et Luther, loin de protester contre cette abominable solidarité, approuvait tout ce qui se faisait, était le complice et le confident intime d'hommes coupables de haute trahison, d'ignobles et pillards révolutionnaires, — parce qu'il en espérait la ruine de l'Eglise et la chute de la Papauté. Il y a plus encore, — nous devons appeler sur ce fait l'attention de nos lecteurs, pour dévoiler la profonde perversité d'un misérable que tant de gens considèrent encore comme un apôtre, — Luther a été à cette époque le plagiaire des écrits les plus incendiaires de son associé, il les a reproduits comme siens, en y imprimant le cachet de turpitude et d'ignominie dont il a souillé toutes ses œuvres; sa correspondance avec Spalatin et Hutten lui-même prouve d'ailleurs qu'en toute occasion

il attisait le feu, excitait à la guerre civile et religieuse en la déclarant nécessaire pour arriver au règne de la *vérité et du pur Evangile.*

Ulric poussait François de Sikingen à commencer la guerre, dès la seconde moitié de l'année 1520. Le chevalier ne jugeait pas le moment opportun et temporisait encore ; cependant, cédant aux sollicitations de Hutten, il résolut d'enlever les deux légats du pape, Marini et Alexandre, qui devaient passer dans le voisinage du fort d'Ebernbourg, où il résidait habituellement. Toutefois, le coup manqua ; Luther, écrivant à un de ses amis, approuve le projet de cet exploit de grand chemin et regrette qu'il n'ait pas réussi. « *Gaudeo Huttenum prodiisse,* dit-il, *atque utinam Marinum aut Alexandrum intercepisset* ; » — je me réjouis de ce que Hutten s'est avancé, et plût au ciel qu'il se fût emparé de Marini ou d'Alexandre ! »

Ce même château d'Ebernbourg servait alors de lieu de refuge et de rendez-vous aux prédicants de la doctrine nouvelle. Ils y tenaient cour plénière. On y voyait Aquila, Bucer le défroqué, le misérable Schwebel, le fougueux Oecolampade, quelquefois aussi le doucereux Mélanchton. Ces hommes qui, plus tard, devaient se haïr, se mépriser, s'entredéchirer et se persécuter réciproquement, présentaient alors le spectacle de l'union

la plus touchante et la plus cordiale. Sikingen les avait réunis; il les considérait comme des instruments destinés à fanatiser le peuple, utiles par conséquent à son entreprise. Il paraît d'ailleurs que le chevalier, sa famille et ses hommes d'armes goûtaient peu les enseignements des illustres docteurs, car Oecolampade affirme douloureusement que, lorsqu'il montait en chaire dans la chapelle du château, il prêchait habituellement dans le désert, « parce que les gens du lieu étaient très-occupés ailleurs. »

Ceci avait lieu au temps où Luther [1] comparaissait devant la diète de Worms, et, ainsi que nous le disions, il n'était pas besoin d'un grand effort de courage pour entrer dans une ville dégarnie de troupes, où le novateur comptait de chauds et nombreux partisans, et dans le voisinage de laquelle se trouvaient ses principaux amis, avec 500 cavaliers bien armés.

Alors, cependant, le jeune empereur réussit à paralyser encore les ennemis les plus dangereux du repos de l'Allemagne et à leur faire ajourner leurs projets. Désirant éloigner Sikingen, espérant peut-être aussi le gagner, il lui offrit un commandement dans la guerre qui allait recommencer

1 Voir le § II.

avec la France ; — Charles, pour s'assurer de la fidélité du chevalier et prévenir toute trahison, lui associa Henri de Nassau et Frédéric de Furstemberg. François de Sikingen, séduit par la perspective d'une guerre générale, et plus encore par celle d'amasser du butin, accepta ces propositions avec transport. La lutte, toutefois, n'eut pas les résultats qu'il en espérait. Mézières, défendue avec autant de valeur que d'habileté par le chevalier Bayard, résista aux attaques des troupes impériales, et après un siége long et infructueux, elles furent obligées de quitter le sol français.

Hutten également s'était mis à la solde de l'Empereur pour cette campagne [1]. Mais frêle de sa personne et plus brave en paroles qu'en action, il s'abstint prudemment de courir les chances des combats et mangea tranquillement à Ebernbourg les 200 florins d'or que la munificence de Charles-Quint lui avait accordés. Au reste, l'empereur n'en atteignit pas moins son but ; la plume seule de Hutten était dangereuse, et pendant cet intervalle il cessa d'écrire ; le départ de son allié Sikingen lui fit comprendre la nécessité de la prudence ; d'un moment à l'autre il s'arrêta dans la publica-

1 *Studien und Skizzen*, p. 203.

tion de ses satyres effrontées et de ses provocations à la révolte.

Luther aussi avait baissé le ton; mais l'absence du chevalier n'avait pas été le motif déterminant de son changement de conduite. L'électeur Frédéric de Saxe, au lieu de persister dans la résolution de renvoyer l'hérésiarque de ses Etats, consentit, pour le malheur de l'Allemagne, à le garder à la Wartbourg, et lui promit de le replacer, plus tard, en qualité de professeur à Wittemberg. Luther était profond calculateur lorsque sa personne était en jeu; la position de docteur à une académie valait infiniment mieux que celle de parasite à Ebernbourg; il l'accepta avec toutes les apparences de la gratitude et se promit d'en profiter pour séduire, enlacer et attirer de plus en plus à son parti, le faible et irrésolu Frédéric.

Or, Frédéric avait horreur de la guerre, et Martin s'empressa de manfester, — dans ses écrits et dans ses paroles, — des intentions aussi pacifiques que celles de son protecteur, de déclarer hautement que c'était par la puissance de la parole et non point par celle du fer qu'il fallait détruire l'église de l'Antéchrist. — Il rejetait et blâmait ainsi au printemps de 1521, ce qu'il avait approuvé et exalté durant l'automne de 1520. C'était au reste une feinte habile concertée avec



Typ. Cardon. Troyes.

Ulric Hutten,

D'après un portrait contemporain.

Hutten pour endormir l'électeur [1] peu de mois après, le novateur voyant que le vent avait changé, en revint à ses premiers sentiments.

§ V. — Suite du précédent.

Guerre de Trèves. Mort de Sikingen et de Hutten.

Sur ces entrefaites, le chevalier de Sikingen, obligé de lever le siége de Mézières, était revenu au château d'Ebernbourg. Hutten retrouva sa verve en retrouvant son appui. Il reprit ses publications. Les pamphlets qu'il répandit alors à profusion étaient destinés à exciter les villes contre les princes et les évêques, à gagner la Suisse, l'Alsace et le Palatinat aux plans de Sikingen, et surtout à soulever les paysans, en éveillant leur cupidité à l'endroit des biens de l'Eglise, et leur haine contre le clergé.

Ulric de Hutten, en cédant ainsi aux inspirations du fanatisme démagogique, joignait à l'élément révolutionnaire formé par les chevaliers, d'autres éléments encore, qui devaient agir un peu plus tard contre la noblesse elle-même. L'un de ses écrits,

[1] *Ibid.*, p. 206.

qui parut alors sous le titre de *Karsthans*, a contribué puissamment à la rébellion de 1525. — Il était rédigé en forme de dialogue, et Hutten y avait annexé un acte divisé en 30 articles qu'on dirait inspirés par le démon et dans lesquels l'écrivain trace leur ligne de conduite aux gens de la campagne. « Nous nous engageons : — leur faisait-il dire entre autres choses dans le premier article, — à ne plus nommer dorénavant *Pères spirituels*, mais *polissons charnels*, tous les membres du clergé ; — à ne plus donner un pfenning (la plus petite de toutes les monnaies), pour des fondations, confrèries, pèlerinages, églises, indulgences, etc. (art. 4) ; — à considérer le pape de Rome comme l'Antechrist et à le t raiter comme tel (art. 5) ; — à nourrir pour tous les partisans de Rome les mêmes sentiments que pour les chiens enragés, qu'il convient de frapper, de tuer, d'étrangler, toutes les fois qu'on en a l'occasion ; à ne pas nous faire conscience de rosser un prêtre ou un moine, ni de lui donner des coups de pied (art. 14) ; — à lancer une pierre de quatre livres à la tête de tout moine mendiant qui viendra nous demander un morceau de fromage (art. 16) ; — à couper les oreilles à tout bedeau qui nous portera une citation, et à lui arracher les yeux en cas de récidive (art. 20) ; — à rosser, piller et dépouiller de leurs chevaux tous

les stationnaires que nous rencontrerons sur les grands chemins (art. 26) ; — à ne pas considérer comme péchés les vols que nous pourrions commettre à l'égard des infames prêtres (art. 27) ; — A ÊTRE ENNEMIS JURÉS DE TOUS LES ENNEMIS ET ADVERSAIRES DU DOCTEUR LUTHER (art. 28) ; — à considérer tout ce qui est dit dans les présents articles comme vérités divines, comme conforme à la foi chrétienne et nécessaire au bien de la patrie (art. 30). »

Les horreurs qui se commirent dans la guerre des Rustauds ont été la simple application des principes et des conseils qu'on vient de lire ; seulement, cette application a été faite sur une plus large échelle que ne le pensaient Hutten et Luther : elle ne s'est pas bornée aux évêques, aux chapitres, au clergé séculier et aux couvents ; la chevalerie également en a été victime.

Tandis qu'Ulric écrivait, Sikingen armait et se préparait à la guerre. Il convoqua en 1522, à Landau, les chevaliers de la Franconie, de la Souabe et des bords du Rhin. Ils le reconnurent unanimement en qualité de chef. Les conjurés donnèrent pour prétexte à leur réunion la nécessité de s'entendre afin d'établir et de maintenir une bonne police dans leurs provinces respectives, et de prévenir les démêlés entre les membres de l'asso-

ciation. Les chevaliers convinrent de commencer par l'électeur Richard de Trèves leur attaque contre les princes et le clergé. L'Evêque Richard, que les auteurs protestants ont calomnié à l'envi, était l'ennemi le plus redoutable des novateurs. Il avait pénétré d'un coup d'œil les desseins de la chevalerie, et il avait annoncé les maux et les désordres que la réforme entraînerait à sa suite. De plus, Richard s'était prononcé pour François Ier et contre Charles V, lors de la dernière élection; on espérait donc que l'empereur verrait son humiliation avec plaisir, ou qu'au moins il ne prendrait pas sa défense.

Les chevaliers, après être convenus de leurs mouvements ultérieurs, se séparèrent pour faire leurs armements.

Luther se trouvait alors encore à la Wartbourg, et il y était au fait de tout ce qui se tramait. Charmé de se voir en lieu de sûreté, il ne se prononçait pas, et ménageait les deux partis; les chevaliers, parce qu'il les considérait comme le bélier destiné à renverser l'Église; les princes, parce qu'il craignait de se brouiller avec l'électeur. Mais, sur ces entrefaites, le fougueux Carlostadt commença à innover à son tour à Wittenberg; avançant hardiment dans la voie de la négation, il laissait déjà loin derrière lui le système du docteur Martin. De

nombreux adhérents se groupaient autour de lui, une fermentation extrême régnait parmi le peuple. Luther, voyant sa suprématie spirituelle en danger, se rendit à Wittenberg malgré les ordres de l'électeur; l'orgueil blessé l'emporta sur toute autre considération, et fit taire en cette occasion son excessive pusillanimité. Arrivé dans la ville, il s'empressa de monter en chaire et de prêcher contre l'antipape de *son Eglise*. En même temps il publia un écrit intitulé : « Fidèle exhor« tation à tous les chrétiens de se garder de sou« lèvements et de rébellion. » — Les symptômes d'anarchie qui se manifestaient en Saxe, et la nécessité de conserver la protection de Frédéric, l'obligèrent à faire cette publication; l'esprit dans lequel elle était conçue la rendait d'ailleurs plus propre à exciter à la révolte qu'au maintien de la paix. L'hérésiarque, tout en engageant les sujets à ne point faire la guerre à leurs princes, se livrait aux déclamations les plus violentes et les plus furibondes contre l'Église et le clergé, annonçait qu'on en finirait avec le papisme avant deux années révolues, et faisait comprendre, en termes couverts, que l'extermination des coupables, résolue par une grande partie de la noblesse d'Empire, ne pouvait être considérée comme une rébellion. « Je parle ici aux hommes du com-

mun » disait-il dans cet écrit ; « il faut qu'ils s'abstiennent des discours et même des désirs qui pourraient amener à un soulèvement, et qu'ils ne fassent rien sans les ordres de l'autorité. Ce n'est pas aux nobles que je m'adresse pour le moment. »

Or Luther savait parfaitement, lorsqu'il écrivait, que les chevaliers de la Souabe, de la Franconie et du Rhin, étaient prêts à tirer l'épée ; suivant sa coutume il ménageait à la fois tous ceux dont l'assistance et la protection pouvaient lui être utiles ou nécessaires.

Sikingen avait réuni 10,000 hommes d'infanterie et 5,000 cavaliers. Il disait que cet armement, destiné à agir contre la France, se faisait pour le compte de l'Empereur. Le chevalier ne leva le masque que lorsqu'il se vit en mesure d'entrer en campagne. Cependant il lui fallait au moins un semblant de prétexte ; il fit donc arrêter, par quelques détrousseurs de grand chemin, deux bourgeois de Trèves, intervint alors pour la forme en faveur de ces derniers, et ordonna qu'on les relâchât, moyennant la promesse d'une exorbitante rançon de 5,000 ducats, dont il se porta garant. Richard de Trèves remplit son devoir de prince souverain, en défendant à ses sujets d'acquitter la dette que leur avaient imposée les violateurs de la paix publique et des lois

de l'Empire. C'était ce qu'attendait Sikingen; feignant de se trouver lésé par la défense de l'électeur, il lui déclara la guerre le jour de la Saint-Barthélemy 1522, et le 8 septembre suivant il envahit ses états, y porta le fer et le feu, et les ravagea de la façon la plus épouvantable.

La proclamation du chevalier, parsemée de passages empruntés à la Bible, avouait audacieusement que la lutte qu'il commençait était une lutte de religion, et qu'il s'agissait d'anéantir les évêques et le clergé en général. Dès-lors la tourbe des immondes réformateurs de Wittemberg sortit de sa prudente réserve, se livra à tous les écarts d'une joie immodérée, et manifesta ses véritables sentiments. « Sikingen a commencé la guerre pour ouvrir la porte à la parole de Dieu », écrivait Spalatin dès le 16 septembre. Quant à Luther, il lança un furieux manifeste, publié en latin pour les savants, en allemand pour le peuple, sous le titre de : « Manifeste contre ce que l'on nomme « faussement l'ordre épiscopal. » L'apôtre de l'Allemagne, comme le démontre un auteur déjà cité[1], se borna encore en cette occasion à reproduire, mais en l'appauvrissant d'idées, un ancien pamphlet de Hutten ; seulement, pour lui imprimer un cachet original, il ajouta une masse d'injures et de trivia-

[1] Studien und Skizzen, etc., p. 222.

lités à celles qui se trouvaient à foison dans l'auteur primitif. Il y établit qu'il est nécessaire que tous les évêques, chapitres et collégiales, soient détruits, pour éviter la perte des âmes. « Si une forte insurrection les anéantissait tous, ajoute-t-il, ils seraient traités conformément à leurs mérites, et il faudrait en rire... Car voulez-vous que je vous dise en un mot ce que sont les évêques? Ce sont des loups, des tyrans, des traîtres, des monstres, des fardeaux pour la terre, des apôtres de l'Antéchrist, faits pour gâter le monde et pour étouffer l'Evangile. » — Puis le docteur continue dans le même style à exhorter les enfants de Dieu et les bons chrétiens à s'insurger contre l'ordre établi par le diable, et à agir envers l'épiscopat avec autant d'énergie que contre Satan en personne; il finit le morceau en promettant toutes sortes de bénédictions et de *divines récompenses* à ceux qui se conformeront à ses instructions. — Evidemment, le docteur Martin, malgré son mépris pour les œuvres, savait exciter les siens à accomplir celles qu'il jugeait bonnes et utiles, et en cas de besoin il leur reconnaissait la liberté d'action qu'il contestait en termes si superbes à l'humanité prise en masse.

Toutefois, en cette occasion, le succès ne répondit pas à ses espérances. Sikingen, après avoir incen-

dié les villages et les maisons du pays de Trèves, et déjà sûr de la victoire, ne put vaincre la résistance que lui opposa la ville elle-même; les secours de ses confédérés ne lui arrivaient point; mis au ban de l'Empire le 10 octobre, il fut obligé de se retirer dans ses domaines. Alors aussi l'électeur palatin et le landgrave de Hesse, alliés de l'évêque Richard, attaquèrent les principaux amis de François, les défirent dans des rencontres particulières, et s'emparèrent de leurs châteaux. — La guerre contre le chevalier lui-même fut remise au printemps suivant. — Il chercha en vain à profiter de ce répit de deux ou trois mois pour sortir d'une position désespérée. La plupart de ses lansquenets et de ses affidés, épouvantés par la sentence prononcée contre lui, quittèrent son service; une assemblée nouvelle des chevaliers, convoquée à Schweinfurth, n'eut aucun résultat; le conciliabule de Wittenberg lui-même se trouva impuissant à lui venir en aide; Luther adressa à la vérité à l'électeur de Saxe un écrit dans lequel il cherchait à établir dogmatiquement que les princes devaient s'armer pour la propagation de ce qu'il lui plaisait d'appeler la pure parole de Dieu [1], mais il n'y faisait aucune allusion directe à la malheureuse entreprise de François de Sikingen.

[1] Ed. d'Iena, des Écrits allemands, t. II, p. 193 et suiv.

Abandonné de tous, le chevalier eut encore la folle témérité de déclarer la guerre à l'électeur palatin, qui avait exécuté la sentence de ban portée contre le s[r]. Hartmuth de Kronberg. François, obligé de se borner à la défensive, mit plusieurs de ses châteaux en état de soutenir un siège. Il renvoya d'Ebernbourg la troupe des prédicants qui s'y trouvait encore, et en expulsa également son mauvais génie, Ulric de Hutten ; puis vers Pâques de l'année 1523, il alla s'enfermer à Landstuhl, sa principale forteresse. Les électeurs de Trèves et du palatinat et le Landgrave vinrent y mettre le siège ; leur artillerie en battit jour et nuit les murailles, et y fit promptement une brèche. Sikingen voulut faire réparer le dégat. Il dirigeait lui-même les travaux, lorsqu'un boulet frappa une poutre, qui tomba sur lui et le blessa mortellement. On se hâta de le transporter dans une petite cellule taillée dans le roc, qui lui servait habituellement de demeure. François ordonna aussitôt à la garnison de rendre la place ; les trois princes y entrèrent et vinrent le voir. Le chroniqueur strasbourgeois Trausch raconte « qu'il salua avec courtoisie Louis le palatin et le landgrave de Hesse, mais que lorsque Richard de Trèves s'approcha de son lit, il garda sur sa tête son berret de velours, en lançant de sombres regards. Et quand

on lui demanda la raison de ce manque de courtoisie, il répliqua fièrement : je pouvais devenir moi-même ce qu'il est devenu, Je suis d'aussi noble lignage que lui. — Cependant l'électeur se borna à lui dire avec douceur : François, pourquoi donc nous as-tu si impitoyablement attaqués moi et mes pauvres sujets? — Il y aurait beaucoup à répondre à cela, s'écria Sikingen; rien n'arrive sans cause. Mais épuisé par les efforts qu'il venait de faire, il retomba sur son lit, et l'on vit qu'il ne tarderait pas à trépasser. Un prêtre était présent, le chevalier demanda à se confesser; et après qu'il eut reçu l'absolution, on alla chercher le viatique. Toutefois le moribond rendit le dernier soupir avant le retour du prêtre, et les assistants dirent tous un *Pater* et un *Ave* pour le repos de son âme. » — On voit d'après ce détail que le sentiment religieux était absolument étranger à la monstrueuse alliance conclue entre Luther l'hérésiarque et la chevalerie rebelle; on s'était entendu, comme nous le disions, uniquement parce qu'il s'agissait de détruire, et que chacun espérait y trouver son profit.

Quant à Ulric de Hutten, expulsé d'Ebernbourg, forcé de renoncer à ses projets démagogiques et de recommencer la vie aventureuse d'un proscrit, il se rendit en Suisse et chercha à s'affilier à Zwingle

et à sa secte. Il alla en vain frapper à la porte d'Erasme et s'établit à Bâle, d'où les magistrats le chassèrent après un séjour de quelques semaines ; enfin il trouva un refuge à Uffenau, près de Zurich ; mais rongé par les maladies que lui avait attirées sa vie dissolue, furieux, privé de soutien, d'amis et de confidents, objet d'horreur et de dégoût pour tout ce qui l'approchait, il mourut en maudissant le ciel et la terre, et en répandant encore son fiel et sa rage impuissante dans un écrit, honteux et dernier monument de son impiété et de son mépris de Dieu et des hommes.

Il venait d'atteindre sa 35ᵉ année. L'un des actes de la guerre civile enfantée par la prétendue réforme se termine avec la mort de Sikingen et de Hutten ; après eux les chevaliers ne purent plus relever l'étendard de la révolte contre la constitution de l'Empire ; cet étendard devait passer actuellement des mains de la noblesse entre celles des paysans ; la seconde phase de la lutte politico-religieuse se préparait déjà pour l'Allemagne.

§ VI.

Situation des paysans allemands.

Nous avons nommé les paysans parmi les mécontents qui s'insurgèrent à la voix de Luther;

le sujet que nous traitons nous oblige à nous en occuper avec quelque détail, et à nous étendre davantage sur leur condition morale et politique.

Les écrivains protestants, disions-nous, se sont évertués à faire de la guerre des Rustauds une guerre absolument civile, n'ayant rien de commun avec la révolution religieuse du XVI[e] siècle. Pour y parvenir, ils ont représenté les paysans comme accablés de charges et de corvées épouvantables ; et ils n'ont pas manqué à ce propos de faire des seigneurs ecclésiastiques les pires et les plus barbares des tyrans, par conséquent aussi les auteurs véritables du soulèvement.

Le vrai est indignement travesti dans ces récits. Beaucoup de membres du clergé allemand ont contribué en effet, quoiqu'indirectement, à la révolte, par leurs négligences et leurs déplorables exemples ; mais leurs torts n'ont pas été ceux qu'on leur reproche. Nous y reviendrons.

Quant aux charges qui pesaient sur les gens de la campagne, augmentées sur quelques points, elles avaient été allégées successivement sous d'autres rapports, à partir du temps des croisades ; — celles qui existaient au XVI[e] siècle se sont perpétuées presque toutes jusqu'à nos jours, sans em-

pêcher les paysans d'exercer leurs droits personnels et de possession.

Ceci posé, nous n'hésitons pas à reconnaître que des causes politiques extérieures n'aient contribué, à côté de la réforme, à produire la guerre des Rustauds; — les principales sont au nombre de trois, à savoir : les changements survenus dans l'art de faire la guerre, — l'introduction en Empire du droit romain, et l'usage des guerres privées. — Ces causes ont creusé la mine à laquelle Luther a mis le feu. Dans tous les grands évènements dont l'histoire nous conserve le souvenir, on voit des motifs secondaires figurer à côté des motifs principaux. Les premiers préparent les révolutions, les seconds amènent l'explosion.

L'usage de la poudre à canon et des armes nouvelles, en rendant insuffisants les moyens de défense précédemment employés, avait obligé chaque seigneur à fortifier davantage sa demeure, et à augmenter le taux de certains impôts pour faire face à la dépense qui en résultait. Puis il fallut payer aussi les lansquenets, que les princes et les chevaliers prirent à leur solde, lorsque l'on commença à reconnaître l'importance des fantassins, et à les considérer comme constituant la force principale des armées. Les mercenaires d'ailleurs, lorsque la solde n'arrivait pas à jour fixe, s'en dé-

dommageait en portant le fer et le feu dans les pays amis et ennemis. Etrangers au sentiment de l'amour de la patrie, et dirigés par des chefs aussi féroces et indisciplinés qu'eux-mêmes, ces misérables se livraient aux excès les plus hideux, qu'ils fussent vainqueurs ou vaincus. Ils devinrent les fléaux des campagnes, « les Turcs et la peste réunis, disait un vieux proverbe allemand, valent mieux que les seuls Lansquenets. »

Passons à l'introduction du droit romain dans l'Empire. Les anciennes coutumes allemandes protégeaient les paysans et avaient établi un rapport en quelque sorte patriarcal entre les seigneurs et leurs vassaux. Le droit romain, au contraire, mal compris et plus mal appliqué, modifia complètement et d'une manière fâcheuse l'existence journalière du campagnard, surtout dans la partie méridionale de l'Allemagne. Les usages locaux furent renversés, modifiés; les questions que le simple bon sens tranchait jadis à la satisfaction de tous, furent résolues par des jurisconsultes pédants, qui appliquaient à tort et à travers, au paysan allemand, des lois faites douze cents ans auparavant pour une population différente d'origine, de mœurs, de religion et d'habitudes. Les nouveaux légistes n'entendaient rien aux mille nuances de l'ancien droit de propriété germanique, ni aux relations si

diverses qui existaient entre les seigneurs et leurs vassaux; ils jugeaient toutes les causes qui leur étaient soumises d'après les principes de liberté et d'esclavage admis dans les codes antiques; ces codes étrangers leur servaient de règle habituelle, et le droit coutumier, connu et compris de toutes les parties, ne fut plus appliqué que dans quelques cas exceptionnels. D'innombrables lésions résultèrent de cet état de choses : il arrivait souvent, par exemple, que les jurisconsultes, guidés uniquement par le désir d'appliquer le droit romain, déclaraient libres des gens qui étaient évidemment serfs, et faisaient au contraire des serfs de familles qui ne l'avaient jamais été, fondant leur jugement sur certaines corvées ou sur certains services auxquels ces familles étaient tenues, et qui, d'après la coutume allemande, n'étaient pas incompatibles avec l'état libre. — La lésion du droit, l'incertitude dans l'application des lois et dans l'administration de la justice, ont pour conséquences nécessaires le malaise et la démoralisation des individus et des masses; le paysan était d'autant plus mécontent et fondé à se plaindre, qu'il ne savait plus à qui s'adresser pour obtenir le redressement de ses griefs. On ne lui reconnaissait pour ainsi dire pas d'existence légale et politique; les nobles, le clergé et les villes paraissaient

seuls aux diètes; ces dernières formaient exclusivement le tiers-état; les gens de la campagne ne pouvaient pas davantage arriver aux cours impériales; les difficultés dont la procédure était hérissée, les chicanes des légistes, l'enchevêtrement et la marche lente et embrouillée des tribunaux, les rendaient à peu près inabordables aux classes inférieures.

Quant aux guerres privées enfin, les paysans en étaient toujours les premières victimes. Avant l'établissement de la paix publique par l'empereur Maximilien, et très-souvent encore après, les seigneurs étaient en conflit avec leurs voisins; ces querelles se traduisaient en désastres pour leurs vassaux respectifs; le noble qui avait à se plaindre d'un autre noble exerçait sa vengeance en brûlant les villages de son ennemi, en pillant ses domaines, en rançonnant ses sujets.

Ces trois causes de souffrance, provenant de l'organisation civile et politique, pesaient d'autant plus lourdement sur les campagnes, nous le répétons, que les paysans, livrés en bien des parties de l'Empire à un clergé ignorant, négligeant ou corrompu, se trouvaient privés des lumières et des consolations sublimes de la religion, qui seules peuvent faire supporter avec patience et humilité les misères de la vie présente.

Abrutis, ne connaissant pas les grandes vérités portées à la terre par le Christianisme, faisant consister la religion dans quelques pratiques extérieures, abandonnés enfin à d'indignes pasteurs qui souvent étaient les premiers à leur enseigner le mépris du devoir et de tout ce qu'il y a de saint et de sacré, les paysans étaient prêts nécessairement à devenir de dociles instruments, entre les mains de ceux qui se disposaient à leur annoncer qu'en vertu de la rédemption ils allaient être affranchis de toutes leurs charges et jouir de la liberté absolue et illimitée des enfants de Dieu. Une doctrine bestiale, qui lâche la bride à toutes les passions, est toujours bien reçue par des hommes ignorants et grossiers.

En ce sens, mais en ce sens seulement, il est exact de dire que le clergé a contribué puissamment au soulèvement des Rustauds. Ajoutons toutefois que ces mauvais prêtres, si nombreux au seizième siècle, devinrent les premiers apôtres de l'erreur : ils avaient cessé déjà d'appartenir à l'Église lorsque la lutte s'engagea; apostats, ils se firent les chefs des rebelles et les dirigèrent dans leurs attaques contre le corps dont ils avaient été des membres indignes.

A partir de la fin du quinzième siècle, le mécontentement occasionné par l'introduction des

armées permanentes et du droit romain, et par les guerres privées, causa de fréquents soulèvements parmi les paysans de la Souabe, de l'Alsace et du Rhin.

Nous en rendrons un compte sommaire au paragraphe suivant. Ces diverses révoltes étaient d'autant plus dangereuses, que le campagnard de ces provinces avait sous les yeux l'exemple des cantons suisses, qui avaient réussi à secouer le joug de l'Autriche et à s'affranchir de la domination de leurs seigneurs; cependant elles furent toutes étouffées. En général, elles avaient pour but : d'abolir le servage, les dîmes, les impôts, les péages et les corvées; de détruire les juifs, et de faire déclarer biens communs les bois, les pâturages, la chasse et la pêche. Il n'y avait encore dans ces insurrections rien d'hostile à la religion; le mot d'ordre de la plupart des mécontents était : *Notre-Dame et Saint-Jean*, et en prenant part au complot ils s'engageaient à dire tous les jours *cinq Pater et cinq Ave*, à genoux, pour le succès de leur entreprise.

§ VII.

Soulèvements antérieurs à la guerre des Rustauds.

Les paysans de l'abbaye de Kempten se soule-

vèrent dès l'année 1491 ; mais la ligue de Souabe les força promptement à rentrer dans le devoir.

Ceux d'Alsace les imitèrent deux années plus tard. Les habitants des campagnes et des petites villes de cette province formèrent en 1493, sous la direction de Jean Ulmann, Jacques Hanser et Nicolas Ziegler, une alliance secrète, qui paraît avoir eu des ramifications en Suisse. Les principaux initiés avaient de fréquents conciliabules nocturnes, sur le sommet du Hungersberg, l'une des montages les plus élevées de la chaîne des Vosges. Ils adoptèrent pour bannière et signe de ralliement la chaussure habituelle des paysans, le soulier à courroies (Bundschuch) attaché au haut d'une perche, et convinrent de s'emparer d'abord de la ville de Sélestadt, de soulever la haute Alsace, de piller les riches, d'assommer les juifs et de déclarer les dettes abolies. Le secret de la conjuration ayant été trahi, les associés se dispersèrent ; ceux dont on réussit à s'emparer furent punis avec la dernière rigueur.

Les sujets de l'évêque de Spire reprirent la bannière du Bundschuch en 1502, et se liguèrent secrètement au nombre de 7,000 à Untergrünbach, près de Bruchsal. Ils voulaient s'affranchir, à l'exemple des Suisses, confisquer les biens seigneuriaux et renverser la constitution de l'Empire.

Leur plan était de se rendre maîtres de Bruchsal, de pénétrer dans le margraviat de Bade, et d'opérer un soulèvement général. Trahis par Luc Rapp, l'un des conjurés, ils se dispersèrent ; plusieurs des chefs de la conspiration furent arrêtés et exécutés.

Mais l'un d'eux, nommé Josz Fritz, parvint à se soustraire au châtiment, à ressaisir les fils épars de la ligue et à la reconstituer à Lehn, non loin de Fribourg en Brisgau. Il se proposait de ne laisser subsister d'autres autorités que celles du Pape et de l'Empereur. Ses discours séduisirent la multitude. Des émissaires discrets et choisis parmi les mendiants ambulants disposèrent les paysans de l'Alsace, du haut margraviat de Bade, de la Forêt-Noire, du Kraichgau et d'une grande partie de la Souabe, à se déclarer pour Josz et à arborer encore une fois l'Etendard du soulier à courroies. De fréquentes réunions nocturnes se tinrent dans la vallée de la Kinzig. Josz, élu chef suprême du mouvement, rédigea une sorte de manifeste, dans lequel les plaintes des paysans et leurs demandes touchant les bois, les pâturages, la chasse et la pêche étaient très-nettement formulées. La conspiration devait éclater au mois d'octobre et commencer par la prise de Fribourg; mais le complot fut découvert simultanément au margrave Philippe de

Bade et aux magistrats de la capitale du Brisgau par un faux frère. On prit des mesures de sûreté, et le gouvernement impérial, établi à Ensisheim, sévit contre les auteurs du mouvement. Cependant Josz Fritz parvint à s'échapper et trouva un réfuge en Suisse. Vers la même époque, de petits soulèvements partiels eurent lieu à Erfurth, à Constance et Schweinfurt, dans le territoire de la ville d'Ulm, et dans l'évêché d'Augsbourg.

Une rébellion plus sérieuse agita le duché de Wurtemberg, en l'année 1514, et comme ses dernières ramifications reparaissent dans la guerre des Rustauds, il n'est pas hors de propos d'en indiquer les causes et les résultats avec quelques détails.

Depuis de longues années, un ouvrier de ce pays nommé Conrad, très-pauvre, mais doué d'un fonds inépuisable de gaîté, avait formé, au village de Schorndorf, une association composée de gens de la plus basse classe; cette société, désignée, d'après son fondateur, sous le nom de *Pauvre Conrad* ou pauvre *Koonz*, avait pour but apparent de passer la vie le plus gaiement possible. Elle s'était étendue dans le Wurtemberg et même au dehors sans que le gouvernement y eût pris garde.

Cependant le jeune duc Ulric, le prince le plus

fou et le plus prodigue de son temps, étant monté sur le trône, étalait un luxe dont jamais aucune cour d'Allemagne n'avait donné l'exemple, et accablait ses sujets d'impôts exorbitants. Ainsi, à l'occasion de son mariage avec Sabine de Bavière, on le vit traiter avec une somptuosité sans égale, et pendant quinze jours consécutifs, 7,000 princes et personnes de la plus haute naissance.

Mais Ulric était à bout de ressources, et il n'y avait pas moyen de pressurer davantage le pauvre peuple ; alors il imagina d'altérer les poids et les mesures, afin de se procurer de l'argent, en faisant payer les mêmes droits qu'auparavant pour ces poids et mesures réduits. Pierre Gaisz, jeune paysan, pauvre, mauvais sujet, et très-entreprenant, pensa que le moment était venu d'exécuter les desseins que les principaux membres de l'association du pauvre *Koonz* avaient dès longtemps formés en secret.

Le 15 avril, il organise un nombreux rassemblement à Schorndorf pour enlever les poids nouveaux chez le principal boucher du village, et les jeter, processionnellement et musique en tête, dans les eaux voisines de la Rems. « Si les poids surnagent, dit-il, c'est signe que notre gracieux seigneur a été dans son droit en les établissant ; s'ils vont au fond, Dieu prononce qu'ils doivent

être supprimés. » Plusieurs réunions tumultueuses s'ensuivent, l'association prend un caractère menaçant et met à sa tête Hans Wolmar de Beutelsbach. L'insurrection gagne de tous côtés; elle proclame hautement l'égalité et la nécessité du partage des biens, et l'abolition des priviléges et des immunités. Ulric, épouvanté, convoque pour le 25 juin une assemblée des états; les députés des paysans y paraissent et formulent avec énergie les plaintes et les réclamations du corps dont ils font partie. Le duc s'éloigne secrètement; la diète le suit à Tubingue, mais les envoyés de la campagne en sont exclus. L'assemblée se sépare le 8 juillet, après avoir exigé d'Ulric la promesse formelle de restreindre ses folles dépenses. Moyennant quelques concessions, le duc parvient à traiter avec la majorité des révoltés. Toutefois, deux centres d'opposition se maintiennent des deux côtés de la capitale, à Léonberg et à Schorndorf. L'arrivée des secours demandés au margrave Philippe de Bade, force la plupart des insurgés à se soumettre, les seuls habitants de la grande vallée de la Rems refusent de déposer les armes; Ulric se rend au milieu d'eux espérant que sa présence suffira pour les calmer; des propos menaçants éclatent sur son passage, il est obligé de se retirer à Stuttgard. Alors les hommes du Val de

la Rems, auxquels se joignent ceux du district de Geislingen, vont camper sur la montagne appelée Capellenberg. Si dans ce moment ils eussent parcouru le pays, il est probable que partout les campagnes se fussent soulevées à leur approche ; mais ils perdent leur temps à se quereller entre eux et ne quittent point la hauteur sur laquelle ils sont retranchés. Le duc en profite pour entamer des négociations, à la suite desquelles un bon nombre de paysans quittent le Capellenberg et rentrent paisiblement dans leurs villages. Pendant les pourparlers Ulric a réuni des troupes et reçu encore des renforts; il pénètre dans la vallée de la Rems, siége principal de cette levée de boucliers, pille Schorndorf, désarme les paysans et punit leurs chefs. Plus tard, lors de la guerre générale des Rustauds, nous verrons le duc de Wurtemberg dépossédé de ses états, banni et proscrit, se mettre lui-même à la tête de ceux qu'il avait combattus et réorganiser la confrérie du *Pauvre Conrad* dans l'espoir de reconquérir son pays.

Ecrasée dans le Wurtemberg, l'association reparut dans le margraviat de Bade en cette même année 1514. Le soulèvement éclata au mois de juillet à Bühl et à Altschwier, à propos de quelques droits nouveaux dont les blés et le vin avaient été frappés, et de diverses corvées imposées aux

paysans. Le margrave Philippe se hâta de prendre les armes, s'empara de Bühl, dispersa un millier de rebelles non loin du village d'Achern, et fit décapiter, le 5 octobre, Sébastien Gugel, chef du mouvement.

Les écrivains qui cherchent à rompre la filiation entre la réforme et la guerre des Rustauds, ont prétendu trouver la preuve de leur assertion dans les différentes insurrections dont nous venons de faire le récit abrégé. Ces insurrections passagères et promptement étouffées démontrent seulement qu'il y avait, dans le corps social, un malaise que la révolte de Luther a converti en maladie mortelle : on n'en peut tirer logiquement que cette seule conséquence. Le terrain était préparé sans doute, religieusement et politiquement; sans cela une doctrine aussi fausse, aussi subversive que celle de la réforme n'y eût pas pris racine : mais la semence qui a germé sur ce terrain, qui a changé l'opposition en une haine acharnée, et dont les déplorables fruits ont été au moment de plonger l'Allemagne dans l'anarchie, la dissolution et la barbarie, cette semence a été répandue par Luther et ses émules. Un simple examen suffit pour établir la conviction à cet égard.

En premier lieu, les faits prouvent clairement que la guerre des Rustauds n'a plus été un soulè-

vement politique comme ceux qui l'avaient précédé, mais qu'elle a pris dès son début le caractère d'une guerre religieuse. Les paysans se sont armés en invoquant l'autorité du novateur ; c'est en se fondant sur cette autorité qu'ils ont demandé l'abolition de la religion de leurs pères et l'établissement des prédicants; c'est pour faire prospérer *l'Evangile de Luther* qu'ils se sont battus, qu'ils ont pillé les couvents et les églises. Les auteurs contemporains, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne permettent pas l'ombre d'un doute à cet égard; ils s'accordent tous à dire que la guerre des paysans a été entreprise pour détruire, par le fer et le feu, le catholicisme et pour lui substituer la doctrine prêchée à Wittenberg.

Il est tout aussi évident, d'une autre part, que Luther n'a pas été la cause innocente et involontaire de ces désordres, mais qu'il y a poussé par ses écrits et ses exhortations. Ses partisans soutiennent qu'il voulait combattre et renverser l'Église catholique par la seule puissance de l'idée et de la parole, et à ce propos ils ont soin de rappeler que le novateur a hautement désapprouvé les Rustauds lorsqu'ils en étaient au plus fort de leur révolte, qu'il leur a prêché l'obéissance absolue envers les autorités établies, et qu'il a excité ces mêmes autorités à sévir contre

les rebelles avec la plus inflexible sévérité. Tout cela est exact, mais il est important de ne point omettre les dates; elles démontrent péremptoirement que Luther est devenu l'ennemi acharné, implacable des insurgés, après que la victoire se fut déclarée pour les princes et la ligue de Souabe, et que précédemment, même encore après l'épouvantable massacre de Wenisberg, il traitait les paysans de *très-chers amis* et se montrait zélé pour leur cause parce qu'il regardait leur succès comme probable, et que, par conséquent, il tenait à être en bons termes avec eux. Nier que l'hérésiarque ait poussé à la révolte armée, c'est oublier que dès l'année 1520 il avait engagé ses adhérents, — à se laver les mains dans le sang des catholiques, à appuyer tout soulèvement ayant pour but de renverser les évêques et les princes ecclésiastiques, à fouler aux pieds l'autorité des pasteurs de l'Église, à agir contre elle avec autant d'énergie que s'il s'agissait de détruire l'empire de Satan, et à se persuader enfin qu'en accomplissant cette œuvre de destruction, ils se montreraient bons chrétiens et vrais enfants de Dieu.

Pour porter un jugement sur Luther et ses intentions, il est nécessaire de considérer toujours avec une attention particulière les circonstances sous l'empire desquelles il a agi. Jamais on ne le

connaîtra d'après un écrit ou un fait pris isolément. Il n'a été constant que dans sa haine contre l'Eglise : le reste de sa vie publique présente un tissu de contradictions dans lesquelles il se trouva engagé par les événements, en voulant les faire concourir tous au succès du but unique qu'il poursuivait avec une persévérance infernale.

Voilà pourquoi on le vit successivement, en l'espace de deux ans, l'allié de l'aristocratie révoltée, le flatteur des paysans assassins et incendiaires, et l'instrument servile des princes absolus. Il a toujours eu de basses adulations pour tous ceux dont il espérait tirer parti.

Assurément il ne partageait pas les désirs de Munzer et de quelques autres fanatiques de l'époque ; il ne songeait pas à établir en Allemagne une grande république des paysans, il n'avait pas même la pensée d'améliorer le sort des habitants de la campagne et de leur faire obtenir des droits nouveaux ; mais ce à quoi il était bien décidé, c'était d'en user comme d'un instrument de destruction qu'on emploie tant qu'il sert, qu'on abandonne, qu'on brise même lorsqu'on n'en a plus besoin. Que la guerre des Rustauds ait eu, sous quelques rapports, des résultats différents de ceux qu'en attendait Luther, c'est possible, cela ne diminue en rien la terrible responsabilité qui pèse sur

lui ; qu'il ait éu conscience ou non de tous les fruits amers que devait produire *son Evangile,* il n'en est pas moins vrai que les gens des campagnes, poussés par lui, ont été les plus logiques de ses disciples contemporains, et que leur révolte, basée sur le fanatisme pseudo-religieux, éclata avec une sorte de rage qu'aucun pouvoir humain n'était plus capable de prévenir.

En admettant même que l'apostat se crût follement le maître absolu de ses adhérents, de l'application de son système, et du développement de ses théories, cette absurde présomption ne pourrait lui servir d'excuse. Il n'en resterait pas moins l'auteur des principes et de l'exaltation fiévreuse dont il ne sut pas arrêter le terrible épanouissement ; le peuple étendit à toutes libertés et à tout ce qui lui semblait abusif, les principes extravagants du novateur touchant la liberté évangélique et la nécessité de réformer les abus et les prétendues erreurs de l'Eglise.

Rappelons d'ailleurs une fois encore, comme preuve nouvelle de l'influence *volontaire* que Luther exerça sur la guerre des paysans, la part active et directe qu'il prit aux publications incendiaires par lesquelles Ulric de Hutten exhortait les villes et les campagnes à s'associer à l'entreprise de Sikingen. Hutten et Luther, jugeant la

chevalerie incapable de venir à bout à elle seule de ceux qu'elle voulait renverser, avaient cherché à lui trouver des alliés en surexcitant les mauvais instincts populaires. Ils n'y avaient que trop bien réussi, et assurément le docteur Martin était trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'en invitant des hommes ignorants et grossiers à prendre les armes, il les engageait à se porter aux plus monstrueux excès contre ceux dont ils convoitaient les richesses et dont l'autorité leur était devenue odieuse.

Je sais qu'en dévoilant ici le rôle infâme de Luther je le montre sous un jour différent de celui sous lequel il est présenté habituellement. La conspiration des écrivains protestants contre la vérité historique dure depuis plus de trois siècles, et elle a fait admettre à peu près par tout le monde que le réformateur, malgré ses emportements et ses défauts, avait encore au fond du cœur une certaine honnêteté jointe à de la bonhomie allemande. Rien n'est plus faux. J'ai profondément étudié le personnage de Luther, avec curiosité d'abord, avec le plus profond dégoût lorsque je l'ai connu davantage. J'ai pris la peine de lire ses écrits, ceux de ses contemporains et de ses principaux adhérents. Ça été une œuvre de patience inouïe. Ce qui domine dans l'apostat,

c'est la haine contre l'Église ; cette haine est telle, qu'il ne recule devant aucun moyen, devant aucune perfidie lorsqu'il a l'espérance de l'assouvir. « *Nos hic persuasi sumus,* » écrivait-il à un ami dès l'an 1520. « *Papatum esse veri et germani Antichristi sedem, in cujus deceptionem et nequitiam ob salutem animarum nobis omnia licita arbitramur.* »

Le fils qui hait sa mère doit unir à cette horreur sacrilége tous les autres vices ; en effet, ils avaient pris possession incontestée du cœur et de l'âme de Luther, de ce fils dénaturé haïssant sa sainte Mère l'Église. Ils se reflètent dans ses propos et dans ses écrits ; et en le contemplant tel que, sans le vouloir peut-être, il s'est peint lui-même, on le voit luxurieux, emporté, orgueilleux à l'excès, gourmand, ivrogne, poltron et effronté, ordurier au plus haut degré, tour à tour flatteur et insolent, et d'une fausseté qui n'a jamais eu d'égale, lorsqu'il espère en tirer quelque avantage. Assurément parmi tous les faits dont l'histoire transmettra le souvenir à nos neveux, il n'en est aucun qui leur inspirera plus d'étonnement que le prestige exercé par Luther, et l'espèce d'auréole dont une nombreuse portion de l'humanité a ceint la tête d'un des êtres les plus dignes des mépris et de l'exécration de la postérité.

Jetons maintenant un dernier coup d'œil sur l'état des provinces dans lesquelles la guerre des Rustauds allait éclater. Une fermentation sourde régnait parmi les paysans; des gens suspects allaient et venaient de village en village et répandaient avec profusion de petits écrits incendiaires; des conciliabules nocturnes se tenaient en bien des lieux, et divers symptômes précurseurs annonçaient l'orage. Le mouvement devint plus prononcé à mesure que la doctrine issue de Wittenberg se répandit davantage. Des apôtres d'un nouveau genre parcouraient l'Empire en tous sens, fanatisaient le peuple et prêchaient l'anarchie, la révolte et le renversement de l'autorité, sous le beau nom de liberté chrétienne. De telles leçons étaient reçues avec enthousiasme par une foule ignorante, et plus celui qui les donnait était véhément et furieux en ses discours, plus aussi il devenait cher à ses auditeurs. La plupart de ces prédicants ambulants étaient des prêtres infidèles ou des moines défroqués ; lorsqu'ils arrivaient traînant à leur suite quelque femme perdue, quelque religieuse enlevée à son cloître, enceinte ou déjà mère, il n'en fallait pas davantage pour les faire considérer comme de véritables serviteurs du pur Évangile et pour charmer la multitude.

Bientôt de petits soulèvements partiels et des

essais de résistance éclatèrent en plusieurs endroits. Apaisés d'un côté, ils recommençaient sur un autre point. L'agitation était extrême, surtout en Souabe et en Franconie. Déjà les paysans du Hegau relevaient l'étendard du soulier à courroies; mais en cette occurrence, l'humble chaussure du campagnard était peinte en or sur un drapeau blanc surmonté d'un brillant soleil autour duquel on lisait ces mots :

Wer frey will seyn,
Der folge diesem Sonnenschein [1].

Le gouvernement autrichien établi alors dans le Wurtemberg, en donnant avis de ce soulèvement à l'archiduc Ferdinand et aux princes réunis à Nuremberg, leur demandait de prompts secours et les engageait à envoyer au plus tôt une ambassade aux cantons suisses pour les empêcher de soutenir les rebelles. « Il faut que la noblesse s'arme, » disait la dépêche en finissant; « on ne peut plus compter sur les fantassins composés de paysans et de bourgeois. Des hommes à cheval sont nécessaires, et il est urgent de les envoyer avant que la révolte ne gagne. » Elle fut étouffée cette fois encore, mais ce n'était qu'un répit de quelques semaines.

[1] Que celui qui veut être libre suive ces rayons.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES PAYSANS.

LIVRE PREMIER.

DÉBUTS DE LA GUERRE DES RUSTAUDS DANS LA FORÊT-NOIRE ET DANS LA SOUABE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de la guerre des Paysans.

L'insurrection qui devait étendre en peu de mois ses ravages sur une grande partie de l'Allemagne éclata dans le landgraviat de Stuhlingen; durant l'automne de l'année 1524.

Ce petit pays, compris entre le comté de Hauenstein et le landgraviat de Furstemberg, situé à l'ouest du Hégau et du Linzgau, et à l'est de la fertile vallée du Rhin, était alors gouverné par Sigismond II, comte de Lupfen. La sédition gagna promptement plusieurs villages, les paysans s'organisèrent militairement au nombre de 600, se firent un drapeau noir, rouge et jaune, et mirent à leur tête le démagogue Hans Müller de Bulgenbach, très-habile tireur et ancien soldat, qui avait fait plusieurs campagnes contre François Ier, roi de France [1].

[1] Gnodalius, liv. I, p. 132. – Crinitus, ch. I, p. 237. — Leodius, p. 287. – Sartorius op. cit., p. 86. — Zimmermann, op. cit., t. II, p. 14.

Müller, beau et bien fait de sa personne, exerçait un grand prestige sur la multitude, il se drapait dans les plis d'un ample manteau écarlate, et sa tête était couverte d'un berret de la même couleur. Un chariot orné de verdure et de banderolles, et sur lequel il avait planté son étendard, le suivait partout . Bientôt 600 autres campagnards, vassaux du comte de Sulz, du baron de Landeck et du couvent de Saint-Blaise, vinrent se réunir aux premiers insurgés. Müller dirigea sa troupe ainsi renforcée vers Waldshut, l'une des quatre cités forestières dépendantes de la maison d'Autriche; — il s'y rendit sous prétexte d'assister à une solennité populaire, et en réalité pour s'aboucher avec la bourgeoisie du lieu. La ville était depuis quelque temps en état d'hostilité avec le gouvernement, à propos du prédicant Hubmayer. Cet homme, curé, successivement à Ingolstadt, à la cathédrale de Ratisbonne, et à Waldshut, avait commencé à dogmatiser en même temps que Luther, dont il était grand admirateur. Luthérien d'abord, puis Zwinglien [2], Hubmayer avait exercé l'influence la plus désastreuse sur le clergé et sur la population de la Forêt-Noire. La régence autrichienne d'Ensisheim ayant demandé son extradition, il s'était réfugié à Schaffhouse [3], bien que les habitants de Waldshut eussent refusé de le livrer.

[1] Schreiber. Histor. Taschenbuch, an. 1839, p. 234.

[2] Plus tard il se fit anabaptiste et devint un des chefs de la secte.

[3] Hubmayer y avait été maître d'école dans sa première jeunesse, et y comptait de nombreux amis. (Schreiber. Histor. Taschenbuch an. 1839, p. 8.)

Réclamé une seconde fois par la régence et par huit des cantons suisses, il avait su se ménager la protection et l'appui des magistrats de Schaffhouse[1]. « On m'accuse, écrivait l'orgueilleux novateur, de soulever le peuple, de prêcher la révolte, d'être hérétique ; mais je suis prêt à justifier devant l'humanité entière mes enseignements, ma foi et mes espérances[2]. Si j'ai bien prêché, pourquoi me persécute-t-on ? Or, je me rends le témoignage de n'avoir pas dit un mot qui puisse être réfuté par les saintes Écritures (il aurait dû ajouter, interprétées à ma façon) ; je ne crains rien ; la vérité divine est immortelle ; on peut pour un temps la tenir captive, la flageller, la couronner d'épines, la crucifier et la déposer dans le tombeau, mais elle ressuscitera le troisième jour et triomphera pendant l'éternité[3]. »

Cependant, la ville de Waldshut, accusée d'avoir favorisé l'évasion de Hubmayer, de persister avec opiniâtreté dans l'hérésie, et menacée d'une attaque et de châtiments sévères, s'était mise en état de défense[4].

[1] Schreiber, op. cit., p. 61.

[2] Il ne faut point oublier que Hubmayer avait changé de foi et d'espérances à trois reprises en trois ans : de laquelle de ses croyances si diverses et si opposées parle-t-il dans sa lettre ?

[3] Lettres aux magistrats de Schaffhouse, cit. par Schreiber, op. cit., p. 55 et suiv.

[4] Les villes de Zurich, de Schaffhouse et de Bâle s'interposèrent auprès du souverain autrichien en faveur de Waldshut ; Zurich y envoya un corps de volontaires (3 octobre), la régence d'Ensisheim renonça pour le moment à ses projets d'attaque, de crainte qu'il n'en résultât

Ce fut alors précisément que Hans Müller y arriva avec ses 1,200 paysans (le 26 août). On juge d'après ce qui précède des dispositions des habitants de la ville et de l'accueil qu'ils firent aux nouveaux venus.

Bourgeois et Rustauds tinrent conseil.

On convint de former une sorte de ligue ou de confédération, et le nom de *confrérie évangélique* qu'on lui donna indique qu'elle se rattachait au mouvement religieux de l'époque. Avant ce moment, les insurgés du landgraviat de Stuhlingen avaient déclaré qu'ils prenaient les armes, simplement pour en finir avec les dîmes, les corvées, les redevances, les droits seigneuriaux, etc., etc. Tous les membres de la confrérie s'engagèrent à verser un demi-batz [1] par semaine dans une caisse commune. Les cotisations étaient destinées à payer les messagers chargés de porter des missives aux paysans de l'Allemagne pour les engager à se soulever également [2]. En effet, des lettres secrètes

une guerre générale. Hubmayer y revint alors (fin d'octobre) parce que la présence des volontaires zurichois lui faisait préférer le séjour de Waldshut à celui de Schaffhouse. D'après un acte contemporain déposé aux archives de Stuttgard, « il fut reçu au bruit du tambour, au son des cors et des trompes, avec autant d'éclat que s'il eût été l'empereur en personne. » Toutefois les Zurichois ne restèrent pas longtemps à Waldshut et les cantons suisses partisans de la réforme retirèrent leur protection à cette ville et à Hubmayer, lorsque ce dernier, peu après son retour, eut commencé à se prononcer pour la doctrine des anabaptistes, dont Zwingle était l'adversaire déclaré.

[1] Petite pièce de monnaie.

[2] Schreiber, op. cit., p. 12, d'après la chronique manuscrite de Villingen.

furent envoyées de tous les côtés à la fois [1]. Elles portaient en substance : « Que le moment était venu de ne plus reconnaître d'autre chef que l'Empereur, — à condition, toutefois, qu'il ne s'opposerait pas au mouvement actuel ; — de détruire les couvents, puis les châteaux, et de s'affranchir de l'autorité ecclésiastique. »

Les princes, seigneurs et villes de la ligue de Souabe, chargés de veiller au maintien de la paix publique, députèrent vers les insurgés le comte Guillaume de Furstemberg [2], qui devait chercher à les calmer. Ses démarches n'eurent aucun succès.

L'archiduc Ferdinand d'Autriche intervint à son tour, en sa qualité de suzerain du comte de Lupfen. Il fit signifier aux paysans de se tenir tranquilles et de soumettre leurs plaintes à une commission qu'il instituerait *ad hoc* à Radolfzell.

La commission se réunit ; personne n'y parut de la part des Rustauds ; — les rassemblements continuèrent.

L'archiduc et plusieurs des membres de la ligue de Souabe commencèrent à faire à leur tour quelques faibles armements ; ils écrivirent aussi aux Suisses pour les sommer de ne point soutenir les rebelles. Les cantons s'engagèrent à demeurer étrangers à la querelle.

Cependant, un bon nombre de paysans de la Forêt-

[1] Zimmermann. *Ibid.*, p. 16, d'après la chronique de Villingen.

[2] Tous les auteurs précédemment cités.

Noire avaient grossi la troupe commandée par Hans Müller de Bulgenbach.

Elle se mit en mouvement, traversa le territoire de la ville d'Urach et la vallée de la Breg, et fut renforcée par des hommes du Hegau, des terres de l'abbé de Reichenau et de l'évêché de Constance. Les insurgés s'élevaient alors à 3,500, armés, les uns d'escopettes et d'arbalètes, les autres de faux, de fourches et de bâtons ferrés ; — craignant d'être surpris, ils se postèrent sur une hauteur entre Ewatingen et Reitheim.

Sur ces entrefaites, la ville de Schaffhouse, inquiète pour ses propriétés situées dans le landgraviat de Stühlingen, offrit sa médiation aux parties intéressées. Elle fut acceptée de part et d'autre.

L'archiduc Ferdinand autorisa le grand-écuyer tranchant de l'Empire, Georges de Waldbourg, à négocier avec les paysans : il devait écouter leurs plaintes et les soumettre au tribunal (Landgericht) de Stockach, qui prononcerait son jugement après un mûr examen.

Waldbourg réunit quelques troupes, occupa la ville d'Engen, de crainte que les insurgés ne s'en emparassent, fit quelques concessions et quelque menaces, et réussit de la sorte à étouffer plusieurs soulèvements partiels. Mais au-lieu d'attendre le jugement, les paysans se révoltèrent de nouveau au bout de quelques jours. Des désordres recommencèrent en divers lieux accompagnés des symptômes les plus alarmants.

CHAPITRE II.

Soulèvement en Souabe. — Caractère de l'insurrection.

La révolte éclata le 1er janvier 1525 parmi les sujets de l'abbaye de Kempten, en Allgau, et se manifesta dès le premier jour avec tous les caractères d'une guerre produite par le fanatisme religieux.

L'insurrection avait été préparée par Matthias Waibel, curé du voisinage qui s'était lancé à corps perdu dans le parti des novateurs. Cet homme semblait avoir pris à tâche de tonner du haut de la chaire contre le clergé et l'Église catholique; plus il était devenu mordant et acerbe, plus aussi la foule était accourue à ses sermons.

Dociles à ses leçons, les sujets du prince-abbé se réunirent tumultueusement et refusèrent d'acquitter à l'avenir certaines charges et redevances auxquelles ils étaient tenus de temps immémorial. L'abbé Sébastien de Breitenstein porta des plaintes à la commission de la ligue de Souabe réunie à Ulm, et demanda des secours pour faire rentrer ses vassaux dans le devoir. La commission se contenta d'envoyer dans le district de Kempten quelques députés chargés d'arranger les différents; ils n'arrivèrent à aucun résultat.

Dans ce même moment les environs de la ville d'Ulm s'insurgeaient, l'Allgau se soulevait à la voix des prédicants, les désordres recommençaient dans le Hegau,

les paysans de la Forêt-Noire se réunissaient par grandes troupes, des rassemblements se formaient auprès du lac de Constance, et les vassaux de l'évêque d'Augsbourg et de plusieurs seigneurs laïques et ecclésiastiques se disposaient à prendre les armes [1].

Les forces réunies de la ligue de Souabe eussent suffi encore pour prévenir et pour écraser promptement la rébellion ; mais comme de coutume elle montrait beaucoup de lenteur et d'irrésolution. Ceux de ses membres qui ne voyaient pas leurs intérêts directs et personnels compromis ou menacés, ne se hâtaient pas de mettre leurs contingents sur le pied de guerre ; les petits étaient jaloux des grands et se plaignaient de supporter les charges de la ligue et de n'avoir qu'une part minime à ses avantages ; de plus, les princes et les villes qui inclinaient vers les nouvelles doctrines étaient disposés à favoriser tous les ennemis des gouvernements ecclésiastiques et de l'Église ; ils éprouvaient une sorte de penchant secret pour les Rustauds, qui se révoltaient en invoquant le *pur Evangile*. Placés entre la vérité catholique et les conséquences extrêmes des principes posés par la réforme, entre la soumission à l'autorité légitime et la révolte, ces membres de la ligue redoutaient assuré-

[1] Sartorius, loc. cit.
Zimmermann, t. II, p. 123 et seq. [s].
Leodius, op. cit., p. 287.
Gnodalius, op. cit., liv. I, p. 132.
Sleidan, liv. IV, p. 112.
Crinitus, op. cit., ch. I, p. 237.

ment le développement que pouvait prendre le soulèvement des campagnes ; mais ils partageaient aussi en partie les vœux et les haines des rebelles, et ne pouvaient se résoudre encore à se prononcer franchement contre eux. La position de la ligue de Souabe était donc flottante et indécise ; ses craintes la poussaient à l'action, de déplorables sympathies la travaillaient en sens opposé ; de là ses lenteurs, ses tergiversations et ses interminables négociations ; de là le manque d'ensemble et d'entente lorsqu'il eût fallu entrer énergiquement en campagne [1]. Les paysans de la contrée profitèrent des hésitations du pouvoir pour s'organiser ; ils se divisèrent en quatre grandes troupes, qui étendaient au loin leurs ramifications.

La première de ces troupes, désignée sous le nom de *Baltringer Hauffen*, ou de corps du drapeau rouge (Von rothen Fæhnlein), était composée originairement des paysans des seigneuries ecclésiastiques et laïques situées entre Kempten, Biberach et Ulm. Elle s'était réunie, grâce à l'activité d'Ulrich Schmid, maréchal-ferrant à Sulmingen près d'Ulm. Cet homme, doué d'une grande facilité d'élocution, très-rusé et haineux, et admirateur enthousiaste de la réforme, avait initié à ses plans une vingtaine de mécontents, réunis le 29 janvier à l'auberge du village de Baltringen ; ses premiers partisans lui en amenèrent soixante autres, le

[1] Chron. Pappenh., t. I, p. 182.

2 février. A partir de ce moment, des conciliabules journaliers eurent lieu non-seulement à Baltringen, mais encore dans plusieurs villages environnants. Dès le 9 février, 2,000 paysans étaient rassemblés à Leipheim, entre Biberach et Ulm; ils établirent un camp au milieu duquel flottait un drapeau rouge et fondèrent une confrérie dans laquelle on se faisait admettre en payant deux creuzers. Leur but hautement avoué était de s'affranchir de tout droit et impôt, de tout service et charge, de jouir de la liberté absolue des enfants de Dieu et de restaurer le *pur Evangile.* Vers le 15 février, la troupe comptait déjà 12,000 hommes. La petite bourgeoisie de Biberach lui avait député deux boulangers pour lui promettre qu'avant trois jours révolus les *messieurs* de la ville auraient été jetés par-dessus les murs. Ulrich Schmid était l'âme et l'orateur de ce corps; mais il élut en qualité de capitaine-général Jean Wanner de Warthausen. Les paysans du Ried et des bords de l'Iller vinrent successivement s'y réunir.

La seconde horde était celle de l'Allgau supérieur ou méridional (*Ober Allgauer Hauffen*). Les pâtres de la partie montueuse de l'Allgau voisine des Alpes se soulevèrent les premiers; ceux des environs de Tettnang, Raithenau et Langenargen, et les sujets du comte de Monfort, établirent un camp vers la fin du mois de février, au nombre d'environ 7,000. L'agitation augmentait aussi dans le petit pays de Kempten. Le 26 février, le tocsin réunissait sa population; les

paysans, formant divers groupes, se rendirent successivement à Dittmansried, Raithenau et Luibas. Un bon nombre de vassaux de l'évêché d'Augsbourg et de la ville de Kempten se joignirent à eux. Les différentes corporations de ce dernier endroit étaient dans une très-grande fermentation et organisaient des rassemblements tumultueux; comme les paysans, elles demandaient à être affranchies des impôts que l'on payait à l'abbaye; en outre elles se plaignaient de la magistrature urbaine et exigeaient qu'on leur donnât des prédicants luthériens. Le prince-abbé prit en vain un ton menaçant envers ses vassaux soulevés. Ils avaient le sentiment de leur force, déclarèrent péremptoirement qu'ils ne renonceraient à aucune de leurs prétentions et se réunirent à la troupe de l'Ober-Allgau; celle-ci reconnut en qualité de capitaines les nommés Knopf (de Luibas), Benchling, Walther Bach, Pierre Miller, etc. Ces chefs, accompagnés de députés de toutes les communes de la contrée, tinrent une assemblée à Kempten, et il fut décidé que les pays environnants seraient sommés et forcés, s'il en était besoin, d'entrer dans leur confédération.

La ville de Füssen, dépendante du chapitre d'Augsbourg, se trouvait sur les derrières de la troupe de l'Allgau supérieur. Les insurgés lui adressèrent une lettre pour l'engager à s'associer à leur entreprise, qu'ils qualifiaient de *juste, divine et conforme à la parole de Dieu et à l'Évangile*. Les magistrats du lieu se bornèrent à faire une réponse évasive conçue en

termes généraux, et ne se mirent pas en rapport avec les Rustauds.

La même invitation avait été faite à Memmingen et à Kaufbeuren. Dans la première de ces deux villes, la bourgeoisie avait été fanatisée par le prédicant Schappeler; les autorités s'y étaient vues dans la nécessité de céder aux exigences de leurs propres paysans; les rebelles de l'Allgau y furent favorablement reçus, le 21 mars. On les accueillit également bien à Kaufbeuren, où ils avaient des intelligences et de nombreux amis parmi la petite bourgeoisie.

La troisième troupe, désignée sous le nom de *Seehaufen* (troupe du lac), formée par la population riveraine du lac de Constance, s'était réunie vers la fin de février. La première assemblée, tenue au bourg d'Ailingen, avait envoyé des messagers aux environs d'Immenstadt, de Salmansweiler, de Sernatingen et de Supplingen et dans le comté de Pfullendorf, pour exhorter les paysans à se joindre à elle. Le chef de cette troupe se nommait Jean Ziegelmüller d'Untertheuringen. Il établit son quartier-général à Bermatingen, se donna une garde et s'adjoignit un conseil composé des délégués de différents villages.

La quatrième troupe était celle du Bas-Allgau (*Unter Allgauer Haufen*). Les premiers de la contrée qui se soulevèrent furent les sujets d'Ochsenhausen, ceux du chevalier de Schellenberg et les vassaux de Zeil. Vers la mi-février, ils sommèrent les paysans de Georges de Waldbourg de se réunir à eux avant le

3 du mois de mars. Waldbourg avait toujours traité ses sujets avec une bienveillance paternelle, ses adversaires les plus acharnés ne peuvent lui refuser ce témoignage [1]; s'il eût été dans ses domaines au moment de la révolte, elle ne s'y fût point étendue, mais le service public le retenait ailleurs. Les insurgés se rendirent en masse, le 3 mars, à la petite ville de Wurzach, qui lui appartenait. Les habitants du lieu et de la contrée voisine, incapables de résister à des forces supérieures, cédèrent à la nécessité, et se joignirent à la troupe du Bas-Allgau, qui compta dès-lors 5,000 hommes. Cette horde se donna pour commandant un prêtre renégat nommé Greisel, plus connu sous la désignation de Pfaff Florian, et que Waldbourg avait nommé jadis curé d'Eichstetten, bourg dépendant de ses terres. Greisel, d'ailleurs, n'était point le seul de sa robe qui figurât parmi les rebelles, les différents corps d'insurgés avaient chacun leur prédicant; c'étaient d'anciens curés, des moines défroqués, en un mot l'écume et la honte du clergé catholique. Nous les verrons paraître successivement.

Ces renégats se mirent à la tête du sans-culottisme religieux et radical de la Souabe; grâce à leur activité, à leurs discours incendiaires, à leurs messagers et à leurs petits écrits, l'insurrection prit en peu de semaines de gigantesques proportions. Nous lui verrons gagner bientôt tout le sud et l'ouest de l'Allemagne,

1 Zimmermann, op. cit. — T. II, p. 136.

elle s'étendra le long du Mein, du Rhin et du Danube, les paysans de l'Odenwald se soulèveront, la Franconie sera en feu, notamment aux environs de Wurzbourg et dans les possessions du chapitre de Mayence. Le grand-maître de l'ordre teutonique sera chassé de ses domaines, les comtes de Hohenlohe seront forcés de se joindre aux paysans; Rothenbourg et Heilbronn se déclareront pour eux. En même temps la révolte sévira en Alsace, dans le diocèse de Spyre, le Palatinat et le Rhingau. Mulhausen deviendra le point central d'un soulèvement plus dangereux encore, qui étendra ses ravages en Thuringe, en Hesse, et jusqu'à la chaîne du Harz. Vers le midi, les montagnards de Styrie, de l'évêché de Salzbourg et du Tyrol, jusqu'à la vallée de l'Adige, prendront les armes. L'esprit de vertige gagnera même la haute Autriche. Les seuls paysans de la Bavière resteront fidèles à leurs anciennes croyances, et se disposeront à repousser les bandes forcenées des ennemis de l'Église. La plus grande partie de la Saxe électorale demeurera étrangère au mouvement, grâce à l'appui que l'électeur prête à la réforme. La rébellion ne pénétrera pas non plus dans les contrées orientales où la population est d'origine slave, et dont les émissaires de Wittemberg n'entendent point la langue.

Le rôle que le clergé apostat joua dès le commencement de l'insurrection, imprime un cachet particulier à cette guerre, ainsi que nous le disions dans notre introduction.

Les autres éléments révolutionnaires qui contribuèrent au soulèvement des Rustauds se perdent et s'effacent tous devant celui-ci[1]; ils prennent sa couleur, ils adoptent son langage et n'apparaissent qu'en seconde ligne.

C'était en prêchant contre l'Eglise et son autorité qu'on faisait prendre les armes aux paysans, qui se donnaient à eux-mêmes les noms de *Troupe chrétienne* et *de Frères évangéliques* ; — dans le courant de cette lutte impie, toutes les violences exercées contre les personnes et les propriétés, le furent au nom de l'Evangile. Wittemberg était considéré par les rebelles [1] comme un point d'appui moral ; ils en invoquaient l'assistance et prétendaient en suivre les leçons et en exécuter les arrêts.

Plus l'insurrection s'étendait, et plus aussi les prédicants des divers corps de paysans devenaient véhéments dans leurs homélies quotidiennes. Au début, ils s'étaient bornés à tonner contre le clergé et les moines, bientôt ils n'épargnèrent pas plus les princes que les évêques, la noblesse que le clergé, et ils excitèrent la *confrérie chrétienne* à ne respecter le droit d'aucune des classes supérieures de la société, afin

[1] Sauf ceux de la Thuringe, dont l'insurrection forme un épisode séparé de la guerre des paysans. Ainsi que nous le verrons, le soulèvement de cette province eut lieu sous l'inspiration de Thomas Munzer, adversaire déclaré de Luther, et qui, lui aussi, se posait en fondateur et chef d'une nouvelle Église. Sans doute la révolte de la Thuringe est un produit du fanatisme religieux de l'époque comme celle du reste de l'Allemagne, mais elle ne rechercha jamais l'approbation de Wittemberg.

d'établir sur la terre l'*égalité parfaite au nom de la religion*.

La foule écoutait avec docilité des leçons qui s'accordaient avec ses sentiments, et s'empressait de les mettre en pratique. La perspective chimérique de la parfaite égalité la charmait, et les différentes troupes firent des règlements qui leur semblaient propres à en hâter l'établissement. Ainsi, on adopta d'enthousiasme une proposition portant, que tous les châteaux seraient démolis et qu'à l'avenir personne ne pourrait être mieux logé que les paysans. Ainsi, plusieurs corps d'insurgés proclamèrent que l'amour fraternel et la charité chrétienne exigeaient, soit la communauté des biens, soit leur partage égal entre tous; il y en eut d'autres encore qui déclarèrent, au nom de l'enseignement évangélique, les dettes, les redevances et les impôts supprimés. En quelques lieux on en vint à poser en principe qu'il fallait piller ou même assommer les gens riches « parce que toute plante qui n'avait point été plantée par le père céleste devait être extirpée; » — il fut question enfin de proclamer l'abolition de tout droit et de toute jurisprudence dans l'Empire, pour leur substituer le seul droit divin naturel.

L'Allemagne eût été perdue, si les Rustauds révoltés eussent agi d'après un plan uniforme et commun, si un chef puissant et énergique avait pu se mettre à la tête du mouvement, en diriger les forces, en faire en un mot une seule armée homogène, façonnée à la discipline et au maniement des armes, et à laquelle

son immense supériorité numérique eût dès-lors assuré la victoire. Loin de là, les différentes hordes, quoique armées pour la même cause, ne formaient que des bandes séparées, entre lesquelles il n'y avait aucun lien de subordination, et dont les commandants étaient indépendants les uns des autres.

Les divisions de la troupe de l'Ober-Allgau firent, il est vrai, une sorte de règlement qui fut adopté aussi par les trois autres corps d'armées principaux ; — mais ce règlement n'était pas relatif aux plans d'opération des forces insurgées, c'était plutôt une sorte de manifeste exposant l'esprit et les projets politiques des Rustauds. Il se bornait à adopter des mesures pour obliger les communes et les nobles des pays soulevés à se joindre à la soi-disant confrérie chrétienne, ou au moins à ne rien entreprendre contre elle, et pour forcer les membres du clergé fidèle à quitter leurs ouailles et à faire place partout aux prédicants de la nouvelle doctrine. La suite de cette pièce portait en substance : Que chaque troupe aurait un commandant assisté de quatre conseillers, siégeant en permanence au quartier-général, et qui pourrait, en cas de nécessité, s'entendre avec les chefs des autres corps d'armée.

Le décret fut promulgué et adopté le 7 mars, et les quatre grandes troupes d'insurgés conclurent entre elles une alliance défensive et offensive, sans se soumettre cependant à une autorité commune et suprême. Les paysans se retirèrent alors dans leurs communes respectives ; mais les chefs et les conseillers demeu-

rèrent réunis aux quartiers-généraux, désignés ainsi qu'il suit : pour la troupe de Baltringen, le Ried, près Biberach ; — Luibas pour les hommes de l'Allgau supérieur ; — Raithenau pour ceux de l'Allgau inférieur ; — enfin Bermatingen pour la troupe du Lac. — Mais, outre les quartiers-généraux, chaque commune, membre de la confrérie, eut dès-lors son lieu de rassemblement particulier et fut placée sous la direction d'un capitaine local, assisté de quelques conseillers. Les paysans désignèrent aussi des arbitres chargés de terminer les différends qui pourraient s'élever entre eux, et convinrent de ne plus recourir aux tribunaux ordinaires. Il fut enjoint aux capitaines des diverses communes de réunir de temps en temps leurs hommes, et l'on publia qu'au premier appel de la grosse cloche des églises et des chapelles, chacun serait tenu de se rendre, muni de ses armes, au quartier-général de la troupe dont il faisait partie.

———

CHAPITRE III.

Attitude de la ligue de Souabe. — Georges de Waldbourg. — Mesures prises par les insurgés. — Les 12 articles des paysans. — Leurs premières hostilités.

La position était devenue fort grave, on a pu s'en convaincre par les détails contenus dans le chapitre qui précède.

L'Allemagne demeurait encore désarmée en face du danger qui la menaçait. L'hérésie avait lancé dans l'Empire le plus terrible des dissolvants, elle avait brisé l'unité de forces et d'intentions qui seule eût été capable d'opposer une digue puissante au torrent révolutionnaire. Aucune mesure commune et énergique n'avait été adoptée. Les princes qui avaient apostasié prenaient quelques vaines précautions pour empêcher la révolte de pénétrer dans leurs états ; mais ils désiraient qu'elle continuât à sévir ailleurs, qu'elle détruisît les puissances catholiques et surtout qu'elle anéantît l'autorité spirituelle. Un égoïsme froid et mesquin régnait dans la plupart des pays allemands, on ne songeait plus aux besoins et aux intérêts de l'Empire considéré dans son ensemble, et les ennemis de l'Eglise pensaient, alors comme aujourd'hui, que l'on peut être à la fois révolutionnaire au spirituel, et conservateur au temporel.

La ligue de Souabe, atteinte aussi de l'atonie générale, se bornait à négocier. Les différents corps de

paysans avaient adressé à la commission permanente siégeant à Ulm, un écrit par lequel ils demandaient *qu'on leur fît les concessions conformes au droit divin et au pur Evangile*. Ils protestaient d'ailleurs qu'ils n'avaient aucune intention hostile. La commission leur avait envoyé des députés; — d'interminables pourparlers s'en étaient suivis, des arbitres avaient été désignés de part et d'autre; mais malgré les allées et les venues, les conférences, les propositions et les promesses, jamais on n'était parvenu à s'entendre [1]; — le simple bon sens eût suffi pour faire prévoir à chacun l'inutilité de semblables démarches.

Cependant l'archiduc Ferdinand, effrayé des progrès de la rébellion, comprit le premier que les ménagements n'étaient plus de saison et qu'il fallait agir. Il ordonna aux membres de la ligue de réunir leurs forces, et nomma commandant en chef de l'expédition qui devait marcher contre les paysans, le grand écuyer tranchant George de Waldbourg, dont nous avons parlé déjà, et que les historiens allemands désignent indifféremment sous son nom et sous celui de *Truchsess*, d'après la charge qu'il remplissait. On lui adjoignit en qualité de seconds et de conseillers les seigneurs de Geroldseck et Rodolphe d'Ehingen [2].

Ferdinand n'eut pas pu faire un choix plus heureux. George de Waldbourg était un de ces hommes

[1] Actes tirés des archives de Stuttgard et des protocoles d'Ulm, cités par Zimmermann. — Op. cit. T. II, p. 149 et seq.

[2] Tous les auteurs cités.

que la Providence donne au monde pour sauver les nations et les empires dans les temps de grandes crises. Les historiens protestants, cédant aux instincts de la haine religieuse et de la jalousie, se sont évertués à faire du noble Truchsess, du sauveur de leur patrie, un fanatique sanguinaire et froidement cruel. Le parti révolutionnaire dont il a brisé les espérances et détruit le pouvoir pour plusieurs siècles, a cherché à s'en venger en le calomniant. — George était resté pur de toute contagion, dans un moment où tant de hauts et puissants seigneurs favorisaient la réforme et aspiraient à s'enrichir aux dépens de l'Église. Pieux et fervent, homme de guerre et d'expérience, et d'une bravoure extrême, il était tout disposé à tirer l'épée pour la cause de la catholicité et de son souverain. La chronique de Pappenheim nous apprend qu'il avait été élevé dans la crainte de Dieu, à la cour de son oncle maternel, l'évêque d'Augsbourg, comte de Zollern, et qu'en l'année 1517 il avait fait un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il était entré de bonne heure au service de l'empereur et de plusieurs princes, et avait fait preuve de talents militaires très-remarquables.

Les écrivains qui reprochent à George Truchsess sa dureté, son inflexibilité, sont obligés d'avouer, — ainsi que nous le disions au chapitre précédent, — que toujours il avait traité ses vassaux avec beaucoup d'humanité, et qu'il gouvernait ses domaines d'une façon toute paternelle.

Quant aux actes accomplis durant la guerre des Rustauds, et au sujet desquels on s'est efforcé de noircir la réputation du seigneur de Waldbourg, il importe de ne pas oublier, qu'à la suite des excès inouïs et des atroces forfaits commis par les paysans, les troupes se livrèrent parfois à de cruelles représailles qui ne peuvent être imputées à leurs chefs. D'ailleurs, lorsque l'existence même de la société, de la religion, de tous les principes d'ordre et de justice était en question, il fallait opposer une énergie à toute épreuve aux passions furieuses des démagogues, pour sauver encore l'Allemagne. Les forces sur lesquelles Waldbourg pouvait véritablement compter, quand la ligue de Souabe eut enfin réuni ses divers contingents, après d'interminables lenteurs, se réduisaient à 2,000 cavaliers fournis par l'ancienne chevalerie; les lansquenets et les mercenaires constituaient une troupe toujours disposée à la mutinerie et prête à se vendre au plus offrant; nous en citerons de nombreuses preuves dans cette histoire.

Il était nécessaire, par conséquent, que George suppléât au nombre par la promptitude et la puissance de son action et de ses mouvements. Constamment entouré d'ennemis, il ne put jamais se faire jour qu'en frappant des coups décisifs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; la lenteur, les demi-mesures eussent anéanti à jamais la cause de l'ordre dans l'Empire; une vigueur inflexible pouvait seule écraser la révolte, effrayer les insurgés, empêcher l'anarchie de s'éterni-

ser, prévenir ainsi les derniers malheurs et la dissolution même de la société. Cependant, malgré les ordres de l'archiduc et l'activité de George Truchsess, la ligue de Souabe ne se pressait pas encore de réunir ses contingents et continuait à temporiser. Cette lenteur inqualifiable donnait aux insurgés le temps de s'organiser. — Outre les prédicants qui mettaient une activité prodigieuse à attiser le feu de la révolte, quelques démagogues laïques commençaient aussi à exercer une certaine influence sur les masses. — Capables de tenir la plume, ces hommes rédigeaient les manifestes, s'efforçaient de donner à l'insurrection une forme déterminée, et d'établir les premières bases de la constitution nouvelle qu'ils prétendaient imposer à l'Empire. Leurs publications se distinguent de celles de Luther et Hutten par une certaine apparence de modération dans la forme; on n'y trouve point les expressions ordurières et les excitations à la cruauté qui fourmillent dans les écrits du réformateur et du commensal de François de Sikingen.

Parmi toutes les publications de ce temps, la plus célèbre est incontestablement celle connue sous le nom des *douze articles*. Issue de la Souabe supérieure, elle courut toute l'Allemagne; partout les paysans la reçurent avec enthousiasme, la considérèrent comme une sorte d'écrit symbolique. Jusqu'alors la masse des rebelles n'avait pas trop su elle-même ce qu'elle voulait; les douze articles devinrent leur signe de ralliement, ils exigèrent que chacun en jurât l'observa-

tion [1]. On ne sait pas même positivement quel fut l'auteur de ce manifeste, la plupart des écrivains l'attribuent soit à Jean Heuglin, soit à Schappler, le prédicant de Memmingen. Quoi qu'il en soit, la forme de cette pièce curieuse et les indications de passages bibliques cités en marge, souvent à tort et à travers, prouvent qu'elle émane d'un homme imbu des principes des novateurs. Elle se distingue d'ailleurs par un ton doucereux, et par une sorte de naïveté affectée, de simplicité candide, et de fausse bonhomie, qui trompent au premier aperçu. Elle vise à imiter les allures de la faiblesse injustement opprimée, se bornant à réclamer humblement ses droits. Les douze articles sont précédés d'une sorte de préambule, dans lequel on trouve presque à chaque ligne de frappants exemples de cette profonde hypocrisie, de cette fausseté réfléchie, si familière aux hérésiarques dans leurs attaques contre l'Eglise et la société ; il brille encore par le mépris le plus inconcevable, le plus effronté, des lois naturelles de la logique et du raisonnement. Le rôle important que cet écrit a joué dans la guerre des Rustauds nous oblige à le donner ici en note, dans toute son étendue [2].

[1] Leodius. — Op. cit., p. 287 *bis*.

[2] Le voici. « Paix et grâce au lecteur chrétien par Jésus-Christ. » Beaucoup d'antichrétiens méprisent actuellement l'Évangile à propos du rassemblement des paysans. Les fruits du nouvel Évangile, disent-ils, sont : la désobéissance, le soulèvement général, la révolte, les réunions violentes, la volonté de réformer, de détruire, ou même d'assommer toute autorité spirituelle et temporelle. A ceux qui pro-

Le lecteur comprendra, en parcourant le préambule, ce produit absurde du fanatisme le plus aveugle, qu'aucune démonstration, qu'aucune parole sensée, n'étaient capables de dissiper un semblable obscur-

noncent ces jugements blasphématoires, nous répondons par les articles qu'on lira ci-dessous : 1° afin de laver la parole divine de l'injure qu'on lui a faite ; 2° pour excuser chrétiennement la désobéissance et même la révolte des paysans. — Et d'abord l'Évangile ne saurait être une cause de révolte ou d'insurrection, car il est la parole du *Christ*, du Messie annoncé ; et cette parole vivante n'enseigne que la charité, la paix, la patience et l'union, de sorte que tous ceux qui y sont fidèles sont aimants, pacifiques, patients et unis entre eux. — (*Par conséquent eût-on pu répondre à l'auteur de la pièce et à tous les novateurs, une doctrine qui pousse à la haine, au désordre et à la révolte, ne peut rien avoir de commun avec l'Évangile de notre Seigneur.*) — *Or, ajoute le préambule*, tous les articles des paysans, — on le verra ci-après, — ont pour but de faire prêcher l'Évangile et d'engager chacun à vivre d'une manière conforme à ses enseignements, — (et c'est sans doute pour atteindre cette fin louable qu'on les excitait à assommer les prêtres et les moines, et à se laver les mains dans leur sang, à piller les églises et à brûler les couvents.) — « Comment donc les antichrétiens osent-ils affirmer que l'Évangile est une cause de désordre et de révolte? — (Mais plutôt comment la troupe des rebelles ose-t-elle affirmer qu'elle agit au nom de l'Évangile?) — L'Évangile n'est point cause de l'opposition que ses ennemis, les antichrétiens, font à nos justes demandes. Cette opposition vient du diable, le plus dangereux adversaire de la bonne nouvelle ; il excite les siens à l'incrédulité, afin de faire supprimer la parole de Dieu qui enseigne l'amour, la paix et l'union. Et en second lieu il est clair que les paysans qui, dans leurs articles, demandent à vivre conformément à cet Évangile, et à ce qu'il leur soit enseigné, ne peuvent être qualifiés de désobéissants et de rebelles. Et si Dieu veut exaucer la fervente prière qu'ils lui adressent de les laisser vivre conformément à sa parole, qui osera blâmer cette sainte volonté, la juger ou s'y opposer? Le Seigneur a écouté les enfants d'Israël lorsqu'ils criaient vers lui, il les a délivrés de la puissance de Pharaon; il peut aujourd'hui encore délivrer les siens, et il les délivrera promptement. Ainsi donc, ô chrétien, lis attentivement les articles suivants et juge ensuite :

cissement de toutes les facultés intellectuelles. Il en concluera simplement que l'homme, lorsqu'il se sépare violemment de l'Eglise, source de la vie, de la vérité et de toute bonne science, perd en même temps la

Art. 1er. D'abord voici notre humble requête, notre volonté et notre opinion. Nous exigeons qu'à l'avenir chaque commune ait le droit de choisir son pasteur (I. Thimot. 3), et de le destituer s'il ne se conduit pas convenablement (Tit. I.). Ce pasteur nous prêchera l'Évangile purement et clairement, sans y ajouter aucune ordonnance d'invention humaine (Actes 14). Car si on nous annonce la vraie foi, nous aurons occasion de demander à Dieu de nous accorder sa grâce, afin qu'il nous confirme dans cette foi vivante (V. Moïse, 17; II. Moïse, 31). Autrement nous restons des hommes de chair et de sang, ce qui nous serait très-dommageable (V. Moïse; X. Jean, 6), car l'Écriture nous enseigne que nous n'arrivons à Dieu que par la vraie foi, et que sa miséricorde seule peut nous rendre bienheureux (Gal. I). Donc nous avons besoin des pasteurs que nous demandons, et notre requête est fondée sur l'Écriture.

Art. 2. La dîme a été établie dans l'ancien Testament, et le nouveau a tout accompli. Cependant nous consentons à payer la dîme du blé, mais nous voulons la donner comme il convient, c'est-à-dire à Dieu, pour être distribuée aux siens (Ép. aux Hébreux, ps. 109), et avant tout au pasteur qui nous prêchera purement la parole divine. Nous voulons que cette dîme soit recueillie par les prévôts des églises choisis par les communes, et qu'on donne au pasteur élu comme il a été dit ci-dessus, ce qui, au jugement de la commune, est nécessaire à son entretien convenable et à celui des siens. Ce qui restera sera partagé équitablement et d'après l'avis de la commune aux pauvres du lieu (V. Moïse, 26; I. Timot. 5; Matth. 10; Cor. 9). Et ce qui restera après ce partage sera mis en réserve afin qu'en cas de guerre on puisse faire face aux nécessités du pays, sans imposer de contributions aux pauvres. Et si un ou plusieurs villages ont vendu leurs dîmes en cas de nécessité, nous nous arrangerons avec ceux auxquels ils les ont vendues pour les racheter avec le temps (Luc, 6; Matth., 5). Quant à ceux au contraire, dont les ancêtres se sont emparés des droits de dîmes dans les villages sans les acheter, nous ne leur devons rien et ne voulons rien leur donner, et nous emploierons ces dîmes, ainsi qu'il a été dit, à entretenir nos pasteurs élus par nous, ou à soulager les pauvres, comme le veut l'Écriture-Sainte. —

faculté de raisonner, de tirer des conclusions et de juger. Mais il remarquera que cet aveuglement si complet pour les choses d'un ordre plus relevé, n'a pas empêché les auteurs des articles de les rédiger avec beaucoup de

Quant à la petite dîme, nous ne voulons la donner à aucune autorité ecclésiastique ou laïque, car le Seigneur Dieu a donné les animaux à l'homme sans conditions, ainsi que nous l'apprend la Genèse (I. Moïse, 1). Nous regardons par conséquent la petite dîme comme une invention humaine inconvenante, et nous avons la volonté de ne plus jamais la payer.

Art. 3. Troisièmement, jusqu'à présent il a été de coutume de nous considérer comme serfs ou propriété d'autrui (Eygen Leut). Ceci est déplorable, car le Christ nous a tous rachetés en répandant son précieux sang (Isaïe, 53; I. Pierre, 1; I. Cor., 7; Rom., 13), — le pâtre comme le grand, il n'a excepté personne. Ainsi, l'Écriture nous apprend que nous sommes libres, et nous voulons l'être (Sagesse, 6; I. Pierre, 2). Mais Dieu ne nous enseigne pas à n'avoir point d'autorités; nous devons vivre d'après des lois et non pas suivant les désirs de la chair (V. Moïse, 6; Matth., 4); nous devons aimer Dieu comme notre Seigneur, nous devons reconnaître un frère dans le prochain, faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, ainsi que le Seigneur nous l'a enseigné dans la dernière cène (Luc, 4, 6; Matth., 5; Jean, 13); nous devons vivre conformément à cette loi qui ne nous apprend pas à désobéir à l'autorité, mais à nous humilier vis-à-vis d'elle et de tout le monde (Rom., 13). Donc nous obéirons volontiers à l'autorité élue, ou établie par Dieu (Actes, 5), dans tout ce qu'elle nous ordonnera de convenable et de chrétien, et certainement vous nous affranchirez du servage en notre qualité de vrais chrétiens, ou vous nous prouverez par l'Évangile que nous sommes serfs.

Art. 4. Quatrièmement, il a été d'usage jusqu'à présent qu'aucun pauvre homme ne puisse prendre de bêtes fauves, de gibier, d'oiseaux, ni de poissons dans les eaux courantes. Ceci nous semble tout-à-fait inconvenant et antifraternel, égoïste et contraire à la parole de Dieu. Dans beaucoup d'endroits même, l'autorité nous force à supporter le grand dommage que nous cause le gibier; on exige que nous nous taisions lorsque des bêtes sans raison dévorent inutilement les biens de la terre que le Seigneur fait pousser pour les hommes. Ces choses sont contraires à l'amour de Dieu et du pro-

finesse, et d'être très clairvoyants à l'endroit de leurs intérêts. Le but principal des auteurs de la pièce était de procurer une entière liberté d'action à la nouvelle doctrine, de se mettre à même

chain. Car lorsque le Seigneur créa l'homme, il lui a donné puissance sur tous les animaux de la terre, sur les oiseaux de l'air et les poissons de l'eau (I. Moïse ; actes, 10 ; I. Tim., 4 ; I. Cor., 10 ; Coloss., 2). — Ainsi nous demandons le droit de pêche pour les communes ; si cependant un individu peut prouver par titres suffisants qu'il a acheté un cours d'eau avec ce droit, nous ne demandons pas de le lui enlever de force, et nous userons des ménagements chrétiens qu'exige la charité fraternelle.

Art. 5. Cinquièmement, nous avons à faire des plaintes relativement au bois. Car les seigneurs se sont appropriés toutes les forêts ; et quand un pauvre homme a besoin de bois, il faut qu'il l'achète au double de sa valeur. Ici nous croyons qu'il faut distinguer : les forêts possédées par des ecclésiastiques ou laïques qui ne les ont point achetées doivent retourner aux communes, et celles-ci laisseront prendre gratis à chacun de leurs membres le bois de chauffage nécessaire. On permettra de même à chacun de prendre le bois de construction dont il aura besoin, mais sous la surveillance des personnes que la commune élira pour cela. Quant à ceux qui auront honnêtement acheté des forêts, l'on s'arrangera chrétiennement et fraternellement avec eux. — Pour ce qui est de ceux qui auront acheté des forêts d'un tiers qui s'en était emparé, on s'arrangera aussi avec eux après examen et conformément aux préceptes de la charité fraternelle et de l'Écriture-Sainte.

Art. 6. Sixièmement, nous sommes accablés de services qui augmentent de jour en jour. Nous demandons que l'on ne nous traite plus aussi durement, que l'on nous soit favorable et que l'on ne nous oblige pas à d'autres services que ceux auxquels nos parents ont été tenus. Le tout conformément à la parole de Dieu (II. Rom., 10).

Art. 7. Septièmement, nous ne voulons pas qu'à l'avenir les seigneurs puissent nous imposer de nouvelles charges ; il faut que le paysan possède aux conditions primitivement admises entre lui et le seigneur. Ce dernier ne doit pas avoir le droit d'en exiger de nouveaux services gratuits (Luc, 3 ; Thess. 6), car il faut que le paysan use et jouisse de son bien tranquillement et sans sujets de plaintes. Mais si le seigneur a besoin d'un service, il est du devoir du paysan d'être

de fonder ce qu'ils nommaient leur Église et de s'en assurer à perpétuité la direction. L'article 1er était destiné à les faire arriver à ces fins. Les suivants doivent être considérés comme une première tentative

prêt à le lui rendre en temps opportun, lorsqu'il le peut sans inconvénient pour ses propres affaires et moyennant une rétribution convenable.

Art. 8. Notre huitième plainte est que beaucoup de paysans tiennent des biens qui ne peuvent point produire la redevance exigée, de sorte que ces paysans y perdent tout ce qu'ils possèdent et s'y ruinent. Nous demandons que les seigneurs fassent examiner la chose par des gens probes et honnêtes, et que les redevances soient baissées de telle sorte que le paysan ne travaille pas pour rien, car chaque ouvrier mérite son salaire (Matth. 10).

Art. 9. Neuvièmement, nous nous plaignons de la malice avec laquelle on innove en matière de justice; on ne nous punit plus d'après nos actes, mais tantôt on traite les gens avec faveur, tantôt avec haine. Notre volonté est qu'on nous traite à l'avenir conformément aux dispositions de la vieille loi écrite et sans considération d'aucun genre (Isaïe, 10; Éphes., 6; Luc, 3; Jér., 16).

Art. 10. On s'est emparé, qui de prés, qui de champs, appartenant à des communes; nous voulons les ravoir parmi les biens de la commune. Nous ne réclamons pas ce qui a été loyalement acheté; quant à ce qui aurait été acheté frauduleusement, on s'arrangera fraternellement et suivant les circonstances avec les acquéreurs.

Art. 11. Quant à la coutume dite Todfall (impôt mortuaire), nous voulons qu'elle soit abolie, et nous ne souffrirons plus que ceux qui doivent protéger les veuves et les orphelins les dépouillent d'une manière infâme, contrairement aux lois de Dieu et de l'honneur, ainsi que cela se pratique en plusieurs manières; on nous écorche, on nous étrille, si on le pouvait on nous prendrait tout; Dieu ne veut plus que cela soit, il faut que cette coutume demeure entièrement abolie, et qu'à l'avenir personne ne soit tenu de donner peu ni beaucoup en cas de décès (V. Moïse, 13; Matth. 8, 23; Isaïe, 10).

Conclusion. Douzièmement et pour conclure, nous disons : Que si un ou plusieurs des articles que nous venons de proposer n'étaient pas conformes à la parole de Dieu (ce que nous ne pensons pas), et que cela nous fut prouvé par l'Écriture, nous renoncerions à l'article ou aux articles en question. Et si dès à présent on consentait à l'ad-

de donner une forme nouvelle à la constitution de l'Empire et d'y organiser la société d'après l'interprétation des saintes écritures, interprétation dont les démagogues s'adjugeaient le monopole et qui eut fini par mettre entre leurs mains l'omnipotence au temporel tout aussi bien qu'au spirituel.

Au reste, les douze articles n'étaient, nous le répétons, qu'un essai; leurs auteurs se réservaient formellement le droit d'étendre leur œuvre, et ils se reconnaissaient ainsi celui de disposer de l'avenir. Ils disaient aussi, à la vérité, que les dispositions déjà admises et trouvées postérieurement contraires à la sainte Ecriture, seraient de nouveau supprimées, mais comme l'interprétation de la Bible dépendait d'eux seuls, l'engagement n'avait en réalité aucune valeur.

Au reste, si le style modéré des articles avait pu faire naître des illusions sur les véritables desseins des paysans et de leurs chefs, un second manifeste, répandu à la même époque par les insurgés de la Forêt-Noire, exposait beaucoup plus clairement leurs intentions ; nous donnons encore ici la traduction de cette

mission d'articles qui plus tard seraient reconnus injustes, ils cesseraient au moment même d'être en vigueur. De même s'il existe encore des choses non mentionnées dans cet écrit et qui puissent être démontrées contraires à la parole de Dieu et à la charité envers le prochain, par l'Écriture-Sainte, nous nous les réservons pour agir conformément à l'enseignement chrétien. Nous prions Dieu le Seigneur de nous accorder ce que seul il peut nous donner. Que la paix du Christ soit avec nous tous. Amen.

pièce [1], qui est attribuée par quelques auteurs à la plume de Thomas Munzer, par d'autres à celle de Jean Muller de Bulgenbach [2].

[1] Tirée de archives de Fribourg par Schreiber (loc. cit.).

La voici : « Les seigneurs et les autorités laïques et ecclésiastiques imposent aux pauvres gens des villes et des campagnes, contrairement à la loi divine et à la justice, de lourds fardeaux qu'ils ne touchent pas eux-mêmes du petit doigt. Il s'ensuit que, si les pauvres gens ne veulent pas être réduits à la mendicité, avec les enfants de leurs enfants, ils ne doivent pas supporter davantage ces charges et ces fardeaux. Par conséquent, le but et l'intention de notre réunion chrétienne est de nous en affranchir avec l'aide de Dieu. Nous désirons que cela se fasse, s'il est possible, sans recourir à l'épée, sans effusion de sang, et au moyen d'une entente fraternelle sur toutes les choses d'utilité chrétienne et commune comprises dans les articles ci-joints.

« Nous vous prions donc amicalement et nous vous sommons et engageons fraternellement, vous tous qui lirez cet écrit, à vous réunir volontairement à notre confrérie chrétienne et à notre association pour travailler dans l'intérêt de tous, et pour faire refleurir et étendre sur la terre la charité fraternelle. Vous accomplirez ainsi la volonté de Dieu et ses décrets qui vous ordonnent de vous aimer les uns les autres. Mais si vous refusez, ce qu'à Dieu ne plaise, nous vous mettons au *ban séculier*, et nous vous déclarons par cette missive que vous y resterez jusqu'à ce que vous renonciez à vos projets, pour vous réunir de bonne grâce à notre association chrétienne.

1° « Or voici ce que signifie le Ban séculier (Weltlicher Bann) : Tous les membres de l'association chrétienne se sont engagés, par devoir et par honneur, à ne plus avoir rien de commun avec ceux qui refusent de se réunir à eux pour travailler dans l'intérêt chrétien général. Ils ne pourront plus manger, boire, se baigner, peindre, écrire, labourer, ni faucher avec eux ; ils empêcheront qu'on ne leur livre de la nourriture, de la boisson, de la viande, du blé, du sel, du bois ou quoique ce soit. Ils ne leur achèteront ni ne leur vendront à l'avenir, et ils les délaisseront comme des membres morts et coupés, comme des gens qui s'opposent à l'établissement de la paix publique et à l'exécution de ce qui est d'intérêt chrétien et général au lieu de chercher à y concourir. — De plus, les marchés, les foires, les bois, les pâturages et les eaux seront interdits à ceux qui auront encouru le Ban, et si l'un ou l'autre des membres de notre association n'obser-

Elle prouve que les Rustauds entendaient, à la façon de nos montagnards modernes, les grands mots de fraternité et de charité, qu'ils prodiguaient si emphatiquement dans leurs écrits. D'ailleurs, déjà avant la publication des deux actes qu'on vient de lire, les rebelles ne se bornaient plus à se réunir, à négocier et à parler, ils avaient commencé à agir et à dévaster les couvents et les châteaux, dans la contrée comprise entre Ulm et les sources du Danube. La fonte des vases sacrés, les trésors des églises et la location des biens communaux leur avaient procuré de l'argent [1]; ils comptaient trouver de nouvelles ressources dans la sécularisation des couvents et des chapitres.

vait pas cette ordonnance, il serait, par le fait exclu de la confrérie et frappé de la même sentence, et renvoyé parmi les opposants et les récalcitrants avec sa femme et ses enfants.

2° « Les châteaux, les couvents et les chapitres ayant donné naissance à la trahison, à la vioelnce et à la ruine, nous les déclarons immédiatement mis au ban séculier. Les nobles, les moines et les prêtres qui sortiront volontairement des châteaux, couvents et chapitres, pour aller habiter des maisons ordinaires comme les autres gens pieux, et qui voudront entrer dans notre association, y seront accueillis avec amitié, ainsi que leurs biens et leurs possessions, et on les laissera jouir honorablement de ce qui leur est dû et leur appartient conformément au droit divin.

3° « De plus, nous invitons très-amicalement tous ceux qui donnent asile aux ennemis de notre association chrétienne, qui les soutiennent et fournissent à leur entretien, de s'abstenir de faire désormais de semblables choses; leur déclarant qu'en cas de récidive nous les mettrons eux-mêmes au ban séculier, sans autre forme de procès. »

[1] Gnodalius, op. cit. L. I, p. 132.
Sleidan, p. 115.
Crinitus, ch. II, p. 237.
Zimmermann, t. II, p. 169.
Leodius, op. cit., p. 287.

En face de ce danger qui devenait de plus en plus imminent, la ligue de Souabe, au lieu de s'armer, continuait à recevoir à Ulm les envoyés des différents corps d'insurgés, et à essayer de les calmer par des propositions de traités et d'arbitrage. Personne ne secondant le zèle et l'ardeur de George Truchsess, il n'avait pu réunir qu'une faible troupe de cinq à six cents hommes.

Alors enfin un événement auquel on ne s'était point attendu, éclaira la ligue sur les dangers de sa position et sur la nécessité de ne plus perdre un instant. Cet événement sera raconté au chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Expédition du duc Ulric de Wurtemberg.

Ce fut une aventureuse expédition du duc Ulric de Wurtemberg qui fit sortir la ligue de Souabe de sa torpeur. Il nous faut remonter un peu plus haut et faire connaître ici les principaux détails de cet événement, si petit en lui-même, si important par ses résultats indirects.

Nous avons parlé du duc Ulrich de Wurtemberg dans notre introduction. On se rappelle que ce prince, destiné à devenir plus tard un des fondateurs de l'Eglise protestante en Allemagne, avait réussi, en 1514, à anéantir la dangereuse association du *pauvre Conrad*. Beaucoup de Wurtembergeois, exilés à cette occasion, avaient demandé en vain aux Suisses d'intercéder auprès du duc pour obtenir leur grâce. Ulric débarrassé de ses ennemis, reprit le cours de ses folies, de ses exactions et de ses prodigalités. Plusieurs de ses conseillers lui ayant fait quelques représentations à ce sujet, le duc de Wurtemberg, loin de tenir compte de leurs observations, devint le plus cruel et le plus impitoyable des tyrans.

Il fut mis au ban de l'Empire. Les ducs de Bavière et la noblesse de Franconie s'armèrent contre lui. Enfin il mit le comble à ses iniquités en violant la paix publique et en s'emparant de la ville libre de Reut-

lingen. Alors la ligue de Souabe le chassa de ses Etats, qui passèrent à la maison d'Autriche. Ceci eut lieu en l'année 1519.

Ulric se réfugia en Suisse, se fit, à force de belles promesses, des adhérents de ceux qu'il avait persécutés autrefois, et réussit à reconquérir son duché. Mais il en fut expulsé de nouveau par la ligue, qui le battit à Untertuerkheim après une opiniâtre résistance.

Toutefois le prince fugitif ne renonça point à ses espérances. Il chercha à se faire des amis, à lever des troupes en Suisse, et à nouer secrètement des relations avec les mécontents du Wurtemberg. Exilé et errant, il s'était déclaré de bonne heure partisan fanatique des nouvelles doctrines. Maintenant l'insurrection des Rustauds semblait lui présenter une occasion favorable. Il lui était égal, ainsi qu'il le disait lui-même, de rentrer dans ses Etats avec l'assistance *de la botte ou avec celle du soulier*, c'est-à-dire par la noblesse ou par les habitants des campagnes, pourvu qu'il arrivât à ses fins, le reste lui importait peu [1].

Le docteur Jean Fuchs de Fuchstein, négociateur habile et actif, secondait Ulric avec un zèle extraordinaire; il avait contribué à soulever la Souabe dans l'intérêt de son maître. Le duc dépêcha cet homme au roi de France dans le nord de l'Italie. Fuschstein était porteur d'une lettre par laquelle Ul-

[1] Sattler, t II, N. 1524 et 1525. — La botte était alors la chaussure exclusive des nobles.

ric demandait à François 1er de lui avancer quinze mille couronnes, afin qu'il pût mettre son artillerie en état et réunir une armée pour reconquérir le Wurtemberg et en expulser les Autrichiens. — François reçut favorablement l'ambassadeur du prince dépossédé, et promit d'envoyer prochainement les secours réclamés.

Ulric de son côté ne perdait pas le temps, il avait réalisé des sommes considérables en engageant ses domaines d'outre-Rhin, aux villes de Bâle et de Soleure. Le fort de Hohentwiel, dans lequel il s'était jeté le 1er décembre 1524, était devenu le centre de ses opérations : le duc y avait réuni un matériel de guerre assez considérable ; et 15,000 Suisses, prêts à le rejoindre à son premier appel, s'étaient mis à sa solde.

Au mois de février, Ulrich, pressé d'agir et témoin de la fermentation excessive qui régnait parmi les paysans, envoya ses amis aux uns, alla visiter en personne les autres, et se trouva à une réunion de rebelles à Neukirch. Il leur représenta que, dépouillé de son patrimoine, il réclamait l'établissement du droit divin comme ils le réclamaient eux-mêmes, et leur promt, s'ils voulaient l'assister, de marcher avec eux contre leurs oppresseurs communs, de devenir un des leurs, d'adopter leurs plans et leurs manifestes, et de leur amener toutes ses forces et son artillerie [1].

[1] Gnodalius, liv. I, p. 132.
Leodius, op. et loc. cit., p. 287.
Crinitus, op. et loc. cit., ch. I, p. 237.

Ses propositions furent reçues en général avec plus de faveur qu'on n'eût pu s'y attendre. Déjà les habitants des campagnes avaient perdu le souvenir des anciens méfaits du prince; les Wurtembergeois regrettaient maintenant Ulrich, parce qu'il était issu de la maison qui les avait longtemps gouvernés; ils étaient portés pour lui, surtout parce qu'il protégeait la doctrine des novateurs qu'ils avaient eux-mêmes embrassée, et que persécutait le nouveau gouvernement. Vers la mi-février, Hans Muller de Bulgenbach, conclut avec le duc un traité secret, au nom des Hegauiens et des hommes de la Forêt-Noire. Quelques jours plus tard, 10 à 12,000 fantassins et 2 à 3,000 cavaliers étaient déjà réunis autour d'Ulrich. Alors, sans attendre l'arrivée des différentes troupes qui devaient grossir encore son armée, il se mit en mouvement et se rapprocha de la frontière du pays sur lequel il avait régné autrefois. Dix bonnes pièces d'artillerie le suivaient; il arriva le 26 février à Dettenhausen, près Balingen, et chargea un jeune valet d'armes de porter sa déclaration de guerre aux membres de la ligue de Souabe réunis à Ulm. — Ceux-ci reçurent la lettre, donnèrent cinq florins au messager; — par manière d'accusé de réception ils lui

Sleidan, liv. IV, p. 112.
Seckendorf, op. cit. L. II, sect. 3, § 3.
Pappenheim. Chron. B. I, p. 182 et seq.
Sartorius, op. cit., p. 94 et seq.
Zimmermann, t. II, p. 153 et seq.
Studien und Skizzen, p. 269.

coupèrent son habit en plusieurs endroits et le renvoyèrent sous bonne escorte à son maître. Toutefois ce défi mit un terme à leurs hésitations. En face d'un tel danger, il fut décidé que l'on agirait avec vigueur sans tarder davantage.

C'est ce que désirait George de Waldbourg depuis le moment où l'archiduc l'avait revêtu du commandement suprême des forces de la ligue. Bien qu'il n'eut pu réunir encore qu'un faible corps composé de 300 cavaliers et de 700 lansquenets, il se mit à la poursuite d'Ulrich. Il défit en route un renfort de Hégauiens qui allaient rejoindre le duc de Wurtemberg, leur tua 60 hommes et leur enleva leur étendard.

Le 28 février, Truchsess arriva sur la hauteur du Lochenstein, qui domine Balingen, et d'où il pouvait découvrir le camp d'Ulrich sans en être vu. Il aperçut une troupe composée de 3 à 400 Suisses et de paysans de la Forêt-Noire qui, après s'être concertés, allèrent prendre leur quartier pour la nuit au village de Weilheim, situé exactement au pied de la montagne.

George prit ses dispositions en conséquence; le 1er mars il descendit du Lochenstein à la tombée de la nuit. Le sentier était étroit et difficile, il fallait y marcher un à un. Le seigneur de Waldbourg et 50 cavaliers appartenant presque tous à la première noblesse de Souabe et de Franconie, venaient de déboucher dans la plaine, lorsque les Suisses et les hommes de la Forêt-Noire établis à Weilheim les aperçurent et vou-

lurent regagner le camp d'Ulrich; mais George voyant leur mouvement rangea aussitôt ses 50 hommes et attaqua l'ennemi avec une telle impétuosité, que malgré une défense vigoureuse, il franchit le fossé derrière lequel il s'était retranché, lui enleva ses drapeaux, tua 133 hommes et mit le reste en fuite. Les amis de Truchsess en furent quittes pour quelques blessures légères et pour la perte de 15 chevaux [1]. Cependant, le bruit du combat étant parvenu jusqu'au camp, le duc et ses alliés s'armèrent à la hâte et se mirent en marche. Truchsess, qui n'eut pu sans folie se mesurer avec une armée vingt fois plus nombreuse que la sienne, ne les attendit pas et se retira vers Ebingen. Au reste, cette escarmouche eut de fâcheuses conséquences pour Ulrich; plusieurs corps de Suisses et de paysans insurgés, découragés par ce début, quittèrent son parti dès le jour suivant. Cependant, il reçut en même temps des renforts considérables, et parvint à s'emparer de la petite ville de Balingen, où il laissa trois fortes pièces d'artillerie qui pouvaient gêner sa marche. De là il s'avança rapidement vers le cœur de ses anciens Etats; presque partout il trouva sympathie et bon accueil, en haine du gouvernement autrichien et de la religion catholique. On savait d'ailleurs que tandis qu'il avait fait ses levées en Suisse, il s'était engagé à doter son duché du *vrai et pur* Evangile, à détruire les couvents et les

[1] Zimmermann, t. II, p. 156. — Tiré des archives de Stuttgard.

chapitres, en un mot à adopter les dispositions des douze articles ; cette promesse lui attirait le concours des habitants des campagnes, fanatisés par les discours des prédicants ambulants. George de Waldbourg se porta de son côté vers Rottenbourg, sur le Neckre, tandis que Rodolphe d'Ehingen occupa Tubingue. Les forces de la ligue de Souabe commençaient enfin à se mettre en mouvement et à se réunir à Truchsess. Il était maintenant à la tête de 800 cavaliers environ et de 6 à 7000 fantassins ; mais il ne pouvait guère compter sur ces derniers, toujours disposés à la révolte et à l'insubordination. En effet, un acte de mutinerie de plusieurs corps d'infanterie ne permit pas à George de s'emparer de la place de Herrenberg, qui tomba au pouvoir d'Ulrich ; — Bœblingen, Sindelfingen et Leonberg se rendirent également à ce dernier. Mais le duc demeura à Sindelfingen du 6 au 8 mars, avec toute son armée, au lieu de profiter de ses avantages pour se rendre immédiatement maître de Stuttgard, sa capitale. Un riche et beau couvent, abondamment approvisionné en vin, en bière et en grains, se trouvait dans le faubourg de Sindelfingen ; c'était une tentation irrésistible pour les amateurs du pur Evangile ; ils y firent bombance pendant trois jours, et durant ce temps une foule de paysans vinrent encore grossir l'armée d'Ulrich.

La faute du duc exilé de Wurtemberg, n'échappa point aux yeux clairvoyants de George Truchsess. Les conseillers de la ligue de Souabe, présents au

quartier général, voulaient que l'on occupât Tubingue, Kirchheim, Schorndorff et Gœppingen, et que l'on y attendît de nouveaux renforts ; George au contraire refusa d'éparpiller ses troupes et ordonna au comte Louis de Helfenstein de se renfermer immédiatement dans Stuttgard avec 1,600 fantassins, 600 cavaliers et une bonne artillerie.

La ville, quoique favorablement disposée pour le duc, n'était pas en état de résister à des forces aussi considérables ; le comte de Helfenstein y entra sans rencontrer d'opposition et alla occuper l'appartement déjà préparé pour recevoir Ulrich. Ce dernier quitta Sindelfingen le jour suivant, 10 mars, traversa les montagnes, et mit le siège devant Stuttgard, dont il eut pu s'emparer l'avant-veille sans coup férir.

Ce siège durait depuis quatre jours, sans grandes chances de succès, lorsque l'on apprit que François Ier, roi de France, avait été battu et fait prisonnier à Pavie, le 24 février. Ulrich de Wurtemberg perdait ainsi son protecteur le plus puissant. Les cantons, épouvantés, obéirent à l'injonction de l'archiduc d'Autriche, qui exigeait le rappel immédiat des Suisses engagés dans la cause du duc. Ils partirent ; Ulrich fut abandonné en même temps par la plupart des Rustauds, qui considérèrent dès-lors sa cause comme perdue. Les seuls paysans des environs de Stuttgard se montraient encore disposés à agir en sa faveur, mais il n'y avait pas moyen de songer à continuer la guerre avec une poignée de campagnards mal armés

et peu façonnés à la discipline. Ulrich n'avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite ; dès le 17 mars, il repassa, seul et fugitif, la frontière du Wurtemberg.

Ainsi finit cette folle expédition. Insignifiante dans ses résultats directs, elle n'en eut pas moins de graves conséquences pour l'Allemagne entière. Grâce à la levée de boucliers du duc de Wurtemberg, les membres de la ligue de Souabe avaient enfin réuni leurs contingents.

Tandis que le comte de Helfenstein défendait Stuttgard, George de Waldbourg faisait rentrer dans le devoir et désarmait les cercles Wurtembergeois insurgés de Leonberg, Boblingen, Herrenberg et Balingen. Il venait d'achever cette opération, lorsqu'il apprit qu'une mutinerie avait éclaté parmi les lansquenets de la garnison de Stuttgard ; ils exigeaient une solde extraordinaire, parce qu'Ulrich s'était enfui et n'avait pas pu se rendre maître de sa capitale ; — Helfenstein la leur refusait. George réussit, après trois jours de pourparlers, à calmer les rebelles. Il réunit alors ses forces dans deux camps, à Boblingen et à Dagersheim. Mais peu de jours après les lansquenets s'insurgèrent de nouveau ; ils avaient appris par la rumeur publique qu'il était question de les faire marcher contre les Rustauds, et ils déclarèrent hautement à leurs capitaines qu'ils n'attaqueraient pas leurs frères et amis les paysans, dont ils trouvaient la cause parfaitement juste. Il fallut l'intervention du comte de Furstem-

berg, très-aimé des troupes, de George Truchsess et de plusieurs autres chefs, pour calmer les mécontents.

Cette affaire terminée, George confia la garde du Wurtemberg à Rodolphe d'Ehingen, leva ses deux camps, et prit avec son armée la route d'Ulm, où il voulait donner quarante-huit heures de repos à ses troupes. — Mais la magistrature de la ville ne consentit à y admettre que 400 cavaliers et un petit corps de lansquenets. Malgré la présence de la commission de la ligue de Souabe, la bourgeoisie de la ville, séduite par les idées nouvelles, inclinait pour le parti des Rustauds et leur vendait en secret des armes et des munitions.

Après l'arrivée de Truchsess à Ulm, le conseil permanent décida qu'il fallait entrer immédiatement en campagne contre les paysans insurgés de la Souabe. Il fit ordonner à tous les membres de la ligue d'envoyer le dernier tiers de leurs contingents respectifs en argent, afin que l'on pût engager des troupes étrangères. Grâce à cet ordre, George Truchsess se trouva à la tête d'une armée, à la vérité très-inférieure aux forces des rebelles, mais avec laquelle il était décidé à les attaquer vigoureusement. Il voyait l'empire d'Allemagne menacé d'une dissolution prochaine et complète, et son noble courage ne reculait devant aucun péril, lorsqu'il s'agissait de sauver sa patrie.

CHAPITRE V.

Progrès de l'insurrection. Premières opérations de George de Waldbourg. — Bataille de Leipheim

Pendant l'expédition de George de Waldbourg en Wurtemberg, les paysans avaient poursuivi le cours de leurs déplorables exploits, tout en négociant encore avec la commission de la ligue de Souabe à Ulm. Celle-ci leur offrait amnistie pour le passé, à condition qu'ils déposeraient les armes et qu'ils se disperseraient sur-le-champ. Loin d'accepter, les insurgés exigeaient impérieusement l'adoption de leurs douze articles; ils avaient tenu à Geisbeuren une assemblée générale, à la suite de laquelle la rebellion avait continué à s'étendre. Durant le mois de mars, les hostilités éclatèrent dans presque tout le midi de l'Allemagne.

La tâche de l'historien devient fort ardue, à partir de ce moment. Il est bien difficile, presque impossible, de mettre de l'unité dans le récit de cette guerre qui présente une foule d'épisodes simultanés, mais sans lien positif entre eux. Nous nous efforcerons d'en faire saisir l'ensemble, en commençant par la narration des faits accomplis dans les contrées où George de Waldbourg signala d'abord son courage.

La horde désignée sous le nom de Baltringer-Hauffen, forte maintenant de 14,000 hommes, agit la première. Elle pilla et incendia les châteaux de Laupheim,

Schemmerberg, Simmetingen, Rottershausen et une foule d'autres ; elle dévasta plusieurs couvents et églises, et amassa une quantité énorme de butin.

L'heureuse issue de la campagne contre Ulrich de Wurtemberg laissait alors les mains libres à George Truchsess ; il se rendit d'Ulm à Erbach, et y concentra les troupes de la ligue de Souabe le 30 mars. Son armée s'était renforcée. Il avait à ses ordres 2,000 cavaliers parfaitement équipés, 7,800 fantassins sur lesquels, à la vérité, il ne pouvait guère compter, et une belle artillerie. Sans perdre un instant, il se mit à la poursuite du corps de Baltringen ; dès les jours suivants il ne s'en trouvait plus qu'à une petite distance. Il envoya au camp des paysans un parlementaire, leur promettant une amnistie pleine et entière s'ils consentaient à se disperser immédiatement ; cependant il se prépara à tout hasard à leur livrer bataille le lendemain. Les insurgés accueillirent avec mépris les propositions de George, décampèrent sans bruit durant la nuit, et se rendirent par Munderkingen au monastère de Marchthal. Ils le pillèrent de fond en comble, profanèrent l'église et brûlèrent les livres et les titres du couvent, le tout au nom du *pur Evangile ;* George les suivit de près, mais les rebelles avertis à temps, traversèront le Danube et se réfugièrent dans les montagnes et les bois où on ne pouvait songer à les surprendre [1].

[1] *Gnodalius.* L. I, p. 132.
Sleidan, op. cit., p. 113.

Tandis que le seigneur de Waldbourg s'efforçait d'atteindre cette troupe, des faits graves s'accomplissaient auprès d'Ulm. Les environs de cette ville étaient entièrement dégarnis, toutes les forces disponibles de la ligue de Souabe avaient suivi Truchsess. — Les rebelles y avaient donc les coudées franches; ils étaient 5,000 dans les deux camps de Langenau et de Leipheim, et 4,000 insurgés réunis dans la vallée de la Mindel pouvaient se joindre à eux d'un moment à l'autre. La petite ville de Leipheim venait de se déclarer pour les Rustauds, et un troisième camp, fort de 6,000 hommes, s'était formé à Illertissen.

Ces différents corps signalèrent, comme partout ailleurs, leur présence par de hideux désordres. Guidée par le fanatique Jacques Wehe, ancien curé de Leipheim, la troupe cantonnée auprès de cette petite ville assiégea et détruisit la plupart des châteaux circonvoisins, pilla les presbytères après en avoir expulsé les ecclésiastiques demeurés fidèles à leurs devoirs, puis, suivie de 60 chariots chargés de butin, elle se présenta devant la ville de Weissenhorn, et la somma de se déclarer pour les paysans et de leur ouvrir ses portes. — Les insurgés avaient de nombreux amis dans la place; cependant les magistrats firent une réponse évasive, et refusèrent de recevoir les arrivants.

Crinitus, ch. II, p. 237.
Léodius, op. cit., p. 287.
Sartorius, op. cit., p. 106 et seq.
Stud. und. Skitz, p. 277 et seq.

Furieux de ce mécompte, les Rustauds résolurent de bombarder Weissenhorn. Quoique la soirée fût déjà avancée, ils lancèrent, pendant une heure environ, des boulets qui ne firent pas grand mal; puis la nuit les obligea à se tenir tranquilles. On pensait dans la ville que l'attaque serait reprise au point du jour. Les bourgeois catholiques firent bonne garde et ne quittèrent pas un instant les murailles. Mais dès les premières lueurs de l'aurore on vit que les assiégeants avaient disparu. Ils s'étaient portés vers le riche et beau couvent de Roggenbourg, dont les religieux, avertis à temps, eurent encore le loisir de se sauver. Les paysans entraînèrent avec eux tous les habitants des lieux qu'ils traversèrent, de telle sorte, dit un chroniqueur contemporain, que les seuls coqs chargés d'annoncer le lever du soleil par leur chant, restèrent dans la plupart des villages. La troupe était forte de 12,000 hommes à son arrivée à Roggenbourg; elle se précipita dans les caves, les cuisines, les greniers et les étables. Alors commença une monstrueuse orgie qui dura plusieurs heures. Les Rustauds donnèrent à un des leurs, nommé George Ebner, le titre dérisoire d'abbé; guidés par lui et par l'infâme Wehe, prêtre apostat du Dieu trois fois saint, ils pénétrèrent dans l'Eglise et brisèrent d'abord à coups de marteaux les orgues qui passaient pour les plus belles du pays. Puis ils s'armèrent de perches, renversèrent le tabernacle, en arrachèrent les huiles saintes et le chrême. Renouvelant enfin les insultes prodiguées au

Sauveur des hommes dans la nuit de sa passion, ils répandirent à terre les hosties consacrées, les foulèrent aux pieds et les couvrirent de crachats. La sacristie et la bibliothèque eurent aussi leur tour; les Rustauds lacérèrent et brûlèrent les livres et les manuscrits; — déchirèrent les ornements et les bannières pour s'en faire des ceintures.

Toutefois ils ne se bornèrent pas à ravager les lieux; le vol vint après le pillage. Les chefs firent un inventaire des richesses du monastère, chargèrent sur des charriots les provisions de vin et de grain, et eurent soin, en partant dans la matinée du 2 avril, d'emporter les vases sacrés, d'emmener le bétail, les moutons et les porcs qui se trouvaient dans les étables; les volailles et les poissons même furent déclarés de bonne prise. Cependant tout ceci se fit très à la hâte; la troupe, en retournant dans ses cantonnements de Leipheim, laissa derrière elle quelques débris que les insurgés d'Illertissen ne dédaignèrent pas. — Ils arrivèrent à Roggenbourg une ou deux heures après le départ de leurs amis, et glanèrent là où les autres avaient moissonné. Après avoir achevé de dévaliser le monastère, quelques Rustauds y mirent le feu. L'un des chefs, moins féroce que les autres, s'empressa d'éteindre les flammes, et le bâtiment fut sauvé. Quant aux religieux, leur intention avait été de se réfugier à Memmingen en quittant leur couvent, mais ils tombèrent entre les mains des paysans de Kettershausen, dans cette même matinée du Dimanche de la

Passion, 2 avril; — la populace sortait tumultueusement du prêche, au moment où les moines traversaient furtivement le village. Elle se rua sur eux, et les entraîna dans un cabaret voisin où on tint conseil pour savoir ce qu'on en ferait. Une grande partie de la réunion était d'avis de les assommer séance tenante; mais quelques hommes, se rappelant peut-être dans ce moment suprême que les religieux avaient été pendant une longue suite d'années les bienfaiteurs de la contrée, demandaient qu'on les relâchât. La discussion allait dégénérer en querelle, lorsque l'arrivée d'Augustin Schlegel, capitaine des paysans du village de Babenhausen, trancha la difficulté; il se prononça pour le parti de la clémence, arracha les moines des mains de ces furieux, et protégea leur retraite.

Les insurgés de Langenau ne se montrèrent pas moins *évangéliques* que ceux de Leipheim et d'Illertissen. — Dirigés par Jean Ziegler et par Jacob Finsternauer, prêtre apostat et prédicant hérétique, et par les nommés Paulus et Amman, ils avaient pillé et incendié les couvents et les châteaux de la contrée. Ils étaient disposés maintenant à se réunir à la troupe de Leipheim pour se rendre maîtres de la ville d'Ulm, et enlever à la ligue de Souabe son point d'appui sur le Danube.

Jacques Wehe de son côté n'était pas resté oisif depuis son retour de l'expédition de Roggenbourg : il avait réussi à s'emparer par ruse, et avec l'assistance d'une partie de la bourgeoisie, de la ville de Günz-

bourg. Le petit peuple de ce lieu éprouvait une grande sympathie pour les rebelles, auxquels les magistrats, dévoués à la cause de l'ordre, avaient vainement interdit l'entrée de la place. Wehe, lorsqu'il s'en fut emparé, écrivit (4 avril) aux commissaires siégeant à Ulm une lettre remplie de protestations pacifiques, et par laquelle il offrait de renouer les négociations. Le traître y faisait parade des plus nobles sentiments, des intentions les plus loyales et les plus désintéressées ; il espérait gagner ainsi le temps de réunir les différents groupes d'insurgés répandus en Souabe, afin d'assurer le succès de l'attaque projetée contre la ville. Toutefois les conseillers de la ligue pénétrèrent ses desseins [1].

Ces événements se passaient au moment où George Truchsess était à la poursuite de la troupe de Baltringen, après le pillage du couvent de Marchthal. On lui dépêcha un messager pour le faire arriver au secours d'Ulm. Voyant les insurgés de Baltringen hors d'atteinte, il était alors prêt à marcher contre les rebelles de l'Allgau, qui mettaient le pays à feu et à sang, et qui menaçaient ses propres domaines ; toutefois il n'hésita pas à renoncer à ses desseins pour obéir aux ordres de la ligue. Il se dirigea rapidement vers Leipheim [2], et détacha sur Elchingen, située au-delà du Danube, les cavaliers Hessois et ceux d'Ulm, commandés par Sigismond Berger. Ce corps trouva, au-

[1] Zimmermann, t. II, p. 182 et 183.

[2] Stud. u. Skiz, p. 277, et tous les auteurs cités.

près de la forêt de Gottingen, un millier de paysans, dont les uns s'en retournaient à Laguenau, chargés de butin, tandis que les autres pillaient le couvent d'Elchingen. Berger et ses hommes en tuèrent une cinquantaine, en précipitèrent une centaine dans le Danube, et firent 250 prisonniers; le reste de la bande parvint à s'échapper. Les captifs furent enfermés dans l'hôpital d'Ulm.

Cependant les insurgés de Leipheim, avertis de l'approche de l'armée de la Ligue, se mirent en état de défense. Les auteurs contemporains affirment qu'ils étaient au nombre de 6,000 [1]. Ils prirent une bonne position sur une hauteur, protégée par un ruisseau, une forêt et un vaste marais. Ils avaient eu soin aussi de renverser un grand nombre de charriots sur la route et dans les champs, et de disposer leur artillerie légère, de façon à arrêter la marche de l'ennemi. George Truchsess parut alors avec son avant-garde. Les paysans firent une décharge, mais lorsqu'ils virent déboucher dans la plaine le principal corps d'armée, ils voulurent se replier sur Leipheim, où des renforts considérables leur arrivaient du côté de Günzbourg. Ils effectuèrent leur retraite avec assez d'ordre pendant quelques moments, couverts par les marais que la cavalerie de la ligue ne pouvait traverser. George de Waldbourg, ayant tourné l'obstacle avec l'avant-

[1] Gnodalius, p. 133.
Sleidan, loc. cit.
Crinitus, ch. III, IV et V, p. 238.

garde, coupa le chemin aux fuyards qui se trouvèrent placés de la sorte entre deux feux. Les uns cherchèrent un refuge dans la forêt; ils y périrent presque tous; les autres se jetèrent dans le Danube, et après l'avoir traversé à la nage, ils tombèrent au pouvoir des cavaliers qui revenaient d'Elchingen et qui en firent un carnage effroyable; les troisièmes enfin, plus heureux, parvinrent à rentrer à Leipheim. D'après la plupart des estimations contemporaines, — qui cependant varient beaucoup, — cette journée coûta aux Rustauds de 2 à 4,000 hommes [1].

Après cette victoire, Truchsess s'avança avec toutes ses forces jusque sous les murs de la place, et se disposa à livrer un assaut. On ignore si Jacques Wehe avait assisté au combat, ou s'il se trouvait à Günzbourg au commencement de la bataille. Mais il est positif qu'il était à Leipheim lorsque George donnait ses derniers ordres pour le bombardement. Wehe, jadis curé du lieu, excitait ses ouailles à une résistance désespérée, et au dire de plusieurs écrivains du temps, il alla jusqu'à leur annoncer, d'un ton prophétique, que l'artillerie de la ligue, loin de causer aucun dommage à la ville, se tournerait d'elle-même contre l'ennemi. Espérant enflammer les siens par son exemple, il monta sur une tour et tira plusieurs fois sur les cavaliers de Truchsess. Mais les débris de la troupe de Leipheim étaient démoralisés, et la sanglante leçon

[1] Ibid.

qu'ils avaient reçue dans la journée ne les disposait guère à ajouter foi aux prédictions de leur apôtre. — Les bourgeois du lieu envoyèrent un vieillard et quelques femmes pour demander grâce au seigneur de Waldbourg. Il répondit que la ville eut à se rendre à discrétion et à lui livrer Wehe, dont les discours mensongers et incendiaires avaient excité la rebellion des paysans. Ces conditions ayant été acceptées, on chercha vainement Wehe, il avait disparu.

Au moment où l'on s'était disposé à l'assaut, George avait promis que si la place était prise il la livrerait au pillage des fantassins; quoiqu'elle se fût rendue, ces derniers s'adressèrent à Guillaume de Furstemberg qui les commandait, et demandèrent qu'on leur tînt parole, ou qu'on leur donnât un supplément de solde d'un mois. Grâce à l'intervention de Truchsess, Leipheim parvint à se racheter en payant une forte somme, qui à la vérité ne satisfit point les Lansquenets.

Günzbourg, dont le pillage avait été promis aux cavaliers, se rendit également à discrétion et se racheta moyennant 900 florins d'or. Langenau éprouva le même sort [1].

Cependant on cherchait de tous côtés Jacques Wehe; — témoin du découragement des siens et prévoyant le dénouement de l'affaire, il s'était soustrait par la fuite aux dangers qui le menaçaient. Le

[1] Les auteurs cités ci-dessus.

presbytère, qu'il avait continué d'habiter après son apostasie, était voisin du mur d'enceinte, au pied duquel courait une sorte de galerie couverte et obscure qui aboutissait dans la campagne à une grotte sauvage. L'entrée de la grotte était cachée par des broussailles et des arbustes. Wehe connaissait cette retraite, il y chercha un refuge au moment de la reddition de la place, après avoir eu soin de prendre dans la caisse des Rustauds, dont le dépôt lui avait été confié, une somme de 200 florins. Il espérait rester là inaperçu jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de se réunir au corps d'insurgés le plus voisin. Les aboiements d'un chien le découvrirent à quelques soldats de la ligue. Wehe leur offrit en vain les 200 florins pour sa rançon. Ils le lièrent avec un licol et le menèrent à Truchsess. On avait pris déjà George Ebner, le même qui s'était fait donner le nom d'abbé de Roggenbourg, et six autres chefs des rebelles parmi lesquels se trouvait l'ancien curé de Günzbourg. Le conseil de guerre les condamna à mort le 5 avril, et à être exécutés sur-le-champ. — Lorsque Wehe parut devant le conseil, avant d'être mené au supplice, George de Waldbourg, saisi de pitié, lui dit : « Hélas ! curé, ni vous, ni nous, n'en serions là, si, au lieu de prêcher la révolte, vous aviez annoncé la parole de Dieu en enfant soumis de l'Eglise. » — Vous me faites tort, seigneur, répondit le condamné avec hauteur, « je n'ai pas prêché la rebellion, j'ai fait connaître la parole de Dieu dans toute sa pureté. » —

Dans ce moment le chapelain de Truchsess s'approcha et conjura Jacques Wehe de songer à son âme et de se préparer par le Sacrement de pénitence à paraître devant son Créateur. — « Je n'ai que faire de votre ministère, répliqua le malheureux fanatique, j'ai fait déjà ma confession à Dieu, et j'ai recommandé mon âme à celui qui me l'a donnée ; cela suffit. » Se tournant alors vers ses compagnons d'infortune, il s'écria : « Bon courage, frères, ce soir nous serons ensemble en Paradis. » Puis il ajouta encore : « Mon père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Triste et déplorable exemple du degré d'aveuglement et d'erreur auquel peut arriver une âme qui abandonne volontairement les voies du Seigneur pour suivre ses propres inspirations ! Quelques minutes plus tard, la tête du coupable roulait sur le gazon, sans qu'il eût donné aucun signe de repentir. — L'heure avancée fit remettre l'exécution du curé de Günzbourg, heureusement pour lui, car Waldbourg lui fit grâce plus tard [1]. On mit également à mort deux des principaux rebelles de Langenau [2], et George Truchsess rétablit dans cette ville les magistrats locaux, que la petite bourgeoisie avait chassés, d'accord avec les insurgés.

[1] Gnodalius loc. cit. p. 133. — Sleidan loc. cit. — Crinitus. Ch. III. p. 238.

[2] Cependant Jean Ziegler, commandant général de cette troupe, Paulus, Amman, et le curé apostat Jacob Finsternauer étaient parvenus à s'échapper.

CHAPITRE VI.

Actes des insurgés de l'Allgau, de Baltringen, du Lac, du Hegau et de la Forêt-Noire. Affairès de Winterstetten, Wurzach et Weingarten.

Occupons-nous maintenant des événements qui s'étaient passés dans la contrée vers laquelle George Truchsess comptait diriger son armée après la prise de Leipheim et de Günzbourg.

La proposition d'une amnistie pure et simple, sans qu'il fut question de l'adoption des douze fameux articles, avait porté à son comble l'exaspération des insurgés du haut et du bas Allgau. Les chefs des deux troupes déclarèrent à cette occasion que quiconque ne se prononcerait pas pour la cause des Rustauds, serait considéré comme traître et puni en conséquence. On marqua d'un pieu les maisons des récalcitrants; la crainte attira ainsi au parti des insurgés ceux qui hésitaient encore.

La troupe de l'Allgau supérieur se réunit le 1er avril; dès le jour suivant, elle se porta vers le château-fort de Liebenthan, dans lequel s'était réfugié le prince-abbé de Kempten. Les Rustauds, après avoir coupé l'aqueduc qui amenait l'eau dans la forteresse, et s'être assurés des passages par lesquels on eût pu venir au secours de la place, se dirigèrent vers l'abbaye. Les magistrats de Kempten, effrayés de l'approche des rebelles, fermèrent leurs portes et mirent la

ville en état de défense; mais ils trouvèrent peu de zèle parmi le petit peuple qui sympathisait avec les paysans.

Ces derniers, forts de 6 à 8,000 hommes, et ayant à leur tête Knopf de Luibas, Walther Bach et Jean Schnitzer, se rendirent maîtres du couvent, dans la matinée du 3 avril. Les chefs en expulsèrent les religieux et les serviteurs, s'emparèrent du trésor, et ordonnèrent à la troupe de faire bombance aux dépens des moines. Elle obéit à cette injonction avec enthousiasme; — dans l'espoir de gagner la bourgeoisie de Kempten, on lui envoya deux énormes tonneaux tirés des caves du monastère, et pleines d'un vin excellent. Toutefois les magistrats se montrèrent peu touchés de ce bienveillant procédé; ils refusèrent le présent, et pour éviter que les diverses tribus d'artisans ne s'en formalisassent, ils les convoquèrent et les régalèrent toutes aux frais de la ville.

Cependant les Rustauds, après s'être repus et énivrés, songèrent au départ; ils chargèrent sur leurs charriots les provisions de l'abbaye, la bibliothèque, les titres et les cloches; puis ayant vidé les étables et les écuries, ils se mirent en marche et détruisirent successivement les trois châteaux de Schwaebelsberg, de Hohenthann et de Wolkenberg qui dépendaient du couvent.

Après cette expédition, la troupe de l'Ober-Allgau se divisa en deux corps, dont l'un, le plus faible, fut chargé de camper autour de Liebenthann, où le prince

abbé se trouvait encore, tandis que l'autre, plus nombreux, se dirigea vers le Lech pour se rendre maître de Füssen.

Cette petite ville, ainsi que nous l'avons rapporté, avait été sommée précédemment déjà de se déclarer pour les paysans; — quoique dépourvue de moyens de résistance, elle s'était bornée à leur faire une réponse évasive. N'ayant point reçu de secours de son seigneur, Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg[1], elle s'était adressée à l'archiduc Ferdinand, qui y avait envoyé le 4 avril de la poudre et des artilleurs, promettant en même temps de mettre incessamment dans la place cent chevaux et autant de lansquenets.

Les Rustauds arrivèrent aux environs de Füssen le 6 avril, et leur chef, Walter Bach, somma une fois encore les magistrats et les habitants du lieu — « de déclarer s'ils voulaient s'unir aux paysans, et les aider dans leur entreprise, qui consistait à faire régner sur la terre la justice divine et à détruire leurs ennemis[2]. »

On répondit à Bach qu'avant tout il fallait savoir quels étaient ces ennemis qu'il s'agissait de

[1] L'évêque y était venu le 25 février pour exhorter Füssen à lui demeurer fidèle, et elle s'y était engagée. Les événements ne permirent point au prélat d'envoyer à la ville les troupes et les munitions dont elle avait besoin. — V. Résumé de ce qui s'est passé à Füssen, par Martin Fürtenbach (Stadtschreiber) apud. Oechsle, p. 466 et seq.

[2] Zimmermann, t. II, p. 193, d'après le compte rendu contemporain de Fürtenbach.

détruire. « Notre ennemi, répliqua le chef des rustauds, est l'évêque d'Augsbourg, votre maître ; jusqu'à présent vous nous avez été hostiles, c'est pourquoi vous aurez dès ce soir des hôtes étrangers chez vous [1]. »

Puis, sans négocier davantage, les insurgés firent leurs préparatifs. 200 hommes d'élite allèrent occuper le pont jeté sur le Lech à Biswangen, afin d'arrêter les secours qui auraient pu venir du côté d'Innsbruck; Bach ordonna à divers détachements de s'établir tout autour de la ville, dans la plaine et dans les montagnes, et de serrer la place en attendant l'arrivée des autres corps de paysans que l'on avait convoqués pour faire un siége régulier; l'on eut soin aussi de rompre les canaux et les conduits qui amenaient l'eau à Füssen.

Les magistrats et la bourgeoisie du lieu, voyant l'ennemi aux pieds de leurs murs et ne pouvant attendre d'assistance de la part de leur seigneur naturel, suivirent alors le conseil que leur fit donner Jurischitsch, capitaine autrichien qui venait de forcer le passage du pont de Biswangen avec un détachement de cavalerie; — ils déclarèrent qu'ils s'étaient donnés à l'archiduc Ferdinand. Or les Rustauds craignaient l'intervention directe de ce prince et étaient convenus de respecter ses domaines. La ville de Füssen fut sauvée par cette ruse; les insurgés

[1] Ibid.

se retirèrent du côté de Nesselwang [1]; les troupes autrichiennes entrèrent dans la place et l'archiduc accepta la soumission [2].

Le détachement de la troupe de l'Ober-Allgau, que nous avons laissé auprès de Liebenthan, n'était pas resté tranquille pendant l'expédition qui vient d'être racontée. La canaille de la ville de Kempten s'était jointe à ce corps. Knopf de Luibas qui le commandait, l'avait divisé en plusieurs sections, dont l'une continuait à tenir le château bloqué, tandis que les autres s'emparaient successivement de tous les forts de la contrée. Le 14 avril (c'était le vendredi saint) la plus nombreuse de ces sections alla faire une nouvelle visite à l'abbaye de Kempten. La horde fit main basse sur tout ce qui avait été oublié dans les cuisines, les caves et les greniers lors du premier pillage, puis elle se précipita tumultueusement dans l'église. C'était précisement à l'heure où se célébraient d'habitude les offices de la passion. Armés de lances, de hallebardes, d'armes à feu et d'arcs, les paysans firent une hideuse procession en chantant des chansons ordurières et en tenant d'obscènes propos. Après qu'ils eurent fait le tour de l'intérieur de l'édifice en prenant les postures les plus indécentes, la scène devint plus dégoûtante encore; ils abattirent à coups de lances le tabernacle et toutes les images des

[1] Ibid.
[2] Ibid.

saints, brisèrent les orgues et les fonds baptismaux; en un mot tout ce qu'il y a de saint et de sacré devint l'objet de leur fureur sacrilége. Une belle et miraculeuse statue de la vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et vénérée de temps immémorial, restait seule encore debout au fond de l'église. Elle avait été oubliée dans le tumulte. Quelques-uns des Rustauds l'ayant aperçue la désignèrent à leurs compagnons en poussant de grands cris de joie; aussitôt la tourbe immonde se précipita vers la niche qui renfermait la sainte image et l'en arracha. Elle tomba lourdement à terre, mais cela ne satisfit pas la rage impie de ces forcenés; riant, hurlant et blasphémant, ils scièrent la tête de la statue de la mère du Sauveur, et en séparèrent l'enfant qu'ils brisèrent en mille pièces. Alors enfin, ils partirent, laissant la maison de Dieu solitaire, pillée et dans l'abomination de la désolation [1].

Exaltés par ce haut fait, les dignes disciples du nouvel Evangile ne se donnèrent aucun repos et poursuivirent le cours de leurs glorieuses conquêtes. Les châteaux de la noblesse de l'Allgau furent dévastés et réduits en cendres. On n'épargna que les demeures de quelques gentilshommes qui consentirent lâchement à se joindre aux insurgés et à recevoir leurs garnisons [2].

Cependant le prince abbé de Kempten, Sébastien

[1] Ibid.

[2] Chronique de Kempten.

de Breitenstein, se trouvait toujours à Liebenthan. En s'y renfermant, il y avait transporté le trésor et les principaux papiers du couvent; quelques nobles du pays, considérant ce lieu comme imprenable et parfaitement à l'abri d'un coup de main, y avaient déposé également leur argent comptant et leurs bijoux. Mais les forts du voisinage tombaient les uns après les autres, l'abbé et ses compagnons d'infortune voyaient avec effroi qu'il ne leur restait aucun secours à espérer. Pénétré de crainte, Sébastien de Breitenstein avait chargé à plusieurs reprises les magistrats de la ville de Kempten, de faire des propositions à Knopf de Luibas. Elles avaient toujours été repoussées. Enfin, dans la matinée de ce même vendredi-saint, et tandis qu'on pillait son couvent, le prince abbé se vit dans la nécessité de consentir à rendre Liebenthan, pourvu que l'on garantit la vie sauve à ceux qui se trouvaient dans la place. Il fut stipulé aussi que le prélat pourrait emmener deux chevaux et emporter son lit, dix gobelets d'argent et une somme de 300 florins [1].

A cela près, il fallut livrer aux Rustauds les grandes richesses et tous les papiers réunis dans ce lieu. Le trésor, les armes et les provisions furent distribués aux différents corps d'insurgés, pour subvenir aux frais et aux nécessités de la guerre; on confia les archives à la garde de la ville de Günzbourg, dont les hommes tinrent garnison à Liebenthan.

Le prince abbé se réfugia dans la ville de Kempten,

[1] Ibid.

elle profita de sa profonde détresse pour lui acheter, moyennant une somme de 32,000 florins, tous les droits et priviléges dont le couvent avait joui jusqu'alors sur la cité [1].

La troupe de l'Allgau inférieur, docile aux inspirations de Pfaff Florian Greisel, son commandant en chef, déployait autant d'activité que celle de l'Allgau supérieur. La division de l'Iller pillait et ravageait de fond en comble le couvent d'Ochsenhausen dans la matinée du mercredi saint; un autre corps, commandé par Jacques de Hundspisz, assiégeait les châteaux de Wolfegg et de Waldsee, qui appartenaient au seigneur de Waldbourg. George avait sa meilleure artillerie dans ce dernier fort; sa femme et ses enfants se trouvaient dans le premier [2]. L'intention des Rustauds était de s'emparer de la famille de Waldbourg, afin de s'en faire un épouvantail durant la prochaine campagne.

La troupe du Lac (Seehaufen), commandée par Jean Zeigelmüller, agissait de son côté. Ce chef menaça de pillage le monastère de Salem [3], et le contraignit de la sorte à se déclarer pour les Rustauds et à leur fournir un contingent composé de ses vasseaux (1er avril). Le jour suivant, Ziegelmüller tint à Bermatingen une assemblée générale à laquelle vinrent 8,000

[1] Ibid. Le prince abbé ne put rentrer au couvent que dans le courant du mois de mai.

[2] Stud. u. Skitz, p. 278.

[3] Situé à quelque distance du lac de Constance.

hommes. Ce corps d'armée s'empara sans coup férir, en peu de jours, des villes de Markdorf et de Mœrsburg, dont la bourgeoisie sympathisait avec les Rustauds, des châteaux d'Ettendorf et de Tettnang, et d'une foule de bourgs et de villages situés sur les deux rives du lac de Constance [1].

En même temps aussi, les deux troupes de la forêt Noire et du Hegau réunies à Bondorf, sous la conduite de Jean Muller de Bulgenbach et de Jean Benkler, se rendaient maîtresses des villes et des châteaux de la contrée, y laissaient des détachements, contraignaient les populations à se déclarer pour les paysans, et se disposaient à bloquer Radolfszell. Cette ville était importante comme point de communication avec la Suisse; les commissaires des gouvernements autrichiens de Stuttgard, Junsbruck et Ensisheim y résidaient, et les principales familles nobles du Hégau venaient de s'y réfugier [2].

Les événements dont nous avons rendu compte dans ce chapitre n'étaient accomplis qu'en partie, au moment où George Truchsess venait de battre les Rustauds à Leipheim, et peut-être beaucoup de désordres eussent-ils été prévenus, sans un grave contretemps qui arrêta le seigneur de Waldbourg au moment même où il se disposait à marcher vers l'Allgau après sa victoire.

[1] Zimmermann, d'après les archives de Salmansweiler, t. II, p. 206.

[2] Schreiber, op. cit., p. 239.

On se rappelle que les lansquenets avaient exigé, comme compensation du pillage de Leipheim, un supplément de solde d'un mois. George Truchsess espérait les avoir calmés en leur livrant la somme pour laquelle la ville s'était rachetée; mais dès le lendemain les murmures recommencèrent, et les fantassins déclarèrent, d'un commun accord, qu'ils ne feraient pas un pas qu'on ne leur eût rendu justice. Huit jours se passèrent de la sorte; en attendant, le mal s'étendait avec une effroyable rapidité.

Waldbourg, désolé, ayant appris sur ces entrefaites que l'ennemi entourait ses propres châteaux, supplia quelques chevaliers de ses amis de porter des secours aux siens, et de sauver sa femme et ses enfants. Ils accomplirent heureusement leur mission.

George chargea également, pendant ce temps d'arrêt forcé, le comte Ulric de Helfenstein de faire rentrer dans le devoir les vallées de Kammbach et de la Günz, dont les habitants révoltés avaient formé une troupe connue sous le nom de *Corps de Dieu* (Gott Fahnlein). Helfenstein partit de Günzbourg à la tête de quelques cavaliers, désarma les rebelles, les traita avec modération, et se contenta de faire payer aux différents villages une contribution de guerre.

Enfin, la ligue de Souabe s'engagea à remettre aux lansquenets la somme exigée avant trente jours révolus; Waldbourg et le comte de Fürstemberg s'en portèrent garants, et les soldats promirent de leur

côté d'obéir à leurs chefs pendant quatre semaines, et de les suivre en quelque lieu que ce fût.

Ceci convenu, l'armée se mit en marche; c'était le mardi de la semaine sainte. Truchsess savait que la troupe de Baltringen était divisée maintenant en plusieurs petits corps qui cherchaient à se réunir; il avait hâte de les détruire isolément avant leur jonction. Il rencontra plusieurs détachements, forts de quelques cents hommes, les dispersa tous et leur tua beaucoup de monde. Il n'eut point de peine à obliger les bourgs et les villages situés aux environs de Baltringen à faire leur soumission; la contrée qui avait été le premier berceau de l'insurrection, fut ainsi la première également à déposer les armes.

George de Waldbourg étant entré alors dans les domaines de sa famille, battit auprès de Winterstetten, avec sa seule avant-garde, une division de 800 insurgés. Après cet avantage, il écrivit à ses paysans, les engageant à reconnaître de nouveau son autorité, et leur promettant de leur pardonner, à cette condition, les excès dont ils s'étaient rendus coupables. Mais il ajoutait que, s'ils hésitaient à profiter de sa clémence, on se servirait envers eux de la mesure dont ils s'étaient servis eux-mêmes. Pfaff Florian, le chef des révoltés de Waldbourg, fit, au nom de la troupe, une réponse évasive, et déclara que l'on ferait choix de députés chargés d'entamer une négociation; il espérait gagner ainsi le temps de convoquer les troupes de l'Allgau supérieur et du Lac. George pénétra

ses desseins et agit en conséquence. Sans perdre un instant, il s'avança le vendredi saint vers la lande de Wurzach. Florian y avait déjà réuni 7,000 hommes rangés en bataille dans une position avantageuse. Les cavaliers de Truchsess avaient pris durant la marche un paysan vieux et infirme nommé Jean Lutz. Voulant faire encore une tentative de conciliation, avant d'en venir à l'effusion du sang, George manda le vieillard en sa présence, et lui dit avec bienveillance : « En quoi donc ai-je nui à mes sujets, depuis que je les gouverne, et que peuvent-ils me reprocher? Pourquoi veulent-ils me chasser et se placent-ils sous l'autorité d'un prêtre sans honneur et sans foi? » A ces mots, Jean Lutz se jeta aux pieds de son maître, et s'écria en sanglottant : « Hélas! seigneur, nous avons agi comme d'enragés rebelles; je supplie votre grâce de me permettre d'aller encore une fois vers vos vassaux, j'espère qu'ils se rendront à discrétion. » Fais cela, pauvre vieillard, lui répondit le sire de Waldbourg, et pourvu qu'ils me livrent l'indigne apostat qui les a séduits, j'oublierai et je pardonnerai tout [1]. »

Pendant cette conversation, l'armée de la ligue avait pris ses positions, et les Rustauds venaient de recevoir du côté de l'Iller un renfort de 1,500 hommes. — Les insurgés, excités par Florian, rejetèrent la proposition de George de Waldbourg. Alors les dix-huit pièces d'artillerie de la ligue commencèrent leur

[1] Zimmérmann, t. III, p. 722, d'après le rapport d'un témoin oculaire.

feu, et à la troisième décharge les Rustauds se débandèrent. La cavalerie se mit à leur poursuite et en tua un grand nombre. Il y en eut aussi une centaine qui se noyèrent dans les fossés de Wurzach. La ville se rendit, et l'on y fit environ 400 prisonniers, auxquels on accorda la vie, après qu'ils eurent promis de ne plus prendre les armes [1].

Cependant, Pfaff Florian réunit promptement les fuyards; sa bande était forte d'environ 5,000 hommes, avec lesquels il se porta en toute hâte vers Gaisbeuren. La troupe du Lac, qui comptait 10,000 hommes, venait d'y arriver sous la conduite de son commandant, Jean Ziegelmüller. Celui-ci avait appris, dans la soirée du jeudi saint, au couvent de Salem, l'approche de George Truchsess; — montant aussitôt à cheval, envoyant des messagers dans toutes les directions et faisant sonner le tocsin dans les villages, il avait rassemblé le vendredi saint ses forces à Bermatingen, puis il s'était rendu à Gaisbeuren par Mœrsburg, Markdorf et Weingarten. Les deux corps d'insurgés avaient déjà opéré leur jonction au moment où l'armée de la ligue de Souabe arrivait de son côté. Les paysans se portèrent à sa rencontre, la canonade s'engagea vers trois heures après midi, le samedi saint. Les Rustauds occupaient une position avantageuse, ils étaient protégés par un marais et maîtres de Gaisbeuren. Cependant, les deux

[1] Stud. u. Skitz, p. 279.

partis se bornèrent à tirer l'un sur l'autre sans se faire grand mal. — Guillaume de Furstemberg, auquel on rapporta que les paysans avaient des intelligences parmi ses lansquenets, et qu'ils préparaient une attaque pour la matinée suivante, chargea, pendant la nuit, trois hommes dévoués de mettre le feu au bourg, afin de jeter le désordre dans les rangs ennemis. L'incendie se propagea rapidement, mais les rebelles se jetèrent dans la forêt voisine d'Aldorf, où on ne pouvait les suivre, et se réunirent de nouveau auprès de Weingarten. Truchsess resta dans sa position le dimanche de Pâques, pour donner à ses hommes et à ses chevaux le repos dont ils avaient besoin. Ses espions vinrent lui annoncer qu'un corps de 8,000 hommes arrivait de l'Allgau supérieur pour renforcer l'ennemi et campait déjà auprès du bourg voisin de Leutkirch, et que 4,000 Hégauiens étaient également en marche avec l'intention de se réunir à la redoutable horde des paysans du Lac.

Au même moment, il apprenait aussi que l'insurrection gagnait une grande partie de l'Allemagne, et que sa présence était de nouveau réclamée en Wurtemberg; ces dernières et funestes nouvelles lui étaient apportées par le comte Hugues de Monfort, le chevalier Wolf Gremlich et deux magistrats de Ravensburg, qui lui offraient d'aller négocier avec les rebelles[1].

[1] Gnodalius, p. 133.

Le sire de Waldbourg accepta sans hésiter et chargea ses amis de proposer une amnistie aux paysans, et de leur promettre que leurs réclamations seraient soumises au jugement d'arbitres désignés par les deux partis, à la seule condition qu'on lui livrerait immédiatement les armes et les étendards, et qu'on s'engagerait à ne plus bouger à l'avenir.

Truchsess s'avança vers Weingarten, le lundi de Pâques. Il rencontra auprès du couvent de Baindt les négociateurs qui revenaient du camp des rebelles; ils les avaient trouvés, disaient-ils, disposés à traiter, mais non pas à livrer leurs armes et leurs drapeaux. C'était une feinte. Hans Zeigelmüller n'avait pas l'intention de conclure la paix; il voulait amuser George de Waldbourg par une apparente négociation, en attendant l'arrivée de ses alliés et de ses amis. Dès le dimanche de Pâques, il avait fait ordonner par ses émissaires à tout ce qui pouvait porter un mousquet ou un bâton, de se joindre aux paysans. Il occupait une bonne position; les gens de l'Allgau et du Hégau étaient déjà dans le voisinage, et il pensait que les différentes troupes réunies des Rustauds écraseraient sans peine la petite armée de la ligue de Souabe; Pfaff Florian partageait sa confiance. — Toutefois, Truchsess avait deviné leurs desseins et était pressé d'en finir, avant l'arrivée des autres bandes d'insur-

Crinitus, ch. IX, p. 239.
Sartorius, op. cit., p. 106 et seq.
Zimmermann, t. III, p. 725.

gés. Il savait que le destin de l'Empire était attaché à sa personne et au corps qui marchait sous ses ordres, et que, dans de semblables circonstances, il ne lui était pas permis de s'exposer, à moins d'absolue nécessité, aux chances d'un combat avec une armée trois fois supérieure en nombre à celle qu'il commandait. — Il coupa court aux hésitations, en déclarant que si l'on ne parvenait à conclure avant vingt-quatre heures révolues, il mettrait le feu à Weingarten [1]. La menace eut son effet. Les paysans cédèrent, livrèrent leurs lettres d'association et leurs principaux étendards, que le seigneur de Waldbourg lacéra en leur présence; ils restituèrent les lieux conquis et le butin amassé. Par contre, ils obtinrent les avantages que Truchsess leur avait fait proposer; on les amnistia pour le passé, on convint que leurs griefs seraient soumis à la décision d'arbitres et de juges impartiaux, et il fut stipulé, en outre, que s'ils se considéraient comme lésés par ceux qui auraient à prononcer sur leur sort, on s'en remettrait à la décision de l'archiduc Ferdinand, lieutenant impérial.

Waldbourg n'eût point admis ces conditions et eût exigé une soumission pure et simple de la part d'hommes qui s'étaient mis eux-mêmes hors la loi par le fait de leur rébellion, s'il n'avait su que sa présence était réclamée de tous côtés à la fois, et que la ligue de

[1] Stud. u. Skitz, p. 279.
Gnodalius, loc. cit.
Crinitus, ch. IX, p. 259.

Souabe ne pouvait mettre de nouvelles forces sur pied.

Le traité fut arrêté le 17 avril et ratifié le 22 du même mois [1]. Toutefois, avant la conclusion de cette affaire, Truchsess se vit exposé encore à un grand danger, dont il se tira avec une admirable présence d'esprit. Obligé de quitter son armée pour quelques heures dans la journée du 21, il avait ordonné qu'en son absence on établît son camp entre Ravensbourg et Weingarten, et qu'on y maintînt la discipline la plus sévère. Il revint le soir et trouva que ses recommandations avaient été complétement négligées. Le désordre régnait partout. — Le seigneur de Waldbourg en fut d'autant plus alarmé, que la troupe de l'Allgau supérieur, victorieuse aux environs de Kempten, venait d'arriver au village voisin de Schlirs, et que les Hégauiens également n'étaient point compris dans le traité qui, d'ailleurs, n'avait pas encore été ratifié. — Sans perdre un moment, Georges Truchsess prit les mesures que commandaient les circonstances. Il jeta une division de son armée entre le corps de l'Allgau supérieur et ceux de l'Allgau inférieur et du Lac réunis à Weingarten, rendit ainsi leur jonction impossible, et conclut définitivement son traité avec ces derniers aussitôt que le jour parut. Non content de

[1] Gnodalius, loc. cit.
Crinitus, ch. IX, p. 239.
Leodius, loc. cit., p. 287.
Stud. u. Skitz, p. 279.
Zimmermann, t. III, p. 729.

cela, il proposa aux hommes de l'Allgau supérieur l'adoption des mêmes conditions. Ceux-ci se voyant délaissés par leurs alliés, désignèrent une commission de quarante personnes pour négocier avec Truchsess, et commencèrent leur retraite. Les quarante acceptèrent le traité de Weingarten, et peu de jours après, les deux troupes de l'Allgau et celle du Lac étaient dissoutes. Pfaff Florian l'apostat, l'un des principaux instigateurs du soulèvement, se retira en Suisse.

Les paysans du Lac et de l'Allgau publièrent bientôt après un écrit dans lequel ils exposaient une fois encore et leurs sujets de plaintes et leurs réclamations.

Dans cet écrit, ils se déclarent prêts à rendre à l'autorité ce qu'ils lui doivent *d'après le droit divin*, et à tenir les obligations reposant sur des preuves légales et écrites, mais rien au-delà. Ils demandent que la paix publique soit sévèrement maintenue ; que l'on confie la garde des forêts et des châteaux à des hommes ayant fait partie de leur ligue ; qu'on établisse partout des ministres du *pur Evangile*, et que ni corps de paysans, ni commune, ne soient admis à s'arranger isolément avec leurs seigneurs, mais qu'on charge une commission générale nommée *ad hoc*, de traiter pour tout le monde. — Ils proposent à l'autorité de désigner comme juges l'archiduc Ferdinand, Frédéric de Saxe, les villes de Strasbourg, Nuremberg et Lindau, assistés chacun de deux prédicants, au nombre desquels ils désirent voir figurer Luther, Melanchton

et Jean Bugenhagen. De leur côté, ils nommeront tous les Bourguemaîtres des villes de leurs districts, accompagnés de prédicants et de licenciés dont ils indiquent les noms [1].

Au reste, tout ceci resta à l'état de projet, et l'arbitrage dont il avait été question dans la convention de Weingarten, n'eut jamais lieu ; les soulèvements subséquents des corps avec lesquels on avait traité, le développement que prit la révolte, les ravages épouvantables qui en furent la conséquence, et la manière dont elle fut écrasée enfin, firent tomber dans l'oubli tout ce qui avait été précédemment résolu.

Mais il est temps de retrouver George de Waldbourg. — Peu de jours après les événements dont nous venons de rendre compte, il reçut une lettre que lui adressaient les commissaires du gouvernement autrichien et les gentilshommes bloqués dans Radolfszell. Ils avaient trouvé moyen de lui faire passer cette épître par un transfuge, quoique la ville fût serrée de fort près. Ils demandaient des secours. « Les paysans, disaient-ils, sont aux pieds de nos murs et nous menacent de nous prendre et de nous torturer de mille façons aussitôt qu'ils seront maîtres de la place. »

Toutefois, Truchsess apprit au même moment que 6 à 7,000 Rustauds du Hégau établissaient leur camp auprès du bourg de Steiszlingen. Il se dirigea

[1] Sartorius, op. cit., p. 110.

d'abord de ce côté et fit annoncer aux insurgés que s'ils ne se soumettaient, il saurait les y contraindre par le fer et le feu, et les punir « de façon à leur faire passer l'envie de recommencer. » Effrayés de cette menace, les troupes du Hégau et de la Forêt-Noire envoyèrent à George quelques députés chargés d'entamer une négociation. Ils le trouvèrent le 25 avril à Pfullendorf, où il arrivait à la tête de son armée. Waldbourg leur offrit les mêmes conditions qu'aux troupes du Lac et de l'Allgau, et tandis que les négociateurs allaient en faire la proposition aux chefs des paysans, il se porta à Hohentwiel par Stockach, et campa à un mille de l'ennemi. — George venait de faire savoir aux bloqués de Radolfszell qu'ils tinssent bon, parce qu'il les délivrerait incessamment, et il se disposait à combattre le jour suivant, si ses conditions n'étaient pas acceptées, — lorsqu'arrivèrent quelques commissaires envoyés d'Ulm pour lui enjoindre de se rendre immédiatement en Wurtemberg avec toutes ses forces. Cet ordre était donné au sire de Waldbourg pour la troisième fois; et en cas de refus, les troupes devaient être déliées de leur serment de fidélité à son égard, et placées sous le commandement des commissaires eux-mêmes. Telle était la reconnaissance des membres de la ligue de Souabe envers leur sauveur. Truchsess représenta qu'il y aurait de la folie à engager une nouvelle lutte en laissant derrière soi les troupes de la Forêt-Noire et du Hégau, dont l'exemple soulèverait infailliblement

les paysans de l'Allgau, qui venaient à peine de se soumettre. Il supplia en vain qu'on lui accordât un seul jour de répit, il fallut obéir; l'armée se dirigea vers le bourg wurtembergeois de Tuttlingen. Toutefois, Waldbourg eut recours à un stratagème. Il ordonna à un corps de 300 chevaux d'aller mettre le feu à plusieurs villages, de manière à faire croire à l'ennemi qu'il pénétrait lui-même au cœur du Hégau, et à y attirer ceux qui bloquaient Radolfszell. L'expédient réussit et George profita du moment pour ravitailler la place et pour y jeter 500 lansquenets. — Le 1er mai il campa à Spaichingen.

Cependant les paysans du Wurtemberg se voyant menacés, demandèrent à ceux du Hegau et de la Forêt-Noire de se joindre à eux. Et en effet, 8,000 hommes de ces derniers avancèrent jusqu'aux environs de Rothweil. Mais Jean Muller de Bulgenbach trouva, en y arrivant, le duc Ulric de Wurtemberg, qui espérait encore une fois reconquérir ses états à l'aide des Rustauds. Muller n'était pas d'humeur à céder le commandement suprême au prince et à se mettre sous les ordres de qui que ce fût; il déclara fièrement être venu pour renverser les seigneurs et non pour les rétablir. Puis il partit avec ses hommes et se dirigea vers le Brisgau. — Les Hegauiens restèrent en arrière, en majeure partie, pour continuer le blocus de Radolfszell; il y en eut aussi quelques mille qui se joignirent à Ulric sous le commandement de Jean Beakler.

George de Waldbourg se trouva débarrassé de la sorte, par un heureux concours de circonstanees, de deux troupes qui eussent pu lui faire courir des dangers réels et entraver ses opérations. Tandis qu'il était à Spaichingen, la petite ville voisine de Rothweil, demeurée étrangère à la contagion, lui envoya deux grands chariots chargés de pain et de vin, en signe de bienvenue et de déférence. Le 2 mai il campa à Ostdorf, près de Balingen, dont les Rustauds avaient levé le siége pour mettre à feu et à sang le couvent de femmes d'Horb.

Nous sommes obligés maintenant de quitter G. Truchsess pour quelque temps, afin de rendre compte des événements qui s'étaient accomplis dans différentes contrées voisines. Nous retrouverons notre héros lorsque le moment sera venu de faire le récit de sa nouvelle campagne dans le duché de Wurtemberg.

LIVRE II.

INSURRECTION EN FRANCONIE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de la révolte en Franconie. — Soulèvement du Margraviat d'Anspach et de l'Evêché de Bamberg.

Tandis que George Truchsess soumettait les rebelles de la Souabe, l'insurrection avait gagné une grande partie de l'Allemagne.

Deux troupes principales de Rustauds, celle de la Franconie et celle de la vallée du Neckre, étaient au moment de se former par la réunion d'un grand nombre de petits corps isolés. Ces deux troupes se fondirent plus tard en une seule armée. La première comprenait les hommes de Bamberg, d'Anspach, Rothenbourg (Ander-Tauber) et Mergentheim, et ceux de l'évêché de Wurzbourg; la seconde réunissait les paysans de l'Odenwald, les sujets de Heilbronn, de Halle et Limpurg, des comtes de Hohenlohe et de plusieurs autres seigneurs.

Pour faire apprécier le soulèvement de la contrée qui

nous occupe, il nous faut rendre d'abord un compte sommaire des émeutes qui éclatèrent à la fois en cent lieux divers, et qui, en se confondant, produisirent l'insurrection générale. Nous suivrons donc isolément les différents corps de rebelles, pour les conduire ainsi jusqu'au moment de leur jonction.

Nous parlerons en premier lieu des insurgés de la Franconie, désignés sous le nom de troupe de la Tauber, et des sujets révoltés de l'évêque de Wurzbourg ; — viendront ensuite les troupes de l'Odenwald et de la vallée du Neckre, et les opérations des deux armées réunies. Puis nous arriverons à la nouvelle levée de boucliers du Wurtemberg et à la suite des opérations de George de Waldbourg.

Les paysans de Nœrdlingen et du margraviat d'Anspach donnèrent le signal de la révolte en Franconie.

Ceux de Nœrdlingen se soulevèrent à la voix d'un certain Martin Monninger, carme défroqué, et établirent deux camps, l'un sur la montagne d'Ipf, l'autre au village de Teiningen. Ils s'étaient insurgés pour le même motif que les Rustauds de la Souabe ; ils prétendaient aussi s'être réunis par amour pour le pur Evangile et la sainte parole de Dieu ; ce qui signifiait en d'autres termes que leur projet était de piller et de renverser l'église, l'ordre et la discipline. La ville même de Nœrdlingen s'associa au mouvement. La petite bourgeoisie, excitée par Balthasar Glaser, poète populaire, par Antoine Forner, riche citadin

très-ambitieux, et par la femme de ce dernier, destitua ses magistrats, les remplaça par des hommes du parti populaire, et nomma bourguemaître ce même Forner, son favori [1]. Celui-ci profita de sa position pour établir des relations suivies avec les Rustauds, auxquels il envoya de l'argent et divers approvisionnements.

Les paysans du margraviat d'Anspach, et ceux des comtes d'Oettingen campèrent vers la mi-mars à Weiltingen et au Hesselberg. Casimir trouvait dans la révolte de ses sujets la juste punition de sa partialité en faveur des doctrines émanées de Wittemberg. Assisté des trois comtes d'Oettingen, il parvint à la vérité à disperser, le 18 mars, le camp de Hesselberg; mais, dès les jours suivants, la rébellion éclata de nouveau dans ses états et dans les domaines de ses voisins. Elle s'étendit jusqu'à la ville de Windsheim, dont les habitants se soulevèrent contre leurs magistrats, à propos du renvoi de Thomas Appel, prédicant fanatique qui n'avait cessé de les pousser à l'insubordination. Là encore l'émeute triompha; la populace mit à sa tête le démagogue Euchaire Huter, et s'empara des portes de la ville et de l'arsenal. Casimir réclama alors les secours de la ligue de Souabe. Forner, maître à Nœrdlingen, crut voir dans ces mouvements populaires le présage d'un succès plus complet, et espéra arriver bientôt *à purifier le sol de la*

[1] Zimmermann, op. cit., t. II, p. 209 et seq., d'après les archives de Noerdlingen.

patrie de tous les couvents et de tous les châteaux qui s'y trouvaient[1]. Il voulut que, pour réussir dans cette *divine entreprise*, — c'est ainsi qu'il la qualifiait, — tout le pays se joignît à l'insurrection de Windsheim, et que, sans plus tarder, on y envoyât des députés munis d'instructions propres à faire triompher le parti qu'il favorisait.

Mais ce dessein ne put être exécuté. Plusieurs villes, notamment Augsbourg, Nuremberg, Dinkelsbühl et Donauwoerth, effrayées des progrès de la rébellion, entamèrent avec les insurgés des négociations à la suite desquelles la plupart des Rustauds s'en retournèrent dans leurs villages, après qu'on leur eut accordé amnistie pour le passé et qu'il eut été convenu que leurs réclamations seraient soumises à la décision d'arbitres nommés à cet effet par les deux partis.

La perturbation que la réforme avait jetée dans le sens moral des populations, la haine aveugle contre l'Eglise, que les prédicants étaient parvenus alors déjà à inspirer à la multitude, se manifestèrent d'une manière bizarre dans le cours de ces négociations. Les paysans des comtes d'Œttingen demandèrent qu'on les déchargeât de tout service, de toute redevance, dîme et corvée, s'engageant par contre à s'emparer *de vive force* des couvents, chapitres, biens de l'Eglise, etc., de la contrée, et d'en faire l'abandon pur et simple à leurs gracieux seigneurs, lesquels y trou-

[1] Ibid., p. 215.

veraient une ample compensation. — Forner déclara ce projet admirable et l'appuya de son crédit; à la vérité il détestait les nobles; mais l'horreur que lui inspiraient les prélats et les couvents était bien autrement profonde, et il se consolait des avantages proposés à des comtes, par la douce pensée qu'ils leur seraient accordés aux dépens de l'Eglise. — Les dignes seigneurs d'Œttingen également, oubliant que le décalogue condamne le vol, trouvèrent, — à ce qu'assurent les contemporains, — la proposition très-digne d'être prise en considération, et s'ils ne l'acceptèrent pas, ce fut uniquement parce que l'exécution leur en sembla difficile et dangereuse.

Tandis qu'un calme apparent renaissait d'un côté, la sédition éclatait plus terrible dans un pays voisin. Le diocèse de Bamberg était en feu. Weigand de Redwitz avait succédé en 1522 au prince-évêque George III de Limbourg, prélat vicieux et prodigue, adonné aux idées nouvelles, protecteur des Ulric de Hutten, des philosophes, des incrédules et des prédicants. — Weigand possédait les vertus qui manquaient à son prédécesseur. Catholique fervent, profondément instruit, ayant reconnu le néant et la fausseté des doctrines de l'école de Wittemberg, dès leur première apparition, il avait fait un pèlerinage à Jérusalem peu de temps avant son élection. Nommé au siége de Bamberg, il s'était efforcé de purger sa ville épiscopale des novateurs que George III avait pourvus des principales cures du lieu; toutefois, les prédicants

avaient eu le temps de semer leur ivraie; leurs enseignements touchant la *liberté chrétienne* les avaient rendus chers au public. La pauvre humanité est toujours disposée à aimer ceux qui flattent ses passions et leur lâchent la bride. Malgré ses efforts, Weigand n'était point parvenu encore à se débarrasser de deux des principaux orateurs, du docteur Jean Schwanhæuser, et d'Euchaire, carme apostat; ces favoris de la bourgeoisie continuaient donc à prêcher *évangéliquement* à Bamberg. — C'est alors qu'éclata la révolte des paysans du margraviat d'Anspach, dont il a été question ci-dessus, et que Casimir demanda des secours contre ses sujets à la ligue de Souabe; celle-ci somma l'évêque de mettre le tiers de son contingent à la disposition du margrave. — Weigand s'empressa d'ordonner à la chevalerie du diocèse de se réunir chez lui, le mardi après le dimanche des Rameaux, pour convenir des mesures à prendre.

Les émeutiers de la ville ayant eu connaissance de cette injonction si simple et si naturelle, l'exploitèrent avec une grande habileté. — Ils firent courir le bruit que l'évêque préparait un armement pour attaquer, pendant le sermon du mardi, les auditeurs de Schwanhæuser, et en général les amis du *nouvel Evangile*. — Il n'en fallut pas davantage. — Un immense rassemblement eut lieu le 11 avril sur la place du marché; quelques énergumènes, courant de groupe en groupe, pérorant, excitant les passions de la populace, lui persuadèrent qu'il était urgent de recourir

à des mesures énergiques et extrêmes. On sonna le tocsin, on ferma les portes de la ville pour empêcher l'entrée des chevaliers; les petits bourgeois prirent les armes et nommèrent des capitaines. Tout cela fut l'affaire d'une demi-heure. Les magistrats, très-alarmés, donnèrent avis à l'évêque de ce qui se passait. Ce prélat députa vers la bourgeoisie trois de ses conseillers, la priant d'exposer les motifs et les sujets de plainte qu'elle pouvait avoir, afin qu'il y fît droit. — Mais il n'entrait pas dans les intentions des chefs du mouvemeut de s'arranger à l'amiable. La foule poussée par eux ne tint aucun compte des propositions de Weigand, et contraignit au contraire les gens demeurés paisibles à s'associer au soulèvement; puis on envoya également des émissaires dans les villages des environs. L'évêque, se voyant menacé et abandonné de tous, s'échappa de la ville avec la plupart des membres de son chapitre, et se réfugia au vieux château d'Altenbourg [1]. Mais Weigand de Redwitz avait été bien loin de s'attendre à une émeute que rien ne justifiait, par conséquent le fort n'avait pas été mis en état de défense; il se trouvait sans troupes, sans artillerie, sans provisions d'aucune espèce.

Cependant une extrême agitation continuait à régner dans Bamberg; — des milliers de paysans étaient déjà venus se joindre aux bourgeois, et chacun con-

[1] Zimmermann, t. II, p. 211, tiré des archives d'Anspach.

tribuait avec une prodigieuse activité à fortifier la place, car on craignait que les chevaliers de la province, les princes et les seigneurs amis de l'évêque, ne vinssent à son secours. Des chaînes furent tendues dans les rues, et des barricades élevées ; on creusa des fossés, on rendit plusieurs chemins impraticables; la petite bourgeoisie se donna le plaisir de charger des plus rudes travaux les prêtres et les gentilhommes de la ville. — Le mouvement était dirigé par une commission composée de citadins et de paysans, siégeant en permanence dans la salle du conseil [1]. L'évêque demanda des secours de tous côtés, il n'en put obtenir ; chacun était occupé chez soi, et la ligue de Souabe avait trop d'affaires sur les bras pour pouvoir lui venir en aide [2].

Privé de tout appui, il se vit dans la nécessité d'accepter la proposition que lui fit alors la commission permanente des insurgés de Bamberg. Elle lui offrait un sauf-conduit pour venir négocier avec les rebelles. — Weigand de Redwitz rentra dans sa ville épiscopale le jeudi saint. Il fut reçu auprès du couvent des Carmes par la populace qui lui demanda tumultueusement la sécularisation des biens ecclésiastiques et la destruction des fiefs nobles du diocèse. L'évêque répondit avec calme que la pétition étant contraire au septième commandement de Dieu, il n'y consentirait

[1] Ibid.
[2] Ibid.

jamais. Les murmures qui accueillirent ces paroles, et qu'accompagnèrent quelques coups de mousquet, n'ébranlèrent point sa résolution ; il s'achemina tranquillement vers son palais. Quelques bourgeois armés de pied en cap l'y attendaient et le conduisirent à la place du marché. Elle était couverte d'un véritable corps de bataille, composé d'hommes de tous les lieux voisins.

Weigand voulut s'adresser à la foule ; elle refusa de l'écouter et lui dit insolemment de ménager ses paroles pour le moment où il serait dans la salle du conseil [1]. Il s'y rendit. On l'avait mené à la grande place, uniquement dans l'espoir de l'épouvanter en lui faisant voir ce redoutable déploiement de forces et de briser ainsi sa résistance ; mais on se trompait. La commission permanente renouvela les propositions qui avaient déjà été faites à l'évêque auprès du couvent des Carmes, et elle y ajouta une clause nouvelle ; elle exigeait que les demeures des gentilhommes fussent démolies sur-le-champ. — Le noble prélat répondit comme il avait répondu la première fois ; — les menaces, les cris de fureur, le danger qu'il courait au milieu de ces forcenés, rien ne put le faire fléchir. Toutefois, les rebelles n'osèrent pas violer le sauf-conduit, et après avoir vainement épuisé leurs argumen ts, ils ramenèrent Weigand au château d'Altenbourg.

[1] Ibid.

Alors ils résolurent de faire de leur chef et à leur manière ce qu'ils n'avaient pu obtenir de l'évêque. Le son du tocsin annonça le commencement de l'œuvre de destruction. Bourgeois et paysans se précipitèrent à la fois dans le palais épiscopal, dans les demeures des chanoines et des prêtres, et dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Tout fut pillé et ravagé. La chancellerie eut son tour; les livres, les papiers, les titres et les manuscrits furent déchirés et jetés au vent.

L'orgie se prolongea pendant les journées du vendredi et du samedi saint; cette façon de se préparer à la solennité de Pâques était digne, sous tous les rapports, des disciples de l'illustre apôtre de l'Allemagne.

La vaste cathédrale de Bamberg fut seule préservée. Des bourgeois armés veillèrent à sa sûreté, mus, non par un sentiment de respect religieux, mais par l'orgueil que leur inspirait la beauté du monument et l'admiration dont il était généralement l'objet.

Les habitants de la campagne se montrèrent aussi actifs que la populace de la ville. Ils pillèrent et incendièrent les couvents, les églises et les châteaux, coupèrent les forêts, rompirent les digues des étangs, et commirent en tous lieux les excès les plus épouvantables. C'étaient des bêtes féroces démuselées, qui détruisaient sans autre but que le plaisir de détruire. —Cette épouvantable anarchie, qui durait depuis dix jours, commençait à effrayer les chefs du mouvement eux-mêmes; elle les disposa à négocier avec l'é-

vêque. Il fut convenu que les représentants de la chevalerie, des villes et des paysans se réuniraient le 20 avril, et qu'ils formeraient une diète chargée de rétablir l'ordre matériel et de prononcer en dernier ressort sur les griefs de la bourgeoisie et des paysans qui les avaient exposés par écrit. La diète se rassembla en effet, interdit les violences dès sa première séance, et déclara qu'investie seule du droit de rendre justice à chacun, elle punirait les infracteurs de la paix publique, par des châtiments corporels, par la confiscation des biens, ou même par la peine de mort, suivant la gravité des circonstances. Le second décret de la diète accordait aux prédicants le droit de prêcher la parole de Dieu dans le diocèse de Bamberg, « librement, purement, clairement et sans voile. » — Ces grands mots n'ont pas besoin de commentaires; on sait ce qu'ils signifiaient dans la bouche des novateurs. — C'était lancer un tison enflammé au milieu de matières combustibles, tout en ayant la prétention d'éteindre l'incendie; cette belle disposition porta ses fruits. L'émeute fut à la vérité un moment comprimée, grâce à la réunion de la diète et à l'attitude de la bourgeoisie armée, qui était disposée à repousser l'insurrection avant d'en être atteinte à son tour; — mais c'était un répit momentané. — Bientôt les désordres les plus terribles et les scènes les plus hideuses souillèrent de nouveau les districts dont nous venons de nous occuper; nous y reviendrons plus tard.

CHAPITRE II.

Insurrection de Rothenbourg.

Le soulèvement du margraviat d'Anspach avait eu autant de retentissement dans la cité voisine de Rothenbourg et dans ses domaines, qu'à Bamberg. Rothenbourg, ville libre et impériale, bâtie sur le bord de la Tauber, et jadis résidence favorite des princes de la maison de Hohenstauffen, était disposée depuis deux ans à embrasser la cause des novateurs. Jean Deuschlin, prêtre apostat, qui se distinguait par le mépris avec lequel il parlait des prérogatives de la mère de Dieu; Hans Schmidt, moine franciscain, aveugle et surnommé le *Renard rouge*; Gaspard Christ, commandeur teutonique, et Melchior Christ, prêtre apostat du même ordre et époux de la sœur du *Renard rouge*, y avaient répandu, en 1523, le venin de l'hérésie luthérienne [1].

Une foule de prédicants errants, qui portaientd e lieu en lieu les lumières du nouvel évangile, étaient venus se réunir à ces hommes. Il ne se passa dès-lors

[1] Sartorius, op. cit., p. 168 et seq*.
Oeschle, op. cit., p. 78 et seq*.
Gnodalius, p, 133 et 134.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Zimmermann, op. cit. T. II, p. 229, d'après un écrit contemporain de Rothenbourg.
Crinitus, ch. XI. p. 241.

plus de semaine qu'il n'arrivât à Rothenbourg quelque moine dépouillé de son froc, quelque prêtre infidèle, quelque émissaire de l'école de Wittemberg. On prêchait dans les rues, dans les cimetières, au marché; les bornes et les escaliers publics servaient de chaires, et une immense affluence entourait toujours les prédicateurs en plein vent. Quittant la controverse religieuse, la plupart des orateurs abordaient le terrain de la politique, discutaient les droits des princes et des seigneurs, parlaient des prérogatives inaliénables de l'humanité, apostrophaient les assistants, les questionnaient sur les sujets de plainte qu'ils pouvaient avoir, et les engageaient à secouer toute espèce de joug pour jouir de la parfaite liberté des enfants de Dieu. Deuschlin, en particulier, brillait par l'âpreté de ses discours, par la violence de ses sorties contre toute autorité autre que celle de la Bible... *interprétée par lui*. Les magistrats de la ville, hostiles à la fois à l'Eglise qui les gênait, et aux nouvelles doctrines dont les conséquences les épouvantaient, placés ainsi, — comme tous ceux qui abandonnent le terrain de l'immuable vérité, entre deux extrêmes également redoutés, — les magistrats résolurent enfin de destituer le terrible Deuschlin; mais, témoins de l'enthousiasme qu'il avait inspiré à la multitude, ils n'osèrent exécuter leur projet, de peur d'exciter une émeute!

Le commandeur Gaspard Christ, excommunié par son évêque, lut impudemment lui-même, en chaire,

la sentence qui le condamnait, et protesta que rien ne l'empêcherait de rester fidèle à la cause divine et sacrée qu'il avait embrassée; les assistants saluèrent cette protestation des applaudissements les plus frénétiques.

L'état des esprits faisait ainsi présager une insurrection prochaine à Rothenbourg, lorsque le docteur André Carlostadt, exilé de la Saxe, y arriva dans les premiers jours de l'année 1525, et y porta un nouvel élément de désordre. Il trouvait en ce lieu un terrain parfaitement propre à recevoir la semence qu'il voulait répandre.

Carlostadt, ou plutôt André Bodenstein, — car il avait quitté le nom de son père pour prendre celui de son lieu natal, — Carlostadt en était alors au plus fort de sa querelle avec Luther. On sait que, malgré leurs dissidences d'opinions sur plusieurs points, ces deux hommes étaient restés amis pendant quelque temps, car André était cher aux novateurs et avait acquis de grands droits à leur admiration et à leur reconnaissance en donnant le premier le signal du mariage des prêtres. Malgré ce noble exemple, Luther et son ami étaient devenus ennemis irréconciliables. Pendant le séjour du docteur Martin à la Wartbourg, André avait profité de l'absence du maître pour innover à son tour à Wittemberg même, pour nier hautement la présence réelle du corps et du sang de Notre Seigneur dans la très-sainte Eucharistie, pour purger les églises de toute l'idolâtrie pa-

piste, et dépeupler l'université en déclarant : qu'il fallait que l'humanité en revînt, en quelque sorte, à l'état de nature; que la science était inutile et dangereuse, et qu'à l'avenir chaque homme devait vivre uniquement du travail de ses mains! Joignant l'exemple au précepte, il s'était retiré lui-même chez son beau-père, cultivateur à Segern, avait endossé l'habit de paysan, adopté exclusivement le nom rustique de maître André, et s'était mis à labourer la terre.

Alors, — ainsi que nous le disions dans notre introduction, — Luther, oubliant les ordres de l'électeur de Saxe, s'était éloigné de la Wartbourg pour aller rétablir à Wittemberg sa primauté ébranlée. Maître André, accusé d'avoir agi sans mission (comme si celle de Luther eût été mieux établie) et d'avoir méprisé l'autorité du chef de la nouvelle église, s'était vu en but à la haine et à la persécution de ses anciens amis. On se souvient de la célèbre conférence et du défi que se portèrent après boire les deux rivaux dans la taverne de l'Ours noir ; elle s'était terminée d'une manière bien digne de leur discussion, qui avait pour objet la très-sainte Eucharistie ; « puissé-je avoir le bonheur de te voir sur la roue, » s'était écrié Carlostadt en s'éloignant ; « puisses-tu te rompre le col avant de sortir de la ville, » avait répondu le docteur Martin [1]. Voilà le nouvel évangile, dit à ce propos Bossuet, — voilà les actes des nouveaux apôtres [2] !

[1] Luther, op., t. VII, p. 502.
[2] Hist. Variat. L. II, n. 11.

Carlostadt persécuté, stygmatisé comme un rebelle et un suppôt de Satan, par Luther et Mélanchton, et obligé de fuir, était allé répandre sa doctrine en Suisse, sur les rivages du Rhin, et notamment à Strasbourg, à la grande stupéfaction de l'oracle de Wittemberg, qui jouait le pape et lançait bravement ses anathêmes contre ceux qui osaient raisonner, réformer et innover autrement que lui.

Toutefois, le docteur André était bientôt revenu en Franconie; on l'avait vu à Schweinfurth, puis à Kitzingen; enfin il arriva à Rothenbourg avec la résolution de s'y fixer. Un semblable hôte devait être reçu à bras ouverts par les Deuschlin, les Christ et les autres gens de même trempe qui se trouvaient dans la cité. Ils cherchèrent à procurer le droit de bourgeoisie à Carlostadt; les magistrats s'y refusèrent et lui interdirent même la ville. Ses amis le cachèrent alternativement dans les maisons d'Ehrenfried Kumpf, ancien bourguemaître, et du chevalier Etienne de Menzingen. Ils se réunissaient autour de lui pendant les nuits et recevaient ses leçons avec autant de docilité que d'admiration.

Les paysans des domaines de Rothenbourg s'insurgèrent quelques jours après ceux du margraviat d'Anspach. Les villages d'Orenbach et Brettenheim se soulevèrent les premiers, résolurent de former une confrérie semblable à celle des hommes de la Souabe et de la Forêt-Noire, pour travailler à la propagation de l'évangile (*um dem Evangelium einen Beystand zu*

thun) et envoyèrent dans tous les villages des environs des messagers chargés d'exhorter les populations à prendre les armes. Les 22 et 23 mars, plusieurs milliers d'hommes étaient déjà réunis ; ils se donnèrent des chefs et sommèrent les communes demeurées tranquilles de se joindre à eux.

Les magistrats de Rothenbourg se trouvèrent dans la perplexité la plus cruelle, lorsque l'émeute commença à gronder parmi leurs sujets du dehors. Ils n'avaient point de troupes à leur opposer, car les rebelles eux-mêmes composaient, en temps ordinaire, la seule force militaire de la République ; d'ailleurs il était bien difficile d'aller les attaquer chez eux ; la plupart des villages étaient protégés par des cimetières entourés de fortes murailles derrière lesquelles on pouvait se retrancher.

Une autre circonstance augmentait les dangers de la position des magistrats. Indépendamment des ferments de discorde jetés dans la ville par les enseignements des novateurs, les petits bourgeois et les artisans étaient jaloux depuis fort longtemps du pouvoir exercé par les familles patriciennes, qui formaient à elles seules le gouvernement, et il était fort à craindre qu'en cas d'insurrection ils ne se joignissent aux révoltés au lieu de s'armer en faveur de l'autorité.

Dans cette perplexité, les membres du grand conseil firent ce que font les gens faibles et embarrassés ; ils prirent une demi-mesure et décidèrent que quelques-uns d'entre eux se rendraient auprès des paysans

pour tâcher de les calmer, tandis que les autres sonderaient les dispositions des habitants de la cité.

Ce projet fut exécuté le vendredi 24 mars. Au lieu de convoquer, suivant la coutume, la bourgeoisie en masse, on résolut de la réunir successivement en six divisions, de façon à pouvoir exercer sur elle une action plus directe et plus complète.

Le plan des magistrats eût réussi peut-être, sans l'intervention de ce même chevalier Etienne de Menzingen, que nous avons nommé plus haut. Issu d'une ancienne famille noble de la Souabe, Menzingen avait épousé, environ vingt ans auparavant, la fille d'un sieur Proll, conseiller à Rothenbourg; à la suite de cette mésalliance, il avait acquis le droit de bourgeoisie dans la ville. Ayant acheté, en 1518, le domaine de Reinsbourg, situé dans le territoire de la cité, il avait eu de violents démêlés avec les magistrats à propos du paiement des impôts, avait renoncé à son droit de bourgeoisie, et s'était retiré en Suisse, pour intriguer en faveur du duc Ulric de Wurtemberg, auquel il était très-dévoué. Il venait de reparaître inopinément à Rothenbourg et de s'y établir au moment où son ami Carlostadt y était arrivé.

Etienne se trouvait dans la salle des séances lorsque le grand conseil, ayant assemblé la première section, — celle précisément qui lui paraissait la plus dévouée, — demandait aux bourgeois qui la composaient, si on pouvait compter sur l'assistance de la commune pour comprimer le soulèvement des paysans.

Déjà vingt-cinq voix s'étaient prononcées affirmativement et allaient entraîner les autres ; mais le chevalier de Menzingen prévint le mouvement et s'écria : « Y pensez-vous, êtes-vous serfs ou hommes libres ? Voulez-vous courir tête baissée à votre perte et devenir les meurtriers de vos frères ? Sortez d'ici, allez délibérer avant de voter[1]. »

Dociles à sa voix, les citadins s'éloignèrent et le chevalier les suivit, réunit les cinq autres sections, les harangua en style populaire, et leur déclara enfin que l'instant était venu de secouer le joug de la magistrature et de devenir maîtres à leur tour. Entraînés par ces paroles, les bourgeois nommèrent, séance tenante, une commission composée de quarante-deux membres et lui confièrent l'administration locale. Menzingen fut nommé chef de ce corps ; il fit jurer à ceux qui en faisaient partie de demeurer unis jusqu'à la mort, et de garder un secret absolu sur leurs délibérations. Puis il ordonna que l'on s'emparât des portes de la ville, et que l'on envoyât une députation aux paysans pour s'entendre avec eux.

Toutefois, les anciens magistrats exerçaient encore un semblant d'autorité et étaient censés gouverner de concert avec les quarante-deux nouveaux élus. — Le margrave Casimir d'Anspach et le commandeur teutonique de Mergentheim, promptement informés des événements de Rothenbourg, offrirent au grand con-

[1] Zimmermann, t. II, p. 241.

seil dépossédé d'intervenir entre lui et ses sujets révoltés. Menzingen intercepta les lettres au passage et les envoya à leur destination, décachetées, après en avoir pris connaissance.

Le conseil, en proie à la plus vive terreur, sachant que sa réponse passerait également par les mains du chevalier de Menzingen, et craignant d'exaspérer davantage la foule, refusa toute espèce de secours, affirmant « qu'il ne comprenait rien aux offres des deux seigneurs, *vu qu'il n'y avait à Rothenbourg, ni soulèvement ni désordre d'aucun genre.* »

Les paysans n'étaient pas restés oisifs en attendant. Ils avaient formulé leurs plaintes par écrit, et déclaraient s'être unis en bons frères, pour travailler à la propagation du pur évangile et pour réclamer contre les charges, devoirs et impôts dont ils étaient accablés contrairement à la parole divine et à la charité chrétienne; — venait ensuite le détail de leurs griefs, entremêlé de citations bibliques auxquelles il était aisé de reconnaître la plume des disciples des novateurs.

En effet, l'écrit avait été rédigé par quelques mauvais prêtres pressés de jouir des douceurs de la liberté chrétienne. C'étaient Léonard Denner, curé de Lenzenbronn, son vicaire Jean Hollenbach, et André Neuffer, curé à Tauberzell.

La pièce fut envoyée à Rothenbourg; les anciens magistrats étaient d'avis que l'on repoussât simple-

ment les demandes des paysans : les quarante-deux opinèrent pour des concessions.

Le grand conseil ne savait que décider, pour sauvegarder encore les droits de la ville, sans s'exposer lui-même au danger le plus imminent. Tandis qu'il se trouvait dans cette perplexité, l'ancien bourguemaître Ehrenfried Kumpf se présenta, assurant qu'il connaissait un homme capable d'aplanir en un instant les difficultés. « Il est ici dans la salle d'attente, » ajouta Kumpf, « je vous prie de l'entendre et de l'envoyer chez les paysans [1]. » Et comme on lui demandait quel était cet homme doué d'un si merveilleux pouvoir, il répondit : « C'est André Carlostadt. » L'étonnement des conseillers fut extrême ; ils ne concevaient pas comment le docteur André, que l'on croyait à Strasbourg depuis plusieurs mois, se trouvait inopinément à Rothenbourg ; mais alors le sieur Ehrenfried avoua que Carlostadt, loin de quitter la ville, avait trouvé un asile dans sa maison et dans les demeures de quelques autres *frères chrétiens*. — « Et vous osez nous déclarer cela, » s'écria avec indignation l'un des conseillers, « vous qui nous avez assuré de la façon la plus solennelle, il y a peu de semaines, que vous n'aviez aucune relation avec Carlostadt et que vous ignoriez en quel lieu il se trouvait ? » « J'ai agi, » répondit Ehrenfried en mettant la main sur son cœur et en prenant un air béat, « j'ai agi pour le service de Dieu, j'ai eu le courage de cacher Carlostadt, parce

[1] Zimmermann, t. II, p. 251, d'après les archives locales.

que la cause du Seigneur l'exigeait; le docteur est un homme pieux et malheureux, le ciel l'a doué de talents extraordinaires, et la divine Providence nous l'envoie à dessein pour faire cesser les démêlés qui existent entre le grand conseil, la commune et les paysans. Je connais mes devoirs envers les magistrats, mais ces devoirs sont subordonnés à ce que je dois à la parole de Dieu et au pur Evangile, — ceci passe avant toute autre chose. » — Nous sommes chrétiens comme vous, répliquèrent les conseillers avec colère, et comme vous, nous savons ce que nous devons à l'Evangile; mais l'Evangile n'enseigne pas le mensonge. Puis se levant de leurs sièges ils sortirent précipitamment de la salle et chacun rentra chez soi [1].

Cette scène mit un terme définitif à l'ombre de pouvoir qui était demeuré entre les mains des anciens; dès-lors les quarante-deux gouvernèrent sans contrôle.

Carlostadt quitta sa retraite, se montra publiquement dans la ville et prêcha tantôt dans les églises, tantôt en plein vent, bien que la sentence de bannissement prononcée contre lui n'eût pas été rapportée.

A partir de cet instant, le désordre fut à son comble à Rothenbourg, et les nouveaux évangéliques signalèrent leur présence par leurs exploits habituels. Ils se portèrent au cimetière dans la nuit du 25 au 26 mars, renversèrent le grand crucifix qui s'y trouvait et lui brisèrent la tête et les bras. Le lendemain — c'était le dimanche de *Lætare* — ils se précipitèrent

[1] Ibid.

dans la chapelle de Notre-Dame, déchirèrent les nappes d'autels et les missels, et forcèrent le prêtre officiant d'interrompre le saint sacrifice déjà commencé. Le lundi 27, les prêtres et enfants de chœur furent expulsés à coups de pierres et de poings de l'église paroissiale; on défendit, sous les peines les plus sévères, de célébrer désormais la messe à Rothenbourg, et le pillage fut organisé. La canaille rasa entièrement la chapelle de la Vierge et ravagea une superbe église bâtie hors de l'enceinte de la ville sur les rives de la Tauber [1]. On jeta dans la rivière le saint Ciboire et les images.

Cependant Carlostadt ne se rendit point au milieu des Rustauds; la petite bourgeoisie, devenue seule maîtresse, était maintenant moins pressée de fraterniser avec eux. Les paysans avaient d'ailleurs profité des démêlés qui régnaient dans la ville pour prendre une attitude de plus en plus formidable.

Ils continuaient à forcer les villages demeurés tranquilles à se joindre à eux; les maisons de ceux qui refusaient de s'associer à l'insurrection étaient impitoyablement pillées. Forts maintenant de 4 à 5,000 hommes, ils établirent leur camp à Reichardsrode, formèrent une caisse militaire et détruisirent les couvents et les châteaux du voisinage [2], en commençant

[1] Sartorius, op. cit., p. 159.

[2] Crinitus, ch. XXI, p. 245.
Gnodalius, p. 143.
Sartorius, op. cit., p. 159 et 160.

par celui de Gaspard de Stein. Ils amassèrent énormément de butin et l'employèrent à couvrir leurs dépenses et à faire régner l'abondance dans le camp. « Ils vivaient parfaitement et s'en donnaient à cœur joie, » dit à ce propos un de leurs historiens allemands (*sie lebten trefflich und liessen sichs wohl seyn*).

Le 27 mars, ils levèrent leur camp et se divisèrent en deux corps d'égale force.

L'un de ces corps se dirigea vers le district nommé Schüpfergrund, où il devait opérer sa jonction avec différents groupes d'insurgés arrivant de divers côtés. Cette troupe, composée, presque en entier, des hommes qui s'étaient réunis d'abord à Orenbach, traversa les domaines de Giebelstadt, propriété de l'antique race des Geyer de Geyersberg. Florian de Geyer, membre indigne de cette famille, — grand coureur d'aventures, professant les mêmes principes que François de Sikingen, humaniste et philosophe comme Ulric de Hutten, mais d'une bravoure à toute épreuve, — Florian de Geyer se réunit aux gens d'Orenbach avec quelques hommes dévoués, devint leur chef, les façonna à la discipline et leur donna le nom de troupe noire (*schwarze schaar*), sous lequel nous les verrons jouer encore un grand rôle dans la guerre des Rustauds.

Le second corps de paysans, suivi de charriots chargés de munitions de guerre, quitta également Reichardsrode, passa sous les murs de Rothenbourg

et se retrancha derrière les fortes murailles du cimetière de Neusitz, qui dominaient la route d'Anspach. Le 29 mars, trente-deux chefs et conseillers des paysans se rendirent à cheval à Rothenbourg pour négocier avec les autorités touchant les réclamations précédemment adressées par les Rustauds à leurs anciens seigneurs, les magistrats de la ville. Après d'assez longs pourparlers, il fut convenu que la commission des quarante-deux prononcerait sur tous les points en litige, et la commune s'engagea d'autre part à entrer dans la confrérie évangélique. Sur ces entrefaites, des campagnards du margraviat d'Anspach, et les vassaux des seigneurs de Rosenberg et de Finsterlohe vinrent se réunir à la troupe de Neusitz. Ces deux chevaliers eux-mêmes, poussés peut-être par la peur, et désirant éviter le pillage de leurs châteaux prirent rang parmi les Rustauds [1], déclarant « que toute plante qui n'avait pas été semée par le père céleste devait être arrachée, et qu'il fallait détruire tout ce qui n'était pas conforme à la pure parole de Dieu. »

Les Rustauds quittèrent Neusitz le 29 mars, pour s'établir à la ferme du Sandhof, située sur la rive gauche de la Tauber; — le 2 avril (dimanche de *Judica*), ils campèrent à Oberstetten, et le mardi suivant ils prirent leurs quartiers auprès du couvent de femmes de Scheffertsheim, à petite distance de Mer-

[1] Oechsle, op. cit., ch. III.

gentheim, cité dépendante de l'ordre teutonique et siége d'une commanderie. Depuis quelques jours déjà une fermentation extrême régnait également dans cette ville [1].

[1] Crinitus, op. cit., ch. XII, p. 241.
Gnodalius, op. cit., p. 133 et 134.
Leodius, op. et loc. cit., p. 287.

CHAPITRE III.

Insurrection de Mergentheim et réunion de différents corps de Rustauds.

Des symptômes de mécontentement et d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses commanderies de l'ordre teutonique, dès l'année 1524. Le grand maître Thierry de Clée était parvenu à les apaiser [1]. Les sujets de l'ordre étaient traités plus paternellement que ceux de la plupart des petits états de l'Allemagne, mais ils ne restèrent pas étrangers aux doctrines nouvelles et aux exemples de leurs voisins. La ville de Mergentheim fut une des premières à s'insurger. Le 26 mars, dimanche de *Lætare*, la petite bourgeoisie se rendit tumultueusement à la maison que possédait le couvent de Schœnthal, dans l'enceinte de la cité, elle y passa deux jours « à faire bombance et à se livrer à la joie, comme si le règne de mille ans eût commencé sur la terre [2]. » Le commandeur de Bibra, qui n'avait point de forces disponibles, attendit que la première effervescence se fût calmée; — le mardi suivant il convoqua les habitants de Mergentheim, leur

[1] Oechsle, ch. III.

[2] Oechsle loc., cit., d'après les archives locales.

[3] Zimmermann, t. III, p. 638.
Crinitus, op. cit., ch. XII, p. 241.
Gnodalius, op. cit., p. 134.

parla avec bonté, les engagea à rentrer dans le devoir et à lui exposer leurs plaintes. Après quelques discussions et malgré l'opposition des têtes chaudes de l'endroit, la bourgeoisie promit au commandeur de ne pas se réunir aux paysans insurgés.

Toutefois, la mutinerie recommença dès le dimanche suivant, non pas à Mergentheim même, mais dans le bourg voisin de Neuhaus, où s'élevait un des principaux châteaux de l'ordre teutonique. — Les habitants du lieu demandèrent à grands cris un allégement des charges qui pesaient sur eux, et le droit de pratiquer *le pur Evangile*. Bibra eut la faiblesse de s'engager par écrit à céder à leurs demandes, dans le vain espoir de prévenir une révolte ouverte [1].

Sur ces entrefaites, les insurgés de Rothembourg s'étaient établis auprès du couvent voisin de Scheffertsheim [2], et les habitants du village d'Igersheim [3], cédant aux conseils, ou plutôt encore aux menaces de leur bourguemaître, venaient de se joindre à eux, — et de déclarer que l'on mettrait le feu aux maisons de ceux qui demeureraient fidèles aux chevaliers teutoniques. — Joyeuse de ce début, la troupe de Rottenbourg s'empressa d'envoyer une députation aux bourgeois de Mergentheim pour les exhorter à se réunir également à elle.

[1] Ibid.

[2] V. la fin du chapitre précédent.

[3] Situé à côté de Mergentheim.

Ce message jeta la magistrature urbaine dans un étrange embarras, elle eût voulu voir venir les événements avant d'avoir à se prononcer. Mais le petit peuple qui, peu de jours auparavant, avait juré fidélité au commandeur de Bibra, se montrait déjà fort disposé à fraterniser avec les Rustauds. Des groupes nombreux s'étaient formés dans les rues et sur la place du marché. Des orateurs populaires haranguaient la foule ébahie et charmée. L'un d'eux s'écriait en arborant un immense drapeau sur la fontaine publique « qu'il fallait se déclarer pour les paysans et contre les prêtres qui n'étaient bons à rien. » — Que ceux qui sont pour l'Evangile lèvent la main, » hurlait un autre énergumène, — « il faut que Mergentheim devienne ville libre, disaient d'autres voix, envoyons à tous les diables les chevaliers teutoniques. » — « Joignons-nous aux paysans, répétait en chœur la populace; — emparons-nous des biens de l'ordre avant qu'ils ne les confisquent [1]. »

Les magistrats, témoins des dispositions de la foule, et sympathisant peut-être en secret avec elle, se décidèrent à faire une réponse favorable aux Rustauds établis à Schesfertsheim; — un corps composé de cent hommes de la bourgeoisie de Mergentheim et commandé par Michel Hasenbart, fut autorisé à grossir leurs rangs. Les insurgés reçurent ce renfort avec de grandes démonstrations de joie, et Jean Morstadt,

[1] Ibid.

armes, les munitions de guerre et l'artillerie y passèrent, en dépit des réclamations et des protestations de Wolfgang de Bibra. Après avoir ravagé le château, les insurgés le rasèrent, et n'y laissèrent pas pierre sur pierre. On remarqua que le sommelier du lieu, homme comblé des bienfaits de son maître et investi de sa confiance, fut un des plus actifs au milieu de cette troupe forcenée; il livra à l'ennemi l'argenterie, les effets précieux et les titres de son seigneur, et ne cessa d'encourager les pillards en leur versant de grandes rasades des vins les plus choisis [1].

Tandis que les rebelles achevaient leur œuvre à Mergentheim, une de leurs divisions, conduite par Jean Morstadt, que nous avons nommé ci-dessus, et par un nommé Kessler, se dirigeait vers le château-fort de Neuhaus. Il n'avait pas été mis en état de défense; quelques hommes d'armes en formaient la garnison. Ils se rendirent sans essayer de résister. Les insurgés s'emparèrent des provisions et de l'artillerie du château, puis ils le réduisirent en cendres.

De nouveaux renforts arrivèrent sur ces entrefaites aux Rustauds. Ils se constituèrent alors en un seul corps d'armée, qui prit le nom de *troupe de la Tauber*, et dont le commandement en chef fut confié à

1 Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, d'après les chron. du lieu, t. III, p. 644.
Crinitus, ch. XII, p. 241.
Gnodalius, loc. cit.

Lienhard de Schwarzenbronn, dit le Grand, et à Fritz Büttner de Mergentheim.

Fiers de leurs succès et du nombre de leurs alliés, les bourgeois de cette dernière ville présentèrent au commandeur un second écrit rédigé en termes fort impératifs, et par lequel ils exigeaient qu'on leur accordât de nouvelles franchises et que d'anciens droits et d'antiques redevances, établis à perpétuité, fussent abolis [1]. — On ne trouve aucune trace de la réponse qui leur fut donnée; le grand-maître Thierry de Clée avait ordonné à Bibra de fuir plutôt que de faire encore des concessions [2].

L'armée de la Tauber, imitant l'exemple donné par les corps d'insurgés de la Souabe, publia une sorte de manifeste destiné à faire connaître son but et ses intentions. Il était divisé en sept articles et portait en substance :

Que la troupe s'était réunie dans l'intérêt de la sainte parole de Dieu et de l'Evangile, afin qu'ils fussent prêchés à l'avenir dans toute leur pureté et sans additions humaines;

Que tout ce qui était conforme au pur Evangile serait maintenu, et que tout ce qui lui était contraire serait aboli;

Que les droits, redevances, dîmes, corvées et services, etc., seraient supprimés jusqu'au temps où des

[1] Ibid.

[2] Oeschle, d'après les archives, op. cit., ch. III.

hommes doctes auraient démontré par l'Ecriture sainte ce que l'on doit, ou ce que l'on ne doit pas, aux autorités laïques et ecclésiastiques;

Que les forts et les châteaux devaient être rasés et détruits à jamais;

Qu'il n'y aurait plus à l'avenir ni priviléges, ni nobles, ni titres, et que l'égalité parfaite serait établie sur la terre [1].

Sur ces entrefaites, la plupart des paysans du district de Rothenbourg quittèrent la troupe de la Tauber pour regagner leurs foyers. Ils devaient couvrir les derrières de l'armée du côté d'Anspach, d'où elle pouvait être attaquée par le margrave Casimir, et il leur était enjoint aussi de tenir en échec la ville même de Rothenbourg. Le calme n'était point rétabli dans cette cité, de fréquentes émeutes y troublaient la tranquillité publique [2]; les femmes elles-mêmes prétendaient *réformer*, en commençant par le pillage des couvents. Les nouveaux magistrats, — tout en enjoignant aux prêtres et aux religieuses de se marier, et en pratiquant largement le *pur Evangile* dans l'intérieur de la ville, — étaient loin de montrer, pour la cause des Rustauds, le même zèle qu'au début du soulèvement. Ils étaient révolutionnaires au-dedans, mais désiraient se poser en conservateurs au-dehors;

[1] Zimmermann, op. cit., tiré des archives, t. III, p. 642.

[2] Deux conseillers impériaux, le comte Robert de Manderscheidt et Frédéric de Lidwach, s'étaient inutilement rendus à Rothenbourg au commencement du mois d'avril, pour essayer d'y rétablir la paix et l'ordre au nom de l'archiduc Ferdinand.

parce qu'en se joignant aux paysans, il eut fallu renoncer à la meilleure partie des revenus de Rothenbourg. Ces revenus provenaient de la campagne, des dîmes, des droits et des impôts dont les Rustauds exigeaient l'abolition, et les biens ecclésiastiques sur lesquels on avait déjà fait main-basse étaient loin d'en fournir l'équivalent [1].

Retournons au camp de Mergentheim. — Les chefs de la troupe, comprenant la nécessité d'établir une certaine unité parmi les divisions soumises à leur commandement, espérèrent y parvenir en publiant un réglement que chacun jura d'observer fidèlement.

Ce règlement était divisé en quatorze articles, relatifs aux approvisionnements, à la discipline, à l'ordre des marches, etc., etc. Le dernier renouvelait une disposition prise déjà par plusieurs corps de Rustauds, et portait que jusqu'à la pacification générale, aucune troupe isolée n'entrerait en arrangement avec ses seigneurs, ni ne se soumettrait aux charges imposées précédemment aux hommes du peuple [2].

L'armée de la Tauber quitta le voisinage de Mergentheim dans la matinée du vendredi saint, 14 avril; elle se dirigea vers Lauda, qui lui ouvrit immédiatement ses portes. Cette petite ville dépendait du dio-

[1] Voyez Bensen. Geschichte des Baurenkriegs in Ost-Franken Beilage, 12. Schreiben der Haupt leuthe und Rathe.

[2] Oechsle, loc. cit., d'après les documents originaux déposés aux archives de Stuttgard.

cèse de Wurzbourg. — Le curé apostat, Léonard Beys, avait disposé depuis quelque temps la population du lieu à embrasser la doctrine des novateurs et la cause des Rustauds [1]. Près de la ville se trouvait le vieux château d'Ober Lauda, ses murailles étaient en assez pauvre état ; quelques lansquenets et trois gentilhommes, Philippe de Riedern, Erasme de Fechenbach et Sigismond de Zobel l'occupaient. Ils refusèrent de se rendre aux insurgés et se réfugièrent dans la tour principale, du haut de laquelle ils tirèrent sur leurs agresseurs, sans cependant leur faire grand mal. Les paysans imaginèrent alors de mettre le feu au château, l'incendie gagna le poste élevé qu'occupaient les chevaliers avec leurs hommes d'armes ; la charpente du toit et les planchers furent promptement embrasés et entraînèrent dans leur chute les défenseurs de la place. Précipités au fond de la tour, emprisonnés entre d'épaisses murailles, ensevelis sous des décombres brûlants, mais préservés miraculeusement en quelque sorte, ils restèrent ainsi jusqu'au jour de Pâques. Alors les paysans, qui, en attendant, s'étaient rendus maîtres du château, entendirent leurs cris de détresse et les tirèrent du milieu des ruines, afin de se donner l'infernal plaisir de les faire passer par les armes en retournant au camp. — On leur lia les mains derrière le dos, — la femme de l'un des gentilhommes avait été prise également par les insur-

[1] Ibid. et Zimmermann, t. III, p. 650.

gés ; elle était dans un état de grossesse très-avancé, et comme elle demandait à genoux et en versant des torrents de larmes, la grâce de son mari, — les Rustauds la dépouillèrent de tous ses vêtements et la chassèrent du château avec ses petits enfants, lui disant « d'aller porter sa misère où bon lui semblerait. » — La malheureuse suivit le cortège qui emmenait au camp son époux et les autres chevaliers, jetant des cris déchirants et implorant en vain la pitié des forcenés qui riaient de sa détresse et de sa nudité !

L'armée de la Tauber salua l'arrivée des prisonniers par de frénétiques transports ; elle voulut procéder immédiatement à leur exécution ; mais l'un des chefs, nommé Kunz Bayer, — moins cruel que les autres, — obtint un sursis et fit commuer la peine de mort en une détention. Les captifs furent conduits, chargés de chaînes, à Mergentheim, et jetés dans un sombre cachot [1].

De Lauda, l'armée se dirigea vers Ochsenfurth, elle s'empara des villes et des forts qui se trouvaient sur son passage, sans rencontrer nulle part de résistance sérieuse. Les excès les plus hideux continuèrent à signaler la marche de cette troupe ; elle pilla, incendia et ravagea une foule de châteaux et de couvents, et amassa une quantité prodigieuse de butin et d'approvisionnements en tous genres. La contrée

[1] Zimmermann, t. III, p. 651, d'après le manuscrit de Lorenz Friese, contemporain et secrétaire de l'évêque de Wurzbourg.

qu'elle traversait présenta bientôt l'aspect d'un désert couvert de débris et de ruines encore fumantes.

Tandis que l'armée de la Tauber renouvelait ainsi les ravages des Huns et des Vandales, dès son entrée dans le vaste diocèse de Wurzbourg, d'autres troupes de paysans, auxquelles elle devait se réunir quelques jours plus tard, s'étaient formées dans ce même diocèse et s'étaient signalées par des hauts faits semblables. Il est temps de nous en occuper.

CHAPITRE IV.

Soulèvement du diocèse de Wurzbourg.

Des désordres avaient éclaté presque simultanément à Bibart et Iphofen dès le mois de mars. Gennlich et Wagner, deux mauvais prêtres, avaient formé dans le premier de ces endroits une société secrète qui étendit ses ramifications au loin, en très-peu de temps. Le 5 avril, de tumultueuses réunions eurent lieu à Sommerhausen et Winterhausen, villages situés entre Wurzbourg et Ochsenfurth; les paysans mirent à leur tête Fritz de Zobel, indigne gentilhomme franconien, s'emparèrent de la chartreuse de Fuckelhausen, et envoyèrent des messagers dans tous les lieux circonvoisins, pour ordonner d'un ton menaçant aux populations des campagnes de se joindre à eux. La ville d'Ochsenfurth profita de l'occasion pour s'affranchir des droits et des redevances qui lui étaient imposés et pour arracher au grand chapitre, duquel elle dépendait, des concessions qui équivalaient à l'anéantissement de son autorité [1].

La rébellion sévit également dans le nord du diocèse, en particulier à Münnerstadt, à partir de la même époque. Une troupe armée se rassembla sous les auspices de l'ex-curé Michel Schrimpf, et se donna

[1] Zimmermann, t. III, p. 655 et seq., d'après le manuscrit de Friese et les chroniques locales.

des capitaines. Les couvents furent les premières victimes du mouvement. Il y en avait d'anciens et de fort riches dans cette partie de la Franconie, les Rustauds les dévastèrent tous, déclarant : « que les monastères étant les serviteurs les plus zélés du diable, ils étaient tenus, en leur qualité de fidèles disciples du pur Evangile, de n'y pas laisser pierre sur pierre [1] ».

Conrad de Thüngen, évêque de Wurzbourg et duc de Franconie depuis l'an 1519, épouvanté des nouvelles qui lui arrivaient de divers côtés, demanda conseil et assistance au comte palatin Louis, à l'évêque de Strasbourg, qui gouvernait le diocèse de Mayence en l'absence du prince-archevêque, aux évêques de Bamberg et d'Eichstett et aux margraves de Brandebourg; mais personne ne pouvait lui envoyer de secours : chacun était occupé chez soi.

Les conseillers de Conrad l'engageaient en vain à effrayer les rebelles en punissant avec la dernière sévérité ceux dont il parviendrait à se rendre maître : porté à la mansuétude, il se bornait à exhorter ses sujets à la fidélité [2].

Cependant le danger croissait d'heure en heure. L'évêque fit ordonner aux villes de son diocèse de se mettre en état de défense, et à sa noblesse [3] de venir s'entendre avec lui au fort de Frauenberg (montagne

[1] Ibid.

[2] Ibid., p. 660.

[3] Il y avait quatre-vingt-onze races nobles dans le diocèse.

Notre-Dame) voisin de Wurzbourg. Tous les nobles parurent au jour désigné, le seul comte de Henneberg se dispensa de venir. Conrad de Tüngen les chargea de négocier avec les Rustauds et de chercher à faire rentrer dans le devoir ces hommes égarés, en leur promettant amnistie pour le passé. Ils remplirent leur mission, mais ils ne furent point écoutés. Les paysans leur répondirent simplement : « Que ce qui était conforme à l'Evangile serait maintenu, qu'on abolirait ce qui lui était contraire, et qu'en attendant le règlement du grand compte général, ils ne paieraient plus rien à leurs anciens seigneurs et ne leur rendraient plus aucun service [1] ».

La situation du prélat devait devenir plus cruelle encore ; l'émeute grondait presque chaque jour dans sa ville épiscopale elle-même. Le désordre y était entretenu par deux mauvais sujets, grands partisans de la réforme et des Rustauds. — C'étaient Jean Bermeter le joueur de luth, plus connu sous le sobriquet de Link, et George Grünewald, peintre et sculpteur, surnommé maître Dill. Ces deux hommes, le premier surtout, avaient réussi à ameuter la petite bourgeoisie et à armer une troupe de garnements avec lesquels ils pillaient les maisons du clergé, musique et tambours en tête et le mousquet sur l'épaule. Personne ne songeait à leur résister [2].

L'évêque et ses conseillers comprirent que ce qu'on

[1] Ibid., p. 661.
[2] Actes contemporains cités par Oechsle, ch. III.

avait de mieux à faire dans ces circonstances critiques, était de mettre en bon état et d'approvisionner les forts situés sur la montagne, surtout le château de Frauenberg ou de Marienbourg et d'en confier la garde à des hommes dévoués. Le prélat ordonna ensuite à Sébastien de Rothenhan et à deux autres de ses conseillers, d'aller s'entendre avec la bourgeoisie de Wurzbourg ; ils devaient essayer de la ramener à de meilleurs sentiments, l'engager à punir les émeutiers et à recevoir dans ses murs les cavaliers et les fantassins épiscopaux qui allaient y arriver pour veiller à la sûreté de la place. — Dès que Rothenhan se fut acquitté de sa commission, Link et Dill se mirent en mouvement, ils coururent de quartier en quartier, de maison en maison, disant aux bourgeois : — « Qu'allez-vous faire, le moment est venu de forcer l'évêque et messieurs du chapitre à baisser le ton ; — en négligerez-vous l'occasion ? Les paysans luttent *pour le pur Evangile*; irez-vous combattre *contre eux*, contre la parole de Dieu ? [1] » Ils réussirent au-delà de leurs espérances ; en moins de deux heures la ville fut soulevée. Les bourgeois en armes se rendirent aux portes et aux murailles, des barricades s'élevèrent dans la plupart des rues. Le pillage des maisons cléricales recommença de plus belle, et du haut des vignobles qui ceignent la place, les vignerons tiraient sur les gens et les cavaliers qui venaient du Frauenberg ou qui s'y rendaient.

[1] Zimmermann, t. III, p. 664, d'après les sources contemporaines.

Toutefois, le 12 avril la bourgeoisie jugea à propos de répondre enfin à la communication que lui avait faite l'évêque par l'organe de Rothenhan. — Elle promit à son seigneur de lui demeurer fidèle et de défendre la ville contre les paysans ; mais elle refusa péremptoirement de recevoir les troupes épiscopales, sous prétexte qu'elle manquait de vivres, de foin et de paille ; elle exigea aussi qu'on la débarrassât des prêtres et qu'on s'engageât à lui prêcher désormais *le pur Evangile*. — Malgré les protestations de fidélité, les désordres se multipliaient ; Bermeter avait établi une vaste taverne dans laquelle il distribuait gratis, à ses bons amis, les approvisionnements du clergé régulier et séculier.

Conrad de Thüngen espéra remédier encore au mal par une assemblée des Etats ; il convoqua, pour le 30 avril, les chevaliers et les députés des villes, afin qu'ils lui exposassent leurs griefs, auxquels il promettait de faire droit [1]. Le prélat s'adressa aussi au comte palatin Louis et lui demanda trois bons artilleurs, 100 hommes d'élite pour augmenter la garnison du Frauenberg, et l'ouverture du château de Boxberg, afin qu'il pût s'y retirer en cas de nécessité. Le Palatin accéda à cette dernière demande ; quant aux artilleurs et aux archers, il était trop embarrassé lui-même [2] pour pouvoir les envoyer [3].

[1] *Oechsle*, ch. III, d'après les archives locales.
Zimmermann, t. III, p, 665 à 666.

[2] V. liv. VI.

[3] Oechsle et Zimmermann, loc. cit.

L'évêque avait sommé à plusieurs reprises le comte de Henneberg, le plus puissant de ses vassaux, de lui venir en aide. Il en reçut une lettre d'excuse. Henneberg était déjà en pourparlers secrets avec les Rustauds ; quelques jours plus tard (le 3 mai) il conclut lâchement une alliance formelle avec eux, et adopta leurs douze articles.

En attendant, les châteaux, les villes et les bourgs de la partie septentrionnale du diocèse se déclaraient pour les insurgés, les uns volontairement, les autres pour éviter les derniers malheurs. Dans plusieurs villes, la petite bourgeoisie donnait le signal de l'émeute, menaçait de jeter les magistrats par les fenêtres, et se rendait, enseignes déployées, au camp le plus voisin des paysans. Ces camps étaient au nombre de cinq dans le nord de la province ; on les réunit en établissant un quartier général unique à Bildhausen, et en se donnant un même commandant en chef nommé Schnabel. De Bildhausen partaient tous les ordres [1], chaque localité y était représentée par deux conseillers.

Quant aux nobles que la peur, l'inconduite ou la folie avaient jetés dans les rangs des Rustauds, — ils étaient en assez grand nombre en Franconie, — on se défiait d'eux et ils étaient traités de la façon la plus humiliante par leurs anciens sujets. On affectait de les considérer comme des gens auxquels on faisait trop

[1] Ibid.

d'honneur de les admettre en qualité d'égaux; il ne leur était permis d'aller qu'à pied; ils devaient s'engager à faire démolir eux-mêmes leurs châteaux et renoncer à de vains titres contraires à la parfaite égalité chrétienne [1].

A partir du 15 avril, le pillage s'organisa en grand dans le malheureux diocèse de Wurzbourg, et les chefs des insurgés prirent des mesures pour empêcher la dilapidation du butin. Plus de 200 couvents, églises, chapelles et châteaux furent livrés à l'incendie en un même moment. De tous côtés on voyait s'élever vers le ciel d'immenses colonnes de flammes qui annonçaient le règne de la prétendue liberté et du pur Evangile, et c'était précisément au moment où l'Eglise célèbre la fête de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur, que se commettaient ces horreurs, au nom de celui qui est venu apporter la paix et la vérité à la terre.

[1] Nos gouvernants provisoires n'ont eu le mérite de l'invention et de l'originalité dans aucune de leurs sottises.

CHAPITRE V.

Diète de Wurzbourg. — Jonction des insurgés de la Tauber avec ceux du diocèse de Wurzbourg.

Le danger devenait plus pressant d'heure en heure dans la ville même de Wurzbourg, capitale de la Franconie. La bourgeoisie, soutenue et excitée par plusieurs des magistrats urbains, s'organisa les 27 et 28 avril en petits corps qui allaient ravager et dépouiller les couvents du voisinage. On les voyait revenir de ces expéditions, suivis de charriots chargés de butin.

Les conseillers de l'évêque, redoutant pour leur seigneur les dangers résultant de la tenue de la diète dans cette ville mutinée, engagèrent le prélat à la réunir au fort de Frauenberg, ou à envoyer des représentants et à ne point paraître en personne. Mais la plupart des délégués étaient déjà réunis à Wurzbourg, et une députation de la cité et de la campagne se rendit au château pour supplier le prélat de venir ouvrir lui-même l'assemblée. Conrad demanda un sauf-conduit; le 2 mai il descendit à Wurzbourg, accompagné de quelques membres du chapitre et de plusieurs conseillers et gentilshommes. Avant de quitter le Frauenberg, il avait fait la remise du fort et du diocèse au prévôt de la cathédrale et à son chapitre; il leur avait enjoint solennellement de ne céder au-

son de ses droits épiscopaux et de ne pas rendre le fort, quand bien même il viendrait à être arrêté, et quels que fussent d'ailleurs les ordres que les rebelles lui arracheraient en cas de captivité.

Les villes qui avaient déjà fraternisé avec la horde de la Tauber, ne s'étaient pas fait représenter à Wurzbourg.

La diète s'ouvrit; la première séance se passa en déclamations contre *l'obscurcissement du pur Evangile* et la tyrannie épiscopale, contre les évêques en général et les couvents. Il suffit, pour prouver à quel point ces accusations étaient injustes, de rappeler que la domination du clergé avait toujours passé pour la plus paternelle et la plus douce dans l'Empire. « Il fait bon vivre sous la crosse (*unter dem Hirtenstab ist gut leben*), » disait le proverbe allemand [1]. Dès la seconde séance, les députés déclarèrent qu'ils ne pou-

[1] Les richesses des couvents étaient en tous pays le vrai patrimoine des pauvres; la plupart des monastères et des abbayes d'Allemagne étaient des seigneuries plus ou moins vastes, possédées par des congrégations religieuses, et percevaient une grande partie de leurs revenus en nature. Leurs caves, leurs greniers étaient toujours abondamment fournis. Les couvents faisaient des distributions journalières non seulement aux pauvres de leurs domaines, mais encore aux étrangers qui se présentaient; et les moines, après avoir été les civilisateurs des contrées dans lesquelles ils se fixaient, en étaient devenus les bienfaiteurs. Aussi a-t-on remarqué que, dans les temps de famine ou de contagion, les malheureux allaient en foule se grouper autour des maisons religieuses où ils trouvaient les secours et les consolations qui leur étaient refusés ailleurs. Les Rustauds, en défonçant les tonneaux et en pillant les greniers des couvents, se faisaient donc plus de tort à eux-mêmes qu'aux religieux; ils détruisaient en pure perte des biens destinés en très-grande partie aux hommes de leur condition.

vaient prendre aucune décision sans l'assistance des délégués des paysans, et ils demandèrent à Conrad de Tüngen de les convoquer. Il y consentit et les fit inviter à venir. Les Rustauds de la partie méridionale du diocèse répondirent « que pour le moment ils n'avaient pas le loisir de délibérer, et qu'ils s'occuperaient des affaires qu'on avait à leur communiquer aussitôt après leur arrivée à Wurzbourg, ce qui d'ailleurs ne tarderait pas. »

Ils écrivirent en même temps aux frères du nord, au camp de Bildhausen, pour les engager à marcher sans délai vers la capitale : « En avant, » disaient-ils dans leur lettre, « ne laissons pas prendre haleine aux ennemis de l'Evangile, ils ne cherchent qu'à gagner du temps, il n'y a rien à en espérer. »

La dissolution de la diète fut la conséquence du refus des paysans d'y paraître. Avant de se séparer, les députés des villes fraternisèrent les uns avec les autres et contractèrent une alliance étroite avec la bourgeoisie de Wurzbourg. — L'évêque, témoin de ces dispositions hostiles, renforça la garnison du Frauenberg et des divers forts du voisinage. Il supplia une fois encore sa ville épiscopale de lui demeurer fidèle, mais il n'en obtint que des réponses évasives. Voyant alors que les magistrats avaient l'intention de l'amuser par des demi-promesses, et de le retenir ainsi jusqu'à l'arrivée des Rustauds, il se décida à retourner au Frauenberg et à profiter de son sauf-conduit. Les bourgeois qui l'avaient donné n'osèrent le violer ; les

femmes, au contraire, lorsqu'elles surent qu'on avait laissé partir l'évêque, se montrèrent furieuses, qualifièrent d'*imbécilles* leurs maris qui n'avaient pas su profiter de l'occasion, et déclarèrent que si elles avaient pu prévoir la chose, elles n'eussent pas manqué de prendre les armes pour arrêter le prélat [1].

Cependant Conrad revint sans encombre au château. Sébastien de Rothenhan avait mis la place en état de défense, durant l'absence de son seigneur. Rien n'avait été négligé. Il avait fait abattre les arbres qui gênaient la vue, ériger des palissades, ouvrir des meurtrières et distribuer des armes. Les approvisionnements étaient nombreux; un moulin à poudre avait été construit; les charpentiers et les artilleurs étaient arrivés. — Les nobles et les chanoines firent les plus vives instances à l'évêque, afin qu'au lieu d'attendre l'arrivée des paysans, il se rendît promptement auprès de l'électeur Palatin pour réclamer des secours. Pressé de la sorte, Conrad céda; il partit dans la soirée du 5 mai, le cœur serré, les yeux baignés de larmes, craignant de ne jamais revoir ces fidèles et derniers défenseurs de la dernière place qui lui restât dans ses états; et, doutant qu'il pût se tirer lui-même des dangers qu'il allait courir, il passa avec une suite peu nombreuse à Boxberg et Lorbach, et arriva à Heidelberg le 7 mai. Il laissait au Frauenberg 244 hommes déterminés, chanoines, chevaliers et va-

[1] Bensen, p. 200 et seq. d'après les docum. origin.

lets d'armes. Le margrave Frédéric de Brandebourg, prévôt du chapitre, était commandant de la place; tous ses compagnons lui jurèrent fidélité jusqu'à la mort.

Tandis que ces événements s'accomplissaient, la grande troupe de la Tauber s'avançait vers Ochsenfurth, après avoir quitté Mergentheim et Lauda pour marcher sur Wurzbourg. Ces forcenés allaient trouver des alliés dignes d'eux, on a pu s'en convaincre. La jonction se fit, et, à partir de ce moment, la horde réunie prit le nom de grande armée de la Franconie. — Elle confisqua sur son passage les approvisionnements et les impôts déjà perçus, et défendit d'en percevoir de nouveaux dans les campagnes. L'armée quitta Ochsenfurth le 28 avril et arriva à Iphofen. Elle y passa deux jours à faire bombance aux dépens du couvent du lieu, et y reçut des renforts provenant de différents villages voisins, dont les habitants étaient attirés par les charmes de la vie joyeuse et désordonnée que l'on menait chez les Rustauds. Elle se remit en marche le 30; on lui faisait fête dans les villages qu'elle traversait; partout ces héros trouvaient des tables dressées, des femmes qui leur versaient de grandes rasades, « ils ne dessoûlaient plus et vomissaient à toutes les bornes, » dit un contemporain [1]. Ils arrivèrent de la sorte à Schwarzach. Les habitants du lieu avaient

[1] Sie warden stets voll und kotzten an iedem Eckstein. — Chron. Franck.

commencé la veille à dévaliser le riche et magnifique couvent de Bénédictins qui s'y trouvait; les paysans, dès leur arrivée, se joignirent à eux; le pillage se fit alors en grand. Heureusement l'abbé avait réussi à s'échapper pendant le tumulte; on enleva les richesses du monastère, on y détruisit les titres et la bibliothèque; les vassaux de la maison se distribuèrent ses terres et ses prés; enfin on mit le feu à l'édifice. D'autres *frères chrétiens* des environs, attirés par la lueur de l'incendie, arrivèrent et entrèrent dans l'armée des Rustauds [1].

Le 2 mai, la horde fit sa visite à la cellerie [2] de Geroldshofen; divers groupes de *Kistenfeger* et *Seckellerer* [3] des pays de Hall et de Limpourg se réunirent à elle. L'orgie prenait de moment en moment de plus colossales proportions; de jour on s'enivrait et on pillait, de nuit on incendiait. Nulle part on ne trouvait de résistance. Des troupes se détachaient du corps général pour porter le fer et la flamme aux environs. Les châteaux de Stollberg, de Bimbach et de Kastell

[1] Crinitus, p. 246, ch. XXII.
Gnodalius, p. 143.
Sleidan, liv. II, p. 114.
Oechsle, p. 150, d'après les archives locales.
Zimmermann, loc. cit.

[2] Terme qui seul peut rendre le mot allemand *Kellerey*.

[3] *Balayeurs de caisses* et *videurs de bourses*, c'étaient les noms honorables qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Ils avaient trouvé avant Proudhon que la propriété c'est le vol, et que l'individu qualifié de voleur en langue vulgaire, est un homme qui reprend son bien où il le trouve.

furent réduits en cendres. Les deux comtesses de Kastell, qui se trouvaient dans ce dernier château, réussirent à s'enfuir. L'une d'elles mourut des suites de sa frayeur. L'autre erra pendant longtemps dans les bois avec ses cinq enfants, dont l'aîné avait six ans et le cadet trois mois; personne ne voulait lui donner asile, de crainte d'irriter les propagateurs de l'Evangile. Enfin un pauvre campagnard lui bâtit une petite hutte dans un lieu solitaire, au pied d'un vieux noyer, et lui procura tous les jours de la nourriture pour elle et ses quatre aînés. Elle chargea une nourrice de porter son dernier né au fort de Breiberg, à son grand-père le comte Michel de Wertheim. La nourrice tomba aux mains d'un parti de Rustauds; cette femme fidèle sauva l'enfant en jurant qu'il était sien, au moment où les insurgés voulaient l'écraser sur le seul soupçon de son origine [1].

Enflammés par ces exemples, les habitants d'Iphofen aspirèrent à se distinguer également par quelque action d'éclat après le départ de l'armée. Ils se réunirent le 5 mai, se portèrent au couvent de Bürklingen, le pillèrent entièrement et l'incendièrent ensuite. Ils maltraitèrent, avec la dernière brutalité, les moines du lieu, et ayant trouvé le prieur caché sous un amas de bois, ils lui firent subir la plus affreuse des mutilations [2].

[1] Témoignage de la nourrice dans les actes contemporains. — Apud Oechsle et Zimmermann.

[2] Oechsle, p. 150. — Actes du temps. Zimmermann, t. III, p. 680.

L'armée poursuivait le cours de ses déprédations en avançant. Des renforts lui arrivaient de tous côtés à mesure qu'elle approchait de Wurzbourg. Les antiques monastères qui, pendant une longue suite de siècles, avaient été les bienfaiteurs et les civilisateurs de la contrée, les vieilles demeures des familles les plus illustres de l'Allemagne, qui n'avaient pas encore été détruites, le furent alors. — Les Rustauds n'épargnaient rien, les riches bibliothèques des couvents, les archives et les titres, les objets d'art, de ciselure et d'orfèvrerie les plus précieux par la matière et le travail, furent anéantis pendant cette expédition plus hideuse que celle des Genséric et des Attila. Impossible d'énumérer tous les monuments qui périrent en cette occasion, les cruautés, les abominations, les infamies qui souillèrent le sol de la Franconie; un immense incendie étendait ses ravages sur la contrée entière; de quelque côté que se dirigeât le regard, il en découvrait les sanglantes lueurs, et par une parodie sacrilége, les auteurs de ces abominations se faisaient prêcher chaque matin dans leur camp la *pure parole de Dieu*, par des prêtres apostats, dignes aumôniers d'une semblable armée.

Cette marche triomphale dura quelques jours; 2,000 hommes de différents villages du margraviat d'Anspach vinrent encore se réunir à la grande armée de Franconie. Elle se trouva sous les murs de Wurzbourg dans la soirée du 7 mai, et campa à Heidingsfeld sur le rivage du Mein.

Dans le même moment une autre horde également nombreuse, dite de l'Odenwald et de la vallée du Nekre, arrivait à Hochberg, petite ville située sur la rive gauche du fleuve, à un quart de mille de Wurzbourg, et s'y établissait pour prendre part aussi au siége du Frauenberg. Cette seconde armée était commandée par le chevalier Goetz de Berlichingen. — Elle opéra sa jonction avec celle de la Franconie. Il nous faut retourner maintenant en arrière pour raconter la formation, les débuts et les actes de *cette* nouvelle troupe. Nous nous en occuperons au livre suivant.

LIVRE III.

INSURGÉS DE L'ODENWALD ET DE LA VALLÉE DU NECKRE, ET LEUR JONCTION AVEC CEUX DE LA FRANCONIE.

CHAPITRE Ier.

Insurrection de l'Odenwald et des pays voisins.

Le signal de l'insurrection de l'Odenwald partit de Ballenberg, gros bourg dépendant du diocèse de Mayence, et voisin de la frontière de Franconie. George Metzler, aubergiste du lieu, bourgeois mal famé, de mauvaise vie, et qui avait mangé tout son avoir, fut le premier auteur du mouvement [1].

Il fut merveilleusement secondé par Weigandt, cellerier de l'électorat de Mayence à Miltenberg. Ce Weigandt n'était pas homme d'action; c'était un fin et rusé démagogue, écrivassier anonyme, rédigeant et répandant de tous côtés, parmi la foule imbécille,

[1] Crinitus, ch. XII, p. 240.
Leodius, p. 287.
Gnodalius, p. 134.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Oechsle, ch. III, p. 151 et 152.
Sartorius, op. cit., p. 132 et seqq.
Zimmermann, t. II, p. 254 et seqq.

de petits livres ou des feuilles volantes qu'il ne signait pas, et par lesquels il excitait les gens de la campagne à s'affranchir de toute sujétion, à jouir pleinement de la liberté des enfants de Dieu et des prétendues franchises évangéliques. Il attisait le feu de la rebellion, mais se tenait prudemment à l'écart; grâce à ses écrits et à l'activité de ses amis, l'Odenwald et la vallée du Neckre furent promptement en révolte ouverte.

George Metzler ayant réuni environ 2,000 hommes, se mit en marche, tambours en tête, et portant en guise d'enseigne une perche au haut de laquelle était suspendu un soulier à courroies. Il se dirigea vers le *Schüpfergrund*, vallée de l'Odenwald, à laquelle aboutissent une foule de vallons secondaires. Ce lieu avait été désigné comme point de réunion du premier camp général. — Les 2,000 hommes d'Orenbach (de la landwehr de Rothenbourg) venant du camp de Reichardsrode, et auxquels s'était réuni Florian de Geyer [1], y arrivèrent également le 26 mars.

George Metzler fut nommé commandant en chef des deux troupes réunies et s'occupa immédiatement de l'organisation de son armée [2]. Il nomma des officiers, distribua les emplois et fit son plan d'opérations qui consistait à répandre partout le pillage et la destruction, sous prétexte de propager la parole de Dieu [3]. Il reçut du voisinage des renforts considéra-

[1] Voy. ci-dessus, liv. II, ch. II.
[2] Tous les auteurs cités ci-dessus.
[3] Crinitus, ch. XI, p. 240.

bles; la menace de traiter en ennemis ceux qui ne se déclareraient pas pour les Rustauds lui attirait beaucoup de monde. La troupe ainsi renforcée prit le nom d'*armée évangélique* et se dirigea vers le magnifique couvent de Schœnthal, bâti au bord de la Jaxt, où Metzler voulait établir pour quelque temps ses quartiers. L'abbé avait eu heureusement la précaution d'envoyer à Francfort les papiers et une partie du trésor du couvent; cependant il y restait encore beaucoup d'objets de prix, de vases sacrés, de vin et de provisions de toute espèce. Les paysans firent main-basse sur ce qu'ils trouvèrent, pillèrent l'église, riche en tableaux, en sculptures, en ciselures et en verrières; tout cela fut détruit en une matinée.

L'abbé et les moines durent leur salut à l'intervention de deux ou trois chefs qui conservaient encore quelques sentiments d'humanité; —la foule avinée, qui voulait d'abord les massacrer, se borna à les chasser brutalement, après les avoir entièrement dépouillés et leur avoir prodigué l'insulte et l'outrage.

Metzler resta tranquille à Schœnthal, pour y attendre l'arrivée des différentes hordes d'insurgés qui s'étaient formées dans les états voisins. Il leur avait député des messagers, dès son arrivée dans la vallée du Schüpfergrund.

Les premiers qui vinrent étaient des paysans des environs de Hall. Depuis plus d'une année, un misérable franciscain, nommé Jean Molz, et un certain

curé d'Orlach, n'avaient cessé de les exciter à la révolte. Les magistrats de Hall, très-zélés pour la réforme, prétendaient cependant conserver leurs droits sur les sujets de la cité et avaient réussi pendant quelque temps à les calmer. Mais l'émeute, reprenant bientôt le dessus, avait éclaté tout autour de la ville, notamment à Gaildorf, résidence des échansons de Limpurg. Dès le 2 du mois d'avril, une horde de 3,000 hommes s'était mise en marche pour piller Hall; arrivée le 3 au soir au village voisin de Gottwaldshausen, elle s'était établie dans les champs pour la nuit. Les magistrats urbains, comptant sur la bourgeoisie et informés de ce qui se passait au dehors, avaient envoyé vers une heure du matin 400 fantassins, 50 cavaliers et 5 petites pièces d'artillerie vers Gottwaldshausen. Un coup de fauconneau tiré au hazard par cette troupe, mais sans faire de mal à personne, avait suffi pour disperser les Rustauds et pour leur faire oublier, momentanément au moins, leurs projets de conquête et de butin. Dès le lendemain, ils se soumettaient et étaient amnistiés, à la condition de rendre les objets volés et de réparer les dégâts commis [1].

Une seule bande, celle dans laquelle se trouvaient les principaux coupables, n'avait pas profité de l'amnistie, mais elle s'était divisée; nous venons d'en voir

[1] Zimmermann, t. II, p. 265 et seq., d'après les rapports contemporains. — La mansuétude avec laquelle on les traita ne les empêcha pas de se révolter de nouveau un peu plus tard. Nous les retrouverons.

arriver une partie à l'armée de Metzler à Schœnthal; — les autres se réfugièrent dans les domaines des comtes de Hohenlohe, qui étaient également en pleine insurrection depuis ce même 2 avril.

Il est temps de nous occuper de ce qui s'était passé dans ce petit pays.

L'émeute y avait été préparée et fomentée par un certain Wendel Hipler, ancien secrétaire intime des comtes de Hohenlohe. Cet homme, âgé de plus de 50 ans, rusé, fin, ambitieux et doué de talents assez remarquables, s'était brouillé avec ses maîtres qui l'avaient forcé à restituer un bien mal acquis. Après les avoir quittés, il s'était mis successivement au service de plusieurs petites cours; mais son cœur était rempli de fiel et il désirait avec ardeur trouver l'occasion de se venger. Les premiers mouvements des Rustauds semblèrent la lui présenter. Il entretint une correspondance suivie avec Georges Metzler, et avec un nommé Claus Slaw, d'Oehringen, capitale du comté de Hohenlohe. Ce Slaw était un misérable ambitieux, ruiné, et qui espérait profiter des convulsions politiques pour relever ses affaires. Sa maison devint le lieu de rassemblement des petits bourgeois mécontents; tous ceux qui avaient mangé leur fortune, ou qui n'avaient pu obtenir les places auxquelles ils aspiraient, se réunissaient chez lui. C'était un véritable club, suivant docilement les inspirations de Hipler [1].

[1] Oechsle, p. 80 et seq.*, tiré des archives locales.

L'insurrection débuta par des excès de table, et les principaux conjurés préludèrent au règne de la liberté évangélique, en volant les provisions de leurs seigneurs, et en dévorant un veau dans une orgie nocturne, quoiqu'on fût en plein carême [1]. Ils s'emparèrent ensuite des portes de la ville, arrêtèrent quelques employés fidèles qui voulaient aller informer les comtes de Hohenlohe de ce qui se passait, et sonnèrent le tocsin pour soulever la bourgeoisie et faire arriver les paysans du voisinage. Les Rustauds vinrent en effet, on les régala aux dépens du chapitre et du clergé [2], puis on procéda à une opération plus importante. Une commission composée de 24 membres fut établie et chargée de réorganiser toutes choses dans l'esprit du pur Evangile. La commune d'une part, la campagne de l'autre, formulèrent par écrit leurs prétentions pour les envoyer à leurs seigneurs.

La commune réclamait : l'abolition de diverses charges et impôts, la concession de plusieurs droits et priviléges, l'établissement de prédicateurs évangéliques, la suppression des immunités et des franchises ecclésiastiques, et l'assurance formelle d'obtenir tout ce qui serait accordé dans le reste de l'Empire, lors de l'établissement de la prochaine réforme.

Les paysans exigeaient l'adoption des douze arti-

1 Ibid. Zimmermann, t. II, p. 268.
2 Ibid.

cles, l'abolition des péages, divers droits nouveaux et le libre usage des forêts.

Les deux pièces furent remises aux comtes de Hohenlohe à leur résidence de Neuenstein [1]. Ils députèrent à Oehringen leur grand bailli Gaspard Schenk de Winterstetten, pour sommer les mutins de rentrer dans le devoir et de restituer les clefs de la ville dont ils s'étaient emparés. Mais loin de céder, et poussés par Wendel Hipler, ceux-ci élevèrent des prétentions de plus en plus exorbitantes. Le grand bailli n'en obtint rien, et au moment où il sortait de la ville pour aller rendre compte à ses maîtres de l'inutilité de ses démarches, Oehringen ouvrait ses portes et recevait une bande nouvelle d'insurgés qui venait de se rassembler dans la vallée du Neckre, et dont l'arrivée rendait la situation des comtes de Hohenlohe de plus en plus critique. Il faut faire connaître maintenant la manière dont ce corps s'était formé et les éléments dont il se composait.

[1] Ibid.

CHAPITRE II.

Les insurgés de la vallée du Neckre et leur jonction avec ceux de l'Odenwald. — Premiers exploits de l'armée réunie.

La vallée du Neckre, l'une des plus riches, des plus fertiles et des plus peuplées de l'Empire, était divisée en une foule de seigneuries. L'ordre teutonique et plusieurs villes libres y possédaient des domaines étendus; beaucoup de gentilshommes et de chevaliers y étaient établis. Les premiers mouvements insurrectionnels partirent du village de Boekingen, situé à une demi-lieue de Heilbronn. L'aubergiste du lieu, Jacques Rohrbach, plus connu sous le nom de Jaecklein, les avait provoqués par ses menaces et ses intrigues. C'était un franc coquin, très-mal famé, connu par ses violences, ses querelles incessantes et sa méchante langue; il passait même pour voleur et assassin. Vivant d'une façon désordonnée, il avait mangé tout son bien, était criblé de dettes et avait été assigné en justice par le vicaire de Wimpfen auquel il devait plusieurs années de fermage arriéré. - Le rusé Wendel Hipler, très au fait des embarras et du caractère de l'aubergiste de Boekingen, s'était mis depuis longtemps en rapport avec lui; un homme de cette trempe pouvait lui devenir fort utile. Jaecklein était de toutes les conjurations, de toutes les réunions [1]. Hipler lui

[1] Crinitus, ch. XIII et XIV.

persuada de rassembler ses amis pour le 27 mars, jour auquel le procès en question devait être jugé. Ils furent exacts au rendez-vous, parurent armés de pied en cap, et menacèrent de soutenir Rohrbach contre le vicaire. Il fallut se résigner à laisser dormir le procès, et Jaecklein se répandit en grossières injures contre le clergé séculier et régulier. Il passa les derniers jours de mars à Lœwenstein où il fit ses préparatifs; le 2 avril il se rendit à Flein, village situé à une lieue de Heilbronn, et y arbora l'étendard de la rébellion. Douze à quinze cents paysans se groupèrent autour de lui et le reconnurent en qualité de chef des insurgés de la vallée du Neckre [1]. Il leur fit jurer de ne poser les armes qu'après avoir expulsé du pays les moines et les prêtres, et s'être partagé leurs biens, et de ne plus se soumettre à la dîme ni à la corvée. Puis, pour fêter leur bien-venue, il ordonna qu'on pêchât un étang voisin appartenant à la commanderie teutonique de Heilbronn, et qu'on servît du poisson à la troupe entière. Comme toutes les hordes de Rustauds, celle du Neckre avait son prédicant en la personne de Veltelin de Massenbach, prêtre apostat, que les purs évangéliques contemporains eux-

Gnodalius, p. 134.
Oechsle, loc. cit.
Sartorius, loc. cit.
Zimmermann, loc. cit.

1 Crinitus, loc. cit., p. 242.
Gnodalius, loc. cit.
Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, t. II. p. 274 et seq.

mêmes qualifient de méchante langue de feu. — Tels au reste, et tels seulement, devaient et pouvaient être les conquêtes que l'hérésie faisait dans le clergé catholique ; elle était une sentine dans laquelle allait s'écouler tout ce qu'il y avait d'impur et d'infame parmi les serviteurs des autels.

Jaecklein établit son quartier général à Flein ; mais quelques divisions de la troupe firent des expéditions aux environs et forcèrent toutes les localités, à plusieurs lieues à la ronde, à se déclarer pour les insurgés[1]. Les gens de Sontheim, sujets de l'ordre teutonique, entre autres, se joignirent à contre-cœur à la *confrérie chrétienne,* parce qu'on les menaçait de mettre leur village à feu et à sang et qu'ils avaient envain demandé des secours au commandeur et à la ville de Heilbronn.

Les magistrats de cette importante cité étaient en proie à l'anxiété la plus cruelle et avaient trop à faire chez eux pour pouvoir donner de l'appui à qui que ce fût. Tout ce qui entourait la ville était soulevé, les paysans de ses propres domaines s'insurgeaient, venaient en troupes menaçantes jusque sous les murs, et pillaient à la vue des bourgeois les jardins qui ceignaient la place. Ce qui rendait la position plus critique encore, c'est que les rebelles avaient des amis à Heilbronn même ; un fort parti, dans lequel se trouvaient un bon nombre de gens aisés, inclinait pour les Rustauds. Wendel Hipler y avait longtemps résidé après

[1] Ibid.

sa rupture avec les comtes de Hohenlohe, il y avait fondé un club, initié aux mystères de la grande conjuration et participant aux sociétés secrètes de l'époque. Depuis quelques années, d'ailleurs, les sermons d'un certain docteur Lachmann avaient mis en crédit, à Heilbronn, les factieuses doctrines de Wittemberg; — les têtes fortes de l'endroit voyaient, dans le soulèvement des campagnes, un commencement d'application du nouvel Evangile. Jaecklein, qui comptait sur l'appui et la coopération de ces gens en cas de nécessité, prenait un ton menaçant. Sa bande exigeait que la ville adoptât les douze articles et se déclarât amie des paysans, qu'elle refusât assistance aux ennemis des Rustauds, et qu'elle se joignît à ces derniers pour châtier le clergé [1]. Les corporations des artisans de Heilbronn inclinaient visiblement pour l'adoption plus ou moins complète de ces demandes, malgré les prières, les admonitions et les exhortations des membres du gouvernement. Ceux-ci n'avaient à leur solde qu'une centaine de lansquenets et n'obtenaient de secours d'aucun côté. Eberhard d'Ehingen, le commandeur teutonique de Heilbronn, était allé chercher un refuge à Heidelberg. Nous verrons, ci-après, que Jaecklein Rohrbach et George Metzler profitèrent, un peu plus tard, de cet état de choses.

Déjà quelques bourgeois de la ville s'étaient réunis

[1] Zimmermann, t. III, p. 444. Aus den Bnndes akten.

aux insurgés, et Jaecklein se disposait à continuer le cours de ses expéditions aux environs, lorsqu'il reçut, à son quartier-général de Flein, une invitation pressante de se rendre immédiatement à Oehringen avec sa troupe, « pour donner un coup d'épaule à la cause de Dieu et du pur Evangile. »

Il y arriva à la tête de ses 1,500 hommes, — ainsi que nous le disions en terminant notre précédent chapitre, — au moment où le grand bailli des comtes de Hohenlohe sortait de la ville pour retourner auprès de ses seigneurs. — Les insurgés du lieu se joignirent à Jaecklein, et traitèrent magnifiquement leurs nouveaux alliés, — aux dépens du clergé. Puis, la troupe de la vallée du Neckre laissa une forte garnison à Oehringen, alla se réunir à l'armée de Metzler à Schœnthal [1], et mit le feu à la ferme de Vettersberg et au village d'Oberkessach, dépendants du couvent; elle y trouva d'abondantes provisions, qui lui permirent de continuer à mener joyeuse vie.

Tandis que les cantonnements des paysans étaient établis aux environs du monastère, ils reçurent la visite de Goetz de Berlichingen, qui devait bientôt s'associer à eux et devenir leur général en chef. La peinture avantageuse que Goetz fait de lui-même dans sa biographie, la tragédie de Gœthe surtout, ont entouré son nom d'une certaine auréole de loyauté chevaleresque, et on le considère encore aujourd'hui

[1] Oechlse, 4e divis. ch. II, d'après les archives locales.

comme l'un des derniers et des plus poétiques représentants de la fière et noble chevalerie. Malheureusement les deux portraits sont absolument de fantaisie. Goetz, surnommé *mit der eisernen Hand* (main de fer), parce qu'il n'avait qu'une main de chair et d'os, et que l'autre était en métal, — Goetz était le type du noble dégénéré de son époque. Il haïssait les princes parce qu'il en était jaloux, la ligue de Souabe parce qu'elle interdisait les guerres privées, les villes parce qu'il avait envie de les piller, et l'Eglise parce qu'il voulait la dépouiller ; — il admirait et saluait la réforme, non pas qu'il comprît rien aux querelles des théologiens, ou qu'il fût convaincu de l'excellence de la doctrine nouvelle, — mais uniquement parce qu'il y trouvait un levier propre à soulever les passions qu'il voulait faire agir. En un mot, il était le digne beau-frère de François de Sikingen, et déjà célèbre par ses exploits à la guerre, sur les grandes routes et dans les chemins creux, et par son union avec Ulric de Wurtemberg, le prince le plus extravagant et le plus dévergondé de l'époque. — Il y avait, on le voit, beaucoup de points de contact et de rapprochement entre Berlichingen et les Rustauds. Il vivait dans son château de Hornberg, près du Neckre, et l'un de ses frères résidait dans le fort de Jaxthausen, à une lieue de Schœnthal. Les vassaux de ce frère s'étaient joints aux insurgés et menaçaient le castel de leur seigneur. Goetz, en ayant été informé, se rendit auprès des Rustauds, négocia avec eux et obtint que la

demeure et la personne de son frère fussent respectées. Quoique les sympathies du chevalier fussent acquises aux paysans sous de certains rapports, il les redoutait d'un autre côté, craignant qu'après avoir dévalisé les ecclésiastiques, ils ne tombassent tous sur la noblesse; — il paraît qu'alors encore il ne savait trop lui-même si son intérêt devait le pousser du côté de l'ordre ou de celui de l'anarchie, et qu'il résolut d'attendre les événements avant de prendre une décision.

Quoi qu'il en soit, il ne s'arrêta guère à Schœnthal, et peu après son départ (29 avril) les Rustauds reçurent la réponse aux propositions qu'ils avaient adressées aux comtes de Hohenlohe. Ces seigneurs offraient à leurs sujets amnistie pleine et entière pour les faits accomplis à Oehringen; — ils s'engageaient à abolir immédiatement les droits les plus onéreux aux campagnes, et à soumettre les points demeurés en litige à 24 arbitres, désignés par moitié de part et d'autre. Ils promettaient en outre de leur accorder à l'avenir les droits et les franchises qui, lors de la réformation générale, seraient concédés aux cercles du Rhin, de la Franconie, de la Souabe et de la Bavière[1].

Ces offres plurent aux habitants d'Oehringen et aux insurgés qui y étaient restés en garnison; ils étaient disposés à les accepter et à s'en retourner chez eux, à

[1] Oechsle, loc. cit., tiré des archives d'Oehringen.

la seule condition qu'on leur reconnaîtrait le droit de reprendre les armes, si toutes choses n'étaient pas réglées avant deux mois révolus. Mais la troupe de Schœnthal, excitée par Wendel Hipler, ce mauvais génie des comtes de Hohenlohe, se montra infiniment moins accommodante ; elle chargea Wolf Gerber, un de ses capitaines, de porter la parole en son nom, et sa réponse fut de la teneur suivante : « Si les comtes veulent accepter tous nos articles, nous resterons tranquilles jusqu'à la réformation générale ; si au contraire ils ne les acceptent pas, ce qu'ils ont de mieux à faire à l'avenir est d'économiser le papier et de ne plus nous adresser de lettres inutiles [1]. »

La troupe de Schœnthal comptait alors de 9 à 10,000 hommes. — Le 10, — c'était le lundi de la semaine sainte, — elle leva le camp et se dirigea vers Neuenstein, résidence ordinaire du comte Albert de Hohenlohe; le comte George habitait Waldenbourg. — Albert s'était rendu peu de temps auparavant à Langenbourg. Sa femme se trouvait à Neuenstein. Les insurgés entrèrent sans coup férir dans la ville et dans le château, et prirent la comtesse et ses domestiques. Ils établirent un des leurs en qualité d'intendant des lieux et s'emparèrent des armes, des munitions de guerre et des vivres qu'ils y trouvèrent. — Cependant leur dépit d'avoir manqué le comte Albert était extrême; ils lui députèrent un messager, ainsi

[1] Ibid.

qu'à son frère, pour les sommer de venir conférer verbalement avec eux, ajoutant que s'ils s'y refusaient, on réduirait en cendres la ville et le fort de Neuenstein, et qu'on ne laisserait pas pierre sur pierre dans les domaines de Hohenlohe. Il fallut céder; l'entrevue exigée eut lieu le mardi 11, à l'endroit nommé Grünbuhl; Albert et son frère parurent en personnes; les Rustauds envoyèrent des députés [1]. Le comte Albert prit la parole, rappela à ses sujets qu'ils avaient toujours été traités paternellement et avec justice, et les conjura d'accepter la proposition d'un arbitrage, dans lequel ils trouveraient toutes les garanties qu'ils pouvaient raisonnablement désirer; mais les insurgés déclarèrent fièrement qu'ils ne reconnaissaient plus d'autre autorité que la leur propre, qu'ils ne se soumettraient à la décision de personne, fût-ce le Pape, l'empereur, un roi, un prince ou une ville, et que si on ne leur accordait sur-le-champ ce qu'ils exigeaient, conformément à l'Evangile et à la pure parole de Dieu, ils mettraient tout à feu et à sang [2]. Wendel Kres, l'un des paysans, s'approcha des comtes et leur dit : « Or sus frère Albert et frère George, venez nous promettre de rester auprès de nous en bons frères, et de ne rien entreprendre contre les associés chrétiens; car vous n'êtes plus seigneurs, vous êtes de simples paysans. Nous voici à notre tour seigneurs de Hohenlohe, et nous sommes tous d'avis

[1] Ibid.
[2] Ibid.

que vous juriez d'observer nos articles et que vous vous engagiez à nous demeurer fidèles pendant 101 ans[1]. »

C'était l'application large et complète des enseignements des réformateurs touchant la liberté et l'égalité chrétiennes ; les Rustauds cherchaient à humilier le plus possible les seigneurs qui étaient parmi eux, pour rendre cette égalité bien palpable aux yeux de tous ; — leur joie suprême, lorsqu'ils s'emparaient d'un château, était de convertir en cuisinières et en servantes les dames châtelaines. Dans l'occurrence présente, les comtes de Hohenlohe, entourés d'ennemis et voyant leurs domaines soulevés, comprirent qu'il n'y avait pas moyen de résister et souscrivirent à ce qu'on leur demandait. On leur donna par contre un titre constatant qu'ils avaient traité avec les paysans, et ceux-ci tirèrent 2000 coups de fusil pour célébrer ce joyeux événement [2]. Albert, après avoir conclu cette malencontreuse convention, en fit connaître les motifs à la ville de Hall et se retira à Waldenbourg. Metzler, de son côté, somma, mais en vain, les magistrats de Hall de lui envoyer des fauconneaux et de la poudre.

Une partie de la troupe de la Tauber reprit le chemin de son pays dans la matinée du mercredi saint. — La bande noire, commandée par Florian de Geyer, et le corps d'armée principal sous Metzler et Rohrbach, se dirigèrent vers la vallée du Neckre.

[1] Ibid.
[2] Ibid.

Wendel Hipler fut nommé chancelier de la troupe réunie; il était parfaitement digne de cet honneur. Une division de 400 hommes se détacha sous la conduite de Jaecklein pour piller le couvent voisin des clarisses de Lichtenstern; de là elle se rendit à *Lœwenstein*, et força les deux comtes Louis et Frédéric à fraterniser avec l'association chrétienne [1].

Puis la troupe réunie se dirigea vers la belle *et fertile* vallée de Weinsberg, dépendante du duché de Wurtenberg, pilla Waldbach et marcha sur Neckarsulm, ville appartenant aux chevaliers teutoniques. La horde de l'infame Jaecklein Rohrbach comptait beaucoup de sujets de l'ordre, qui se faisaient une fête de dévaliser leurs seigneurs. Les insurgés avaient des intelligences à Neckarsulm; elle leur ouvrit ses portes dès qu'ils furent en vue de la place, et leur livra les provisions et les vins des maisons et des caves des chevaliers. Ceci se passait le vendredi-saint.

1 Ibid.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 288.
Crinitus, ch. 18, p. 244.

CHAPITRE III.

Affaire de Weinsberg.

Les Rustauds avaient passé devant Weinsberg le 14 avril, mais sans s'y arrêter ni lui faire de sommation. Cette petite ville était dominée par un vieux château où résidait le grand bailli, comte Louis Helfrich de Helfenstein. Le comte Louis revenait alors de Stuttgard ; il s'y était rendu avec le chevalier Thierry de Weiler pour faire connaître au conseil de régence autrichien la situation du pays, les progrès et les menées des insurgés. Le conseil avait ordonné l'enrôlement de 1000 hommes, dont le commandement devait être confié à Helfenstein ; on espérait que cela suffirait pour tenir les paysans en respect et pour les empêcher d'attaquer Weinsberg. On comptait aussi sur quelques secours de la part du margraviat de Bade et du Palatinat [1]. En attendant que ces mesures fussent prises, on avait donné au comte Louis 70 cavaliers bien équipés, pour faire face au premier danger ; il était arrivé avec eux à Weinsberg, dans la soirée du 12 avril. Dès le jour suivant il avait écrit à la régence pour exposer qu'il lui était impossible de tenir tête longtemps avec sa petite troupe à 7 ou 8,000 insurgés

[1] Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, loc. cit., d'après les archives de Stuttgard.

de l'Odenwald et du comté de Hohenlohe qui approchaient, ajoutant cependant qu'il ferait tout ce qu'un homme d'honneur peut et doit faire, et qu'il saurait sacrifier sa vie pour remplir son devoir jusqu'au bout. Il avait renouvelé encore ses instances le 14 et le 15. — Le comte Louis était un pieux chevalier et un noble caractère; il n'avait rien de commun avec les Sikingen, les Berlichingen et les autres voleurs de grands chemins de la même trempe; il n'avait pas renié sa foi pour s'enrichir aux dépens des princes et de l'Eglise. Agé de 27 ans à peine, favori de l'archiduc Ferdinand, et cavalier accompli, il était entré au service militaire à 15 ans et s'était distingué par maintes actions d'éclat. Sa femme, fille naturelle de l'empereur Maximilien, se nommait Marguerite d'Edelsheim, et lorsque Louis l'épousa, elle était, quoique fort jeune encore, veuve de Jean de Hiller, grand-maître des forêts du Tyrol.

Beaucoup de paysans de la vallée de Weinsberg s'étaient joints à l'insurrection. Helfenstein en ayant été informé, leur fit signifier de se disperser s'ils ne voulaient voir leurs villages incendiés, leurs femmes et leurs enfants renvoyés. — La plupart de ces hommes avaient été forcés de se réunir aux rebelles, ils demandèrent dès-lors avec beaucoup de larmes qu'on leur permît de s'en retourner chez eux. Les Rustauds leur déclarèrent que, s'ils quittaient l'armée, on les assommerait. La grande troupe (Heller Haufen), qui se trouvait à Neckarsulm, fit répondre à la somma-

tion du comte par une autre sommation, enjoignant à la ville et à la garnison de Weinsberg de se déclarer pour les insurgés, sous peine d'être attaqués ; — Helfenstein fit aussitôt fermer les portes. — Malheureusement, Weinsberg renfermait aussi dans ses murs un fort contingent de cette détestable race bourgeoise, jalouse de toute supériorité, affairée et importante, riant stupidement des malheurs auxquels elle contribue, et s'en réjouissant avec une satisfaction méchante et niaise, jusqu'au moment où elle comprend qu'elle a travaillé à sa propre ruine. Ces politiques de cabaret, faiseurs de complots après boire, se mirent en rapport avec les Rustauds ; la femme de l'un d'eux, appelé Wolf Nagel, trouva moyen de se glisser hors de la ville dans la matinée du samedi saint ; elle arriva à Neckarsulm, s'aboucha avec les chefs, leur promit que la bourgeoisie de Weinsberg ouvrirait les portes de la ville aussitôt que les paysans se montreraient, et qu'on leur indiquerait un chemin au moyen duquel ils s'empareraient facilement du château.

L'armée insurgée profita de l'avis ; elle se mit en marche et prit la route d'Erlenbach et Binswangen, *pour aller célébrer les Pâques à Weinsberg* [1]. Helfens-

[1] Pappenheim, Chron., t. I, p. 189.
Gnodalius, p. 140.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Leodius, p. 288.
Crinitus, ch. XV, p. 243.
Sartorius, p. 140 et seq[e].
Oechsle, p. 105.

tein était alors sans nouvelles du dehors, quoiqu'on eut cherché à lui en faire parvenir, il croyait que l'ennemi, loin de songer pour le moment à l'attaquer, se dirigeait vers Wimpfen. — Il ne fut désabusé que dans la matinée du dimanche de Pâques, 16 avril. Mais alors encore on ne lui annonça l'arrivée des Rustauds que pour la soirée. Toutefois, il prit les précautions que la prudence exigeait; il fit seller les chevaux, occuper les postes, et ordonna à ses cavaliers de se tenir prêts à tout événement. Il confia à treize hommes dévoués la garde du château où étaient renfermés sa femme, son enfant et sa fortune. Le comte Louis ne pensait pas que les Rustauds pussent songer à s'emparer de ce fort, mais il craignait pour la ville; — il rassembla la bourgeoisie sur la grande place, la harangua et l'exhorta à faire son devoir, elle lui jura une fidélité à toute épreuve, et déjà alors elle l'avait trahi! — Cependant, on ne voyait pas paraître d'ennemis et l'heure des offices était arrivée; Helfenstein, Thierry de Weiler et plusieurs de leurs cavaliers se rendirent à la célébration du saint sacrifice pour y communier[1].

Ils n'étaient pas sortis encore de l'église, et neuf heures sonnaient, lorsqu'on vint dire au comte que des groupes de paysans paraissaient sur la montagne voisine du Schemmelberg, et que le gros de leur armée n'était pas loin. Le gardien des portes voulut

[1] Ibid.

sonner le tocsin; Helfenstein l'en empêcha, craignant que cela ne jetât l'épouvante parmi les habitants. Le comte fit ses dernières recommandations aux soldats et aux bourgeois, et Thierry de Weiler ordonna aux femmes et aux servantes de dépaver les rues et de porter des pierres aux défenseurs de la place [1].

Cependant les Rustauds étaient arrivés en masse au Schemmelberg; ils chargèrent deux des leurs, — porteurs d'une longue perche surmontée d'un chapeau, — de sommer la ville de se rendre. — Thierry de Weiler fit tirer sur eux, déclarant que des gens d'honneur ne pouvaient s'abaisser à parlementer avec une horde de brigands. L'un des paysans fut atteint et blessé, son compagnon le ramena au Schemmelberg; ils y trouvèrent leurs camarades déjà en ordre de bataille et divisés en trois grands corps. Florian de Geyer marchait le premier avec la troupe noire; derrière lui était une seconde division; la troisième, la plus nombreuse, occupait encore le terrain qui s'étend vers Erlenbach et Binswagen, mais elle arrivait au pas de charge. Une vieille et abominable sorcière de Boëkingen, appelée la *noire Hoffmann*, faisait des opérations magiques et jetait d'effroyables hurlements, afin de rendre les Rustauds invulnérables. L'armée des insurgés s'ébranla. Florian et les siens prirent le chemin détourné qui aboutissait aux pieds des murs du château de Weinsberg; les autres

[1] Ibid.

se précipitèrent impétueusement vers la ville elle-même et dirigèrent leur première attaque contre la porte d'en bas [1]. La partie fidèle de la bourgeoisie, — c'était la moins nombreuse, — combattit bravement sur les murailles; un feu roulant et bien nourri partait de toutes les meurtrières, une grêle de pierres lancées sans interruption du haut des murs, épouvantait les paysans, et les empêchait d'approcher [2]. Mais au moment où les défenseurs de la place déployaient le plus d'ardeur et de courage, on vit flotter soudain deux étendards des paysans au faîte du château qui domine la ville. Quelques infames bourgeois avaient indiqué à Florian de Geyer et à la troupe noire, le chemin secret dont avait parlé la femme Nagel. Florian était entré dans le fort à l'improviste et en avait assommé la faible garnison. En même temps aussi la trahison agissait dans la ville [3]; tandis que les Rustauds s'efforçaient d'enfoncer la porte basse, les faux frères de l'intérieur avaient réussi à se faire confier la défense de la petite porte voisine de l'église; n'en ayant point les clés, ils étaient occupés à la briser pour en livrer l'entrée aux amis du dehors. Les bourgeois honnêtes voyant le château au pouvoir de l'ennemi, et convaincus que les portes cèderaient bientôt sous ses coups redoublés, perdirent courage; Thierry

[1] Ibid.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

de Weiler fit de vains efforts pour relever leur énergie. Les femmes elles-mêmes entouraient le comte Louis en criant et en pleurant, pleines de terreur, elles le suppliaient de ne pas prolonger une défense qui se terminerait nécessairement par le massacre et l'incendie, — car Jaecklein l'avait annoncé. — Les soldats voulaient continuer la lutte ; les habitants du lieu demandaient qu'on se rendît ; ils quittèrent les murs et commencèrent à user de violence pour obliger les chevaliers et leurs soldats à en faire autant. Helfenstein, convaincu de l'impossibilité de prolonger la résistance, permit à l'un des citadins de monter sur l'escarpement qui dominait la porte d'en bas, et d'offrir aux assaillants la reddition de la place, à la seule condition que tout le monde aurait la vie sauve. Le comte et le prêtre qui venait d'officier étaient à côté du parlementaire. — « On ne fera rien aux gens de Weinsberg, hurlèrent les Rustauds; quant aux seigneurs ils mourront. » — Vous laisserez au moins la vie au noble comte de Helfenstein, répondit le négociateur. — « Il faut qu'il meure, s'écria la troupe enragée, quand même il serait cousu d'or de la tête aux pieds [1]. »

En face de cet horrible danger, Louis sentit qu'il n'avait plus qu'une chance de salut, — la fuite. Il conjura les hommes de la ville de résister encore pendant quelques minutes, pour lui donner le loisir de

[1] Ibid.

gagner la porte d'en haut et de s'y frayer un passage avec sa petite troupe. Quelques individus courageux consentaient à protéger sa retraite, mais la majorité refusait d'irriter les paysans par une plus longue résistance; les femmes sanglottaient, menaçaient, s'écriaient que les assiégeants furieux ne les épargneraient pas si l'on permettait aux hommes d'armes de s'enfuir; elles se jetaient en masse sur les cavaliers et les arrachaient de dessus leurs chevaux[1].

Maintenant d'ailleurs il eut été trop tard. Pendant ces pourparlers, ces vociférations, ces fureurs, la trahison avait accompli son œuvre. Les Rustauds, semblables à un torrent qui a brisé ses digues, pénétraient dans la ville par quatre côtés à la fois. On leur avait ouvert deux des portes, ils avaient enfoncé eux-mêmes la troisième, et quelques artisans les avaient aidés à franchir les murs en un lieu où ils n'étaient plus gardés et d'un accès facile.

— « Retirez-vous dans vos maisons avec vos femmes et vos enfants, crièrent les insurgés aux citadins, en arrivant sur la grande place, il ne vous sera fait aucun mal. » On leur obéit; en un clin-d'œil la population regagna ses demeures et en ferma les portes et les volets. La troupe de Jaecklein hurlait qu'elle voulait avoir le comte et ses compagnons pour les faire passer par les armes. Louis, les chevaliers et leurs hommes, se réfugièrent dans l'Eglise et dans le

[1] Ibid.

cimetière situés un peu plus haut, pour y défendre chèrement leurs vies. Un prêtre montra au comte un escalier tournant secret, conduisant au clocher; il y monta avec dix-huit des siens. Déjà le massacre avait commencé, les défenseurs et le chapelain du château avaient été égorgés les premiers; ceux qu'on atteignit dans le cimetière furent taillés en pièces, puis les Rustauds forcèrent la porte de l'église et se baignèrent dans le sang des malheureux qui s'étaient réfugiés dans la nef; — une dizaine de cavaliers avaient cherché un asile dans un caveau souterrain, on les y trouva, ils furent assommés. — Enfin, l'un des cannibales qui parcouraient l'édifice, découvrit l'entrée de l'escalier tournant; un frémissement de joie accueillit sa trouvaille. « Nous tenons la nichée entière, s'écrièrent ces hommes ivres de vin et de sang, tuons-les tous [1], » et ils commencèrent à monter. — Thierry de Weiler s'élança dans ce moment sur la balustrade de la tour et cria d'une voix forte à la troupe réunie au cimetière. « Nous nous rendons et nous payerons 30,000 florins de rançon! » « Une tonne d'or n'y ferait rien, s'écrièrent les Rustauds, c'est votre chair qu'il nous faut, c'est le sang de vos veines que nous voulons boire [2]. » Et en prononçant ces paroles, l'un d'eux ajusta Thierry, l'atteignit au col et le fit tomber à reculons sur l'escalier; — les paysans, qui

[1] Ibid.
[2] Ibid.

arrivaient alors, le percèrent de coups, et comme il respirait encore, ils le précipitèrent dans le cimetière. Ces monstres n'eurent pas de peine à s'emparer de cavaliers qui se trouvaient sur la plate-forme, les cinq ou six premiers qu'ils prirent furent lancés également dans le cimetière; ils y tombaient affreusement mutilés; ceux qui donnaient encore quelques légers signes de vie, étaient foulés aux pieds et déchirés en lambeaux par les hommes de Jaecklein.

Georges Metzler, le digne généralissime de ces immondes scélérats, arriva sur ces entrefaites; il ordonna de cesser la boucherie et de faire des prisonniers. On lia les mains derrière le dos au comte de Helfenstein et au petit nombre de compagnons qui lui restaient, et on les fit descendre du clocher. Tandis que Louis traversait le cimetière, garotté de la façon la plus inhumaine, ses lâches ennemis lui crachaient au visage, lui prodiguaient l'insulte et l'injure; l'un d'eux lui fit avec sa hallebarde une large blessure dans le côté, un autre le frappa à la tête d'un coup de lance. — La trahison va vite en besogne, une heure avait suffi pour accomplir ce qui vient d'être raconté; dix heures sonnaient au moment où les paysans emmenaient le comte, comme les juifs maudits avaient emmené jadis celui avec lequel le noble Helfenstein venait de s'unir par la communion.

Cependant les Rustauds avaient compté les chevaux dont ils s'étaient emparés, les morts et les prisonniers, — et ils en conclurent que plusieurs des défenseurs

de la place avaient réussi à se soustraire à leur fureur. Ils firent publier à son de trompe que tous les habitants qui avaient des hommes d'armes cachés dans leurs maisons, eussent à les livrer immédiatement, sous peine de mort. On obéit à cette affreuse injonction, trois cavaliers eurent seuls le bonheur d'échapper au massacre; quelques femmes, saisies de pitié, leur fournirent des travestissements et facilitèrent leur fuite[1]. Les vainqueurs voulaient maintenant traiter Weinsberg en ville conquise et la piller, oubliant déjà la part que les habitants du lieu avaient prise à ce glorieux exploit. Les chefs obtinrent, mais à grand'peine, qu'on se bornât à dévaliser les maisons du clergé et des individus qui avaient soutenu Helfenstein avec le plus de zèle. Quant au reste de la population, il lui fut simplement enjoint de soigner les blessés et de fournir du pain et du vin à l'armée.

L'on recueillit une immense masse de butin à l'église et au château, qui fut livré aux flammes.

Vers le soir, les chefs des rebelles se réunirent pour concerter le plan de leurs opérations ultérieures. L'exécrable Florian de Geyer, double apostat, renonçant à sa foi et à son nom, prit d'abord la parole, il déclara qu'il était urgent de brûler tous les châteaux et d'obliger les gentilshommes à se loger comme les paysans. Il ne suffit pas, ajouta-t-il, de détruire les couvents, de forcer les moines à travailler

[1] Ibid.

à la terre et de chasser partout les prêtres, les religieux et les seigneurs ecclésiastiques, il faut en user de même à l'égard de la noblesse. Désormais il n'y aura plus de gens de conditions différentes en Allemagne; une égalité parfaite y régnera. Deux mauvaises plantes parasites font obstacle à la liberté du peuple : — les clercs et les nobles; détruisons-les jusqu'à la racine, de telle sorte qu'elles ne puissent plus repousser [1] ». Wendel Hipler parla à son tour, il était d'un avis opposé. Il voulait gagner la chevalerie à la cause des paysans, parce qu'elle aussi était ennemie des princes et désirait s'en débarrasser. Il comptait obliger les gentilshommes à renoncer à tous les droits contraires à l'établissement d'une liberté parfaite, les en dédommager en leur abandonnant les biens sécularisés du clergé, et les attirer ainsi au parti populaire. George Metzler vota avec Hipler. — Jaecklein Rohrbach se tut. — Il n'était d'accord avec aucun des précédents orateurs, mais il se rapprochait davantage des sentiments de Florian. Ce qu'il voulait lui, et ce que voulaient les siens, c'était se vautrer dans le sang et dans la boue, c'était une perpétuelle et monstrueuse orgie, c'étaient le massacre, le vin, la bonne chère, c'était régner par la terreur. — Cependant le conseil tomba d'accord sur un point; on convint de marcher de Weinsberg sur Heilbronn, de forcer cette ville à entrer dans *l'association chré-*

[1] Témoignages contemporains. — Voy. Zimmermann, t. II, p. 298.

tienne, afin de couvrir de la sorte les derrières de l'armée du Neckre, et de faire ensuite une expédition dans le diocèse de Mayence, après laquelle on se réunirait aux insurgés de la Franconie, pour s'emparer d'abord de Wurzbourg, puis de Trèves et de Cologne [1].

La journée du dimanche de Pâques s'était passée de la sorte. Jaecklein, chargé de la garde des prisonniers, les mena le lundi vers midi au pré situé en avant de la porte d'en bas. On les plaça au milieu d'un vaste cercle, c'étaient, outre le comte Louis de Helfenstein, treize gentilshommes restés fidèles à leur devoir, à leurs serments et à leur foi, appartenant tous aux premières familles du pays; puis venaient quelques jeunes valets. On leur annonça qu'ils seraient passés par les armes, genre de supplice réservé aux traîtres, aux félons, aux derniers des criminels [2]. Mais alors accourut la comtesse de Helfenstein, portant dans les bras son fils âgé de deux ans à peine et suivie de quelques femmes. Elle avait partagé la captivité du comte, elle venait essayer de fléchir ses bourreaux. Se précipitant aux genoux de Jaecklein, elle le conjura, dans les termes les plus pathétiques, de lui prendre sa fortune et de lui rendre son époux; de ne point les condamner, elle à devenir veuve, son fils à être orphelin [3]. Mais ni les larmes, ni les supplica-

[1] Ibid.

[2] Tous les auteurs ci-dessus cités. — Zimmermann, t. II, p. 300 et seq.°, d'après un témoin oculaire.

[3] Ibid.

tions de la comtesse, ni son incomparable et célèbre beauté, ne purent fléchir ces gens qui n'avaient d'humain que la figure. « Eût-il des monceaux d'or, il faut qu'il meure, » telle fut leur seule réponse. — L'un de ces monstres donna un coup de lance à l'enfant, sur le sein même de sa mère, et lui fit une profonde blessure; la malheureuse comtesse, serrée de près par quelques Rustauds, fut condamnée, demi-morte d'horreur et de désespoir, à assister à l'exécution. On y procéda immédiatement. Les paysans formèrent une double haie, la pertuisane en avant; puis les prisonniers furent lancés dans ce redoutable passage au son du tambour. Le seigneur de Winterstetten et son valet d'armes y entrèrent les premiers et tombèrent aussitôt percés de mille coups. — Puis on donna ordre au comte Louis de Helfenstein d'avancer le troisième. Il portait en main un chapelet bénit. Au moment où il parut, un musicien, nommé Melchior Nonnenmacher, natif d'Ilsfeld, s'approcha. Cet homme, ancien joueur de flûte et domestique favori du comte, l'avait quitté pour se joindre aux Rustauds [1]. Il s'approcha de Helfenstein, lui arracha son chapeau orné d'une plume, et s'en coiffa lui-même en disant : « Tu as porté assez longtemps la toque; à mon tour d'être comte. » Puis il ajouta : « Souvent je t'ai joué de la flûte lorsqu'il s'agissait d'aller à table ou à la danse; voyons, danse maintenant pour la dernière fois [2] ». — Alors il se

[1] Ibid.
[2] Ibid.

mit à jouer son air le plus gai, et le comte fut poussé dans la double haie, il tomba criblé de blessures dès le troisième pas. Les autres prisonniers subirent le même sort. Quant aux jeunes valets d'armes, on les lança en l'air pour les recevoir sur les fers des lances, ils furent déchirés en lambeaux [1].

La rage de ces cannibales n'était pas encore satisfaite. Ils se donnèrent la joie de prodiguer l'insulte au cadavre d'Helfenstein. La noire Hoffmann lui ouvrit le ventre avec un grand couteau, et arracha la graisse des intestins pour en enduire ses souliers; Nonnenmacher en frotta sa lance, un autre Rustaud orna le haut de sa pique de la chevelure de Louis. L'infâme Rohrbach dépouilla le corps, se revêtit de la fraise et du vêtement de damas du comte, puis il s'approcha de l'infortunée dame de Helfenstein et lui dit : « Regarde-moi, femme, comment me trouves-tu avec ce costume [2]? » La malheureuse devait vider le calice jusqu'à la lie; les monstres, après lui avoir arraché ses bijoux, mirent ses vêtements en lambeaux, et ils la jettèrent nue, avec son enfant blessé et sanglant, sur un char de fumier, ordonnant qu'on la menât de la sorte à Heilbronn. Lorsque le char se mit en mouvement, ils suivirent en criant : « Tu es entrée à Weinsberg assise dans un char doré, tu en sors perchée sur un charriot de fumier ». — « Notre Seigneur, répondit la noble femme avec le calme

[1] Ibid.
[2] Ibid.

d'une grande infortune, « Notre Seigneur est entré triomphant à Jérusalem le dimanche des Rameaux, six jours plus tard il a été mis en croix pour racheter les péchés d'autrui ; je souffre pour les miens, car je suis une pécheresse ; je me jette dans les bras de Jésus ; qu'il me soutienne et me fortifie [1] ». On continua à lui prodiguer les injures ; elle ne répliqua plus, et fit vœu dans son cœur de consacrer son fils au service des autels, s'il survivait à sa blessure. Il y survécut en effet et devint prêtre ; mais il conserva toujours une large cicatrice. La comtesse resta quelque temps à Heilbronn, puis elle se réfugia chez son frère George d'Autriche, prince-évêque de Liége ; elle mourut douze ans plus tard, dans la fleur de l'âge, et dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Retournons à Weinsberg. Après l'exécution des défenseurs de la place, les chefs des Rustauds tinrent encore un conseil, la séance se passa en querelles assez vives. A la suite de ces altercations dont le motif est demeuré inconnu, Florian de Geyer et sa troupe noire se séparèrent de l'armée de l'Odenwald et de la vallée du Neckre, qui perdit ainsi le seul chef qu'elle possédât, doué de quelque talent militaire.

L'affaire de Weinsberg avait eu un retentissement immense, la contrée voisine était frappée de stupeur.

Les comtes de Lœwenstein, sommés encore une fois

[1] Ibid.

de paraître au camp des paysans et de fraterniser avec eux, n'osèrent plus résister ; ils vinrent, furent traités avec la dernière insolence et souscrivirent à tout ce qu'on exigea d'eux. Les comtes de Hohenlohe également adressèrent aux Rustauds une lettre très-humble et leur firent parvenir deux fauconneaux et un quintal de poudre qu'ils leur avaient refusés jusqu'alors [1].

Les secours du Palatin sur lesquels Helfenstein avait compté, arrivaient aux environs de Weinsberg, lorsque les évènements que nous venons de raconter étaient accomplis. Vingt cavaliers, commandés par le maréchal de Habern approchaient, mais ils retournèrent sur leurs pas à la nouvelle de la catastrophe. Ils rencontrèrent en s'en allant une troupe de soixante Rustauds, conduisant un chariot de guerre, l'attaquèrent et la taillèrent en pièces.

Cependant les insurgés, fidèles à leur plan, résolurent de marcher immédiatement sur la ville libre et impériale de Heilbronn, pour la forcer à entrer dans leur confédération. Ils obligèrent les deux comtes de Lœvenstein à y aller avec eux, à pied, couverts de simples sarreaux de paysans et tenant chacun un bâton blanc à la main [2].

[1] Pappenheim. Chron., t. II, p. 195.
[2] *Ibid.*

CHAPITRE IV.

Expédition de Heilbronn.

Une terreur extrême agitait le sénat et la haute bourgeoisie de Heilbronn; leur perplexité augmenta à la nouvelle du désastre de Weinsberg, et elle fut portée à son comble lorsqu'ils apprirent que les insurgés se dirigeaient vers la ville. En effet, on vit arriver le corps commandé par Jaecklein dès le 18 avril (*mardi de Pâques*). La petite bourgeoisie se montra très-disposée à aller fraterniser immédiatement avec les paysans; et comme les magistrats s'y opposaient, et qu'en dépit des réclamations ils avaient fait fermer les portes, des voix tumultueuses s'écrièrent qu'il fallait les jeter par les fenêtres ou les faire passer par les armes. Quelques meneurs réclamaient aussi la remise des clés de la caisse publique, « *afin de voir ce qui s'y trouvait et d'examiner les comptes.* » L'agitation croissait de minute en minute et faisait présager un soulèvement général; mais alors arriva le docteur Lachmann, l'illustre réformateur, l'ami de Mélanchton, le grand agitateur de Heilbronn; remplissant pour la première fois un ministère pacifique, il réussit à calmer la foule.

Toutefois le tumulte recommença bientôt; les magistrats ordonnèrent qu'on fît des préparatifs de défense; quelques hommes riches et honnêtes témoignèrent

seuls de la bonne volonté, le petit peuple au contraire demanda de nouveau et à grands cris que l'on se déclarât pour les *frères chrétiens* du dehors; les femmes surtout firent un tapage effroyable et se montrèrent excessivement évangéliques, en brisant les armes, en versant de l'eau dans les tonnes de poudre qui avaient été portées aux murailles, et en vomissant des torrents d'injures contre tous les habitants notables de la ville.

La troupe de Jaecklein Rohrbach pillait en attendant un beau et antique monastère de Carmes, situé à la porte de la cité [1]. George Metzler arriva sur ces entrefaites avec le gros de l'armée et somma Heilbronn de lui ouvrir ses portes, déclarant « que les paysans n'en voulaient qu'aux membres du clergé et notamment aux chevaliers teutoniques, leurs mortels ennemis; que d'ailleurs ils ne feraient de mal à personne, parce que leur but unique était d'établir le règne de l'Evangile; mais que si on refusait de les recevoir, ils mettraient tout à feu et à sang, et n'épargneraient pas même l'enfant dans le sein de sa mère. » La grande majorité de la population était favorable aux Rustauds, les magistrats durent céder. Une première division des insurgés entra dans la ville; les membres du grand conseil jurèrent, quoique fort à contre-cœur, de tenir à l'avenir les paysans

[1] Crinitus, ch. XIX, p. 244.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 288.

pour frères chrétiens et bons amis ; — les couvents et maisons religieuses se rachetèrent de l'incendie pour 8,500 florins [1].

Dans l'après-midi de ce même mardi de Pâques, la ville voisine de Wimpfen envoya des députés à l'armée rebelle, fraternisa avec elle et se racheta en payant 1,200 florins prélevés sur le clergé.

Parmi les Rustauds qui entrèrent les premiers à Heilbronn, il s'en trouvait plusieurs qui avaient joué un grand rôle dans les massacres de Weinsberg. Ils portaient les vêtements du comte de Helfenstein ; la malheureuse comtesse désira racheter ce qui avait appartenu à son époux, pour éviter que ces chères reliques ne fussent profanées davantage ; n'ayant plus d'argent, elle eut recours à un brave artisan qui lui prêta quinze florins à cet effet [2].

Dès que les insurgés se trouvèrent dans Heilbronn, le corps de la magistrature perdit jusqu'à la dernière ombre de son autorité. Associé à la populace, un groupe nombreux de paysans se rendit d'abord au couvent de Sainte-Claire, s'empara des provisions, des vins, des chevaux et du mobilier qui s'y trouvaient; et comme l'intendant de la maison voulait s'y opposer, l'un des bandits lui cria, aux applaudissements de la troupe entière : « Si tu ne te tais, on va t'écorcher vif ; tout ceci est de bonne prise, il n'y a

[1] Oechsle, p. 110 et seq., d'après les pièces déposées aux archives.

[2] Zimmermann, t. II, p. 472. — Nach den Bundes akten.

plus d'autres maîtres et seigneurs au monde que nous. » — « Nous allons traiter tous les messieurs de façon à leur faire porter envie au dernier gardien de pourceaux », hurla un autre énergumène [1].

Du couvent de Sainte-Claire, on passa à la maison teutonique. Les vassaux de l'ordre étaient les plus empressés parmi les pillards : « Nous avons souvent amené ici des vivres pour M. le commandeur, disaient-ils, il est temps que nous en emportions. »

Jaecklein nomma en ce lieu un grand-maître du butin, et lui donna plusieurs subordonnés, afin que l'opération se fît avec une certaine régularité et qu'on ne mît pas le feu à l'édifice. On commença par la destruction des livres et des papiers ; puis on laissa entrer les Rustauds, hommes, femmes et enfants, en leur permettant de prendre ce qu'ils trouveraient. On les voyait sortir de la maison chargés de meubles, d'argenterie, d'ornements d'église, de grains, de vin, d'avoine, etc. Le tout était porté à Jaecklein ; il avait établi dans la cour du couvent un grand bazar et présidait à la vente générale, pour remettre à chacun, après l'opération, une part du butin en argent comptant.

Les honnêtes bourgeois, les vénérables bourgeoises de Heilbronn surtout, auxquels le nouvel Evangile avait donné des idées très-larges sur le droit de propriété, en particulier lorsqu'il s'agissait

[1] Zimmermann, t. III, p. 473. — Témoignages contemporains.

du clergé et de l'Eglise, profitèrent de l'occasion pour faire des marchés fort avantageux. Ils s'approvisionnèrent, se meublèrent, se vêtirent pour longtemps et à vil prix; les chasubles, les aubes, les autres ornements sacerdotaux furent achetés par des femmes qui comptaient s'en faire des bonnets, des corsages et des tabliers [1]. Le docteur Martin Luther avait déclaré que l'on faisait une œuvre pie en dépouillant les évêques, les moines et les autres enfants de Bélial; la population de Heilbronn pratiquait ses enseignements avec un zèle incomparable. La perte faite en ce jour par la commanderie fut estimée à 20,703 florins [2]. Metzler eut pour sa part de butin 1,300 florins; Jaecklein emporta des rouleaux de ducats, des bijoux de prix et de belles pièces d'orfèvrerie d'église [3]. L'ivresse des paysans ne connaissait plus de bornes; ils parcouraient les rues en triomphateurs, entraient dans les maisons des familles paisibles, le verbe haut, l'insulte à la bouche, bras dessus, bras dessous avec la canaille de la ville, qui partageait leur joie et leurs transports.

Si, au milieu de ce dévergondage, de cette victoire sans combat ni résistance, la ville même de Heilbronn fut épargnée et échappa à une destruction complète, cela doit être attribué à l'influence des nombreux amisque les Rustauds avaient dans la place, et dont

[1] Ibid.
[2] Oechsle et Zimmermann, loc. cit. — Inventaire contemporain.
[3] Ibid.

les demeures et les personnes eussent été également compromises dans un désastre général. Ces gens, tout en étant partisans des insurgés, étaient restés bourgeois de Heilbronn et veillaient au salut de la cité, auquel ils étaient personnellement intéressés. Dans leur nombre figurait un citadin, parent de Metzler et de plusieurs des chefs Rustauds, nommé Jean Müller et plus connu sous le sobriquet de Flux. C'était un individu vaniteux, sot, très-épais, bouffi de son importance, fier à la fois de sa riche taverne et de ses relations avec les augustes capitaines des régénérateurs du monde; en cette occasion il rendit de grands services à sa ville natale et la sauva du pillage.

Cependant, dès le jeudi de Pâques, il y eut de nouvelles difficultés, de nouveaux embarras. Les paysans exigeaient qu'en sa qualité de cité amie, Heilbronn équipât et armât un corps de 500 volontaires destinés à se réunir à la troupe de la vallée du Neckre, et portant un étendard aux armes de la ville. Les magistrats craignaient également d'irriter les rebelles par un refus, et de se brouiller avec la ligue de Souabe, en ayant l'air de se déclarer ouvertement pour eux. Ils eurent recours encore à l'intervention de Flux, et, à la suite de longs pourparlers, ils autorisèrent les volontaires du lieu à se réunir aux Rustauds et leur fournirent des armes. Flux prit le commandement de cette troupe et lui remit un étendard de fantaisie. Puis les magistrats écrivirent à la commission

permanente d'Ulm pour s'excuser, alléguant la nécessité et l'impossibilité de résister à une force majeure [1].

Tandis que l'armée stationnait à Heilbronn, Florian de Geyer et sa troupe noire ravageaient la contrée voisine, forçaient les seigneurs et les communes à devenir membres de l'*Association chrétienne*, faisaient une nouvelle invasion à Neckarsulm et y enlevaient l'artillerie de la place. Quelques bandes détachées de l'armée de Metzler circulaient aussi de divers côtés. L'un de ces corps s'empara de Neidenau; un autre prit le fort teutonique de Scheurenberg, qui se rendit sans résistance parce que l'un des défenseurs du château, traître à son devoir et ami secret des paysans, avait *mouillé* la poudre au moment de leur arrivée. Ils y trouvèrent des canons de différents calibres. Le château fut pillé d'abord, brûlé ensuite. Le fort de Horneck, près de Gundelsheim sur le Neckre, éprouva le même sort; les Rustauds y firent un butin énorme. Horneck servait de résidence habituelle à Thierry de Clée, grand-maître de l'ordre teutonique; celui-ci, voyant ses sujets plus disposés à s'allier avec les insurgés qu'à le défendre, s'était éloigné le 17 avril, pour chercher un refuge à Heidelberg [2].

Après avoir saccagé le pays environnant, la tourbe

[1] Zimmermann, t. III, p. 483 et seq.* — Bundesakten.

[2] Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 189.
Crinitus, ch. XVIII, p. 244.
Oechsle, ch. II, p. 115 et seq.* — Archives locales.

immonde des Rustauds quitta enfin Heilbronn, à l'extrême satisfaction des magistrats et de tout ce qui conservait encore quelque sentiment honnête au fond du cœur. Les habitants paisibles se réjouissaient en voyant partir, avec les paysans, tous les mauvais sujets de la ville; — ces derniers déclaraient « qu'ils allaient tomber sur les couvents, les châteaux et les cités, qu'ils feraient une bonne boucherie et s'en donneraient à cœur joie envers les ennemis de l'Evangile [1]. »

Une troupe de femmes se joignit également à l'armée, portant cuirasses et hallebardes, et voulant travailler aussi à la propagation des lumières. Parmi ces viragos, on remarquait l'abominable Hoffmann la noire, la sorcière, que la foule croyait douée de talents surnaturels; la compagne fidèle, l'instigatrice du féroce Rohrbach, plus féroce encore que lui; la monstrueuse créature qui avait arraché les entrailles du comte de Helfenstein, et qu'un auteur allemand ne rougit point de qualifier de *Jeanne d'Arc de la guerre des Rustauds* [2]. Cette hyène avait une soif inextinguible de sang; elle eût voulu se baigner dans celui des prêtres, des nobles et des bourgeois; elle marchait à la tête de l'armée, lui promettait la victoire, l'assurait que sa bénédiction rendait les paysans invulnérables, et, d'une voix criarde qui do-

[1] Ibid.

[2] Zimmermann, t. III, p. 488.

minait le tapage de la horde indisciplinée, elle maudissait et remaudissait tout le long du chemin les ennemis des insurgés.

Les chefs avaient eu soin, en s'éloignant, de laisser quelques-uns des leurs à Heilbronn et dans la vallée de Weinsberg, pour maintenir les lieux en leur absence; ils avaient d'ailleurs dans tous les villages des amis sur lesquels ils pouvaient compter, bien qu'ils ne se fussent pas réunis à l'armée. Celle-ci se dirigea vers le diocèse de Mayence, conformément au plan arrêté à Weinsberg, et se rendit d'abord à Neckarsulm pour s'approvisionner. — Les Rustauds y vendirent à des juifs le butin qu'ils avaient recueilli dans les couvents, les châteaux et les églises. — Avant d'arriver à cette ville, Jaecklein Rohrbach et sa horde quittèrent la grande troupe pour prendre la route du Wurtemberg. Une odeur de sang et de pillage, qui venait de ce côté, tenta Jaecklein et l'engagea à se séparer de ses alliés. Nous exposerons au livre suivant les événements qui provoquèrent sa détermination. De Neckarsulm l'armée marcha sur Gundelsheim, petite ville assignée comme lieu de rendez-vous aux diverses bandes qu'on avait envoyées isolément de Heilbronn pour rançonner la contrée. Celle de Florian de Geyer seule n'y vint pas, et, après maintes expéditions, elle alla renforcer l'armée de Franconie. Le grand conseil des Rustauds reprit ses séances à Gundelsheim.

CHAPITRE V.

Goetz de Berlichingen, général en chef de l'armée des Rustauds. — Affaire d'Amorbach. — Modifications des 12 articles. — Le comte de Wertheim se fait Rustaud.

L'armée des Rustauds n'était pas, à proprement parler, une armée ; c'était une masse d'hommes de divers lieux, rassemblés, les uns volontairement, les autres forcément, et qui manquaient d'unité, d'ensemble et d'un lien commun. C'était un pêle-mêle de bourgeois, de paysans, où la subordination n'existait pas et où chacun voulait commander. On avait besoin d'un chef entendu, reconnu en cette qualité par tous, capable d'introduire et de maintenir la discipline parmi cette foule de gens désœuvrés, désordonnés, ne sachant pas faire usage de leurs armes et ne connaissant pas les premiers principes de l'art de la guerre. — La prétendue armée n'avait pas même de caisse militaire ; rien n'était organisé pour son entretien régulier et uniforme; chacun songeait uniquement à soi et pillait pour satisfaire à ses besoins.

De plus, les Rustauds s'en retournaient chez eux après quatre semaines de service, remplacés alors par de nouveaux contingents ; il en résultait qu'on n'avait jamais que des recrues. Wendel Hipler proposa de statuer, qu'à partir du moment présent on resterait réunis jusqu'à la fin de la campagne ; il de

manda aussi que l'on engageât des lansquenets, car alors précisément il y en avait beaucoup de disponibles. Hipler pensait que leur présence et leur exemple aguerriraient vite les paysans. Les deux propositions furent adoptées en conseil, mais la troupe les repoussa à une immense majorité ; chacun désirait retourner chez soi, les poches bien garnies, après avoir employé quatre semaines à battre le pays. Quant aux lansquenets on n'en voulait pas ; on connaissait leurs habitudes et l'on savait qu'en se les associant, il faudrait se résigner à leur abandonner toujours la meilleure partie du butin. Repoussés par les insurgés, les lansquenets se vendirent au comte Palatin Louis, et devinrent ainsi les ennemis de ceux qui n'avaient pas accepté leurs services [1].

Hipler fut accueilli avec moins de défaveur lorsqu'il engagea l'armée à se donner un commandant général, en la personne de Goetz de Berlichingen.

Nous disions précédemment, à l'occasion de l'entrevue du chevalier avec les Rustauds, pendant la halte au couvent de Schœnthal, que Goetz, partisan des idées de François de Sikingen et de la noblesse dégénérée et apostate de l'époque, sympathisait avec la levée de boucliers des paysans et était assez porté à faire cause commune avec eux. Mais la terrible affaire de Weinsberg, le massacre du comte de Helfenstein et de ses compagnons avaient modifié ses

[1] Oechsle, loc. cit. — Zimmermann, t. III, p. 492 et 493.

dispositions ; il ne se dissimula plus que les Rustauds devenaient aussi dangereux pour les gentilshommes que pour les princes, les évêques et les abbés, et que les châteaux étaient exposés aux mêmes risques que les couvents et les chapitres. Pénétré de cette idée et inquiet du sort de ses domaines, il pensa qu'il fallait aller au plus pressé et chercher à arrêter les progrès des ennemis du moment. Il écrivit en conséquence à l'électeur Palatin pour lui offrir ses services *gratuitement*, et se prépara à mettre en sûreté, à Heidelberg, ses effets les plus précieux. Il engagea aussi un bon nombre de seigneurs de ses amis à se rendre, le 21 avril, à Boxberg, où il devait se trouver lui-même, afin que l'on pût s'entendre sur les mesures à adopter dans les circonstances présentes. La réunion eut lieu. Berlichingen proposa aux assistants de se mettre à la disposition du Palatin [1]. Les gentilshommes, tiraillés en sens divers, haïssant les princes, mais redoutant les Rustauds, ne surent pas prendre de parti décisif et convinrent d'attendre la réponse affirmative de l'Electeur à Goetz, avant de s'engager. L'on se sépara sans être convenu de rien [2]. Or, cette réponse était arrivée au château de Hornberg pendant la conférence de Boxberg; la femme du chevalier était en couches ; sa belle-mère ouvrit la lettre, la lut; pleine de terreur en voyant qu'il ne s'agissait de rien moins que de les

[1] Oechsle, p. 245 et seq[s]. in den Urkenden.
Sartorius, p. 165 et seq[s].

[2] Ibid.

laisser, elle et sa fille, à la merci des Rustauds, elle engagea cette dernière à supprimer l'épître du prince et à n'en point parler à son mari. Le chevalier revint chez lui le 22, et demanda aussitôt si aucun message n'était arrivé en son absence, et comme on lui répondit négativement, il se décida à attendre les événements dans son château, très-étonné du silence de l'Electeur et ne sachant à quoi l'attribuer [1].

Sur ces entrefaites, Wendel Hipler avait soumis son projet aux Rustauds, et, ainsi que nous le disions, il avait passé, malgré l'opposition de la minorité; car le nom, l'épée et la main de fer de Goetz étaient célèbres : on connaissait son amour des combats, la haine qu'il portait au clergé, et la façon dont il s'était prononcé en faveur du luthéranisme. On lui envoya un sauf-conduit en l'engageant à venir au camp de Gundelsheim. Il paraît bien que Berlichingen, tout en écrivant au Palatin, était resté en relation avec Hipler depuis la visite à Schœnthal, et qu'il s'était ménagé une porte de derrière, de manière à pouvoir s'entendre avec les insurgés si cela devenait nécessaire. Il profita du sauf-conduit, se rendit au camp le 24 avril et traita immédiatement; il fut reçu membre de la *ligue chrétienne* et obtint une lettre de protection pour ses châteaux et ses terres.

Alors seulement on lui proposa de devenir général en chef de l'armée; Goetz raconte dans ses mémoires

[1] Ibid. — Plus tard, lorsque Goetz découvrit le fait, il chassa sa belle-mère de sa demeure.

qu'il refusa d'abord, malgré les instances et les menaces des capitaines des rebelles, des gentilshommes qui s'étaient joints à eux, et enfin de la troupe entière; il allégua, à ce qu'il affirme, ses liens avec la ligue de Souabe; mais tout ce qu'il put obtenir fut un répit de vingt-quatre heures. Il partit après avoir prêté serment de se rendre le jour suivant à Buchen, où le camp devait également se porter [1].

Il y vint, en effet, accompagné seulement de deux valets d'armes, et, après de longs pourparlers, il céda aux cris et aux injonctions des insurgés. Il consentit à être leur chef pour *huit jours*, mais à la condition qu'on s'abstiendrait à l'avenir de massacres, que l'on respecterait les seigneurs et les châteaux des princes et des gentilshommes [2]. La tendre sollicitude de Goetz ne s'étendit pas aux possessions ecclésiastiques; nous verrons bientôt que lorsqu'il s'agit de les piller, il se montra aussi Rustaud que les Rustauds eux-mêmes, et ne se fit aucun scrupule de s'enrichir à leurs dépens.

Les offres du chevalier de Berlichingen furent acceptées pour la forme, on exigea toutefois qu'au lieu de huit jours, il restât quatre semaines à la tête de l'armée. Ce point réglé, les insurgés déclarèrent à Goetz que leur intention était d'envahir, sous sa conduite, le diocèse de Würzbourg. « Amis, je ne

1 Ibid.
2 Oechsle Unkunden. Goetz von Berlichingen.
Sartorius, loc. cit.
Biographie de Goetz, éditée par Pistorius, p. 200.

vous le conseille pas, leur répondit le chevalier, vous n'avez rien à démêler avec l'évêque; si vous avez des sujets de plainte, adressez-vous à vos seigneurs. Pensez à vos femmes, à vos enfants, à vos maisons. Dès que vous vous éloignerez pour marcher sur Wurzbourg, la ligue de Souabe mettra le pays à feu et à sang, et vous reviendrez de votre expédition dépouillés et déguenillés comme des Bohémiens. Tâchons plutôt de nous rendre maîtres de Halle, et attaquons ensuite en rase campagne, l'armée de la ligue, votre plus dangereuse ennemie [1]. »

Mais Goetz put voir dès le premier jour que sa qualité de généralissime ne lui donnait pas d'autorité réelle. De violents murmures accueillirent ces paroles. Un misérable tailleur du Pfedelbach l'apostropha avec une véhémence inouïe et s'écria : « Nous le savons maintenant, tu es un ami des prêtres, tu as sans doute quelque parent parmi les membres du chapitre, et tu crains qu'il ne lui arrive malheur [2]. »

Bref, malgré l'avis opposé du sieur de Berlichingen, on résolut de rester fidèle au plan dès longtemps arrêté, et de commencer par le diocèse de Mayence, pour se diriger ensuite vers Wurzbourg. Le 30 avril, l'armée se rendit à Amorbach; — le plus ancien couvent bénédictin de l'Odenwald s'élevait en ce lieu. Il avait été fondé au huitième siècle par St.-Amor, qui en fut le

[1] Oechsle, loc. cit., p. 340 et seq[q].
Zimmermann, t. III, p. 501 et seq[q].
[2] Ibid.

premier abbé. Goetz et Metzler ayant mis pied à terre à la *cellerie* mayençaise, députèrent un des leurs au monastère. Cet homme rassembla au réfectoire l'abbé et les religieux et leur exposa le motif de la visite dans les termes suivants [1] : « Nous venons en frères chrétiens, avec l'intention d'opérer une réforme, et *par conséquent* — (le *par conséquent* est impayable) — nous vous sommons, sous peine de mort, de nous indiquer et de nous remettre ce que vous possédez en argent comptant, en bijoux et en objets d'orfèvrerie ; par contre, nous vous assurerons un entretien suffisant pour le reste de vos jours. » Les moines répondirent qu'ils n'avaient point d'argent (ils venaient en effet de dépenser de fortes sommes en bâtisses), mais qu'ils possédaient quelque peu de vaisselle ; et chacun d'eux présenta son gobelet à l'envoyé des Rustauds, en demandant qu'on les protégeât contre la horde qui arrivait en ce moment.

Amorbach devait éprouver le sort de Schœnthal et des autres couvents de la contrée. Les paysans pillèrent le monastère ; ils enlevèrent même les tuyaux des orgues, les autels, les tuiles et les provisions de briques ; enfin ils dépavèrent les cours et les corridors pour voir s'ils n'y trouveraient pas de trésors cachés. La bibliothèque, les titres et les chartes furent livrés aux flammes ; Goetz de Berlichingen réclama sa part de butin comme tout le

[1] Ibid. — Les expressions du message ont été recueillies dans les dépositions contemporaines.

monde, et s'empara d'un très-riche ornement d'église qu'il envoya à sa femme; la noble dame en détacha un bon nombre de perles et de pierres précieuses pour s'en faire un collier [1]. Les paysans furent enchantés de la conduite du chevalier en cette occasion, et reconnurent qu'il était vraiment un des leurs [2].

Le pillage achevé, il y eut, suivant l'usage, un grand repas ; seize calices servirent de tasses à boire aux principaux convives. L'abbé d'Amorbach, auquel on avait arraché ses vêtements pour le couvrir d'une souquenille de paysan, dut servir à table. Goetz apprit que le prélat avait gardé encore un gobelet et le lui demanda. Le vieillard l'ayant prié de le lui laisser pour son usage, Berlichingen lui frappa la poitrine de sa main de fer, et lui dit : « Vous avez bu assez longtemps dans des vases d'argent, il est temps que vous appreniez à faire usage d'ustensiles de terre cuite. » Et voyant alors l'air profondément affligé de l'abbé, il ajouta : « Ne soyez pas si triste et si découragé; regardez-moi, j'ai été complétement à bas trois fois déjà, et cependant je vis encore; c'est l'habitude qui vous manque, cela viendra [3]. »

L'armée fit une halte de plusieurs jours à Amorbach et y reçut diverses adhésions [4].

[1] Studien und Skizzen, p. 264 et seqq.
Leodius, p. 288.
Zimmermann, t. III, p. 504 et 505.

[2] Ibid.

[3] Trois semaines plus tard, la ligue de Souabe réintégra l'abbé.

[4] Oechsle, p. 118 et seqq., d'après les actes du temps.

Cependant Goetz, Metzler et les autres chefs sentaient de plus en plus la nécessité d'établir un peu d'ordre parmi les Rustauds; les fameux douze articles, livrés à l'interprétation de chacun, étaient une cause perpétuelle de troubles. Ils désiraient les modifier, mais ils ne savaient comment s'y prendre. Or, tandis qu'ils étaient à Amorbach, Jean Berlin, secret ami des insurgés et le plus retors des magistrats de Heilbronn, vint les trouver de la part de cette ville pour les prier de régler un différend survenu avec le bourg de Bœckingen, à propos d'un pré communal. Berlin était un homme parfaitement capable de faire le travail dont on avait besoin. Il s'en chargea, en réclamant l'assistance de Wendel Hipler et du chevalier de Berlichingen, et suspendit provisoirement les articles 6e, 7e, 8e et 10e. L'article 2 fut modifié, on confirma la suppression de la petite dîme, mais on décida que la grande subsisterait jusqu'à la réforme de l'Empire. Berlin changea l'article 4, en ce sens qu'il ne permît la chasse à chacun que sur son propre territoire; il adoucit le 5e, en défendant de couper le bois ailleurs que dans les lieux désignés par les autorités communales et en interdisant de conduire le bétail dans les jeunes forêts. L'article 10 fut changé aussi; l'impôt mortuaire (Todfall) resta aboli; mais on rétablit celui appelé *Handlohn* [1].

Des dispositions supplémentaires, ajoutées aux ar-

[1] Ibid.

ticles, essayaient de mettre quelques entraves au pillage et au vagabondage, de donner quelques garanties à la propriété, et obligeaient chacun à acquitter ses impôts, ses redevances et ses dettes, comme par le passé, jusqu'à la réforme générale [1].

Jean Berlin termina son œuvre le 4 mai; elle fut adoptée le jour suivant par l'assemblée genérale des capitaines et des conseillers, et l'on fit imprimer cette explication des 12 articles, afin qu'elle servît de norme et de règle de conduite à la troupe réunie de l'Odenwald et de la vallée du Neckre. Elle était précédée d'une *déclaration*, destinée à faire comprendre la nécessité de réprimer la licence présente.

Mais cette première tentative d'arracher à *l'état* sauvage les brigands qui avaient rejeté toute règle et tout frein devait susciter une violente tempête. Les Rustauds furieux y virent une atteinte portée à leurs droits les plus sacrés. La noire Hoffmann jura qu'elle éventrerait Jean Berlin avec son grand couteau; la foule criait qu'il fallait faire passer par les armes Goetz de Berlichingen et Wendel Hipler, et assommer ceux qui ne seraient pas pour la conservation des articles primitifs. D'autres paysans encore mirent le feu aux châteaux voisins de Wildenberg et de Limpach, pour montrer le cas qu'ils faisaient des nouvelles dispositions; exigèrent que l'on s'emparât de l'artillerie et que l'on plantât là les faiseurs de *déclarations*.

Pendant le tumulte, les trois principaux auteurs de

[1] Ibid.

la pièce qui excitait ces vives colères demeuraient invisibles. Jean Berlin était retourné à Heilbronn, Hipler se tenait prudemment à l'écart dans le lieu le plus retiré du camp, le chevalier de Berlichingen était allé à la rencontre du comte George de Wertheim [1]. Ce seigneur, très-mauvais sujet, très-ardent pour le nouvel évangile, et serré de près par ses vassaux révoltés, venait traiter avec l'armée des Rustauds dans l'espérance d'en user comme d'un piédestal pour prendre la place des princes après les avoir renversés. Goetz et George s'étant rencontrés, se dirigèrent ensemble vers Amorbach; au moment où ils y arrivaient, Berlichingen aperçut le château de Wildenberg en feu, et demanda avec colère qui avait osé contrevenir de la sorte à ses ordres. Les paysans en étaient au plus fort de leurs vociférations; au lieu de répondre au chevalier, ils se mirent à crier : « Arrachons-le de dessus son cheval, qu'il périsse, tuons-le »!
— Et déjà ils allaient passer de la menace à l'exécution, lorsqu'arriva George Metzler qui parvint, quoiqu'avec peine, à tirer le malencontreux généralissisme des mains des furieux. — Toutefois, à partir de ce moment, Goetz perdit presque toute son autorité; considéré comme un faux-frère par la plupart des Rustauds, objet de leur constante méfiance, il fut leur prisonnier plutôt que leur chef [2].

[1] Ibid.

[2] Oechsle, loc. cit., p. 337 et seq[e].
Zimmermann, t. III, p. 515 et 516.

Quant au comte de Wertheim, cet échantillon de l'insubordination qui régnait au camp des paysans ne le découragea pas; il conclut son traité, promit d'équiper un corps de troupes à ses frais, d'envoyer à l'armée sa belle artillerie, et d'assister en personne à l'expédition de Wurzbourg.

Sur ces entrefaites, les insurgés de la Franconie envoyèrent des messagers à ceux de l'Odenwald et de la vallée du Neckre pour les engager à hâter leur arrivée; on leur promettait bonne et cordiale *réception*.

Le 5 mai, la horde se mit en mouvement, et se dirigea vers Miltenberg, gros bourg dépendant du diocèse de Mayence. Mais avant de raconter *ce qui s*'y passa, il nous faut jeter un coup-d'œil sur les évènements qui s'étaient accomplis dans le Rhingau et dans les lieux riverains du Rhin inférieur.

CHAPITRE VI.

Troubles le long du Rhin inférieur. — L'armée de l'Odenwald et du Neckre dans le Mayençais, et son arrivée à Wurzbourg.

La doctrine issue de Wittemberg se répandit de bonne heure sur les fertiles contrées qui avoisinent le Rhin[1] et comme partout ailleurs ses premières conséquences furent la démoralisation, le trouble, l'oubli de toute loi divine et humaine, les désordres de toute nature. Nous n'avons à nous occuper ici que des pays du Rhin inférieur; les événements d'Alsace, du Palatinat et des margraviats de Bade seront racontés plus tard dans une autre division de ce travail.

La ville de Francfort fut gangrenée une des premières; déjà, en l'année 1523, de sourdes rumeurs contre le clergé et le magistrat circulaient et faisaient prévoir un orage. Alors, pour le malheur de la ville, un certain docteur Gérard Westerburg, prêtre apostat, taillé sur le modèle du trop fameux Carlostadt, vint s'y établir. La bourgeoisie, amie des nouveautés et de l'opposition, suivant son invariable coutume, fit son idole du docteur. Elle le proclama l'*homme évangélique par excellence*, s'éprit pour lui d'une passion frénétique et assiégea jour et nuit la maison qui lui servait de cénacle, afin de jouir sans cesse de ses élu-

[1] Ibid.

cubrations. Westerburg avait un acolyte digne de lui dans la personne du savetier Hans, qui ne le quittait pas plus que son ombre, se mêlait aussi de dogmatiser et prenait la parole lorsque le maître était enroué à force d'avoir péroré.

Les enseignements de ces deux hommes, touchant les franchises et les libertés chrétiennes, portèrent leurs fruits. Le 10 avril 1525, 600 bourgeois se réunirent à midi au cimetière de Saint-Pierre et commencèrent à déclamer : qui sur le clergé, qui sur les impôts, qui sur les magistrats. — Chacun des assistants faisait sa proposition; l'un voulait qu'on abolît tel usage, l'autre que l'on modifiât la constitution en tel sens, le troisième assurait d'un air grave que tout irait pour le mieux, aussitôt qu'on aurait changé toutes choses, d'après un plan qu'il avait dessein de présenter incessamment. Sur ces entrefaites, les bourguemestres, avertis du tumulte, arrivèrent pour demander ce qui se passait. On leur répondit par un tonnerre d'invectives contre les prêtres et les impôts; et la présence des deux magistrats, loin de calmer l'effervescence, devint la cause immédiate d'une explosion complète. La résolution fut prise de *réformer* séance tenante. La foule, se porta en masse au couvent des bénédictins, y enfonça la cave et les greniers, s'attabla, puis, après s'être repue et enivrée, elle alla recommencer la même orgie dans une autre maison religieuse. Cette manière de réformer était trop conforme aux exemples donnés par le docteur Martin Luther,

trop conforme surtout au goût de la populace pour être promptement abandonnée. Le même service évangélique fut célébré le lendemain 11 avril dans plusieurs couvents et dans les maisons ecclésiastiques que l'on savait hostiles aux doctrines nouvelles [1].

Pendant ce temps, messieurs les membres du sénat délibéraient et exposaient, en termes doux et paternels, aux chefs des meneurs, que leur conduite inconsidérée causerait infailliblement un dommage notable aux foires célèbres de leur ville. Cette sage observation calma le zèle outré de quelques marchands; mais la majorité des artisans des diverses tribus n'en tint aucun compte, s'arma de pied en cap et se réunit au marché aux chevaux. Les meneurs avaient fait croire à ces braves bourgeois que le grand conseil avait appelé de la troupe à cheval, pour forcer les mutins à rentrer dans le devoir [2]. Le sénat leur députa en vain Philippe Fürstenberg, le plus aimé et le plus éloquent des échevins, pour essayer de les calmer; ils s'emparèrent des tours, des murs et des portes de la ville et y mirent des sentinelles. Fürstenberg les engagea alors à désigner des mandataires chargés de négocier avec le corps de la magistrature. On suivit son conseil. Une députation fut élue le 13 avril (jeudi saint), et chargée de rédiger la liste des doléances et des prétentions de la bourgeoisie. Cette liste fut prompte-

[1] Chron. de Francfort, citée par Zimmermann, t. III, p. 524 et seq.

[2] Ibid.

ment écrite; elle renfermait 46 articles; les tribus armées la portèrent en grande pompe au sénat. La populace voulut profiter de l'occasion pour procéder fraternellement au pillage du quartier des juifs; mais les artisans arrivèrent à temps pour l'en empêcher [1].

Les articles étaient précédés d'un préambule empreint des folles idées du temps. « Dieu, y dit-on en commençant, Dieu a répandu la connaissance du pur Evangile dans bien des âmes, au moyen de son Saint-Esprit, et il a éclairé la foi d'un grand nombre de personnes; mais malgré cela, la tourbe mensongère des prêtres et des moines, continue à tenir la vérité enchaînée, et à entraver l'essor glorieux de la parole éternelle. » — Vient alors la série habituelle des déclamations contre le clergé; puis les auteurs du morceau ajoutent : « Nous devons obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes; il est donc nécessaire que nous rejettions les choses anti-divines et que nous entreprenions une œuvre céleste et fraternelle pour la gloire du Très-Haut, pour l'honneur de sa sainte parole et du Christ notre cher Seigneur, et afin d'établir sur la terre le règne de la charité et de l'union. Il faut que nous opérions nous-mêmes une réforme parmi nous, pour éviter qu'elle ne soit faite par des étrangers; nous allons par conséquent nous débarrasser des fardeaux qui nous ont été imposés, ou au moins les alléger. »

[1] Ibid., p. 526 et 527.

Ce factum, écrit dans le style de la réforme, précédait des articles parfaitement dignes d'un semblable prélude. Il y en avait de relatifs à des usages locaux, à des impôts, droits et redevances, à des abus administratifs et judiciaires dont on exigeait l'abolition. Mais la pièce était dirigée surtout contre le clergé et n'allait à rien moins qu'à la suppression de tous les usages catholiques. Les auteurs des articles insistaient en particulier sur les points suivants : le droit de nommer et de destituer leurs curés, — la participation aux charges publiques, imposée aux ecclésiastiques, — la distribution aux pauvres ou à la ville des biens des couvents, — la défense signifiée aux moines de prêcher, confesser et demander l'aumône, — la liberté de sortir des couvents et la défense d'y admettre de nouveaux sujets, — le séquestre mis sur les papiers et les trésors des monastères, — l'emploi des fondations en œuvres de bienfaisance (dès l'origine, la réforme a volé le bien d'autrui pour faire ses générosités), — l'abolition des messes pour les morts, et du célibat des prêtres.

C'étaient, on le voit, messieurs les tailleurs, cordonniers, menuisiers, pelletiers, serruriers, etc., de Francfort, s'érigeant en concile œcuménique ou en papes, et prononçant par un *motu proprio* sur toutes les questions de dogme et de haute discipline! — Encore ces vénérables bourgeois se réservaient-ils expressément le droit de décider les points qui pourraient se présenter ou être soulevés à l'avenir; et

ils exigeaient la réponse du grand conseil pour le lendemain à midi [1].

Cette réponse fut portée aux tribus réunies par Fürstenberg ; elle se bornait à quelques demi-concessions et ne les satisfit pas. — La petite bourgeoisie passa la nuit sous les armes, déclara fièrement qu'elle était devenue : empereur, pape, évêque et bourguemestre, et qu'elle ne se rétracterait sur rien. — Dans la matinée du samedi saint, le savetier Hanz, — qui devait nécessairement jouer dans cette affaire un rôle très-important, — alla dire aux magistrats que la commune exigeait l'admission pure, simple et immédiate des 46 articles. — Le savetier se sentait appuyé par un grand corps armé, et se regardait comme le temple vivant du Saint-Esprit; il le prit par conséquent sur un ton fort élevé. Le sénat, « considérant que les temps étaient mauvais et difficiles », céda sur tous les points. Il admit à perpétuité les 46 articles et prêta serment de les respecter. Cette importante décision fut célébrée au bruit des fifres et des tambours; on rouvrit les portes de la ville, l'ivresse était au comble parmi les artisans; ils se félicitaient et s'embrassaient dans les rues; l'hydre romaine était écrasée, le règne de Dieu, du pur Evangile et de la liberté chrétienne allait commencer à Francfort. Les magistrats, au contraire, étaient pleins de souci et versaient en secret quelques larmes ; — non assurément qu'ils regrettassent le pa-

[1] Ibid.

pisme ; — ils étaient zélés disciples de Wittemberg ; — mais ils venaient d'apprendre à leurs dépens que le mépris de la plus auguste des autorités entraîne tôt ou tard la chute des autorités secondaires, et que les coups qu'ils avaient portés à l'église étaient retombés en plein sur le corps respectable du sénat de la ville libre et impériale de Francfort ! — De là leurs douleurs et leurs regrets !

Les tribus, fières de leur triomphe, firent imprimer et répandre dans la contrée les 46 articles ; puis elles établirent une commission de dix membres choisis dans leur sein, et chargés de veiller à la stricte observation de la nouvelle législation. Cette commission procéda à l'inventaire des biens des couvents, et dès son installation, elle se mit en état d'hostilité ouverte contre le sénat. A chaque instant il y avait des troubles dans les rues ; la populace, à laquelle les 46 articles ne suffisaient plus, forma un complot qui fut découvert à temps, et dont le but était d'assommer les chevaliers teutoniques, les prêtres et les juifs [1].

Le docteur Westerburg et Hanz contribuaient puissamment à entretenir les désordres. La maison du premier servait toujours de lieu de rendez-vous nocturne à toutes les mauvaises têtes. Le sénat enjoignit à deux reprises à cet homme dangereux de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Il ne daigna pas répondre au premier ordre ; la se-

[1] Ibid.

conde fois il déclara : qu'il s'en irait quand cela plaîrait à Dieu, mais que pour le moment il resterait[1]. Les magistrats subirent l'humiliation avec patience, et peu de jours après, la commission des dix les força à conférer le droit de bourgeoisie à ce même Westerburg.

Les événements de Francfort eurent un grand retentissement dans la contrée. Mayence fut la première à imiter ce glorieux exemple. Le 25 avril, pendant la procession de la croix, une grande partie de la bourgeoisie se rassembla en armes sur la place du marché, et délivra quatre prédicants que leurs discours hérétiques et incendiaires avaient fait jeter en prison. Les mutins s'emparèrent ensuite de l'artillerie et des clefs des portes de la ville, et le grand chapitre se vit dans la nécessité d'admettre 31 articles qu'ils lui présentèrent. Ils étaient calqués sur ceux de Francfort, quoique plus modérés.

Presqu'en même temps l'émeute et le poison des nouvelles doctrines s'étendirent sur la plupart des villes de la contrée ; des scènes tumultueuses agitèrent Boppart, Wesel, Trèves, Cologne, Coblence, Bonn, Clève, Dusseldorf, etc., la populace de ces lieux voulait également une réforme religieuse et civile.

Quant aux paysans du Rhingau, leur premier rassemblement se fit dans la plaine de Saint-Barthélemy, le 23 avril, deux jours avant l'émeute des Mayençais. Ils formulèrent aussi leurs plaintes et leurs

[1] Ibid., p. 534, tiré des archives de Francfort.

prétentions en 31 articles, dont les uns, relatifs à des droits civils et politiques, reproduisaient à peu près les exigences des insurgés de la Souabe et de la Franconie; tandis que les autres avaient trait à la prétendue pure parole de Dieu, et réclamaient l'abolition de la plupart des institutions et des usages du Catholicisme.

Ces articles furent présentés au chapitre de Mayence, Albert de Brandebourg, cardinal archevêque étant absent.

Le chapitre déclara qu'il en fallait conférer avec Guillaume de Honstein, évêque de Strasbourg, qui gouvernait le diocèse en qualité de lieutenant de l'Electeur, et qui se trouvait alors à Achaffenbourg.

Cette réponse calma une partie des insurgés; ils résolurent d'attendre le résultat des pourparlers entamés avec Guillaume. Les autres, au contraire, en particulier ceux de Johannisberg et d'Eibingen, exigèrent qu'on fît droit immédiatement à leurs demandes. Ils se réunirent en armes, le 1er mai, sur un pâturage situé à une lieue du Rhin, près du couvent d'Eberbach, et auquel les genèvriers dont il était couvert, avaient fait donner le nom de Wachholder; ils y convoquèrent les paysans et les chevaliers des pays environnants.

La noblesse se rendit à l'appel des Rustauds et se mit à la tête du mouvement le 5 mai. En cette même journée, l'avant-garde de l'armée du Neckre et de l'Odenwald entrait dans le diocèse de Mayence, pil-

lait le bourg de Miltenberg et se dirigeait vers Achaffenbourg.

L'évêque de Strasbourg résidait dans le château fortifié qui domine cette ville. Il avait ordonné en vain aux vassaux du diocèse de s'armer et de se tenir prêts à entrer en campagne. Au lieu d'obéir, les habitants d'Achaffenbourg, séduits également par les nouvelles doctrines, avaient commencé le siége du fort, et maintenant ils trouvaient de zèlés auxiliaires dans les premiers détachements de la grande troupe ennemie [1].

Abandonné de tous, n'ayant de secours et d'appui à attendre de personne, menacé à la fois par les rebelles du Rhingau, et par ceux qui arrivaient de la vallée du Neckre et de l'Odenwald, Guillaume de Honstein céda à la nécessité, traita avec ces derniers, et fut obligé d'admettre leurs conditions. C'étaient d'abord les douze articles, modifiés toutefois par la déclaration d'Amorbach, et en outre plusieurs dispositions supplémentaires également déplorables. — On accordait aux rebelles amnistie complète pour le passé. Il fut stipulé que les villes et bourgs de l'Électorat se soumettraient aux chefs de l'armée, qu'ils fourniraient à cette armée des vivres et des munitions, lui accorderaient le passage en tous lieux, que chacun serait libre de se réunir à elle. — D'autres articles étaient relatifs à la

[1] Crinitus, ch. XX, p. 245.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 289.
Sartorius, p. 140 et seq[e].

sécularisation des couvents, à l'abolition des vœux monastiques, à la dispersion des moines et des religieuses. — Les Rustauds exigèrent également qu'avant un mois révolu toute la noblesse du diocèse comparût en personne à l'armée, pour fraterniser avec elle, et que le clergé payât dans la quinzaine et en bonnes espèces sonnantes, une somme de 15,000 florins à l'association chrétienne. Ce traité fut signé dans la matinée du 7 mai, par l'évêque de Strasbourg, et par Laurent Truchsess, doyen du chapitre de Mayence, d'une part, et de l'autre par George Metzler et Goetz de Berlichingen [1].

Le même jour, le gros de la bande des insurgés du Neckre et de l'Odenwald entra à Miltenberg, que son avant-garde avait déjà traversé; c'était le lieu où résidait habituellement le rusé Weigand, l'écrivain démagogue; alors il était absent. Les Rustauds considéraient, à tort ou à raison, cet homme comme l'un des principaux auteurs de la déclaration d'Amorbach, qui les avait si violemment irrités; sans tenir compte des lettres de protection et de sûreté que lui avaient données leurs chefs, ils dévalisèrent ses deux maisons, qui avaient été épargnées lors du précédent pillage, puis ils se remirent en marche. Vers le soir ils arrivèrent à Hochberg, en vue de Wurzbourg, et y campèrent au mo-

[1] Crinitus, loc. cit.
Gnodalius, loc. cit.
Leodius, p. 289.
Sartorius, p. 150.

ment où les insurgés de la Franconie débouchaient à Heidingsfeld, sur le rivage opposé du Mein [1]. Florian de Geyer et la bande noire y étaient depuis le 5 mai.

25,000 insurgés, venus de différents côtés en l'espace de deux jours, se trouvaient maintenant auprès de la capitale de la Franconie ; ils opérerent leur jonction, sommèrent en vain la garnison du Frauenberg d'admettre leurs 12 articles, et convinrent de rester réunis jusqu'après la prise de ce fort, qu'ils considéraient comme la clef du pays.

Les bourgeois de Wurzbourg leur firent grand accueil ; les capitaines des insurgés se formèrent en conseil et tinrent leurs séances dans la salle du chapitre de la nouvelle cathédrale. Les membres de ce conseil étaient, pour la troupe de Franconie : Jacques Kohl, Florian de Geyer et Bernard Bubenleben, auxquels on associa plus tard Etienne de Menzingen et Ehrenfreid Kumpf. — Les principaux délégués de l'Odenwald et du Neckre étaient : Georges Metzler, Goetz de Berlichingen et Wendel Hipler, l'âme de tout le mouvement. On résolut de commencer sur le champ les opératious du siége.

Metzler et le chevalier de Berlichingen envoyèrent, après leur arrivée à Wurzbourg, huit députés dans l'électorat de Mayence, pour faire prêter serment aux communes qui n'étaient pas encore entrées dans

[1] Voy. liv. II, ch. V.

leur alliance, et pour toucher l'amende de 15,000 florins que devait payer le clergé. Ils accomplirent leur mission sans difficulté; le pays était pour les Rustauds.

La réunion au Wachholder subsistait toujours et recevait de jour en jour de nouvelles adhésions. Les insurgés se faisaient traiter par le couvent voisin d'Eberbach, dont ils vidèrent en cette occasion le célèbre grand tonneau, rival de celui de Heidelberg.

Le 9 mars, l'évêque de Strasbourg et le doyen du chapitre, voyant que l'émeute gagnait de tous les côtés, se rendirent eux-mêmes au Wachholder, afin d'éviter de plus grands excès, et signèrent les articles des paysans, l'évêque pour l'Electeur, le doyen pour le chapitre. Une troupe armée et menaçante les entourait et exigeait impérieusement la conclusion immédiate du traité. — Les insurgés forcèrent ensuite les couvents à signer également, c'est-à-dire, à consentir leur arrêt de mort; à livrer leurs franchises, leurs papiers, leurs priviléges, leurs sceaux, leurs titres, leurs armes, leurs provisions et leurs revenus; ils s'engagèrent à ne plus recevoir de novices et à donner à chaque religieux qui voudrait reprendre sa liberté, 200 florins en argent, ses livres, ses vêtements, enfin à se laisser visiter de trois en trois mois, par les délégués des gentilshommes et des paysans de l'association.

Malgré cette désastreuse convention, l'insurrection du Rhingau fut infiniment moins hideuse que celle de

la Souabe et de la Franconie. Cette modération relative est due au profond respect que Guillaume de Honstein avait généralement inspiré. Les sujets Mayençais, tout en se révoltant contre lui, ne pouvaient se défendre de vénérer un prélat dont la mansuétude et la charité paternelle les avaient préservés de bien des maux [1].

[1] Oechsle, loc. cit.
Sartorius, p. 154 et seq^{q}.
Zimmermann, loc. cit.

CHAPITRE VII.

Embarras de Luther; son premier écrit à propos de la guerre des Rustauds.

Luther avait appelé le peuple aux armes, non seulement par des messages secrets, mais encore par des écrits répandus à profusion et rédigés dans les termes les plus énergiques et les plus incendiaires. Il en a été question dans notre introduction.

Cependant le réformateur, tout en prêchant la révolte, n'avait pas cru à la possibilité d'une victoire complète des insurgés du bas-étage. Ami et allié des Sikingen, des Hutten, de la chevalerie révolutionnaire en un mot, comptant aussi sur l'appui de plusieurs princes, partisans intéressés de ses doctrines, il n'avait vu dans les habitants des campagnes, nous le répétons, qu'un instrument de destruction qu'on brise ou qu'on remet à sa place après s'en être servi. La pensée ne lui était pas venue que cet instrument pût s'aviser un jour d'agir en dehors de la direction qui lui serait imprimée.

Mais le soulèvement des Rustauds avait pris un développement formidable, contrairement aux prévisions de Luther. Les paysans venaient de lui envoyer leurs 12 articles pour les soumettre à son approbation; la guerre était devenue une lutte à mort entre eux et leurs seigneurs, et dans ce combat, les princes, par-

tisans des doctrines nouvelles, ne montraient pas moins d'animosité que les autres contre les rebelles.

Obligé de se prononcer à propos de la missive que lui adressaient les insurgés, l'apôtre de Wittemberg éprouva la perplexité la plus cruelle, le plus mortel embarras. — On ne pouvait savoir encore auquel des deux partis resterait la victoire, et il était de la politique de Luther de demeurer en bons termes avec les vainqueurs, quels qu'ils fussent; de ne se brouiller avec aucun de ceux sur le concours desquels il comptait pour ruiner et renverser l'Eglise catholique. D'ailleurs en se déclarant pour les Rustauds, il se mettait à dos tous les puissants de l'Empire dont il pouvait avoir besoin d'un moment à l'autre; en se prononçant en faveur des princes et des seigneurs, au contraire, il se brouillait avec une nombreuse armée, et il mettait en jeu ce qu'il avait de plus cher au monde, sa popularité; il la voyait passer aux mains exécrées d'un Carlostadt, d'un Zwingle, ou de l'apôtre des masses, du redoutable Thomas Munzer!.....

Dans cette position critique, il fallait trouver moyen de réunir tout le monde, pour tomber sur l'ennemi commun, sur l'Eglise; — ou bien encore s'arranger de façon à passer entre les deux partis, et à gagner un poste d'observation, sans se compromettre vis-à-vis de personne. De cette manière on se maintenait *en position* d'arborer l'étendard de celui auquel resterait la victoire définitive, et d'affirmer en temps opportun, qu'au fond on avait toujours incliné pour lui. *C'est ce*

que fit le docteur Martin, dans son *exhortation pacifique* sur les douze articles des Paysans, qu'il publia alors. — Toutefois la cause des Rustauds avait dans ce moment des chances de succès; ils triomphaient partout; par conséquent c'est de ce côté aussi que semblent se porter les sympathies du prudent réformateur, dans l'écrit en question.

Les historiens protestants se sont efforcés de jeter un voile sur la profonde infamie de Luther, et de faire admettre que sa première adresse aux paysans avait été rédigée au commencement de leur révolte, avant les pillages et les massacres. Ils ajoutent que le second écrit, — dont nous parlerons plus tard et dans lequel il engage tout le monde à assommer les Rustauds, — avait été motivé par les horreurs dont les rebelles s'étaient rendus coupables. — C'est un impudent mensonge, un mensonge volontaire fait en pleine connaissance de cause; il n'y a rien de plus péremptoire et de plus impitoyable que *les dates*; or, les infamies de la Souabe et de la Franconie, la destruction par le fer et par le feu, des églises, des couvents et des châteaux, et les massacres de Weinsberg étaient des faits accomplis le 16 avril, et l'exhortation pacifique de Luther fut rédigée et publiée quelques semaines plus tard[1]. La seconde adresse est postérieure aux revers des paysans, c'est là ce qui explique le changement de ton de l'auteur.

[1] Lutheri opera Ed. de Walsh, t. XVI, p. 58 et seq., ou Ed. d'Altenbourg, p. 114 et seq.

Dans le premier écrit, il s'adresse d'abord aux princes et aux seigneurs ; ici le style de la pièce indique clairement que le réformateur croyait au fond du cœur à la victoire des paysans. Son langage est celui d'un démagogue porté, par les évènements, des derniers bas-fonds de la société au faîte du pouvoir, et ivre de ses succès. L'outrecuidance la plus arrogante, le cynisme de l'orgueil satisfait, percent à chaque ligne. « C'est à vous, princes et seigneurs, dit-il au début, c'est à vous surtout, évêques aveugles, prêtres et moines fous et endurcis qui ne cessez d'agir contre le pur Evangile, — c'est à vous que nous devons les désordres et les insurrections. — Vous gouvernez en écorchant et en écrasant, pour satisfaire à votre orgueil et à votre magnificence; l'homme du peuple ne veut ni ne peut supporter cela. Vous avez déjà l'épée sur la nuque, et cependant vous croyez être encore bien en selle; cet aveuglement vous cassera le cou, je vous en préviens. — Souvent je vous ai engagé à méditer le passage du psaume : *Effudit contemptum super principes*, — il a versé le mépris sur les princes ; — vous voulez avoir la tête brisée ; ni conseils, ni avis ne servent. Vous êtes causes de la colère de Dieu, elle va éclater sur vous si vous ne changez..... Sachez-le bien, mes chers messieurs, Dieu ne tolèrera pas davantage vos excès. Il faut que vous cédiez aux ordres divins ; si vous n'y consentez de gré, ce sera d'une façon terrible et forcée. — Assommez tous les paysans et le Seigneur en

suscitera d'autres, car il veut vous frapper et il vous frappera. — Ce ne sont pas les paysans qui s'élèvent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vous châtie. — Il en est parmi vous qui ont dit : « *Et dussions-nous sacrifier hommes et domaines, nous extirperons la doctrine luthérienne.* » Que vous en semble? la prophétie commence-t-elle à s'accomplir, quant à la perte des hommes et des domaines? Ne plaisantez pas avec Dieu, mes chers messieurs; les Juifs aussi disaient : nous n'avons pas de roi (Jean 19, 15), et ce mot s'est accompli de telle sorte qu'ils sont condamnés à n'en pas avoir éternellement. » — Après cette sortie, Martin revient brusquement sur ses pas, car il ne veut pas rompre complètement avec les princes et les seigneurs, qui peuvent être appelés à lui rendre encore de notables services, et dont, après tout, la défaite n'est pas consommée. Il proteste qu'il est parfaitement innocent de la révolte, qu'il a fait son possible pour tenir le peuple en soumission et en respect, même vis-à-vis des autorités tyranniques. « Mais, ajoute-t-il : « Si Dieu veut vous punir, s'il permet au diable de susciter les populations contre vous, au moyen des faux prophêtes, qu'y pouvons-nous, *moi et mon Evangile?* Si à présent je voulais me venger de vous, je rirais dans ma barbe, je regarderais faire les paysans, ou bien même je me joindrais à eux pour rendre les choses pires encore. Mais que Dieu m'en préserve, comme il m'en a préservé jusqu'à présent...» Luther engage ensuite à ne pas opposer de résistance

aux Rustauds, de crainte de les rendre plus furieux ; il veut qu'on les gagne par la raison et la douceur. C'était au moment où ils mettaient à feu et à sang la moitié de l'Empire qu'il donnait ce charitable conseil.

Passant ensuite à l'examen des douze articles qui lui ont été communiqués, il les déclare rédigés dans un esprit fort doux, quoique dans un intérêt privé et étroit, et il a soin de dire : que pour sa part il pourrait proposer d'autres articles d'une bien plus grande importance, concernant l'Allemagne et le gouvernement en général. Il approuve en finissant les plaintes des paysans touchant les abus dont ils demandent la suppression, et il rappelle que les autorités ne sont pas instituées pour rechercher leurs propres avantages, mais pour veiller à ceux des sujets [1].

S'étant assuré de la sorte la faveur des insurgés pour le cas où ils resteraient vainqueurs, il fallait se ménager aussi une porte de sortie dans l'hypo-

[1] D'après la manière dont Luther parle ici, on devrait le croire plein de compassion pour les paysans, mais ce n'était qu'une feinte afin de se rendre agréable aux insurgés. Les véritables sentiments de l'apôtre à ce sujet, sont exprimés dans une lettre qu'il écrivit postérieurement à un comte Henri d'Einsiedeln. Ce seigneur éprouvait des scrupules touchant certaines charges imposées arbitrairement, par ses ancêtres, aux paysans de ses domaines. Il croyait devoir les abolir et consulta Luther, qui lui répondit : « Il n'est pas bon de renoncer à des droits en faveur des paysans, il est utile que l'homme du commun soit accablé de charges, autrement il devient outrecuidant. » (Studien und Skizzen, p. 318.) Mais Luther se garda bien de manifester cette pensée qui était au fond de son cœur, alors qu'il tenait encore à ménager les Rustauds.

thèse contraire, et ne pas se brouiller à tout jamais avec l'adverse partie. La seconde division du travail de Luther, s'adresse par conséquent aux Rustauds; mais, — nous le répétons, — comme, au moment où il écrivait, leur cause semblait triompher, il les apostrophe d'un ton infiniment plus doux que les princes et les gentilshommes : *Très-chers amis et messieurs* (Liebe Freunde und Herren) leur dit-il en commençant, — (les incendiaires et les assassins de la Souabe et de la Franconie, les profanateurs de tout ce qu'il y a de saint et de sacré, étaient en effet des amis bien dignes du docteur Martin), « Très-chers amis, — les puissants et les seigneurs qui défendent de prêcher le pur Evangile et qui accablent les gens outre-mesure, ont mérité que Dieu les renverse de leurs siéges, car ils pèchent contre le Tout-Puissant et contre les hommes, et ne peuvent faire valoir aucune excuse. » — Après avoir emmiellé de la sorte le bord de la coupe pour essayer de faire passer la potion un peu plus aigre qui devait suivre, Luther engage *fraternellement* et *amicalement*, les paysans *ses très-chers messieurs et frères* (sic) à sonder leurs consciences, à discerner l'esprit et les sentiments qui les font agir, et à ne pas croire aux paroles des premiers prédicants venus; car, ajoute-t-il — « l'abominable Satan a réveillé de nos jours et sous le nom de l'Evangile une foule d'esprits de révolte et de meurtre qui remplissent le monde. » Puis, oubliant ce qu'il vient de dire aux seigneurs, oubliant aussi qu'il avait engagé très-peu d'années auparavant :

tous les fidèles à se laver les mains dans le sang des papistes, oubliant enfin qu'il avait attisé le feu de la révolte alors qu'elle se préparait, en déclarant : *qu'il valait six cents fois mieux voir périr tous les évêques et détruire tous les chapitres et les couvents, que de permettre à une seule âme de demeurer dans les ténèbres du papisme*, — renonçant en un mot à tous ses antécédents, — Luther se pose en champion de la paix. Il proclame que son *Evangile* n'a rien de commun avec la rébellion, il entasse les citations pour prouver que le Seigneur s'est réservé la vengeance, qu'il défend toute espèce de révolte et que celui qui tire l'épée périra par l'épée. Le chrétien, dit-il, n'a d'autre droit que celui à la croix et à la souffrance ; il donne sa robe à celui qui lui prend son manteau, il tend sa joue droite à celui qui le frappe sur la gauche, il ne se fait pas justice lui-même, il recommande sa cause à Dieu. »

Assurément jamais Luther n'avait songé à pratiquer les leçons renfermées dans cette touchante homélie. — Il écrit encore : « Le diable a suscité parmi vous des prophètes assassins, son but en faisant cela a été d'anéantir *mon Evangile* et de me dévorer moi-même. Mais que m'importe ; qu'il m'avale et que le ventre lui en crève. » ... Le docteur termine le préambule adressé aux paysans en affirmant « que, par ces paroles, il n'entend en aucune façon justifier la conduite indigne de leurs oppresseurs ; puis il déclare que, ni d'un côté ni de l'autre, ils ne méritent d'être qualifiés de chrétiens et que Dieu se sert des deux par-

tis pour opérer un châtiment réciproque ; enfin, il dit aux paysans que, si la mission qu'ils prétendent accomplir leur vient de Dieu, ils doivent le prouver par des signes et par des miracles. » — Luther, cependant, n'avait jamais démontré la sienne de cette façon, quoique les défenseurs de l'Eglise l'en eussent sommé à plusieurs reprises.

Le morceau que nous venons d'indiquer sert d'introduction à la seconde partie du factum du prétendu réformateur ; il passe ensuite de nouveau à l'examen des douze articles. Il vient de les approuver dans la première division de son exhortation ; cette fois-ci, il les blâme, il trouve contraire à l'Evangile ce qu'il y a déclaré conforme. S'adressant alors aux deux partis, Luther se maintient dans sa position équivoque, de manière à pouvoir se placer, à l'avenir, du côté des vainqueurs, quels qu'ils soient. Il se donne les airs d'un supérieur impartial, appelé à prononcer un jugement en dernière instance ; il proclame qu'il y a des torts réciproques, que de part et d'autre on agit contrairement à l'Evangile, et qu'on empêche de la sorte son extension en Allemagne. « Quant à vous, seigneurs, dit-il, l'Ecriture et l'histoire vous apprennent comment sont punis les tyrans : les poëtes payens eux-mêmes vous enseignent qu'ils ne meurent guères de mort naturelle et qu'ils périssent d'une manière sanglante. Or, il est certain que vous gouvernez d'une façon tyrannique et désordonnée, que vous opprimez l'Evangile, que vous écorchez et écrasez les pauvres ;

ne vous flattez donc pas de l'espoir de mourir d'une façon différente de vos pareils. »

« Et pour vous, paysans, l'Ecriture et l'expérience vous démontrent que jamais mutinerie n'a pris bonne fin; les jugements de Dieu ont été sévères à cet égard. Vous agissez mal en vous posant en juges et en vengeurs dans votre propre cause; vous portez indignement le nom de chrétiens, vous êtes aussi sous la colère de Dieu, et quand bien même vous l'emporteriez et vous détruiriez toutes les seigneuries, vous finiriez par vous entredéchirer, semblables à des bêtes sauvages. »

Comme péroraison, Luther propose aux seigneurs et aux Rustauds de désigner des arbitres et de leur remettre la décision des points en litige. Il engage les princes et la noblesse à se relâcher de leur tyrannie, à descendre de leur hauteur, *afin que les gens du commun trouvent de l'espace pour respirer et pour vivre*, il exhorte les paysans à céder sur quelques-uns de leurs articles. — Puis prononçant *ex cathedrâ*, il déclare *éternellement maudits* ceux qui ne suivront pas son conseil, et il s'applaudit d'avoir parlé en conscience. « Dieu veuille que ce n'ait pas été en pure perte, » dit-il en finissant. La dernière proposition de l'apostat ne tendait à rien moins qu'à la ruine de l'Allemagne. On ne sait s'il faut l'attribuer à l'aveuglement d'un orgueil qui prétendait trancher les questions les plus ardues, ou si elle a été la conséquence d'une perfidie calculée. En considérant les paysans

et leurs chefs comme une puissance dans l'Empire, comme une armée légalement constituée avec laquelle on traite d'égal à égal, on eut exalté de plus en plus leur orgueil et leur insolence. C'en était fait à jamais des idées d'ordre, de subordination et de respect sans lesquelles l'existence des états est impossible.

Les victoires de George Truchsess empêchèrent heureusement qu'on ne s'occupât des avis du docteur Martin. Ces victoires, nous le verrons au livre suivant, firent changer de langage le lâche hérésiarque. Il renonça à son juste-milieu, inclinant vers la gauche, pour se jeter subitement à l'extrême-droite. Nous ferons connaître plus bas l'écrit qu'il publia, fort peu de temps après celui que nous venons d'analyser, quand le noble Waldbourg eut écrasé les Rustauds; alors, et d'un moment à l'autre, les paysans cessèrent d'être les *chers messieurs, les frères et amis* de Luther; ils devinrent des chiens enragés, que tout le monde était tenu d'étrangler, d'assommer, d'assassiner, — des possédés dans lesquels étaient entrés tous les diables de l'enfer et qui faisaient cueillir la palme du martyre à ceux qui mouraient en les combattant.

Au reste, le premier écrit de Luther n'eut pas les résultats sur lesquels il avait compté, et il lui fit perdre en grande partie son crédit. Les princes et les nobles lui en voulurent de la parité, du pied d'égalité sur lequel il les avait placés vis-à-vis des Rustauds, et ne considérèrent plus dès-lors *son Évangile* que comme un instrument dont ils pouvaient faire un

merveilleux usage pour s'enrichir aux dépens de l'Eglise et pour devenir papes dans leurs états. Le peuple également retira sa confiance au docteur Martin. Les Rustauds s'étaient crus de bonne foi les plus parfaits de ses disciples, les pratiquants les plus accomplis *du nouvel et pur Evangile*. Luther avait attaqué l'Eglise, la plus respectable des autorités, il avait travaillé au renversement des princes ecclésiastiques, c'est-à-dire des princes les plus anciens de l'Empire, de ceux dont les droits étaient historiquement les mieux établis. Les paysans en avaient conclu qu'ils étaient parfaitement en droit d'attaquer les autorités secondaires et de renverser aussi les seigneurs laïques; ils trouvaient avec infiniment de logique qu'il était absurde et contradictoire de vouloir défendre *le moins* après avoir permis *le plus*, et cela les choquait surtout de la part de Luther, qui avait refusé l'obéissance non-seulement au Pape, mais encore aux plus hautes autorités temporelles, à l'empereur et à la diète. Ils cessèrent par conséquent de l'écouter, et dès qu'il voulut opposer une digue au torrent qui s'était débordé à sa voix, l'apôtre, le prophète illustre, ne fut plus considéré que comme un politique soufflant à la fois le froid et le chaud, ayant deux poids et deux mesures.

[1] Luth. op., t. II, p. 87 et seq[e].

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Débuts de la guerre des Rustauds dans la Forêt-Noire et dans la Souabe.

LIVRE II.

Insurrection en Franconie.

LIVRE III.

Insurgés de l'Odenwald et de la vallée du Neckre et leur jonction avec ceux de la Franconie.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TROYES. — Typographie CARDON.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DES PAYSANS,

(SEIZIÈME SIÈCLE)

PAR

M. LE VICOMTE DE BUSSIERRE.

TOME SECOND.

Trois Portraits & une Carte de la Guerre des Paysans seront donnés avec le second Volume.

PLANCY,

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

ARRAS, MÊME MAISON, rue de-la Pomme-d'Or, 289.

PARIS, SAGNIER & BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, 64.

1852.

Société de Saint-Victor pour la Propagation des Bons Livres

LA GUERRE

DES

PAYSANS.

II.

TROYES, TYPOGRAPHIE CARDON.



Typ. Cardon.

Martin Luther,

D'après le portrait peint par Holbein.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DES PAYSANS,

(SEIZIÈME SIÈCLE)

PAR

M. le Vicomte de BUSSIERRE.

TOME SECOND.



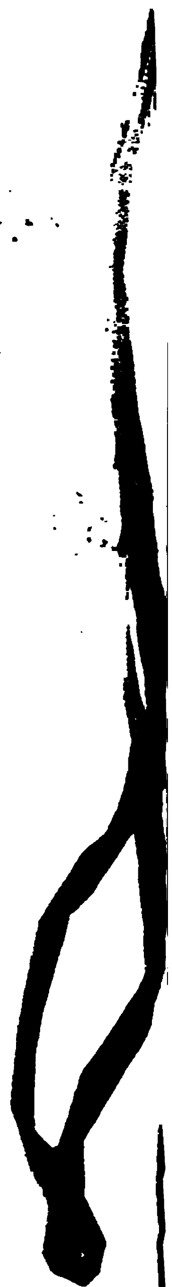
PLANCY,

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

ARRAS, MÊME MAISON, rue de la Pomme-d'Or, 289.

PARIS, SAGNIER & BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, 64.

1852.



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES PAYSANS.

LIVRE IV.

INSURRECTION DU WURTEMBERG. VICTOIRES DE GEORGE TRUCHSESS.

CHAPITRE PREMIER.

La troupe de Gaildorf et les paysans de Hall.

On se rappelle le coup de fauconneau tiré au hasard aux environs de Gottwaldhaussen, lequel avait suffi pour faire rentrer dans le devoir les insurgés du pays de Hall. Les troubles recommencèrent dans ce district à la suite du soulèvement général de l'Odenwald et de la vallée du Neckre. Les paysans des domaines de Hall, qui venaient de donner une preuve si éclatante de leur poltronnerie, exaltés par la nouvelle des prouesses de leurs *frères* de la Franconie, relevaient la tête, montraient une arrogance inouie, et ne tenaient plus aucun compte des ordres et des défenses de leurs magistrats. On voyait leurs femmes, lorsqu'elles venaient au marché de la ville, examiner soigneusement les maisons et désigner celles dont elles comptaient devenir propriétaires. « Bientôt nous serons grandes dames à notre tour, » disaient-elles d'un ton

arrogant aux bourgeoises. Les paysans de leur côté se montraient à Hall portant à leurs chapeaux la croix blanche, signe distinctif des insurgés, et commandaient des armes chez les fabricants de la cité. — Les magistrats cherchaient à les maintenir dans le devoir, en leur promettant de leur accorder, s'ils se tenaient tranquilles, tout ce qu'obtiendraient les campagnes les plus favorisées, et en les menaçant, en cas de mutinerie, de l'arrivée des troupes de la ligue de Souabe. — Mais les Rustauds ne tenaient aucun compte de ces paternelles exhortations; ils se moquaient de la ligue, et prétendaient « qu'éclopée et boiteuse, elle prenait les eaux minérales de Goeppingen pour essayer de guérir[1]. »

Toutefois le gouvernement de la ville ne se borna pas à de vaines paroles, il mit Hall en parfait état de défense, fit de copieux approvisionnements en tout genre, arma la bourgeoisie, après s'être assuré de sa fidélité, donna une solde régulière aux ouvriers sur lesquels il croyait pouvoir compter, appela un corps de 250 lansquenets et entretint des correspondances suivies avec les magistrats des villes voisines, afin d'être toujours parfaitement renseigné touchant les projets et les mouvements des insurgés. La garnison de Hall fut renforcée encore par un bon nombre de prêtres et de gentilshommes réfugiés.

[1] Guerre des paysans par Hermann Hoffmann, écrivain de la ville de Hall en Souabe en 1535, publiée par Oechsle, op. cit. p. 388 et seq.

Sur ces entrefaites, de nouveaux rassemblements s'étaient formés à Gaildorf, dans les domaines des échansons de Limpurg. Les paysans de Hall allèrent s'y réunir. La horde était nombreuse; elle prit le nom de *Claire bande commune* (Gemeiner Heller Hauffen). Le 21 avril, elle adressa aux seigneurs de Limpurg un écrit qui les sommait de venir fraterniser et d'envoyer sur-le-champ leurs hommes disponibles, leur artillerie, deux chariots chargés de pain et de vin et une paire de bœufs, le tout sous peine d'être déclarés hors la loi. La lettre étant demeurée sans réponse, fut suivie d'un écrit plus insolent encore. Cependant les insurgés s'en tinrent aux menaces pour cette fois, — ils étaient pressés d'entrer dans le Wurtemberg, où de riches couvents tentaient leur cupidité.

La position de ce pays était alors fort critique. Une fermentation extrême y régnait, et, — sauf Tubingen et Tuttlingen, — tous les châteaux et lieux fortifiés du duché se trouvaient dans l'état le plus misérable, et manquaient d'hommes d'armes, de munitions, de moyens de défense en général. L'archiduc avait envoyé en Italie, à son frère l'empereur, les troupes dont il pouvait disposer; le gouvernement autrichien, résidant à Stuttgard, avait ordonné en vain une levée en masse (*Landaufgebot*), personne n'était disposé à lui obéir, et la nouvelle du massacre de Weinsberg avait augmenté ses terreurs et ses embarras; les caisses publiques étaient vides.

La horde de Gaildorf se mit en mouvement le 23

avril; elle laissa derrière elle une forte division pour tenir en échec les échansons de Limpurg, les villes et les seigneurs qui pouvaient lui être hostiles. — Dès le premier jour, elle s'empara de la personne du capitaine Jacques Pfenningmuller, qui se rendait à Hall pour y prendre le commandement des défenseurs de la ville. Une partie des Rustauds voulait le faire passer par les armes, d'autres étaient d'avis de l'embrocher et de le rôtir vif; mais la majorité, considérant les talents militaires de Pfenningmuller, opina pour qu'il fût forcé à se joindre à la *troupe commune*. Celle-ci se dirigea d'abord vers l'antique couvent de Murrhard, fondé jadis par Louis le Débonnaire. Les Rustauds le pillèrent, abîmèrent l'église, jetèrent au vent les hosties consacrées, employèrent les calices et les ciboires aux plus ignobles usages, dansèrent sur les autels, détruisirent la bibliothèque et les archives, et eussent fini par mettre le feu aux bâtiments, si Pfenningmuller n'eût engagé les pillards à les conserver comme point stratégique important. Heureusement les moines s'étaient sauvés à temps. Les mêmes saturnales se répétèrent dans les couvents des environs, et plus d'une religieuse fugitive devint victime de la brutalité des nouveaux Evangéliques. Cette horde infâme avait d'ailleurs des chefs dignes d'elle, en Philippe Fierler, ancien bailli de Thannenbourg, et en Held, l'abominable curé apostat de Bühlerthann [1].

[1] Ibid.

De Murrhard l'armée se porta vers les vallées de Wiszlauf et de la Rems, qui étaient toutes disposées à la recevoir. Le levain du *pauvre Conrad* fermentait encore dans ces lieux; les hommes des bailliages de Goeppingen et de Schorndorf avaient leurs clubs organisés depuis plusieurs mois, et s'empressèrent de se réunir à la claire-bande [1]. Renforcée de la sorte, elle prit, en deux colonnes, la route du bourg et du monastère de Lorch, où elle arriva le 26 avril. Le couvent de Lorch avait été originairement un fort romain; les princes de la maison de Hohenstauffen en avaient fait d'abord une de leurs résidences, puis un couvent en l'année 1102. C'était le plus riche et le plus célèbre de la contrée. A l'approche des Rustauds, l'abbé Sébastien, qui le gouvernait, demanda des secours au grand-bailli de Schorndorf. Loin de pouvoir en donner, ce dernier en réclamait pour lui-même.

Les insurgés s'emparèrent facilement d'un lieu incapable de leur opposer aucune résistance. Leurs premiers actes furent d'égorger le vieil abbé, de renverser l'antique et vénérée statue de la mère de Dieu, que des milliers de pélerins avaient visitée dans le cours des quatre derniers siècles, d'ouvrir les tombeaux des Hohenstauffen pour jeter leurs cendres au vent, de briser les images des empereurs, des princes, des saints et des héros qui décoraient l'église et les chapelles, d'accabler les religieux d'outrages et de les chasser de leur

[1] Zimmermann, t. II, p. 345, tiré des archives de Stuttgard.

demeure. Puis après avoir pillé le couvent, la horde sauvage incendia l'édifice; il périt avec son inestimable trésor de documents, de livres, de titres et de chartes, l'un des plus complets en ce genre qui existât dans l'Empire. Les Rustauds demeurèrent plusieurs jours sur place pour attiser les flammes, afin que rien n'échappât à la destruction. Une vieille tour gigantesque, quelques murs d'enceinte et une partie des fondations, défièrent cependant leur rage et restèrent debout, comme pour protester contre ces sacriléges et stupides dévastations [1].

Pendant que le gros de l'armée présidait à cette œuvre, quelques petites bandes s'en détachèrent, et portèrent aux environs le meurtre et la désolation. L'une de ces bandes, composée de 300 paysans des plus déterminés et commandée par un certain George Bader, se décida à attaquer le célèbre château de Hohenstauffen. Sa garnison se composait de 32 varlets d'armes; leur chef, Michel de Reusz, était lieutenant du grand-bailli George de Stauffer, qui résidait à Goeppingen. Le château, bâti d'énormes quartiers de pierre, sur un lieu très-élevé, était, quoique vieux et délabré en plusieurs parties, l'un des plus forts de la contrée. Les 300 y montèrent pendant la nuit; les 32

[1] Gnodalius, l. II, p. 146.
Sleidan, l. 4, p. 115.
Crinitus, ch. 27, p. 249.
Geschichte des Aufruhrs ind Limpurgischen, apud Oechsle, loc. cit.
Sartorius, p. 190 et seq.

varlets, surpris et croyant qu'ils avaient à faire à toute la troupe de Gaildorf, n'opposèrent aucune résistance; le gardien des portes en jeta les clefs aux assaillants. Ils pénétrèrent dans le château sans coup férir et par la grande entrée[1]. La plupart des hommes d'armes se sauvèrent, ceux dont les paysans s'emparèrent furent jetés par dessus les murs. Puis on procéda au pillage. On chargea sur des chars ce qui pouvait être emporté et on mit le feu au château. L'incendie le dévora en entier, il n'en resta que quelques pierres éparses et à moitié calcinées. Les flammes qui détruisirent le berceau de la maison qui avait longtemps régné sur l'Allemagne, furent vues à 20 lieues à la ronde; la montagne qui portait le fort de Hohenstauffen était la plus haute de la contrée. Une foule d'autres manoirs de moindre importance éprouvèrent le même sort[2].

Le 20 avril, les insurgés sommèrent les magistrats de Hall de venir à eux, en personnes, et animés de sentiments de *charité fraternelle*[3] (in Brüderlicher Liebe), sous peine de voir leur ville attaquée et pillée par les paysans. Malgré cette invitation si touchante et si profondément fraternelle, la ville de Hall persista dans son attitude, et les magistrats ne parurent point. Ce courageux exemple ne fut pas suivi par les gentilshommes. — Les chevaliers de la contrée environnante, les échansons du Saint-Empire eux-mêmes,

[1] Ibid.

[2] Ibid. et Crusius. Schwab. chron. p. 209.

[3] Ibid.

craignant la destruction de leurs habitations, s'empressèrent maintenant d'accepter, *librement* et *volontairement*, disaient-ils, les propositions des paysans et leurs 12 articles, pour eux et leurs descendants, à perpétuité, et de fraterniser avec eux. Ils en donnèrent les titres écrits aux Rustauds et en reçurent à leur tour des *lettres de sûreté*, pour leurs personnes, leurs familles et leurs domaines. Tels étaient les faits accomplis en Wurtemberg par la *troupe de Gaildorf*, lorsqu'elle vit arriver dans le district qu'elle occupait l'armée des paysans qui s'était formée dans le duché même, et dont nous ferons connaître l'origine et la formation au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Les Rustauds du duché de Wurtemberg.

Le duché de Wurtemberg avait commencé à s'agiter presqu'en même temps que les environs de Hall et de Gaildorf.

Un premier rassemblement de Rustauds eut lieu au sommet du Wunnenstein, hauteur que couvraient des bois et de fertiles vignobles et sur laquelle s'élevait une antique chapelle consacrée à l'archange saint Michel. Des grâces nombreuses obtenues en ce lieu pendant une longue suite de siècles, lui avaient fait donner son nom de *Wunderstein* (pierre du miracle), que la langue populaire avait converti en *Wunnenstein*. La troupe, forte de 3,000 hommes, se donna pour chef Materne Feuerbacher, aubergiste à Groszbothwar. C'était un homme énergique, mais ami du repos : il quitta avec beaucoup de regrets sa taverne, que fréquentaient la noblesse et la bourgeoisie des environs, et n'accepta les fonctions de général qu'à son corps défendant et après qu'on l'eut menacé de l'égorger et de mettre sa maison au pillage, s'il persistait dans ses refus.

Le gouvernement autrichien siégeant à Stuttgard envoya inutilement et à plusieurs reprises des négociateurs à la troupe du Wunnenstein pour essayer de la disperser en lui proposant la tenue immédiate

d'une diète à laquelle les paysans seraient convoqués. Les Rustauds répondirent que les diètes n'avaient jamais servi qu'à extorquer de l'argent au peuple; ils exigeaient l'admission pure et simple des 12 articles, et ne voulaient écouter aucune autre proposition.

Dans la semaine de Pâques, ils se transportèrent du mont Wunnenstein à Gemringheim, et de là à Lauffen, où ils opérèrent leur jonction avec une autre troupe de Rustauds, qui s'était formée dans le Zabergau, sous le commandement de Hans Wunderer, de Pfaffenhofen. — Feuerbacher cherchait à maintenir un peu d'ordre dans sa petite armée, à empêcher les excès, et à prévenir le pillage et la destruction des couvents et des châteaux. Wunderer et sa horde, au contraire, avaient porté le fer et le feu partout où ils avaient passé. Ce fut également à Lauffen que le féroce Jaecklein Rohrbach vint renforcer les Wurtembergeois avec les hommes de Bœckingen. On se rappelle qu'ils avaient quitté les insurgés de la vallée du Neckre et de l'Odenwald peu après la prise de Weinsberg. L'armée, composée des trois corps réunis de Feuerbacher, Wunderer et Rohrbach, prit alors le nom de *grande troupe chrétienne*. Elle comptait 6,000 hommes. Feuerbacher en conserva le commandement en chef, pour la forme, mais son influence ne fut plus la même; on lui adjoignit un conseil composé de trente-deux membres, et les efforts qu'il fit pour obliger ses hommes à respecter la vie et

la propriété d'autrui, provoquèrent souvent de petites émeutes.

L'armée se dirigea maintenant à marches forcées vers la capitale du duché. Le 22 avril, elle campa à Bietigheim et y reçut de nouveaux renforts venus de divers lieux, entre autres du Kraichgau, et conduits par Antoine Eisenhut, prêtre apostat, très-chaud partisan de la réforme. Cet homme passe pour un des chefs les plus sanguinaires qu'aient eu les insurgés dans le cours de la guerre. Eisenhut partagea dès-lors le commandement avec Feuerbacher, et sa déplorable influence prédomina.

Cependant, les villages wurtembergeois, qui jusqu'alors étaient restés tranquilles, se soulevaient à leur tour; l'émeute grondait partout; le gouvernement autrichien, ne se croyant plus en sûreté à Stuttgard, alla s'enfermer dans la place de Hohen-Tubingen, et adressa en vain des ordres aux districts voisins pour les engager à prendre les armes et à s'opposer aux rebelles. La confusion était extrême dans la ville même de Stuttgard, surtout parmi la magistrature urbaine, qui ne voulait se brouiller ni avec les paysans, ni avec le gouvernement autrichien, ni avec la ligue de Souabe. Ses embarras étaient d'autant plus grands, que le duc Ulric, auquel la révolte des Rustauds donnait de nouvelles chances de reconquérir ses états, comptait de chauds partisans parmi la petite bourgeoisie de la ville. Le 25 avril, le grand conseil envoya des députés à *l'armée chrétienne,* — qui se trou-

vait alors au village voisin de Schwiberdingen, — pour essayer de lui faire encore des propositions. Mais elles furent écartées. Les insurgés exigeaient plus impérieusement que jamais l'admission de leur douze articles, et voulaient que Stuttgard entrât dans leur association. — Il fallut céder, les paysans occupèrent la capitale dans la soirée de ce même 25. Leur présence fit naître des sentiments bien divers parmi les spectateurs : les uns étaient pleins de terreur, ils reconnaissaient dans les rangs de la troupe plusieurs des massacreurs de Weinsberg; les autres se livraient à la joie et à l'espérance, ils y voyaient des amis dévoués du duc Ulric.

Les chefs des rebelles, maîtres de la place, se rendirent tout de suite à la maison de ville, où était rassemblé le corps des magistrats. Ils protestèrent qu'ils n'avaient d'autre but que d'introduire dans le pays *l'ordre chrétien*, que par conséquent tout le monde devait s'unir à eux pour accomplir un dessein si louable. Ils exigèrent que Stuttgard leur fournît un contingent en hommes bien armés, complètement équipés et ayant leur capitaine. Enfin ils ordonnèrent à l'écrivain public de la ville d'adresser, séance tenante, des lettres aux cités et aux gentilshommes du pays, pour leur enjoindre de faire cause commune avec eux [1]. Cette affaire terminée, les paysans prirent leurs quartiers; — ils firent payer 400 flo-

[1] Ibid.

rins au clergé de Stuttgard, et pillèrent les provisions renfermées dans les magasins du couvent de Bebenhausen. Ils ne commirent point de dégâts dans la ville même, et n'y séjournèrent que trente-six heures.

Le 26, ils firent sommer la cité libre et impériale d'Esslingen d'entrer dans leur confédération; elle s'y refusa péremptoirement et prit à sa solde deux cents lansquenets pour veiller à sa sûreté. Cependant la commission de l'Empire, qui y siégeait, se retira à Geisslingen, où elle se croyait plus à l'abri d'un coup de main. Les couvents de Weil et de Sirnau, voisins d'Esslingen, furent pillés; le 28, la grande troupe chrétienne arrivait à Waiblingen. Schorndorf, Gœppingen et tous les autres lieux de la contrée s'empressèrent de fraterniser avec elle [1]. Le lendemain, l'armée wurtembergeoise se trouva dans le voisinage de la horde de Gaildorf, ainsi que nous le disions en terminant notre précédent chapitre. — Feuerbacher, indigné des ravages que ces étrangers avaient commis dans le duché, déclara à leurs chefs qu'ils eussent à sortir du pays, et que les Wurtembergeois sauraient bien nettoyer eux-mêmes leurs couvents et leurs caisses. Ils cédèrent; l'on convint cependant, avant de se séparer, que les deux armées se réuniraient, en cas de conflit avec la ligue de Souabe. Dès le 30 avril, la troupe de

[1] Gnodalius, liv. II, p. 145.
Sleidan, liv. II, p. 115.
Crinitus, ch. 27, p. 249.

Gaildorf se mit en marche et fit demander droit de passage à la ville de Gmünd, qui se trouvait sur son chemin [1]. Sa sortie du Wurtemberg fut marquée par un dernier acte de vandalisme. A côté de la route qu'elle suivait, s'élevait le vaste couvent de Prémontrés d'Adelberg, fondé autrefois par l'un des compagnons d'armes de l'empereur Frédéric Barberousse. Le monastère était dépourvu de moyens de défense; les paysans y entrèrent et le pillèrent, avec l'assistance des campagnards du voisinage. Lorsque tout eut été emporté, on joua aux dés le droit de jeter la première torche enflammée dans le bâtiment. L'incendie commença le 1er mai et dura plusieurs jours; il dévora tout, sauf la chapelle consacrée à saint Ulric. Ce petit bâtiment fut sauvé par les larmes et les supplications d'un vieux paysan, qui le réclama comme sa part de butin, affirmant qu'il ne savait pas prier ailleurs. Quant aux moines expulsés, ils s'enfuirent à Gœppingen; leur monastère y possédait une maison où ils pensaient se réfugier; mais les bourgeois

[1] Les Rustauds avaient de nombreux partisans dans cette ville parmi la riche corporation des orfèvres. Ceux-ci, séduits par un misérable prêtre du nom d'André Altheimer, avaient organisé, à la mi-avril, une sédition. « Ils voulaient jouir du pur Evangile, dit Zimmermann (t. III, p. 812), avec une incroyable naïveté. « *C'est pourquoi* ils tombèrent sur les couvents et s'emparèrent des biens qui s'y trouvaient, prirent les clés de la cité et remplacèrent l'ancien grand conseil par des magistrats disposés à favoriser les idées du jour. » Toutefois Gmünd avait des intérêts différents de ceux des Rustauds; sommée par eux, elle consentit à être leur alliée, mais sans entrer dans leur confrérie.

amis des Rustauds s'en étaient emparés et leur en refusèrent l'entrée. Ils reprirent tristement leur bâton de pèlerins et allèrent d'abord à Bebenhausen, puis à Schorndorf, où ils furent reçus « comme d'anciens bienfaiteurs devenus pauvres et malheureux, mais toujours chers. » — Feuerbacher fit ordonner à ceux qui s'étaient emparés de la maison de Gœppingen de la restituer. Les nouveaux propriétaires s'y trouvaient trop bien pour la rendre, et Feuerbacher était trop loin pour qu'on tînt compte de ses injonctions ; d'ailleurs, depuis sa réunion avec Wunderer, Eisenhut et Rohrbach, il n'était souvent plus écouté par sa propre troupe lorsqu'il lui recommandait la discipline, la modération et le respect de la propriété d'autrui.

Il en eut une preuve nouvelle en traversant la vallée de Lenningen, après s'être séparé de la horde de Gaildorf. Cette vallée était dominée par le vaste et magnifique château de Teck, antique résidence des princes de la maison de Zæhringen. Feuerbacher somma le prévôt qui y résidait de lui livrer les trois pièces d'artillerie du fort, mais il défendit que l'on touchât au château. Hans Wunderer donna des ordres contraires, qui ne furent que trop fidèlement exécutés par la canaille de l'armée, aidée de celle de la localité. D'énormes gerbes de feu firent connaître à Feuerbacher le cas que son collègue faisait de ses injonctions. L'immense château devint la proie des flammes avec toutes ses dépendances, il n'en resta que quelques pans de murs.

Cet événement eut de funestes conséquences; l'influence de Feuerbacher disparut de plus en plus et l'esprit de désordre et de destruction fit d'effrayants progrès dans l'armée. Elle avançait en pillant et en brûlant les couvents, les églises, les presbytères et les châteaux, et déclarait qu'elle ne laisserait rien subsister de ce qui pourrait rappeler un jour les temps et les usages anciens [1].

La terreur qu'inspiraient les Rustauds était telle, que les villes du pays, frappées de stupeur, envoyèrent des contingents à leur armée. Hohenasberg, Tubingen et Urach, étaient les seules qui, de gré ou de force, n'eussent pas fraternisé avec eux [2]. Cette dernière place fut sommée à trois reprises d'entrer dans l'*alliance chrétienne;* mais Thierry de Spæt, qui y commandait, l'avait approvisionnée, mise en très-bon état de défense et avait coupé court, par des mesures sévères, aux velléités évangéliques qui s'étaient manifestées parmi une soixantaine de mauvaises têtes de la bourgeoisie; puis il avait vendu à Ulm pour mille florins d'argenterie. Moyennant cette somme, une troupe de lansquenets s'était attachée à son service. Les sommations des paysans à Urach étaient du 27 avril, du 1er et du 2 mai. On ne répondit pas à la

[1] Sartorius, op. cit., p. 190 et seq.
Zimmermann, t. III, p. 359, d'après les documents contemporains déposés aux archives de Stuttgard.

[2] Gnodalius, liv. II, p. 146.
Sleidan, liv. IV, p. 115.
Crinitus, ch. 27, p. 249.

première, on répondit dédaigneusement à la seconde, et quant à la troisième, on força le messager à l'avaler avec l'enveloppe et son cachet, et on lui remit un billet de la teneur suivante : « La prochaine sommation sera soldée par la corde, on pendra celui qui l'apportera. » Le billet était adressé : « Aux drôles et aux polissons (Lotterbuben) qui se donnent les titres de chefs et de capitaines. » — Les Rustauds eussent bien voulu tirer vengeance de l'insulte ; mais ces héros si braves en face des couvents et des villes dont la bourgeoisie leur ouvrait les portes, l'étaient beaucoup moins lorsqu'on leur opposait une attitude énergique et quand ils ne pouvaient pas compter sur la trahison ; pour le moment ils jugèrent prudent de laisser Urach tranquille. — Ils avancèrent ; le 2 mai ils reçurent à Kirchheim le renfort d'un corps de gens de Stuttgard, admirablement équipés, ayant un étendard particulier, et commandés par Theus Gerber, l'un des magistrats de la ville[1]. Le 3 mai, ils établirent leur quartier-général à Nürtingen, sur le Neckre.

[1] Gnodalius, liv. II, p. 146.
Sleidan, liv. IV, p. 115.
Crinitus, ch. 27, p. 249.

CHAPITRE III.

Mesures de Feuerbacher pour augmenter son armée. Menées du duc Ulric.

Les faits dont nous venons de rendre compte se passaient au moment où George de Waldbourg pénétrait dans le Wurtemberg, conformément aux ordres des conseillers de la ligue de Souabe [1].

Feuerbacher, informé du mouvement de Truchsess, vit qu'une lutte sérieuse allait s'engager et que bientôt le rôle des paysans ne se bornerait plus à piller et à rançonner le pays. Quoique jamais il n'eût approuvé les cruautés et les horreurs dont les insurgés s'étaient rendus coupables, il avait fini par s'attacher à la cause dans laquelle il était entré contre son gré, et par se persuader que certains abus dont on se plaignait justifiaient cette horrible rébellion. Il voulut aller jusqu'au bout et il écrivit de tous les côtés pour demander des renforts; il s'adressa également aux chefs des insurgés de l'Allgau et du Lac, qui, à peine soumis, recommençaient déjà à s'agiter ; à ceux de la Forêt-Noire et du Hegau, pour les conjurer, dans les termes les plus pressants, de se réunir à lui, afin de tenir tête à l'ennemi commun qui avançait [2]. Il désignait à ces derniers Tubingen comme lieu de rendez-

[1] Chap. dernier du livre premier.

[2] Tiré des archives de Stuttgard, par Zimmermann, t. III, p. 363.

vous. Feuerbacher fit ordonner aussi à Stuttgard de joindre encore 200 hommes au contingent qu'elle lui avait déjà fourni. Les renforts commençaient à arriver; mais plus l'armée augmentait en nombre, moins elle était réglée et disciplinée. — Elle ne songeait qu'à célébrer de perpétuelles saturnales, n'obéissait plus à la voix de ses chefs et se livrait à tous les instincts de la plus odieuse brutalité. Une mutinerie éclata contre Feuerbacher lui-même; les plus mauvais de la horde, irrités de ses efforts pour rétablir un peu d'ordre, l'accusèrent d'être d'accord avec les ennemis de la pure parole de Dieu, et voulurent le faire passer par les armes. Il n'eut pas de peine à se justifier, et résolut de donner sa démission : elle ne fut pas acceptée. La troupe manquait d'argent, on s'en procura en contraignant le clergé à payer, sans plus tarder, les arrérages des amendes auxquelles les paysans l'avaient condamné. Quant aux gentilshommes, on leur fit ordonner, qu'ils fussent entrés ou non dans l'alliance des Rustauds, de se rendre à l'armée, équipés en guerre.

Parmi les contingents qui se réunirent à Feuerbacher se trouvaient deux troupes, venant de la partie du Wurtemberg comprise entre la Forêt-Noire et Schœnbuch, au-delà du bailliage de Herrenberg.

L'une de ces hordes, qui ne comptait guère que 6 à 800 hommes, était sortie des montagnes voisines de Kayh et avait forcé les paysans et les bourgeois les plus notables du bailliage de Bœblingen à se joindre à

elle « bien que », suivant l'expression d'une pièce contemporaine conservée aux archives de Stuttgard, « bien que ce genre de vie ne convînt nullement à ces gens honorables qui suivaient la bande, affligés et pleins de soucis, et qui pleuraient à chaudes larmes en prenant la lance ou la pertuisane pour se mettre dans les rangs des insurgés. » Cette horde avait pillé, le 24 avril, dimanche de Quasimodo, le célèbre couvent des bénédictins de Hirsau, le plus ancien du Wurtemberg, le bienfaiteur et le civilisateur de la contrée pendant une longue suite de siècles; puis elle avait obligé la ville voisine de Calw à contracter alliance avec elle.

La seconde troupe, forte de 8 à 9,000 hommes, s'était formée par la réunion de deux corps, dont l'un, commandé par Jean Huss, s'était rassemblé dans la semaine de Pâques à Neuviller, près de Wildberg, et avait pris Bulach; tandis que l'autre était composé des paysans de Sulz, Rottweil et Tuttlingen. Ceux-ci avaient pour chef Thomas Maier, ancien soldat; soutenus par la petite bourgeoisie de la plupart des localités, ils s'étaient emparés des châteaux du voisinage et avaient forcé les bourgs et les villes de la contrée à entrer dans leur confrérie et à leur fournir des contingents en hommes et en munitions de guerre. Sulz, bombardée par ce corps, s'était rendue à lui, et il avait incendié le château voisin d'Alpeck, dépendant des seigneurs de Géroldseck.

Au moment où Feuerbacher recevait ces différents renforts, un messager lui remit une lettre du duc Ulric, datée du 29 avril. Ce prince se trouvait alors à Hohentwiel, et écrivait aux Rustauds du Wurtemberg pour les supplier d'embrasser sa cause et de soutenir ses droits et ses intérêts [1].

Nous avons dit, en terminant notre livre premier, qu'Ulric, après sa folle équipée du mois de février, si promptement et si malheureusement terminée, avait repris courage et qu'il espérait encore reconquérir ses états avec le secours des paysans révoltés; — nous savons aussi que la troupe de la Forêt-Noire, conduite par Jean Müller de Bulgenbach, lui avait refusé son assistance. Mais le prince exilé avait trouvé plus de sympathie ailleurs; beaucoup des insurgés du Wurtemberg étaient disposés à agir en sa faveur, et parmi leurs bannières il en était un certain nombre qui portaient ses armes. Il avait fait négocier avec plusieurs de leurs bandes, entre autres avec celle de Thomas Maier, par son rusé diplomate le docteur Fuchs de Fuchstein, qui le tenait très-exactement au courant des événements. — Le 20 avril, Ulric avait été en personne au camp des Hegauiens pour les gagner à sa cause, et leur promettre de se réunir à eux avec 300 cavaliers et toute son artillerie. Les Rustauds, après avoir tenu conseil, s'étaient engagés à soutenir le duc dépossédé, à condition qu'il jurerait d'observer fidèle-

[1] Tiré des archives de Schaffhouse, Schreiher, op. cit., p. 240.

ment leurs articles, qu'il consentirait à être un des leurs, ni plus ni moins, et qu'au cas où ils l'aideraient à reprendre son duché, il laisserait le peuple en jouissance des droits établis par lesdits articles, et ne tirerait aucune vengeance du passé. Ulric y avait consenti, et était retourné ensuite à Hohentwiel pour prendre ses dernières dispositions.

Le 2 mai, trois jours après avoir écrit à Feuerbacher, il se réunit, à Moringen, au corps des Hégauiens que commandait Jean Benkler. Il lui amenait son artillerie et 50 chevaux. Mais plusieurs des chevaliers, dévoués jusqu'alors à sa cause, le quittèrent lorsqu'ils lui virent rechercher de semblables alliés.

Quant à Feuerbacher, il se borna à faire au duc une réponse évasive. Prêt à entrer en lice avec George de Waldbourg et avec l'armée de la ligue de Souabe, il ne voulait pas compliquer sa position en se prononçant ouvertement pour le prince exilé, et en rompant en visière avec le gouvernement autrichien, établi en Wurtemberg, et auquel les paysans avaient prêté serment de fidélité.

CHAPITRE IV.

Entrée de George Truchsess dans le Wurtemberg.

Nous avons quitté George Truchsess de Waldbourg à la fin de notre livre premier, au moment où il pénétrait dans le duché de Wurtemberg et campait à Ostdorf, le 2 mai.

Tous les événements que nous avons racontés depuis, — il importe de ne pas l'oublier, — s'accomplissaient tandis qu'il remportait ses premières victoires sur les Rustauds ou qu'il forçait leurs bandes à traiter et à se disperser. Nous avons dit que George désapprouvait le plan de campagne qui l'obligeait à entrer dans le Wurtemberg, avant d'avoir soumis les paysans de la Forêt-Noire et du Hégau. Il prévoyait que leur exemple entraînerait de nouveau ceux de l'Allgau [1] et que l'armée de la ligue de Souabe risquerait de se trouver prise entre deux feux. Truchsess avait répondu aux deux premières sommations qui lui avaient été envoyées d'Ulm, en représentant que la noblesse de l'Allgau était au pouvoir des Rustauds, que des hordes armées parcouraient encore le pays en tout sens, et qu'il était urgent d'y rétablir l'ordre sans perdre une minute ; mais les conseillers de la ligue avaient pris

[1] En effet, dès qu'il se fut éloigné, ils se soulevèrent partiellement et pénétrèrent en Bavière, où ils réduisirent en cendres le couvent de Steingaden. — V. Studien und Skizzen, p. 280.

l'épouvante et voulaient qu'on commençât par les débarrasser du danger qui leur semblait le plus redoutable, parce qu'il était le plus voisin. Il fallut obéir. George, après avoir jeté, ainsi que nous le disions, 500 hommes dans Radolfszell, pénétra dans le pays avec les 6,000 hommes qui lui restaient. — C'était une armée bien faible pour tenir tête aux ennemis dont elle était entourée; encore Truchsess vit-il bientôt qu'il ne pouvait compter que sur la moindre partie de cette petite troupe, c'est-à-dire sur la cavalerie, car le corps le plus nombreux, celui des fantassins, toujours disposé à la mutinerie, devenait souvent un obstacle plutôt qu'un avantage pour le commandant en chef.

Le premier acte de Truchsess, en Wurtemberg, fut un ordre adressé aux insurgés de se disperser immédiatement, de retourner chacun chez soi, et d'y attendre les décisions de la diète. Il déclarait qu'il agirait contre les récalcitrants avec la dernière sévérité. George se rendit, à marches forcées, d'Ostdorf vers la montagne de Wurmlingen, où il avait campé précédemment, entre Rottenbourg et Tubingue. Il y apprit qu'un corps assez considérable de Rustauds occupait le couvent de Bebenhausen, et résolut de s'y porter sur-le-champ pour les en déloger. Mais les lansquenets refusèrent de marcher; ils réclamaient un mois de solde arriérée et prétendaient avoir besoin de repos. Waldbourg dut céder et perdit trois jours pleins dans sa position; les Rustauds profitèrent de ce délai pour

s'avancer jusqu'à Sindelfingen. Là ils rédigèrent leur réponse à la sommation de George de Waldbourg; ils y affirmaient qu'ils agissaient uniquement en vue de la gloire de Dieu et de la prospérité du pays. Cette déclaration fut remise à Truchsess le 7 mai, par Jacques de Bernhausen, grand-bailli de Gœppingen et partisan de la révolte. Jacques proposa à Waldbourg de délivrer un sauf-conduit pour douze ou quinze paysans, afin que l'on pût entamer une négociation : son offre fut acceptée.

Mais pendant ces pourparlers, la troupe des rebelles, cédant aux avis de Hans Wunderer, s'était portée vers Herrenberg, ville dans laquelle Truchsess avait jeté un petit corps sous le commandement de Jean Stoecklen. Le chevalier Bernhausen ne réussit point à se faire écouter à son retour. « Il faut égorger ceux qui parlent de négocier, » criaient les paysans. Ils sommèrent Herrenberg de se rendre; la ville ferma ses portes, et repoussa bravement deux assauts dans la journée du 8 mai. Alors les Rustauds, qui avaient perdu déjà 200 des leurs, firent usage de raquettes enflammées. Dix-sept maisons prirent feu; il fallut capituler au bout de six heures. Les insurgés entrèrent dans la place et la pillèrent en partie.

George Truchsess, informé du sort qui menaçait Herrenberg, conjurait ses lansquenets de rentrer dans le devoir et de porter du secours à la ville; — mais ces brutes mercenaires se bornaient à répondre « qu'elles ne marcheraient pas contre leurs frères et

leurs amis »; les officiers eux-mêmes tenaient ce langage, en dépit des efforts de leur commandant en chef le comte Guillaume de Furstenberg. Enfin, le 8 mai au soir, après que la ville se fut rendue, les lansquenets consentirent « à marcher contre leurs frères et amis », parce que Truchsess s'était procuré de l'argent pour les payer. Il partit le 9, et arriva à Herrenberg de très-bonne heure, avec toute son armée. Les paysans occupaient une position avantageuse derrière le château-fort, sur la montagne. George de Waldbourg s'établit sur une hauteur près du village de Hasslach. A l'heure de l'*Ave Maria*, il fit feu de son artillerie contre les insurgés et leur causa quelque dommage.

Sur ces entrefaites, l'écrivain public de la horde ennemie se présenta à George, porteur d'une lettre par laquelle cette horde annonçait qu'elle resterait en place pour livrer bataille le jour suivant. Truchsess recommanda de surveiller le messager, et plus tard, tandis qu'il était à table avec les seigneurs de son armée, il fit revenir le paysan et lui dit : « Si en effet, tes compagnons m'attendent pour se mesurer avec moi, je te donnerai un habit de soie qui conviendrait à un comte ; » et moi, ajouta Ulric de Helfenstein, « j'y joindrai un manteau qui te fera honneur. » – Le lendemain, on renvoya le messager, accompagné du tambour de l'armée de la ligue ; — mais lorsqu'ils arrivèrent au camp des Rustauds, ils n'y trouvèrent plus que quelques tentes et de vieux chariots démontés. La

lettre avait été une ruse pour assurer la retraite, qui s'était effectuée à deux heures après minuit avec armes et bagages [1].

Les insurgés dont la fuite avait été protégée par les forêts de la contrée, regagnèrent leur ancienne position entre Sindelfingen et Bœblingen, sans avoir perdu en route ni artillerie, ni munitions, ni provisions. Truchsess, arrêté par de nouveaux murmures des lansquenets, ne put aller au-delà du bourg de *Weil*, auprès duquel il campa.

Pendant ces allées et ces venues, le duc Ulric, qui était alors à Rothweil, continuait à faire travailler par ses agents la troupe wurtembergeoise. Il lui envoya un nouveau message à Sindelfingen, déclarant qu'il était prêt à se réunir à elle avec tous ses amis, si on voulait le recevoir et le soutenir. Grâce à Fuchs de Fuchstein, qui se trouvait au camp des Rustauds, à ses discours et à ses intrigues, le prince dépossédé comptait de nombreux adhérents parmi les paysans. Mais un autre parti, auquel appartenaient Feuerbacher et Theus Gerber, le capitaine des Stuttgardois, ne voulait point du duc et inclinait pour qu'on entamât une négociation avec Waldbourg. — Une très-violente dispute s'éleva à ce propos; cependant Theus Gerber et ses adhérents réussirent à faire adopter la

[1] Sartorius, p. 230 et seq[s].
Crusius, loc. cit.
Stud. u. Skizzen, p. 280.
Zimmermann, t. III, p. 740, d'après les manuscrits du temps et des actes du procès de Theus Gerber et de Feuerbacher.

résolution d'envoyer des députés à George, au camp de Weil, pour lui proposer un armistice, durant lequel on pourrait poser les bases d'un arrangement [1]. La proposition passa, parce que les uns pensaient que cela donnerait au duc le temps d'arriver, et que les autres désiraient éviter la bataille qui paraissait imminente. On désigna, pour remplir la mission, les bourguemestres et les principaux bourgeois de plusieurs villes membres de la prétendue *association chrétienne*, le chevalier de Bernhausen, Theus Gerber, Thomas Maier, et enfin Materne Feuerbacher, qu'une heure auparavant les Rustauds avaient enfermé et déclaré traître à propos de la division qui s'était formée dans le camp, et auquel ils revenaient maintenant.

Les négociateurs arrivèrent à Weil. — George Truchsess répondit à leurs propositions en termes très-brefs. Il exigeait que les insurgés déposassent les armes, qu'ils se rendissent dans leurs foyers, après lui avoir livré les massacreurs de Weinsberg qui se trouvaient dans leurs rangs, et que cet ultimatum fût admis dans la journée sans aucun délai quelconque. Les prières des envoyés n'obtinrent aucune modification à ces conditions, on les leur remit par écrit. Ils s'en retournèrent vers les paysans, en compagnie du trompette de la ligue de Souabe, et coururent de grands dangers en passant devant Bœblingen, où campait la horde de la Forêt-Noire. Quoiqu'elle ne connût pas encore le ré-

[1] Ibid.

sultat de la mission, elle prodigua aux députés les épithètes les plus injurieuses et leur déclara que le traître Feuerbacher était déposé et remplacé par le chevalier Bernard Schenk de Winterstetten ; — c'était l'un des émissaires d'Ulric auprès des Rustauds et de ses plus dévoués serviteurs. Theus Gerber réussit à calmer l'emportement de la bande et engagea ses chefs à se rendre avec lui au couvent de Sindelfingen, où était établi le quartier-général des paysans. Là on fit connaître aux capitaines les conditions imposées par Truchsess. — Gerber dit dans ses dépositions postérieures [1] qu'à la lecture de cet écrit, de tels cris de rage et de fureur s'élevèrent parmi les assistants, que si un prince du Saint-Empire, voire même le roi des Romains, eût parlé de paix ou de traité à ces gens exaspérés, on l'eût déchiré en lambeaux. On fit alors venir le trompette et on lui dit que la journée était trop avancée pour délibérer (il était six heures), mais qu'il retournât à son maître, en lui annonçant « que le lendemain, avant midi, on enverrait à Sa Grâce une réponse dont elle serait sûrement satisfaite. » — C'était un misérable subterfuge pour gagner du temps. Waldbourg n'en fut pas la dupe et fit aussitôt ses préparatifs. Tout ceci s'était passé le 11 mai 1525.

Dans le camp des rebelles on fit une distribution d'argent provenant des amendes imposées au clergé du pays, afin d'exciter leur enthousiasme et de les

1 Ibid.

tenir en belle humeur. Leur armée était au moins trois fois supérieure en nombre à celle de la ligue de Souabe. Toutefois, les indications varient extrêmement à ce sujet; — celles qui montent le plus haut portent le nombre des Rustauds à 25,000, les moindres vont à 18,000. Ils avaient trente-deux pièces d'artillerie et beaucoup d'armes à feu, mais ils manquaient de chevaux. — George Truchsess commandait 1,200 cavaliers parfaitement équipés, il avait 5,000 fantassins, 18 belles pièces d'artillerie et un bon nombre de fauconneaux.

CHAPITRE V.

Bataille de Bœblingen et Sindelfingen, et ses premiers résultats.

Le 12 mai, des hommes de la Forêt-Noire quittèrent leur camp de Bœblingen dès sept heures du matin et se réunirent au reste de l'armée des Rustauds, dans la plaine comprise entre cette ville et Sindelfingen. Ils espéraient sans doute que Truchsess, trompé une fois encore par leur message de la veille, leur laisserait le loisir d'éviter le combat par une retraite précipitée; ils étaient dans l'erreur. Waldbourg leur avait fait connaître ses irrévocables intentions, il agit en conséquence et prévint leur fuite. — Les lansquenets montraient de nouveau des dispositions à l'insubordination; George commença le combat avec sa cavalerie. Il fit pousser une reconnaissance, à travers la forêt de Bœblingen, à une cinquantaine de chevaux, commandés par le chevalier Henri Traysch, et se dirigea lui-même, avec le gros de sa troupe, vers le château de Mauren et la montagne de Kleberberg. Lorsqu'il arriva en vue de Sindelfingen et Bœblingen, il ordonna à ses trompettes de sonner et aux hommes de faire une décharge.

Les paysans se mirent aussitôt en ordre de bataille. Le chevalier Bernard Schenk de Winterstetten les disposa admirablement. Il appuya le corps de réserve sur

Sindelfingen et la forêt de l'Ochsenwald, et se ménagea une double retraite vers Stuttgard; la garde en était confiée à Theus Gerber. Le corps de bataille principal, que couvrait une longue file de chariots, s'étendait dans la plaine entre Sindelfingen et Bœblingen; cette dernière ville et le château qui la domine protégeaient l'avant-garde. Des étangs et des marais renforçaient encore la position, et l'artillerie était placée au-dessous du château, en un lieu élevé, de façon à faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Le combat s'engage sérieusement à dix heures du matin. Des deux côtés la canonnade est vigoureusement soutenue. Le curé apostat de Digisheim avait béni l'armée des Rustauds avant la bataille : il parcourt leurs rangs, et cherche à les exciter, à soutenir leur courage et leurs fureurs.

George Truchsess sait que le sort de la journée dépendra principalement de la prise de Bœblingen. Il envoie vers l'une des portes de la ville un corps de quatre-vingts tirailleurs pour en forcer l'entrée, mais une troupe de paysans beaucoup plus nombreuse occupe ce poste et repousse les assaillants. Waldbourg dirige alors en personne 200 tirailleurs vers la porte d'en haut, que gardent les bourgeois du lieu, et comme ils refusent d'ouvrir, George leur déclare que s'ils n'admettent immédiatement ses hommes, il mettra le feu à la place et ne fera quartier à personne. — On lui livre la porte; les deux cents entrent et occupent le château. Waldbourg leur envoie quatre fauconneaux,

quelques pièces d'artillerie légère, et leur adjoint 200 cavaliers. Les coups qui partent de ce lieu élevé forcent les paysans à quitter leurs positions. L'une des divisions de l'armée de la ligue s'empare rapidement des autres hauteurs, on y place la grosse artillerie, qui répand la mort et le carnage dans les rangs des Rustauds. Truchsess est partout où sa présence est nécessaire; il supplée par l'habileté de ses manœuvres et par la promptitude de ses mouvements à l'excessive infériorité numérique des forces dont il dispose. Il charge Frowen de Hutten, l'un de ses capitaines, de tourner la hauteur appelée Galgenberg (montagne du gibet) et de prendre l'ennemi en flanc; en même temps, il se précipite sur les rebelles du côté opposé avec le reste de sa petite armée. L'avant-garde des Rustauds, serrée de toutes parts, se rejette en désordre sur le corps de bataille et y répand la confusion. La déroute commence, elle est complète; les étendards des insurgés tombent l'un après l'autre aux mains des troupes de la ligue, le carnage est effroyable. Les paysans qui ne succombent point sur le champ de bataille cherchent un refuge dans la forêt voisine de Bœblingen, on les y poursuit, on les y massacre. — Theus Gerber et les débris du corps des Stuttgardois, qui avait perdu quatre-vingts hommes, parviennent à s'échapper, à retourner à Stuttgard et à se disperser.

Le combat était terminé à deux heures après midi, 6,000 paysans jonchaient le champ de bataille; il en périt encore 2,000 dans les bois et par les chemins.

Vers trois heures, les chefs firent sonner le rappel, afin de réunir les troupes dispersées, les unes à la poursuite de l'ennemi, les autres pour piller. Alors on aperçut dans le lointain un nuage de poussière et un corps nombreux qui avançait, mais qui se retira précipitamment, voyant qu'il arrivait trop tard. C'étaient le duc Ulric, ses cavaliers et les Hégauiens; une heure plus tôt, ils eussent peut-être changé le sort de la journée. On ne les poursuivit pas, hommes et chevaux étaient trop fatigués.

Les étendards, l'artillerie, les armes à feu, les provisions et les chariots des Rustauds restèrent au pouvoir des vainqueurs [1]. Truchsess campa entre Sindelfingen et Maichingen.

Parmi les acteurs de la bataille se trouvait Melchior Nonnenmacher, l'homme qui avait assisté au supplice de Louis de Helfenstein, à Weinsberg, en jouant de la flûte, et qui avait trempé sa hallebarde dans le sang et dans la graisse du malheureux comte. Au lieu de s'enfuir il s'était caché dans le village de Maichingen; on l'y trouva blotti dans un pigeonnier. La législation cruelle, alors en vigueur, exigeait qu'il y eût une sorte de parité entre le crime et son châtiment. « Nonnenmacher (dit la chronique contemporaine de Pappen-

[1] Crinitus, ch. 32, p. 260.
Gnodalius, liv. IV, p. 160.
Sartorius, p. 136 et seq.
Studien und Skizzen, p. 280.
Oechsle, p. 178.
Zimmermann, t. III, p. 446 et seq.

heim) » fut condamné à être brûlé vif, à petit feu, par le bourreau, qui l'enchaîna à un arbre; son supplice dura un quart d'heure. » Les condamnations de ce genre étaient alors universellement appliquées et le furent encore pendant fort longtemps, dans l'Allemagne entière. Nous approuvons assurément l'abolition de ces coutumes hideuses; cependant il est vraiment inouï que les auteurs protestants se soient efforcés de présenter le supplice de Nonnenmacher comme un fait unique dans son genre, et d'en faire honneur, non pas au droit criminel de l'époque, mais à la barbarie de Truchsess. — Un simple coup-d'œil jeté sur les annales du temps eût suffi sans doute pour les convaincre du contraire, mais les eût éloigné de leur but, qui est de présenter en toute occasion les catholiques et le catholicisme sous les plus sombres couleurs. La mort du misérable Nonnenmacher, si terrible en elle-même, ne leur semblait apparemment pas assez épouvantable encore, de sorte qu'ils l'ont surchargée de détails de leur invention, pour en faire un véritable tableau de cannibales. Le témoin occulaire et les documents tirés des archives affirment de la façon la plus positive « que le bourreau exécuta la sentence. » Les protestants Crusius, Gnodalius et Sleidan insinuent les premiers, que George de Waldbourg, les comtes et les seigneurs de sa suite, portèrent eux-mêmes le bois au lieu de l'exécution et y mirent le feu. Les écrivains modernes se sont emparés de ces assertions mensongères. Dans leurs récits, la forme

dubitative des auteurs précédents a pris un caractère absolu et affirmatif ; ils entrent avec amour dans les circonstances les plus minutieusement atroces et adoptent ce ton précis qui fait croire au lecteur que l'on parle d'après les sources contemporaines.

Remarquons encore que l'un des auteurs dont le sort de Nonnenmacher excite le plus la verve et l'indignation, n'avait pas su trouver une parole de pitié ou de désapprobation pour la victime de cet homme, pour le noble comte de Helfenstein, et qu'en rendant compte de l'épouvantable supplice du prieur de Bürcklingen, il dit en termes du plus revoltant cynisme, que *probablement* il avait mérité d'être traité de la sorte [1], sans fournir d'ailleurs l'ombre d'une preuve à l'appui de ce qu'il avance. Toutes ses sympathies sont pour le grand criminel condamné conformément aux lois alors en vigueur ; il n'en a aucune pour les victimes des violences les plus épouvantables, des monstruosités les plus révoltantes.

Les paysans qui avaient pu échapper au juste châtiment de leur rébellion, de leurs excès et de leurs crimes innombrables, s'étaient sauvés dans différentes directions, en quittant le théâtre du combat. Les uns regagnèrent leurs villages, les autres passèrent la frontière. Il y en eut 400 environ qui trouvèrent un refuge à Strasbourg ; d'autres cherchèrent à se diriger vers la Suisse ; Feuerbacher était de ce nombre ; mais

[1] Zimmermann, t. III, p. 380.

il fut reconnu à Rottweil et gracié. Le sanguinaire Jaecklein Rohrbach, qui s'était arrêté dans le voisinage de Hohenasberg pour essayer de rallier les fuyards, fut emprisonné par le bailli du château. Thomas Maier, le commandant de la horde de la Forêt-Noire, pris sur le champ de bataille, fut décapité à Tubingen. Theus Gerber, condamné à être pendu à Stuttgard, réussit à s'enfuir.

Le jour suivant, George Truchsess fit payer une amende à Bœblingen, désarma la bourgeoisie, se mit en marche et alla camper entre Pleiningen et Neuhausen. Sa victoire avait frappé de terreur tout ce qui avait fait cause commune avec les Rustauds, et la nouvelle s'en répandit promptement au loin. La révolte du Wurtemberg était étouffée [1]. Des députés de la plupart des villes du pays vinrent au camp pour faire leur soumission. Truchsess les admit à discrétion et ordonna que la diète se réunît immédiatement à Stuttgard. Les villes et les bailliages de Weinsberg, Bottwar, Brackenheim et Bilstein, principaux foyers de l'insurrection, ne furent point autorisées à s'y faire représenter. On condamna le pays en général à une amende de 36,000 florins. Les magistrats urbains, délivrés de la terreur qui avait pesé sur eux pendant le soulèvement des campagnes et de la petite bourgeoisie, cherchaient partout à arrêter les anciens chefs et instigateurs du mouvement popu-

[1] Crinitus, ch. 52, p. 260.
Gnodalius, liv. IV, p. 160.

laire, pour les livrer à l'autorité et les empêcher de relever l'étendard de la rebellion »[1].

Le sire de Waldbourg voulait maintenant se porter, sans perte de temps, vers Wurzbourg, point principal de l'insurrection de la Franconie; mais un message qu'il reçut en ce moment de l'Electeur Palatin, l'obligea à modifier ses plans de campagne. Ce prince lui mandait qu'il était disposé à marcher avec lui au secours du Frauenberg, et l'engageait à entrer dans le Craichgau et à longer le Neckre, afin que leurs armées pussent se réunir[2]. George accepta la proposition et se mit en mouvement.

Nous allons le quitter pour quelque temps, afin de rendre compte, — aux livres suivants, — de ce qui s'était passé en Franconie depuis que nous avons laissé la grande armée des insurgés à Wurzbourg, et des événements accomplis le long du Rhin inférieur; événements qui n'avaient pas permis à l'Electeur Palatin de se réunir plutôt à Truchsess. Mais avant de terminer ce livre, nous devons faire connaître encore les changements opérés dans les sentiments de Luther à l'égard des Rustauds, par la fameuse bataille de Bœblingen et Sindelfingen.

[1] Ibid.
Sartorius, p. 240.

[2] Sartorius, loc. cit.

CHAPITRE VI.

Nouveaux écrits de Luther.

Les Rustauds cessèrent d'être les très-chers messieurs, les frères et les amis du docteur Martin Luther, aussitôt après le combat dont nous venons de faire le récit. Leur désastre, les événements accomplis déjà en d'autres lieux et que nous raconterons plus tard, firent comprendre au réformateur que leur cause était perdue, qu'il n'y avait plus rien à en attendre, que par conséquent il était parfaitement inutile de les flatter et de les ménager davantage. A présent Luther regrettait amèrement d'avoir lancé dans le monde sa précédente épître; c'était une épouvantable méprise, pour un homme qui se posait en apôtre, en prophète et en restaurateur du pur Evangile. Il fallait tirer au plus vite le rideau sur cette faute, se prononcer avec énergie pour le parti des vainqueurs, rompre en visière avec celui des vaincus, faire oublier, s'il était possible, qu'on avait eu le malheur de sympathiser avec lui. Luther se trouvait dans la situation la plus critique; l'Allemagne entière, — plusieurs de ses adhérents eux-mêmes, — l'accusaient d'avoir mis l'Empire en feu par la violence de ses déclamations. Il commença à avoir des craintes pour sa sûreté personnelle; le désir de faire perdre le souvenir de ses sorties contre les princes et les grands, d'une part,

cette peur pour lui-même, de l'autre, expliquent la fureur dont il était maintenant animé contre les Rustauds; car toujours la poltronnerie engendre la cruauté.

Il dit au début d'un nouvel écrit intitulé : *Martin Luther, contre les paysans, brigands et assassins*[1], — que dans sa première exhortation il n'avait pas osé juger les paysans parce qu'ils demandaient alors lumière et avis, et que, dans ce cas, le Christ défend de juger (Matth. VIII I). « Mais, ajoute-t-il, depuis ce temps, ils se sont conduits comme des chiens enragés, et je suis obligé de changer de langage à leur égard. »

Il ne faut pas perdre de vue ici, que les Rustauds avaient agi, *avant* le premier écrit de Luther, exactement comme *après*, et que les horreurs de Weinsberg, accomplies le 16 avril, n'avaient pas empêché le docteur de les traiter *de frères et de chers amis*. C'est seulement après que Truchsess les a battus, qu'il les déclare tout-à-coup : « perdus, corps et âmes, sans foi ni loi, mauvais garnements et scélérats[2]. — Tant que leurs succès lui paraissaient probables, il voulait, « que l'on procédât à leur égard avec la plus grande mansuétude, » — à présent, au contraire : « il exige qu'on les traite comme des voleurs de grands chemins et des assassins, comme des gens condamnés de Dieu et mis au ban de son église; et il déclare que quiconque

[1] Lutheri, op. Ed. d'Altenb., t. III, p. 124.
Seckendorf, liv. II, sect. 4, § 4.
[2] Ibid.

les étranglera, accomplira une bonne œuvre [1]. Il proclame que chacun a le droit de se poser en juge et en bourreau des révoltés, de même que chacun est en droit de courir pour éteindre un incendie. — « Ainsi donc, ajoute-t-il, — que tous ceux qui le pourront, soit publiquement, soit secrètement, tirent sur eux, et les exterminent, et qu'on sache bien que rien au monde n'est plus dangereux, plus empoisonné, plus diabolique, qu'un insurgé. »

Dans son premier écrit, Luther avait annoncé d'un ton prophétique aux princes, qu'en leur qualité de tyrans, ils mourraient de mort violente, — maintenant il dit hautement « qu'il est du devoir de l'autorité de battre et de châtier les paysans. » — « Arrière, s'écrie-t-il, arrière la patience, la pitié et la miséricorde; nous n'en sommes pas au temps de la grâce, mais à celui de la colère et de l'épée. Que les détenteurs du pouvoir frappent en bonne conscience sur ces infames, tant qu'ils pourront remuer un membre [2] ... » Le paysan qui sera assommé dans cette lutte, sera perdu corps et âme et restera éternellement la proie du diable; celui qui périra du côté de l'autorité, sera martyr devant Dieu... Nous vivons dans de si singuliers temps, qu'un prince peut aujourd'hui mériter le ciel, en répandant le sang, plus aisément qu'un autre par la prière... Que donc tout ce qui peut tirer, frapper et tuer, tire, frappe et tue. — Quiconque périra

[1] Ibid.
[2] Ibid.

en agissant ainsi, aura la mort la plus heureuse, il mourra pour obéir à la parole et aux ordres de Dieu; (Rom. XIII I) il mourra en accomplissant la première des œuvres de charité, en sauvant son semblable de la puissance du diable et de l'enfer [1]. »

Quel que fût le vertige qui s'était emparé, à cette désastreuse époque, de la plupart des esprits en Allemagne, l'écrit de l'apostat n'eut point les conséquences qu'il en avait espérées. Cette manière plate et vile de se déclarer toujours pour le parti des vainqueurs, cette grossière contradiction étalée avec tant de cynisme, ces fureurs sanguinaires, cette façon, enfin, de se poser en juge souverain et de prononcer sans appel, indigna tous les hommes sensés, tous les cœurs dans lesquels se trouvait encore une étincelle de sentiment honnête. « Luther a allumé l'incendie, disait le peuple, il excite les princes à tuer et à déchirer ceux qu'il a poussés lui-même à la rebellion, et il leur fait croire qu'ils gagneront ainsi le ciel; après avoir mis le feu partout, il veut qu'on l'éteigne » : Toutes les fois que les cloches des nouvelles églises étaient mises en branle, les catholiques s'écriaient : « On sonne la cloche du meurtre; Luther parle admirablement, en vérité, et tout-à-fait dans l'esprit du disciple que Jésus aimait [2]. »

Le docteur Martin était incapable de supporter la

[1] Ibid.

[2] Le contemporain Sébastien Franck, cité par Zimmermann, t. III, p. 713.

moindre contradiction; Mélanchton nous le dit, il exigeait qu'on le tînt pour infaillible en chacune de ses paroles et de ses actions. La désapprobation générale dont il était l'objet, l'irrita au plus haut degré, mais lui fit comprendre aussi que son crédit et son omnipotence étaient en jeu, et qu'à tout prix il fallait se justifier. Il essaya de le faire dans un écrit adressé à Gaspard Müller, chancelier de Mannsfeld[1]; mais il arrive souvent dans le monde que lorsqu'on veut réparer une faute, on en commet une autre; ce fut le cas en cette occasion. « Qu'on avertisse ceux qui osent blâmer mon dernier écrit, de se taire et de prendre garde à eux » dit cette fois Luther, « car ils sont sûrement des rebelles au fond de leurs cœurs... Quiconque parle en faveur des insurgés, les plaint, les justifie, ressent de la pitié pour ceux que Dieu veut punir et anéantir, est lui-même un insurgé; sa conduite prouve que s'il en avait le loisir et les moyens, il ferait comme eux. Que donc l'autorité force sérieusement ces gens à se taire... Et si l'on trouvait cela trop dur, je dirais qu'un rebelle ne mérite pas mieux, c'est avec le poing et non avec la raison qu'on répond à des hommes semblables : les paysans non plus n'ont pas voulu écouter; on leur a débouché les oreilles avec des balles, de telle sorte que leurs têtes sautaient en l'air... L'on dit que je suis sans pitié, ni bonté; il ne s'agit pas de cela, il s'agit de la parole de Dieu; — le Seigneur veut

[1] Luther op. Ed. Altenb., t. III, p. 141.

qu'on honore les rois et qu'on extirpe les rebelles, et assurément il a plus de bonté et de pitié que nous... Mon écrit est bon et restera tel, quand même il scandaliserait le monde entier. Il te déplaît, que m'importe, pourvu qu'il plaise à Dieu. — Le Seigneur veut la colère, il rejette la miséricorde ; à propos de quoi viens-tu donc m'en parler ? — Saül pécha par pitié envers Amalec, lorsqu'il ne servit pas d'instrument à la fureur de Dieu, ainsi que cela lui avait été ordonné (I. Sam. 15-23). Achab pécha en éprouvant de la pitié pour le roi de Syrie et en le laissant vivre contrairement aux ordres du Seigneur. « (I. Reg. 20-42.) »

On connaît le talent du docteur Martin pour tirer de la Bible les maximes et les enseignements les plus opposés entre eux ; toutefois en cette rencontre, il avait écrit avec colère et précipitation et il s'était étrangement fourvoyé. TOUT son système théologique reposait, on le sait, sur l'inutilité des œuvres, il proclamait que LA FOI SEULE justifie, et cependant dans son second *factum,* dirigé contre les paysans, il déclarait : « que maintenant les princes pouvaient *mériter* le ciel *plus* aisément en répandant le sang que d'autres en priant. » Les hommes de son propre parti trouvaient au moins fort singulier, qu'après *avoir proclamé* PÉCHÉS MORTELS *les œuvres de charité,* il soutînt qu'on peut *mériter* le ciel en répandant le sang humain. Ce passage du précédent écrit de Luther, avait soulevé une réprobation générale ; il était donc nécessaire d'y revenir ; la question intéressait trop directement

son Evangile, pour pouvoir être omise. Mais comme, d'une autre part, l'objection était trop fondée, trop évidemment juste, pour qu'il pût la réfuter, il imagina de prendre en cette occasion le ton plaintif et gémissant de l'innocence opprimée, du bonhomme méconnu. « Bon Dieu, dit-il, en adoptant tout-à-coup un accent doux et patelin, « Bon Dieu, comme l'on m'observe et me passe au crible ; mais cela ne servira à rien. Car j'espère qu'au moins on me reconnaîtra le droit d'user de la parole et d'employer les mots, tels qu'ils sont consacrés non-seulement par la coutume de chacun, mais encore par les saintes écritures. Le Christ ne dit-il pas aussi (Matth. 5, 3-10-12) : bienheureux les pauvres, car le royaume du ciel est à eux ; — bienheureux ceux qui sont persécutés, car ils recevront une grande récompense au ciel ; — n'emploie-t-il pas de semblables expressions (Matth. 25, 34) lorsqu'il parle des récompenses destinées aux œuvres de charité, etc., etc., *et cependant il demeure vrai que les œuvres ne sont rien devant Dieu et que la foi seule sauve.* »

Cette affirmation, contraire à la parole de notre Seigneur qu'il vient de citer, cet axiôme posé avec un mépris si absolu du sens commun et des plus simples lois de la logique, semblaient suffire au docteur pour réduire ses contradicteurs au silence. Déjà fatigué de cette modération d'un instant, il se hâte de retomber dans sa brutalité native et il ajoute : « J'ai prouvé suffisamment ceci, surtout dans le sermon du Mammon

injuste, et que celui qui n'en est pas content s'en scandalise toute sa vie durant si cela l'amuse. »

Toutefois, Luther ne veut pas que sa sortie contre les paysans puisse tourner au profit de l'Eglise et du Catholicisme, il finit son écrit en tonnant du haut de son siége contre les princes et les seigneurs qui pensent que l'insurrection une fois écrasée, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront, mettre son Evangile au nombre des révoltes, rebâtir les chapitres et les couvents et conserver la couronne à l'antéchrist de Rome. Il leur annonce qu'ils recueilleront ce qu'ils auront semé, et que d'épouvantables châtiments sont suspendus sur leurs têtes.

Il est un trait que nous devons ajouter encore, quoique postérieur de quelques mois à la guerre des Rustauds, pour achever de faire connaître celui que tant de personnes ont qualifié et qualifient encore d'apôtre et de restaurateur du pur Evangile. Il est temps de démasquer un si audacieux mensonge et de faire rentrer dans ses droits la sainte et immuable vérité. Il ne saurait y avoir de prescription à cet égard, il faut montrer dans toute sa nudité le caractère du principal auteur des maux qui affligent le monde. Dès le commencement de l'année 1526, alors que les paysans venaient d'être vaincus et que le feu couvait encore sous la cendre dans une grande partie de l'Empire, Luther recommença son rôle d'agitateur, avec plus de violence que jamais, et publia de nouveaux écrits pour exciter à la haine du Catholicisme « Les adhérents du Pape »,

dit-il dans un de ses opuscules, « les adhérents du Pape relèvent la tête et se gonflent, ils se flattent de reprendre leur ancienne attitude, et certains princes et seigneurs ennemis de Dieu les soutiennent. — Ainsi, chers amis, recommençons à parler, à écrire, à publier, etc. Malheur aux paresseux, il s'agit ici du service du Tout-Puissant... » — L'épouvantable année 1525, dit à ce propos un remarquable auteur que nous avons cité souvent déjà [1], la vue des misères innombrables que de semblables appels venaient de produire en Allemagne, n'avaient fait aucune impression sur un cœur arrivé à un degré de haine, que pour l'honneur de l'humanité, on rencontre rarement dans l'histoire du monde.

[1] Studien und Skizzen, p. 331.

LIVRE V.

ÉVÉNEMENTS DE FRANCONIE. PROJETS DE CONSTITUTION DES RUSTAUDS.

CHAPITRE PREMIER.

Nouveaux troubles dans le margraviat d'Ansbach et dans les pays voisins.

Nous avons parlé, au chapitre 1er de notre second livre, des débuts de l'insurrection dans le margraviat d'Ansbach; nous avons dit également qu'au moment de l'arrivée de la grande armée des Rustauds à Wurzbourg, 2,000 sujets du margraviat s'étaient joints à elle [1]. — Il nous faut reprendre maintenant le récit des faits qui avaient amené cette jonction, et qui s'étaient passés dans la contrée et dans les seigneuries voisines, depuis le moment où nous les avons quittées.

Le margrave Casimir se tenait tranquille dans sa ville d'Ansbach; il se bornait à se faire informer très-exactement de ce qui se passait, à correspondre avec ses voisins, à attendre les événements, à faire sous main quelques préparatifs, et à ne pas envoyer ses arrérages à la ligue de Souabe, afin de garder son argent à sa disposition. Très-fin et rusé, ce prince était

[1] Liv. II, ch. 5.

aussi d'un caractère faux et cruel; il avait été l'un des premiers à favoriser la prédication du nouvel Evangile dans ses Etats; les attaques dirigées contre les chapitres et les couvents ne lui déplaisaient nullement; il comptait confisquer ces établissements à son profit; aussi eut-il grand soin d'y mettre des administrateurs. Il jetait également des regards de convoitise sur les domaines des princes ecclésiastiques et des villes libres qui l'entouraient; il espérait que les troubles et les sécularisations qui en résulteraient, pourraient bien lui valoir un jour la couronne ducale de Franconie. C'était une perspective séduisante, l'exemple que lui avait donné son frère, le grand-maître de l'ordre Teutonique, en s'emparant de la Prusse à titre héréditaire, n'était pas perdu pour lui. Casimir comptait donner aux Rustauds le temps de détruire ce qui lui portait ombrage et ce qui le gênait dans la réalisation de ses rêves ambitieux; mais il ne voulait pas les laisser devenir libres, indépendants et maîtres à leur tour.

Il demeura dans son attitude passive jusque vers la fin du mois d'avril. A cette époque, les paysans du diocèse voisin d'Eichstedt s'insurgèrent au nombre d'environ 5,000 et cherchèrent à attirer à leur parti les hommes du Margraviat. Le duc Frédéric de Bavière demanda alors à Casimir 100 cavaliers pour marcher contre les rebelles, et celui-ci s'empressa de les lui accorder [1].

[1] Zimmermann, t. III, p. 685, d'après les actes conservés à Ansbach.

Quelques sujets de Frédéric se trouvaient parmi les révoltés d'Eichstedt; mais d'ailleurs la catholique Bavière resta étrangère au soulèvement des Rustauds et les repoussa partout où ils se présentèrent sur ses frontières.

L'insurrection du diocèse d'Eichstedt avait atteint un degré de violence inouie. Les bourgeois de la ville épiscopale et ceux de Greding s'étaient joints aux paysans. — L'évêque Gabriël d'Eib était assiégé dans son château de Willibaldsburg. Une foule de couvents et de châteaux avaient été détruits; les nouveaux évangéliques chassaient et maltraitaient les prêtres; ils forçaient, sous peine de mort, tout le monde à se joindre à eux, aussi recevaient-ils de nombreux renforts. Mais la rapidité du mouvement et la vigueur de l'attaque des ducs Frédéric et Guillaume de Bavière, mirent promptement un terme à cette révolte. Ils avaient 700 bons cavaliers et 300 intrépides tirailleurs Bohêmes, avec lesquels ils purgèrent le pays des rebelles, prirent d'assaut Greding, firent rentrer Eichstedt dans le devoir, débloquèrent l'évêque à Willibaldsburg et punirent les principaux coupables.

Cependant une horde nouvelle s'était formée entre Ellwangen et Dinkelsbühl, elle avait forcé à fraterniser avec elle les magistrats de ces deux villes, dans lesquelles la majorité de la bourgeoisie était mauvaise et déjà luthérianisée.

Six cents Rustauds se réunirent aussi le 2 mai dans le bailliage de Krailsheim, dépendant du margraviat

d'Ansbach. Excités par les deux infames curés de Lendsiedel, ils pillèrent plusieurs couvents et châteaux, et allèrent ensuite se fondre dans la troupe de Dinkelsbühl.

Le district du Ries également continuait à être en ébullition; les agitateurs de Noerdlingen étaient restés en rapport avec les rebelles des contrées voisines. — Les paysans des comtes d'Œttingen menacèrent leurs seigneurs de les massacrer, les contraignirent à entrer dans leur association, et s'emparèrent de diverses maisons religieuses et de la ville d'Œttingen où ils dévalisèrent les possessions de l'ordre Teutonique. Le 8 mai, ils se réunirent à leur tour aux rebelles de Dinkelsbühl, et pour célébrer cet heureux événement on pilla le couvent bénédictin d'Auhausen, près de Wassertrudingen.

La horde comptait maintenant 6,000 hommes. Son projet était, — après avoir ravagé le monastère de Heidenheim, — de s'avancer vers le district appelé Altmühlgrund, et de couper le pont qui s'y trouvait, afin d'isoler le margrave Casimir.

Les premiers jours de mai avaient été marqués encore par quelques soulèvements partiels dans les environs immédiats de la ville d'Ansbach [1].

Casimir avait essayé de calmer ses sujets, en rassemblant une diète et en leur faisant de larges concessions, mais les dangers de sa position restaient les mêmes.

[1] Zimmermann, t. III, p. 690, actes tirés des archives d'Ansbach.

Il résolut de se mettre en état de résister à la violence et de s'adresser : à Nuremberg pour en obtenir des hommes, de l'artillerie et de la poudre, à Rothenburg afin d'être autorisé à y mettre garnison. La première de ces deux villes, qui avait adopté les doctrines de Wittenberg, et où les Rustauds comptaient de nombreux amis parmi la bourgeoisie, lui fit répondre qu'elle était décidée à garder une exacte neutralité. Quant à Rothenbourg, deux partis continuaient à la diviser, l'un inclinait pour le Margrave, tout en redoutant sa politique astucieuse ; les sympathies de l'autre étaient pour l'armée des insurgés de la Franconie. Les artisans, les ouvriers et les petits marchands tranchèrent la difficulté, en déclarant qu'ils lapideraient les magistrats s'ils admettaient la garnison de Casimir et qu'ils se rendraient en masse, avec armes et bagages, au camp des Rustauds. En conséquence, Rothenbourg opposa un refus absolu à la demande du prince ; c'était le 4 mai. Livré à lui-même, Casimir convoqua toutes les forces dont il pouvait disposer et adressa un appel à la landwehr ; il réunit ainsi dans le voisinage d'Ansbach, le 9 mai, 650 cavaliers et 1,000 lansquenets, et le même jour il livra bataille aux Rustauds de Dinkelsbühl, d'Ellwangen et du Ries auprès d'Ostheim. A la suite de ce combat, une négociation fut entamée et la sédition s'apaisa dans le midi du margraviat.

Le nord du pays, au contraire, était entièrement soulevé, un grand nombre de rebelles de la province

allèrent, — ainsi que nous le disions, — se réunir à la grande armée de Franconie, au moment où celle-ci arrivait à Wurzbourg. — La ville de Kitzingen avait été la première à donner le signal du désordre; le 30 avril, Florian de Geyer et deux autres chefs de Rustauds, forts de l'appui de la petite bourgeoisie, avaient obligé les magistrats du lieu à entrer dans *l'association chrétienne*, et à livrer à la troupe noire 70 hommes, un fauconneau et deux chariots chargés d'armes. Les bourgeois s'étaient empressés de marquer l'avénement du nouvel Evangile par le pillage du couvent situé dans l'enceinte de leurs murs.

Les villes et les bourgs du voisinage imitèrent l'exemple de Kitzingen; on y dévasta les églises, on y fondit les vases sacrés pour acheter des armes à feu et des hallebardes à Nuremberg; partout on confisqua les approvisionnements de grains. — Quelques curés apostats se firent les caissiers et les conseillers des insurgés, qui dans ces quartiers formaient deux corps équipés en guerre, l'un de 2,000 hommes, l'autre de 3,000; les gentilshommes du voisinage, frappés de terreur, s'empressèrent d'aller fraterniser avec eux. Les femmes des lieux où se trouvaient des monastères, celles de Weindsheim en particulier, se montraient également très-évangéliques et grandes amies des paysans; elles étaient dévorées du zèle de pénétrer dans les abbayes, dont les joyaux et les objets de prix tentaient extraordinairement leur ferveur. Elles formèrent plusieurs petits corps pour aller prendre d'assaut les

couvents; mais les magistrats, prévenus à temps, arrêtèrent encore leur ardeur pour les ornements d'église et la pure parole de Dieu.

Les deux troupes de Rustauds du margraviat commirent d'épouvantables ravages et se rendirent coupables des profanations les plus hideuses. Chaque jour voyait disparaître quelques-uns des anciens monastères ou des vieux châteaux du pays; tout était détruit, tout était dévasté; l'incendie traçait à l'horison une ligne de feu presque non interrompue, et que l'on apercevait distinctement du haut des murs de la ville d'Ansbach. — Casimir se porta avec sa petite armée à Erbach, ayant devant lui son château-fort de Hoheneck, et à ses côtés, d'une part, la cité neutre de Nuremberg, de l'autre, celle de Rothenbourg, qui l'était encore. Cette position lui permettait de protéger sa capitale, tant qu'elle ne serait pas attaquée par la grande armée de Franconie. Tout en agissant, il amusait les chefs de cette armée par de feintes négociations, afin de gagner du temps [1]. Il écrivait à Florian de Geyer et aux autres capitaines, leur proposait d'entrer en pourparlers avec eux, et avait l'air disposé à s'associer aux paysans, à devenir un des leurs. Il parvint ainsi à conclure avec les différentes troupes d'insurgés, de petits armistices de huit jours, durant lesquels il adressa lettres sur lettres à la commission de la ligue de Souabe, pour la supplier d'envoyer son

[1] Zimmermann, t. II, p. 697, actes tirés des archives d'Ansbach.

armée en Franconie sans perdre une minute. Les dangers de la position du margrave étaient augmentés encore par les nouvelles fâcheuses qui lui arrivaient de Bayreuth, de Hof et des lieux voisins. L'insurrection n'y avait pas éclaté encore à la vérité, mais le désordre régnait dans les esprits, l'autorité y était méconnue ; partout on découvrait les symptômes avant-coureurs de la rébellion [1].

Nuremberg, — neutre en apparence, — inclinait au fond pour les Rustauds. A l'approche du danger, les magistrats s'étaient assurés de la bourgeoisie en lui conférant de nouveaux droits ; ils avaient diminué aussi de beaucoup les charges de leurs paysans et s'étaient posés en grands admirateurs du nouvel Evangile ; le grand conseil réussit ainsi à empêcher le soulèvement de ses domaines.

Le diocèse de Bamberg, au contraire, avait continué à être le théâtre des plus graves désordres, depuis le moment où nous l'avons quitté. Les insurgés, qui venaient d'arracher à leur évêque un désastreux traité, ne le respectèrent pas, s'emparèrent du fort de Giech qui leur causait de l'ombrage et le réduisirent en cendres. Après ce premier exploit, les paysans de la contrée résolurent d'exécuter sans plus tarder la sentence prononcée par Florian de Geyer contre les châteaux des nobles. On en comptait plus de 70 dans les environs, bâtis, les uns dans la plaine, les autres

[1] Ibid.

sur les hauteurs qui couronnent ce pays pittoresque. Ils furent réduits en cendres dans l'espace de huit jours. Les témoins oculaires rapportent que, durant plusieurs nuits, le ciel présentait l'apparence d'une mer de flammes. On épargna le château-fort de Neideck, les envoyés de Nuremberg ayant représenté aux insurgés qu'en temps de guerre cette place, voisine de la frontière, était importante pour la défense du pays et comme lieu de refuge. — Quatre châteaux encore échappèrent à la destruction, parce qu'ils appartenaient soit au margrave de Brandebourg, soit à la ville amie de Nuremberg; tous les autres disparurent. Après les châteaux, vint le tour des couvents; — les princes et les villes, partisans des doctrines nouvelles, avaient donné aux paysans des leçons et des exemples qui furent fidèlement mis en pratique.

Weigand de Redwitz, réfugié au fort d'Altenbourg avec le petit nombre d'hommes d'armes dévoués qui lui restaient, apercevait de ce lieu élevé l'immense incendie qui ravageait ses domaines; et l'histoire des horreurs sans nombre qui accompagnaient cette gigantesque œuvre de destruction lui était racontée par quelques serviteurs fidèles, qui trouvaient moyen d'arriver à lui.

La ville de Bamberg était aussi en pleine insurrection, tous les membres du clergé, tous les hommes paisibles et honnêtes avaient pris la fuite. Les saturnales auxquelles les Rustauds se livraient dans la cité commençaient à inspirer des craintes et du dégoût à

la bourgeoisie elle-même. Sous prétexte d'une grande revue qui devait être faite hors de l'enceinte des murs, on réussit à faire sortir les paysans, puis on ne leur permit plus de rentrer. — Les bourgeois restèrent alors maîtres de la place, mais tout aussi insubordonnés qu'auparavant.

Les Rustauds se divisèrent en quatre troupes, trois d'entr'elles s'établirent aux frontières du diocèse, l'une près de Hochstædt, l'autre dans le voisinage d'Ebermannstadt, la troisième à Zedliz, non loin de Lichtenfels. Leur quatrième horde campa aux pieds du fort d'Altenbourg, afin d'observer l'évêque et de le tenir en échec. — Le malheureux prélat, menacé par ces furieux, serré de près, n'avait plus d'espoir qu'en l'arrivée des forces de la ligue de Souabe et de Truchsess; il s'efforçait de hâter leur venue par les plus vives instances; ses motifs étaient plus purs et plus nobles que ceux du margrave Casimir d'Ansbach.

CHAPITRE II.

Projets de Constitution des paysans. — Commission gouvernementale établie à Heilbronn.

Retournons à Wurzbourg. Au moment où nous avons interrompu notre récit pour rendre compte des événements du Wurtemberg, le conseil des Rustauds, siégeant à la cathédrale, sentit qu'au milieu de ce soulèvement universel, il était urgent d'établir un point central; de se concerter et de s'entendre sur la forme à donner au nouvel édifice social qu'on prétendait élever sur les ruines de l'ancien. L'on convint donc d'engager chaque corps d'insurgés à envoyer deux députés à Heilbronn, où l'on formerait une diète, chargée de rédiger la future constitution de l'Allemagne. Les 12 fameux articles ne semblaient plus un lien commun suffisant; il fallait plus que cela; on voulait quelque chose d'absolument nouveau, un divorce complet avec le passé.

A toutes les époques de l'histoire, les révolutionnaires se sont empressés de proclamer aveugles leurs devanciers, de trouver absurde tout ce qui avait été confirmé par l'expérience et sanctionné par le temps, de faire table rase en un mot. Il fut décidé que, dès le 9 mai, la chancellerie des paysans serait établie et fonctionnerait à Heilbronn. — Les conseillers qui devaient y représenter l'armée de Franconie étaient : Wendel

Hipler, Pierre Locher de Külsheim et Hans Schicker de Weislenzbourg. Le rôle assigné à Hipler lui convenait infiniment mieux que celui qu'il eût pu jouer à Wurzbourg. Il n'était rien moins qu'homme de guerre, et pour un politique de bas-étage comme lui, c'était le placer dans son élément que de l'envoyer au milieu d'une réunion de démagogues : la supériorité de son intelligence et son talent pour l'intrigue devaient nécessairement lui en assurer la direction. On le nomma chancelier de la nouvelle assemblée.

Hipler était convaincu que les paysans ne pourraient rien fonder de durable sans le concours de la noblesse; il connaissait d'ailleurs les dispositions haineuses et jalouses des gentilshommes à l'égard des princes, il avait été initié aux projets et aux espérances de Sikingen et de Hutten ; il adressa en conséquence, encore avant de quitter Wurzbourg, un écrit adroit à tous les seigneurs de la Franconie, pour les engager à faire cause commune avec les Rustauds, contre les princes ecclésiastiques [1].

Il écrivit également aux troupes d'insurgés répandues dans les différentes parties de l'Allemagne et leur demanda de faire connaître leurs situations respectives, leurs conquêtes, leurs plans de campagne et leurs projets d'avenir, afin que l'on pût agir d'un commun accord et venir en aide à ceux qui en auraient besoin.

[1] Ibid.

A peine arrivés à Heilbronn, Hipler et ses deux amis entrèrent en fonctions, quoique leurs collègues ne fussent pas encore à leur poste. Ils y vinrent successivement. Frédéric Weigand, le cellerier Mayençais, toujours disposé à faire connaître ses plans et ses théories, à demander qu'on appliquât ses rêveries philantropiques à l'humanité prise en masse, courageux en paroles et disparaissant régulièrement à l'heure du danger, — Frédéric Weigand avait déjà préparé et élaboré ses articles pour servir de base à la réformation future de l'Empire. Il s'empressa de les envoyer à Hipler. Tout gonflé de son importance, il se croyait le Solon ou le Lycurgue de l'Allemagne. Weigand déclare, dans son article premier, que la pure parole de Dieu (c'est-à-dire la doctrine des novateurs), doit être prêchée partout, et que tout ce qui a été établi contrairement à cette pure parole par le *prétendu* clergé doit être aboli. Puis il ordonne la suppression des maisons ecclésiastiques sans exception, et la consécration de leurs revenus à des objets d'intérêt général. On établira, dit-il, une taxe pour le soutien des pauvres, car il n'y aura plus de mendiants en Allemagne, et on aura soin de tous les chrétiens malheureux.

Il est digne de remarque que partout la philanthropie légale de l'Etat est venue à la suite de l'hérésie. Le despotisme, en s'emparant du patrimoine de l'église qui revenait en grande partie aux malheureux, a toujours trouvé commode d'imposer *de par la loi* le soin

de ceux qui n'ont rien à ceux qui possèdent [1]. Il a tué ainsi la charité et l'a remplacée par une sorte de bienfaisance qui n'est jamais une vertu, par là même qu'elle n'est pas un acte libre et volontaire.

Dans l'article suivant, Weigand consent cependant à ce qu'on laisse aux ecclésiastiques existants la jouissance d'une portion de leurs bénéfices, à moins qu'on ne la remplace par des pensions qui ne dépasseront pas 100 florins. — (Il fait une exception en faveur des évêques et leur en accorde 1,000.) Quant aux autres biens de l'Eglise, — ornements, trésors, bijoux, etc., ils seront remis aux mains de l'autorité qui les emploiera à des dépenses utiles.

Viennent alors des articles relatifs à une nouvelle organisation des tribunaux, à l'établissement de certaines associations destinées à veiller au maintien de la paix publique, de la justice, de l'ordre et des droits de chacun. — Toutes les dépenses qui en résulteront seront couvertes par des confiscations opérées sur l'Eglise. — Weigand demande ensuite l'abolition de la petite dîme, de la servitude, des péages, — à l'exception de ceux destinés à l'entretien des routes, — de divers impôts, des ligues particulières, des associations commerciales et des droits sur les boissons; il veut l'unité des poids et des mesures pour l'Empire; il propose de dédommager encore, aux dépens de l'Eglise, les princes, seigneurs et villes, dont les revenus dimi-

[1] Le protestantisme a créé à la fois la misère et la taxe des pauvres en Angleterre.

nueront à la suite de ces innovations; les possessions ecclésiastiques, on le voit, lui servent à prévenir tout embarras, toute discussion. — En terminant cet étrange manifeste, il engage à le soumettre à la discussion immédiate d'une commission composée de douze nobles, de douze députés des villes, d'autant des campagnes et de sept prédicants; commission qui ne devra se séparer qu'après avoir terminé sa besogne.

Ce premier jet de Weigand fut suivi de près par une lettre adressée à Hipler[1]; elle porte en substance: «que si les défenseurs du fort de Wurzbourg proposent de se rendre à des conditions passables, il faut les accepter; — qu'il est urgent de s'entendre avec les princes ecclésiastiques et de leur faire admettre les douze articles, avant qu'ils aient eu le temps de s'armer et de recevoir des secours étrangers; — que l'on doit écrire à l'empereur, et contraindre les princes laïques, les comtes, les seigneurs et les villes libres à fraterniser au plus vite avec les paysans, » et de cette façon, » dit-il enfin d'un ton beat et patelin, « de cette façon une paix éternelle, et une justice égale pour tous, pour le pauvre et le riche, existeront sur le sol de l'Allemagne entière. Que le Tout-Puissant nous accorde son assistance et sa grâce pour arriver à ces fins si désirables. Amen.»

Toutefois, les conseils et les utopies de Weigand arri-

[1] Oechsle, loc. cit.

vèrent trop tard. Wendel Hipler avait élaboré de son côté un projet de constitution, fort goûté par ses collègues de Heilbronn [1]. Ce projet très-détaillé est vraiment curieux, car il nous fait connaître la théorie révolutionnaire de l'Etat, telle que la concevaient déjà alors ceux dont le but principal était la destruction de l'Eglise, Il était divisé en 14 articles; Hipler, au reste, avait sur beaucoup de points des vues semblables à celles de Weigand.

Il déclare d'abord : que les clercs et les moines devront être réformés, « parce qu'il est évident que ce sont des loups dévorants. » Leurs biens seront consacrés à des œuvres et entreprises d'utilité générale.

L'article 2 exige également la réforme des princes, comtes et seigneurs, chevaliers et nobles, sans cependant la définir, — « afin que le pauvre homme ne soit plus accablé contrairement à la liberté chrétienne. »

L'article 3 étend la réforme aux villes et communes de l'Empire sans exception; tout y sera organisé conformément au droit divin et naturel et à la liberté chrétienne; les usages d'invention humaine seront abolis « afin d'assurer l'unité et le règne de la fraternité. » Les rentes foncières seront rachetables au taux de vingt fois leur rapport. Les marchands et les marchandises sans exception seront taxés dans l'intérêt

[1] Ce projet paraît avoir été calqué sur celui dressé précédemment par la chevalerie rebelle, et attribué, à tort, à l'empereur Frédéric III. V. Studien und Skizzen p. 297.

général, la sûreté et la franchise des routes seront assurées.

Le 4e article est dirigé uniquement contre les docteurs en droit. « Qu'ils soient laïques ou ecclésiastiques, ils ne pourront siéger ni dans les conseils, ni dans les tribunaux, car ils sont cause d'une infinité d'injustices et de la ruine d'une foule de gens. » — On permet seulement d'en maintenir trois par université dans l'intérêt de l'étude du droit romain, et de les *consulter* dans les cas difficiles.

L'article 5 défend la présence des ecclésiastiques dans les conseils de l'Empire, des princes et des communes, et leur interdit les fonctions temporelles.

L'article 6 déclare : qu'il faut abolir les droits et usages précédemment en vigueur et leur substituer le seul droit divin et naturel« afin d'assurer au pauvre et au riche un accès égal à la justice ». — Cette dernière phrase, jetée là comme une sorte de voile philanthropique, devait céler le véritable esprit du projet. Le but de Hipler et de ses collaborateurs était celui des révolutionnaires de toutes les époques, à savoir : la destruction radicale et complète de la législation, des coutumes, des droits anciens, en un mot de tout ce qui était consacré en Allemagne, par les siècles, les mœurs et les usages. — L'article propose ensuite un projet de constitution hiérarchique de tribunaux à quatre degrés. Il veut un tribunal impérial pour tout l'Empire — (Kammergericht), quatre cours supérieures (Hofgerichte), seize tribunaux inférieurs (Land-

gerichte) et soixante-quatre tribunaux de première instance (Freigerichte). — La composition et la compétence des divers tribunaux est également indiquée ; tous les ordres de l'état devront y être représentés.

L'article 7 abolit les impôts, péages, droits, etc., sauf ceux nécessaires à l'entretien des ponts et chaussées, — « afin que l'intérêt privé ne l'emporte plus sur l'intérêt public. »

L'article 8 propose la liberté absolue des voies publiques dans l'Empire, et l'abolition des droits sur les boissons.

Le 9e maintient le seul impôt payé de dix en dix ans à l'empereur.

Le 10e et le 11e exigent l'établissement de monnaies, de poids et mesures uniformes pour l'Allemagne.

Le 12e abolit les grandes associations commerciales et défend d'en former à l'avenir avec un capital excédant 10,000 florins, sous peine de confiscation. Cet article veut aussi que les citadins riches remettent aux magistrats urbains, moyennant 4 °/o d'intérêts, ceux de leurs capitaux qui ne sont pas nécessaires à leur commerce, et que les magistrats les prêtent à leur tour à 5 °/o d'intérêts, à de pauvres industriels afin de les soutenir et de les aider à faire fortune ! ! !

L'article 13 abolit le vasselage ecclésiastique.

Le 14e et dernier article déclare nulles et non avenues, les ligues particulières formées entre princes, villes et seigneurs, et accorde à chacun, — même

aux étrangers, — le droit de voyager librement en Allemagne.

Il est évident que le projet de Hipler tendait à centraliser, à anéantir la vie propre et la liberté des individus, en les plaçant tous sous un même niveau, sous prétexte de liberté. Les prélats, les princes et les nobles, privés des principales sources de leurs revenus, devaient perdre bien vite leur pouvoir et leur position, pour devenir : les uns de simples prédicants, les autres des propriétaires plus ou moins aisés, sous un seul chef (l'empereur) qui, lui-même, n'eût plus été bientôt que l'instrument des meneurs du peuple.

CHAPITRE III.

Analyse d'un écrit révolutionnaire de l'époque.

Les systèmes et les théories des démagogues *dont* nous venons de donner un aperçu, restèrent heureusement à l'état de rêves.

George Truchsess y mit rapidement bon ordre; *les* Rustauds devaient succomber en tous lieux, aussitôt qu'une résistance sérieuse leur serait opposée. La terreur qu'ils inspiraient et le manque de moyens *coercitifs*, avaient été les seules causes de leurs progrès. Cette troupe nombreuse et indisciplinée, agissant sans plan commun, ne vivant que de pillage, ne connaissant ni la subordination, ni la raison, se renouvellant de quatre en quatre semaines, et composée de gens qui n'avaient aucune notion de l'art de faire la guerre, — cette troupe était incapable, — malgré sa prodigieuse supériorité numérique, — de tenir tête à une véritable armée, à un véritable général. Les différentes hordes de Rustauds que Waldbourg avait attaquées déjà, avaient toutes été battues; il en fut de même jusqu'à la fin de l'insurrection.

D'ailleurs, les meneurs des insurgés recevaient en ce même temps la nouvelle de la mort du seul prince sur lequel ils croyaient pouvoir compter. L'électeur Frédéric de Saxe, — auquel les protestants ont donné

le sobriquet de *sage*, — n'était plus. — « Nous avons perdu Frédéric de Saxe, le père de tous les évangéliques, — écrivait Weigand, désolé, — et, en lui, nous avons perdu, ce me semble, notre principal appui et notre consolation. » — Ce prétendu grand homme, dont l'esprit obtus favorisa le développement de la doctrine des novateurs et appela de si longs malheurs sur sa patrie, était mort le 5 mai.

Toutefois, malgré ce premier avortement des principes révolutionnaires produits par la réforme, il est intéressant de constater qu'alors déjà les ennemis de l'Eglise et de la société, — telle qu'elle était constituée, — avaient exactement les mêmes plans et les mêmes projets que nos démolisseurs modernes. Ceux-ci ne peuvent prétendre sur aucun point au mérite de l'invention. Rien n'est plus curieux, sous ce rapport, qu'un petit livre adressé à l'assemblée générale des paysans, divisé en onze chapitres, et qui parut aussi à l'époque dont nous nous occupons [1].

Le chapitre Ier de l'opuscule est intitulé : « La vraie foi chrétienne n'admet pas d'autorité humaine. » Les citations de la Bible y sont entassées de la façon la plus bizarre, pour prouver que la charité des véritables et purs chrétiens exclut absolument cette autorité. On appuie surtout sur le passage de saint Paul aux Galates (III 28) : « *Il n'y a plus d'esclaves*, *ni*

[1] L'auteur de *Studien und Skizzen* en donne une analyse complète et très-remarquable, p. 300 et seq. ; nous nous bornons à indiquer ici la tendance générale de cet écrit.

de libres, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. »

Le chapitre II porte : « L'anti-christianisme seul exige une autorité humaine. » Il se fonde sur le verset de la première Epitre à Timothée (I 9). « La loi n'est point établie pour le juste mais pour les méchants. » — Luther avait déjà émis cette interprétation, dans un écrit publié le 1er janvier 1523. On peut la considérer comme le point de départ des folies et des horreurs qui se sont développées à la suite de la réforme. — Il est bien évident que les autorités humaines, que l'Eglise militante elle-même, existent parce que l'homme est un être déchu ; et que si la créature était restée dans son innocence originelle, elle n'en aurait pas eu besoin. Mais poser en axiome qu'il y a sur la terre une société d'individus assez purs pour pouvoir être affranchie de tout frein et de toute loi, c'est ouvrir la porte aux désordres les plus épouvantables. Le danger devient plus grand encore, lorsque l'on admet, comme vérité dogmatique, le principe si profondément immoral, du salut par la foi *seule* et de l'inutilité des œuvres. Alors, on en vient naturellement à déclarer que ceux qui ont la foi, sont précisément ces êtres purs et saints qui doivent être délivrés de toutes les sujétions. — Les conséquences nécessaires de ce premier principe sont : la liberté et l'égalité parfaites de tous les membres de la société nouvelle-évangélique, et la guerre d'extermination faite à l'Etat, qui ne veut pas reconnaître la prétendue

république chrétienne, se soumettre à elle et adopter ses maximes [1].

Le chapitre III traite : « Des devoirs d'un fonctionnaire chrétien, qu'il soit prince, pape ou empereur. » — Partant du principe juste et vrai, que toute autorité temporelle doit se considérer comme servante du Seigneur, l'auteur en conclut, — sans expliquer ni comment, ni pourquoi, — que toutes les autorités ne sont que les hommes d'affaires d'une communauté et les premiers serviteurs de leurs sujets. — Il déclare que tout pays et toute ville ont besoin de fonds pour faire face aux nécessités publiques, que par conséquent chaque chrétien doit imiter notre Seigneur (Matth. 22) et payer un certain impôt. Cet impôt, dit-il, sera prélevé par l'autorité, non pas pour se divertir, s'amuser, banqueter, etc., mais afin de faire face aux besoins des orphelins et des malheureux, et pour être employé fraternellement, d'une façon conforme à l'intérêt de tous. L'auteur cherche à expliquer en ce sens le chapitre 13e de l'épître de saint Paul aux Romains et à faire admettre : « qu'on doit l'impôt et le tribut à ceux qui gouvernent, uniquement parce qu'ils sont ministres de Dieu, et lorsqu'ils sont appliqués aux fonctions de leur charge. »

Le 4e chapitre parle : « Du pouvoir faux et arbitraire auquel l'obéissance n'est pas due, » et se livre aux sorties les plus violentes contre les princes, les nobles

1 Telle a été, en peu de mots, la guerre faite par le Protestantisme à la monarchie en Angleterre.

et les seigneurs, leurs droits et leurs priviléges. Ils y sont qualifiés de « chiens enragés et de soldats du diable, enrégimentés sous la bannière de Satan, que tout le monde doit maudire et auxquels chacun peut courir sus en bonne conscience. »

Le chapitre 5e est intitulé : « Des autorités héréditaires et électives. » — L'auteur y manifeste clairement ses désirs et ses intentions. Il cherche à démontrer, par un aperçu historique, que la puissance des Romains a été favorisée et s'est étendue, grâce aux autorités électives, et que la décadence, les malheurs, les souffrances et les crimes ont commencé et se sont développés sous le gouvernement impérial. Précurseur de nos Jacobins, il s'évertue à prouver que toute autorité qui ne provient pas de l'élection populaire est un vol fait à la liberté des surbordonnés, une usurpation sacrilège. Il présente les temps les plus épouvantables de l'empire romain et du royaume des Israélites, comme l'état normal de la souveraineté exercée par les princes, et en conclut naturellement qu'il faut repousser une organisation aussi hideuse, aussi contraire à l'égalité parfaite établie par Dieu entre tous les hommes. »

Le 6e chapitre demande : « Si le gibier appartient ou non tout à le monde? » — A cette occasion l'écrivain se livre encore aux sorties les plus furibondes contre la puissance des princes. Il attaque l'institution à propos de chaque abus.

Le 7e chapitre porte le titre suivant : « La com-

mune a-t-elle le droit de déposer ses autorités? « Sonnons le tocsin, — s'écrie le démagogue, il faut que la vérité se fasse jour en ce temps de bénédiction, et au besoin, les pierres la proclameraient. » — Puis il cherche à établir que toute autorité qui résiste, de quelque façon que ce soit, aux révolutionnaires, commet un acte d'exécrable tyrannie. Il compare les princes et les seigneurs à Moab, Agag, Achab, Phalaris et Néron, et déclare que quiconque les renverse de leurs sièges accomplit une œuvre très-agréable à Dieu, — « car ils sont des loups, des serpents, des dragons... Espérons, ajoute-t-il, que les cris des moissonneurs et des ouvriers ont été entendus du Seigneur, et que le jour du massacre est arrivé pour ce bétail engraissé, pour ces infâmes qui ont réjoui leurs cœurs de toutes sortes de voluptés aux dépens des pauvres gens. »

Le chapitre 8e, traite « de la manière dont une commune peut déposer son seigneur » — et donne la suite du développement de la théorie révolutionnaire. « Il faut imiter l'exemple des taureaux, y est-il dit, ils se placent en cercle, serrés les uns contre les autres et les cornes tournées à l'extérieur, pour prévenir les attaques du loup et l'éventrer lorsqu'il approche. »

Le titre du chapitre 9e porte « : A qui peut-on appliquer la qualification d'insurgés?» — L'insurrection est justifiée, dans cette division du livre, par les exemples d'Elie, de Moïse (contre Pharaon) et de notre Seigneur lui-même.

Le 10e chapitre exhorte les paysans à n'écouter au-

cune proposition de paix ou de traité, et peint sous les couleurs les plus sombres, les maux incalculables qu'entraîneraient des concessions ; « il faut que ce soit une guerre à mort, une guerre d'extermination, jusqu'au moment où la cause des paysans triomphera pleinement partout. »

Le 11e et dernier chapitre intitulé : « Exhortation consolante adressée aux frères chrétiens » — donne des conseils pratiques aux insurgés, et leur indique la marche qu'ils doivent suivre et la conduite à laquelle ils sont tenus, s'ils veuleut assurer le succès de leur entreprise. — En premier lieu, il est urgent, dit l'écrit, qu'ils introduisent et maintiennent la discipline dans leurs rangs ; à cet effet, il y aura à la tête de chaque dizaine d'hommes un dizainier sous le titre de *Rottmeister* ; dix de ceux-ci seront sous les ordres d'un *centurion*, dix centurions obéiront à un *capitaine*, et dix capitaines seront soumis à un *princeps*.

Les paysans ne choisiront leurs chefs que parmi leurs pareils, et se défieront des nobles qui se joindront à eux, car ceux-ci restent des loups sous des peaux de brebis, des éperviers au milieu des colombes. — Ils tiendront de fréquentes assemblées, et ils offriront leurs services à l'Empereur, — qui n'est qu'une autorité élective ; — enfin ils ne s'empareront du bien d'autrui qu'en cas de nécessité. — L'auteur termine par des citations tirées des saintes écritures, et propres à exalter de plus en plus les paysans ; — il propose à leur imitation l'exemple des Suisses, qui ont

renversé leurs tyrans et terrassé les puissances de la terre, lorsqu'elles ont tenté de leur imposer un nouveau joug.

Cet écrit a été imprimé à Nuremberg, on en ignore l'auteur; il a été attribué à Munzer, mais à tort, car on y rencontre l'éloge de Luther. Quoi qu'il en soit, il est digne de remarque[1] qu'au moment où des princes aveugles croyaient que l'hérésie tournerait à leur profit et leur permettrait de devenir absolus sous tous les rapports, une doctrine nouvelle mettait la souveraineté du peuple à la place de la puissance spirituelle qu'on renversait; — elle faisait succéder l'omnipotence révolutionnaire à la magistrature suprême, dont les Papes, chefs de l'Eglise, juges de tous et souverains redresseurs des torts de chacun, n'avaient jamais usé qu'en cas d'absolue nécessité. Les princes et les peuples y ont-ils gagné? Il est permis d'en douter.

[1] V. Studien und Skizzen, p. 311.

CHAPITRE IV.

Siége du Frauenberg.

Tandis que les délégués des Rustauds délibéraient à Heilbronn, qu'ils rédigeaient des constitutions et adressaient de petits livres aux insurgés, le siége du fort de Wurzbourg (Frauenberg) n'avançait pas.

Goetz de Berlichingen et George Metzler avaient envoyé, dès le premier jour du siége, les 12 articles des paysans à la garnison du château, avec la sommation de les accepter. Les principaux défenseurs de la place, ayant obtenu un sauf-conduit, s'étaient rendus à l'hôtellerie de l'Arbre-Vert, où Goetz, Metzler, Kohl, Florian de Geyer et les autres capitaines se réunissaient habituellement, afin d'entamer une négociation. La garnison consentait à admettre les articles, pourvu qu'on lui laissât le temps de les envoyer à l'évêque, à Heidelberg, et d'obtenir son adhésion. Berlichingen et Metzler firent part de ces offres à l'assemblée générale des Rustauds; elle était d'avis de les accepter, lorsque Florian de Geyer prit la parole et dit d'un ton lugubre : « Les temps sont accomplis, la hache a déjà entamé la racine de l'arbre, la danse commence à peine, et il faut que notre musique se fasse entendre à la porte de tous les princes. Serons-nous les premiers à ôter la cognée et à nous retirer? »

Florian espérait terrifier par ces paroles les défenseurs du Frauenberg, et les pousser à rendre immédiatement la place. Son discours fit impression sur la multitude, et les conditions posées aux épiscopaux furent les suivantes : « Le Frauenberg et les autres châteaux du diocèse qui résistent encore, seront livrés sur-le-champ aux paysans, avec leur artillerie et leurs provisions ; le clergé payera une amende dont le montant sera déterminé plus tard ; — la garnison épiscopale se retirera avec armes et bagages, et la ville sera maîtresse de détruire ou de conserver le fort. » — Les députés déclarèrent qu'ils ne pouvaient traiter sur de semblables bases, qu'ils n'étaient pas autorisés à rendre la place, et la négociation se rompit[1].

Toutefois elle fut reprise le 11 mai par le prévôt de la cathédrale. Il revint à Wurzbourg et renouvela les précédentes propositions ; Metzler, Berlichingen surtout, désiraient qu'on les acceptât. Ce dernier représentait qu'il était urgent de se porter en avant et de soutenir les insurgés des autres parties de l'Allemagne, au lieu de perdre des semaines, des mois peut-être, devant une seule place[2], dont un petit corps pourrait d'ailleurs continuer le siége. — Mais Geyer, appuyé par les bourgeois de Wurzbourg, qui voulaient

[1] Sartorius, p. 176 et seq.
Leodius, p. 289.
Crinitus, p. 246.
Gnodalius, p. 143.
Sleidan, liv. II, p. 114.

[2] Ibid.

devenir habitants d'une ville libre, — persista dans son opposition ; il ne doutait pas que, grâce à la bonne artillerie du comte de Wertheim, on ne fût promptement maître du Frauenberg. « Quant aux autres corps de nos frères, » dit-il, il L'est nul besoin de les soutenir et de s'en mettre en peine ; les princes ne parviendront pas à s'entendre pour agir contre eux, *la* puissance et la prospérité des gens qu'on qualifiait autrefois de seigneurs, sont à jamais anéanties [1]. »

Les négociateurs s'en retournèrent donc une fois encore sans avoir rien obtenu. Le 12 mai, arriva une lettre du comte Palatin, qui offrait en fort bons termes sa médiation aux Rustauds ; elle fut dédaigneusement repoussée [2]. Ces braves eussent été moins fiers, sans doute, s'ils avaient su qu'en cette même journée, Truchsess était victorieux à Bœblingen, et que 8,000 des leurs restaient sur le champ de bataille. Une troisième sommation, adressée à la garnison, fut rejetée comme les deux précédentes. Elle persista à déclarer qu'elle accepterait les 12 articles, mais qu'elle ne rendrait pas la place, à moins d'un ordre positif et formel de l'évêque. — Le comte George de Wertheim, cet indigne gentilhomme qui s'était joint à la horde des Rustauds, voulut faire une tentative dans l'après-midi du 12. Il monta seul au Frauenberg et dit à la première sentinelle, qu'il avait à parler aux nobles du dedans, de la part des paysans. Le mar-

[1] Ibid.
[2] Ibid.

grave Frédéric de Brandebourg, le comte Wolf de Kastell, beau-frère de Wertheim, et trois autres seigneurs parurent aussitôt. Leur étonnement fut extrême lorsque le comte leur déclara sans honte aucune, qu'il s'était réuni avec ses sujets aux insurgés, qu'il leur avait livré ses munitions et son artillerie, que son corps était le mieux équipé de l'armée des assiégeants, et qu'il venait les sommer catégoriquement de rendre le fort, leur garantissant par contre, la libre sortie avec armes et bagages [1]. « Nous avons fait serment de perdre la vie plutôt que d'abandonner le château, répondirent tout d'une voix les cinq gentilshommes; mais s'il ne s'agissait que d'une somme d'argent pour engager les paysans à s'éloigner, nous serions disposés à en faire le sacrifice, » et ils offrirent 3,000 florins pour les chefs de l'armée, et un demi mois de solde pour les soldats. Wertheim repartit avec cette proposition. Elle souleva une rumeur épouvantable parmi la bourgeoisie de Wurzbourg; les deux artistes, Bermeter et Dittmar, qui aspiraient à renverser le grand conseil et à prendre sa place, excitèrent une tempête populaire. « Les chefs des paysans ont été achetés à prix d'argent, criaient les artistes, jamais nous ne serons libres si on laisse subsister le Frauenberg. » Une sédition s'organisa en moins d'une demi-heure, Goetz faillit en être la victime; comme il s'était prononcé contre la destruction des châteaux, admise

[1] Ibid.

en principe par la horde de Franconie, on le considérait comme un traître, comme un ami des défenseurs du fort; on parlait de l'assommer ou de le faire passer par les armes; l'intervention des autres chefs et l'assurance que la négociation était définitivement rompue, calmèrent peu à peu les mutins. Florian de Geyer, bien qu'il ne fût pas du parti de Berlichingen et de Metzler, se montra très-irrité de l'insubordination de la petite bourgeoisie; il installa dans la ville quelques corps de troupes pour tenir les criailleurs en respect, et il fit ériger sur les principales places de Wurzbourg trois énormes potences, destinées, *disait-il*, aux prêtres, aux nobles et aux bourgeois dont les menées donneraient de l'ombrage aux paysans. Il eut soin aussi, pour l'édification du public civil et *militaire*, d'établir à la cathédrale deux misérables apostats, auxquels il ordonna de faire tous les matins un sermon sur un psaume quelconque et de chanter une messe en allemand. Car alors les novateurs déclaraient la messe latine abominable, et la messe allemande excellente; un peu plus tard ils les proclamèrent exécrables toutes deux.

Les assiégeants n'avaient pas perdu leur temps pendant les pourparlers. Des batteries, garnies de l'artillerie du comte de Wertheim, étaient maintenant établies sur la montagne de saint Nicolas, en face du Frauenberg; on avait braqué des fauconneaux dans la maison de l'ordre teutonique, et de nombreuses bouches à feu se trouvaient au couvent des Augustins en avant

de Wurzbourg. — Des radeaux pratiqués sous le pont du Mein permettaient de traverser le fleuve sans être vu de l'ennemi. — Le bombardement du château commença le 14 mai, le chapelain du fort fut le premier atteint et tué; la toiture de l'édifice souffrit, mais ses tours et ses murailles résistèrent. La garnison riposta avec vigueur; elle soutint le feu douze heures de suite. Durant cette première attaque, la horde de l'Odenwald et de la vallée du Neckre, fidèle à ses habitudes pillardes, dévalisa l'église collégiale de saint Bourcard et fit main-basse sur la cave bien garnie que le chapitre possédait dans son voisinage.

On reprit le bombardement le 15 mai; — et vers midi, bien que le temps fût parfaitement clair et serein, un arc-en-ciel magnifique et resplendissant apparut soudain au-dessus du fort. Tous les contemporains font mention de ce phénomène remarquable. Les défenseurs de la place y virent un gage de la protection céleste. Les assiégeants, qui retrouvaient dans l'arc-en-ciel les couleurs réunies de leurs différents étendards, le considérèrent comme un présage de victoire. Ils firent venir encore de Bischoffsheim trois pièces d'artillerie et se préparèrent à livrer un assaut à celle des batteries des assiégés qui leur causait le plus de dommage. C'était un bastion avancé appelé la *Schütt*.

Une partie de la *troupe noire* était décidée à tenter l'expédition.

Ceux qui doivent en faire partie se réunissent sur le

soir (15 mai) dans un jardin situé à l'est du Frauenberg. Entre neuf et dix heures, d'autres rustauds leur portent de la ville des échelles et des haches.

Alors ils gravissent la montagne au pas de course; ils enfoncent aisément les palissades et les ouvrages avancés, se précipitent dans les fossés et dressent leurs échelles. Mais les assiégés veillent jour et nuit; une pluie de balles repousse les assaillants; et les boulets des batteries du fort atteignent les corps nouveaux qui viennent à leur aide et en font un horrible carnage; le sofure enflammé, la poix brûlante, le spierres rougies au feu, les fagots d'épines embrasés sont précipités du haut des murs, des fenêtres et des meurtrières. Le fort, dont toutes les ouvertures vomissent du feu, le tonnerre de l'artillerie, les cris, les hurlements et les imprécations qui retentissent au loin, remplissent d'anxiété et de terreur les habitants de Wurzbourg. Les Rustauds sont repoussés, ils se retirent.

Les capitaines de la garnison font distribuer à leurs hommes double ration de vin vieux, mais leur ordonnent de ne pas quitter leurs postes un seul instant. Et en effet, les paysans ont résolu de tenter un nouvel assaut. Ils savent que les trésors de la plupart des églises du diocèse et les richesses de l'évêque ont été déposés au Frauenberg, et que le fort renferme un immense matériel de guerre; ils veulent s'en rendre maîtres à tout prix.

Les hommes les plus hardis de la troupe noire se présentent; ils montrent plus d'ardeur encore que leurs

devanciers, et déjà les uns ont dressé leurs échelles du côté du mont Saint-Nicolas, tandis que les autres sont arrivés à l'enceinte extérieure du château. Les défenseurs de la place montrent la même intrépidité et la même ardeur que la première fois. Le second assaut est également repoussé. Les Rustauds se retirent au moment ou les cloches de Wurzbourg sonnent deux heures après minuit [1]. La garnison s'attend à une troisième attaque et continue à veiller ; un capitaine de lansquenets se met à la fenêtre pour voir si l'ennemi arrive ; un paysan mourant, qui git dans les fossés, voit le capitaine, arme sa carabine, l'ajuste et le tue, — puis tout rentre dans le silence. Les assiégés passent le reste de la nuit à fondre des balles, ils emploient à cet usage le plomb des gouttières et des fenêtres. — Ils ont quelques blessés, trois des leurs ont succombé ; mais la montagne est jonchée de cadavres et de mourants. Le 16 mai on voit arriver, dès l'aurore, des parlementaires rustauds, portant un chapeau au haut d'une perche ; ils demandent armistice jusqu'à deux heures après midi, afin qu'on puisse emporter les blessés et enterrer les morts [2]. Le mar-

[1] Leodius, p. 289.
Gnodalius, liv. IV, p. 166.
Crinitus, ch. 76 à 79.
Sartorius, loc. cit.
Oechsle, p. 184.
Studien und Skizzen, p. 282, 283.
Zimmermann, d'après les documents originaux, t. III, p. 802 et seqq.

[2] Sartorius, loc. cit.

grave Frédéric y consent, à condition que la suspension se prolongera jusqu'à minuit; — les parlementaires s'y refusent; plutôt que de céder, les paysans abandonnent leurs blessés; ceux-ci, privés de secours, meurent tous dans les fossés du château et dans les ravins de la montagne [1].

Les Rustauds avaient livré les deux assauts que nous venons de relater, avant qu'aucune brèche eût été faite au fort, et en l'absence de l'homme le plus capable d'escalader une place de guerre, du chef de la troupe noire que nous avons vue à l'œuvre, du terrible et sanguinaire Florian de Geyer, en un mot. Le grand conseil des paysans l'avait envoyé, en compagnie de quatre de ses membres, à Rothenbourg, pour forcer cette ville, toujours incertaine et hésitante, à entrer définitivement dans la confrérie évangélique et à remettre son artillerie à l'armée des *frères chrétiens*. On devait la sommer de se décider avant trois jours révolus. Le parti des magistrats, qui avait gagné du terrain dans la cité, sympathisait peu avec les Rustauds, mais effrayé par le voisinage de la grande armée, il céda aux instigations d'Ehrenfried Kumpf, l'ancien bourguemestre, consentit : « à s'unir aux paysans pour assurer le

[1] Récit d'un témoin oculaire. Zimmermann, fidèle à ses habitudes, est indigné, à ce propos, de l'affreuse barbarie des *seigneurs ecclésiastiques* de la garnison, *qui laissent périr ainsi les malheureux blessés*, mais il ne trouve pas une syllabe de blâme pour ses bien-aimés insurgés, qui abandonnent les leurs plutôt que de se rendre à une demande juste et fondée.

triomphe de l'Evangile et à demeurer avec eux tant qu'ils *resteraient* fidèles à la parole de Dieu. » On en peut conclure logiquement que les dignes bourgeois trouvaient les faits déjà accomplis par les insurgés, parfaitement conformes aux enseignements du livre divin. Afin de procéder de plus en plus évangéliquement, les citadins s'empressèrent de confisquer à leur profit ce qui restait encore des biens de l'Eglise et des couvents, et Florian de Geyer fit ériger un gibet au milieu de la ville *« pour assurer le maintien de la paix et de la concorde dans la cité »*, suivant la naïve expression d'un de nos libres penseurs allemands[1]. Il prononça aussi un discours public « et prouva avec beaucoup d'éloquence » que le but de l'insurrection des paysans était : « de faire arriver les gens des basses classes à la connaissance pratique de la pure parole de Dieu, — d'abolir les impôts non consentis par le peuple, — de soumettre les autorités à un contrôle sévère, et de charger des hommes remplis de la crainte du Seigneur de régler toutes choses dans le monde. » — La proposition d'abolir certains impôts parut un morceau de fort dure digestion à plusieurs de messieurs les magistrats de Rothenbourg, quelque purs évangéliques qu'ils se fussent montrés, lorsqu'il s'était agi de confisquer des biens de l'Eglise. Mais il n'y avait plus à reculer. Les bourgeois et les habitants de la campagne environnante jurèrent fidélité aux paysans entre les

[1] Zimmermann, t. II, p. 325.

mains de Geyer, — et Florian et ses compagnons prêtèrent serment à leur tour à la cité de Rothenbourg, au nom de l'armée de Franconie. Puis, les délégués repartirent pour le camp de Heidingsfeld, près Wurzbourg, suivis de 600 Rothenbourgeois parfaitement équipés, d'un train d'artillerie assez considérable, d'Ehrenfried Kumpf et de George Spelt le jeune, qui devaient représenter la ville au conseil des paysans. Le chevalier de Menzingen et le docteur André Carlostadt furent aussi du voyage. On arriva à Heidingsfeld le 16 mai; de grands cris de joie accueillirent les nouveaux venus. Kumpf s'étant prononcé énergiquement pour la destruction du Frauenberg, les habitants de Wurzbourg enthousiasmés lui conférèrent la dignité de Schultheiss[1]. Carlostadt, au contraire, peu goûté, fut obligé de s'en retourner à Rothenbourg, dont les portes lui eussent été fermées sans l'intervention d'Etienne de Menzingen. Il y avait joué son rôle : c'était un instrument usé, dont on ne voulait plus[1].

Jean Boszler, maître canonnier très-habile, pointa l'artillerie de Rothenbourg contre les murs du Frauenberg et la fit jouer sans interruption; un pan de mur tomba dans les fossés, mais les défenseurs de la place semblaient se multiplier, ils étaient partout à la fois, on ne parvenait pas à les prendre en défaut.

Cependant, un bruit vague commençait à circuler, on répandait que les *frères* de la Souabe avaient été

[1] Magistrat urbain.
Oechsle, ch. III, p. 111.

complètement battus, que divers princes avaient fait des armements considérables et que Georges Truchsess se disposait à marcher sur Wurzbourg. Berlichingen déclara au conseil qu'il n'y avait plus un moment à perdre, que le fort du Frauenberg était imprenable, qu'il fallait se hâter de se porter à la rencontre de l'ennemi et de conclure un arrangement quelconque avec la garnison du château. Mais celle-ci ne voulait admettre aucune condition ; d'ailleurs, les Rustauds soupçonnant Goetz d'être d'accord avec les épiscopaux, se défiaient de lui [1]. On résolut de tenter un troisième assaut. Les capitaines de l'armée firent proclamer à son de trompe, que tout l'or, l'argent, les bijoux et les objets mobiliers, renfermés dans le fort, seraient abandonnés à ceux qui s'en rendraient maîtres, et qu'en outre on leur donnerait une solde extraordinaire. Mais les deux premières tentatives avaient causé un profond découragement. Les volontaires qui se présentèrent étaient si peu nombreux, qu'il n'y avait pas moyen de songer à rien entreprendre avec cette petite troupe. Ainsi, l'héroïque résistance de 240 hommes tenait en échec une armée qui en comptait plus de 25,000, donnait aux princes le temps de faire leurs armements et permettait à Truchsess de se réunir à eux, après avoir écrasé la révolte dans le Wurtemberg.

Cependant la place était à bout de ressources, et il

[1] Sartorius, p. 180.

semblait impossible qu'elle pût prolonger sa résistance au-delà de quelques jours. Une large brêche existait à l'un des murs du château, et les assiégeants continuaient à diriger jour et nuit leur feu vers ce point; les vivres se faisaient rares, les munitions s'épuisaient. Mais un messager de l'évêque qui avait réussi à traverser les rangs des Rustauds, avait porté à la garnison une lettre annonçant que l'électeur Palatin ne tarderait pas à venir à son secours, et les braves défenseurs du fort étaient décidés à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de le livrer aux mortels ennemis de leur seigneur.

Toutefois, un nouveau danger les menaçait. Les bourgeois de Wurzbourg, les plus acharnés de tous à la perte du château, avaient commencé depuis longtemps à le miner pour le faire sauter. Voyant qu'ils n'avançaient pas au gré de leurs désirs, ils se firent assister de quarante mineurs de l'Odenwald, à l'aide desquels ils pensaient promptement achever leur besogne.

Tel était l'état des choses à Wurzbourg, lorsque l'on y vit arriver inopinément le chancelier des Rustauds, maître Wendel Hipler, dont le visage annonçait qu'il était porteur de mauvaises nouvelles. Nous exposerons au chapitre suivant les motifs et les suites de son voyage.

CHAPITRE V.

Situation de Heilbronn. — Mouvements de Hipler. — Suites de la bataille de Bœblingen et de Sindelfingen

La nouvelle de la défaite de Bœblingen avait été promptement portée à Heilbronn, siège de la chancellerie et de la diète dont nous avons fait connaître les plans et les projets. Bernard Schenk de Winterstetten, général de l'armée battue, annonça lui-même le désastre à Wendel Hipler et à ses collègues. — Ces héros si arrogants, tout à l'heure encore, mirent tant de précipitation à déguerpir de Heilbronn, après avoir entendu le récit du capitaine déconfit, qu'ils ne se donnèrent pas même le temps de seller leurs chevaux [1].

La grande nouvelle agitait en sens divers l'honorable bourgeoisie de Heilbronn. Cette race brouillonne et lâche, qui s'était montrée si empressée de fraterniser avec les Rustauds, ne savait trop quelle attitude prendre actuellement; ceux qui s'étaient prononcés trop ouvertement pour pouvoir se dédire, se cachaient ou se sauvaient, — ceux qui avait gardé plus de mesure voulaient faire oublier leurs précédentes sympathies en affectant des transports de joie et une satisfaction extrême; — Messieurs du grand

[1] Récit contemporain, cité par Zimmermann, t. III, p. 309.

conseil cherchaient à s'insinuer dans la faveur de la veuve de Helfenstein, — toujours retirée à Heilbronn, — en rachetant chez un orfèvre et en offrant à la comtesse divers bijoux provenant du pillage de Weinsberg; — les plus avisés enfin songèrent qu'il était urgent de féliciter les vainqueurs. — Leur opinion fut généralement goûtée; l'on désigna pour aller congratuler Waldbourg, le bourguemestre Rieser et ce même Jean Berlin auquel la cause des Rustauds et de la réformation générale de l'Empire avait inspiré un si tendre intérêt. Ils partirent et arrivèrent à Stuttgard le 17 mai dans la soirée. Une partie des chefs de l'armée de la ligue de Souabe s'y trouvaient. Les conseillers de Heilbronn allèrent incontinent leur exposer leurs embarras, *et la crainte qu'ils éprouvaient d'être envahis une seconde fois par les insurgés;* Rodolphe d'Ehingen les rassura, leur promit qu'avant deux ou trois jours l'armée serait en vue de leur ville pour la protéger, et leur demanda de faire préparer les vivres et les fourrages nécessaires [1].

Pendant que les magistrats de Heilbronn agissaient avec une prudence si remarquable, Wendel Hipler, la tête politique du parti, était arrivé à Weinsberg. De là, il avait envoyé une foule de messagers dans diverses directions, afin d'annoncer aux paysans le désastre de Bœblingen et de les engager à prendre les mesures exigées par la gravité des circonstances. — Il

[1] Ibid.

écrivit aux rustauds d'Oehringen et leur ordonna de se concentrer à Weinsberg sans perdre une minute; il enjoignit aux comtes de Hohenlohe d'y envoyer des munitions et de l'artillerie. Toutefois on ne se pressait pas de lui obéir [1]. — De Weinsberg, Hipler courut à Thalheim, afin de réunir les paysans de l'ordre teutonique et de Heilbronn; dès le 15 mai, il était à Lauffen pour y former un camp et y rassembler les débris de la horde Wurtembergeoise. Le rusé scélérat mit en jeu tout ce qu'il avait de talents pour relever les courages; il réussit à créer un corps de 2,000 à 2,500 paysans, parmi lesquels il y en avait 500 environ de la troupe de Gaildorf; [2] — mais les villes entrées précédemment dans l'association fraternelle et évangélico-chrétienne, s'étaient déjà soumises à Georges Truchsess et ne voulaient plus courir de chances; elles ne tinrent aucun compte des ordres, des prières, des menaces de Wendel. Se voyant abandonné par la magistrature de Heilbronn, il retransporta son camp de Lauffen à Weinsberg. Puis il partit en hâte pour Wurzbourg, afin d'obtenir les secours des frères qui se trouvaient de ce côté [3]. Nous venons de l'y voir arriver.

Il reprocha d'abord avec amertume aux paysans d'avoir négligé les conseils qu'il leur avait donnés dans

[1] Oechlse, p. 180, tiré des documents originaux.

[2] Le reste de cette troupe resta dans son pays pour le garantir des attaques des partisans de la ligue de Souabe.

[3] Oechsle, loc. cit.

le temps[1]. « Si vous aviez forcé, comme je le voulais, les gentilshommes et les chevaliers à entrer dans vos rangs, — leur disait-il, — vous les feriez marcher contre l'ennemi ; maintenant il est trop tard ; ils se moqueront des ordres que vous leur donnerez, ils n'en tiendront aucun compte. — Vous n'avez pas voulu prendre les lansquenets à votre solde lorsque je vous conjurais de le faire, ceux dont vous avez refusé les services se sont offerts aux princes qui les ont acceptés avec joie, et à présent ils agissent contre vous. » — Ces récriminations étaient parfaitement fondées, et Hipler vit en outre, avec une inexprimable douleur, que la désunion était au camp des Rustauds et qu'ils ne s'entendaient pas entre eux. Malgré leur fusion en une seule armée, les hommes de la Franconie se défiaient de ceux du Neckre et de l'Odenwald et les considéraient presque comme des intrus, dont le rôle devait se borner à les aider de leurs forces, sans avoir la prétention de donner des conseils et des avis « puisqu'ils n'étaient pas du pays. »

Cependant il n'y avait plus une minute à perdre ; il fallait agir. L'on écrivit une seconde fois aux comtes de Hohenlohe pour leur enjoindre de convoquer leurs hommes et de les envoyer à Weinsberg, bien armés, avec de l'artillerie et des munitions de guerre. Mais la bourgeoisie d'Oehringen, — si dévouée aux Rustauds, peu de jours auparavant, — avait déjà connaissance du désastre de Bœblingen, et redoutant

[1] Ibid.

l'arrivée de la ligue de Souabe, elle supplia les seigneurs de Hohenlohe de considérer comme non-avenus les ordres des chefs de Wurzbourg. — Les comtes eux-mêmes, revenus de leur terreur précédente, n'étaient plus disposés, le moins du monde, à obéir [1].

On demanda aussi au comte Georges de Wertheim quelques nouvelles pièces d'artillerie; il répondit qu'il n'en avait plus et s'en retourna chez lui. Les Rustauds l'avaient accusé, après leurs assauts malheureux, d'être de connivence avec les défenseurs du Frauenberg, parce qu'il avait des parents parmi eux. Il feignit d'être profondément blessé de ce soupçon injurieux; c'était un excellent prétexte pour se détacher d'une cause qu'il considérait maintenant comme perdue.

Les chefs des paysans délibéraient, ouvraient autant d'avis qu'il y avait de têtes et ne parvenaient pas à s'entendre. Les uns voulaient que l'on se portât en masse vers Iphofen où l'on supposait qu'une jonction pourrait s'opérer entre Truchsess et le margrave Casimir [2]; les autres, que l'on tentât un dernier effort avant de se séparer. Enfin, le 20, la motion de Hipler prévalut. Il fut décidé que l'on sommerait toutes les communes de la confrérie, qui jusqu'alors n'avaient armé qu'un homme sur quatre, d'envoyer

1 Oechsle, loc. cit.
2 Ibid.

leurs contingents complets. Les capitaines de Landa et de Mergentheim reçurent l'ordre de soulever la contrée environnante. On résolut de laisser à Wurzbourg 4,000 combattants pour continuer le siége du Frauenberg et d'établir à Krautheim sur la Jaxt un corps de 2,000 hommes, afin de couvrir les pays qu'arrosent le Mein et la Tauber, de tenir en respect les comtes de Hohenlohe et de menacer le Neckre. George Metzler et Goetz de Berlichingen devaient se mettre en marche les premiers avec la troupe de l'Odenwald, et de la vallée du Neckre qui comptait encore de huit à dix mille combattants[1].

Retournons actuellement à l'armée de la ligue de Souabe et à George de Waldbourg. Le 15 mai, Truchsess avait exhorté le grand maître de l'ordre teutonique, réfugié à Heidelberg, à ne point traiter avec les rebelles, et le 17 il avait quitté Stuttgard où il s'était rendu pour prendre les mesures propres à rétablir l'ordre et la régularité dans le pays.

George passa dans sa marche devant le fort de Hohenasberg dont le commandant lui livra le féroce Jaecklein Rohrbach. Le 20, l'armée de la ligue arriva à Neckargartach et campa entre ce bourg et Fürfeld, au lieu où elle devait opérer sa jonction avec les troupes que l'électeur Palatin promettait d'amener au secours de Wurzbourg. — Le jugement de Rohrbach eut lieu

[1] Oechsle, loc. cit.
Bensen, p. 264 et 265.
Zimmermann, t. III, p. 816.

dans la soirée, et, conformément à la cruelle législation de l'époque, ce malheureux, souillé de vols, de meurtres, de sacrilèges, de crimes innombrables, subit immédiatement la terrible sentence du feu, prononcée contre lui.

Weinsberg, la ville coupable et perfide dont les habitants avaient pris part à toutes les atrocités commises par les paysans et les avaient même provoquées en ouvrant leurs portes aux Rustauds, — Weinsberg fut condamnée à être détruite le jour suivant, sans pouvoir jamais être rebâtie; et à payer d'abord cinq cents florins à la veuve de Helfenstein et six mille à son fils. La plupart des habitants s'étaient sauvés à Heilbronn avec leur avoir; les 2,000 à 2,500 paysans qui s'étaient réunis au Schemmelberg à la voix de Hipler pour défendre la place, ne songèrent pas à opposer la moindre résistance, et se dispersèrent dans les forêts, aussitôt que l'avant-garde ennemie parut. On fit avertir tous ceux qui se trouvaient encore dans la ville d'en sortir incontinent, puis on y mit le feu; huit à dix maisons survécurent seules à l'incendie[1]. Quatre ou cinq villages voisins, dont les habitants avaient partagé les crimes de la ville et refusaient encore de se soumettre, furent traités comme

[1] Tous les auteurs cités et Suttler, t. II. p. 137. Plus tard, l'archiduc Ferdinand permit à plusieurs bourgeois de rebâtir Weinsberg, mais à la condition que la place ne serait pas ceinte de murs, qu'on la considérerait comme un simple village, qu'une chapelle expiatoire serait érigée sur le lieu du massacre, et qu'au jour anniversaire on y célébrerait un service commémoratif. Sartorius, p. 140.

Weinsberg; ces exemples sévères firent rentrer enfin le reste du pays dans le devoir.

Waldbourg, tandis qu'il stationnait entre Neckargartach et Fürfeld, fit plusieurs petites expéditions dans le Craichgau et réussit à purger de l'insurrection une grande partie de cette contrée. Sa jonction avec l'Electeur se fit le 28 mai. — Mais avant de parler des opérations des deux armées réunies, il est nécessaire de faire connaître les événements qui s'étaient accomplis dans les Etats de ce prince et dans les pays voisins, et qui l'avaient empêché de se réunir plutôt avec George Truchsess.

LIVRE VI.

INSURRECTION DE L'ALSACE, DES MARGRAVIATS DE BADE ET DU PALATINAT.

CHAPITRE Ier.

Révolte du Sundgau et de l'Alsace.

L'Alsace et les pays qui l'avoisinent devaient subir, ainsi que le reste de l'Allemagne, les conséquences des enseignements de la réforme. Les doctrines répandues par les novateurs firent revivre ici également la pensée confuse d'une liberté politique qui avait occasionné précédemment déjà plusieurs rebellions promptement étouffées [1].

Il ne manquait pas dans la contrée de démagogues, de terroristes, de prêtres apostats surtout, pour répéter aux hommes de la campagne, qu'étant chrétiens, ils devaient jouir de la liberté parfaite des enfants de Dieu, secouer toute espèce de joug et ne rien omettre pour rétablir les franchises évangéliques. — « Les temps sont accomplis, disaient-ils, immolons ceux qui n'ont point la crainte du Seigneur; organisons, par la violence s'il

[1] V. l'Introduction.

le faut, un monde nouveau dans lequel les élus vivront seuls, et auront seuls aussi la jouissance de toutes choses; un monde où il n'y aura plus d'autorité ni civile, ni religieuse, où l'on ne connaîtra plus ni tribunaux, ni impôts, ni dîmes, ni droits féodaux. »

Ces orateurs citaient les écritures à l'appui de leurs doctrines et se déclaraient suscités de Dieu; beaucoup d'entre eux affirmaient même « qu'ils avaient des révélations célestes, et qu'ils n'ordonnaient et n'enseignaient rien, que l'Eternel ne leur eût enjoint de le faire [1] ». — C'était l'extension simple et logique du principe mis en avant par Luther, pour justifier l'explication des livres saints par l'esprit privé.

De semblables leçons devaient trouver de nombreux disciples; des désordres éclatèrent presque partout à la fois, depuis Bâle jusqu'à Wissembourg, vers le milieu du mois d'avril (1525).

Les magistrats de Bâle réussirent à calmer leurs paysans et à leur faire déposer les armes, en accédant à la plupart de leurs demandes.

Le Sundgau et la haute Alsace appartenaient alors à l'Autriche, qui avait établi le siége de son gouvernement à Ensisheim. Le Landvogt Guillaume de Rappolstein (Ribeaupierre) était parti avec vingt-cinq chevaux pour se réunir à l'armée de la ligue de Souabe: le chevalier Hans Immer de Gilgenberg le remplaçait. — Des soulèvements partiels commençaient à agiter

[1] Annal. Trévir. an 1525.

[2] Sleidan, t. I, liv. V, p, 265 et seq[e].

le pays, surtout aux environs de Mulhouse, les premiers excès des paysans furent dirigés contre les couvents et les églises; ils comptaient des partisans dans la plupart des villes. Partout les prolétaires, les gens ruinés, l'écume de la population, en un mot, était pour eux. Ensisheim seule offrait un lieu de refuge assuré et renfermait une garnison suffisante. Toutefois, grâce à l'intervention des Suisses, les rebelles du Sundgau et de la haute Alsace se soumirent, après quelques rassemblements tumultueux, et cette partie de la province resta à peu près étrangère aux troubles postérieurs.

L'insurrection était plus puissante dans la moyenne Alsace; elle s'y était organisée plus rapidement et plus complètement. — Depuis cinq ans on prêchait le Luthéranisme à Strasbourg, les magistrats, — surtout Jacques Sturm, le plus influent de tous, — avaient ouvertement protégé les prédicants; grâce à cette protection, les usages et le culte catholique avaient peu à peu disparu, les biens du clergé avaient été confisqués, soit en faveur des apostats, soit pour être consacrés à de prétendus *usages de bienfaisance*, et le nouvel Evangile s'était librement répandu dans les environs, avec son cortège habituel de folies et de désordres. — La ville était devenue le lieu de refuge des moines défroqués et des prêtres mariés; elle les protégeait contre l'évêque Guillaume de Honstein, qui les avait cités à comparaître à Saverne.

A la vérité, le sénat ne fit pas cause commune

avec les insurgés, dont il désapprouvait les violences et les cruautés; mais l'hérésie établissait entre Strasbourg et les Rustauds des liens de sympathie sous bien des rapports. Ici encore ces derniers comptaient de nombreux et chauds partisans, parmi les petits bourgeois et les artisans jaloux des familles patriciennes.

Nous trouvons en Alsace la reproduction *de* ce qui se passait dans la plupart des Etats allemands; ce fut d'une ville que partit le premier signal de la révolte, et elle donna aux insurgés leurs chefs les *plus* sanguinaires.

Dès le commencement du mois d'avril [1], le Schultheiss de Rosheim, nommé George Ittel (*Jerry Ittel*), homme que son fanatisme et la vigueur de son caractère rendaient très-propre à exciter et à diriger la populace dans les troubles civils, et avec lui deux bourgeois de Molsheim, se mirent à la tête du mouvement dans la campagne. En peu de jours, ils réunirent une troupe déterminée, forte de 1,500 hommes.

Ces trois chefs choisirent alors parmi leurs adhérents des messagers et les chargèrent de parcourir les communes du pays, et d'annoncer que dans la semaine de Pâques, un homme sur quatre, — pris parmi tous ceux de l'âge de plus de vingt ans et de moins de soixante, — eussent à se rendre dans la plaine d'Altorf [2], armés de carabines (*mit Büchsen*), parce qu'on

1 Wenker, chron. t. II, p. 11, f. 36 verso
Trausch. chron. t. II, p. 11, f. 92.

2 Village voisin de Molsheim.

voulait réunir en ce lieu une formidable armée, pour mettre un terme à la tyrannie des clercs et des nobles [1]. Les messagers devaient déclarer en outre que les villages qui refuseraient d'obtempérer à ces ordres seraient livrés au pillage et à l'incendie. — Au reste, ces menaces étaient pour ainsi dire inutiles; les envoyés d'Ittel trouvèrent à peu près partout les populations disposées à les suivre.

Plusieurs troupes de Rustauds se formèrent.

L'une d'elle, composée des campagnards d'Epfig et de Dambach, ayant arboré un drapeau blanc, sur lequel on lisait ces mots : « *La parole de Dieu durera éternellement* », s'empara du couvent d'Ebersheim-Munster, y prit ses quartiers et en porta le nom.

La seconde, rassemblée dans le val de Willé, pilla le couvent de Huxhofen.

La troisième, qui réunissait les hommes de Mittelwyr, Beblenheim, Sigolsheim et la petite bourgeoisie de Richenwyr, se porta en masse vers le monastère de Bux (ou Boos), en expulsa les religieux, et le dévalisa.

Une autre horde se réunit dans la vallée d'Urbés, et détruisit le couvent d'Alspach et l'abbaye de Pairis, après y avoir fait un butin considérable.

Quelques petits groupes de moindre importance se formèrent encore en divers lieux de la moyenne Alsace.

[1] Trausch. loc cit.

Vers Pâques, ces différentes bandes se mirent en mouvement pour effectuer leur réunion générale dans la plaine d'Altorf au jour indiqué. Les insurgés y vinrent au nombre de 25 à 35,000 hommes, suivant Herzog et Wenker [1], de 50,000 à en croire le rapport, évidemment très-exagéré, de Trausch [2]. Un jardinier strasbourgeois, nommé Clément Siech, se décerna les fonctions de prédicateur de l'armée ; les paysans affirmaient que chaque chrétien, inspiré par le Saint-Esprit, avait à la fois le droit et le devoir d'instruire ses frères ; Siech s'érigea donc en apôtre. Il l'était en effet au même titre que Luther et les autres réformateurs, qui ne tenaient leur mission que d'eux-mêmes.

Nicolas Ziegler, seigneur de Barr, avait promis à ses vassaux un dégrèvement et une diminution de redevances, à la condition de ne pas se joindre aux insurgés ; mais ils ne tinrent compte ni de sa défense, ni de ses promesses ; ils se réunirent également à la troupe d'Ittel ; et Siech, dès le jour de leur arrivée, leur fit un sermon, en prenant pour texte les mots : « Toute plante que mon père céleste n'a pas plantée, sera arrachée [3]. » (Matth : 13, XV). Partant de là, il démontra à ses ouailles que les plantes en question n'étaient autres que les prêtres, les moines et les nobles, lesquels devaient être exterminés par le fer et le

[1] Herzog, l. II, f. 169.
Wenker, t. II, p. 11, f. 36 verso.

[2] Loc. cit.

[3] Trausch, t. II, p. 11, f. 92 verso.

feu, par le poignard, l'épée et la carabine. Peu de jours après ce sermon, le seigneur de Barr réussit à s'emparer de la personne de l'orateur et de quelques-uns de ses sujets révoltés et les enferma étroitement.

Les insurgés se portèrent alors vers le village de Heiligenstein, situé à mi-côte au-dessous du couvent de Sainte-Odile, et près duquel s'étend une vaste prairie; là ils conclurent entre eux une alliance formelle, s'engageant à ne déposer les armes qu'après la destruction complète des ordres privilégiés et l'admission générale des articles suivants :

1° L'Evangile sera prêché partout purement et non plus comme par le passé;

2° Les dîmes, grandes et petites, seront abolies;

3° De même les intérêts et redevances;

4° Toutes les eaux seront déclarées libres;

5° Les forêts également;

6° Chacun aura le droit de chasse;

7° Le servage sera aboli;

8° Nous n'aurons plus d'autres princes et seigneurs que ceux qu'il nous conviendra de reconnaître en ces qualités;

9° L'administration de la justice et du droit seront maintenus comme par le passé;

10° On nous accordera le droit de destituer et de remplacer les baillis;

11° Les droits payés aux églises en cas de mort seront abolis;

12° Les biens jadis communaux que les seigneurs

se sont attribués pour en faire des champs ou des prés redeviendront communaux.

Les réunions des paysans avaient habituellement leur côté religieux ; c'était au nom de la liberté évangélique que se faisait la levée de boucliers. Siech fut remplacé en cette occasion par un juif baptisé, qui exerçait la profession de tailleur à Molsheim [1]. Il fit un sermon très-long, mais fort goûté par l'assemblée. Cet homme unissait en son cœur la haine du prolétaire contre le riche, et la haine du sectaire contre les prêtres ; — après avoir rappelé à ses auditeurs les misères de leur condition, il finit comme Clément par les exhorter, l'Evangile en main, à égorger leurs anciens maîtres. Des applaudissements unanimes accueillirent ce discours.

Toutefois, le tailleur de Molsheim eut le sort du jardinier de Strasbourg; quelques hommes dépendants de l'abbaye d'Altorf [2], l'ayant rencontré dans la campagne, le firent prisonnier, le garottèrent et le jetèrent dans le cachot du bourg de Dorlisheim.

Les paysans tinrent conseil ; leurs chefs résolurent de délivrer d'abord l'apôtre, de s'emparer ensuite de Molsheim et de Dachstein, et de décider alors seulement des mouvements ultérieurs de l'armée. — Ces ordres furent proclamés à son de trompe, afin que personne ne pût les ignorer [3].

[1] Trausch, loc. cit.
[2] Trausch, t. II, p. 11, f. 92 verso.
[3] Ibid.

Ce plan néanmoins fut modifié. Pendant la délibération, une trentaine de paysans s'étaient portés à l'abbaye d'Altorf pour demander des vivres et du vin; vers le soir, leur nombre se décupla : plus ils se virent en force, plus ils devinrent insolents [1]. Lorsque l'armée eut connaissance de ce fait, il ne fut plus possible de la contenir; oubliant ses projets, la captivité du juif et celle du jardinier, elle se rendit en masse au couvent pour y faire bombance [2]. Ittel et les autres chefs s'étant emparés de l'abbé, imaginèrent d'envoyer à Strasbourg un messager chargé d'engager d'une façon très-pressante Capiton, Bucer et Zell, principaux apôtres du nouvel Evangile, à venir également à Altorf. Les prédicants acceptèrent l'invitation [3]. Alors les Rustauds établirent une sorte de tribunal en plein air, placèrent d'un côté l'abbé et ses moines, de l'autre les novateurs strasbourgeois, et leur dirent : [4] « Discutez maintenant sur les doctrines du papisme et sur celles de Martin Luther, afin que nous puissions vous entendre et vous juger [5]. » Zell et Capiton, les plus audacieux des fanatiques lorsqu'il s'agissait de déclamer en chaire et d'insulter leur évêque, intimidés maintenant par la présence de cette armée, qui d'un moment à l'autre pouvait passer du calme à la fureur,

[1] Trausch, loc. cit.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Ibid.
[5] Ibid.

se repentaient fort d'être venus, et restaient silencieux; — Bucer, plus hardi, prit la parole [1] avec beaucoup de véhémence, et dit : « Que signifie cet ordre? cette assemblée n'est point régulière, elle est contraire à la loi divine. Personne n'a le droit de forcer l'abbé, ni qui que ce soit, à faire une profession de foi publique. Je vous engage donc à vous tenir tranquilles, à laisser en repos les habitants du couvent d'Altorf et à obéir à Dieu et à vos supérieurs; ceux-ci vous traiteront chrétiennement et avec équité, si vous vous abstenez de la violence et de l'insurrection. Au nom de qui jugerez-vous d'ailleurs? de qui tenez-vous votre mission? »

Jusqu'ici la troupe des insurgés avait écouté Bucer en silence. Mais à ces derniers mots la patience échappa à Ittel; se levant fièrement, il s'écria : « Et vous, de qui tenez-vous la vôtre? au nom de qui nous parlez-vous, vous tous, qui, les uns comme les autres, voulez empêcher les chrétiens pauvres de jouir de la liberté qui revient à chacun par le bénéfice de l'Evangile? »

Cependant Ittel avait cédé à un premier mouvement d'emportement et ne tarda pas à se radoucir. Craignant peut-être d'exciter le courroux des strasbourgeois, en insultant des hommes dont l'influence sur la bourgeoisie était sans bornes, il se rendit même à la prière de Bucer, qui lui demanda une escorte

[1] Ibid.

afin de pouvoir retourner sans danger à la ville avec Zell et Capiton. Quant au couvent d'Altorf, il fut pillé le lendemain; les insurgés y trouvèrent un butin considérable en vivres et en objets de prix [1]. Après ce premier succès, les paysans se crurent destinés à renverser tout ce qui s'opposerait à eux. Les hommes timides, qui jusqu'alors s'étaient cachés ou tenus à l'écart, vinrent grossir leurs rangs; la rébellion, complètement organisée, éclata avec fureur dans la province entière. — George Ittel était toujours l'âme du mouvement, mais il ne conserva que le commandement en second de l'armée. La direction suprême fut confiée à Erasme Gerber de Molsheim; on désigna Pierre et Diebold, aussi de Molsheim, pour être premiers lieutenants de ces deux chefs; enfin, on choisit un grand nombre de capitaines d'un grade inférieur [2]. « Alors, dit Trausch [3], la désolation, l'incendie et le vol s'étendirent et se multiplièrent; les plus hideux excès se commirent sans contrôle, tous les biens furent mis en vente pour moins de la moitié de leur valeur. »

Les paysans, divisés en corps nombreux, se répandaient dans diverses directions à la fois; ils ne respectaient rien; leurs premiers excès semblaient avoir développé en eux une inextinguible soif de sang et de carnage. Les prêtres, les moines, les religieuses, les

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 92 verso.
[2] Trausch, t. II, p. 11, f. 93.
[3] Ibid.

nobles, qui tombaient en leur pouvoir, étaient aussitôt massacrés; ils assommaient également les bourgeois et les gens de la campagne qui refusaient de se joindre à eux, et détruisaient les églises, les couvents, les châteaux, les papiers et les titres dont ils parvenaient à s'emparer. Ils espéraient anéantir ainsi à jamais les corvées, les redevances et les droits seigneuriaux, et arriver à cette *liberté parfaite*, que quelques fanatiques leur présentaient sans cesse comme devant être la récompense de leur courage et de leurs exploits [1].

Toutefois, le corps principal de l'armée des Rustauds resta établi aux environs d'Altorf; nous l'y retrouverons lorsque le moment en sera venu. Il nous faut suivre d'abord quelques-unes des hordes qui se répandirent dans la partie méridionale de la moyenne Alsace, et faire connaître ensuite à nos lecteurs les événements qui s'accomplissaient sur la rive opposée du Rhin.

La troupe qui avait pillé le couvent de Bux se porta vers Richenwyr, après avoir assisté à l'assemblée générale; — cette petite ville lui ferma résolument ses portes, et la força à s'éloigner en la menaçant de tirer sur elle (25 avril) [2].

Le corps dit d'Ebersheim-Munster, commandé par

[1] Trausch, loc. cit.
Herzog, l. II, p. 169.

[2] Manuscrit du contemporain Eckard de Weigersheim de Richenwyr.

le nommé Wolf Wagner, rançonna les couvents d'Ittenwiller, Truttenhausen, Niedermunster et Hohenbourg ; s'empara de Dambach et d'Epfig, fit sommer les paysans de Markolsheim et du Ried de lui envoyer un homme sur trois, et se rendit maître de Schœnau, de Rhinau et des lieux voisins. Ayant reçu des renforts considérables, Wolf Wagner força Saint-Hippolyte, Beblenheim, Ostheim, Mittelwyr et Hunawyr à fraterniser avec lui ; puis il alla sommer à son tour Richenwyr de lui ouvrir ses portes. Sa troupe était plus nombreuse que celle de Bux ; la commune rassemblée, montra moins d'énergie que la première fois, et répondit qu'elle se rendrait aux Rustauds, si Berckheim et Ribeauvillé en faisaient autant.

Pour le moment, les insurgés n'insistèrent pas, ils établirent leur quartier-général à Hunawyr, et se divisèrent en plusieurs petites hordes qui soumirent les lieux voisins. Wagner ordonna alors aux communes alliées de lui faire parvenir leurs contingents, et il se porta, à la tête de 14,000 hommes, vers la ville de Berckheim, qui s'empressa de le recevoir. Les paysans pillèrent les maisons du clergé et des juifs, emprisonnèrent ces derniers, et obligèrent les magistrats à leur fournir un corps de 60 hommes bien équipés. De Berckheim, l'armée alla camper à petite distance de Ribeauvillé, résidence d'Ulric de Rappolstein, fils du Landvogt autrichien[1]. Wagner et les autres chefs de-

[1] Ibid et manuscrit d'Ulrich de Rappolstein Bauren-Aufruhr im april und maij 1525.

mandèrent qu'on les admît dans la place, « et qu'on leur prêtât assistance pour faire prêcher partout la pure parole de Dieu, et pour châtier les prêtres, les moines, les nonnes et les juifs [1]. » — Ribeauvillé avait été empoisonnée depuis quelque temps déjà par le venin des nouvelles doctrines religieuses, et l'Evangile avait servi de prétexte à plusieurs émeutes, à la suite desquelles Ulric s'était vu dans la nécessité de faire de très-larges concessions à la populace. Il était alors plutôt le prisonnier que le seigneur de ses sujets, ainsi qu'il le dit lui-même dans une lettre adressée à son père. Abandonné de la majorité de la population, à laquelle les enseignements émanés de Wittenberg avaient complétement tourné la tête, et ne pouvant espérer ni attendre de secours d'aucun côté, le chevalier de Rappolstein fit de vains efforts pour maintenir la bourgeoisie dans le devoir et pour la ramener au bon sens; il alla jusqu'à offrir de l'argent, du vin, du pain et de la viande aux chefs des paysans, pourvu qu'ils se retirassent avec leur armée. Tout fut inutile. Pendant les pourparlers, la troupe s'était approchée de la ville, les artisans lui en ouvrirent les portes; elle y entra (le 13 mai) entre cinq et six heures du soir. Les Rustauds passèrent la nuit à faire bombance aux dépens du clergé. Le jour suivant (c'était un dimanche), ils se portèrent en masse au couvent du lieu, le pillèrent, et maltraitèrent tellement l'un des religieux, le frère Jacques, qu'il en mourut le surlendemain. La petite bourgeoisie s'était jointe à cette glo-

rieuse expédition, les prêtres furent obligés de payer une amende, et tous les habitants de la ville, à quelque classe qu'ils appartinssent, durent prêter serment d'aider « *à protéger l'Evangile.* [1] » Un corps de 60 hommes de Ribeauvillé se réunit aux insurgés.

Sur ces entrefaites, Guemar, bourg voisin, fit offrir aux paysans de fraterniser avec eux. Wolf y envoya 50 hommes pour conclure l'alliance, et pour recommander aux bourgeois de forcer leurs prêtres « *à prendre des femmes et à célébrer la messe en allemand.* »

Le 15 mai, l'armée se porta vers Richenwyr qui avait promis d'agir comme Berckheim et Ribeauvillé. La ville ne songea plus à résister, ouvrit ses portes, entra dans l'association chrétienne et lui fournit 30 hommes. Les petites villes voisines en firent autant; celle de Kaysersberg seule déclara qu'elle tirerait sur ceux qui approcheraient de ses murs; on la laissa tranquille pour le moment; un peu plus tard, la place fut bombardée et se rendit.

Tandis que la partie méridionale du centre de l'Alsace subissait ces ravages, de petits corps détachés parcouraient la campagne aux environs de Strasbourg et traitaient avec la dernière rigueur tout ce qui ne s'empressait pas de faire cause commune avec eux.

Plus de 2,000 femmes et enfants, dont les époux et les pères avaient péri victimes de la fureur des révoltés, vinrent se réfugier dans la ville. Les magistrats les

[1] Ibid.

logèrent au couvent abandonné des dominicains qu'ils avaient sécularisé peu de temps auparavant, et se chargèrent de leur entretien jusqu'à la fin des troubles; une multitude de prêtres, de nobles et de chevaliers quittaient aussi leurs églises, leurs castels et leurs monastères, pour chercher un abri derrière les murailles de la cité. Leur nombre était si grand que chaque jour les abords de Strasbourg en étaient encombrés; il devenait souvent impossible d'y pénétrer, et des voitures attendaient parfois aux portes, une journée entière, avant de parvenir à traverser la foule. Une partie des rues servait de magasin aux gens de la campagne; ils y avaient entassé des fourrages, des meubles et des bestiaux[1].

Le magistrat, craignant que des hommes mal intentionnés ou des adhérents des paysans ne profitassent du désordre pour s'introduire dans la ville, adopta aussitôt des mesures de sûreté. Il prit à la solde de la république deux corps de lansquenets et en confia le commandement aux capitaines Gaspard Wolff et Hans de Matzenheim. On enjoignit aux tribus de surveiller sévèrement les ouvriers et apprentis et d'être prêtes à s'armer au premier signal. Jour et nuit, des patrouilles maintenaient le bon ordre dans les rues; on garnit d'artillerie les tours et les murailles; les gardes furent doublées partout [2].

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 93.

[2] Trausch, t. II, p. 11, f. 92.
Speckle, coll. t. II, f. 204 verso.

Les bourgeois ayant été convoqués ensuite dans leurs tribus respectives, la magistrature leur remit un acte[1] (*Ein Bedenken*) par lequel elle leur représentait « que la conduite des paysans était contraire à l'Evangile et à la saine raison ; qu'en détruisant les riches approvisionnements des nobles et du clergé ils se faisaient tort à eux-mêmes, qu'ils tomberaient en peu de temps dans une misère extrême, et que sans doute après avoir épuisé les ressources de la campagne, ils s'approcheraient de Strasbourg et demanderaient à y être admis ou exigeraient qu'on leur livrât les biens du clergé. « Mais » ajoutait l'acte « les ecclésiastiques ont été contraints récemment de se faire recevoir bourgeois de la ville; nous leur devons par conséquent protection et sûreté. Les magistrats sont décidés à veiller à l'avantage et à l'honneur de la république; toutefois ils désirent avoir là dessus l'avis des bourgeois de toute condition. » L'intérêt personnel étant d'accord avec l'honneur en cette occurence, la bourgeoisie n'hésita pas à approuver la conduite et les desseins de ses chefs, et les amis que les Rustauds avaient dans la ville furent réduits au silence.

[1] Wencker, t. II, p. 11, § 27.

CHAPITRE II.

Mouvement des insurgés d'Outre-Rhin.

Les désordres étaient au moins aussi terribles dans les contrées situées sur la rive droite du Rhin qu'en Alsace.

Le pays de Baden ne fut pas le dernier à s'insurger. Le Haut-Margraviat était gouverné alors par Ernest; son frère Philippe régnait sur le Bas-Margraviat; Christophe, père des deux princes, vivait encore, mais il était fou.

Des troubles éclatèrent en plusieurs lieux à la fois. Le 9 avril (dimanche des Rameaux), Durlach[1] ouvrit ses portes à 3,000 paysans des environs, qui s'étaient réunis sous la conduite d'un certain Jean Winkler. Cette même horde se rendit ensuite maîtresse de Pforzheim, pilla le couvent de Gottesau, et reçut de nombreux renforts de la Forêt-Noire. Le margrave Philippe envoya contre les rebelles une troupe de cavaliers, qui les dispersa après avoir incendié le village de Berghausen. Chacun s'en retourna chez soi; — mais ce fut un repos momentané. — La rebellion éclata dans l'évêché de Spire et eut un prompt retentissement dans le Margraviat. Elle sévit d'abord dans le district du Brurain; 500 paysans, ayant à leur tête Frédéric Wurm et Jean de Hall, se rassemblèrent pendant la

[1] Bas-Margraviat.

semaine sainte au village de Malsch et firent main-basse sur les caves que le chapitre de Spire possédait en ce lieu. — L'évêque George, frère du comte Palatin Louis, chargea un député de les engager à lui exposer leurs sujets de plaintes et de leur rappeler que toujours ils l'avaient trouvé prêt à les écouter et à leur rendre justice. Loin de tenir compte de l'invitation du prélat, les Rustauds sommèrent les communes des environs de leur envoyer des renforts; et suivant l'usage, ils menaçaient d'égorger ceux qui n'obéiraient pas[1].

Jean de Bühel, bailli du Brurain, reçut l'ordre de marcher contre les rebelles; le maréchal Palatin de Habern se joignit à lui avec 200 cavaliers et quelques pièces d'artillerie légère; mais la petite armée, forte de 4 à 500 hommes à peine, trouva l'ennemi campé au pied du Pletzberg, au milieu de vignes qui fermaient le passage aux chevaux; il avait reçu d'ailleurs de si nombreuses adhésions, qu'il y aurait eu plus que de la témérité à l'attaquer. Les cavaliers, cédant à la nécessité, se retirèrent; l'évêque quitta secrètement son château de Philippsbourg et se réfugia à Heidelberg chez son frère. Les villes mêmes d'Odenheim, Rotenbourg, Kiszlau et Bruchsal, prirent parti pour les insurgés.

[1] Gnodalius, l. II, p. 144.
Crinitus, ch. 23, p. 246.
Leodius, p. 290.
Sartorius, liv. II, p. 189.

C'est alors que les hommes du Brurain pénétrèrent dans le Margraviat et y réveillèrent l'esprit de révolte assoupi depuis quelques jours à peine. — Les paysans se réunirent de nouveau, pillèrent les églises et les couvents, notamment ceux de Herrenalb et de Frauenalb. Philippe s'empressa de négocier avec eux, réussit à les satisfaire et à obtenir leur retraite[1].

A la suite de ce traité, les rebelles du diocèse de Spire évacuèrent le Margraviat et se divisèrent en deux bandes pour occuper le pays sur les deux rives du Rhin; 3,500 d'entre eux passèrent le fleuve à Schroeck avec l'intention d'aller à Spire et d'y réformer le clergé à leur façon. Chemin faisant, ils dévalisaient les églises et les couvents[2]. Lorsque la nouvelle de leur projet fut portée à l'évêque à Heidelberg, il n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre. Il savait que la bourgeoisie de Spire, adonnée, dès l'origine, aux nouvelles doctrines, sympathisait avec les Rustauds, et qu'un fort parti était disposé à les admettre dans la ville à la première sommation. Accompagné seulement de Thierry de Dalberg et de Bernard Gœler de Ravensburg, il monta à cheval, fit demander un sauf-conduit aux paysans, se rendit à leur camp, traita avec eux, et afin de les engager à s'éloigner sans délai,

[1] Crinitus, ch. 24, p. 247.
Gnodalius, liv. II, p. 145.

[2] Crinitus, ch. 25.
Gnodalius, loc. cit.
Léodius, loc. cit.

il promit de leur envoyer de suite à Rheinhausen vingt-cinq foudres de vin, deux cents sacs de blé, et pour cent florins de viande. Les paysans se dispersèrent le 30 avril; mais leurs capitaines restèrent réunis à Bruchsal, avec un conseil et une petite troupe choisie. Ils demeurèrent en rapport avec les villages des environs, de manière à pouvoir rassembler en peu d'heures, s'il en était besoin, une armée de 5 à 6,000 hommes [1]. C'était donc un calme bien éphémère et qui offrait peu de garanties pour l'avenir.

Tandis que le margrave Philippe avait pacifié le nord de ses domaines, deux nouvelles troupes s'étaient formées dans le district de l'Ortenau, où la maison d'Autriche et la ville de Strasbourg avaient également des possessions.

La première se rassembla à Oberkirch et se dirigea vers Offenbourg; la seconde s'établit aux environs de Schwarzach et d'Acheren : infiniment plus modérés que leurs devanciers, ces paysans se bornèrent à exiger qu'on fît droit à leurs demandes et ne commirent point d'excès [2].

Le margrave Philippe de Bade se décida encore à négocier et fit intervenir la ville de Strasbourg. Les magistrats urbains lui députèrent les sieurs Bernard Wurmsser et Gaspard Rumler, qui, d'accord avec les

[1] Ibid.
[2] Wenker, t. II, p. 11, f. 27 verso.
Trausch, t. II, p. 11, f. 94.
Speckle, col. t. II, f. 206 verso.

conseillers badois, Jérôme Weuss et Jean Siegwarten, se rendirent à Achern, s'entendirent avec les paysans, les engagèrent à se disperser dès le 27 avril, et conclurent bientôt après, à Renchen, un traité de paix en forme 1.

1 Les quatre négociateurs demandèrent d'abord aux paysans de leur exposer leurs griefs par écrit, afin qu'on pût en faire part à leurs seigneurs respectifs. L'on signa un petit traité par lequel il fut convenu que les insurgés rédigeraient leurs demandes par articles, — que les conseillers du prince et les envoyés de Strasbourg feraient connaître au margrave les plaintes de ses sujets et chercheraient à arranger toutes choses le plus équitablement possible, — qu'enfin les paysans pourraient rester réunis au camp d'Achern jusqu'à la conclusion de la paix, et qu'il ne serait rien entrepris contre eux, pourvu que de leur côté ils ne fissent de mal à personne.

Ces mesures préliminaires ayant été adoptées, les insurgés formulèrent leurs demandes en 12 articles de la teneur suivante : (v. Trausch, t. II, p. 11, f. 94 verso et seq^s. — Speckle, col. t. II, f. 206 verso et seq^s.

1° Le choix des curés aux cures vacantes sera fait en commun par l'autorité et les paroissiens, et devra tomber sur des hommes pieux, instruits de la pure parole de Dieu, l'annonçant sans altération, et de bonnes mœurs.

2° On continuera à payer la dîme des fruits de la terre, à condition qu'il n'y aura plus d'offrandes ni d'autres extorsions forcées, et elle sera réduite au vingtième pour le foin et le chanvre.

3° Le servage sera aboli. Le paysan, après avoir payé ce qu'il doit à l'autorité légitime, sera libre de passer en d'autres lieux et de s'y marier..., parce que tous les hommes ont été rendus libres par le sang de Jésus-Christ.

4° Les paysans pourront tuer les bêtes nuisibles, telles que loups, ours, renards, chats sauvages et martres ; ils auront le droit de clore leurs propriétés pour empêcher le gibier d'y entrer, et de tuer celui qu'ils y trouveront, notamment les sangliers. Ils pourront aussi chasser aux oiseaux et pêcher partout, sauf dans les lacs, étangs et eaux mortes appartenant à des seigneurs... parce qu'en créant le monde Dieu a donné à l'homme la domination sur les animaux.

5° L'usage de distribuer gratis le bois de chauffage et de construc-

Les paysans de 300 villages devaient jouir du bénéfice de cette paix; après qu'elle eût été signée, les deux bandes d'insurgés du Bas-Margraviat se dispersèrent.

Toutefois, il y en eut dans le nombre qui refusèrent

tion aux paysans sera maintenu... parce que les forêts qui n'appartiennent pas à un particulier sont à tout le monde.

6° Ceux qui auront été exempts de corvées jusqu'à présent le seront également à l'avenir; personne ne pourra être tenu à plus de quatre jours de corvée par an; encore faudra-t-il nourrir les corvéables et leur payer huit pfennings.

7° Les corvées non seigneuriales, pour travaux d'utilité publique, seront payées.

8° On ne pourra pas hausser les baux, mais les fermiers seront tenus à une bonne culture.

9° On abolira le cumul des peines, tel que prison, amende, exil, pour un même délit; et on ne pourra être jugé que là où le délit aura été commis,

10° Les propriétés communales qui ont été prises sans être payées seront rendues aux communes pour l'utilité de tous.

11° En cas de décès, on continuera, — jusqu'à la prochaine réformation générale, — à payer, à l'autorité, des droits qui ne pourront dépasser un pour cent de la fortune libre.

12° Rien ne sera changé aux présents articles sans le consentement des deux parties contractantes; s'ils sont acceptés, l'autorité se conduira gracieusement à l'égard des sujets, et ceux-ci seront fidèles. S'il y a des démêlés à propos de l'exécution de ce traité, ceux qui l'ont négocié et signé, ou leurs ayant-droit interviendront afin qu'il soit maintenu dans toute sa teneur.

Les paysans se firent représenter par Georges de Wimpfen et Wolf Tucher, qui se réunirent à Renchen aux envoyés du margrave, de Strasbourg et des différents seigneurs qui possédaient des domaines sur la rive droite du Rhin; on débattit longuement les 12 articles. Ils furent enfin acceptés le 22 mai, signés et scellés trois jours plus tard.

Les signataires du traité furent : Philippe, margrave de Bade, Wurmser et Rumler, au nom des magistrats de Strasbourg, Guillaume,

de s'associer aux avantages du traité; ils formèrent le noyau d'une autre troupe de Rustauds, qui se souleva dans l'Ortenau. Car, tandis que le calme renaissait d'un côté, quatre bandes nouvelles s'étaient réunies; elles comprenaient des sujets des deux margraves de Baden, de la ville de Strasbourg, de la maison d'Autriche et de celles de Hanau et d'Eberstein.

La première de ces troupes, composée principalement des hommes du Kaiserstuhl, était commandée par Valentin Hans Ziler d'Amoltern et par Mathias Schuhmacher de Riegel. Elle se mit en rapport avec le corps alsacien d'Ebersheim-Munster, tint sa première assemblée à Saasheim et pilla pour son début les dépendances du couvent de Thennenbach à Kiechlingsbergen. Les hommes, les enfants et les femmes de ce bourg s'associèrent au pillage, et les Rustauds disaient avec jubilation : « le Saint-Esprit agit sur le peuple, Dieu veut que les choses se passent ainsi, il faut que cela soit [1]. » Les insurgés rançonnèrent le clergé du Kaiserstuhl [2], puis ils commencèrent à parcourir le pays. — Bientôt les antiques monastères et les vieux

évêque de la même ville et landgrave d'Alsace, Réné, comte de Deux-Ponts, Guillaume, comte de Furstenberg, landvogt de l'Ortenau; Philippe, comte de Hanau, Guillaume Hummel de Stauffenberg et Wolf de Windeck, en leurs noms et en celui de leurs parents, alliés et dépendants. De plus, l'acte fut signé par les magistrats des villes d'Oberkirch, Stollhofen, Stein, Lichtenau, Bühl, Achern, Bischoffsheim, Willstedt, Openau et Stauffenberg, pour eux et leurs administrés.

[1] Schreiber, loc. cit. p. 252.

[2] Ibid.

manoirs de la contrée ne présentèrent plus que des monceaux de ruines et de cendres. Les villes d'Endingen, Burgheim et Kenzingen ouvrirent leurs portes à la horde et contractèrent alliance avec elle pour éviter le pillage; — elle força également la noblesse des environs à fraterniser, et resta campée auprès de Kenzingen.

La seconde troupe était celle de l'Ortenau, composée, ainsi que nous le disions, des débris du rassemblement d'Oberkirch et d'Achern, auxquels s'étaient joints les paysans du baillage d'Ettenheim (dépendant de Strasbourg), de la seigneurie de Lahr et de la vallée de Diersbourg, ainsi que les petits bourgeois de Gengenbach, Zell et Offenbourg. Cette horde, après avoir dévalisé et brûlé une foule de couvents et de châteaux, se réunit à celle du Kaiserstuhl et campa avec elle auprès de Kenzingen. Elle était commandée par Georges Heid de Lahr [1].

Le troisième corps, celui du Haut-Margraviat, dirigé par Hans Hammerstein, comprenait les campagnards des seigneuries de Rœteln, Sausenberg et Badenweiler; le margrave Ernest, épouvanté de cette levée de boucliers, avait quitté son château de Rœteln avec sa famille et s'était réfugié à Fribourg. Il fit faire aux rebelles des propositions de paix par les baillis de Kandern et de Badenweiler. — Les Rustauds répondirent que si le prince acceptait les 12

[1] Ibid, p. 261.

articles et se contentait d'être le lieutenant de l'empereur, on lui laisserait ses châteaux et ses seigneuries. « Mais, ajoutèrent-ils, nous n'obéirons plus à l'avenir à d'autre maître qu'à l'empereur ou à son lieutenant (*Statthalter*); la noblesse a fini comme caste séparée, et dorénavant vous ne serez plus qu'un simple propriétaire libre, tout comme le dernier des paysans [1]. »

De semblables propositions n'étaient pas de nature à être acceptées; le refus d'Ernest fut suivi de la prise de ses châteaux, de la destruction des monastères et des castels de la contrée. Cette bande traita les prêtres, les religieux et les gentilshommes de la façon la plus brutale et la plus ignominieuse. Elle opéra également sa jonction avec les insurgés campés auprès de Kenzingen. Le margrave demanda inutilement des troupes à Bâle et à Strasbourg pour tenir tête à ses sujets révoltés.

La dernière troupe, issue du margraviat de Hochberg, vint aussi se fondre dans les autres à Kenzingen, après avoir dévalisé le magnifique couvent de Thennenbach, sous la conduite du nommé Klewi Rudi [2].

Le plan des quatre corps réunis, était de se joindre à la horde de la Forêt-Noire, commandée par Jean Muller de Bulgenbach [3] et de s'emparer ensuite de Fribourg.

1 Schreiber, op. cit. — p. 243 et seq., d'après les archives de Bâle.

2 Schreiber, op. cit. p. 242.

3 Nous l'avons vu à l'œuvre en Souabe, et nous savons que Muller

Cette ville avait servi de lieu de refuge non-seulement au margrave Ernest et à sa famille, mais à une foule de nobles et de membres du clergé du Brisgau, du Sundgau et de l'Alsace. Les richesses qui y étaient entassées tentaient la cupidité des paysans.

Jean Muller entra en Brisgau dans les derniers jours d'avril. Il y signala sa présence par l'incendie des châteaux de Zindelstein, de Neufurstenberg, de Triberg[1], etc., son armée reçut de nombreux renforts, les uns volontaires, les autres forcés. Waldshut, premier berceau de l'insurrection, lui fournit deux petits corps bien équipés et quelques pièces d'artillerie.

La troupe était dans le voisinage de la riche et magnifique abbaye de Saint-Blaise. Muller chargea la division des gens du Hauenstein, commandée par Conrad Iehl, d'en prendre possession le 4 mai. La plupart des religieux eurent heureusement le temps de se sauver; mais le couvent devint le théâtre d'une de ces orgies monstrueuses, semblables à celles de Kempten, de Schœnthal, d'Amorbach et de tant d'autres lieux. Les Rustauds se précipitèrent d'abord dans les caves, et après avoir bu avec excès, ils défoncèrent les tonneaux, de telle sorte qu'on marchait dans le vin jusqu'aux genoux et que quelques hommes s'y noyèrent. La bande se répandit ensuite dans l'inté-

venait de refuser son concours aux Rustauds du Wurtemberg, parce qu'il les avait trouvés disposés à soutenir le duc Ulric.

[1] Schreiber, op. cit. p. 242.

rieur du monastère et dans les deux églises. Elle y déchira les livres et les titres, brisa les verrières, le carillon, les autels et les statues, — lacéra les ornements, ouvrit les cercueils et les reliquaires, pulvérisa et jeta au vent les reliques, détruisit des objets d'art d'un prix infini qui se trouvaient réunis dans le lieu saint et à la sacristie; enfin elle se rua sur le tabernacle, en arracha le saint ciboire et se livra envers les hosties consacrées à des profanations tellement épouvantables, que la plume se refuse à les décrire. L'un de ces malheureux entre autres, en prit une poignée, les mit dans sa bouche, en disant : *qu'il voulait se rassasier de bons Dieux*[1].

La troupe commit pendant six journées consécutives les excès les plus hideux; elle pilla également la maison de Toodtmoos, dépendante de Saint-Blaise, puis elle rejoignit le corps de Jean Muller.

L'armée réunie se porta rapidement en avant, rançonna au passage plusieurs couvents, incendia quelques châteaux et campa enfin à Kirchgarten, dans le voisinage de Fribourg. Jean Muller alla combiner, avec les chefs d'insurgés réunis à Kenzingen, le plan d'attaque de la capitale du Brisgau; et en attendant l'arrivée des quatre corps de Rustauds des margra-

[1] Pièce contemporaine citée par Zimmermann, t. III, p. 581 et seq[e].
Schreiber, op. cit. p. 244, 245.
Liber originum de Saint-Blaise, écrit en 1550, par l'abbé Gaspard.

viats, il continua aux environs ses œuvres de destruction et de pillage.

La détresse était grande à Fribourg ; la ville avait envoyé peu de semaines auparavant ses lansquenets à Villingen, Lauffenbourg et Sæckingen ; elle manquait de troupes, et ne put mettre que 124 artisans déterminés au château-fort (*Schlossberg*), point culminant qui domine la cité. On avait à la vérité abondance de provisions et une bonne artillerie. Le margrave Ernest ne se trouvait plus dans la place ; il s'était rendu en Alsace, dans l'espoir d'y obtenir quelques secours. Il en avait demandé en vain à Ensisheim et à Villingen, qui elles-mêmes avaient besoin de toutes leurs forces pour se défendre [1]. Les habitants de Fribourg, nobles et bourgeois, clercs et étudiants, s'armèrent, formèrent différents corps et travaillèrent avec zèle à la réparation des fortifications. Cependant les magistrats firent demander à la troupe de la Forêt-Noire pourquoi elle parcourait la contrée, pour quelle raison elle campait sous ses murs ? Muller de Bulgenbach répondit d'abord verbalement, puis par écrit : « Vous connaissez les infamies du clergé et des seigneurs, — disait-il dans sa lettre, — et cependant vous prenez parti pour eux ; nous nous étonnons de ce que vous voulez nous forcer à sortir du pays, nous autres pauvres petits paysans, et à supporter davantage ce qui est contraire au droit et à la justice. — Nous exigeons

[1] Schreiber, op. cit. p. 263.

que la parole de Dieu soit annoncée à tout le monde, et nous vous demandons *amicalement* de vous lier à notre confrérie, *afin de* faire fleurir la charité fraternelle sur la terre, d'établir une paix éternelle et de soutenir le droit divin [1]. »

Cet écrit, auquel la ville fit une réponse évasive, fut suivi, coup sur coup, de trois autres missives qui ordonnaient, en termes de plus en plus péremptoires, à Fribourg d'entrer dans l'association chrétienne, et d'envoyer au camp des Rustauds six membres de la magistrature et six bourgeois pour traiter. La dernière était de la teneur suivante : « Paix et grâce en Jésus-Christ : — Nous vous faisons savoir que nous sommes unis aux troupes évangéliques du Brisgau, et que nous agirons d'un commun accord. Nous voulons que vous fraternisiez aussi avec nous, pour travailler à répandre l'Evangile, auquel personne ne doit s'opposer. — Si vous consentez à être nos frères, nous vous tiendrons pour tels, autrement nous entrerons dans vos murs; — et si vous faites du mal à un seul des nôtres, ne vous attendez pas à obtenir miséricorde. Donnez-nous réponse immédiate. » Signé Hans Muller, capitaine de la Forêt-Noire, et les autres chefs et conseillers de la *sainte confrérie évangélique* [2].

Le 17 mai, les différents corps du Margraviat

[1] Ibid.

[2] Pièces contemporaines, apud. Zimmermann, t. III, p. 589 et seq°.

arrivèrent en vue de Fribourg, bloquèrent étroitement la ville, pillèrent la chartreuse du mont Saint-Jean et rompirent les canaux qui amenaient l'eau à la cité [1]. Une troupe d'insurgés, connaissant les localités, gravit la montagne du château par des chemins couverts et pénétra dans le fort; la faible garnison du lieu, surprise à l'improviste, se retira, et quatre à cinq cents coups de fauconneau, tirés subitement du château au beau milieu de la ville, y annoncèrent ce qui venait de se passer. Les Rustauds profitèrent de la nuit pour porter leur artillerie dans la forteresse. Le lendemain le bombardement commença; plusieurs maisons furent atteintes et s'écroulèrent, un boulet enleva le haut de la flèche gothique de la magnifique cathédrale de Fribourg « Bravo! s'écrièrent les Rustauds, il va y avoir égalité partout, la tour du dôme sera tout à l'heure au niveau des clochers de nos villages; — s'ils tardent à se rendre nous les assommerons tous: prêtres, nobles et grosses têtes! »

Quelques jeunes gentilshommes tentèrent une sortie; — ils furent repoussés; — l'un d'eux, le baron de Falkenstein, paya de sa vie son dévouement et son audace, les différents corps de paysans circulaient autour de la place, enseignes déployées, pour faire parade de leurs forces, et dans l'espoir d'inspirer de la terreur aux assiégés [2].

Cependant Fribourg, comme toutes les villes que

[1] Schreiber, op. cit., p. 273.
[2] Ibid., p. 274 et 275.

nous avons eu occasion de citer, renfermait son contingent de bourgeois disposés à se joindre aux mécontents et aux démolisseurs. « La cause des paysans est une cause sainte, elle aura du succès[1] » disaient ces oracles de cabaret, et ils trouvaient assez d'écho, même parmi les personnes auxquelles la garde de la place était confiée, pour inspirer aux magistrats les craintes les plus sérieuses et pour leur faire redouter une trahison.

Ils comprirent que dans de telles circonstances, il fallait songer à traiter et à s'en tirer le moins mal possible.

Le dimanche soir 21 mai, le grand conseil demanda un armistice, il lui fut accordé et devait finir le mardi à quatre heures du matin. On en profita pour négocier. Les Rustauds persistaient à exiger que la ville contractât alliance avec eux et qu'elle répondît à la sommation par un simple *Oui* ou *Non*[2]. Le *oui* n'ayant pas été prononcé à l'heure et au lieu indiqués, le bombardement recommença. Les assiégés reclamèrent un prolongement d'armistice pour la matinée. On reprit la négociation, et le même jour, 23 mai, la capitale du Brisgau ouvrit ses portes aux conditions imposées. Muller et 300 de ses compagnons, y entrèrent armés de pied en cap, et firent prêter serment à chacun. — En bons et tendres frères, ils obligèrent la noblesse et

[1] Ibid. p. 276, tiré des archives locales.

[2] Ibid. p. 277.

le clergé à leur payer 3,000 florins, et leur promirent par contre leur bienveillante protection, tout en statuant cependant que, dans une délibération à venir on s'entendrait pour *punir* d'abord et *séculariser* ensuite les couvents et les monastères de la cité et de la campagne [1]. — Fribourg dut livrer à la troupe quatre fauconneaux [2]. Le 24, la horde de la Forêt-Noire s'éloigna; nous la retrouverons encore. La ville se montra dès-lors peu soucieuse du traité conclu avec les paysans, elle prit même à sa solde 600 lansquenets pour se mettre à l'abri de nouvelles surprises.

Quant aux insurgés du pays de Bade, le margrave Ernest, séduit par l'exemple de son frère Philippe, supplia le sénat de Strasbourg de désigner quelques-uns de ses membres, pour essayer de calmer ses sujets révoltés, de concert avec les envoyés de Bâle et avec quelques-uns de ses propres conseillers. Les magistrats de la république chargèrent de cette mission difficile les sires Jacques Sturm de Sturmeck et Conrad Johm [3].

[1] Ibid, p. 279, 80-81. — La ville de Fribourg, serrée de près, n'avait pas reçu les lettres par lesquelles Brisach, et le margrave Ernest lui annonçaient les victoires du duc Antoine de Lorraine et les désastres des paysans en Alsace (V. les chap. suivants). Autrement il est probable qu'elle n'eût point traité avec Muller et les autres chefs insurgés.

[2] La ville de Waldkirch et le château de Kastelberg qui en dépend, serrés de près par une bande de paysans détachée de la troupe du margraviat de Hochberg et commandée par un certain Haman Mezger de Denzlingen, entrèrent dans l'association des Rustauds le même jour que Fribourg.

Schreiber, op. cit., p. 259 et seq.

[3] Trausch, t. II, p. 11, f. 93.

Les députés strasbourgeois se rendirent, avec leurs collègues, au camp des paysans du Margraviat et cherchèrent à éclairer les chefs sur leurs véritables intérêts.

Jacques Sturm prit la parole, et suivant l'expression d'un de nos chroniqueurs [1], il s'énonça avec beaucoup de douceur et de modestie (*mit vieler Bescheidenheit*), jugeant avec raison qu'en cette occasion la bienveillance était plus de saison que les menaces. Sturm, qui avait une facilité d'élocution remarquable, représenta à ses auditeurs les dangers de leur position et s'efforça de leur démontrer que, malgré leurs premiers succès, leur révolte prendrait nécessairement une mauvaise fin, parce que l'Empire était au moment de réunir toutes ses forces contre eux. Voyant que son discours impressionnait profondément les paysans, il les engagea à retourner dans leurs foyers et leur promit, de la part du margrave, amnistie pleine et entière pour les faits accomplis, et des conditions semblables à celles qu'avaient obtenues les sujets de Philippe. Le succès dépassa ses espérances, les Rustauds déposèrent les armes et se dispersèrent, après qu'on leur eût prêté serment de tenir fidèlement la promesse qui venait de leur être donnée. En effet, le traité fut rédigé et signé postérieurement à Bâle (25 juillet), et le Margraviat demeura tranquille [2].

Specklin, coll. t. II, f. 206.
Wencker, t. II, p. 11, f. 57.
Sleidan, t. I, liv. IV, p. 262.

[1] Trausch, loc. cit.

[2] Histoire d'Alsace, etc., par Laguille, 2e partie, t. I, p. 70.

CHAPITRE III.

La troupe d'Altorf. Prise de Saverne.

Il est temps de retourner à la rive opposée du Rhin.

Nous avons laissé à Altorf la grande armée des rebelles; elle devait y être renforcée encore par différentes troupes de la basse Alsace, attendues d'un jour à l'autre. 4,000 hommes étaient au bourg de Loupstein, l'on en comptait presqu'autant à Pfaffenhofen, petite ville située entre Haguenau et la chaîne des Vosges[1]. Ce dernier corps avait marqué son passage par des ravages épouvantables. Il s'était emparé d'abord des couvents de Neubourg et Walbourg dans la forêt de Haguenau, et les avait dépouillés de leurs richesses[2]; les mêmes scènes s'étaient ensuite répétées aux monastères de Kœnigsbruck et de Biblisheim. Une troisième bande isolée de Rustauds s'était rendue maîtresse de Surrbourg, près de la petite rivière de Surr, et y avait dévasté les domaines des chanoines. Tous ces hommes se disposaient à se joindre à ceux qui étaient commandés par Jörry Ittel et Erasme Gerber. Les magistrats de Strasbourg qui, dans ce même temps, intervenaient entre le margrave Philippe de Bade et

[1] Trausch. Ibid.

[2] Il ouvrit à Neubourg les tombeaux des seigneurs de Lichtenberg, et jeta leurs cendres au vent.

ses sujets, jugèrent qu'il était temps de chercher à calmer également les insurgés d'Alsace. Ils députèrent d'abord à Altorf le sire Conrad Reiffen, l'un des membres du sénat, afin qu'il demandât aux paysans l'exposé de leurs griefs, les exhortât à se séparer et leur promît qu'il serait fait droit à leurs réclamations. Une troupe de lansquenets accompagnait Reiffen pour veiller à sa sûreté [1]. Toutefois, les rebelles refusèrent péremptoirement de l'admettre en leur présence, et il s'en revint à Strasbourg sans avoir pu transmettre les propositions dont il était porteur [2].

Le grand conseil se concerta alors avec le landvogt de Haguenau; celui-ci envoya aux paysans deux députés, auxquels la ville de Strasbourg adjoignit le sire Bernard Wurmsser et l'ammeistre Martin Herlein [3]. Les quatre négociateurs étant arrivés à Altorf, demandèrent audience aux chefs des insurgés; cette faveur leur fut refusée à quatre reprises; enfin, comme ils insistaient vivement, l'un des rebelles vint à eux et leur dit avec beaucoup de rudesse [4] : « Vous ne pouvez approcher actuellement; nos sieurs dînent; asseyez-vous sur cette poutre jusqu'à ce que l'on juge à propos de vous introduire; prenez patience et taisez-vous. »

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 96.
Speckle, t. II, f. 210.

[2] Wencker, t. II, p. 4, f. 37 verso.

[3] Ibid.
Trausch, t. II, p. 11, f. 96 verso.

[4] Ibid.

Les députés tenaient à remplir leur mission et espéraient vaincre l'obstination des paysans ; ils ne montrèrent donc aucun ressentiment du peu d'égards qu'on leur témoignait et attendirent en plein air pendant plusieurs heures [1]. Les chefs faisaient ainsi d'une pierre deux coups, ils continuaient à boire et à manger (*zu fressen und zu sauffen*) et se donnaient le loisir de concerter leur réponse aux envoyés.

Lorsqu'ils furent *bien repus, ivres et fous* [2] (*gestopft, voll und toll*), ils admirent les étrangers en leur présence, les laissèrent debout tandis qu'ils continuaient à se carrer orgueilleusement dans les grands fauteuils du couvent, et ne leur offrirent aucun des mets dont leur table était encore chargée [3], bien que cette réception inhospitalière fût tout-à-fait contraire aux mœurs et aux usages du temps.

Georges Ittel ayant toisé d'abord les représentants de la ville et du landvogt, prit enfin la parole pour leur demander ce qu'ils voulaient, ce qu'ils attendaient, et quels motifs les engageaient à venir le déranger à l'heure de son repas ?

Bernard Wurmsser se chargea de la réponse et promit que, si l'on voulait s'en remettre aux magistrats de Strasbourg, les difficultés seraient promptement applanies, à la satisfaction des paysans. Puis il les engagea à rentrer dans leurs foyers et offrit enfin une

[1] Ibid.
[2] Ibid.
[3] Ibid.

amnistie générale pour les faits déjà accomplis pendant cette guerre malheureuse [1].

Un bruit confus de voix s'éleva parmi les chefs des révoltés aussitôt après ce discours. Mais les têtes étaient échauffées par le vin ; on oublia ce dont on était convenu à l'avance ; et sans prendre l'avis d'aucun des assistants, Ittel frappa du poing sur la table et s'écria en s'agitant violemment sur son siége : « C'est là tout ce que vous avez à nous dire? Depuis trop longtemps on nous traite en serfs ; nous en avons assez de la corvée, de la dîme et des redevances ! Nous savons mieux ce qui nous convient que les magistrats de Strasbourg, et quand nous en aurons fini avec nos tyrans, — avec les seigneurs, les moines et les prêtres, — nous mettrons les villes à la raison. Ainsi, allez-vous-en au plus vite ; sans cela il pourrait vous être donné une autre réponse moins douce et dont on ne perdrait pas de sitôt le souvenir [2]. »

Les envoyés, jugeant d'après ces propos qu'il n'y aurait pas moyen de s'entendre, s'en retournèrent à la ville [3].

Cependant beaucoup de paysans avaient ouï avec peine la réponse arrogante d'Ittel et auraient été disposés à traiter ; mais il était trop tard, il n'y avait maintenant plus à reculer [4].

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 96 verso.
[2] Trausch, t. II, p. 4, f. 96 verso.
[3] Ibid et Wencker, loc. cit.
[4] Wencker, t. II, p. 11, f. 38.

Un prisonnier lorrain, que les Rustauds firent sur ces entrefaites, leur apprit que son maître, le duc Antoine, avait rassemblé une armée avec laquelle il se disposait à pénétrer en Alsace, du côte de Saverne [1].

Les insurgés tinrent alors une assemblée générale dans la Haardt, vaste plaine qui part du pied des Vosges, auprès de la ville de Molsheim, et s'étend à quelques lieues en tous sens; plusieurs petits corps détachés venaient de les renforcer encore. Les chefs décidèrent, après une délibération tumultueuse, que 20,000 hommes partiraient aussitôt pour Saverne, afin de fermer ce passage important au duc Antoine; qu'ensuite ils envahiraient le duché de Lorraine, et qu'enfin ils pénétreraient en France où les campagnes ne manqueraient pas de se soulever à leur approche. Le reste des paysans, divisés en grandes troupes, devait continuer en attendant à occuper et à tenir en respect la province d'Alsace [2]. Nos chroniqueurs rapportent [3] que, pendant cette réunion de la Haardt, un nuage obscurcit soudainement le soleil et sembla l'entourer d'un large cercle blanc mat; — ce que voyant, ajoutent-ils, l'un des paysans s'avança au milieu de l'armée, monta sur un tertre afin de dominer la foule, puis ayant obtenu un instant de silence, il se découvrit, leva le bras, et dit d'une voix

[1] Ibid.

[2] Trausch, t. II, p. 11, f. 97.
Herzog, liv. II, f. 169.

[3] Ibid.

lente et solennelle et d'un air inspiré : « N'ayez nulle crainte, chers frères, semblables à cet anneau blanc qui entoure et obscurcit le soleil, nous entourerons l'autorité et nous l'extirperons. » L'Assemblée accueillit ces mots avec des cris de joie, et l'armée entière des rebelles répéta en chœur : « Le ciel se déclare pour nous, le Seigneur a suscité un prophète à son peuple. »

Le sénat de Strasbourg ayant été informé du projet des insurgés sur Saverne, s'empressa d'y envoyer les sieurs Reinbold Spendter et Gaspard Rumler [1], pour engager la bourgeoisie de cette ville à leur en refuser l'entrée [2].

On leur fit à ce sujet de fort belles promesses ; cependant Saverne déclara qu'elle n'admettrait aucune garnison étrangère dans ses murs.

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 97, et Wencker, t. II, p. 11, f. 38.

[2] Ces envoyés devaient également demander la restitution de tout ce que les membres des divers chapitres catholiques de Strasbourg avaient déposé quelque temps auparavant à Saverne ; ils réussirent ; ces objets furent ensuite conservés au Pfenningthurm à Strasbourg. A cette même époque, le sieur Sturm obtint de la magistrature d'Offenbourg la restitution du trésor et des ornements du chapitre de Saint-Thomas, qui y avaient été transportés par les chanoines fugitifs. (V. Wencker, t. II, p. 11, f. 38). La ville spoliait ainsi le catholicisme au profit de la nouvelle religion, et confisquait le montant de fondations faites à des conditions que la mère Eglise pouvait seule remplir. Ses magistrats, on le voit, ne valaient guère mieux que les Rustauds ; — leur morale et leur respect pour le septième commandement étaient les mêmes ; seulement ils y mettaient plus de formes et moins de brutalité ; c'étaient des brigands un peu mieux élevés, voilà tout. — Les deux espèces existent de nos jours encore, nous avons nos scélérats en blouse, et nos scélérats en gants jaunes et en bottes vernies.

De son côté, l'évêque Guillaume de Honstein, sachant que les paysans comptaient un bon nombre d'adhérents dans la place, et craignant que le duc de Lorraine n'arrivât pas à temps pour la préserver, demanda des secours aux princes et aux seigneurs voisins, notamment à Richard, archevêque de Trèves.

Ce prélat lui répondit qu'avant d'agir il fallait qu'il se rendît à la chambre impériale d'Esslingen, où l'on devait délibérer sur le parti à prendre. Guillaume resta ainsi sans ressources, dans tous ses embarras, en face d'un mal pressant, et peu de temps après, Richard de Trèves fut obligé d'armer pour sa propre défense et de joindre ensuite ses forces à celles de l'électeur Palatin [1].

Les 20,000 paysans désignés pour arrêter le duc de Lorraine à Saverne, se rendirent d'abord à l'abbaye de Marmoutier, située sur la route de cette ville.

Gaspard Riegger de Dillingen en était prince-abbé. — L'abbaye fut promptement envahie par les Rustauds; ils s'emparèrent de la personne de Gaspard et lui déclarèrent qu'ils se réservaient le plaisir de l'écorcher vif et de le rôtir. Toutefois, ils voulurent commencer par le pillage du monastère, et tandis qu'ils étaient absorbés par cette œuvre de destruction, l'abbé leur échappa et se réfugia à Saarbourg, en suivant les sentiers détournés de la forêt. L'on

[1] Histoire d'Alsace, de Laguille, 2e partie, t. IV, liv. II, p. 64.

s'en vengea sur l'abbaye ; aucun des couvents d'Alsace ne fut aussi complétement dévalisé que celui-ci. L'église subit les profanations les plus épouvantables. Rien n'y fut respecté, ni les hosties consacrées, ni les reliquaires ; — les statues, les images, les vitraux, les ornements sacerdotaux, la magnifique bibliothèque du couvent, les titres et les actes y passèrent à leur tour. Les livres précieux réunis en ce lieu avec un soin et des dépenses infinies, les admirables manuscrits ornés de miniatures, servirent à entretenir le feu dans les cuisines ; enfin, les paysans se donnèrent la joie d'enfoncer même les murailles de l'édifice. La population de Marmoutier fut obligée de leur jurer fidélité.

La commanderie de saint Jean, non loin de Saverne, où ils se rendirent ensuite, subit le même sort. La bibliothèque de ce lieu, aussi précieuse que celle de Marmoutier, fut dévalisée de telle sorte qu'au dire de Wollzyr et des autres historiens contemporains, on enfonçait jusqu'aux genoux dans les débris de livres et de parchemins ; ces écrivains ajoutent : que les calices, les patènes, les vases d'or et d'argent, les nappes d'autel, etc., se trouvaient en abondance au camp des Rustauds. — Enfin, ils arrivèrent à Saverne le 13 mai, sous la conduite d'Erasme Gerber, de George Ittel et de Pierre de Molsheim, et demandèrent l'entrée de la ville [1]. Elle leur fut d'abord re-

[1] Trausch, t. II, p. 11, f. 97.

fusée ; mais un bourgeois, nommé Wix [1], dévoué à leur cause, se trouvait chargé de la garde de l'une des portes, il l'ouvrit avec l'assistance de quelques-uns de ses camarades. Les paysans se précipitèrent aussitôt dans les rues, avec une impétuosité épouvantable, tombèrent sur ceux qui refusaient de se déclarer pour eux, s'emparèrent des maisons appartenant à la noblesse et au clergé et allèrent ensuite, — tout comme à Altorf, — jouir dans la débauche et l'ivrognerie des fruits de leurs brigandages [2].

Mais tandis que les rebelles se réjouissaient à Saverne, qu'ils se fortifiaient dans cette ville et qu'ils rêvaient la conquête du monde entier, — le duc Antoine de Lorraine s'avançait vers l'Alsace à la tête d'une armée bien équipée et d'une belle et formidable artillerie. Il nous faut faire connaître maintenant ce qui s'était passé dans les états de ce prince, et les événements qui l'avaient décidé à prendre les armes pour arrêter la nouvelle invasion de barbares dont l'Europe occidentale se voyait menacée.

Spécklé, coll. t. II, f. 210 verso.
Wencker, t. II, p. 11, f. 38.

[1] Ibid.
[2] Trausch, t. II, p. 11, f. 97 verso.

CHAPITRE IV.

Evénements de Lorraine. — Armements et marche du duc Antoine.

Nous avons vu en Allemagne les sectateurs de l'hérésie de Luther se réunir : pour avoir l'occasion de s'emparer des biens de l'église et des monastères, pour s'affranchir du frein que la sainte religion catholique opposait à leurs passions et à leurs mauvais penchants, pour renverser toute autorité, pour piller et persécuter enfin ceux qui refusaient d'entrer dans leurs sentiments. Le projet des Rustauds, nous le répétons, était de passer en Lorraine et en France, après s'être rendus maîtres de l'Alsace.

Déjà 4,000 paysans luthériens allemands avaient franchi les Vosges et campaient dans les bois auprès de Sarreguemines. Séduits par leur exemple, 400 campagnards des environs de Dieuze, s'étaient réunis et avaient déclaré qu'ils refuseraient l'obéissance à leur prince légitime, s'il ne leur accordait le droit de pâturage dans les jeunes forêts, et les douze fameux articles d'Outre-Rhin; 400 autres Rustauds de la même châtellenie, allèrent grossir la horde de Sarreguemines, à laquelle se joignirent également un bon nombre de sujets des comtes et des seigneurs de Nassau, de Saarbruck, de Salm, de Bitsche et de Deux-

Ponts. Toutefois ceux-ci ne restèrent pas avec les insurgés et regagnèrent bientôt leurs foyers [1].

Antoine de Lorraine, prince profondément juste et pieux, fervent catholique, noble et courageux, régnait alors. Voyant les dangers que courait l'Eglise, et l'orage qui menaçait d'envahir ses Etats après avoir ravagé l'Allemagne, il résolut de faire immédiatement les préparatifs qu'exigeaient des circonstances si critiques [2].

Il leva en diligence une troupe de 2,000 fantassins et quelques cents cavaliers en Lorraine et manda à ses frères de se réunir à lui [3]. L'un d'eux, Louis, comte de Vaudémont, qui venait de prendre part à la malheureuse campagne de François Ier en Italie, se rendit à Mézières où se trouvait son frère Claude, prince de Guise, pour l'engager à faire entrer dans le duché les troupes qu'il commandait sur la Meuse et en Champagne [4]. Claude mit en mouvement 7,000 hommes, et le duc Antoine se porta à sa rencontre à Sorcy, après avoir ordonné à quelques-uns de ses

[1] D. Calmet, abbé de Sénones. Histoire de Lorraine, éd. de Nancy, 1752, t. V, p. 495 et 496.

[2] Nicole Wollzyr, sieur de Séronville, histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduicts et abusés luthériens, par très-haut et très-puissant seigneur : Anthoine, par la grâce de Dieu, duc de Calabre, Lorraine et Bar, etc. — Liv. I, ch. 2, f. 2 et 3. — Wollzyr, secrétaire du prince, l'a accompagné dans la guerre d'Alsace et a été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte.

[3] Dom. Calmet, loc. cit.

[4] Calmet, p. 495. — Wollzyr, loc. cit. Le prince Claude de Guise était lieutenant-général du roi de France, alors captif de l'empereur.

lieutenants d'occuper les principaux défilés des Vosges, et d'en disputer le passage à l'ennemi, s'il osait se présenter [1].

Cependant, malgré les efforts et les menées des émissaires des Rustauds, la contagion faisait peu de progrès en Lorraine. Très-pieux et dévoué à la maison de ses princes, surtout à la personne du duc Antoine qui régnait avec justice et sagesse, le pays se disposait à résister en masse à l'ennemi commun; la noblesse et le peuple prenaient les armes et allaient se réunir à l'armée qui se concentrait à Nancy.

Elle sortit de cette capitale le 5 mai, — avant qu'Antoine fut revenu de Sorcy, — sous le commandement de Gérard d'Haraucourt, sénéchal de Lorraine, de Philibert du Châtel, grand guidon, de Bernardin de Lenoncourt, capitaine de l'artillerie, et de George de Lioncourt, capitaine de Preny; — elle se rendit à Vic, chambre et siége épiscopal de l'évêché de Metz [2].

Antoine revint à Nancy le 6 mai, nomma la duchesse son épouse régente en son absence, avec l'assistance d'un conseil, et confia la défense de ses états à d'anciens et loyaux capitaines, auxquels leur âge ne permettait plus d'entrer en campagne. Il eut soin enfin, de faire ordonner aux seigneurs et officiers des duchés de Lorraine et de Bar, de garder exactement leurs frontières, de prévenir les soulèvements et de pourvoir aux vivres. Après avoir pris ces disposi-

[1] Calmet, p. 196.
[2] Ibid.

tions, le duc bénit sa famille et partit pour rejoindre l'armée. « Il prit son chemin par devant le couvent de saint François, où il aperçut les frères de l'ordre et la plupart des gens d'église dudit lieu, qu'il requit bénignement d'observer avec diligence les jours de supplications, prières et oraisons pour recouvrer la foi catholique et la perfection chrétienne qui s'en allaient perdre et ruiner, si on n'y pourvoyait à temps et lieu, — en suivant les jours de propitiation que les pères anciens gardaient si soigneusement. [1] » La duchesse, de son côté, se rendit processionnellement en divers lieux de pèlerinage, pour appeler la bénédiction du ciel sur les armes de son époux [2].

L'arrivée d'Antoine de Lorraine à Vic fut marquée par un acte de clémence. Plusieurs de ses sujets qui s'étaient joints aux luthériens, vinrent, poussés par le repentir, se jeter aux pieds de leur seigneur et lui demander grâce. Antoine les releva avec bonté et leur pardonna.

Le lendemain, le duc reçut une lettre des conseillers impériaux siégeant à Ensisheim; ils demandaient de prompts secours contre les Rustauds. « Ces mécréants hérétiques se disent follement bons chrétiens et défenseurs de la liberté évangélique, — ajoutait la lettre, — ils sont comme forcenés et enragés, ils rapinent les biens de Jésus-Christ, brisent et mettent en pièces les

[1] Wollzyr, ch. 6, p. 7.
[2] Ibid.

images représentatives de sa benoîte passion, de même celles de sa digne et précieuse mère Marie, trésorière de grâces, de tous les saints et saintes, démolissent temples et lieux sacrés, ... et par grosse ignominie, rudesse et insolence, ils persistent en leur mauvaiseté jusqu'à fouiller en terre, pour tirer dehors les corps des morts et jeter les os au vent[1]. »

Une seconde épître fut remise en même temps à Antoine par un paysan lorrain affilié aux insurgés d'Alsace. Les Rustauds engageaient le duc « à imiter certains princes allemands et à se déclarer pour eux » ; ils s'étonnaient d'ailleurs : « qu'on fit de si gros préparatifs de bataille contre eux qui ne cherchaient autre chose que la liberté évangélique, laquelle depuis longtemps était perdue et mussée, par le mauvais régime et gouvernement de ceux qui en avaient la charge jusqu'à présent.[2] » Le paysan lorrain porteur de la lettre fut déclaré coupable du crime de lèze-majesté par les conseillers du prince, pour avoir fait alliance avec les ennemis de son seigneur, et pour lui avoir remis cet insolent écrit; il fut envoyé garotté à Nancy et décapité devant la porte de la Craffe[3].

Le cardinal de Lorraine, évêque de Metz, revenu récemment d'Italie, arriva à Vic le 9 mai, afin d'accompagner le duc dans l'expédition projetée; il fut

[1] Wollzyr, ch. 8, p. 9.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
Dom Calmet, p. 498.

suivi de près par le comte de Bitsche « qui se plaignait en son jargon allemand, dit Wollzyr[1], que ses sujets s'étaient joints aux luthériens, affirmant que, sur 6,000 hommes, il ne lui en restait pas dix fidèles. » La plupart des seigneurs limitrophes étaient dans la même position; des messagers porteurs de déplorables nouvelles arrivaient d'heure en heure.

Toutefois le duc en reçut en même temps aussi de plus heureuses; il apprit que ses deux frères et leurs troupes étaient en marche, et le grand bailli de Rouen vint, avec quelques seigneurs d'Anjou et de Normandie, lui offrir ses services; plusieurs chevaliers français en firent autant[2].

Le cardinal, Antoine et son armée, quittèrent Vic dans la matinée du 11 mai pour faire place aux nouveaux arrivants, et se rendirent à Dieuze. Le peuple de cette ville s'empressa de donner à son souverain des signes non équivoques d'attachement et de fidélité, afin de protester ainsi contre les bourgeois et les hommes de la châtellenie qui s'étaient réunis aux ennemis de la religion[3].

Le 12, dans la matinée, les deux princes se portèrent à la rencontre de leurs frères de Guise et de Vaudémont. Ils les trouvèrent à une demi-lieue environ de Dieuze avec leurs corps d'armée. L'entrée dans la ville se fit avec beaucoup d'ordre et d'appareil militaire.

[1] Ch. 10, p. 11.
[2] D. Calmet, p. 500.
[3] Wollzyr, ch. 14, p. 15.

D'abord parut un corps nombreux d'Albanais et de Stradiotes parfaitement montés et armés à la légère; le capitaine Géraudure les conduisait. C'étaient en général de terribles soldats, pillards et brigands, mais vu l'urgence, il fallait prendre ce qu'on trouvait; il n'y avait pas un moment à perdre et on ne pouvait choisir. Venait ensuite le principal corps d'armée « en grosse gravité et pompe » commandé par le prince de Guise en personne, une troupe de notables seigneurs et barons l'entourait. Le comte de Vaudémont était à la tête des piétons des Pays-Bas « qui marchaient à cinq, tenant leur ordre sans démarcher d'un pas »; puis venaient les *hacquebutiers*, les *picquenars* et les *hallebardiers* avec onze enseignes; les pages les suivaient, et les aventuriers Lorrains, Espagnols et Italiens fermaient la marche. Les troupes furent logées dans les villages environnants[1].

Les princes tinrent aussitôt conseil; leur intention était d'aller attaquer un corps de Rustauds, qui, après s'être réunis auprès du couvent d'Herbussheim, venaient de s'emparer de la petite ville d'Imringhen[2], et avaient forcé le sieur de Brubac de se racheter pour une somme de 2,000 florins. Mais au moment de se mettre en marche, on apprit que les paysans en question avaient franchi les Vosges, pour se joindre à ceux

[1] Wollzyr, ch. 15, p. 16 et 17.
Calmet, p. 500 et 501.

[2] Dépendante du comte de Nassau Saarbruck et du rhingrave Jean.

d'Alsace [1]. Il fut décidé en conséquence que l'on se dirigerait vers Saarbourg le jour suivant. Ce fut en y arrivant, dans la soirée du 13 mai, que l'on reçut la fâcheuse nouvelle de la prise de Saverne. Le duc en éprouva une surprise d'autant plus douloureuse que, la veille encore, il avait fait offrir à cette ville, par Jean Morner, l'un de ses officiers, 3 à 400 cavaliers qu'elle avait refusés, affirmant qu'elle saurait bien se défendre elle-même. Morner, qui avait poussé ensuite jusqu'à Strasbourg, en revint accompagné de Jean Cnobloch, député par le sénat, pour promettre à Antoine le secours de 300 cavaliers et d'un bon nombre de fantassins [2].

Le prince-abbé de Marmoutier rejoignit également le duc de Lorraine à Saarbourg et lui donna de nouveaux détails sur la conduite de ceux qui avaient la prétention de rétablir la religion chrétienne dans sa pureté primitive. Antoine y reçut encore plusieurs seigneurs du Luxembourg, quelques compagnies de lansquenets que lui envoyait son beau-frère de Gueldres, divers petits corps de troupes de l'Anjou et du Maine, enfin, 1,200 arquebusiers italiens qui survinrent par hasard et qu'il prit à sa solde. — Les auteurs varient dans l'indication qu'ils donnent du total de l'armée lorraine; ils parlent de 11, 12 ou 14,000 hommes; Don Calmet dit [3] qu'il y avait 7,000 corse-

[1] Wollzyr, ch. 16, p. 19.
[2] Wollzyr, ch. 17, p. 18. — D. Calmet, p. 503.
[3] P. 503.

lets, 300 chevau-légers et 3,000 arquebusiers. Les Rustauds de Saverne, fortifiés par de nouveaux partisans, étaient maintenant 30,000.

Parmi les seigneurs réunis à Saarbourg, les uns voulaient qu'on se bornât à garder le pays et à empêcher ainsi que la contagion de la révolte et de l'hérésie ne passât en Lorraine d'abord, ensuite en France; les autres, au contraire, déclaraient qu'il fallait se rendre en Alsace et y attaquer l'ennemi, afin de l'empêcher de s'enhardir par l'impunité, parce qu'autrement la lèpre ne manquerait pas de s'étendre au bout d'un certain temps. — Ce dernier avis était celui d'Antoine: il prévalut[1].

Le duc chargea quelques-uns de ses officiers de prendre les devants, d'entrer au château de Haut-Barr, situé sur la montagne qui domine Saverne, d'observer les mouvements de l'ennemi et de venir lui en faire leur rapport. Les capitaines qui commandaient à Haut-Barr admirent sans difficulté les émissaires d'Antoine; toutefois l'un d'eux se rendit auprès du prince pour lui déclarer, que les villes et forts d'Alsace ne lui ouvriraient leurs portes que s'il s'engageait formellement à les restituer aux légitimes propriétaires à la fin de la campagne. Le duc répondit qu'il ne faisait pas la guerre par intérêt, mais uniquement pour soutenir la cause de l'Eglise et du bon droit,

1 Wollzyr, ch. 19, p. 21.
Dom Calmet, p. 504.

qu'ainsi aucune usurpation n'était à redouter de sa part[1].

Antoine employa la journée du 14 mai à prendre encore quelques dispositions que lui suggéraient sa sollicitude paternelle pour la tranquillité de ses Etats et pour le bien-être de ses sujets. Il envoya des ambassadeurs aux princes ses voisins, afin que les bons rapports fussent entretenus en son absence, et il chargea Gérard de Pfaffenhofen, bailli du comté de Vaudémont, d'avertir la régente de France des dangers auxquels la chose publique était exposée et d'engager cette princesse à redoubler de précautions et de vigilance pour préserver son royaume du double fléau qui ravageait l'Allemagne[2]. L'armée se mit en marche le 15 mai. Guise et Vaudémont sortirent de Saarbourg avec l'avant-garde à minuit précis; ils arrivèrent de très-bonne heure sur la montagne qui domine Saverne, et au moment où la vaste et fertile vallée du Rhin se déroulait à leurs pieds, ils aperçurent de grandes troupes de paysans qui entraient dans la ville ou en sortaient; — les princes s'empressèrent d'envoyer à leur frère un exprès, chargé de lui dire qu'il se hâtât d'arriver, « parce qu'il ne tenait qu'à sa venue que la bataille se donnât aux entrepreneurs contre la foi catholique, lesquels étaient saillis hors de Saverne à plus gros nombre sans comparaison qu'on ne l'avait donné à entendre. » Le mes-

[1] D. Calmet, p. 505.
[2] Wollzyr, ch. 34, p. 55.

sager rencontra Antoine auprès des forêts qui couronnent la cime des Vosges, le duc avait quitté Saarbourg à quatre heures du matin, après avoir assisté au saint sacrifice de la messe, et il faisait halte pour attendre six enseignes de lansquenets qui devaient accompagner l'artillerie[1]. Pendant cette station, on prit un paysan alsacien, porteur d'une boîte sur laquelle se trouvait la croix de saint André peinte en rouge, signe des insurgés. La boîte contenait une épître d'Erasme Gerber au duc de Lorraine : le chef des rebelles osait proposer au prince de fraterniser avec les Rustauds et de les aider à établir sur la terre le prétendu règne de Dieu et du pur Evangile. On conduisit le porteur enchaîné à Saarbourg[2].

Parmi les officiers envoyés la veille au château de Haut-Barr, étaient Jean, comte de Salm, et Jacques d'Haraucourt, bailli de la Lorraine allemande. Déjà ils se préparaient à attaquer les mutins avec la petite troupe qui les accompagnait, lorsqu'ils reçurent une missive de ce même Erasme Gerber. La lettre était conçue dans les termes suivants : [3] « Nous Erasme Gerber de Molsheim, capitaine général de la claire-bande, à vous bien nés, nobles, très honorés, et spéciaux seigneurs et amis, — mandons que nous désirons tenir un pourparler avec vous, nous 12 ou 13 ; — et

[1] Wolkyr, liv. II, ch. 1 et 2, p. 38.
[2] Ibid.
[3] Wollzyr, l. II, ch. 3, p. 39.
D. Calmet, p. 307.

pareillement en devra avoir autant des vôtres. A cette occasion, requerrons de vous un franc et sûr sauf-conduit par écrit. Voulons aussi, par notre lettre authentique et scellée, vous donner franc et sûr sauf conduit, pour venir devers nous et retourner à votre sûreté. De quoi en voulons ainsi confier en vous; et nous dénommez la place. Donné à Saverne le 15 de mai 1525. » — Gerber espérait gagner du temps en entamant une négociation; il savait que plusieurs grandes troupes de paysans alsaciens avaient l'intention de se réunir à lui, il fallait leur donner le loisir d'arriver. Cependant, les seigneurs de Salm et d'Haraucourt se disposaient déjà à se rendre à la conférence proposée, lorsque l'une des sentinelles placée au haut du fort vint leur annoncer qu'on se battait auprès de Saverne. Les deux chevaliers s'armèrent en hâte pour prendre part au combat; mais ils arrivèrent trop tard.

C'étaient les capitaines Géraudure et Beaulieu donnant la chasse à l'ennemi avec 200 Albanais. Antoine et ses frères venaient de se réunir; le prince de Guise envoya en avant-coureurs le sieur d'Hoste et un petit corps pour soutenir les Albanais, — « et l'artillerie lorraine commença à tirer de si grande impétuosité, que les monts et les vaux, les plaines et les bois redondaient tout à l'entour de la grosse résonnance qu'elle faisait [1]. »

Les Rustauds en furent épouvantés. Loin de songer

[1] Wollzyr, l. II, ch. 4, p. 40.

à se défendre, malgré l'immense supériorité de leur nombre, ils tournèrent le dos à l'ennemi et s'enfuirent de toute la vitesse de leurs jambes; « ils se ruèrent à la fois sous les portes de la cité et il en résulta une *telle* presse, qu'un grand nombre d'entre eux restèrent morts, étouffés sur la place; les autres considérèrent cela comme un fâcheux présage et furent saisis d'*une* crainte extrême »[1]. Le sieur d'Hoste reçut dans la mêlée deux blessures dont il mourut.

Le mardi 16 mai, le duc de Lorraine fit établir son camp à six cents pas de la ville, entre saint Jean et Steinberg. — Le lieu le plus apparent fut réservé à la chapelle, qui était tendue en drap d'or et en velours cramoisi, et que décoraient les images de N.-Seigneur et de sa très-sainte mère, de saint Nicolas et de saint George; on y voyait aussi de fort beaux ornements d'autel et de précieux reliquaires. Après qu'on y eut célébré la messe, Antoine fit défier les rebelles, par un héraut d'armes et un trompette qui furent accueillis à coups d'arquebuse. Le trompette resta sur place.

Des bandes de paysans se formaient de tous côtés pour venir au secours de Saverne. Antoine, qui en était informé, fit entourer complètement et serrer de très près la place, et ordonna à ses officiers et à ses soldats d'être toujours sur le qui-vive et prêts à combattre. Désirant éviter l'effusion du sang humain, il

[1] Trausch, t. II, P. 2, p. 97 verso.

proposa encore aux insurgés enfermés dans la ville une amnistie complète, à condition qu'ils reviendraient à la foi catholique et se disperseraient.

Le baron de Ferrette, envoyé de l'archiduc Ferdinand, se trouvait au camp lorrain ; il avait été chargé, par son maître, de rendre compte au duc de l'état des choses en Allemagne, de lui faire connaître les dangers que courait la chrétienté et de le féliciter de ses efforts pour anéantir de coupables entreprises. Il resta auprès d'Antoine pendant la campagne, ainsi qu'un commissaire apostolique, et le chevalier Jean Cnobloch, le député de la ville de Strasbourg[1].

[1] Wollzyr, l. II, ch. 10, p. 45.

CHAPITRE V.

Affaires de Loupstein et de Saverne.

Cependant les Stradiotes, les avant-coureurs et les Albanais, qui battaient incessamment la contrée environnante, vinrent annoncer au duc de Lorraine qu'ils avaient vu un corps de paysans de la préfecture de Haguenau fort de 4 à 5,000 hommes, et rassemblé auprès du bourg de Loupstein, à 3 lieues environ de Saverne. Les princes de Guise et de Vaudémont, ayant obtenu de leur frère l'autorisation de se diriger de ce côté, tandis qu'il continuerait lui-même le siége de la ville, se mirent en marche à la tête des aventuriers allemands et italiens, d'une troupe de lansquenets et d'un train d'artillerie. Ils trouvèrent l'ennemi cantonné sous le bourg, en un lieu haut et apparent, appuyé sur un bois et entouré de chariots et de mantelets derrière lesquels il pouvait voir et tirer sans être vu. « Il était bien armé d'armes volées, — ajoute Wollzyr[1] — avec force biens et bagages, vivres et munitions, pensant conquérir seigneuries, terres, royaumes et duchés, avec abondance de toutes choses. Il prenait sa réfection pour la dernière fois, sur intention de nous donner fort à faire. » — Les deux princes rangèrent leur petite troupe à la hâte et se précipitèrent sur le camp des Rustauds, avec une telle impétuosité, qu'ils

[1] L. II, ch. 11, p. 46.

les refoulèrent en peu d'instants dans Loupstein. Mais le bourg était lui-même bien fortifié, entouré de haies et d'une barricade de chars enchevêtrés les uns dans les autres. La cavalerie ne pouvait franchir aisément cet obstacle, derrière lequel les insurgés soutenaient un feu bien nourri.

Cependant le comte de Vaudémont les suit avec l'infanterie et affronte seul l'attaque de l'ennemi. Guise, épouvanté du danger que court son frère, fait incendier les haies et les palissades; les paysans redoublent alors de fureur contre l'infanterie; et leur troupe se renforce de minute en minute. Vaudémont leur résiste avec une merveilleuse intrépidité, les efforts des Rustauds ne le font pas reculer d'un pas, il reste au premier rang; on se bat corps à corps avec un acharnement inouï. Enfin, la cavalerie du prince de Guise fait une large trouée dans les chariots et se précipite dans le bourg. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, les Rustauds montrent de la bravoure; ils se retirent dans les maisons et dans l'église, et continuent à tirer sur les assaillants. En vain on leur offre quartier, ils refusent de se rendre. Alors les Allemands et les Italiens, pleins de rage, mettent le feu aux quatre coins du bourg. — L'incendie, favorisé par le vent, s'étend avec une effroyable rapidité; en peu d'instants, Loupstein est entièrement embrasé. « Les insurgés, terrifiés, crient enfin merci et montrent leurs chapeaux aux fenêtres, en signe de reddition, mais on n'y pouvait à cause des

flammes; ils venaient trop tard à repentir, aucuns d'eux sautaient de haut en bas des maisons et de l'église, et les autres brisaient les toits pour mettre le chef dehors à cause de la fumée qui les étouffait[1].» Ils y périrent presque tous: une vingtaine au plus de ces malheureux échappa à la mort[2]. — Wollzyr rapporte[3], comme témoin oculaire, — que pendant le combat de Loupstein un orage affreux, accompagné d'une grêle épouvantable, éclata sur la ville de Saverne, et que la foudre y tua plusieurs personnes, tandis que le camp lorrain demeura parfaitement préservé. — Beaucoup des assiégés virent dans ce phénomène un signe manifeste de la colère de Dieu et ils étaient en proie à la plus vive terreur.

Lorsque les princes revinrent de leur expédition, on apprit que deux autres troupes, fortes chacune de deux à trois mille combattants, s'étaient rassemblées, l'une à Reittenbourg, l'autre à Pfaffenhofen; on y envoya des hommes d'armes pour les disperser; mais elles s'étaient dissoutes déjà, en apprenant la catastrophe de Loupstein.

[1] Wollzyr, l. II, ch. 13, p. 47.
D. Calmet, p. 510.
Trausch, t. II, p. 11, f. 97 verso.
Speckle, col. t. II, f. 211.
Sleidan, t. I, l. IV, p. 261.
Herzog, l. II, p. 169.
Sartorius, p. 208.
Laguille, 2e partie, t. I, p. 65.

[2] Ibid.

[3] Loc. cit.

Cependant la nouvelle du désastre de leurs amis était parvenue aux habitants de Saverne et aux Rustauds qui y tenaient garnison, et les avait remplis d'effroi ; ils exigèrent impérieusement que l'on entamât une négociation avec le duc de Lorraine. Erasme et Ittel durent céder et envoyer des députés au camp, pour faire des propositions à Antoine. Mais ils eurent soin aussi de charger des émissaires adroits : de travailler les soldats, de chercher à les embaucher et à les gagner à la cause des paysans[1]. Ils y perdirent leurs peines et leurs paroles. Gerber, voyant qu'il ne gagnait rien de ce côté, proposa au duc de rendre la place et de réparer les dommages faits aux églises et à la noblesse, « pourvu qu'on les laissât aller bagues et vies sauves. » Antoine répondit « qu'il exigeait qu'on se rendît à discrétion avant deux heures révolues[2] ». Erasme était d'avis de rejeter la proposition, il affirmait qu'au pis-aller on pourrait se sauver de nuit et gagner un lieu de refuge dans les montagnes voisines ; mais il trouva peu d'écho parmi ses subordonnés ; l'ardeur martiale de ces braves s'était évanouie, depuis qu'ils se voyaient en face d'hommes avec lesquels il fallait se battre sérieusement[3].

Tandis qu'on était en pourparlers dans l'intérieur de Saverne, Antoine faisait publier à son de trompe dans son camp, la défense de rien prendre aux églises

[1] Wollzyr, l. II, ch. 14, p. 48.
[2] Ibid. ch. 15 et 16, p. 50 et 51.
[3] Ibid.

et l'ordre de porter au commissaire apostolique tout ce que l'on trouverait, afin que cela fût rendu à qui de droit « car les champs étaient semés de fragments de missels et de livres précieux, et dans les maisons des paysans on voyait des nappes d'autel et de magnifiques ornements d'église [1]. » Enfin la réponse des assiégés arriva, ils acceptaient les propositions du duc. Il fut décidé : que les paysans quitteraient Saverne le lendemain, sans armes, portant des bâtons blancs à la main ; que renonçant à jamais aux déplorables doctrines de Luther et à leurs conséquences, ils s'en retourneraient tranquillement chez eux ; qu'enfin ils livreraient 100 ôtages au prince lorrain [2]. Le 17 mai, les Rustauds commencèrent à sortir de la ville, ainsi qu'on en était convenu, et à s'assembler non loin des murs, auprès de la colline désignée de temps immémorial sous le nom de *Mont des Martyrs*. Antoine chargea le comte de Salm et le seigneur de Richardménil de prendre possession de la place avec leurs bandes. — Dans ce même moment, on surprit un émissaire d'Erasme Gerber, porteur de lettres adressées aux chefs des insurgés d'outre-Rhin [3]. On les ouvrit, le traître annonçait à ses amis que, sous peu de jours, il se réunirait à eux avec sa troupe, momentanément dispersée, et qu'alors on reviendrait en Alsace plus

[1] Wollzyr, l. II, ch. 17, p. 51.
[2] Calmet, p. 510.
[3] Wollzyr, l. II, ch. 18, p. 51.
Calmet, p. 511.

nombreux, mieux armés, pour tomber sur le duc de Lorraine et sur ses gens.

Toutefois, malgré la découverte de ce guet-apens, Antoine ordonna de respecter les conditions qu'il avait accordées. Mais la justice de Dieu en avait décidé autrement. Cette justice, souvent bien lente à frapper, éclate quelquefois aussi d'une manière terrible, encore dans la vie présente. De même que l'Eternel a fait ordonner autrefois aux Hébreux de massacrer sans pitié les peuples idolâtres qui les entouraient afin de les maintenir eux-mêmes dans la pureté de la foi, — de même il permit en cette occasion que, par un mésentendu fatal, et malgré la volonté des chefs de l'armée, un châtiment épouvantable tombât sur ces hommes qui violaient tous les commandements de Dieu sous prétexte de liberté chrétienne; qui, tout en invoquant l'Evangile, déchiraient follement la robe sans couture de Jésus-Christ; qui foulaient aux pieds, dans les espèces consacrées, le Verbe devenu chair pour le salut de l'humanité. Contrairement à la stipulation, quelques-uns des Rustauds se mirent à crier dès la sortie de la ville *vive Luther*, et portèrent ainsi au plus haut point l'irritation des lansquenets, déjà furieux de ce qu'on ne leur eût pas accordé le pillage de Saverne. L'un de ces derniers tira violemment un des paysans par la manche et fit mine de vouloir lui prendre sa bourse, le paysan se défendit en disant quelques paroles injurieuses au soldat et en répétant encore le mot fatal de *vive Luther*.

En ce moment, un autre lansquenet cria au premier : « Frappe, tombe dessus, nous le pouvons, » et joignant l'exemple au commandement, il se jeta sur le paysan qui se trouvait devant lui. — Aussitôt tous ses compagnons en font autant; — la boucherie commence; les soldats serrent leurs rangs, au milieu desquels passent les Rustauds, et se précipitent sur eux avec une invincible impétuosité. Ces misérables, pris au dépourvu, ne songent pas à résister « et se laissent accabler de coups jusqu'à ce que la mort s'en suive[1]. » — Cependant ceux qui sont près de Saverne veulent y rentrer, se réunir avec les amis qu'ils y ont encore et y reprendre leurs armes; mais les lansquenets s'y précipitent à leur suite, sans leur laisser le temps de baisser la herse; d'autres troupes y pénètrent également, et le massacre continue; le sol, les maisons et les places nagent dans le sang; « la tuerie est si cruelle, que le sang, entremêlé avec l'eau de pluie, coule à gros ruisseaux et randons parmi les rues, qui est chose horrible à voir et à considérer[2] ». Les paysans que l'on trouve dans les maisons sont précipités par les fenêtres et achevés sur la voie publique; les fuyards également sont égorgés, 18 à 20,000 cadavres jonchent le sol de la ville et des environs[3]. — Antoine, les princes ses frères et les seigneurs de sa suite font en

[1] Trausch, loc. cit.

[2] Wollzyr, l. II, ch. 13, p. 47.

[3] Ibid. ch. 18, p. 52.
Calmet, p. 512.

vain des efforts inouïs pour arrêter le massacre, ils se jettent au plus fort de la mêlée, ils font battre le rappel à coups redoublés et crier que l'on doit respecter des gens qui se sont rendus de bonne foi. Tout est inutile; les soldats, excités par le carnage, n'entendent plus la voix de leurs chefs « car ils sont en ce moment instruments de vengeance et rigueur, fouets, verges et fléaux de la puissance absolue pour accomplir la sentence irrévocable à nous inconnue[1] ».

Les coupables habitants de Saverne, traîtres à Dieu et à leur légitime seigneur, sont enveloppés dans l'effroyable châtiment des hôtes qu'ils ont volontairement accueillis; leurs maisons sont envahies, ravagées, et les lansquenets sont tellement acharnés au pillage qu'on ne peut les en arracher pour les faire marcher au secours du comte de Hanau dont les sujets viennent de se soulever. Toutes les horreurs qui accompagnent d'ordinaire une semblable catastrophe sont commises; on parvient à grand' peine à empêcher les pillards de mettre le feu à la ville. Le château même de l'évêque est saccagé; on y prend le perfide Erasme Gerber et Pierre de Molsheim. George Ittel, quelques autres capitaines et une petite troupe de paysans réussissent seuls à échapper au massacre et à se soustraire par la fuite à la peine qu'avaient méritée leurs crimes[2].

[1] Wollzyr, l. II, ch. 21, p. 55.

[2] A la fin de la guerre des paysans, Ittel de Rosheim, un autre capitaine des rebelles, Vix de Saverne, et un moine défroqué qui

Voilà ce qui s'est passé à la prise de Saverne. Nous avons emprunté tout ce que nous venons de rapporter à Wollzyr, témoin oculaire de l'événement, historien grave, véridique au plus haut degré, et qui se plaît à rapporter toutes choses, en entrant dans les plus menus détails; nous avons consulté, en second lieu, le consciencieux Dom Calmet qui, pour écrire son histoire, a examiné les témoignages contemporains avec la critique sévère qui le distingue. Il en ressort, de la manière la plus évidente, que la catastrophe de Saverne a été imprévue, qu'elle a eu lieu par un de ces décrets de la Providence que les hommes ont coutume de qualifier de hasard, qu'enfin les chefs de l'armée assiégeante et en particulier le duc Antoine y ont été absolument étrangers et qu'ils ont couru des dangers

s'était mis à la tête des insurgés de Bâle, (Trausch, t. II, p. 11, p. 100) furent pris par les émissaires de Strasbourg; on fit subir la question aux quatre prisonniers. George, incapable de résister aux tourments de la torture, fit l'aveu d'une innombrable quantité de crimes; il déclara qu'une foule de personnes avaient été assommées à son instigation, qu'il avait ordonné aux siens de n'épargner aucun noble, ni prêtre, ni moine, espérant devenir lui-même de cette façon le seigneur le plus puissant du monde; qu'il avait défendu de payer aucune redevance, d'obéir à aucune autorité et de laisser entrer à Strasbourg aucune denrée quelconque. Il s'avoua coupable du pillage de Hasslach, déclara avoir ouvert la tombe de saint Florent, jeté ses ossements à la sacristie et fondu le cercueil de saint Jean, à Dorlisheim, pour s'en approprier l'or, l'argent et les pierreries. (Ce cercueil et les reliques qu'il renfermait avaient été donnés 7 siècles auparavant à la ville de Dorlisheim, par l'un des évêques de Strasbourg.) Ittel fut écartelé et on trancha la tête à ses trois complices. (Trausch, loc. cit. et f. 101.) Vers ce même temps, on prit encore un homme de Schélestadt qui avait essayé de livrer cette ville aux insurgés; il subit le sort de l'ex-schultheiss de Rosheim. (Ibid.)

personnels en essayant de l'arrêter. Ce point historique si clair, si parfaitement démontré, est un de ceux sur lesquels la tactique de la calomnie, familière aux auteurs hérétiques, s'est exercée avec une prédilection particulière. — Tout comme le noble George Truchsess de Waldbourg, le non moins noble Antoine de Lorraine était profondément catholique, profondément pieux et dévoué à l'Eglise; tout comme Truchsess il a été un des instruments dont Dieu s'est servi pour arrêter l'envahissement de l'erreur et de la démagogie. *Inde iræ!!* C'est là un de ces caractères qu'à tout prix il faut rendre exécrable et haïssable; il importe de le peindre sous les plus noires couleurs, de représenter surtout cette monstruosité, ce fanatisme sanguinaire, cette cruauté atroce, comme une conséquence nécessaire de la foi catholique. Les écrivains et les chroniqueurs protestants, rapprochés de l'époque de la guerre des Rustauds, ont donc tous cherché à insinuer que le duc Antoine n'avait pas été étranger au massacre de Saverne, à faire supposer que ce massacre avait eu lieu d'après ses ordres. Ils s'y sont pris avez assez d'habileté pour persuader de la réalité du fait la plupart de ceux qui n'ont pas eu l'occasion de rectifier leurs idées par la lecture des récits les plus anciens et les plus authentiques. Les successeurs des premiers calomniateurs, les auteurs modernes surtout, en sont arrivés à parler de la chose comme d'un événement incontestable et incontesté. L'un de ces derniers, entre autres, que nous

avons cité souvent[1], dépeint à ce propos Antoine comme un tigre (*ein fürstlicher Tiger*), dont le cœur est rempli de haine et du plus sombre fanatisme, et dont la langue « *a soif de sang humain* ». Il suffit de signaler cette tactique déloyale et indigne, et d'en abandonner le jugement à la conscience de chacun.

Retournons maintenant à Saverne. Le comte Philippe de Hanau y arriva dans la journée du 17, pour demander une fois encore du secours contre ses sujets, qui s'étaient emparés de Neuwiller. Antoine lui donna 350 chevaux commandés par le comte de Salm, et 1,500 fantassins avec lesquels il reprit la ville sans coup férir[2].

Dans la soirée, Erasme Gerber fut mis à la torture. Il avoua que s'il eût pu tenir trois ou quatre jours encore, les renforts qu'il attendait eussent fait monter son armée à 60 ou 80,000 hommes. On lui présenta les lettres interceptées le matin, et qui prouvaient son intention de manquer aux engagements de la capitulation; on lui demanda s'il les reconnaissait? Je ne

1 Zimmermann, t. III, p. 754, 761, etc.
Cet auteur sait qu'il calomnie indignement Antoine, car il a lu Wollzyr et D. Calmet, qu'il cite bravement au nombre de ses sources, espérant sans doute que la plupart de ses lecteurs ne connaîtront pas ces deux historiens. Zimmermann a d'ailleurs une manière fort ingénieuse d'excuser les Rustauds, lorsque le tort se trouve de leur côté. Pour lui, par exemple, la menace faite au prince-abbé de Marmoutier, de l'écorcher vif et de le rôtir, est la vaine imagination d'un cerveau malade; ce fait lui inspire quelques plaisanteries du meilleur goût, bien dignes au reste de celui qui voit une Jeanne-d'Arc dans la noire Hoffmann, et qui compare la guerre des paysans aux croisades.

2 Wollzyr, l. II, ch. 28, p. 61.

les ai pas écrites, répondit-il, je ne sais ni lire ni écrire; elles sont de mon secrétaire. — Mais les avez-vous dictées? — Dieu seul en est juge. — Il fut condamné à être pendu, avec un de ces prêtres apostats qui avaient contribué si puissamment à la révolte des Rustauds, en se constituant leurs prédicants. On les attacha tous deux à un grand saule, à l'extrémité de la prairie sur laquelle campait l'armée de Lorraine. — Peu de moments après l'exécution, les femmes et les filles de Saverne vinrent, tout en pleurs, demander au duc Antoine de leur faire rendre leurs maris et leurs fils prisonniers, et d'empêcher qu'on ne mît le feu à la ville. Le prince les accueillit avec bonté et s'empressa de faire droit à leur requête. Il ordonna aussi qu'on leur distribuât des vivres, car elles se mouraient de faim, et il les exhorta à se détacher de la damnable hérésie, cause de tant de malheurs, et à rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Eglise. — Elles le promirent en sanglottant, « regrettant leur félicité passée et reconnaissant que si terrible ultion et vengeance ne procédait de la main des hommes seulement, mais de Dieu le Créateur tout puissant, qui corrige toujours les vices et les délits quand même il tarde [1]. » Puis, apercevant les cadavres de Gerber et du prédicant suspendus au saule, elles jetèrent de grands cris, accablèrent de malédictions et d'imprécations ces deux hommes, qu'elles considéraient comme les principaux

[1] Wollzyr, l. II, ch. 29, p. 63.

auteurs de leur misère et appelèrent sur eux toutes les vengeances du ciel et de l'enfer. On les empêcha à grand'peine de s'élancer vers l'arbre pour mettre en lambeaux les restes des deux misérables[1].

Les vieux conseillers lorrains engageaient Antoine à s'en retourner immédiatement dans son duché ; — mais les princes résolurent de traverser l'Alsace, depuis Saverne jusqu'au Val de Lièvre, pour achever la déroute des rebelles, et de se mettre en marche dès le jour suivant, en laissant toutefois des garnisons à Saverne et à Neuwiller.

[1] Ibid. ch. 30.

CHAPITRE VI.

Evénements en Basse-Alsace. Suite de l'expédition du duc Antoine.

De graves désordres avaient éclaté dans la Basse-Alsace, tandis que l'armée lorraine tenait Saverne assiégée et s'emparait de cette ville. Un bourgeois de Wissembourg, surnommé *Bacchus*, avait rejoint précédemment avec 200 hommes le corps d'armée des paysans de Walbourg et de Neubourg; mais n'ayant pas été reconnu par eux en qualité de chef, il s'en était séparé, pour se porter vers Cleebourg[1]. La réputation d'intrépidité de cet homme groupa en fort peu de temps autour de lui un grand nombre de paysans des villages voisins et des terres du comte de Veldentz. Il s'empara, avec l'assistance de cette armée, de Riedseltz et de Schweighofen, villages situés sur les deux rives de la Lauter, et se disposa à assiéger le château de Saint-Remy, où le prévôt de Wissembourg avait mis garnison. Quelques bourgeois de cette ville, fanatisés depuis longtemps par Bucer, vinrent se réunir aux assiégeants, après avoir pillé l'antique monastère élevé dans l'enceinte même de leurs murs. L'attaque du fort de Saint-Remy fut conduite avec une vigueur extraordinaire; ses défenseurs, n'ayant pas l'espoir d'être secourus, se rendirent au

[1] Laguille, 2e partie, t. I, p. 66.

commencement du mois de mai 1525; — les insurgés le pillèrent, détruisirent ses titres et ses archives et finirent par le brûler. Encouragés par ce succès, ils s'avancèrent vers Seltz[1] et y entrèrent sans résistance[2]. Tout ce qui appartenait aux chanoines devint la proie de leur avide fureur; ils pillèrent également Rodern, château des barons de Fleckenstein, situé à une lieue de ce bourg.

Un nouveau corps de paysans, qui venait de rejoindre celui de Bacchus, eut part à ces dépouilles. Cette dernière troupe s'était réunie près du couvent de Sturzelbrunn, situé dans les Vosges, à l'extrémité de l'Alsace [3]. Tous ceux qui s'y engageaient étaient obligés de se faire raser la tète, ce qui leur avait valu le surnom de *Tondus*. Ils avaient ravagé d'abord le monastère, — car c'était toujours contre les couvents et les abbayes que se dirigeaient les premiers efforts des paysans; — les tondus étaient entrés ensuite dans les terres du comte Emich de Linanges, avaient mis le feu aux châteaux de Gravenstein et de Lindenbrunn, et brûlé Landeck, s'étaient emparés d'Anweiller et de Bergzabern et avaient rejoint enfin, ainsi que nous venons de le dire, l'armée des insurgés de Wissembourg. Les deux corps réunis se dirigèrent vers Bouxwillier avec l'intention de secourir leurs frères de Saverne; mais ayant appris que

[1] Ville dépendante du prince Palatin.

[2] Laguille, p. 67.

[3] Histoire d'Alsace, etc., 2e partie, t. IV, l. II, p. 67.

la ville était au pouvoir d'Antoine de Lorraine et craignant d'être hors d'état de résister aux forces de ce prince, ils se décidèrent à rentrer dans leurs foyers, gorgés de butin, et chargés des dépouilles de la noblesse et du clergé.

Le duc de Lorraine quitta Saverne, ainsi que cela avait été décidé, dans la matinée du 18 mai, et se rendit d'abord à Marmoutier. Le magnifique monastère de ce lieu offrait le spectacle de la désolation la plus complète. L'antique église de saint Martin, fondée jadis par le roi Childebert d'Austrasie, dépouillée de ses ornements, avait été affreusement dévastée, et sans l'arrivée d'Antoine, les Luthérieus eussent accompli leur œuvre en rasant complètement ce vénérable édifice ; les autels étaient brûlés, les fenêtres et les portes enfoncées, des lambeaux d'ornements et de tableaux, des statues brisées, des débris de reliques et de missels jonchaient le sol. Le duc, dès qu'il fut arrivé, ordonna à ses gens de remettre autant d'ordre qu'ils pourraient dans l'enceinte du monument. Il nomma en qualité de gouverneur provisoire à Marmoutier ce même chevalier Jean Morner, qu'il avait envoyé de Saarbourg à Saverne et à Strasbourg, et il reçut les députés de cette dernière ville et le bailli de Haguenau, qui venaient le complimenter de sa victoire[1].

On prit à Marmoutier le misérable prêtre, principal instigateur des horreurs commises par les Rustauds

[1] Wollzyr, l. III, ch. 2 et 3, p. 67 à 70.
Calmet, p. 513.

dans ce saint lieu. Cet homme, après avoir fait expulser les moines, s'était décerné à lui-même les fonctions de curé du bourg et de l'abbaye, et les exerçait à sa façon, en prêchant la révolte, le renversement de toute autorité, et la parfaite liberté des enfants de Dieu. Le conseil de guerre le condamna à la corde, et la sentence fut exécutée.

Antoine ne fit valoir son droit de conquête, ni sur Marmoutier, ni sur aucune des villes qu'il prit en Alsace; le témoin oculaire Wollzyr le déclare formellement[1] dans son livre, imprimé et publié fort peu de temps après l'expédition du duc de Lorraine, et aucun des contemporains n'a osé le contredire. Les écrivains protestants postérieurs n'en affirment pas moins « que le tyran sanguinaire dépouilla tous les lieux qu'il traversa. » Cela rentrait dans leur système; voulant faire une caricature du héros catholique, ils devaient lui donner les traits dont ils trouvaient les modèles accomplis dans le camp de leurs amis.

De Marmoutier, l'armée lorraine se rendit à Dachstein, ville dépendante de la mense épiscopale de Strasbourg. Les troupes campèrent dans la plaine, les princes et les chefs de corps prirent leurs quartiers dans le château de l'évêque, où l'on mit à leur disposition d'abondantes provisions. — On s'était emparé à Wolksheim d'un prêtre marié qui avait expulsé le curé du lieu, et s'était établi à sa place pour prêcher le nouvel Evangile aux paysans. Il répondit avec la

[1] L. III, ch. 12, p. 79.

dernière arrogance aux interrogations qui lui furent adressées, refusa obstinément de rétracter ses erreurs, fut condamné à mort par le conseil, et pendu à un noyer au milieu du village qu'il avait scandalisé et perverti. « Malgré la présence de l'armée, dit Wollzyr[1], les hérétiques qui étaient là, criaient qu'on devait s'estimer heureux de mourir dans la loi du *clair et resplendissant* Luther, dont le nom est dérivé de *luceo*, qui signifie reluire; — mais on leur répondit que c'était abus tout évident, et que ledit nom venait plutôt de *lutum*, *luti*, qui veut autant dire que fange, boue et ordure; vu que Luther est ort et sale en ses dicts et faits » — « Pauvre peuple misérablement séduit et abusé, — dit encore l'auteur que nous citons, — ne vois-tu pas de quelle profession et état sont ceux qui ont commencé la danse de semer tant d'erreurs parmi le monde? Sont-ils pas apostats infâmes d'avoir ainsi abandonné la religion dans laquelle ils étaient profès? Corrompant leurs vœux sacrés pour un peu d'ambition et d'ennui, afin d'être délicieusement ici-bas et de mener vie charnelle et désordonnée,..... ivrognant nuit et jour sans intermission, au lieu d'observer sobresse et chasteté pure et nette,..... ils ont pris les trois ennemis de nature pour leur Dieu, savoir: le monde, la chair et le diable, ce que chacun voit à l'œil, et, — au lieu d'être réformés, — comme chiens mâtins, ils retournent prendre leur vomissement ort et sale?.... [2] »

[1] L. III, ch. 16, p. 83.

[2] Nous citons à dessein ce passage du contemporain Wollzyr, parce

Molsheim avait refusé de livrer passage à l'armée lorraine, au moment où celle-ci s'était arrêtée à Dachstein; mais la ville changea d'avis dans la matinée du 20, et les troupes se mirent en marche pour gagner Saint-Hyppolite, gros bourg dépendant du duc Antoine. Toutefois ce prince et ses frères durent modifier leurs plans et livrer encore un furieux combat dans la soirée.

Les hordes de Rustauds que nous avons laissés précédemment dans la partie méridionale de la moyenne Alsace avaient reçu déjà la nouvelle du désastre de Saverne; elles résolurent de s'opposer au moins à la marche des Lorrains, puisqu'il était trop tard pour secourir l'armée que commandaient Erasme Gerber et George Ittel. — L'une de ces bandes demanda l'entrée de Schélestadt; elle lui fut refusée, mais la ville promit de demeurer fidèle aux paysans, de leur envoyer un corps auxiliaire de 200 hommes, des vivres,

qu'il proclame une grande vérité trop peu connue. Les auteurs protestants qui crient contre la corruption du clergé au seizième siècle, s'évertuent à représenter les premiers apôtres du nouvel Evangile, comme des hommes austères, de mœurs pures et graves, qui avaient rompu avec l'Eglise pour en finir avec le scandale, et dont la conduite régulière contrastait singulièrement avec celle de leurs adversaires. Rien n'est plus faux; il y avait en effet au seizième siècle, un grand nombre de prêtres vicieux, corrompus, ignorants, indignes d'exercer le saint ministère; c'est parmi ceux-là *uniquement* qu'il faut chercher les apostats et les défenseurs zélés des nouvelles doctrines. — En sortant de l'Eglise ils l'ont purifiée de ce qu'elle renfermait d'impur; et en allant se réfugier dans la sentine de l'hérésie, si digne de les recevoir, ils ont proclamé et exercé *comme droit*, ce que depuis longtemps ils pratiquaient *de fait*.

des munitions et de l'artillerie, et de leur ouvrir enfin ses portes, s'ils venaient à être battus.

L'avant-garde des Lorrains trouva au village de Stotzheim une quantité de chariots chargés de vivres, et un nuage de poussière qui s'élevait dans la direction de Schélestadt, lui fit comprendre qu'une troupe considérable d'insurgés était en marche. Elle apprit en effet que 10,000 paysans venaient d'arriver à Scherwiller et qu'ils se renforçaient de moment en moment pour disputer à l'ennemi le passage de ce bourg[1]. Les maréchaux-des-logis se hâtèrent de retourner sur leurs pas, afin d'en porter la nouvelle au duc Antoine. Les différents corps d'armée marchaient à des distances considérables les uns des autres, et les lansquenets étaient fort loin; on leur envoya un messager pour leur enjoindre de faire diligence, malgré la chaleur qui était excessive et tout à fait extraordinaire pour la saison; — le duc se hâta de réunir sa cavalerie et les 3,000 hommes d'infanterie qui étaient à portée. — Les princes de Guise et de Vaudémont arrivèrent rapidement avec les troupes qu'ils commandaient et on fut bientôt en vue de l'ennemi[2].

Les Rustauds avaient choisi une excellente position. Protégés sur le devant par le bourg de Scherwiller dont il fallait s'emparer pour les approcher, ils avaient derrière eux le val de Willé et ils s'appuyaient de droite

[1] Wollzyr, l. III, ch. 17, p. 84.
D. Calmet, p. 514.

[2] Ibid.

et de gauche sur des côteaux garnis de vignobles. Leur artillerie, parfaitement placée, se composait de 12 fauconneaux et de 120 arquebuses à crocs. Ils avaient reçu encore des renforts très considérables et étaient divisés en trois corps [1]. — Il y eut d'abord une légère escarmouche que livra le prince de Guise, elle ne coûta qu'un homme aux Lorrains et fut plus meurtrière du côté des paysans [2]. Il était alors six heures du soir. Guise se replia vers le duc Antoine, il voulait qu'on remît le combat au jour suivant, à cause de l'heure avancée, et parce que l'armée lorraine, fatiguée par une longue marche, avait besoin de repos. Un capitaine allemand présent au conseil s'éleva contre l'opinion du prince avec beaucoup de vivacité. Il représenta que les Rustauds, déjà très supérieurs en nombre à l'armée lorraine, le seraient infiniment plus le jour suivant, parce que de nouveaux auxiliaires leur arrivaient de touss côté, que les troupes du duc, obligées de rester sur le qui-vive pendant la nuit entière, à cause du voisinage de l'ennemi, seraient plus fatiguées le lendemain que dans le moment même; qu'elles auraient tout le loisir de se reposer après la victoire; qu'enfin elles étaient maintenant disposées à livrer bataille et qu'il fallait profiter de leur bonne volonté. Cet avis, appuyé par la plupart des capitaines, prévalut.

[1] Les moindres estimations donnent aux paysans 16,000 hommes. Trausch, t. II, p. 2, f. 99. — Speckle, col. t. II, f. 212. — Herzog, l. II, p. 169. — Le témoin oculaire Wollzyr (l. III, ch. 18, f. 85), et D. Calmet (p. 514), disent qu'ils étaient au nombre de 24,000.

[2] Ibid.

Antoine fait alors distribuer le pain et le vin aux soldats et ordonne qu'on pose sur leurs fonds des tonneaux ouverts du haut, afin qu'ils y puisent à leur aise[1]. Puis on se dispose à combattre. Le duc donne d'abord l'accolade et la dignité de chevalier à son frère le comte de Vaudémont et à plusieurs des gentilshommes présents à l'armée. Le prince de Guise prend le commandement de l'avant-garde : elle se compose des sénéchaux et baillis de Lorraine et du Barrois, et des cent lances conduites par le capitaine Du Fay. — Antoine se met à la tête du corps de bataille. Le combat s'engage à sept heures du soir (le 20 mai).

Le jeune comte de Vaudémont, plein d'ardeur et suivi de 1,200 Lorrains et Lombards, franchit le premier les barrières qui entourent Scherwiller, et en chasse 2,000 Rustauds. Un autre corps de paysans veut rentrer dans la place, le prince de Guise arrive de son côté et repousse tout ce qui s'oppose à lui. Les Lorrains restent maîtres de Scherwiller ; mais déjà la nuit commence, ils mettent le feu au bourg pour éclairer le champ de bataille. Puis Antoine lui-même s'avance en bel ordre contre le principal corps des ennemis, rangé dans la vallée, et dont l'artillerie, posée sur des chevalets très élevés, ne lui cause aucun dommage. — Dans ce moment on vient lui annoncer que plusieurs corps de Rustauds sont en marche, et que l'un d'eux, fort de 6,000 hommes environ, n'est plus éloi-

[1] Wollzyr, l. III, ch. 18, f. 85.
Calmet, p. 515 et 516.

gné. Le duc de Lorraine prend une position qui, tout en lui laissant la liberté de continuer le combat, lui permettra d'empêcher la réunion de cette nouvelle troupe avec celle de Scherwiller. Les lansquenets s'élancent avec une incroyable ardeur vers les batteries des luthériens et forcent les artilleurs à lâcher pied; — « la gendarmerie se dirige vers les ailes des ennemis, et leur tire aux oreilles d'une si épouvantable façon que les insurgés se cachent derrière leurs chariots. Mais les Italiens, commandés par Dagobbio, se glissent sous ces mêmes chars; — doués d'une force herculéenne, ils les soulèvent, les écartent du chemin et ouvrent ainsi un passage à la cavalerie. »[1].

Le prince de Guise profite de cette trouée pour se jeter sur l'ennemi, qui rompt ses rangs et se débande. Le comte de Vaudémont veut se montrer digne de l'accolade qu'il vient de recevoir et fait preuve avec ses fantassins d'un courage égal à celui de ses frères. Son casque et l'un de ses gantelets sont emportés, il est blessé au front, mais il continue à combattre avec la même impétuosité; « un lansquenet le voyant en cet état lui met promptement sa *secrette* sur la tête, et comme le prince voulait se servir de son épée après avoir mis sa lance en pièces, un capitaine, polonais de naissance, lui dit en latin: Prince, une épée n'est pas propre à combattre tant d'ennemis, prenez ma pique. Le comte la saisit, se met au premier rang, et

[1] Ibid.

renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Enfin, il est entouré d'une telle multitude qu'il tombe lui-même à terre; mais alors Jean de la Marche, sieur de Saulcy, un de ses lieutenants, s'avance avec 500 hommes de pied et lui donne lieu de se relever. »

Le combat se soutient encore avec le même acharnement; les paysans, semblables à ceux de Loupstein, se battent en désespérés; bientôt cependant et malgré leur excessive supériorité numérique, ils plient de toutes parts. Les arquebusiers font admirablement leur devoir; les lansquenets chargent leurs armes agenouillés, les Lombards couchés à plat ventre; — les rebelles, au contraire, restent debout, de telle sorte que les coups tirés par les premiers portent toujours, et que la plupart de ceux tirés par ces derniers, passent au-dessus des têtes de leurs adversaires. Enfin, deux des bandes des Rustauds sont entièrement défaites, 12,000 des leurs jonchent le champ de bataille; « en plusieurs endroits les morts sont entassés à la hauteur de six pieds; on affirme que dans leur nombre se trouvaient plusieurs centaines de prêtres apostats, frappés ainsi par le jugement de Dieu [1] ».

La bataille avait coûté également à l'armée d'Antoine un millier d'hommes et plusieurs capitaines, parmi lesquels se trouvait le baron Guillaume d'Isembourg [2].

[1] Wollzyr, loc. cit.

[2] Les corps de ces capitaines furent transportés à Raon et ensevelis dans le chœur de l'église de Saint-François.

La troisième troupe d'insurgés se retire et espère se sauver dans les montagnes et les bois, mais elle est poursuivie et coupée par la cavalerie qui en fait une boucherie effroyable; ceux qui ont échappé au massacre, blessés presque tous, vont mourir misérablement dans les forêts[1]. A dix heures du soir le calme succède enfin au carnage[2].

Malgré la fatigue de la route et du combat, un corps de cavalerie reste sur pied pour surveiller l'arrivée des autres bandes de Rustauds déjà annoncées. Frappées d'une terreur salutaire, ces bandes ne paraissent point. Le duc de Lorraine veut partager les travaux de ses hommes, il est au nombre de ceux qui passent la nuit à cheval, il ne quitte pas la selle pendant 16 heures consécutives. Les caissons étaient loin, les vivres également; Antoine, mourant de faim, ordonne que tout ce que l'on peut se procurer soit distribué aux soldats, et se contente pour lui-même d'un œuf (c'était un samedi) que lui envoie le commissaire apostolique[3].

Le margrave Ernest de Bade, qui, ainsi que nous

[1] L'un des fugitifs arrivé à Montbelliard et interrogé par les seigneurs du lieu, dit : « — Que les luthériens avec plusieurs compagnons de guerre qui s'étaient mêlés entre eux pour détrousser les Lorrains, pensaient le lendemain donner à déjeûner au duc Antoine et à ses frères, lesquels étaient prévenus et leur avaient donné si âprement à souper, qu'en jour de leur vie ils n'avaient entendu parler d'un si terrible convive au banquet. » (Wollzyr, l. III, ch. 24, p. 90.)

[2] Wollzyr, l. III, ch. 20 à 25, p. 86 à 91.
D. Calmet, p. 518 à 520.

[3] Ibid.

le disions, avait quitté Fribourg peu de jours auparavant, s'était réuni à Antoine pendant la bataille de Scherwiller et y avait assisté. Le dimanche matin, il engagea le duc à passer trois jours sur le théâtre du combat, afin de mieux constater sa victoire, et de recevoir les riches présents que les seigneurs et les villes du Rhin ne manqueraient pas de lui envoyer pour le remercier de les avoir délivrés[1]. Mais le prince lorrain savait que désormais les bandes alsaciennes n'étaient plus à redouter, que par conséquent sa tâche était accomplie; il répondit au margrave, qu'il avait entrepris cette guerre, non pour augmenter ses richesses, mais dans le seul but de soutenir notre sainte mère l'Église et de défendre la religion: « j'aurais voulu, ajouta-t-il, que cela eût pu se faire sans répandre le sang humain, — Dieu en a décidé autrement »[2]. Puis après avoir exhorté Ernest et tous les princes allemands à poursuivre l'œuvre commencée et à soutenir la foi en Jésus-Christ, il prit sans plus tarder la route du val de Willé pour retourner dans ses états. Ses soldats, conformément au droit de la guerre, emportaient un riche butin de Saverne et de Scherwiller; Antoine et ses frères n'y avaient gagné que la joie d'un grand devoir accompli et le sentiment d'avoir sauvé la chrétienté. Ce désintéressement, si parfait et si rare, faisait dire à du Boulay, écrivain de l'époque,

[1] Wollzyr, l. III, ch. 28, p. 94.

[2] Wollzyr, l. III, ch. 29 et seq., p. 95 et seq.
D. Calmet, p. 520 et 521.

qu'ils s'étaient armés uniquement pour la cause de Dieu et non, comme les Allemands, pour piller et s'agrandir.

Le désir des princes, en se mettant en route de bonne heure, avait été d'arriver au bourg de Willé, de façon à pouvoir y assister au sacrifice de la messe; mais les Rustauds avaient rendu les chemins impraticables, par de grands abattis d'arbres, auprès de l'abbaye de Honcourt; il fallut plusieurs heures pour se frayer le passage, et l'on n'arriva plus à temps à Willé. — Le jour suivant, l'armée fut arrêtée par des obstacles semblables, dans les bois de Sales, jusqu'à trois heures après-midi, mais aucun ennemi ne se présenta et l'on entra à Raon l'Etape dans la soirée, pour en repartir le mercredi, veille de l'Ascension, de grand matin. Les princes furent reçus triomphalement à Nancy où l'on chanta le *Te Deum*. Le lendemain, le duc et la duchesse de Lorraine se rendirent à Saint-Nicolas en pèlerinage, et Antoine donna une fort belle tapisserie à l'église du lieu, ainsi qu'il en avait fait le vœu avant son départ. Il y congédia les lansquenets, en leur payant double solde pour reconnaître leurs services. Les troupes françaises s'en retournèrent en Picardie.

Dans toutes les églises de Lorraine, on rendit grâces à Dieu de la victoire du duc Antoine; ce prince s'empressa d'en donner avis au pape Clément VII et aux souverains de l'Europe.

CHAPITRE VII.

Révoltes des sujets de l'Electeur Palatin.

Cependant une autre partie des pays riverains du Rhin était encore en pleine révolte. Les paysans du Bas-Palatinat s'étaient établis au nombre de six ou huit cents, à Nuszdorf, auprès de Landau, huit jours après Pâques[1]. L'Electeur Palatin Louis essaya d'abord de les calmer par de douces paroles. Mais les rebelles profitèrent de ce répit pour s'avancer vers la vallée de Siebeltingen, afin d'augmenter leur troupe en forçant les paysans de cette contrée à se joindre à eux. Jacques, baron de Fleckenstein, grand-baillif de Germersheim, en eut avis; pensant en effet que le temps perdu en vaines négociations permettrait à l'ennemi de se renforcer, il se mit en marche avec tout ce qu'il put ramasser de gens[2].

A la première nouvelle de son approche, les séditieux se dispersèrent, sans avoir osé faire la moindre résistance. Cependant la révolte se ralluma peu de jours après, et elle prit un caractère encore plus grave. Les paysans se réunirent de nouveau, passèrent la Queich, pénétrèrent dans le nord de l'Alsace au moment où l'on s'y attendait le moins; et

[1] Laguille, 2e partie, t. I, p. 71 et seqs. — Leodius, p. 292. — Crinitus, p. 253. — Sartorius, p. 109. — Gnodalius, l. II, p. 148.

[2] Ibid.

renforcés par la troupe furibonde des vignerons de Wissembourg, ils pillèrent les couvents de Klingenmunster, de Herd, de Hambach, de Mechtersheim, etc.

Les bailliages voisins s'empressèrent de prendre les armes, soi-disant pour repousser les rebelles; — au lieu de cela, ils se joignirent à eux; la guerre et le pillage s'organisèrent alors sur une plus large échelle. Les couvents et les châteaux de la contrée furent pris, dévalisés ou incendiés; les horreurs de la Souabe, de la Franconie et de l'Alsace, se reproduisirent sur un nouveau théâtre [1]. La horde, forte déjà de plusieurs mille hommes, alla camper le 30 avril auprès de Neustadt (an der Hardt). La place était forte, mais la bourgeoisie, effrayée des menaces des paysans, sympathisant peut-être aussi avec eux, leur ouvrit les portes dès le 1er mai.

Des désordres de même nature avaient éclaté dans les domaines du comte de Linange. 300 paysans, réunis à Bockenheim, furent renforcés par ceux de Pfedersheim, se mirent en mouvement, et reçurent encore un bon nombre d'auxiliaires[2]. Ils se dirigèrent vers Hochheim et Worms, s'emparèrent de Herrensheim, dépendance des seigneurs de Dalberg, ravagèrent les couvents et les châteaux, pillèrent le chapitre d'Osthofen, rançonnèrent Westhofen, dans le bail-

[1] Ibid.
Sartorius, p. 194.

[2] Crinitus, ch. 38, p. 254.

liage d'Alzei, appartenant à l'Electeur Palatin, et allèrent camper derrière ce bourg. — Tout le plat pays voisin se soumit à eux; ils étaient alors 8,000 [1]. Le maréchal Palatin Guillaume de Habern les attaqua hardiment avec 300 cavaliers, et leur tua 60 hommes, bien qu'ils fussent protégés par des vignobles qui rendaient les opérations de la cavalerie excessivement difficiles. Les Rustauds quittèrent leur position de Westhofen, pour se joindre à la bande de Neustadt, sans que le maréchal pût les suivre avec son faible corps.

L'armée réunie des insurgés se procura ce dont elle avait besoin pour son entretien, en pillant le couvent voisin de Limpurg. Les chefs prirent des mesures énergiques pour forcer la contrée environnante à fraterniser avec eux [2].

L'Electeur Palatin voulut apparemment justifier en cette occasion le surnom de *Pacifique* qui lui avait été décerné, et résolut de tenter une fois encore les voies diplomatiques et de négocier avec ses sujets révoltés.

Louis, prince faible et pédant, appelé *pacifique*, parce qu'il aimait le repos et ses aises, était une sorte de beau parleur timide et irrésolu. Son prédécesseur, Philippe, avait fondé, à Heidelberg, une université qui était devenue promptement l'une des plus florissantes de l'Allemagne. Pour donner la mesure de l'esprit

[1] Ibid. — Leodius, p. 290 et 291.
[2] Ibid.

absence. Il réussit au-delà de ses espérances. Le 7 mai il adressa une circulaire aux habitants du district et à ceux du Brurain, leur enjoignant de se rendre tous à Gochsheim, petite ville dépendante des seigneurs d'Eberstein, où il venait d'établir son quartier-général. Il se vit à la tête de 1,200 hommes en très-peu de jours, et se rendit à Eppingen où il fut accueilli avec enthousiasme en sa qualité d'ancien curé du lieu; de là il se dirigea sur Heydelsheim qu'il força à entrer également dans la confrèrie ainsi que Hilsbach, Hilsheim et tous les lieux circonvoisins [1]. Eisenhut, qui depuis longtemps avait renoncé à ses fonctions de prêtre, prenait en signant le titre de *capitaine*. Le pillage, la destruction, l'incendie, signalèrent la marche des insurgés dans le Craichgau comme partout ailleurs; les historiens du temps racontent entre autres que les flammes qui dévorèrent le fort de Steinsberg, appartenant au seigneur de Venningen, éclairèrent la contrée entière d'une lueur sinistre [2]. La ville de Bretten, où se trouvait un riche dépôt de marchandises, destinées à la foire de Francfort, et qui tentaient la cupidité des paysans, refusa de leur ouvrir ses portes et repoussa bravement leur attaque.

Toutes ces déplorables nouvelles furent portées à l'Electeur Palatin à Heidelberg, peu de jours après son

[1] Leodius, p. 292.
Sartorius, p. 196.
Crinitus, p. 256.
[2] Ibid.

traité avec les Rustauds. Il voulut négocier une fois encore et écrivit à Eisenhut pour l'engager à formuler les plaintes des habitants du Craichgau, étant tout disposé, — disait-il, — à y faire droit et à charger des hommes consciencieux d'entrer en pourparlers avec eux ; la proposition fut acceptée ; on adressa un sauf-conduit aux envoyés de Louis, afin qu'ils pussent se rendre au milieu des rebelles avec une suite de dix cavaliers. Ils y vinrent, le comte Philippe de Nassau était à leur tête. Les insurgés donnèrent leurs pouvoirs à Eisenhut et à quelques-uns de leurs chefs. La délibération fut longue et tumultueuse, la nuit survint et les délégués du prince se virent en danger d'être assommés pendant les ténèbres, malgré le sauf-conduit. Cependant, on convint le jour suivant qu'il serait fait droit aux plaintes des paysans à la prochaine diète, à condition, qu'ils déposeraient les armes sur-le-champ et s'en retourneraient chez eux [1].

Mais tandis qu'un calme éphémère semblait renaître d'un côté, de nouveaux troubles surgissaient d'autre part. Le diocèse voisin de Worms s'était soulevé, et l'évêque Henri IV de la maison palatine avait été obligé de fuir.

De plus, les Rustauds d'Alsace ayant demandé à ceux du Palatinat de les soutenir contre Antoine de Lorraine, qui approchait alors, de nouveaux rassemble-

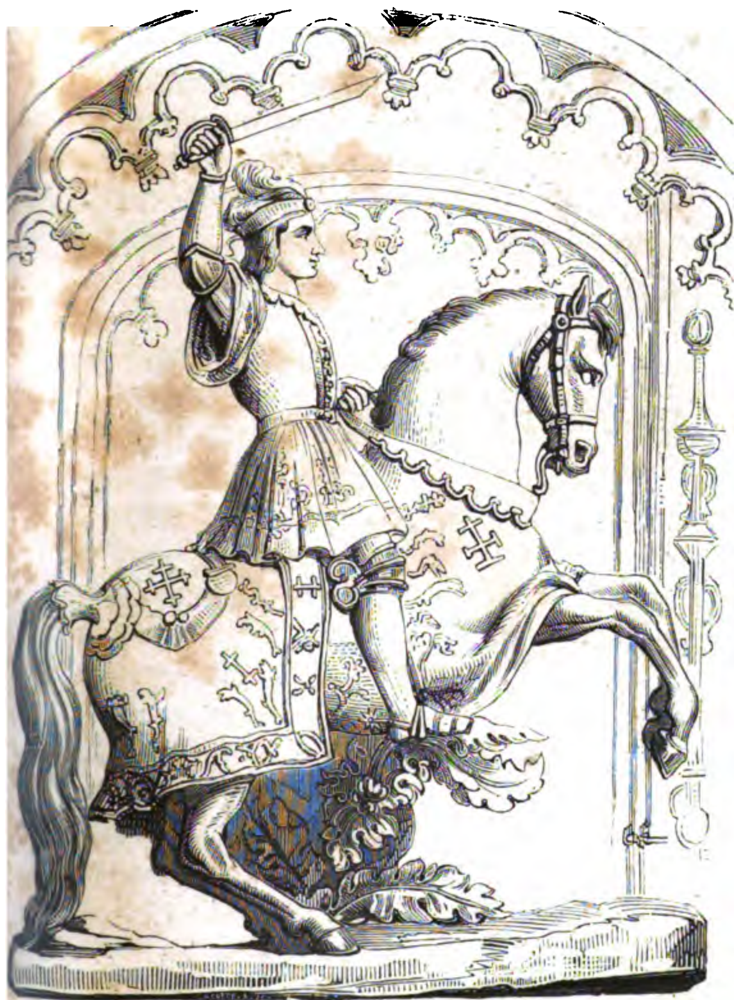
[1] Crinitus, p. 256.
Leodius, p. 292.
Gnodalius, l. II, p. 149.
Sartorius, p. 198.

ments se formèrent; rompant le traité qu'ils venaient de conclure avec leur prince, les paysans s'emparèrent des deux châteaux de Neucastell et de Dryfels, y mirent des garnisons, et forcèrent la ville voisine de Landau à leur fournir une grande quantité de grain et de vin, appartenant aux ecclésiastiques. Quelques jours plus tard, ils prirent et rasèrent le fort de Magdebourg, dépendant de l'évêché de Spire; plusieurs monastères et châteaux eurent le même sort. Les habitants de cinq villages seulement restèrent fidèles aux conventions arrêtées et prirent, au nombre de 500, les armes contre les révoltés. En même temps l'on reçut la nouvelle de la victoire du duc de Lorraine, les insurgés se dispersèrent, mais en convenant de se réunir de nouveau au premier signal[1].

Les désordres ne furent pas apaisés pour cela. Un indigne gentilhomme, Erasme von der Hauben, se mit à la tête d'un nouveau groupe de rebelles du Palatinat; il pilla toutes les dépendances du clergé à Dirmstein et le couvent de Frankenthal[2]. « Les paysans, — dit à cette occasion le contemporain Haarer (Crinitus) — « ne connaissaient plus ni justice, ni foi, ni droit, ne respectaient ni la vie des hommes, ni la pudeur des femmes; il n'y avait pour eux ni maison fermée, ni vigne ceinte ».

[1] Crinitus, ch. 45, f. 257.
Gnodalius, l. II, p. 150.

[2] Crinitus, loc. cit.
Leodius, p. 293.



Typ. Cardon. Troyes.

Antoine de Lorraine

D'après le grand bas-relief de Nancy.

Alors enfin l'Electeur vit qu'il fallait recourir à la voie des armes[1]; les rebelles disaient hautement qu'on les craignait, qu'on n'osait les attaquer; de jour en jour ils devenaient plus audacieux, plus insolents. Toutefois, avant d'entrer en campagne, Louis résolut de consulter son oracle Mélanchton. Celui-ci, — voulant faire oublier peut-être que le fléau épouvantable qui ravageait alors l'Allemagne était le fruit des enseignements, des doctrines et des excitations de son maître Luther, — répondit à la consultation dans le sens de l'absolutisme le plus complet. « Dieu lui-même, disait-il dans sa lettre, — Dieu a donné pour symbole à l'autorité temporelle une épée; or l'épée est faite pour trancher,.... il est à désirer qu'un peuple aussi rude, aussi sauvage, aussi sanguinaire que le peuple allemand, perde ses libertés et soit traité avec la dernière rigueur.... » Louis, qui rejetait la doctrine de l'infaillibilité de l'Eglise, n'eut pas la pensée de douter de celle de Mélanchton; rassuré par son écrit, il se sentit la conscience parfaitement à l'aise. Il n'avait pas assez de bon sens pour comprendre par lui-même qu'il est non-seulement du droit, mais encore du devoir d'un souverain de réprimer l'anarchie, le viol, le pillage, l'assassinat, l'incendie et le vol dans ses états; mais Mélanchton avait parlé, il ne lui en fallait pas davantage.

L'Electeur réunit alors promptement 1,000 cavaliers

[1] Leodius, loc. cit.

et 3,000 fantassins; — Richard, archevêque de Trèves, lui amena 300 hommes à cheval et 1,500 à pied; Philippe de Hesse lui envoya un corps de cavalerie mais sans venir en personne, sa présence était nécessaire dans ses états que travaillait le même mal[1]. Quelques troupes équipées par plusieurs gentilshommes grossirent encore l'armée qui se montait en tout à 2,000 cavaliers et 6,000 fantassins[2].

Louis établit un gouvernement intérimaire à Heidelberg et déposa son trésor au château, où devaient rester, en son absence, l'évêque exilé de Spire et le grand-maître de l'ordre teutonique. Il sortit de sa capitale le 23 mai avec l'archevêque de Trèves, l'évêque de Wurzbourg, le comte Palatin Otton, le duc Henri de Bavière et une foule d'autres seigneurs. Les membres de l'armée, chefs et soldats, portaient comme signe distinctif des croix rouges[3].

L'on se dirigea d'abord vers Malsch, village qui avait été le point de départ de l'insurrection de l'évêché de Spire, les paysans s'y étaient retranchés; Louis y fit mettre le feu, et livra au pillage les bourgs voisins qui refusaient de se rendre. Trois ou quatre jours suffirent pour opérer la soumission du diocèse. Le maréchal Palatin reprit aux Rustauds le fort de Kiszlau dont ils s'étaient emparés. Bruchsal se rendit le

[1] Crinitus, ch. 48, p. 258.
[2] Ibid. Ch. 56, p. 261.
[3] Crinitus, ch. 56 et 57, p. 261, 262.
Sartorius, p. 243 et seqq.
Histoire de Louis de Wurzbourg, p. 897.

25 mai et fut condamnée à démolir ses murs; la ville et les lieux voisins se rachetèrent du pillage pour 40,000 florins, et les 70 principaux instigateurs de la rebellion furent livrés à l'Electeur; le pacifique Louis était tellement outré contre les Rustauds, qui l'avaient arraché aux loisirs de sa cour, qu'il les condamna tous à mort. La soirée étant avancée, l'exécution fut remise au jour suivant et on les enferma pour la nuit dans une prison tellement étroite qu'ils faillirent y étouffer[1]. — Le lendemain on les plaça en cercle dans la cour du château et l'on en décapita cinq, le sixième avait déjà la tête sur le billot, — lorsque quelques-uns des gentilshommes présents, émus par ce hideux spectacle, enjoignirent au bourreau de surseoir pour leur laisser le temps d'implorer la grâce des coupables. Ces malheureux, agenouillés, les mains levées, jetaient des cris pitoyables et demandaient qu'on leur fit merci, protestant qu'à l'avenir, ils resteraient étrangers à toute révolte. — Louis céda aux prières des gentilshommes et fit grâce aux soixante-cinq coupables, aux mêmes conditions qu'aux autres Rustauds[2].

Nous avons dit au livre précédent que l'Electeur Palatin devait réunir ses forces à celles de Georges Truchsess, pour marcher contre Wurzbourg, et que le seigneur de Waldbourg, campé entre Neckargartach et Furfeld, après la bataille de Bœblingen et la

[1] Crinitus, ch. 60, p. 262.
Sartorius, p. 245.
[2] Ibid.

prise de Weinsberg, avait remis l'ordre dans le Craichgau, en attendant la venue de son allié. Il avait repris la petite ville d'Eppingen, où se trouvait Antoine Eisenhut l'infame apostat, avec trois des principaux instigateurs de la rebellion. Truchsess envoya les quatre criminels à leur prince, l'Electeur Palatin, qui les fit décapiter.

Pensant avoir écrasé l'insurrection dans ses états, Louis et ses confédérés se hâtèrent d'opérer leur jonction avec les forces de la ligue de Souabe. Nous avons dit qu'ils arrivèrent à Furfeld le 28 du mois de mai.

L'armée réunie comptait alors 13,000 hommes.

LIVRE VII.

FIN DE L'INSURRECTION DE LA FRANCONIE, DU BAS-RHIN ET DE LA SOUABE. — HISTOIRE DU SOULÈVEMENT DE L'ÉVÊCHÉ DE SALZBOURG, DES PROVINCES AUTRICHIENNES ET DU TYROL.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des insurgés en Franconie. — Affaires de Neckarsulm et Kœnigshofen.

Pendant que l'Electeur Palatin et George Truchsess se disposaient à réunir leurs forces, — la confusion, le désordre, le découragement étaient excessifs parmi les paysans de la grande armée de la Franconie, de l'Odenwald et de la vallée du Neckre. Dans leur épouvante, les chefs publiaient des ordres contradictoires, de telle sorte que les différentes troupes isolées ne savaient plus où aller pour opérer leur jonction. — Nous avons rendu compte (livre V, ch. dernier) du mouvement que se donna le rusé Wendel Hipler pour faire adopter des mesures énergiques et un plan qui, — à son point de vue, — pouvait sauver encore la cause des Rustauds. Son avis avait enfin été suivi; les hommes de l'Odenwald et du Neckre quittèrent Wurzbourg pour marcher à la rencontre des troupes de la ligue de Souabe. On ordonna pour la seconde

fois aux comtes de Hohenlohe de venir à l'armée des paysans avec leurs forces disponibles et leur artillerie[1]. Mais les comtes voyaient approcher l'heure de leur délivrance; la violence les avait obligés à fraterniser avec les rebelles, et ils n'étaient pas disposés à faire pour eux plus qu'ils n'avaient promis. Ils répondirent donc qu'ils s'en tiendraient strictement aux obligations de leur traité; que d'ailleurs leur présence et celle du petit nombre d'hommes dont ils pouvaient disposer, était nécessaire pour la garde de leurs châteaux. Ils se plaignirent aussi de ce que les paysans de la Franconie, infidèles à leurs engagements, eussent pris le château de Bartenstein et incendié celui de Schillingsfurst. Les circonstances forçaient les Rustauds à baisser le ton. Ils s'empressèrent d'adresser une lettre d'excuses aux seigneurs de Hohenlohe et de leur promettre de réparer le dommage[2].

Les insurgés commençaient aussi à manquer de vivres et les villages voisins répondirent par des refus aux sommations qui leur étaient adressées d'en envoyer; personne ne voulait plus obéir[3]. De petites troupes de paysans, prévoyant que le temps du pillage et le règne du *pur Évangile* allaient finir, se séparèrent sans bruit de *leurs frères*, regagnèrent secrètement leurs villages et cessèrent de faire cause commune avec les rebelles.

[1] Œchsle, p. 180.
[2] Œchsle, p. 184.
[3] Ibid.

Les Rustauds, en s'obstinant à rester en masse autour de Wurzbourg, avaient laissé à Truchsess le temps de châtier les hordes pillardes du Wurtemberg; maintenant ils sentaient leur faute et ils tenaient beaucoup : à conserver Heilbronn, comme position très-importante, à se jeter dans cette ville et à y opposer une résistance désespérée à l'armée de la ligue de Souabe. Ils la sommèrent de rester fidèle à l'alliance contractée avec eux. Mais toujours les alliances forcées cessent avec la contrainte qui les impose. Nous avons vu déjà qu'immédiatement après la victoire de Bœblingen, la magistrature de Heilbronn s'était empressée de rechercher la bienveillance et la faveur de George Truchsess; elle persista dans ce nouveau système, inventoria et confisqua, à la demande de Waldbourg, les biens des bourgeois de la ville qui se trouvaient à l'armée des rebelles, envoya au général de la ligue des munitions de guerre et refusa enfin péremptoirement l'entrée de la cité aux paysans. En même temps elle adressa coup sur coup deux messagers à Truchsess dans le Craichgau, pour lui dire qu'entourée d'ennemis elle le suppliait d'arriver sans retard à son secours. George répondit qu'il viendrait la délivrer, mais qu'on ne faisait pas manœuvrer une armée comme une poignée d'hommes, et qu'avec un peu d'énergie et de bonne volonté, Heilbronn tiendrait tête pendant quelques jours à ceux qui pourraient avoir envie de s'en emparer.

Au reste, l'attaque qu'elle redoutait n'eut pas lieu.

Le découragement des rebelles croissait de jour en jour et l'indiscipline s'étendait, malgré un décret publié le 26 mai par les chefs réunis à Wurzbourg, et prescrivant la soumission et le respect aux autorités[1]. Ces mêmes chefs, cherchant à s'accrocher à toutes les planches de salut qui pouvaient leur rester, s'empressèrent d'écrire aux diverses villes du voisinage dont la bourgeoisie leur avait temoigné de la sympathie ou était entrée dans l'alliance des paysans « pour leur demander aide et assistance, au nom de la charité fraternelle et évangélique ». Les villes ne daignèrent pas même répondre. Nuremberg seule fit dire aux Rustauds « que leurs projets et leur conduite, loin d'être *évangéliques*, étaient *diaboliques* ». Les victoires de Truchsess avaient, à ce qu'il paraît, — singulièrement modifié les idées de la digne cité sur l'Evangile[2]. Abandonnés de leurs voisins, les conseillers et capitaines des insurgés firent ordonner aux villages de la Basse-Franconie d'envoyer leurs contingents respectifs; mais il leur fallait du temps pour se réunir et pour arriver; — ils écrivirent également aux paysans alsaciens pour les exhorter à passer le Rhin afin de prendre l'armée de la ligue entre deux feux. Toutefois, la leçon que les Alsaciens venaient de recevoir d'Antoine de Lorraine leur avait ôté toute envie de recommencer la guerre; — enfin, ils eurent recours aux hommes du Hegau et à Ulric de Wurtemberg, et promirent à ce

[1] Ibid. tiré des relations contemporaines.
[2] Ibid.

dernier de le rétablir dans ses états, s'il les secourait en tombant sur les derrières de Truchsess; mais Ulric était fort endetté et n'avait pas le sou; or, point d'argent, point de Suisses, ni de lansquenets [1].

Les chefs des Rustauds essayèrent alors d'adresser encore un manifeste aux princes et aux seigneurs, dans le but d'établir leur innocence et la sainteté de leur cause, d'indiquer les réformes à introduire dans la constitution de l'Empire et de proposer la tenue d'une assembleé constituante à Schweinfurth. Ce manifeste fut considéré comme non avenu, car, ainsi que le dit naïvement le protestant Sartorius, sans songer à la portée de son aveu « on voulait en finir avec les réformes et les réformateurs [2] ».

Une dernière ressource restait aux conseillers et aux capitaines des rebelles : c'était de chercher à gagner du temps pour donner aux contingents de la Basse-Franconie le loisir d'arriver; ils écrivirent donc à Waldbourg et lui proposèrent une prétendue négociation, *afin d'éviter l'effusion du sang humain;* (ces bons chefs devenaient subitement bien tendres et bien charitables). Ils offraient d'envoyer Goetz de Berlichingen, le comte de Wertheim, George Bopp d'Adelsheim et Wendel Hipler, pour entrer en pourparler. — Truchsess, auquel ces humbles propositions faisaient connaître la situation des paysans, voulait étouffer la révolte en frappant un grand coup. — Il était

[1] Ibid. pages suivantes.
[2] Sartorius, p. 250 et seq^e.

au-dessous de sa dignité de répondre à de pareils brigands, il ne répondit pas.

Les différents corps avancés de paysans se repliaient vers le nord à mesure que le danger devenait plus pressant. On ne laissa qu'une troupe des insurgés les plus compromis, décidés par conséquent à risquer le tout pour le tout, à Neckarsulm, ville dont on considérait la possession comme fort importante. Une autre horde, composée en grande partie d'hommes de la bande de Gaildorf, fut chargée de se rendre par Lœwenstein à Oehringen, mais elle se dispersa en partie avant d'arriver à sa destination. Goetz de Berlichingen était avec cette dernière troupe; il prévoyait que la révolte des paysans prendrait très-prochainement une mauvaise fin, et il les quitta le 28 mai, à Adelsfurt, — lieu situé entre les deux endroits que nous venons de nommer, — sous prétexte que les quatre semaines pendant lesquelles il s'était engagé à demeurer leur capitaine, finissaient précisément ce jour. Il avait eu soin, avant de s'esquiver, d'écrire à son ami Thierry de Spæth, conseiller de la ligue de Souabe, pour l'engager à présenter sa conduite passée sous le jour le plus favorable, et, dès le lendemain de sa fuite, il fit engager les Rustands à se rendre à discrétion à la ligue, affirmant qu'à l'exception des instigateurs de la révolte et des auteurs du massacre de Weinsberg, ils seraient tous graciés. Goetz, dans sa biographie, cherche à établir qu'il avait été de la plus parfaite loyauté dans sa conduite, et que pendant les quatre semaines il s'était montré fidèle aux Rustands,

bien qu'il ne sympathisât pas avec eux et qu'il eût été forcé, par les circonstances, à entrer dans leurs rangs. Berlichingen, au reste, trouva immédiatement des imitateurs; tous les gentilshommes du parti de la réforme, ou de celui de Sikingen et de Hutten, qui s'étaient joints aux paysans, disparurent au moment du danger, trouvèrent à se cacher chez des parents et des amis et se dérobèrent au péril. Tandis que les Rustauds, moins coupables qu'eux, subissaient le châtiment juste, mais sévère, de leurs crimes, tous ces indignes nobles échappèrent au supplice qu'ils avaient mérité à tant de titres[1].

[1] Goetz à peine arrivé à son château de Hornberg et sentant que sa conduite avait été au moins excessivement louche, en dépit des sentiments de loyauté et de fidélité chevaleresque qu'il aimait à étaler, crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de demander à se justifier, avant même qu'on ne l'accusât. Il écrivit dans ce sens aux chefs de la ligue de Souabe à Ulm, puis à Nordlingen, mais il n'obtint point de réponse. Plus tard son procès lui fut fait, l'abbé d'Amorbach se porta son accusateur; toutefois la plupart de ses juges étaient des apostats, hostiles au clergé, et Goetz obtint le jugement le plus favorable possible, après un procès qu'il sut faire traîner en longueur. Il rendit *d'après estimation*, et moyennant paiement, ce qu'il possédait des trésors de l'abbé, et fut acquitté. Il vivait donc tranquille à son château de Hornberg; mais un jour qu'il allait à Stuttgard, il fut assailli inopinément par une troupe armée, et relâché après avoir prêté serment, foi de chevalier, de se rendre au lieu qui lui serait désigné, aussitôt qu'on l'en sommerait. En effet, peu après on lui ordonna de comparaître à Augsbourg en présence des conseillers de la ligue de Souabe. Il y vint, fut emprisonné et relâché au bout de deux ans, après avoir juré : Que jamais il ne sortirait de son domaine, ni ne découcherait du château de Hornberg, ni ne monterait à cheval, qu'il se soumettrait à la décision de la ligue touchant les demandes de dédommagement que les évêques de Mayence et de Wurzbourg pourraient formuler contre lui, que jamais il ne se vengerait de son emprisonnement, ni ne s'en

Le départ de Goetz de Berlichingen compléta la démoralisation de la troupe dont il avait fait partie ; — Oehringen, qui, peu de semaines auparavant, s'était montrée si zélée pour les Rustauds, refusa de leur ouvrir ses portes, et les fuyards arrivèrent dans le plus grand désordre à Krautheim, où Wendel Hipler et George Metzler trouvèrent encore moyen de les rassembler au nombre de 3 ou 4,000, avec une bonne artillerie.

L'armée réunie de la ligue de Souabe et des alliés se porta d'abord vers Neckarsulm, dont la garnison avait reçu l'ordre de résister, jusqu'au moment où on viendrait la délivrer. Comme la ville dépendait de l'ordre teutonique et que l'on croyait qu'il n'y avait plus aucun paysan dans son enceinte, le commandeur de Horneck s'en approcha sans défiance, avec une centaine de cavaliers, afin de faire préparer les quartiers pour la troupe. Il en trouva les portes fermées, à son grand étonnement ; et tandis qu'il attendait l'arrivée de George Truchsess, la garnison, le croyant seul, tira du haut des murs, lui tua deux hommes, fit une sortie, le repoussa et rentra dans la place. Sur ces entrefaites, Waldbourg arriva avec son artillerie et commença le bombardement. Les bourgeois et les paysans ripostèrent de leur mieux, et un grand nombre

ferait venger par d'autres, le tout sous peine de 25,000 florins d'amende. Plus tard, la sentence portée contre Goetz à Augsbourg fut levée par Charles-Quint, qui lui accorda des lettres de protection.

(Œchsle Urkunden, p. 359 et seq.)

de leurs coups portaient. La canonnade durait depuis cinq heures sans interruption et le soleil baissait ; les fantassins tentèrent un assaut de deux côtés à la fois, mais ils furent repoussés ; la nuit interrompit le combat. George profita de ce répit pour entourer complètement la place et pour donner une meilleure position à ses batteries. — Les assiégés comptaient sur l'arrivée d'un corps d'armée de Rustauds, ainsi qu'on le leur avait promis en les laissant à Neckarsulm, et en effet, durant la nuit, 6,000 hommes de la horde de Franconie[1] arrivèrent à petite distance, sur les hauteurs du côté d'Oehringen ; mais apercevant la ville ceinte de toutes parts, et les fallots allumés dans le camp de la ligue leur ayant prouvé qu'on était sur le qui-vive, ils reprirent en silence le chemin par lequel ils étaient venus et se retirèrent[2].

Lorsque le petit jour parut, la garnison se vit abandonnée. La bourgeoisie, effrayée, envoya quatre des siens à Waldbourg pour capituler. Il fut convenu que la ville livrerait ses armes et les Rustauds qui l'occupaient, qu'elle paierait 700 florins et ferait raser ses murs d'enceinte. — L'armée prit possession de Neckarsulm. Les chefs et porte-enseignes des paysans furent condamnés à mort et exécutés. Dans leur nombre étaient deux prédicants, anciens prêtres qui

[1] Ils étaient du nombre de ceux qui avaient quitté Wurzbourg pour se porter à la rencontre de l'ennemi.

[2] Ils furent poursuivis, mais sans être atteints, par 600 cavaliers que commandaient le maréchal Palatin et Thierry de Spæth.

avaient passé du côté des novateurs, et le capitaine Henri, moine défroqué, l'un des plus grands scélérats de la bande. L'on prit à Neckarsulm dix-huit petites pièces d'artillerie et beaucoup de munitions de guerre. Plusieurs centaines d'insurgés de la garnison avaient réussi à s'échapper et s'étaient réfugiés dans les villages voisins où ils trouvaient de nombreux et chauds amis. La cavalerie les poursuivit et mit le feu à plusieurs des lieux où on les avait célés [1].

De Neckarsulm, l'armée se dirigea vers Oehringen; elle y arriva le 30 mai. La ville ouvrit ses portes, n'essaya pas de résister, et se racheta du pillage pour 2,000 florins. — On confisqua les biens de Claus Slaw; et sa maison, où les insurgés avaient tenu leur club quelques mois auparavant, fut rasée et remplacée par un pilori. Tous les sujets des comtes de Hohenlohe firent amende honorable pour leur conduite passée, et prêtèrent de nouveau serment de fidélité à leurs seigneurs [2].

[1] Crinitus, ch. 63, p. 264.
Gnodalius, l. IV, p. 162.
Œchsle, Urkunden, p. 186 et seq.
Sartorius, p. 245.

[2] La révolte eut pour eux une issue bien différente de celle qu'ils avaient follement espérée. Les principaux coupables furent exécutés; on confisqua leurs biens pour solder une partie des amendes, chacun paya sa quote-part de ce qui ne fut pas couvert par les confiscations. Les paysans reprirent leurs anciennes charges, renoncèrent à leurs droits nouveaux, et promirent de dénoncer tous ceux qui fomenteraient à l'avenir des projets d'insurrection. La bourgeoisie d'Oehringen et des lieux voisins, loin d'acquérir des priviléges, dut renoncer à ceux qu'elle avait possédés jadis. De plus, les sujets de Hohenlohe

Waldbourg et les princes ayant quitté Oehringen, s'emparèrent successivement de Mockmuhl et de Ballenberg; la maison de George Metzler fut détruite. On incendia les villages dont les habitants étaient encore au nombre des insurgés, et quant aux Rustauds pris les armes à la main, ils étaient immédiatement pendus. Les historiens protestants modernes ne manquent pas d'attribuer toutes les exécutions au *catholique* et *sanguinaire* George Truchsess, et de se livrer à ce propos aux déclamations les plus violentes; ils oublient que l'évangélique électeur Palatin, auquel ils prodiguent les épithètes de *doux*, de *clément* et de *pacifique*, était au moins aussi sévère que Waldbourg, et que tous deux ils étaient fort loin encore de procéder contre les insurgés avec la rigueur recommandée et préconisée par Luther. Ils oublient également que partout et toujours la condamnation à mort a été la conséquence juste, quoique terrible, de la révolte à main armée, et que lorsque la société n'a plus que le choix de tuer les démolisseurs ou d'être tuée par eux, elle use de son droit de légitime défense en les faisant mourir.

Les paysans que nous avons vu arriver à Krautheim y restèrent jusqu'au premier juin; alors Metzler et Hipler, craignant que l'armée de la ligue ne

payèrent des dédommagements pour les dégâts commis, pendant l'insurrection, dans les états des princes et des seigneurs voisins; il en résulta de pesantes charges et le regret tardif d'avoir pris part à cette guerre désastreuse.

(Œchsle, ch. 6, p. 203 et seq^s.)

se jetât entre eux et Wurzbourg, se replièrent sur Kœnigshofen, petite ville bâtie sur la Tauber, et campèrent dans la plaine qui l'entoure [1].

Ils écrivirent à la ville amie de Mergentheim pour lui demander des vivres, des munitions de guerre et de l'argent; mais les temps étaient changés, l'armée de la ligue approchait, la ville amie n'envoya rien.

En effet, George Truchsess et ses alliés arrivaient à marches forcées; Mergentheim, épouvantée, se rendit à eux et fut livrée à la discrétion du grand-maître teutonique, son légitime seigneur [2].

L'armée de la ligue se trouva en vue de Kœnigsho-

[1] Crinitus, ch. 70 et seqq., p. 265 et seqq.
Gnodalius, l. IV, p. 162.
Œchsle, p. 185 et seqq.
Sartorius, loc. cit.

[2] Les sujets de l'ordre teutonique payèrent leur révolte plus chèrement encore que ceux des comtes de Hohenlohe. Le grand-maître Thierry de Clée, l'un des seigneurs les plus lésés par l'insurrection, revint de Heidelberg à la fin des troubles. Après avoir désarmé ses sujets, il leur imposa de grosses amendes et leur fit reconstruire par corvées ce qu'ils avaient détruit. On décapita quelques-uns des principaux meneurs, on en fouetta publiquement d'autres. Il fallut payer aussi de fortes sommes à divers princes étrangers, notamment à l'Electeur Palatin, dans les Etats duquel les rebelles de l'ordre teutonique avaient exercé de très-grands ravages.

En 1526, les diètes d'Augsbourg et de Spire recommandèrent qu'on usât plutôt de miséricorde que de sévérité à l'égard des insurgés de 1525; et le 6 juin 1529, la ligue de Souabe publia un décret dans le même but. Car en bien des provinces les peuples se plaignaient des charges excessives dont on les accablait, et l'on pouvait craindre que le mécontentement ne produisît une nouvelle explosion. Déjà en 1526 des troupes de prétendus mendiants excitaient à incendier les fermes et les châteaux, et des paysans réunis à Roettlen, dans le margraviat de Bade, au commencement de l'année 1527, envoyèrent des émissaires dans les pays voisins pour essayer de soulever les campa-

fen le 2 juin. Hipler et Metzler y avaient réuni 10,000 hommes qui occupaient, derrière la Tauber, une position admirable, et que protégeaient quarante-deux pièces d'artillerie et un rempart formé par trois à quatre cents chariots. Quoique l'infanterie fût encore assez loin, George Truchsess passa la rivière avec une partie de sa cavalerie, et entoura la colline sur laquelle étaient postés les paysans, de manière à les empêcher de bouger jusqu'au moment de l'arrivée des fantassins et du reste des chevaux. Les coups des batteries des paysans passaient au-dessus de la tête de ceux qui les tenaient enfermés, mais ne leur causaient aucun dommage.

Cependant l'infanterie de la ligue, divisée en deux corps, traversait la Tauber en un lieu où l'artillerie ennemie ne pouvait pas l'atteindre, et se disposait à se réunir à la cavalerie pour livrer un assaut à la colline munie de remparts, sur laquelle les Rustauds étaient rangés en bataille en trois grandes troupes. Lorsque ces derniers virent le mouvement, ils se disposèrent à fuir, pleins de terreur; — ceux qui se trouvaient à portée des chevaux s'en emparèrent pour rendre leur course plus rapide. Truchsess crut alors que les insurgés avaient l'intention de se retirer doucement pour aller occuper une position plus élevée et plus forte; — il ne voulut pas leur en laisser le temps, et, sans at-

gnes. Il paraît qu'Ulric de Würtemberg n'était pas étranger à ce mouvement, qui fut au reste promptement comprimé. (Œchsle, ch. 8, p. 225 et seq.)

tendre l'arrivée de ses fantassins, il gravit impétueusement le monticule, suivi seulement de quelques escadrons, tandis que l'électeur Palatin continuait à garder la base de la colline avec le reste des chevaux.

Waldbourg termina heureusement sa périlleuse ascension et attaqua les rebelles avec une si inconcevable audace que leurs lignes furent rompues dès le premier choc. Alors une panique immense, inexplicable, s'empara des 10,000 Rustauds; ils ne songèrent plus à résister à la poignée de cavaliers qui les poursuivaient, le désordre gagna de proche en proche et chacun se mit à fuir vers la forêt d'Oberbalbach, qui s'étendait à demi-portée de canon. Truchsess *et* l'Électeur poursuivirent les fuyards, le massacre fut épouvantable; les cadavres de 4,000 paysans jonchaient la plaine. Ceux qui avaient pu gagner le bois se mirent en défense derrière les buissons et les arbres et commencèrent à tirer sur les cavaliers; mais, en attendant, un corps de 1,500 tirailleurs était arrivé. Les rebelles furent traqués, cernés, pourchassés dans la forêt; — il en périt encore 2,000. Il ne resta que 15 des 250 bourgeois de Kœnigshofen qui s'étaient joints à eux. Tout ce qui ne fut pas tué se dispersa et ne reparut plus; on ne fit que 300 prisonniers. La plupart des chefs avaient réussi à s'échapper; les assaillants avaient perdu peu de monde, mais Truchsess avait reçu, au-dessus du genou, une blessure heureusement assez légère. La victoire était

aussi complète que possible; le camp, les provisions, les armes et l'artillerie des paysans tombèrent aux mains des troupes de la ligue. On trouva parmi le butin le manteau de Wendel Hipler; ce prudent diplomate jugeant que l'affaire serait chaude, avait eu soin de se soustraire au danger [1]; George Metzler également avait disparu.

Les chefs de l'armée de la ligue parcoururent le champ de bataille au son des trompettes et des clairons, ils prirent leurs quartiers dans le bourg de Kœnigshofen; la cavalerie s'établit sur un pré le long de la Tauber, les fantassins allèrent occuper le camp des paysans [2].

Quoique George de Waldbourg fût très-pressé d'arriver au secours du fort de Wurzbourg, il accorda un jour de repos à son armée, qui en avait grand besoin, après plusieurs marches forcées. D'ailleurs, il fallait se donner le loisir de soigner les blessés. Pendant cette journée, Lauda, Grœnsfeld, Bischoffsheim et les autres bourgs circonvoisins rentrèrent dans le devoir et

1 Hipler recommença à intriguer pour soulever les masses peu de mois après la fin des troubles; il fut pris en 1526 dans le Palatinat et reconnu malgré un nez postiche, dont il avait eu soin de se munir. Il mourut en prison et évita ainsi la potence, dont il eût été digne sous tous les rapports.

2 Crinitus, ch. 71, p. 266.
Gnodalius, l. IV, p. 163.
Œchsle, p. 190 et seq.
Sartorius, loc. cit.
Studien und Skizzen, p. 283.

payèrent des amendes plus ou moins fortes, selon qu'ils furent jugés plus ou moins coupables; quelques-uns des principaux auteurs de la rébellion furent condamnés à mort, entre autres Léonard Beys, ancien prêtre, devenu prédicant à Lauda[1]. Nous verrons au chapitre suivant qu'une nouvelle mutinerie des lansquenets faillit ravir à Truchsess le fruit de sa victoire; mais d'abord il nous faut rendre compte, en peu de mots, de ce qui s'était passé dans les états du margrave Casimir d'Anspach.

[1] Ibid.

CHAPITRE II.

Evénements du margraviat d'Anspach. Bataille d'Engelstadt ; prise de Wurzbourg et délivrance du Frauenberg.

Nous avons laissé [1] le margrave Casimir d'Anspach dans une position très-critique : établi à la tête de sa petite armée auprès d'Erbach, négociant avec Florian de Geyer, concluant des armistices avec les chefs des insurgés, feignant de vouloir entrer dans leur alliance et écrivant en même temps à George de Waldbourg pour le conjurer d'arriver en Franconie sans perdre une minute. — Pendant la trève de huit jours, conclue avec l'armée campée à Wurzbourg, les affaires des Rustauds avaient changé d'aspect ; leur défaite paraissait maintenant assurée. Au moment où l'armistice expirait, le 26 mai, Casimir, que les insurgés considéraient déjà presque comme un allié, se jeta à l'improviste sur Guttenstetten et sur cinq autres bourgs voisins, y mit le feu et menaça la ville de Neustadt (an der Aisch) La nouvelle de cette attaque imprévue fut aussitôt portée à Wurzbourg, et Grégoire de Bernheim, capitaine de tous les insurgés du margraviat qui prenaient part au siége du Frauenberg, reçut l'ordre d'aller avec sa troupe au secours de Neustadt. Il se mit en marche, enjoignit aux communes qui se trou-

[1] Livre V, ch. 1er.

vaient sur son passage de lui envoyer leurs contingents; mais la plupart de ces contingents furent surpris et dispersés par le margrave, qui les traita avec la dernière rigueur et fit décapiter leurs chefs. — Le prince pilla et brûla plusieurs bourgs insurgés, dans les journées du 27 et du 28 mai, et établit son camp auprès de Bürgel. — De son côté, Grégoire campa le 29 sous les murs de Windsheim. Casimir voulut l'y attaquer, mais forcé de se retirer avec perte, il se réfugia dans son château de Hoheneck. — Grégoire convoqua alors toutes les communes de la Tauber supérieure, des districts de Rothenbourg, de Bebenbourg et de Werdeck, et leur ordonna de réunir leurs hommes dans le voisinage d'Orenbach. — Casimir se rendit précipitamment à Lautershausen, afin de conserver des communications libres avec sa capitale; Grégoire se disposait à le poursuivre, mais un message du conseil des paysans de Wurzbourg, daté du premier juin, le rappela en hâte au camp de Heidingsfeld avec les 4,500 hommes qu'il commandait. — Il obéit.

Tandis que Grégoire et sa horde s'avançaient d'un côté, Florian de Geyer, venant d'une direction opposée, se rapprochait d'eux. — Florian avait été député par le conseil des Rustauds de Wurzbourg à la prétendue diète de Schweinfurth, dont nous avons parlé précédemment. Les paysans aux abois y avaient convoqué, ainsi que nous le disions, les princes et les seigneurs de la Franconie, — « pour les éclairer sur la

sainteté de leur cause chrétienne et nationale, et afin que l'on pût entamer une discussion pacifique et fraternelle sur les moyens propres à faire régner partout : l'ordre, la justice, la sécurité, et à faire prêcher en tous lieux le pur Evangile, la parole de Dieu, la sainte nourriture des âmes ». — Quelques mauvais sujets, et les députés de certaines villes amies des Rustauds, s'étaient seuls rendus à cette ridicule assemblée, qui n'avait eu aucun résultat. Etienne de Menzingen y représenta Rothenbourg. — Dès la seconde séance, des messagers, venant de Wurzbourg, avaient porté aux chefs réunis à Schweinfurth, l'ordre de retourner au camp. Florian de Geyer partit incontinent; il apprit, chemin faisant, que Truchsess n'était plus loin, et il se hâta de se diriger vers Heidingsfeld.

Grégoire de Bernheim arriva à Wurzbourg avant Florian. Il trouva le corps assiégeant et les dignes bourgeois de la ville en complet désarroi, bien que la nouvelle du désastre de Kœnigshofen ne leur fût pas encore parvenue. L'indiscipline avait augmenté depuis le départ des principaux capitaines. Les Rustauds passaient leur temps à boire, à se quereller, à se battre entre eux, et à se livrer à tous les excès de la crapule et de la débauche. Ils allaient piller et rançonner les bourgs et les villages des environs, ceux même qui avaient fraternisé avec eux; — après s'être plongés dans le sang, ils se vautraient dans la boue. Les conseillers chargés de maintenir l'ordre et de juger les délinquants manquaient d'entente et d'énergie; on

se moquait de leurs décisions et l'on n'en tenait aucun compte. Ehrenfried Kumpf, de Rothenbourg, ce chaud partisan des Rustauds, écrivait lui-même à un de ses amis : « Dans l'armée des paysans il n'y a ni paix, ni soumission ; — l'union, la fidélité et la foi leur sont inconnues. Tout ce qu'ils promettent, jurent, affirment un jour, est oublié, méprisé, abandonné dès le lendemain[1] ».

Le conseil venait d'écrire de divers côtés, pour demander des lansquenets en leur offrant bonne solde, et d'envoyer de faux-frères à Truchsess, afin de chercher à lui débaucher les siens.

Le siège du Frauenberg continuait ; on savait la place réduite à la dernière extrémité, et on comptait d'heure en heure sur sa reddition. L'enceinte, battue sans cesse par l'artillerie de Rothenbourg, menaçait ruine en bien des parties. Les insurgés avaient pris successivement les messagers qui s'étaient approchés du fort avec l'intention d'annoncer de prompts secours à ses défenseurs; les lettres de la garnison, surprises également par les assiégeants, leur avaient fait connaître sa détresse. Il commençait à y avoir pénurie de provisions de bouche au Frauenberg ; l'eau y était devenue tellement rare, qu'on employait le vin pour les usages de la cuisine, mais dans peu de jours le vin devait manquer à son tour.

Tel était l'état des choses et des esprits, lors du re-

[1] Cité par Zimmermann, loc. cit.

tour de Grégoire à Wurzbourg. — Cet homme releva la confiance des chefs rebelles, en leur annonçant qu'il avait fait reculer le margrave Casimir et qu'il venait aider les frères de l'Odenwald et de la vallée du Neckre à repousser l'ennemi commun.

Il se remit en marche dans la soirée du 3 juin, — et le frère Ambroise, — moine qui avait jeté le froc, — grand amateur du vin, de la bonne chère et du désordre, digne apôtre d'une semblable troupe, monta sur un tertre, au moment du départ de l'armée, lui donna sa bénédiction — tandis qu'elle défilait, — et lui adressa un petit discours de circonstance, afin de l'engager à combattre vaillamment « pour le pur Evangile et pour la cause de Dieu, *tel qu'il est et non tel que le dépeignent les prêtres*[1]. »

La horde de Grégoire passa la nuit au camp de Heidingsfeld.

Florian de Geyer y arriva deux ou trois heures après lui, — et le lendemain, — dès le crépuscule, les deux chefs et Jakob Köhl, autre capitaine, — ayant réuni la fameuse bande noire, — les hommes du magraviat, ceux de Wurzbourg, de Kitzingen et de divers lieux, se dirigèrent silencieusement vers Rœttingen. — Ils étaient 8,000 environ et laissaient derrière eux des forces suffisantes pour tenir le Frauenberg assiégé.

Cependant, quelque secret qu'eût été le départ des

[1] Evidemment, on adorait alors déjà le Dieu des bonnes gens, et MM. de Béranger et consorts ne nous ont servi que du réchauffé.

Rustauds, il n'avait point échappé à l'observation des défenseurs de la forteresse, et peu après, les assiégeants entendirent les gardes des tours du château, qui, pour les narguer, sonnaient sur leurs cors deux airs bien connus, désignés sous les noms de : *retourne-t'en chez toi, si tu te repens de tes sottises*, et du *Pauvre Judas*. — La garnison venait d'ailleurs de recevoir de très-heureuses nouvelles. Tandis que les Rustauds s'éloignaient d'un côté, le maréchal de l'évêque de Wurzbourg arrivait au pied du revers opposé de la colline avec 200 cavaliers. Il envoya quelques-uns de ses hommes jusqu'à l'enceinte des palissades; une échelle leur fut tendue; trois d'entre eux pénétrèrent dans le château et y annoncèrent la victoire de Kœnigshofen et la prochaine arrivée de l'armée de la ligue. On leur apprit alors le départ des troupes de Flórian et de Grégoire; — ils en portèrent aussitôt la nouvelle au maréchal, qui partit, ventre à terre, pour en informer George Truchsess. Les paysans de l'une des batteries aperçurent, — à travers des ombres du crépuscule, — les cavaliers qui disparurent dans le bois. Ils tirèrent sur eux, mais sans les atteindre; à Wurzbourg, toutes les cloches furent mises en branle et les capitaines affirmèrent à la multitude effrayée, que les êtres qu'on avait vus n'étaient point des hommes de chair et d'os, mais des ombres que le grand nécromancien du Frauenberg (c'était un franciscain très-habile artilleur) avait fait paraître par des moyens magiques.

Cependant Grégoire, Kohl et Geyer ayant passé

devant le château d'Engelstadt (ou Ingolstadt), s'étendirent dans la plaine auprès du bourg de Sulzdorf. Ils avaient fait promettre à leurs troupes : « de se jeter sur l'armée de la ligue de Souabe, en qualité de ministres de la vengeance du Seigneur, de ne faire quartier à personne, de pendre tous les cavaliers et de décapiter tous les fantassins[1]. » On ne sait si la nouvelle du désastre récent de leurs amis leur était déjà parvenue.

Le maréchal avait suivi pendant quelque temps l'armée des Rustauds, avec sa petite troupe, puis, protégé par les brouillards, il s'était jeté dans les vallées latérales. Après trois heures de marche, il atteignit Truchsess et les princes à deux lieues de Giebelstadt et leur annonça que l'ennemi était à la distance d'un demi-mille.

Ceci se passait le 4 juin, jour de la Pentecôte, de très-grand matin. George de Waldbourg était déjà prêt à marcher vers le camp de Heidingsfeld. Mais au moment du départ, une difficulté imprévue fut au moment de l'arrêter et de lui enlever le fruit de ses précédentes victoires. Les lansquenets, qui, on s'en souvient, n'avaient pas pris part au combat de Kœnigshofen, — peut-être déjà séduits par les émissaires de Wurzbourg, — exigèrent tout à coup une solde extraordinaire (*Schlacht-Sold*) pour le jour de cette bataille. La mutinerie prit en peu de minutes le caractère d'une

[1] Zimmermann, t. III, p. 844, d'après les actes contemporains.

révolte ouverte, et les soldats de l'électeur Palatin et de l'électeur de Trêves furent entraînés par l'exemple. Ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils n'avanceraient pas qu'on n'eût fait droit à leur demande. George leur rappela leurs serments, les somma d'y être fidèles et leur dit qu'en peu d'instants on serait en face de l'ennemi, que par conséquent le moment était venu de gagner la solde extraordinaire à laquelle ils prétendaient. Il y perdit sa peine. Trois lansquenets, honteux de la conduite de leurs camarades, voulurent seuls se rendre aux ordres du général; les autres les assommèrent, en affirmant qu'ils en feraient autant à tous ceux qui déserteraient leur cause. Plusieurs d'entre eux parlaient déjà de se jeter sur la cavalerie, tandis qu'elle attaquerait les Rustauds, et de la prendre entre deux feux. Waldbourg empêcha heureusement les mutins de s'emparer de l'artillerie; il la fit conduire rapidement au front de l'armée, puis il se porta en avant avec les chevaux et un corps de 800 fantassins demeurés fidèles [1].

George avait vu du premier coup-d'œil qu'il importait de couper la retraite à l'ennemi du côté de la forêt de Guttenberg, située à moins d'un demi-mille en arrière des paysans. Il ordonna aux escadrons les mieux montés de s'y rendre de toute la vitesse de

[1] Crinitus, ch. 72, p. 267.
Gnodalius, l. IV, p. 165.
Sartorius, p. 253.
Œchsle, p. 190 et seq.
Studien und Skizzen, p. 283 et 284.

leurs chevaux, tandis qu'il attaquerait les insurgés en face. Florian de Geyer mit les Rustauds en ordre de bataille, fit disposer les chariots en forme de rempart et ouvrir le feu. Mais cette fois encore, les rebelles, malgré leur grand nombre, furent saisis d'une terreur panique, dès qu'ils se virent attaqués avec vigueur, et la déroute commença. Les premiers fuyards entraînèrent leurs voisins : ce fut un sauve-qui-peut général dans toutes les directions ; la cavalerie les poursuivit et en fit un carnage effroyable. Ces malheureux qui, peu d'heures auparavant, avaient juré d'être les ministres de la vengeance divine et de n'accorder de quartier à personne, furent traités comme ils s'étaient proposé de traiter les troupes des princes: trois à quatre milles des leurs restèrent sur le champ de bataille ; les autres se dispersèrent et l'on n'en entendit plus parler [1]. — Le seul Florian de Geyer, les débris de sa troupe noire, forts encore de 600 hommes et une cinquantaine de lansquenets de Wurzbourg ne furent point entraînés par la contagion et montrèrent un courage digne d'une meilleure cause.

Formant un bataillon serré armé d'escopettes et de lances, ils se retirent en bon ordre vers le fort et le village d'Engelstadt, pendant que la cavalerie est occupée à donner la chasse aux fugitifs. Ils se retranchent derrière les haies épineuses et fourrées qui entourent le village, et tandis que l'électeur Palatin fait avancer

[1] Ibid.

contre eux mille à 1,200 cavaliers, 250 Rustauds se jettent dans le cimetière, que garantissent de hautes murailles ; le reste de la troupe se réfugie dans le château. La cavalerie du Palatin force le cimetière, ceux qui s'y étaient retirés, pénètrent dans l'église, montent sur les toits, sur les combles, sur le clocher. De ce lieu élevé ils tirent sur l'ennemi, lui lancent une masse de tuiles, de pierres, de débris de murailles. Les cavaliers furieux jettent des tisons embrâsés dans l'édifice qui prend feu ; les insurgés refusent de se rendre et continuent à tirer, et à accabler les assaillants de projectiles, jusqu'au moment où l'église s'écroule. Ils y périssent tous.

Le vieux château d'Engelstadt avait été pillé et brûlé par les paysans le 7 mai. — Toutefois ses fortes murailles, sa tour haute et épaisse avaient résisté aux flammes. Des fossés profonds l'entouraient.

C'est là que Florian de Geyer et ses compagnons ont cherché un dernier refuge. Ils se sont hâtés d'en barricader les portes ; et au moment où la troupe du Palatin se dirige de ce côté-là, après la destruction de l'église, elle essuie un feu bien nourri. On fait approcher l'artillerie, un large pan de mur tombe ; la brêche est ouverte. Les seigneurs et les cavaliers sautent à bas de leurs chevaux, un petit corps de fantassins les suit. On traverse d'abord un fossé rempli d'immondices et de boue ; puis on escalade la brêche. Les Rustauds y ont pris position, une grêle de balles et de grosses pierres accueille les assaillants, leur

tue cent hommes, les force à la retraite et ils repassent le fossé. L'artillerie recommence son feu, tandis que les assiégés portent des pierres et des débris de toute espèce pour réparer le dommage. Une nouvelle attaque est tentée; cette fois les cavaliers pénètrent par la brèche sans rencontrer d'opposition; les Rustauds ménagent leur poudre. Les premiers se croient déjà maîtres de la place; mais ils trouvent un second mur intérieur, haut de dix pieds, d'une épaisseur formidable et auquel il n'y a d'autre ouverture qu'une porte et une fenêtre très-étroites.

On tente en vain de se rendre maître de ce nouvel obstacle, les escopettes des hommes de la bande noire se dirigent par la fenêtre et la porte sur ceux qui approchent et les tuent à bout portant. On se retire pour faire avancer l'artillerie jusqu'au bord du fossé et on la dirige de façon à ce que ses coups aillent frapper la seconde muraille, à laquelle une brèche énorme est pratiquée en peu d'instants. On se précipite au troisième assaut; bientôt quelques petits drapeaux sont plantés sur le mur, les assiégés n'ont presque plus de munitions; mais ils assomment à coups de pierres ceux qui traversent le fossé et ils font rouler sur eux des quartiers de rocher. Enfin, les soldats de la ligue pénètrent dans le fort et refoulent les débris de la troupe noire dans ses derniers retranchements. On ne demande ni n'accorde de quartier, on se bat corps à corps, à coups d'épée, de lance et de hallebarde, on se tue, on se déchire, avec une fureur qui va croissant

de minute en minute. La cour étroite du château est encombrée de mourants, de cadavres mutilés, de membres en lambeaux ; cinquante Rustauds se réfugient dans les caves et continuent leur défense désespérée ; on y lance de la paille et du bois enflammé, ils succombent tous ; trois d'entr'eux trouvent seuls moyen de se sauver par une issue secrète [1].

Florian de Geyer n'était point au nombre des morts du château d'Engelstadt. Favorisé par la nuit survenue durant le dernier assaut, il s'était échappé vers la fin du combat avec quelques amis et avait gagné un petit bois voisin. Ce bois fut entouré par ordre du Palatin, avec défense d'en laisser sortir personne ; cependant Florian réussit à rejoindre, au camp de Thann, la horde de Gaildorf, forte encore de 7,000 hommes, et avec laquelle il comptait relever les affaires des Rustauds. Mais, terrifiés par les événements, les rebelles de cette troupe, les paysans de Hall, de Gmünd et d'Ellwangen, ne tardèrent pas à faire leurs soumissions. Geyer résolut alors de réunir tout ce qui ne pouvait espérer de pardon et d'organiser de nouveau la révolte. Surpris avec ses adhérents, le 9 juin, non loin de Hall, par un corps de soldats que commandait son propre beau-frère, Guillaume de Grumbach, il refusa de se rendre, se battit avec courage, mourut criblé de coups, et évita ainsi l'échafaud que lui eussent mérité ses crimes innombrables .

[1] Ibid.

[2] George Truchsess, au moment du départ de Neckargartach, avait

Retournons au champ de bataille d'Engelstadt; aussitôt après la victoire, les lansquenets rebelles, demeurés à Kœnigshofen, vinrent se réunir de nouveau à l'armée, comme si rien ne s'était passé. George dut accepter leur silencieuse soumission, car il savait qu'il avait encore des ennemis sur les bras, de di-

chargé un petit corps détaché de faire rentrer dans le devoir les insurgés de Gmünd. La ville de Hall avait réuni ses troupes à ce corps, pour obliger ses paysans et ceux des lieux circonvoisins à se soumettre. On fit savoir à la troupe de Gaildorf que si elle bougeait encore, Waldbourg tomberait sur elle, après avoir nettoyé la Franconie. Cette menace eut son effet Les paysans, informés déjà des revers des frères du Wurtemberg, s'empressèrent de se soumettre à leurs seigneurs, les échansons de Limpurg. Mais ce ne fut plus aux conditions avantageuses offertes au commencement de l'insurrection. Ils durent reprendre leurs anciennes charges, payer de fortes amendes, livrer leurs armes, s'engager à ne plus se mêler d'aucune révolte et à dénoncer celles qui pourraient se préparer à l'avenir et dont ils auraient connaissance. (Aufruhr im Limpurgischen apud Œchsle, p. 449.) La ville de Hall fut chargée, — contre son désir, — par la ligue de Souabe et l'empereur, de recueillir une partie des amendes. — Le 20 juin Hall fit, avec les seigneurs de Hohenlohe et de Limpurg, un traité, par lequel les parties contractantes s'engageaient réciproquement à désarmer leurs sujets, à s'informer des mouvements insurrectionnels qui pourraient parvenir à leur connaissance et à s'entr'aider pour les détruire. Hall et plusieurs autres villes et seigneurs convinrent aussi de former un corps de vingt-trois cavaliers et cinquante-sept fantassins, chargé de maintenir la paix publique dans le pays. Hall punit de mort ou par l'exil et la confiscation des biens, les principaux auteurs des troubles qui avaient agité ses domaines. (Bauernkrieg. V. Hermann Hoffmann, etc. Apud Œchsle, p. 420 et seq.)

Zimmermann, en racontant la mort de Florian (t. III, p. 852) annonce : qu'un temps viendra où les projets formés par ce grand homme seront réalisés sur la terre, et qu'alors le nom de Geyer sera sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. Nous concevons que le docteur Zimmermann hâte de tous ses vœux l'arrivée de ce temps, il pense sans doute qu'alors aussi son livre passera pour beau, bon, sensé et bien écrit.

vers côtés; et un message venait de lui apprendre que l'Allgau était de nouveau en pleine insurrection.

Les dernières journées avaient coûté du monde à l'armée de la ligue de Souabe; elle était diminuée de 1,200 hommes, d'après quelques auteurs; de 2,000 suivant les autres, et elle avait perdu beaucoup de chevaux. Waldbourg la fit camper sur un plateau bien abrité, à un quart de mille du fort d'Engelstadt. La nuit fut lugubre; les cavaliers avaient mis le feu aux villages insurgés du voisinage; l'incendie éclairait le bivouac des vainqueurs, et remplissait d'une terreur immense les restes de l'armée des Rustauds, campés auprès de Wurzbourg. Ils voyaient le ciel rougi par une mer de flammes et apprenaient la nouvelle des désastres de Kœnigshofen et d'Engelstadt.

Dans la soirée du 5 juin, Truchsess, les princes et leurs forces réunies occupèrent la petite ville de Heidengsfeld et les jardins qui s'étendent le long du Mein. Les paysans n'y attendirent pas l'arrivée de l'ennemi, ils passèrent le fleuve avec leur grosse artillerie et entrèrent à Wurzbourg. George de Waldbourg, le comte Guillaume de Furstemberg, et le prince Otton Henri de Bavière, gagnèrent avec 200 cavaliers une hauteur voisine du Frauenberg, et le son joyeux des trompettes de la ligue annonça aux assiégés que l'heure de leur délivrance était proche.

Ils répondirent à cette heureuse nouvelle en tirant par trois fois de toutes leurs batteries contre la ville,

et portèrent ainsi au plus haut degré les angoisses de la garnison et de la bourgeoisie [1].

6,000 hommes de l'armée insurgée, mais 6,000 hommes complétement démoralisés, se trouvaient encore à Wurzbourg. — Plusieurs historiens affirment qu'ils eussent eu une chance de se sauver, en sortant de la ville par la porte de Pleichach, en gagnant la forêt voisine de Gramschatz et en se rendant de là dans le Spessart, où une guerre de guerilla eût été possible et très-dangereuse pour la ligue. Mais tout le monde avait perdu la tête ; la troupe entière semblait saisie de vertige et de folie. Le seul artiste démagogue, Bermeter, avait eu le bon esprit de s'enfuir. Quant aux magistrats et aux chefs de la bourgeoisie de Wurzbourg, ils se sentaient bien coupables, ils espéraient cependant se tirer de ce mauvais pas, par une prompte et entière soumission. Ils firent proposer à George Truchsess de rendre la ville, à condition : — de désarmer, — de se racheter du pillage pour la somme qui leur serait imposée, de prêter immédiatement serment de foi et hommage à leur légitime seigneur, comme par le passé, — et de livrer les chefs insurgés qui se trouvaient en leur pouvoir. — Cette dernière condition fut tenue secrète par les magistrats, qui abandonnaient lâchement leurs anciens complices à l'heure du danger. — Le projet de traité fut envoyé

[1] Crinitus, ch. 78 et 79, p. 269.
Gnodalius, l. IV, p. 166.
Sartorius, p. 257 et 258.

aux princes et chefs réunis, dans la soirée du 7 juin et immédiatement accepté.

Le 8 juin, les soldats de la ligue s'emparèrent des portes de la ville, dès le point du jour, et un corps de cavalerie se rangea le long des murs, afin que personne ne pût les franchir. Les capitaines vainqueurs firent leur entrée à Wurzbourg à huit heures du matin. 2,500 chevaux les suivaient. On publia aussitôt un ordre, enjoignant aux bourgeois de la ville de se réunir sur la place du marché; aux paysans et bourgeois du diocèse de se rendre à l'esplanade des Juifs; et aux Rustauds étrangers d'occuper le Rennweg. Sur ces trois places s'élevaient encore les potences érigées par les insurgés pour y pendre leurs ennemis. Les chefs de l'armée mirent pied à terre à la chancellerie, et après une assez longue délibération, ils allèrent au marché. Les bourgeois, tremblants, en larmes et agenouillés, y étaient rangés en cercle et entourés de cavaliers. George Truchsess leur reprocha énergiquement leur conduite infâme et perfide, leurs trahisons, les vols, les sacriléges et les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, il ajouta que tous ils avaient mérité la mort, mais que l'on ferait grâce à ceux qui avaient été entraînés et séduits, pour punir les seuls chefs de la révolte. — Jacob Kohl et quatre autres bourgeois furent exécutés. On en emprisonna 70 [1].

[1] On les jugea plus tard : quelques-uns d'entre eux furent condamnés à la peine capitale, les autres à des amendes plus ou moins considérables.

Du marché on passa à l'esplanade des Juifs. Vingt-quatre des principaux auteurs du soulèvement des villes et des campagnes de la Franconie, et de la destruction des châteaux et des couvents, se trouvaient là avec les petites troupes qu'ils commandaient. Ils furent condamnés à mort, mais on en gracia plusieurs.

Le nombre des grands criminels était plus considérable encore parmi les paysans du Rennweg ; l'on en comptait 70 : 37 d'entre eux subirent la peine capitale. Il y eut en tout 67 exécutions [1]. Le reste des paysans fut désarmé, on leur mit à la main des bâtons blancs, en leur ordonnant de quitter la ville et de s'en retourner chez eux.

L'armée de la ligue et ses chefs restèrent au camp de Heidingsfeld. Les braves défenseurs du Frauenberg y vinrent et furent accueillis par leurs libérateurs avec les honneurs qu'avait mérités leur longue et héroïque résistance. Tous les lieux voisins se soumirent et livrèrent leurs armes aux vainqueurs ; Wurzbourg paya 8,000 florins à la ligue de Souabe, le culte catholique fut rétabli partout ; le diocèse dédommagea son seigneur, le clergé et la noblesse du pays des dégâts commis, moyennant la somme, — d'ailleurs très-insuffisante, — de 218,175 florins. Quelques villes perdirent leurs privilèges anciens et furent obligées de démolir leurs murs d'enceinte en punition de leur révolte ; les principaux auteurs des dé-

[1] Crinitus, témoin oculaire, ch. 70, p. 270.

sordres de plusieurs localités furent condamnés à la peine capitale. Les suites de la guerre des Rustauds et les plaies profondes qu'elle avait faites à la contrée, furent d'ailleurs longues à se cicatriser, et jamais le pays ne retrouva le bien-être et la prospérité dont il avait joui jusqu'alors.

Pendant que l'armée de la ligue se rendait maîtresse de Wurzbourg, le margrave Casimir d'Anspach, auquel le départ de Grégoire et de sa troupe avait laissé les coudées plus franches, soumit divers lieux révoltés de ses états, et commença à exercer d'épouvantables vengeances. Après avoir brûlé un bon nombre de villages, il entra le 7 juin à Kitzingen, qui avait fourni un fort contingent à l'armée de Franconie. Casimir fit décapiter aussitôt les bourgeois de Bernheim qu'il avait amenés à sa suite ; le jour suivant il ordonna que l'on coupât les doigts à plusieurs des habitants de Kitzingen, et que l'on arrachât les yeux à 600 d'entre eux[1]. Ces malheureux le suppliaient de les condamner plutôt à mort. « Je sais, leur répondit le barbare margrave, que vous avez juré de ne plus me regarder, je veux vous forcer à tenir votre serment. » L'horrible sentence fut exécutée, et un bannissement, à la distance de dix milles, vint aggraver encore la peine de ces infortunés[2].

[1] Casimir s'étant montré zélé pour la réforme, les auteurs protestants ont cherché à abaisser infiniment ce chiffre, qui est indiqué de la façon la plus positive dans le manuscrit du prédicant Herold. (Bibliot. de la cour à Vienne. Bey monck. a. a. p. 152, n° 133.)

[2] Reinhard Beytr. Zur Gesch. Frankenlands. t. I, p. 161. Bayreuth, 1761.

Casimir n'ayant plus à craindre de soulèvement dans ses domaines, rejoignit l'armée de la ligue à Wurzbourg avec 600 cavaliers et 2,500 fantassins [1].

Cette armée devait maintenant se disperser. De nouveaux troubles dans le Palatinat et le long du Rhin, rappelaient l'Electeur. L'évêque de Bamberg, que nous avons laissé entouré d'ennemis [2], avait encore envoyé un message à Waldbourg pour le supplier de venir à son aide; — les récents désordres de la Souabe et ceux qui avaient éclaté dans les états héréditaires de la maison d'Autriche et dans les contrées voisines, exigeaient également la présence de George Truchsess; il fut décidé qu'il secourrait d'abord Weigand de Redwitz, et qu'après avoir complété la soumission de la Franconie, il se porterait vers le midi avec toutes ses forces. En quittant Wurzbourg, le 13 juin, on y laissa une garnison logée chez la bourgeoisie [3].

Nous allons suivre l'Electeur Palatin; nous reviendrons plus tard au seigneur de Waldbourg et à ses compagnons d'armes.

[1] Œchsle, p. 200.
[2] L. V, ch. 1.
[3] Sartorius, p. 260.

CHAPITRE III.

Soumission du Mayençais. Derniers troubles dans le Palatinat et le long du Rhin.

L'Electeur Palatin se dirigea vers les Etats du diocèse de Mayence pour y rétablir l'ordre. Il n'y trouva aucune opposition; le Mayençais et le Rhingau s'étaient empressés de se soumettre à Guillaume de Honstein, immédiatement après la prise de Wurzbourg. L'évêque Guillaume lui-même, s'était rendu en cette dernière ville, pour engager les vainqueurs à se montrer cléments envers les provinces qu'il gouvernait en l'absence de leur seigneur légitime. Il en revint avec le Palatin, l'archevêque de Trèves et le duc Otton Henri. Les conditions que la violence l'avait contraint d'accepter précédemment, furent déclarées nulles et non avenues, la ville et le diocèse payèrent la très modique amende de 15,000 florins. A la demande de Guillaume de Honstein, on accorda une amnistie générale pour les faits accomplis durant la guerre. On en excepta les quatre chefs principaux, qui furent décapités, et cinquante des plus coupables que l'on condamna à des emprisonnements plus ou moins longs [1]. Worms et Spire se soumirent à leurs évêques, sans essayer de résister. — Beaucoup de Rustauds, de prêtres et de moines défroqués, suivis d'une troupe de femmes et

[1] Sartorius, p. 290, tiré de Schunk.

d'enfants, s'étaient réfugiés à Francfort, à la nouvelle des victoires de la ligue. Les princes exigèrent leur extradition ; la ville refusa de les livrer, mais leur interdit de séjourner dans son enceinte. Les prédicants partirent alors sous la protection de Hans de Siegen qui avait un corps de cavaliers à ses ordres, et qui les fit arriver en lieu de sûreté. Les tribus d'artisans de Francfort rentrèrent dans le devoir, le sénat abolit tout ce qui s'était fait durant l'insurrection, annula les fameux 46 articles, prit des lansquenets à sa solde pour maintenir la petite bourgeoisie, et exila le docteur Westerbourg, ce fanatique qui avait été le premier auteur des désordres de la ville : dès lors la paix publique ne fut plus troublée.

L'Electeur ne trouva pas d'aussi pacifiques dispositions dans ses propres Etats ; les messagers de la Franconie, qui y étaient venus tandis que l'armée de la ligue approchait de Wurzbourg, y avaient soulevé de nouveau les Rustauds; ils s'étaient réunis, au nombre d'environ 8,000, dans le Palatinat. Toutes les anciennes hordes dont nous avons parlé avaient envoyé leurs contingents à cette troupe, et telle était son exaspération, qu'elle jurait d'étrangler l'Electeur et tous ceux qui tiendraient pour lui. Après avoir pris d'assaut le château de Dirmstein, elle avait égorgé les seize défenseurs de la place et jeté leurs cadavres dans la campagne ; puis elle avait pillé et détruit, avec d'inimaginables raffinements de barbarie, les manoirs et les monastères qui se trouvaient encore dans la contrée.

Elle s'était emparée de Kirckheim et marchait sur Oppenheim, lorsqu'elle apprit que l'armée des Electeurs Palatin et de Trèves approchait. Les princes espéraient rencontrer les Rustauds en rase campagne, près du fort de Gentheim; mais ces derniers se replièrent durant la nuit sur Pfedersheim qui leur ouvrit ses portes, bien qu'elle eût une garnison de 300 hommes. Le Palatin réussit à attirer les paysans en rase campagne, par une ruse de guerre. Il se cacha avec le gros de son armée derrière une colline, et fit marcher contre la ville un corps de lansquenets et 700 cavaliers. Les insurgés crurent qu'ils vaincraient aisément cette petite troupe, et firent une sortie presque générale, avec leur artillerie et leurs chariots. Lorsqu'ils se furent avancés, on commença à tirer sur eux de tous côtés; et, sans leur laisser le temps de se réfugier dans la place, la cavalerie se porta en avant avec une irrésistible impétuosité, et en fit un massacre épouvantable. Plusieurs milliers de cadavres étaient entassés autour de la ville; les rebelles qui parvinrent à s'échapper y rentrèrent, où se dispersèrent dans les environs et ne reparurent plus. L'artillerie et les chariots des ennemis restèrent aux mains des vainqueurs. — Ceci se passait le 23 juin. — Le Palatin fit entourer Pfedersheim durant la nuit, et le lendemain le bombardement commença. La place se rendit à discrétion [1].

[1] Crinitus, ch. 84 et seq^s. p. 272 et seq^s.
Gnodalius, l. IV, p. 167 et l. IV, p. 169.
Sartorius, p. 290.

— Louis ordonna qu'on divisât en trois troupes les hommes qui s'y trouvaient, à savoir : — les paysans et les étrangers, la garnison, et les habitants du lieu. — Un funeste mésentendu renouvela en cette occasion la catastrophe de Saverne, quoique sur une moindre échelle. Dans l'après-midi, on appela d'abord les paysans pour les faire sortir; ils déposèrent leurs armes sous les portes de la ville et ensuite on leur ordonna, *sous peine de mort* [1], de se rendre à travers une double haie de soldats, à la montagne de Saint-Georges qui dominait Pfedersheim, et où le corps principal de cavalerie était rangé en cercle. Les chefs des coupables devaient être jugés là. Quelques-uns des Rustauds eurent peur en sortant de la place; au lieu de rester dans la voie prescrite, ils cherchèrent à s'enfuir; ils furent poursuivis, atteints et tués. La troupe qui occupait le mont Saint-Georges, voyant ce qui se passait et entraînée par l'exemple, quitta son poste, se rua sur les paysans désarmés, et en peu d'instants les cadavres de 800 de ces malheureux étaient étendus dans la plaine, malgré les efforts des deux Electeurs pour arrêter le massacre.

Nous devons, à cette occasion, relever encore une de ces atroces calomnies, un de ces mensonges volontaires que l'on rencontre si habituellement parmi les auteurs hérétiques allemands. L'archevêque de Trèves est un des hommes que l'école luthérienne et démago-

[1] Gnodalius, loc. cit.

gique honore de toute sa haine. La cause en est fort simple, Richard avait fait avorter la première tentative révolutionnaire du protestantisme, celle de François de Sikingen; de plus, son coup-d'œil ferme et sûr avait pénétré les desseins du docteur Martin et prévu les conséquences de ses doctrines; — il les avait stygmatisées avec énergie. Celui qui, le premier, a démasqué le maître, a dû être nécessairement un objet d'horreur pour les disciples. On ne pouvait imaginer mieux, pour salir le caractère de l'évêque et du prince, que de le dépeindre comme un monstre, en lui faisant prendre une part active au massacre de Pfedersheim. — Les témoins contemporains, Crinitus et Gnodalius, les mieux informés de tous, n'en parlent point, il est vrai; — mais parmi les premiers adhérents de la réforme, — de ce mensonge immense entre tous les mensonges, — on ne pouvait manquer de trouver une plume complaisante pour consigner et propager les petites faussetés, A Sleidan revient l'honneur de la première invention. « A ce massacre, dit-il, furent présents l'Electeur Palatin et l'archevêque de Trèves, le premier fit de grands efforts pour arrêter les guerriers furieux; le second, *assure-t-on* (*fertur*), a non seulement approuvé le massacre, mais a tué plusieurs paysans de sa main ». — L'invention était heureuse, on ne pouvait hasarder une affirmation positive et contraire aux témoignages contemporains, le petit mot *fertur* sauvait les apparences et donnait tout au plus, à l'auteur, le tort d'une crédulité par trop niaise et par trop

simple. Le bonhomme rapportait, ce qui, — disait-il, — lui avait été raconté, mais sans garantir la chose, et il se gardait bien de nommer l'auteur du prétendu récit. Cela suffisait pour faire circuler la calomnie. Après cette première mise en scène, le *fertur* a nécessairement été retranché. Sartorius et Wachsmuth parlent du fait avec autant d'aplomb que s'ils l'avaient vu de leurs propres yeux. « L'évêque Richard de Trèves était parmi les égorgeurs et tua de sa main plusieurs insurgés, disent-ils. » — Ceux qui sont venus après eux ont encore pieusement enchéri là-dessus. Zimmermann entre autres, ce falsificateur historique accompli, écrit la phrase suivante dans laquelle on trouve son impudence et son cynisme habituels[1]. « L'archevêque de Trèves *assassina et fit le boucher* (*metzelte*) de ses propres mains, et ses paroles exhortaient les autres à *la boucherie.* »

Lorsqu'on arrange l'histoire de la sorte, on est fort à l'aise pour se livrer ensuite à toutes les déclamations possibles. — Sartorius, après le propos que nous venons de rapporter, nous fait part de ses observations particulières; elles sont de la teneur suivante : « Tous ceux qui inclinaient pour le nouvel Evangile se sont montrés doux et humains dans la guerre des paysans ; les catholiques, au contraire, ont été sanguinaires et cruels en proportion de leur ferveur ». — Le docte écrivain veut bien aussi nous prouver que cela devait être : —

[1] T. III, p. 866.

« On ne restait catholique, dit-il, que par aveuglement et faiblesse d'esprit, ou bien encore par peur et par respect humain, ou enfin par un vil intérêt ; de semblables mobiles poussaient nécessairement au fanatisme et à la cruauté ; au lieu que les amis du nouvel Evangile étaient libres de préjugés, sentaient le besoin des améliorations et des progrès de l'humanité, et étaient par conséquent plus aimants, plus doux, plus charitables. » Les lettres de Luther ont pu nous faire apprécier le mérite, et l'à propos de ces réflexions ; Casimir d'Anspach nous a donné également des preuves de leur justesse et nous en donnera encore ; — nous fournirons également des pièces à l'appui de ces assertions du professeur Sartorius, en rendant compte, au livre suivant, des faits et des actes du landgrave Philippe de Hesse, de ce Phénix entre tous les princes protestants de l'Allemagne. — Ce qu'il y a d'incontestable et de vrai, c'est que la guerre des Rustauds a été accompagnée de faits atroces, et que les princes catholiques et protestants, indifféremment, ont pris les mesures promptes, énergiques et sévères, qui seules pouvaient mettre un terme à cet épouvantable fléau ; mais ce qui est également positif, c'est que les horreurs inutiles se sont trouvées presque toutes du côté des paysans hérétiques et de leurs adversaires protestants.

Retournons à Pfedersheim. Le Palatin y fit exécuter encore 24 insurgés de la campagne et quatre bourgeois, la ville paya une amende et perdit ses privilèges. Les nommés Michel Busch et Merwin, principaux auteurs

du soulèvement de cette contrée, furent pris, conduits au camp et publiquement décapités [1].

De Pfedersheim, l'armée des princes passa à Freinsheim et à Neustadt (an der Hardt) qu'elle fit rentrer dans le devoir. Vint alors le tour de Landau; cette ville n'essaya pas de résister; elle fournit des vivres aux troupes qui pénétrèrent dans le nord de l'Alsace. Diverses bandes d'insurgés y étaient encore cantonnées. Wissembourg, où les vignerons étaient les maîtres, s'obstinait à tenir pour les rebelles. Les princes s'avancèrent et firent camper leur infanterie à Freckenfeld et leur cavalerie à Minfeldt. La bourgeoisie, alarmée de leur approche, se décida enfin à leur envoyer des députés pour traiter. Jean Jacques de Morimont (Mœrsberg), baron de Belfort, landvogt de la Basse-Alsace, s'intéressa pour Wissembourg, malgré le peu de compte qu'on y avait tenu de ses ordres, pendant l'insurrection, et demanda grâce pour cette ville coupable. Après de longs pourparlers, l'Electeur Palatin consentit à ne point l'assiéger, à condition qu'elle se racheterait moyennant 6,000 écus d'or, que huit des principaux chefs séditieux auraient la tête tranchée, et qu'on remettrait au landvogt le gros canon de la place. Les vignerons contraignirent les magistrats à différer l'exécution de ce traité; chacun d'eux craignant d'être un des huit exceptés de l'amnistie [2]. Les princes, irrités de

[1] Crinitus, ch. 89, p. 276.
Gnodalius, loc. cit.

[2] Crinitus, ch. 91 et seq^s. p. 276 et seq^s.
Gnodalius, loc. cit.

ce délai, résolurent de faire le siège de la ville et s'emparèrent facilement des postes sur lesquels les Wissembourgeois avaient le plus compté.

L'Electeur Palatin prit son quartier dans le village de Schweighofen et sur une hauteur au-delà de la Lauter. L'archevêque de Trèves campa en deçà de la rivière à Rechtenbach, la cavalerie à Rott et l'infanterie dans la vallée de Burgstadel. Louis fit avancer le canon fort près des murs de la ville, et dès le jour suivant l'artillerie commença à tirer. Les six premiers coups portèrent, et causèrent du dommage; alors les habitants se repentirent de leur obstination et supplièrent les députés que Strasbourg, Spire, Worms, Haguenau et Landau venaient d'y envoyer pour travailler à la paix, d'entamer des négociations. Dès le soir même, Wissembourg consentit à se rendre à des conditions moins favorables que celles d'abord proposées. Elle s'engagea à payer 8,000 écus d'or, à ouvrir ses portes à l'armée des princes, et à leur livrer toute son artillerie; le lendemain matin, les alliés entrèrent dans la place [1], et bien que l'on n'eût rien stipulé relativement au nombre des coupables que l'on châtierait pour servir d'exemple aux rebelles, on en exécuta trois seulement; il y en eut deux autres auxquels l'Electeur fit couper les doigts; le reste fut gracié. L'ordre ne fut plus troublé dans la partie septentrionale de l'Alsace.

[1] Herzog, l. II, p. 170.

Après cette expédition, l'archevêque de Trèves retourna dans son diocèse qui dès-lors demeura parfaitement tranquille. Cologne également ne bougea plus.

Quant à l'Electeur Palatin, il s'en revint à Heidelberg et fit payer à ses Etats 200,000 florins d'amende. A partir de ce moment, le calme y régna. Il réunit une diète le 26 septembre suivant, déclara : qu'il avait pris les armes contre ses sujets, involontairement, parce qu'ils l'y avaient eux-mêmes forcé par leurs révoltes multipliées, et qu'il était prêt à leur faire des concessions raisonnables pour prévenir le retour de semblables désordres. La noblesse du pays applaudit aux intentions de Louis, et le pria en même temps de protéger à l'avenir l'extension de la pure doctrine évangélique ; — l'excellent prince auquel les derniers événements n'avaient pas ouvert les yeux touchant la valeur de cette doctrine, et qui d'ailleurs n'y voyait qu'un moyen de s'approprier les biens de l'Eglise et de devenir pape chez lui, accueillit la demande avec une bienveillance parfaite et promit d'y faire droit [1].

Cependant, quelques mouvements insurrectionnels agitèrent encore la Haute-Alsace et le Sundgau, après que la partie basse de la province se fut soumise. Des rassemblements armés se formèrent à Habsheim et à Rixheim. Ceux qui en faisaient partie voulaient s'em-

1 Sartorius, p. 296.

parer d'Ensisheim, siége du gouvernement autrichien; la noblesse s'armait de son côté, et déjà quelques escarmouches, avant-coureurs de la guerre, avaient eu lieu. Mais alors, Bâle, les cantons suisses et le margrave Philippe de Bade, intervinrent et réussirent à obtenir une pacification générale de la province; les Suisses y contribuèrent surtout, en menaçant de tomber sur les Rustauds s'ils se soulevaient encore. Le traité dans lequel on comprit aussi les possessions de la maison d'Autriche en Brisgau, fut conclu à Offenbourg, le 18 septembre 1525.

Les troubles étant apaisés de la sorte, l'évêque Guillaume de Strasbourg renouvela ses ardentes prières afin qu'on n'infligeât plus aucune punition aux paysans, et que surtout nul d'entre eux ne fût mis à mort. « L'on doit, disait-il, [1] les regarder comme des gens égarés par les folles doctrines qui ont été répandues dans le monde, plutôt que comme des coupables, et d'ailleurs ils ont déjà chèrement expié leurs erreurs. » — Mais ces dispositions à la clémence trouvèrent peu d'écho. Un bon nombre de chefs rebelles, exclus de l'amnistie, furent exécutés encore à Ensisheim; on condamna la plupart des insurgés à payer des amendes plus ou moins fortes [2]; il y en eut aussi

[1] Trausch, t. II, p. 11, p. 99.

[2] L'amende s'éleva à six florins par tête en Alsace. La récolte fut tellement belle dans cette province l'année suivante, qu'une foule de paysans offrirent d'acquitter leurs six florins moyennant vingt sacs de froment; mais on n'accepta pas, tant le grain était abondant, tant l'argent était rare.

qui furent pris, jugés et punis avec une extrême rigueur après leur retour dans leurs foyers. On força également les paysans, dans diverses localités, à rebâtir les châteaux qu'ils avaient ravagés ou détruits; cependant, beaucoup de beaux castels et de riches couvents de la province ne se relevèrent plus de leurs ruines. « Ainsi, ajoute notre chroniqueur Trausch[1], Dieu, en accablant l'Empire du fléau de la guerre des paysans, punit à la fois les grands de leur tyrannie et les petits des excès de leur rébellion. La science a également beaucoup perdu par cette guerre, car une infinité de choses rares et précieuses en épitaphes, monuments, bibliothèques, manuscrits et antiquités, ont été détruites avec les monastères, riches en collections de ce

1 On fit à cette époque diverses chansons relatives à la défaite des insurgés; plusieurs de ces pièces de vers nous ont été transmises par les écrivains de l'époque, elles n'ont de mérite que leur ancienneté. Les plus populaires étaient les suivantes:

1° Da ich einmahl ein Kriegsmann was
Zu Limpurg soff aus dem grossen Fass,
Wie bekam mir das? Zehn Rother Gulden mein irtten wass,
Der Teuffel gesegne mir dass.

2° Einsmahls da ich ein Kriegsmann wass,
Meines eigenen Herren undt Eydts wergass
Auch ihn guettem Wohn und Erhen sassz
Da tranck ich zue Kestenberg wass?
Guetten wein auss dem grossen Fassz
Lieber ratt wie bekam mir dass?
Gleich dem Hundt da er iszt das Grass,
Ein ordt und dreyzehn Gudden die irtten wass,
Der Teuffel gesegne mir dass.

V. Herzog, l. II, p. 170.
Trausch, t. II, p. 11, § 100.

2 T. II, p. 11, § 99 verso.

genre. L'on doit ajouter encore que les insurgés avaient anéanti en pure perte et pour le seul plaisir de faire du mal, de grands approvisionnements en denrées de toute espèce; beaucoup de provinces allemandes portèrent, pendant de longues années, les traces de la dévastation la plus épouvantable. Cependant, le clergé catholique voyant ces désordres triomphait, » — dit encore notre historien [1], qui dans sa haine contre l'Eglise de Rome semble presque regretter de ne pouvoir lui imputer tous les maux enfantés par la guerre des paysans « — et les prêtres disaient avec satisfaction : *la prédiction de Campeggio s'accomplit*, les princes allemands voient actuellement à quoi mène la protection accordée à l'insurrection contre l'Eglise. »

[1] Ibid.

CHAPITRE IV.

Soumission de l'Evêché de Bamberg et du reste de la Franconie. Retour du margrave Casimir dans ses Etats. George de Waldbourg en Souabe.

George de Waldbourg et le margrave Casimir quittèrent Wurzbourg le 13 juin. Le comte de Henneberg, qui avait eu soin, comme tant d'autres, de virer de bord, dès qu'il lui eût été démontré que l'affaire des Rustauds finirait mal, se joignit à cette expédition. L'armée se dirigea d'abord vers Schweinfurth; la petite bourgeoisie et les paysans se rendirent à discrétion, après avoir fait mine de vouloir résister. On punit de mort les cinq principaux rebelles de la ville, et les habitants payèrent une amende de 10 florins par maison, somme insuffisante pour réparer les affreux dégâts qu'ils avaient commis dans les environs [1].

De Schweinfurth on se rendit à Bamberg. Les paysans et la bourgeoisie du diocèse, si ardents lorsqu'il s'était agi d'attaquer leur évêque privé de moyens de défense, et si pleins de courage quand il n'était question que de piller les couvents et les églises, furent saisis alors d'une si immense terreur, au dire du contemporain Sébastien Franke, « qu'ils

[1] Crinitus, ch. 81, p. 271.
Gnodalius, l. IV, p. 166.
Sartorius, p. 270.
Studien und Skizzen, p. 285.

allaient se cacher au fond des bois; dans leur frayeur, ils considéraient les cavaliers comme invulnérables; on eut dit que Dieu les avait frappés d'aveuglement; souvent ils fuyaient lorsque personne ne songeait à les poursuivre; une feuille qui tombait, un oiseau qui se remuait sur un arbre, suffisaient pour les mettre en déroute; ils voyaient, ils entendaient partout des cavaliers. »

L'armée entra à Bamberg sans coup férir; les grands coupables furent exécutés, on emprisonna les neuf bourgeois qui avaient déployé le plus d'activité pour introduire l'hérésie luthérienne dans la ville, et leurs biens furent confisqués. L'évêque se vit réintégré dans ses droits, et les vainqueurs firent payer 170,000 florins au diocèse, pour réparer, en partie au moins, le tort incalculable fait à la noblesse et au clergé [1]. De Bamberg, les forces de la ligue se portèrent vers Nuremberg, soumirent le district du Ried et la ville de Noerdlingen.

Truchsess, suivi du corps qu'il commandait, se dirigea alors vers la Souabe, et le margrave retourna dans ses Etats pour en achever la soumission. Nous suivrons d'abord Casimir; nous retrouverons George de Waldbourg à Ulm.

Le margrave marcha sur Neustadt (an der Aisch). Cette même bourgeoisie, qui s'était montrée si zélée pour les innovations et pour la liberté du pur Evan-

[1] Ibid.

gile, vint à la rencontre du prince en tenant des cierges allumés et se mit humblement à genoux du plus loin qu'elle le vit. Il fit décapiter les 18 plus coupables; il y eut 43 exécutions à Burgel; elles furent plus nombreuses encore en d'autres lieux. Casimir se montra tellement sévère et continua si longtemps à faire torturer ses sujets, qu'au bout de deux ans, plusieurs des gentilshommes du pays, qui cependant avaient cruellement souffert de la guerre des Rustauds, le supplièrent de renoncer à ce système de terreur. Il avait recueilli près de 300,000 florins d'amendes.

Tandis que le margrave punissait les rebelles de ses Etats, le parti populaire de la ville libre de Rothenbourg [1] baissait le ton et était en proie à l'anxiété la plus vive; les meneurs cherchaient en vain à relever son courage et à l'exciter à la résistance. Les hommes d'ordre, au contraire, et les amis de l'ancien corps des magistrats, relevaient la tête et prévoyaient que le règne des intrus et des novateurs allait finir. Beaucoup de gens compromis avaient déjà quitté la ville, et les chefs de l'insurrection se disposaient à en faire autant. Le chevalier Etienne de Menzingen résolut de s'en aller le dimanche 18 juin, mais il pensait n'avoir encore aucun danger à courir. Il fit donc seller ses chevaux, puis il assista au prêche. En sortant de l'église, profanée par l'hérésie, il ne songea

[1] Cette ville était enclavée dans le margraviat d'Ansbach.

pas à partir immédiatement; vêtu avec toute la recherche des seigneurs de l'époque, il se montra dans les rues et s'appuya sur la devanture de la boutique d'un bijoutier, tout en causant avec un marchand de drap du voisinage. Tandis qu'il jasait sans défiance, les soldats du guet qui l'observaient le saisirent au collet et le tinrent ferme. Menzingen, revenu de ses illusions, se mit à crier : « Au secours, frères chrétiens! » — Personne ne bougea pour le délivrer, et un membre de l'ancien grand conseil qui passait, lui dit : « Grâce à Dieu, mon cher seigneur, le temps de *la fraternité* est passé. » On le jeta en prison. Le misérable prédicant Deuschlin, chercha en chaire à exciter le peuple à délivrer Menzingen; mais on le réunit au chevalier dans le cachot, ainsi que le moine aveugle. — Les autres prêtres apostats et chefs des émeutiers, le commandeur Melchior, Ehrenfried Kumpf, etc., trouvèrent le moyen de se sauver. Carlostadt avait disparu depuis longtemps. Casimir et son armée entrèrent à Rothenbourg le 28 juin.

Les villages de Brettenheim et d'Orenbach, points de départ de l'insurrection dans la contrée, furent détruits par le feu.

On exécuta les 14 principaux coupables de Rothenbourg : parmi eux se trouvaient Menzingen [1], Deus-

[1] Casimir avait été longtemps en correspondance avec Menzingen, lorsqu'il pensait pouvoir tirer parti du soulèvement des Rustauds, pour devenir duc de Franconie; le chevalier était au fait de ses secrets; le margrave parut avoir d'abord le désir de le sauver. Mais lorsqu'il apprit

chlin et le moine aveugle; peu de victimes de la guerre des paysans avaient mérité plus complètement leur triste sort. On rétablit le grand conseil et l'ancien ordre de choses dans la ville. Les magistrats prononcèrent encore plusieurs condamnations à mort; ils firent raser la maison qui avait servi de premier lieu de rassemblement aux conjurés; son emplacement fut maudit et on y répandit du sel.

Ainsi finit l'insurrection en Franconie; la levée de boucliers des Rustauds avait banni pour longtemps la prospérité et le bonheur de cette province; elle présentait l'aspect d'un désert, sur lequel on apercevait les débris calcinés de plus de 200 châteaux et couvents, d'une foule de villages, d'églises et de chapelles. Ses magnifiques vignobles étaient détruits, ses moissons avaient été ravagées [1].

Arrivé à Ulm, où siégeaient toujours les conseillers de la ligue de Souabe, George de Waldbourg reçut la confirmation des nouvelles qui lui avaient été annoncées à Wurzbourg; mais la situation était plus critique encore qu'il ne se le figurait. L'Allgau et le Hegau, ayant rompu le traité précédemment conclu, étaient de nouveau en pleine révolte; diverses peti-

par son conseiller Schwarzenberg, que Menzingen ne l'avait pas trahi dans les interrogatoires, il s'empressa de le faire décapiter avec Deuschlin, pour s'assurer à jamais de sa discrétion.

[1] Goetz de Berlichingen, biogr. p. 218.
Œchsle, p. 200 et seq.
Sartorius, p. 268.
Reinhard, op. cit. t. I, p. 161.

tes troupes d'insurgés continuaient, aux environs même d'Ulm, à piller les églises, les couvents et les châteaux, avec des raffinements de barbarie plus grands qu'à aucune autre époque de la guerre; l'archevêque de Salzbourg, prisonnier de ses sujets et assiégé par eux, réclamait de prompts secours; l'Autriche elle-même était dans une position fort dangereuse et menacée de divers côtés; la ville de Brixen venait de se rendre aux paysans insurgés du Tyrol : la Carinthie et la Carniole étaient soulevées.

Il fut décidé qu'avant toutes choses l'ordre serait rétabli en Souabe; on chargea quelques capitaines de nettoyer la province aux environs d'Ulm. Ils y réussirent, après une vingtaine de jours employés à de petits combats partiels, qui, de part et d'autre, furent livrés avec un acharnement digne d'une lutte de cannibales.

Truchsess et le principal corps d'armée se dirigèrent, à marches forcées, vers l'Allgau et le Hégau. Ils se rendirent d'abord à Memmingen, où les artisans se disposaient à renverser les magistrats pour gouverner à leur place, et à livrer au pillage les maisons des gens riches et des membres du clergé. — 2,000 fantassins et 200 cavaliers obligèrent bien vite les séditieux à se soumettre. On condamna à mort trois des meneurs; mais 40 bourgeois des plus compromis et l'infâme prédicant Schappler, l'un des boutefeux les plus dangereux de la province, avaient su se mettre en sûreté.

George de Waldbourg prit alors la route du Midi ; arrivé à Schrattenbach avec sa seule avant-garde, il se trouva inopinément en face de 6,000 hommes de l'Allgau, qui avançaient en ordre de bataille. Truchsess se replia vers son corps d'armée pour marcher ensuite contre l'ennemi. Mais les Rustauds ne l'attendirent pas ; ils se retirèrent promptement derrière le Luibas, torrent tributaire de l'Iller, dans le district de Kempten, et prirent une excellente position, qu'ils rendirent meilleure encore en coupant le gué du Luibas et en faisant un abattis d'arbres dans une forêt voisine. Tandis qu'ils occupaient la hauteur, ils furent renforcés par tous les corps d'insurgés du haut et du bas Allgau; leur troupe se monta bientôt à 23,000 hommes bien armés, c'étaient en majorité des montagnards très-hardis, bons tireurs et habitués à l'usage des armes à feu. Beaucoup d'entre eux venaient de faire la campagne d'Italie.

George Truchsess eût voulu livrer bataille aux Rustauds avant l'arrivée de ces renforts, mais il ne réussit pas à les attirer hors de leur position[1]. A gauche, ils étaient protégés par l'Iller ; en arrière et à droite par des montagnes boisées et par un étang, en avant, par les rivages escarpés du Luibas. Ils avaient une artillerie nombreuse et étaient commandés par d'anciens hommes de guerre.

[1] Sartorius, 270 et seq.
Œchsle, loc. cit.
Studien und Skizzen, 285.

Lorsque les forces de l'ennemi eurent ainsi été triplées par l'adjonction de tous ces corps auxiliaires, Waldbourg n'eût plus pu songer à l'attaquer sans la plus folle témérité. Il savait que la ligue de Souabe venait de prendre à sa solde George de Freundsberg avec 3,000 des lansquenets qui avaient été au nombre des vainqueurs de Pavie, et qu'ils devaient se réunir à lui d'un moment à l'autre; il résolut de les attendre. Il campa sur la rive opposée du Luibas, et pendant les journées du 19 et du 20 juillet, les deux armées échangèrent quelques décharges d'artillerie, mais sans se faire grand mal. Le 21, les paysans se divisèrent en trois grandes troupes et cherchèrent en vain à faire sortir Truchsess de ses retranchements. Dans la soirée de ce même jour, Freundsberg arriva avec ses 3,000 hommes; l'armée de la ligue en comptait alors à-peu-près 14,000 [1].

Cependant on ne pouvait demeurer dans une attitude d'observation; quelques troupes de paysans effrayées de l'arrivée de Freundsberg se dispersèrent. Les autres, qui commençaient à manquer de poudre et qui avaient intérêt à traîner la guerre en longueur, quittèrent leur position pendant la nuit pour se jeter dans les montagnes et les bois [2].

[1] Crinitus, ch. 81, p. 271.
Gnodalius, l. IV, p. 166.
Œchsle, p. 201 et 202.
Sartorius, p. 271.

[2] Gnodalius (loc. cit.) a été le premier à dire, on ne sait sur quel fondement, que la retraite des paysans avait eu lieu à la suite

Ils se retirèrent derrière Sulzberg, au-delà de Kempten, et s'établirent sur la montagne dite Kollenberg. Truchsess et Freundsberg les suivirent et campèrent auprès de Durrach : — mais les insurgés, qui ne pouvaient être atteints ni par la cavalerie ni par l'artillerie, étaient bien décidés à ne pas descendre vers la plaine et à conserver une position où ils n'avaient rien à redouter de l'ennemi, quelle que fût sa force. Ils y recevaient des renforts journaliers et ne cherchaient qu'à gagner du temps. Waldbourg pénétra le plan des Rustauds et comprit aussi que, si la puissance de la ligue de Souabe venait à faire naufrage sur ce seul point, la rebellion se rallumerait immédiatement dans l'Allemagne entière. Il était donc urgent de prendre à l'instant un de ces partis terribles et décisifs qui mènent promptement au but, et que l'on doit considérer comme justes et nécessaires, lorsque seuls ils peuvent mettre un terme au plus redoutable des fléaux et empêcher la révolte de s'éterniser dans un pays. George Truchsess usa d'un de ces moyens ; il fit mettre le feu aux villages de la plaine dont les habitants insurgés s'étaient retirés dans les montagnes, afin de les forcer à en descendre, soit

de la corruption exercée par Freundsberg sur Gaspard Schneider, Walter Bach et plusieurs des principaux chefs, qu'il avait connus à l'armée d'Italie. — Les auteurs allemands modernes ont adopté presque tous cette version et attribué la résistance subséquente des Rustauds à l'énergie de Knopf de Luibas, un autre de leurs capitaines. La chronique de Pappenheim, la mieux informée de toutes, n'en fait aucune mention. (V. Studien und Skizzen, p. 286.)

pour défendre leurs foyers, soit pour se soumettre [1]. Ce fait excite les fureurs des écrivains partisans du nouvel Evangile, précisément parce que c'était la seule manière d'en finir vite avec ceux auxquels ils accordent leurs sympathies. Plusieurs des conseillers de la ligue de Souabe, qui se trouvaient alors à Kempten, et dont les intérêts personnels étaient peut-être compromis au milieu de tous ces incendies, firent savoir à Waldbourg: «que la ligue n'entendait pas faire ravager le pays par le feu, et qu'on eût à renoncer à ce système jusqu'à nouvel ordre». — George leur répondit avec beaucoup de sens: «Que si ces messieurs voulaient lui apprendre à faire la guerre, ils n'avaient qu'à entrer en campagne, et qu'en attendant il irait prendre place sur leurs sièges rembourrés, à Kempten» [2]. — L'événement prouva d'ailleurs la justesse de la conjecture de Truchsess, et l'incendie de quelques villages sauva l'Allemagne d'un renouvellement complet de la guerre des Rustauds. Les paysans, rassemblés au Kollenberg, demandèrent à capituler et se rendirent à discrétion. Ils déposèrent les armes, prêtèrent de nouveau serment de fidélité à leurs seigneurs, payèrent six florins d'amende par habitation, s'en remirent à la décision de la ligue de Souabe pour fixer les dédommagements dus à ceux qui avaient souffert de leurs excès et livrèrent leurs prin-

[1] Ibid.
[2] Sartorius, p. 172.
Studien und Skizzen, p. 286.

cipaux chefs. On en condamna une vingtaine à mort, dans le nombre se trouvaient Knopf de Luibas et Mathias Waibel, ce prêtre infidèle et sacrilège qui avait excité le soulèvement contre l'abbaye de Kempten et répandu le premier les funestes semences de l'hérésie dans la contrée[1]. Truchsess mit de fortes garnisons à Kempten et à Kaufbeuren pour tenir le pays en respect.

Vers le même temps, l'insurrection du Hégau, de la Forêt-Noire et des environs du lac de Constance fut également écrasée. Il y eut encore quelques luttes affreuses dans ces contrées; c'étaient les hideuses convulsions de la révolte agonisante, se manifestant une dernière fois avec toutes ses horreurs. Hans Muller de Bulgenbach, revenant de Fribourg en Brisgau avec sa troupe, jouait son rôle habituel aux environs de Zell, et cette ville était étroitement bloquée. D'autres hordes, plus ou moins fortes, s'étaient formées en divers lieux et exerçaient des ravages semblables; mais les nobles et les bourgeois de quelques villes entrèrent en campagne contre elles, et l'archiduc Ferdinand envoya dans le pays une troupe de lansquenets et un train d'artillerie, commandés par le sieur Marc Sittich d'Ems. Alors le siége de Zell fut levé, — beaucoup de paysans se dispersèrent et re-

[1] Chron. Pappenh. t. I, p. 196.
Gnodalius, p. 361 et seq[a].
Les protestants, qui ont aboli le culte des saints, firent un lieu de pélerinage du tombeau de Waibel et du hêtre auquel cet apostat avait été pendu.

tournèrent chez eux ; le temps de la moisson approchait. Les autres se barricadèrent sur la montagne de Hilzingen. Ils y furent attaqués et battus après deux heures de combat (16 juillet). Un bon nombre d'entr'eux se sauvèrent à Hohentwiel, auprès du duc Ulric de Wurtemberg qui y continuait ses menées dans l'espoir de reconquérir ses états ; mais la masse des rebelles se rendit, traita, et obtint des conditions assez favorables, grâce à l'intervention du margrave Philippe de Baden et des cantons suisses. Ces derniers tenaient à rétablir la paix sur leurs frontières. Les principaux chefs furent seuls exceptés de l'amnistie. Hans Muller de Bulgenbach subit à Lauffenbourg la peine capitale qu'avaient méritée ses forfaits[1].

Retournons à George Truchsess. — Après avoir mis des garnisons à Kempten et à Kaufbeuren, il se rendit à Füssen. On n'a point oublié que cette ville s'était donnée à la maison d'Autriche, pour éviter de tomber aux mains des Rustauds, lors de la première levée de boucliers de l'Allgau. George venait sommer les magistrats de la place d'y remettre toutes choses sur le pied antérieur à la guerre et de rentrer sous l'obéissance de l'évêque d'Augsbourg, leur seigneur

[1] Il y eut encore une insurrection vers le milieu du mois d'octobre dans les domaines du comte de Sulz en Klettgau; elle fut étouffée le 13 novembre par l'intervention de la ligue de Souabe et des Suisses. La ville de Waldshut, berceau de la révolte dans cette contrée et exceptée de l'amnistie générale, refusa seule de se soumettre ; mais le 5 décembre, quelques bourgeois, fatigués des désordres, ouvrirent les portes aux Autrichiens.

naturel. L'archiduc Ferdinand intervint; il fut obligé, quoique fort à contre-cœur, de restituer Füssen; on stipula que jamais les habitants du lieu ne pourraient être recherchés à propos de la conduite qu'ils avaient tenue dans des circonstances impérieuses et exceptionnelles, et que la ville resterait aux mains de la ligue de Souabe, jusqu'au temps où l'évêque rembourserait au prince autrichien ses frais d'occupation et de garde. — Le prélat abandonna à Ferdinand une créance de 5,000 florins sur les salines de Hall, et Füssen lui prêta de nouveau serment de fidélité [1].

Tandis que George de Waldbourg réglait ainsi le différend entre l'évêque et l'archiduc, les conseillers de la ligue de Souabe siégeant à Ulm, firent preuve de l'ingratitude la plus noire envers l'homme qui venait d'arracher l'Allemagne à la dissolution et à la ruine. — Ils chargèrent Freundsberg, ses troupes revenues d'Italie, et le duc Louis de Bavière, d'aller remettre à la raison le pays de Salzbourg qui était en révolte ouverte [2]. A son retour à Kempten, Truchsess trouva son armée dispersée, et la lettre qui le remerciait et le rendait aux douceurs de la vie privée. — Bientôt après, à une diète tenue à Nœrdlingen, on le pria de dire lui-même ce qu'il demandait pour

[1] Résumé de ce qui s'est passé à Füssen pendant la guerre des paysans, par Martin Furtenbach, écrivain de la ville. (Œchsle, p. 478 et seq.)

[2] V. les chapitres suivants.

prix de ses services. Les rebelles avaient brûlé le principal château de George; — il ne l'avait pas défendu parce que les ordres de la ligue le retenaient ailleurs; — la guerre lui avait causé des pertes, des frais et des travaux considérables; cependant il se borna à reclamer la dîme des amendes imposées au pays, c'est-à-dire une somme d'environ 30,000 florins. — Les conseillers ne rougirent pas de lui refuser cette modeste récompense, cette faible compensation. Ils représentèrent que la guerre avait occasionné des dépenses énormes et ils prièrent leur libérateur de se désister de sa demande. Truchsess tenait plus à l'honneur qu'à l'argent, il répondit qu'il consentait à tout. On lui paya 5,000 florins, accompagnés de belles phrases, il ne réclama pas! Les Sikingen et les autres héros chers à la réforme entendaient mieux leurs intérêts.

L'empereur et l'archiduc le dédommagèrent de cet ignoble traitement. Charles-Quint, qui était alors en Espagne, lui écrivit deux lettres très-flatteuses, l'investit de la seigneurie de Zell à titre héréditaire en ligne masculine, et lui accorda le droit, ainsi qu'à son frère, et à leur descendance à perpétuité, de porter le titre d'*Ebtruchsesse*[1] du Saint-Empire romain. L'archiduc Ferdinand le nomma son lieutenant en Wurtemberg[2].

Il est un fait que nous devons consigner ici et qui

[1] Ecuyers tranchants héréditaires.

[2] Sartorius, loc. cit.

démontre avec la dernière évidence la fausseté des accusations que les écrivains protestants ont entassées contre le noble George de Waldbourg. Ils le dépeignent comme ayant exercé des cruautés inouïes dans la guerre du Wurtemberg. Cependant il rendit son gouvernement si cher à ce pays, que lorsque, plus tard, on voulut le nommer général en chef de l'armée qui devait aller combattre les Turcs, les états Wurtembergeois s'adressèrent au roi des Romains, Ferdinand, pour le supplier de leur laisser leur gouverneur. Et ce prince ayant refusé, ils écrivirent une seconde fois, renouvellèrent leurs instances et déclarèrent que le seigneur de Waldbourg avait fait refleurir la justice, la sécurité, le droit et la paix publique parmi eux, et que sur le bruit de son départ, qui commençait à se répandre, une foule de gens honorables de toutes les classes se disposaient à quitter le duché[1]. Alors enfin Ferdinand céda. Aucun de nos écrivains protestants ne rapporte ce trait; il aurait donné le démenti le plus formel aux calomnies formulées par eux contre le héros catholique. Lorsqu'on veut falsifier l'histoire, on a soin de céler tout ce qui pourrait mener à la découverte de la vérité.

[1] Pappenheim, chro. p. 206.
Studien und Skizzen, p. 366.

CHAPITRE V.

Révolte dans l'évêché de Salzbourg et dans les États héréditaires de la maison d'Autriche.

Il nous faut rétrograder maintenant, et faire connaître les événements qui s'accomplissaient dans le diocèse de Salzbourg, en différentes parties de la monarchie autrichienne et dans le Tyrol, tandis que la guerre des Rustauds sévissait en Allemagne.

Le cardinal Mathieu Lang de Wellenbourg, issu d'une famille patricienne d'Augsbourg, était devenu prince archevêque de Salzbourg en 1519. C'était un digne et noble prélat et l'un des hommes les plus distingués de son temps. Il avait joué un grand rôle politique sous le règne de l'empereur Maximilien dont il était très-estimé, et il passait pour un des négociateurs les plus capables de l'époque. Sa science et son amour éclairé des lettres et des arts étaient également en grand renom, et la plupart des célébrités contemporaines le visitaient fréquemment dans sa ville épiscopale[1].

Le cardinal avait appelé à Salzbourg le célèbre Staupitz, provincial des Augustins et ancien ami de Luther, afin de donner un nouvel essor aux études théologiques dans son diocèse, et il avait fait venir

[1] Sartorius, p. 276.

de la Saxe un bon nombre d'ouvriers pour exploiter les mines du pays de Salzbourg, qui étaient depuis longtemps négligées. Malheureusement beaucoup de ces ouvriers étaient arrivés, déjà pénétrés du levain de l'hérésie; ils s'empressèrent de le répandre, les uns par leurs discours, les autres au moyen des livres qu'ils avaient apportés avec eux. De plus, les écrits de Luther séduisirent tout ce qu'il y avait d'ignorant, de remuant et d'immoral dans le clergé; là également, comme presque partout en Allemagne, les mauvais prêtres étaient nombreux au 16[e] siècle, et ceux qui portaient impatiemment le frein de la discipline ecclésiastique se jetèrent à corps perdu dans la prétendue réforme. — C'étaient entre autres Kastenbauer, qui avait été pendant un temps le confesseur de l'archevêque, Paul Spretter, le franciscain George Schœrer de Radstadt, Martin Lodinger de Gastein, qui entretenait une correspondance active avec son homonyme de Wittenberg, et le prêtre Mattheus, dont les discours virulents séduisaient la population du Pinzgau. Le cardinal, effrayé des progrès du mal, espéra l'arrêter par des mesures sévères. Il fit emprisonner Kastenbauer en 1521, le retint captif jusqu'en 1524 et l'exila ensuite; Paul Spretter échappa à un traitement semblable par la fuite, en 1522. — Cependant la contagion gagnait et l'esprit de mutinerie s'étendait avec elle. La ville même de Salzbourg était dans une effervescence extrême, menaçait le prince archevêque et ne tenait plus compte de ses ordres.

Mathieu Lang résolut de frapper un coup décisif. Il partit inopinément pour Innsbruck, où se trouvait l'archiduc Ferdinand, et vint lui demander de lever des troupes pour prévenir la révolte de son diocèse. Ayant réuni un petit corps d'armée, il en confia le commandement à Léonard de Fels, burgrave du Tyrol, traversa rapidement la vallée de l'Inn et alla camper à Gredingen près de l'Undersberg [1]. Salzbourg fut très-effrayée, d'autant plus qu'un célèbre artilleur, tout dévoué au cardinal, résidait au château qui domine la ville et pouvait y mettre le feu d'un moment à l'autre; elle se soumit, renonça à plusieurs de ses anciens privilèges, paya les frais de l'expédition et livra les principaux instigateurs de la révolte.

Cependant les prédicants du nouvel Evangile s'étaient multipliés, et beaucoup d'entre eux avaient su échapper à la surveillance sévère, aux justes rigueurs de l'archevêque, qui remplissait son devoir de premier pasteur en se montrant inexorable envers les mercenaires et les larrons qui cherchaient à pénétrer dans son bercail et à y introduire la lèpre hideuse de l'hérésie. Le prêtre Matthæus, que nous avons nommé déjà, eut l'audace de tenir des conventicules dans l'enceinte même de Salzbourg. Les sbires du cardinal réussirent à s'emparer de cet exécrable apostat, et il fut condamné à une détention perpétuelle. Il devait subir sa peine dans la prison de Mittersill,

[1] Zimmermann, t. III, p. 394 et seq. — D'après les documents originaux.

lieu principal du Pinzgau. — Ceci se passait vers la fin de l'année 1524[1]. On le mèna à cheval, mais enchaîné, au lieu de sa destination. Ses gardes, attirés par les cris joyeux qui sortaient d'une auberge de village devant laquelle ils passaient, entrèrent dans le cabaret pour boire un coup et laissèrent leur prisonnier seul sur la voie publique. Aussitôt il se mit à appeler les passants à son secours. — « Frères, leur disait-il, — les drôles de cette espèce sont forts pour la fraternité, — frères ayez pitié de moi; je suis lié de la sorte, pour la sainte cause de la pure parole de Dieu et pour la vérité, et condamné à pourrir dans une étroite prison ». — Aussitôt on se réunit autour de lui, et comme c'était un jour de fête, il se forma en peu d'instants un très-grand et tumultueux rassemblement auquel vinrent se joindre les hommes qui tout à l'heure buvaient et chantaient dans l'auberge. Un paysan déterminé et chaud évangélique, le jeune Stœckl de Bramberg, se mit à la tête du mouvement, et malgré les efforts désespérés des gardiens du prisonnier, Matthæus fut détaché, rendu à la liberté, et réussit à s'enfuir[2].

L'archevêque fit aussitôt arrêter, juger et exécuter Stœckl.

Les parents de cet homme et les prédicants profitèrent de la circonstance pour exciter les passions po-

[1] Sartorius, p. 277.
[2] Ibid.
Zimmermann, t. III, p 396 et 397.

pulaires. Ils parcoururent les montagnes et les vallées et demandèrent vengeance *pour le martyr*[1].

La fermentation était extrême à Salzbourg. — Prévoyant une crise, le cardinal fit transporter au château le trésor de la cathédrale et prit à sa solde 500 mercenaires étrangers.

En effet, la sédition éclata de tous les côtés. Les mineurs, infectés de luthéranisme, se rassemblèrent les premiers devant les portes des églises en demandant à grands cris la prédication de ce qu'ils appelaient la *pure parole de Dieu*, c'est-à-dire de l'hérésie et du mensonge.

A la fin du mois d'avril, les habitants du district de Gastein se portèrent en masse vers la ville du même nom, et, semblables aux *frères* de la Souabe, de la Franconie, de l'Alsace et de la Forêt-Noire, ils formulèrent leurs articles au nombre de 14. Leurs prétentions étaient les mêmes, à peu près, que celles des Rustands des autres pays; comme ceux-ci, ils voulaient avant tout *le pur Evangile*, le droit de nommer leurs curés, l'abolition d'une foule de redevances, taxes et impôts, et l'allègement des charges auxquelles ils étaient tenus. Ils se donnèrent deux capitaines, les nommés Weitmooser (bourgeois de Gastein) et Praszler de Bramberg, ancien soldat; puis ils envoyèrent des émissaires dans tous les districts du pays pour sommer les habitants d'entrer dans leur alliance chré-

[1] Sartorius, p. 278 et 279.

tienne. — La sédition gagna promptement le diocèse entier, et des émissaires la propagèrent également dans les cinq duchés héréditaires de la maison d'Autriche.

Ils y trouvèrent les esprits déjà disposés à l'insurrection, bien que les sujets de plainte que les paysans pouvaient avoir dans d'autres contrées n'existassent pas dans celles-ci, qui étaient très-paternellement gouvernées. Mais le luthéranisme s'y était introduit, et avait préparé les voies à la révolte. Des apôtres, arrivés de la Souabe, et quelques prêtres apostats avaient répandu les soi-disant principes évangéliques au milieu des hommes des basses classes, notamment parmi les vignerons et les mineurs de la Styrie, de la Haute-Autriche et de la Carinthie. Ici encore, comme dans le reste de l'Allemagne, le rôle d'émissaires des nouvelles doctrines fut joué par des clercs vicieux et ignorants; le peuple, abruti et privé de bons guides spirituels, accueillit avec transport des leçons qui favorisaient son égoïsme et ses instincts grossiers. Ainsi s'explique, nous ne saurions assez le redire, la rapide extension d'un enseignement, aussi complètement opposé à la révélation chrétienne que le protestantisme.

L'archiduc Ferdinand essaya en vain de calmer l'orage par des négociations et en convoquant des diètes. Dans plusieurs villes, la petite bourgeoisie montrait ouvertement ses sympathies pour la cause des Rustauds.

La fermentation s'étendait, et les membres de la ligue chrétienne [1] profitèrent du temps perdu en pourparlers inutiles pour en venir à des voies de fait. Ceux de la Styrie, province que gouvernait Sigismond de Dietrichstein, s'étaient emparés déjà de plusieurs châteaux et bourgs; Murau était tombé en leur pouvoir avec ses forges et son fort.

Dietrichstein se voyait entouré de rebelles. A force de soins, d'efforts et de peines, il était parvenu à réunir environ 5,000 lansquenets, et quoique vieux et souffrant de la goutte, il se porta résolument à la rencontre des Rustauds pour les attaquer. Il les trouva, plus de 10,000 réunis, à deux lieues au-delà du couvent de Goysz; mais aussitôt que l'artillerie des paysans eut fait sa première décharge, ses troupes se débandèrent; le gouverneur fit d'inutiles efforts pour les maintenir sur le champ de bataille, et pour relever leur courage. Il réussit cependant à sauver son artillerie et se retira à Ehrenau. A peine arrivés en ce lieu, les lansquenets se mutinèrent, les uns voulaient passer du côté des insurgés, les autres prétendaient à une solde extraordinaire pour le combat qu'ils venaient d'éviter avec tant de lâcheté. Dietrichstein n'avait pas d'autre ressource que cette misérable bande, il dut lui céder. Mais sur ces entrefaites, les seigneurs de la Carniole et de la Carinthie lui envoyèrent des renforts commandés par Hans de

[1] Tel était le nom que se donnaient les insurgés.

Greiseneck. Dès que le gouverneur se vit en force, il marcha de nouveau contre les paysans, et après leur avoir repris Rottenmann et les bourgs et villages voisins, il entama une négociation avec eux. La plupart des Rustauds acceptèrent ses propositions et se soumirent; le reste de la troupe, commandée par Reuatl de Schladming, alla se réunir à l'armée des révoltés du diocèse de Salzbourg.

La position du cardinal Matthieu Lang était devenue plus critique depuis le moment où nous l'avons quitté. Les habitants des campagnes se réunissaient en masse, se donnaient des signaux de village en village, de montagne en montagne, au moyen de feux, de coups de fusil et du tocsin, ainsi que cela se pratiquait lorsqu'il s'agissait de quelque danger extraordinaire. On les voyait accourir du sommet de leurs hauteurs, du fond de leurs vallées, armés, les uns d'armes à feu, les autres de faulx, de fourches, de massues ou de vieilles épées. Le camp principal était établi à Golling, village situé à trois milles de Salzbourg; Praszler remplissait toujours les fonctions de premier capitaine.

L'archevêque épouvanté envoya des négociateurs pour essayer de faire rentrer ses sujets dans le devoir; mais en même temps des émissaires secrets de la bourgeoisie de Salzbourg, engageaient les Rustauds à venir sans plus tarder vers la ville où on leur promettait amitié, aide et assistance.

En effet, les dispositions de la cité étaient telles que, le prélat ne se croyant plus en sûreté dans son palais,

avait cherché un refuge au château, avec son chapitre et ses conseillers. Ce château, bâti sur des rochers taillés à pic, muni de tours et de murailles très-épaisses, de citernes et de puits, était considéré comme inexpugnable et dominait la ville et la contrée environnante. Le cardinal avait laissé à Salzbourg une petite garnison commandée par Hans Schenk et Sigismond de Thurn; ses conseillers descendaient souvent du fort pour engager la bourgeoisie à ne point faire cause commune avec les rebelles. Mais il advint alors que l'un d'eux, le juge Gold, fut arrêté par les bourgeois, accablé de coups et de soufflets sur la place publique, et mis à la torture dans l'espoir de tirer de lui les plans secrets qu'on supposait à l'archevêque. Un tumulte populaire s'en suivit, les chefs des troupes se sauvèrent au château, et la garnison se mit à la solde de la populace.

Les Rustauds arrivèrent alors, renforcés par les hommes de la ville de Hallein, qui avaient fraternisé avec eux. C'était le lundi de la Pentecôte. Le premier des paysans qui entra à Salzbourg était frère de Stœckl *le martyr*. Il parcourut les rues comme un fou, et afficha à toutes les maisons des chanoines et des conseillers, de petits billets de la teneur suivante : « Cette maison m'appartient et m'appartiendra jusqu'au moment où la mort de mon frère innocent aura été vengée. » Le jour suivant, les insurgés pillèrent le palais épiscopal et la chancellerie. Le cardinal n'avait pas eu le temps de sauver ses livres,

ses titres, ses papiers et ses manuscrits; il y en avait, dit-on, d'un prix inestimable; ils furent tous détruits. Le palais fut si complètement ravagé, que ses salles vides servirent de séchoir pour le linge aux femmes de la ville. Alors arrivèrent encore les mineurs, les forgerons et les ouvriers des salines, conduits par Erasme Weitmooser; ils avaient, au rapport des témoins contemporains, l'air le plus martial.

On commença aussitôt le siége du château. Les paysans faisaient jour et nuit une garde excessivement sévère, afin que personne ne pût y monter ou en descendre; manquant d'artillerie, ils résolurent de miner le fort afin de le faire sauter en l'air. Ils déclaraient qu'ils ne quitteraient la place qu'après s'être rendus maîtres de la personne du cardinal, — « pour le couper en morceaux et le rôtir. Nous voulons, disaient-ils, que la postérité puisse raconter que les gens de Salzbourg ont cuit et dévoré leur seigneur. »

Toutefois, avant l'arrivée des rebelles, l'archevêque avait expédié Ribeisen et Guillaume Tascher, deux de ses conseillers, pour informer les ducs de Bavière et l'archiduc de ce qui se passait à Salzbourg, et pour demander des secours. Mais la cour de Munich voulait alors rester neutre, malgré les représentations de son chancelier Léonard Eck, afin de ne pas attirer l'orage dans le duché; elle se borna à offrir sa médiation. Quant à Ferdinand, il se trouvait dans une position toute aussi critique que le cardinal; la révolte avait gagné le Tyrol, — le fleuron de la couronne de

la maison de Habsbourg, ainsi que nous le raconterons au chapitre suivant. Cependant l'archiduc chargea de son côté quelques-uns de ses conseillers de négocier avec l'archevêque et ses sujets révoltés; il nourrissait le secret espoir de profiter des troubles pour annexer, en tout ou en partie, le diocèse aux domaines de sa maison, et il voulait empêcher à tout prix les ducs de Bavière de tirer un avantage semblable des désordres qui régnaient dans ce pays. Des négociations furent entamées en effet, mais nous verrons plus tard qu'elles restèrent sans résultat.

CHAPITRE VI.

Révolte en Tyrol, et fin de l'insurrection dans ces pays.

Le Tyrol était assurément le pays de l'Europe le plus libre, le plus heureux, et celui dans lequel les paysans jouissaient des droits les plus étendus. — Leurs charges étaient très-modérées, leurs impôts et leurs redevances étaient moindres que partout ailleurs. L'introduction du nouvel Evangile compromit et troubla le tranquille bonheur dont jouissait ce peuple privilégié. Le calme cessa aussitôt que les doctrines de Luther eurent franchi les Alpes tyroliennes; la haine et la jalousie succédèrent à la paix; les mutineries, les querelles, les révoltes armées, les petits soulèvements contre un clergé et une noblesse avec lesquels on avait toujours vécu en parfaite harmonie, indiquaient que les poisons de l'hérésie s'étaient introduits dans le corps social. Le nouvel Evangile compta au début ses plus chauds partisans parmi les mineurs, qui étaient en relation avec ceux du pays de Salzbourg et de la Mysnie. L'ardente charité des sectateurs de Luther se manifesta tout d'abord par l'assassinat de ceux qui n'étaient point partisans de ses doctrines. George Püchler de Weidegg, commandant autrichien, fut une de leurs premières victimes (1523). — Les enseignements de Wittenberg trouvèrent beaucoup d'écho dans la vallée de l'Inn inférieur; des prédicants y

exploitèrent les dispositions des ouvriers de la montagne. Jean Strauss, Christophe Soll et Urbain Regius, dont les noms ont acquis une déplorable célébrité dans l'histoire de la réforme, prêchaient à Schwatz et à Hall. — Regius, en se rendant à l'église, se faisait entourer d'une garde de sûreté armée, composée de ses partisans; Strauss tonnait du haut de la chaire contre les princes et les grands, et se livrait à toutes les excentricités en usage parmi les plus extravagants de ses confrères. Le peuple émerveillé assistait en foule à ses sermons, et après le prêche on entendait les bourgeois et les paysans se dire entre eux : « Voici le véritable Evangile! mais voyez à quel point les anciens prêtres mentaient, il faut assommer tous ces drôles qui nous trompaient de la sorte! »

Les décrets de la diète, contre Luther et sa doctrine, furent alors lus en chaire dans le Tyrol et forcèrent les prédicants et leurs amis les plus zélés à quitter le pays; mais le mauvais levain y resta. Le mal augmenta encore à la fin de l'année 1524 et dans les premiers mois de 1525, par l'arrivée de quelques émissaires anabaptistes, et surtout par les nouvelles reçues des pays où la guerre des Rustauds venait d'éclater. Les fameux articles des paysans de la Souabe eurent un grand retentissement dans le Tyrol. Dès lors des rassemblements se formèrent en divers lieux, l'insurrection s'organisa, les habitants de la vallée de l'Inn formulèrent aussi leurs plaintes, et les présentèrent à l'archiduc. Leurs articles étaient au nombre de 19,

et commençaient suivant la coutume par exiger le redressement des prétendus griefs religieux. « La parole de Dieu a été obscurcie jusqu'à présent par des inventions humaines, — disaient ces articles au début, — il en est résulté que notre salut éternel a été gravement compromis, et à présent que cette divine parole est enfin annoncée purement, clairement et sans mélange, on persécute ceux qui la prêchent... Nous demandons qu'on nous reconnaisse le droit de mettre à la tête de nos églises des hommes instruits et remplis de la crainte du Seigneur, et d'être délivrés des doctrines humaines... »

Puis la pièce réclame la liberté de tous ceux qui étaient enfermés pour la cause de l'Evangile, le rappel des individus bannis pour le même motif, l'abolition du pouvoir temporel du clergé, le droit accordé aux communes d'instituer et de destituer elles-mêmes leurs curés. — Passant ensuite aux griefs civils, les paysans demandent le droit de chasse et de pêche, ils protestent contre le passage fréquent des troupes étrangères dans le pays, et contre les garnisons établies aux frontières ; — ils exigent la suppression de certains usages locaux relatifs à la perception des impôts et à l'administration de la justice; — ils veulent enfin l'abolition des sociétés privilégiées de commerce « qui produisent souvent le renchérissement excessif de certains objets, au grand préjudice des consommateurs [1]. »

[1] Œchsle, p. 494 et seq.

Les articles furent envoyés à l'archiduc, avec accompagnement obligé de protestations de dévouement et de fidélité. — Ferdinand fit droit sans hésiter aux plaintes qui lui parurent fondées ; mais il déclara aussi qu'il comptait sur le concours des communes pour châtier ceux qui, sous prétexte de l'Evangile, donnaient de fausses notions au peuple et l'excitaient à la révolte. — Il promit la tenue prochaine d'une diète, à laquelle chacun serait parfaitement libre d'exposer ses griefs.

Cette promesse satisfit et calma la majorité de la population, elle consentit à attendre. — Le Voralberg et la partie méridionale du Tyrol seuls refusèrent de se soumettre.

Le Voralberg était en rapport, par sa position géographique, avec les insurgés de l'Allgau, et le malheur voulut que l'un des prédicants les plus fanatiques de l'époque, le nommé Joseph Wylburger, se trouvât dans cette province, à Lingenau. Les discours de cet homme mirent les armes aux mains des paysans. Il déclarait en chaire : « Que pendant assez longtemps il avait prêché le mensonge, et qu'à présent il voulait proclamer la vérité. La messe, ajoutait-il, ne sert qu'à celui qui se fait payer pour la dire ; la confession aux hommes est inutile, il suffit de se confesser à Dieu, — l'autorité spirituelle et temporelle est une usurpation et un scandale, car l'homme est créé parfaitement libre [1]. »

[1] Zimmermann, t. III, p. 429,

Ces blasphèmes et d'autres du même genre, plaisaient à la multitude; elle se souleva et fraternisa avec les hordes du Lac et de l'Allgau; c'était avant les victoires de Truchsess. — Une troupe nouvelle se forma aux environs de Bregenz, et marqua les maisons de ceux qui refusaient de se joindre à elle, afin d'exercer ses vengeances quand le moment en serait venu.

Le plan des chefs de l'insurrection était alors de soulever aussi la Bavière, et s'ils eussent réussi, la cause des terroristes l'emportait évidemment en Allemagne. Mais la foi et la fidélité des populations bavaroises et la sagesse des mesures prises par les ducs de Bavière, d'après les conseils de leur illustre chancelier, le docteur Léonard Eck[1], opposèrent d'insurmontables obstacles aux projets des démagogues. L'attitude ferme de la Bavière sauva l'Empire.

Quant au midi du Tyrol, l'effervescence y était plus grande encore que dans la partie septentrionale de cette province : les nouveaux évangéliques y avaient répandu leurs écrits et leurs doctrines par l'entremise du secrétaire de l'évêque de Brixen, de l'infâme et perfide Michel Geismayer. Depuis longtemps cet homme, — qui affectait les dehors de la piété, — était en correspondance secrète avec les meneurs du parti; il joua en

[1] Ce noble et intrépide champion de l'Eglise avait empêché que la réforme ne prît racines en Bavière. La vigilance du chancelier, qui jamais ne se trouva en défaut, contribua ainsi, autant que la valeur de Truchsess, au salut de l'Empire.

Tyrol le rôle que jouèrent ailleurs les Wendel Hipler, les Weigand, les Hubmaier, les Menzingen, etc. Avant de jeter le masque, il excita les campagnards des environs de Brixen à prendre les armes et à pénétrer dans la ville. Le vieil évêque eut le temps de fuir de son palais, que les Rustauds pillèrent, ainsi que les demeures de tous les ecclésiastiques. Puis la horde se porta vers la commanderie teutonique, située sur l'Adige, et la détruisit. Alors seulement Geismayer fut élu commandant général, il fit une caisse militaire de l'argent volé à l'évêché et à la commanderie; les approvisionnements trouvés chez le clergé lui servirent à nourrir sa troupe. Le presbytère du château de Tyrol, l'abbaye de Mariaberg et une foule d'établissements ecclésiastiques, furent successivement dépouillés de leurs richesses. Les insurgés de l'Adige rédigèrent aussi leurs articles, calqués sur ceux de la vallée de l'Inn.

Geismayer était un de ces fous féroces qui avaient résolu la destruction de tout ce qui existe, et qui prétendaient établir sur les ruines de l'univers une république qualifiée de *chrétienne;* — mais il ne voulait pas faire connaître au public le fonds de sa pensée. Dans un manifeste qu'il répandit, il représenta le révolte du Tyrol comme un soulèvement entrepris dans le but de délivrer l'archiduc et ses sujets de *l'oppression détestée* des évêques de Brixen et de Trente, et des intrigues du trésorier Salamanca, espagnol d'origine, et de Fabri, conseiller intime de Ferdinand,

contre lesquels on était très-monté[1]. — Toutefois, il eut l'habileté de planter déjà dans cette pièce quelques premiers jalons républicains; elle était rédigée au nom des habitants du Tyrol en général, et adressée à tous les états autrichiens. Geismayer fit commencer l'attaque sur plusieurs points. Une troupe d'insurgés était auprès de Trente, une autre horde rançonnait les villes et les châteaux de la vallée de Brixen, la troisième pillait les couvents et les forts le long de l'Adige; l'introduction du nouvel Evangile produisait encore ici ses fruits ordinaires; partout on forçait les comtes et les seigneurs à fraterniser avec les Rustauds et à se joindre à eux. Geismayer établit son quartier-général à Meran : les rebelles tinrent en ce même lieu une assemblée générale le 22 mai. Tous les districts soulevés s'y firent représenter, malgré les défenses et les protestations de l'archiduc Ferdinand. Le 1er juin, cette assemblée publia un manifeste en 106 articles, qui devaient servir de base à la constitution future du Tyrol. Les articles réclamaient une foule de modifications dans l'administration et le gou-

[1] On connaissait l'attachement des Tyroliens pour leurs princes. Les meneurs exploitèrent habilement ce sentiment; ils persuadèrent au peuple que l'*Evangile*, obscurci à dessein par le clergé, exigeait que les riches domaines de l'Eglise, dans le Tyrol, revinssent à la maison d'Autriche à titre héréditaire. Et comme l'on craignait que, malgré cet avantage temporel, Ferdinand ne repoussât *le vrai Evangile*, on s'empressa de le représenter comme entouré d'une camarilla qui l'opprimait et l'empêchait de manifester librement son opinion. Le soulèvement se fit alors sous prétexte de rétablir le prince dans tous ses droits.

vernement; mais ils étaient remarquables surtout comme expression de l'esprit luthérien radical et des aberrations religieuses du temps. — Ils ne tendaient à rien moins qu'à protestantiser complètement le pays. L'archiduc opposa une inébranlable fermeté aux prétentions de l'hérésie.

La position de ce prince était critique. La révolte du Tyrol, de cette province sur la fidélité de laquelle il avait compté, lui causait une peine profonde. Il savait d'ailleurs que les Tyroliens étaient d'excellents tireurs, et pour le moment il n'avait pas de forces à leur opposer. Il convoqua une diète le 23 mai; et en même temps il prit des mesures afin d'être à même de tenir tête aux insurgés, s'ils refusaient de déposer les armes; il autorisa la commission du gouvernement établie à Innsbruck à faire des emprunts, à engager divers biens et à fondre son argenterie si cela devenait nécessaire.

Tel était l'état des choses, lorsque l'envoyé de l'archevêque de Salzbourg vint réclamer pour son maître l'assistance de l'archiduc. Il eut soin de représenter à ce prince que son propre intérêt était en jeu, parce que les rebelles de Salzbourg députaient messagers sur messagers aux mineurs du Tyrol, pour les presser de se réunir à eux et d'assurer de la sorte le triomphe de la cause populaire. L'archiduc envoya des négociateurs à Salzbourg, ainsi que nous le disions au chapitre précédent.

Mais en même temps, un exploit des Rustauds donna

un nouvel aliment à l'insolence des insurgés du diocèse. Sigismond de Dietrichstein, gouverneur de la Styrie, s'était porté, avec un corps de troupes, vers Schladming pour occuper cette ville, voisine de la frontière, et empêcher qu'elle ne se rendît aux rebelles; la première attaque de Dietrichstein ayant été repoussée, il revint avec des renforts; Schladming ouvrit alors ses portes, et Sigismond en prit possession[1]. Mais un corps de Rustauds du pays de Salzbourg se trouvait près de là, à Radstadt, sous le commandement d'un certain Michel Gruber. — Les artisans firent savoir à cet homme qu'ils lui ouvriraient leurs portes, s'il se présentait au point du jour, et qu'alors on se débarrasserait aisément de la troupe autrichienne. — Le complot réussit, les paysans tombèrent à l'improviste sur le corps d'armée de Dietrichstein; — renforcés encore par une partie des lansquenets, qui firent cause commune avec eux, ils massacrèrent en peu d'instants 3,000 hommes qu'ils trouvèrent endormis, s'emparèrent de l'artillerie ennemie, firent un énorme butin, et condamnèrent à la peine capitale une cinquantaine de gentilshommes des premières familles de la Styrie et de la Carinthie, qui faisaient partie de l'expédition.

Dietrichstein s'était rendu aux lansquenets, au moment de leur rebellion; — il fut sauvé, grâce à cette circonstance; ces hommes qui venaient de le

[1] Sartorius, p. 280 et seq[s].

trahir exigèrent qu'on respectât sa vie et prirent sa défense.

Une partie de la troupe avait échappé à la destruction; Nicolas de Salm parvint à rassembler ces débris et reçut divers renforts. — Bientôt après, l'archiduc réussit à calmer les états héréditaires de la maison d'Autriche; en faisant droit aux plaintes qui lui parurent fondées, en réunissant les forces précédemment disseminées dans les cinq duchés, de manière à pouvoir agir avec énergie en cas de nécessité, en accordant enfin une amnistie, dont furent exceptés toutefois les principaux coupables.

Ceux-ci se réfugièrent dans le pays de Salzbourg. L'archevêque était toujours assiégé dans son château, depuis l'issue malheureuse de l'expédition de Dietrichstein.

Cependant, les affaires du Tyrol prenaient une meilleure tournure. La diète tenue le dimanche de la Trinité régla ce qui était relatif aux plaintes générales, et l'on décida qu'une nouvelle assemblée se réunirait à Botzen à la Saint-Michel pour examiner les griefs particuliers. L'archiduc accorda aux Tyroliens des franchises nouvelles et très-étendues, relatives au commerce, à la chasse, à la pêche, aux impôts; et il dégreva les paysans de plusieurs charges, à condition que ses sujets fidèles l'aideraient à faire rentrer dans le devoir ceux qui persisteraient dans la révolte. La vallée de l'Inn supérieur et inférieur, Innsbruck, Hall, Brixen, Clausen et Neustift, acceptèrent avec recon-

naissance les concessions de Ferdinand. Mais les autres parties du pays convoquèrent de nouveau les paysans ; et deux prédicants, institués par Geismayer, se mirent à prêcher publiquement, contre les décisions, — si favorables cependant, — de la diète. Les désordres, le pillage des églises, des couvents et des châteaux recommencèrent, plusieurs des employés du gouvernement furent assassinés ou brûlés vifs ; des bandes armées parcouraient jour et nuit le midi du Tyrol ; elles finirent par se réunir pour bombarder la ville de Trente. L'archiduc ordonna une levée de 16,000 hommes. Freundsberg, qui était revenu d'Italie peu de temps auparavant, battit les rebelles en plusieurs rencontres et en fit un massacre épouvantable ; on estime le nombre de leurs morts à plus de 9,000[1].

La dissolution se mit dans les rangs de ceux qui restaient. On s'empara des principaux chefs ; les uns furent décapités, les autres pendus, quelques-uns se réfugièrent en Lombardie ; on confisqua leurs biens.

Retournons à Salzbourg.

La position de l'archevêque était restée la même depuis que nous l'avons quitté. Les négociations entre le cardinal, les insurgés, les ducs de Bavière et l'archiduc d'Autriche, duraient depuis deux mois sans

[1] Herold bei Monc. Anzeiger fur kinder der deutschen Vorzeit 1839. 2ter quartalschrift. 154.
Studien und Skizzen, p. 365.

mener à rien. Les défiances réciproques des puissances médiatricés, — qui toutes deux avaient en vue leurs avantages particuliers, bien plus que les intérêts du cardinal, — empêchaient qu'on ne parvînt à s'entendre. D'un autre côté, les meneurs des rebelles, qui alors encore comptaient sur l'appui du Tyrol et de la Suisse, suscitaient à dessein des embarras pour faire traîner les choses en longueur.

Le docteur Ribeisen, — l'envoyé du prélat, — ne restait pas oisif pendant ces pourparlers; — il continuait à agir dans l'intérêt de son seigneur, il démasquait les instigateurs de l'insurrection de Salzbourg, il faisait connaître les mensonges et les calomnies odieuses auxquels ils avaient eu recours pour soulever le pays contre le cardinal. Le chancelier bavarois, Léonard Eck, qui le soutenait de tout son crédit, fit comprendre enfin à ses maîtres qu'une intervention armée et énergique serait le moyen le plus sûr d'empêcher l'insurrection de pénétrer en Bavière, et l'agrandissement de la maison d'Autriche. Eck travailla la ligue de Souabe dans le même sens, et son avis prévalut. Ainsi que nous le disions au quatrième chapitre, la ligue chargea, au mois d'août, le duc Louis de Bavière et George Freundsberg, de marcher au secours du pays de Salzbourg et d'y remettre les rebelles à la raison. L'archiduc Ferdinand essaya de protester encore contre cette détermination qui dérangeait ses projets; on ne l'écouta pas.

Le duc et son collègue arrivèrent dans le diocèse à

la tête de 8 à 9,000 hommes. Après quelques escarmouches, les insurgés firent demander à Louis de les admettre à traiter. Le duc accueillit leurs ouvertures et reçut les députés dans son camp. On fut très-promptement d'accord.

Mais au lieu d'agir avec sévérité comme dans le reste de l'Allemagne, on donna amnistie pleine et entière aux rebelles; les seuls étrangers qui avaient pris part au massacre de Schladming,[1] devaient en être exceptés, si on les trouvait dans le pays.

Le docteur Ribeisen, le docteur Rems et le chancelier Eck, s'étaient prononcés avec énergie contre cette dangereuse mansuétude. Ce dernier avait annoncé que l'impunité dans un cas semblable ne pouvait manquer d'engendrer de nouvelles révoltes. On ne tint pas compte de ses conseils. Quant aux points en litige entre l'archevêque et ses vassaux, on convint de les soumettre à des arbitres. Les écrivains protestants ne manquent pas d'attribuer ce traité, si favorable aux insurgés, au seul Freundsberg, auquel ils décernent, à ce propos, les éloges les plus outrés. Ils comparent cette douceur à la manière d'agir du catholique Truchsess, et ils tracent entre les deux capitaines un parallèle qui est tout en l'honneur du premier.

Au reste, les résultats prouvèrent bientôt à quel point le système suivi dans le diocèse de Salzbourg

[1] Nicolas de Salm attaqua cette ville par ordre de l'archiduc, et la réduisit en cendres.

avait été défavorable. Les tristes prévisions du chancelier Eck ne tardèrent pas à se réaliser. La rébellion, étouffée pour un moment, éclata avec un redoublement de fureur au bout de peu de mois, et ne finit que lorsque l'on eut recours aux mesures rigoureuses qui avaient réussi ailleurs.

Les terroristes se remirent en mouvement, recommencèrent à colporter leurs calomnies et firent usage surtout des prétendus aveux du juge Gold qui présentaient la conduite du cardinal sous le jour le plus faux et le plus odieux. Ils eurent un prompt succès. Les conciliabules secrets recommencèrent, les paysans se réunirent à Altmarkt, près de Radstadt, forcèrent, par d'épouvantables menaces, à rentrer dans la confédération ceux qui voulaient demeurer tranquilles, se donnèrent des capitaines et envoyèrent de tous côtés des émissaires chargés d'exciter le peuple à prendre les armes et à détruire le royaume de l'antéchrist. — Ils refusèrent en outre de payer à l'archevêque les 14,000 florins qu'ils s'étaient engagés à lui remettre pour le couvrir des frais de la guerre, se formèrent en diète à Taxenbach, forcèrent à la retraite Weigel de Thurm qui était entré dans le Pinzgau pour y rétablir l'ordre, et déclarèrent d'un ton menaçant que dès que les arbres verdiraient ils se feraient justice et anéantiraient en tous lieux les seigneurs.

Les envoyés de la ligue de Souabe et du duc Louis de Bavière reconnurent que l'archevêque n'avait donné aucune occasion à ces désordres; il fut même reçu

membre de la ligue, afin d'avoir droit à une protection plus efficace.

Geismayer, de son côté, profita de ces circonstances pour rallumer le feu. Il se rendit durant l'hiver, de 1525 à 1526, à Zurich, à Lucerne et à Coire. Il eut dans cette dernière ville des conférences avec un envoyé français. Le royaume très-chrétien suivait alors déjà, d'accord avec Venise, la déplorable politique qui consistait à favoriser l'hérésie au dehors, sous le prétexte d'abaisser la maison d'Autriche. La France et la république vénitienne espéraient réussir à s'emparer du Milanais, en suscitant de nouveaux troubles dans le diocèse de Salzbourg et dans le Tyrol. Vers le commencement du printemps, Geismayer s'établit à Taufers, sur la frontière de ces pays, et chercha à se faire ouvrir par trahison les portes de Glurns et de Churburg, afin de s'emparer de l'artillerie qui était dans ces deux places. Il annonçait qu'en avançant vers le cœur de la province il trouverait partout de nombreux amis « et qu'il saurait récompenser, selon leurs mérites, les nobles, les villes et en général ceux qui avaient avancé de l'argent au gouvernement pour agir contre le peuple ».

A la même époque, il fit imprimer et répandre à profusion un appel dans lequel il exposait ses plans, qu'il croyait propres à électriser les masses et à les soulever comme un seul homme. — Cette pièce fort curieuse, étale avec le plus parfait cynisme les projets des révolutionnaires du temps, et, à la teinte

mystique près, on pourrait la croire sortie de l'officine de nos rouges.

Elle déclare d'abord qu'il faut anéantir les impies (on sait quels sont les impies au point de vue des misérables de cette espèce); puis elle ordonne de détruire les forts, les châteaux et les murailles des villes, — parce qu'à l'avenir il n'y aura plus que des villages, « afin que les distinctions de rang et les supériorités de naissance, de fortune, d'éducation et d'intelligence disparaissent à jamais, et que l'égalité la plus parfaite règne partout. » — Il ne sera plus permis de dire la messe, — ajoute le manifeste, — les images, les chapelles et les autres abominations de la superstition seront abolies en tous lieux. — Chaque commune choisira annuellement ses juges, qui siégeront tous les lundis et qui jamais ne laisseront une affaire en suspens plus de quinze jours. — Un gouvernement central sera élu par tous les habitants du pays et siégera à Brixen, où on établira aussi une université; — trois hommes, instruits de la pure parole de Dieu, et membres de ladite université, seront les conseillers du gouvernement. — Les couvents seront convertis en hôpitaux, en écoles ou en institutions de bienfaisance.

L'auteur fait ensuite connaître ses vues pour la réduction des impôts, pour l'amélioration de l'agriculture et de la race bovine, pour la plantation de la vigne, du blé, du safran, etc., pour l'exploitation des mines et la construction des ponts, des gués et des

chaussées, et pour le commerce, de manière à ce que chacun ait toutes choses en abondance à bas prix, et que l'on trouve le paradis sur la terre. — Ce hochepot extravagant, entremêlé de phrases pastorales, est tout à fait dans le goût de la religion qui avait pris pour symbole des bœufs aux cornes dorées et des rameaux fleuris. Nos régénérateurs français de février 1848 n'ont été que de misérables plagiaires.

Geismayer, après avoir lancé son œuvre dans le Tyrol, où il n'eut pas cependant les prompts succès qu'il avait espérés, se rendit auprès des insurgés du pays de Salzbourg, avec ses amis et tout ce qu'il avait pu grouper autour de lui. Il avait chargé quelques affidés de gagner les paysans suisses, de soulever l'Allgau, d'attiser le feu en Tyrol, et il comptait sur la coopération d'Ulric de Wurtemberg, qui nourrissait toujours l'espoir d'être remis en possession de son duché par une insurrection des campagnes. Les rebelles du pays de Salzbourg saluèrent Geismayer, dès son arrivée, en qualité de chef suprême. Il avait sous lui, comme capitaines inférieurs, Maier, Paessler, et quelques autres scélérats dont les noms se sont perdus; il commença ses opérations par le siège de Radstadt, que défendait le comte de Schernberg et à laquelle il livra en vain trois assauts successifs. En attendant, d'autres hordes pillaient et incendiaient les châteaux de la contrée. La ligue de Souabe prit des mesures énergiques dès le 2 mai. Elle ordonna à tous ses membres de mettre en mouvement le tiers de leurs

contingents. Ses troupes marchèrent au secours de l'archevêque, et après une série de combats partiels, le Pinzgau se soumit et déposa les armes; chaque insurgé paya huit florins d'amende[1]. Les vainqueurs se dirigèrent alors rapidement vers Radstadt, et le comte Nicolas de Salm s'en approcha du côté de Maindling. Geismayer, redoutant un combat qui semblait inévitable, ordonna qu'on allumât les feux dans son camp pour faire croire à sa présence, et s'éloigna sans bruit[2] avec sa troupe et son butin. Il prit le chemin de la vallée de la Puster, — abandonnant aux justes vengeances de la ligue de Souabe les insurgés du pays de Salzbourg après avoir contribué puissamment à leur nouvelle rebellion. Freundsberg le poursuivit avec 3,000 hommes, l'atteignit à Bruneken, lui livra bataille, le défit et massacra presque toute sa horde. Geismayer et le petit nombre d'hommes qui lui restaient se réfugièrent dans les états vénitiens[3].

Immédiatement après la levée du siège de Rad-

[1] Zimmermann, t. III, p. 899.

[2] C'était durant la nuit de la fête de saint Pierre et de saint Paul.

[3] La république fit une pension de 400 ducats à ce scélérat brouillon et impie, et comme il avait énormément volé, il mena à Padoue, le train d'un prince ou d'un cardinal. Vers la fin de l'année 1527, il demanda à la seigneurie quelques troupes, afin de pénétrer dans le Tyrol du côté de Trente, et de soulever une fois encore le pays. Plus tard, il fit des levées dans les Grisons, lorsque les Etats protestants se liguèrent avec la Suisse et Venise contre l'empereur. Geismayer finit par être assassiné à Padoue. (Sartorius, p. 286.) Zimmermann (t. III, p. 900), en racontant la mort de ce misérable apostat, traître à son Dieu, à son prince et à son pays, pillard, voleur et meurtrier, le qualifie de *prudent*, *brave* et PIEUX !!

stadt, le pays de Salzbourg se soumit. Cette fois-ci on montra une sévérité juste et nécessaire; la révolte demeura bien et duement écrasée. Les principaux meneurs, condamnés à mort, furent tous exécutés, le seul Paeszler se tint encore pendant quelque temps dans la montagne; mais sa tête ayant été mise à prix pour 200 ducats, la somme tenta Luc Wyser, très-ardent évangélique de ses amis, qui le livra.

Ainsi finit en 1526 la guerre du diocèse de Salzbourg, elle avait détruit, pour longtemps, l'ancienne prospérité du pays; tout était pillé, abîmé; les caisses étaient vides et ici, comme ailleurs, les fruits du nouvel Evangile furent la ruine générale, la démoralisation, le meurtre, l'incendie et la plus profonde misère[1].

[1] Sartorius, loc. cit.
Studien und Skizzen, p. 288.

LIVRE VIII.

INSURRECTION EN HESSE, EN THURINGE ET EN SAXE.

CHAPITRE PREMIER.

Débuts de Thomas Munzer.

L'insurrection en Hesse, à Fulda, en Thuringe et en Saxe, commença et finit plutôt que les différents épisodes de la guerre des paysans dont nous avons parlé jusqu'à présent. Mais nous avons crû devoir traiter séparément ce sujet; il forme un tableau à part dans le soulèvement, et son caractère diffère de celui des faits accomplis en d'autres lieux. Dans les pays dont il a été question jusqu'à présent, les enseignements de Luther ont été la cause prochaine de la révolte, et les rebelles en appelaient au jugement et à l'autorité du docteur Martin; en Thuringe, au contraire, le chef du parti révolutionnaire se posa en prophète pour son propre compte, tout en partant du principe de *Liberté chrétienne* et du droit *d'interprétation privée* que Luther avait proclamés le premier. Il admit le *principe* et le *droit*, en tira des conséquences avec une inflexible logique et se déclara ouvertement contre le prétendu réformateur qui, oubliant son

point de départ, avait maintenant la prétention d'ériger à Wittenberg sa papauté extra-ecclésiastique[1].

Cet homme, Thomas Munzer, était né à Stollberg, près de la chaîne du Harz.

Il avait fini ses études de fort bonne heure. Très jeune encore (1513), il enseigna lui-même, d'abord à Achersleben, puis à Halle. On assure que dès-lors il forma, avec quelques jeunes gens et contre l'archevèque Ernest de Magdebourg, une ligue secrète dans le but de *réformer la chrétienté.* On n'a d'ailleurs aucun détail sur cette association[2].

Plus tard, Munzer passa à l'université de Wittenberg, y prit le grade de docteur et se livra avec passion à la lecture des saintes Ecritures. Devenu prêtre et chapelain d'un couvent de femmes à Halle, quoiqu'il eût donné dans toutes les idées nouvelles, il se plongea dans le mysticisme et dans l'étude des prophètes et de l'Apocalypse, qu'il expliquait en en tirant les conclusions les plus extravagantes.

Thomas fut nommé prédicant évangélique de Zwickau en 1520. Ses sermons attirèrent et fanatisèrent la foule. Il commença dès lors à émettre des propositions plus avancées que celles de Luther et à déclarer qu'il ne se croyait pas obligé de rester dans les limites posées aux innovations par le prétendu réformateur. Il affirmait que l'abolition de la papauté, des indul-

[1] V. Studien und Skizzen, p. 335.
[2] Sartorius, p. 298.

gences, du Purgatoire, des messes et « *d'autres abus semblables* » ne constituait qu'une demi-réforme; — il parlait de la nécessité de fonder une *pure Eglise*, composée des seuls véritables enfants de Dieu, et conduite directement par le Saint-Esprit. D'après lui « Luther était un homme incapable, un misérable Sybarite, qui faisait asseoir la chair sur le duvet, et qui laissait croupir le peuple dans ses vieux péchés en lui enseignant l'inutilité des œuvres et en lui prêchant une foi morte, plus contraire à l'Evangile que les enseignements des papistes. » Dieu, — disait-il encore, — Dieu donne le Saint-Esprit et se révèle mystérieusement à ceux qui crucifient la chair et qui s'arrachent au monde extérieur pour s'entretenir avec lui. »

Si l'on veut se rendre un compte exact des attitudes dissemblables de Luther et de Munzer, il faut ne point oublier, que, — par la force même des choses, — la réforme s'est trouvée placée, dès son début, entre trois fausses voies dans lesquelles elle est condamnée à se mouvoir fatalement et qu'elle ne franchira jamais. Ces fausses voies sont : — la prétendue orthodoxie protestante, — le rationalisme, — enfin le faux mysticisme. — Tous les disciples de la réforme, depuis Luther jusqu'à nos temps, ont été balottés dans ce même cercle vicieux, sans trouver nulle part d'issue ou de point d'appui.

Arrêtons-nous d'abord un moment à ce que les protestants nomment *Orthodoxie*. Luther s'était sé-

paré de l'Eglise en établissant son fameux principe de la *liberté chrétienne* et en admettant une série d'erreurs qui découlaient toutes, plus ou moins directement, de sa doctrine touchant la foi sanctifiante et l'inutilité des œuvres; cependant il tenait avec une inconcevable énergie à certains dogmes catholiques et il disait résolument anathème aux novateurs qui voulaient les rejeter, ou qui s'avisaient d'user de leur *liberté chrétienne* pour expliquer l'évangile autrement que lui. — Il en appelait, pour le maintien de ces dogmes, et de son interprétation des écritures, à l'enseignement de l'antique Eglise, ce qui dans sa bouche était parfaitement absurde. — On forma postérieurement une sorte de symbole, de ces débris de la tradition conservés par le docteur Martin. Ce symbole, cette expression de la prétendue orthodoxie protestante, n'est donc évidemment qu'une œuvre humaine, et on ne peut, sans manquer de sens et de logique, lui attribuer le genre et le degré d'autorité que le catholique reconnaît à l'Eglise perpétuellement assistée du Saint-Esprit. En d'autres termes, la soi-disant Orthodoxie protestante est une simple caricature de l'orthodoxie véritable, car elle manque du dogme de l'infaillibilité de l'Eglise, lequel est sa base fondamentale, la condition *sine qua non* de son existence. — Mais, d'une autre part, le protestantisme, — dès qu'il abandonne cette fausse Orthodoxie, si contraire à son essence et à son origine, pour se fonder sur la bible seule, — tombe, soit :

Dans le Rationalisme, en chargeant la raison humaine d'interprèter l'Ecriture sainte, soit :

Dans le Pseudo-mysticisme, en admettant une inspiration divine directe pour chaque individu.

Il est clair comme le jour, il est de la dernière évidence, qu'il n'y a pas de quatrième issue pour l'hérésie protestante; elle ne peut sortir des trois fausses routes que nous venons d'indiquer qu'en accomplissant un suicide, en rentrant dans l'Eglise, une, sainte, catholique, apostolique et romaine, fondée par Jésus-Christ et perpétuellement assistée de son esprit, ou en tombant dans l'athéisme[1].

Luther se complaisait, dans *son* orthodoxie, tout en se permettant parfois quelques petites pointes du côté du rationalisme et du mysticisme, lorsque les circonstances l'exigeaient. Mais il ne se rendait pas un compte bien net de l'incohérence de sa conduite et des contradictions dans lesquelles il tombait.

Munzer fut plus logique, tout en étant pour le moins aussi éloigné de la vérité. Il se plaça sur le terrain du faux mysticisme et ne fut pas effrayé de ses conséquences dernières, quelque terribles qu'elles fussent. D'après lui, Dieu ne se révèle aux hommes, ni par l'Eglise, ni par la prédication, ni par la bible, mais im-

[1] Le lecteur trouvera le développement plus complet des vérités que nous indiquons simplement ici, dans l'admirable chapitre que l'auteur de *Studien und Skizzen* a consacré à la guerre des Rustauds en Thuringe.

médiatement, par son Saint-Esprit, qui parle directement à l'esprit de ses élus. « Tous les prêtres et tous les prédicateurs, disait-il, ne prêchent que la lettre morte; les lectures et les sermons sont inutiles, si celui à qui on les adresse n'a d'abord entendu la voix du Christ dans son cœur, s'il n'a reçu la parole vivante qui passe sans aucun milieu de la bouche divine au fond de l'âme humaine. — Mais on n'arrive à cette union intime avec Dieu et à la vraie foi, que par de terribles douleurs intérieures et par le désespoir.... quiconque croit facilement est léger de cœur .... Dieu nous donne la foi et entre en communication avec nous par des visions et des songes; il les envoie à ses bien aimés, lorsqu'ils sont au comble de l'affliction, et quand ils se sont rendus aptes à recevoir ces communications surnaturelles par l'ascétisme qui purifie le corps et l'âme; car l'homme animal est incapable d'entendre ce que Dieu lui dit. »

La nécessité du procès ascétique admise par Munzer le porta naturellement à rejeter le principe fondamental de la doctrine de Luther, à savoir : l'inutilité des œuvres et la justification par la foi seule. Munzer s'entendait avec Luther pour haïr l'Eglise, pour rejeter l'autorité divine de ses pasteurs; mais du reste, il exprimait crûment l'horreur que lui inspirait *l'Evangile de Wittemberg*. « La foi de ceux qui déclarent les œuvres inutiles, ne vaut rien, — écrivait-il, — on trouve très agréable d'arriver à la béatitude éternelle, facilement, et sans la moindre

peine.... Mais c'est une erreur immense, sotte et grossière. Beaucoup de gens mènent une vie infâme, et font de l'Evangile le couvercle de leurs abominations; ils parlent d'un Christ doux comme le miel, qui a souffert pour eux et qui leur accorde ses bienfaits, en les dispensant de se donner aucun mal, de renoncer à quoique ce soit, de faire la moindre des choses, ... c'est infiniment commode, mais ceux qui prêchent cette doctrine, sont des pourceaux engraissés..... »

Munzer découvrait admirablement les côtés faibles et vulnérables de la doctrine de son rival; toutefois il y avait dans la sienne des erreurs également grandes et funestes. — Son mépris pour la révélation extérieure le fit tomber dans les divagations les plus étranges : touchant les sacrements, qui n'étaient pour lui que des signes fort peu respectables, — et relativement à l'ordre social et à la soumission que les chrétiens doivent aux autorités publiques. Il nia d'abord qu'on dût baptiser les enfants. « Le Christ, les apôtres et l'Eglise primitive n'ont pas baptisé d'enfants, — disait-il, — on a fait de l'admission des chrétiens dans l'Eglise une véritable comédie de singes. » — Il perdit aussi la foi en la présence réelle de notre Seigneur dans le plus auguste des mystères. A ses yeux, la communion était une cérémonie propre à reveiller le souvenir du Christ et à faire désirer avec ardeur, aux élus, sa présence sensible et permanente dans leurs âmes. — D'après cette manière de voir, il introduisit une foule de chan-

gements et d'innovations dans la célébration de la messe, il établit le premier l'usage de la dire en allemand, il fit chanter les paroles de la consécration, donna la communion sous les deux espèces, et lut indifféremment les épitres et l'Evangile, ou toute autre partie de la bible, qui servait ensuite de texte à ses sermons. Tout cela plaisait infiniment à un peuple avide de nouveautés. On accourait à Zwickau, des villes voisines de la Saxe et de la Thuringe, pour entendre prêcher Munzer, d'autant plus qu'il commençait à entremêler ses sermons d'attaques violentes contre les autorités en les qualifiant d'usurpatrices.

Il prétendait prouver — par la bible, — que l'égalité la plus parfaite, sous tous les rapports, devait régner sur la terre, et qu'elle était incompatible avec l'existence d'une autorité quelconque.

Il faut, disait-il, que maintenant s'accomplisse ce qui est écrit dans l'Evangile de Saint-Luc (1. 12) : « que les grands soient renversés de leurs trônes et les petits élevés. » — De semblables discours excitaient les appetits de la populace et faisaient de dévoués séïdes à Munzer. Les gens qu'il exaltait et dont il montait l'imagination, venaient lui raconter leurs rêves, et Munzer les commentait, les faisait considérer comme des révélations divines et fanatisait de plus en plus la multitude.

On vit alors se former à Zwickau, parmi ses partisans, une secte de gens qui se prétendaient inspirés, prophètes du Très-Haut, en rapport direct avec le

ciel, chargés de régénérer le monde et d'annoncer le triomphe des justes et l'avénement de Jésus-Christ[1].

Nicolas Storch, fabricant de drap, était le chef de cette secte. Par une sacrilége parodie, il s'était entouré de douze apôtres et de 70 disciples, à l'imitation de Notre-Seigneur ; on remarquait dans leur nombre le fanatique Marx Thomæ, et Marx Stubner, l'énergumène d'Elsterberg. A la suite de quelques discours incendiaires, qui avaient occasionné du tumulte dans la ville, les magistrats de Zwickau interdirent à ces fous la prédication et les réunions publiques. Mais comme ils refusaient d'obéir, l'autorité locale se vit dans la nécessité d'emprisonner les plus furieux et les plus récalcitrants. Luther, — qui exécrait déjà Munzer parce qu'il lui contestait son omnipotence et son infaillibilité en matière d'innovations, — témoigna cependant du mécontentement de la mesure prise par les magistrats de Zwickau, parce qu'alors il pouvait redouter encore pour lui-même les entraves mises par l'autorité temporelle à l'extension du nouvel Evangile. — Quelques députés choisis parmi les disciples de Munzer se rendirent à ce propos à Wittenberg, et firent adopter une partie des vues de leur maître à Mélanchton et à Carlostadt; mais ils ne parvinrent pas à s'entendre avec Luther, qui revenait précisément alors de la Wartbourg. Il est vrai que de son côté le

[1] Sleidan. III. 53.

docteur Martin ne réussit pas davantage à leur faire partager ses propres idées [1].

Quoiqu'il en soit, les partisans de Storch renoncèrent alors à faire de Zwickau le centre de leurs opérations; plusieurs d'entre eux se rendirent en Bohême avec Munzer, qui résolut de chercher à se recruter des adhérents parmi les Hussites.

[1] Studien und Skizzen, 338 et seq°.

CHAPITRE II.

Pérégrinations de Munzer et son arrivée à Mulhausen.

Les événements dont nous avons rendu compte en terminant notre précédent chapitre se passaient à la fin de l'année 1521. Munzer avait eu le loisir de mûrir les idées et les projets que nous l'avons vu former dès sa quinzième année. Plein de haine pour la noblesse et le clergé, exécrant les autorités spirituelles et temporelles, croyant dans son absurde fanatisme, que toute supériorité sociale, que toute inégalité dans la distribution des biens de ce monde, étaient contraires à l'esprit de l'Evangile et opposées au véritable enseignement chrétien, il voulait établir un ordre nouveau sur la terre, et il était prêt à faire couler des torrents de sang et de larmes, à briser tout ce qui s'opposait à ses chimériques projets, pour en hâter l'exécution. Ce n'était pas un rôle qu'il jouait; à force de s'exalter, à force d'y penser et de tendre vers ce seul point les facultés de son esprit et de son imagination, ces dangereuses extravagances avaient tourné en lui à l'état de monomanie; Munzer se considérait comme chargé de régénérer le monde en vertu d'un décret spécial de la Providence.

Arrivé à Prague, il annonça sa présence par une affiche rédigée en allemand et en latin, et dans la-

quelle il se déclarait « prêt à emboucher la trompette de Jean Huss, l'excellent athlète du Christ ». — En effet, il ne tarda pas à prêcher. Ses sermons, qui nous ont été conservés en partie par les chroniqueurs contemporains, se distinguaient par la violence des sorties dirigées contre le clergé et l'Eglise. « Les prêtres, s'écriait-il, sont maudits de Dieu, parce qu'ils trompent son peuple; le Seigneur va déverser sur eux les trésors de sa fureur, pour les punir d'avoir élevé un mur d'airain entre l'homme et la liberté. Il écrasera de sa foudre les falsificateurs de son Evangile..... L'Eglise de Dieu n'existe plus, et sa ruine est tellement complète que la chrétienté n'a plus même le sentiment des ténèbres égyptiennes qui l'enveloppent.... Cette église était restée pure et virginale jusqu'à la mort des disciples immédiats des apôtres, mais à partir de ce temps, elle a commencé à être souillée par les abominables prêtres qui mériteraient d'être coupés en deux et déchirés en morceaux par les hommes et les anges.... Mais réjouissez-vous, vos campagnes blanchissent,..... je suis loué par le père de famille céleste, et j'aiguise ma faucille pour récolter la moisson. Mes lèvres vous feront connaître les plus hautes vérités et elles maudiront les impies qui doivent être anéantis dans vos contrées, ô frères chéris de la Bohême. Agissez; jetez l'épouvante dans les cœurs de vos diseurs de messes. Je vous annonce une grande gloire et un grand honneur. La nouvelle église apostolique va naître chez vous, et d'ici elle se répandra dans le

monde entier.... Si mes paroles ne sont pas des paroles de vie et de vérité, je consens à porter toutes les douleurs de la mort temporelle et de la mort éternelle »[1].

Toutefois, malgré cette sauvage éloquence, Munzer n'eût aucun succès à Prague et ne parvint pas à s'y faire d'adhérents; il quitta le pays, mais sans perdre courage et sans renoncer à aucun de ses projets. Il resta pendant quelque temps, errant de ville en ville, en qualité de prédicateur ambulant. On le retrouve vers la fin de 1522 à Altstedt, bourg voisin des frontières du duc George de Saxe, y ayant organisé le service divin en langue vulgaire, et remuant par sa parole démagogique les populations des villes et des campagnes des environs. Des disciples commençaient à se former d'après ses leçons; dans leur nombre se trouvaient les trois prêtres apostats, Simon Haferitz, Martin Reinhard et Melchior Rink, qui contribuèrent tous à attiser et à étendre la rebellion. Munzer, voyant le terrain ainsi disposé, crut que le moment d'agir était venu. Il pensait alors pouvoir employer les princes à l'extension de la nouvelle doctrine et les poussait à la destruction du clergé. Plein de cette idée, il eut recours d'abord à l'électeur de Saxe, Frédéric, et à son frère, le duc Jean : Il leur adressa plusieurs lettres, pour les engager « à mettre résolument la main à la cause de l'Évangile et à fermer les oreilles aux

[1] Munzers Prager Ankündigung bey Strobel, p. 19 à 39.

discours des prêtres hypocrites : » — il les exhortait « à ne pas laisser se rouiller dans son fourreau l'épée que le Seigneur leur avait remis » et leur démontrait, en entassant des citations tirées de la bible, qu'il était de leur devoir d'anéantir et d'égorger ceux qu'il nommait « les ennemis du seigneur et les idolâtres ».

Toutefois, les épitres de l'hérésiarque n'eurent aucun des résultats qu'il en avait espérés, elles restèrent sans réponse. Dès lors, il ne compta plus que sur le peuple. Il organisa à Altstedt une société secrète, dont les membres s'engageaient par un serment solonnel à travailler à l'établissement du nouveau règne de Dieu. Ils adoptèrent déjà, comme devise, les mots magiques de *liberté* et *égalité fraternelle*, dont les démagogues des temps modernes devaient faire à leur tour de si étranges applications. — Il ressort des aveux postérieurs de Munzer que, pour exécuter le plan conçu, on devait détruire et renverser tout ce qui avait contribué à maintenir le peuple dans la misère et l'abrutissement, et convier toutes les nations à s'armer et à former une sainte ligue pour établir sur la terre la liberté et l'égalité rêvées par Munzer. Les princes et les seigneurs seraient *fraternellement* exhortés à devenir membres de l'association, et massacrés sans miséricorde en cas de refus. — Il était décidé qu'après la victoire, tous les biens et tous les travaux seraient possédés et faits en commun. *Omnia simul communia*, disaient les adeptes; dans le monde

régénéré, on ne devait plus connaître la signification des mots *mien* et *tien*.

Munzer, après avoir organisé la société d'Altstedt, envoya de discrets messagers dans différentes parties de l'Allemagne, afin d'y travailler dans le même sens, et de soulever les populations.

Il continua aussi à prêcher ; il attacha à sa personne un imprimeur, afin de répandre, dans le public, une foule de petits traités destinés à exciter les passions des masses.

Dans ses sermons et dans ses écrits, — plus politiques que religieux, — il parlait sans cesse du prochain avénement d'un temps heureux, de l'accomplissement de toutes les prophéties, d'un sacerdoce nouveau embrassant la race humaine entière, et de la destruction des tyrans, des castes privilégiées et de la hiérarchie civile et ecclésiastique. Il ajoutait que chacun était tenu en conscience d'agir avec énergie pour hâter l'arrivée de cette époque fortunée.

L'effet de ces discours était toujours le même, Thomas exerçait une influence sans bornes sur ses auditeurs. Ainsi, il tonna un jour du haut de sa chaire contre le culte des images, qu'il qualifiait de grossière idolâtrie et d'outrage fait à la majesté divine. — Or, il y avait à Mellerbach, dans le voisinage d'Altstedt, un sanctuaire vénéré de Marie; des grâces nombreuses y avaient été obtenues, et un grand concours de pèlerins le visitait. Le peuple, — excité par le sermon, — alla tumultueusement briser l'image de la Vierge et

dans l'espoir de le ramener entièrement à sa manière de voir, mais Munzer avait toujours répondu qu'il ne consentirait pas à des réunions à huis-clos, et que si l'on discutait, il fallait que ce fut avec une publicité telle que l'humanité entière pût en être témoin ; — parce que, disait-il, le Saint-Esprit réside ailleurs que dans les écoles, et qu'un jugement prononcé uniquement par des savants et des théologiens serait sans aucune valeur [1].

Luther éclata, à l'occasion des démêlés de Munzer avec les princes de Saxe. Il adressa à Frédéric et à Jean une lettre qu'il fit imprimer et par laquelle il les sommait de prévenir l'insurrection et d'ordonner aux faux prophètes de se tenir tranquilles ou de sortir du pays « car, ajoutait-il, Satan agit au moyen de ces esprits égarés » [2].

Les deux princes reçurent, outre l'épître de Luther, un écrit du duc George de Saxe, déclarant, que s'ils ne prenaient des mesures énergiques « il agirait lui-même de façon à mettre les soi-disants Evangéliques hors d'état de faire le mal ».

Cependant Frédéric et Jean se bornèrent à citer Munzer à comparaître en leur présence au château de Weimar, le 1er aout 1524. Il y vint et fut accusé de fomenter des troubles et d'exciter les peuples à la ré-

1 Munzer. — Ausgedrückte Entblœssung des falschen Glaubens.

2 Il ne faut point oublier ici que Luther dans son écrit intitulé : *Adversus falso nominatum ordinem episcoporum*, avait excité lui-même l'insurrection, au moins aussi énergiquement que Munzer.

volte. L'hérésiarque se défendit en se posant en apôtre persécuté pour l'Evangile, et en entassant de la façon la plus incohérente les citations bibliques. Elles produisirent leur effet accoutumé sur le faible cerveau de l'électeur Frédéric, et, — malgré le conseil du docteur Martin, son oracle, — il fut d'avis de laisser à Dieu le jugement de l'affaire et de ne point s'en mêler ; quant au duc Jean et à ses conseillers, ils déclarèrent à Munzer qu'ils le chasseraient du pays, s'il ne se tenait tranquille.

Le novateur s'en revint à Altstedt ; mais alors le duc George de Saxe exécuta sa menace et demanda son extradition en termes formels ; Munzer avait écrit aux habitants de Sangerhausen, ville dépendante de George, pour les engager à prendre les armes en faveur de l'*Evangile*, c'est-à-dire en faveur de ses rêveries. Le duc de Weimar ordonna donc aux magistrats urbains de renvoyer leur prédicateur. Munzer, aussitôt qu'il en reçut la nouvelle, s'arma de pied en cap et réunit ses amis; mais voyant, ainsi qu'il l'écrivit postérieurement, « que les chefs et conseillers d'Altstedt avaient plus de souci de leurs devoirs de sujets que de la parole de Dieu, et qu'ils ne prenaient pas ouvertement son parti » il s'éloigna secrètement durant la nuit.

Quoiqu'il eût pu trouver un abri dans la ville voisine de Mulhausen, il se rendit à Nuremberg. C'était dans le temps où une grande fermentation commençait à régner parmi la petite bourgeoisie de cette

riche cité, et les campagnes environnantes étaient également déjà très-agitées. Dans plusieurs réunions tumultueuses, il avait été question de secouer le joug des seigneurs, et de la nécessité de prendre les armes pour jouir des douceurs de la liberté chrétienne.

Le gouvernement aristocratique de Nuremberg avait, à la vérité, prévenu l'émeute, par l'énergie de ses mesures et en faisant décapiter les deux principaux meneurs, mais les dispositions étaient toujours les mêmes, il suffisait d'une étincelle pour rallumer l'incendie.

Ce sol brûlant convenait à Munzer, il se fit bien vite des amis dans la ville. Les gens du peuple l'engageaient à monter en chaire; mais il répondit qu'il était venu pour imprimer et qu'il ne prêcherait pas.

Toutefois il ne put faire paraître qu'un seul pamphlet, dirigé contre Luther, et dans lequel il eut la gloire d'égaler le cynisme et la grossièreté triviale du réformateur d'Eisleben. Le grand conseil de Nuremberg confisqua tous les exemplaires de l'écrit sur lesquels il put mettre la main et condamna Munzer à partir dans les 24 heures.

Le pamphlet en question était intitulé : « Discours et réponse motivée, adressés à la chair dépourvue d'esprit qui vit doucement à Wittenberg et qui a complètement sali la chrétienté en volant et en expliquant l'Ecriture sainte, 1524. » —

Il était dédié « au Très-sérénissime premier né entre les princes et tout-puissant seigneur Jésus-Christ, roi aimable de tous les rois, duc courageux des fidèles, mon maître et mon protecteur, et à sa triste fiancée la chrétienté ». Au début de la pièce, Munzer, s'adressant à notre Seigneur, lui rappelle que les Pharisiens blasphémateurs l'ont nommé Belzébub, que par conséquent il ne saurait s'étonner, lui fidèle lansquenet de sa divine majesté, de la manière dont le traite l'archi-fripon de Wittemberg[1].

Les noms qu'il donne à Luther sont du genre de ceux qui fourmillent dans les écrits du docteur Martin, lorsqu'il s'adresse à ses adversaires. Il l'appelle : le plus avare et le plus retors des scribes, — le fou orgueilleux, – le savant polisson, — l'archi-polisson, — le moine impudique, — le docteur mendax, — le docteur lubrique, — le coquin flatteur de Wittemberg, — le pape de Wittemberg, — l'archi-payen, — mademoiselle Martin, — Martin la pucelle, — la chaste babylonnienne, – l'archi-diable, — l'archi-chancelier du diable, etc., etc., Luther avait mis de semblables expressions à la mode.

Lorsque Munzer en vient à dire son fait à son adversaire, il lui jette à la face les plus dures vérités. Il lui reproche de vouloir l'empêcher de faire imprimer et d'agir, de crainte d'offusquer les princes « qui cependant sont les premiers à fouler le Christ aux pieds et

[1] V. Studien und Skizzen, p. 348 et seq[s].

qui, plus que tous autres, ont mérité les châtiments d'en haut »; puis il ajoute : « Tu oublies sans doute que tu les as plus mal menés que personne, mais aujourd'hui tu penses les adoucir et réparer tes injures passées; nouveau pape, tu leur donnes des églises et des couvents, et dès-lors ils sont parfaitement contents de toi. »

Luther reprochait à Munzer de se cacher à l'heure du danger, et se vantait, à ce propos, du courage dont il avait donné lui-même des preuves en maintes occasions. « Tu parles de la position très-dangereuse que tu as affrontée à Leipsick, — lui répond Munzer, — nous prends-tu pour des aveugles ? Crois-tu que nous ayons oublié que tu t'y trouvais parfaitement à l'aise? Tes promenades hors de la ville sont connues, on sait la façon dont tu te régalais de vin vieux chez Melchior Lother. — Quant à Augsbourg, tu n'y as couru aucun péril, ton *oraculum Staupicianum* se trouvait à tes côtés, prêt à t'assister quoiqu'il arrivât. — Et si tu as été à la diète de Worms, c'est grâce à l'appui de la noblesse allemande, à laquelle tu avais enduit la gueule de miel. Elle croyait, cette brave noblesse, que grâce à tes prédications, elle entrerait en jouissance de ces mêmes couvents et chapitres que tu promets actuellement aux princes.... C'est d'après ton propre avis que tu as été fait prisonnier, et tu as feint d'en être irrité. — Quiconque ne connaîtrait pas tes fourberies, jurerait par tous les saints que tu es un fort pieux petit Martin.... Dors tranquillement, ô

viande très-chère. Je voudrais te voir rôti, — oui je voudrais que la fureur de Dieu vous fît cuire ou bouillir sur un bon grand feu toi et toute ta sequelle. Vous feriez un régal pour le diable dans votre bouillon, car votre chair est dure comme celle des ânes; ce serait un plat des plus coriaces. »

Après ce passage, qui était absolument dans le goût et dans le genre des homélies que le révérend docteur Martin adressait au Pape, aux évêques et aux cardinaux, — Munzer passe à la doctrine de son ennemi, l'accuse d'hérésie et de faire de Dieu l'auteur du mal et du péché, par une mauvaise interprétation du prophète Isaïe et par une humilité fausse et abominable : « Aveugle qui cherches à précipiter le monde dans l'aveuglement, s'écrie-t-il, tu veux rendre Dieu responsable de ce que tu es un misérable pécheur et un ver empoisonné.... Tu as égaré la chrétienté par une foi de ton invention; et à présent qu'il y a péril en la demeure, tu es incapable de l'en tirer; c'est pourquoi tu flattes hypocritement les princes. »

Les reproches étaient fondés, et d'autant plus accablants qu'ils émanaient d'un adversaire qui avait rompu avec l'Eglise aussi bien que Luther lui-même. Le docteur Martin en fut profondément blessé et prit le parti prudent qui a été suivi à son instar par la plupart des protestants, depuis trois siècles, — lorsqu'ils se sont trouvés serrés de près par des arguments péremptoires. Il considéra l'écrit de Munzer comme non avenu, n'y répondit point, n'en fit mention dans au-

cune de ses lettres, dans aucune de ses publications; tous ses partisans imitèrent sa réserve, et les magistrats de Nuremberg, ayant confisqué, ainsi que nous le disions plus haut, presque tous les exemplaires de l'écrit, il ne fit guère de sensation. Lorsqu'une autorité catholique agissait à l'égard des pamphlets de Luther, comme il agissait envers celui de Munzer, Luther criait à la violence et à la tyrannie! Ainsi, on le trouve en toutes circonstances avec deux poids et deux mesures : les uns pour lui, les seconds pour les autres!

Quand Munzer fut chassé de Nuremberg, une fermentation sourde commençait déjà à régner en Souabe, en Franconie et le long du Rhin. Exilé une fois encore, il se décida à visiter ces différentes provinces. Il allait y retrouver les adeptes de ce même Nicolas Storch avec lequel il avait entretenu d'intimes relations à Zwickau. Storch et ses adhérents avaient formé une secte nouvelle, celle des anabaptistes, qui considéraient le baptême des adultes comme le dogme fondamental du christianisme. Ils étaient infatigables pour gagner des adhérents à leur cause; ils parcouraient dans ce but les montagnes et les vallées, et se livraient aux plus rudes travaux, aux voyages les plus pénibles. Leur nombre grossit en fort peu de temps; chaque nouveau baptisé devenait un nouvel apôtre de la secte. Ils se répandirent depuis la Thuringe jusque dans les vallées de la Suisse et du Tyrol; dans leurs prédications, ils citaient tous les passages de l'ancien Testament où il est question de

guerres, de massacres et de châtiments, et ils proclamaient la nécessité de l'emploi de ces mêmes moyens pour extirper les méchants et les superbes, et pour établir le royaume de Dieu sur la terre.

Munzer entretenait des relations suivies avec ces hommes dont il partageait les opinions et sur le concours desquels il comptait pour l'établissement futur de la république chrétienne, objet de tous ses rêves.

Il ne se fit pas rebaptiser lui-même, à ce qu'on assure, mais il adopta et recommanda la rebaptisation comme signe de ralliement ; elle était pour lui une sorte de bannière mystérieuse et invisible, autour de laquelle pouvaient se grouper ses adhérents ; il profanait, sans scrupule, un sacrement auquel il n'attachait d'ailleurs pas d'importance et dont il faisait ainsi un de ses moyens d'action.

Munzer parcourut successivement la Souabe et les contrées qu'arrose le Rhin. Après avoir employé cinq mois à ces pérégrinations, il se dirigea de nouveau vers le nord. Il fut arrêté aux environs de Fulda au moment où il annonçait à une troupe de paysans la prochaine délivrance d'Israël. Mais on ne le reconnut pas et on le relâcha. Il se dirigea vers la ville libre de Mulhausen, où il comptait de nombreux adhérents qui l'appelaient de tous leurs vœux. C'était au mois de Février 1525.

CHAPITRE III.

Munzer à Mulhausen. Soulèvement des pays voisins.

Munzer, depuis son expulsion de Nuremberg, paraît avoir eu le désir de s'établir à Mulhausen et d'en faire le centre de ses opérations révolutionnaires. C'était une ville libre et impériale, comptant 10,000 habitants, bien fortifiée, se gouvernant elle-même, et dont les domaines renfermaient vingt bourgs et villages. Et ce qui tentait surtout Munzer, c'est que la bourgeoisie de Mulhausen était remuante, curieuse, indisciplinée et grande admiratrice du nouvel Evangile.

Dès l'année 1523, la ville avait été le théâtre de troubles populaires, occasionnés par les idées religieuses qui circulaient en Allemagne. Henri Pfeiffer, surnommé Schwertfeger, moine défroqué du couvent de Reiffenstein, Mathieu d'Aldisleben, autre religieux infidèle, et le prédicant Hildebrandt, y avaient soulevé les passions de la populace par leurs sorties contre le clergé séculier et régulier. Vers ce même temps, une première visite de Munzer avait occasionné une émeute de trois jours, à la suite de laquelle les magistrats s'étaient empressés d'interdire la ville à ces dangereux brouillons.

Cependant, malgré cet échec, les partisans de Munzer n'avaient pas perdu courage, et à force

d'intrigues et de menaces, ils forcèrent le grand conseil à permettre à Thomas l'entrée de Mulhausen et à l'instituer en qualité de prédicant, au moment où il terminait le voyage dont il a été question dans le précédent chapitre[1].

La présence de l'énergumène porta les fruits qu'on en pouvait attendre; on ne tarda pas à connaître les conséquences de ses doctrines sous le rapport temporel. Il se mit à prêcher tous les jours; le thème invariable de ses sermons était la nécessité de former une ligue chrétienne générale contre les princes et les seigneurs, et bientôt il somma le grand conseil de Mulhausen d'entrer dans cette ligue. — Les magistrats non-seulement s'y refusèrent, mais ils interdirent la prédication à Munzer. Alors un tumulte épouvantable s'éleva dans la ville; et, malgré la précaution qu'avait prise le sénat de doubler les gardes des portes, les paysans des environs arrivèrent en foule, pour se grouper autour du novateur avec la petite bourgeoisie. — Munzer triomphait; la foule poussait des cris de mort contre ceux qu'on lui savait opposés, et dès le jour suivant, les familles les plus riches et les plus considérées quittèrent la cité. Alors la commune choisit tumultueusement Munzer en qualité de premier curé et demanda qu'il eût siège et voix au sénat, ainsi que son ami Pfeiffer, qui venait d'arriver. Le magistrat rejeta la requête. Les amis de

[1] Sartorius, p. 210.

Munzer ne se tinrent pas pour battus; ils se réunirent à l'église de Notre-Dame et résolurent : — « d'instituer un nouveau gouvernement chrétien ». Comme début de ce régime *chrétien*, une foule de voix proposèrent « d'aller étrangler les membres du grand conseil ». — Heureusement ce sanguinaire avis ne prévalut pas ; mais on se disposait à faire le siège de la maison de ville, lorsque le bourgmestre et le sénat, privés d'appui et de secours, donnèrent leur démission. Une nouvelle magistrature, composée des amis de Munzer, fut aussitôt élue et tumultueusement acclamée. Bourgeois, domestiques même, durent lui prêter serment de fidélité. La présidence en revenait naturellement à Munzer, il l'accepta. C'était le 17 mars 1525[1].

Dès-lors le novateur gouverna et commença à réaliser sur une petite échelle le régime pseudo-théocratique dont il avait l'ambition de doter le monde. Se faisant passer pour prophète, se croyant peut-être inspiré dans son fanatique délire, il assistait tous les jours aux séances du conseil et gouvernait la ville par ses décrets et ses ordres, qu'il présentait comme des révélations divines. — Un peuple fou et séduit les recevait et les exécutait comme tels. Le premier acte de son règne fut de séculariser les couvents.

[1] Sartorius, p. 310 et seq^s^.
Studien und Skizzen, p. 352
Zimmermann, t. III, p. 609 et 610, d'après les documents originaux.

Tout le monde s'empressa de prendre part à leur réforme; les femmes et les filles montrèrent un goût particulier pour cette œuvre évangélique, et prirent les aubes, les chasubles et les vêtements sacerdotaux pour s'en faire de beaux habits. Munzer leur en donna l'exemple et mit la main sur ce qu'il y avait de plus riche pour en orner son épouse[1]. Il s'empara pour lui-même de la maison de l'ordre des chevaliers de saint Jean et de ses revenus, et s'y établit avec ses intimes[2]. Ensuite il proclama que, pour plaire à Dieu, il fallait faire régner l'égalité parfaite sur la terre, et établir la communauté des biens « parcequ'on lit dans les actes des apôtres, qu'après la descente du Saint-Esprit à Jérusalem, les premiers chrétiens avaient mis tous leurs biens en commun[3]. » — Toutefois il n'étendit cette communauté qu'aux vivres et aux vêtements, en obligeant les riches à donner aux pauvres la nourriture et les habits qu'ils venaient leur demander. Il en résulta qu'immédiatement les pauvres refusèrent de travailler, et allèrent *exiger* chez les riches, ce dont ils avaient besoin, au nom de la fraternité et

[1] Nous employons ici un terme impropre. Munzer étant prêtre ne pouvait avoir de femme légitime; celle qu'il nommait ainsi était sa concubine, tout comme Catherine de Bora était celle de Luther. Seulement, la Bora, nonne échappée à son couvent et profanatrice du sacrement de mariage en faveur d'un moine qui avait jeté le froc aux orties, etait doublement concubine et plus vile encore d'un degré que la compagne de Munzer.

[2] Les auteurs cités ci-dessus.

[3] Sartorius, p. 215.
Studien und Skizzen, p. 352.
Zimmermann, t. III, p. 612.

de l'égalité chrétienne. Lorsque ceux qui possédaient refusaient de donner, on usait de violence à leur égard; il ne s'agissait plus ici de *charité*, mais de l'exercice d'un droit proclamé par Munzer « d'après les ordres de Dieu »[1]. Ce nouveau système de gouvernement attira dans la ville, ainsi qu'on devait s'y attendre, toute la populace des environs ; le droit *aux jouissances sans travail*, était infiniment plus agréable encore que le droit *au travail* qui a été inventé de nos jours, et charmait d'autant plus la canaille, que le thaumaturge annonçait l'envoi miraculeux de nouveaux moyens de subsistance, lorsque les enfants du royaume auraient fait main-basse sur les biens des couvents, des princes et de la noblesse[1].

Munzer lui-même affectait une mise sévère et des dehors prophétiques, pour en imposer à la multitude. Il s'enveloppait dans les plis d'un large manteau à la façon des patriarches, portait une longue barbe, et cherchait à donner à son extérieur une sorte de dignité majestueuse. A en croire Luther et ses adhérents, il se dédommageait en secret de cette ostentation pharisaïque. Luther raconte même, à ce propos, diverses anecdotes excessivement scandaleuses ; il est permis de ne les admettre que sous bénéfice d'inventaire ; car on sait que le docteur Martin était toujours disposé à calomnier ceux qu'il honorait de sa haine. Quoiqu'il en soit, il paraît certain que Munzer, avant de monter

[1] Ibid.

en chaire, avait soin de s'entourer d'un cercle composé des plus jolies filles de la ville, affirmant qu'en leur présence « il se sentait pénétré du souffle de l'Esprit divin ». Un auteur allemand, souvent cité déjà[1], pousse le cynisme de son admiration pour le fanatique Munzer jusqu'à établir, à cette occasion, une comparaison, — mélange ignoble d'impudence et de blasphème, — et à rappeler que le Sauveur des hommes également, aimait Marthe et Marie sa sœur et se plaisait au milieu des femmes.

Munzer envoyait des émissaires dans les contrées voisines, afin d'exciter le peuple à se soulever pour fonder le nouveau royaume de Dieu sur la terre. Il ne le trouva que trop disposé à seconder ses vues. La cupidité, le désir du bien-être et des jouissances matérielles, étaient pour lui de puissants auxiliaires. Bientôt les comtés de Hohenstein, de Stollberg et de Beuchlingen. les pays de Schwarzbourg, d'Erfurth et d'Altenbourg, la Mysnie, le Cobourg, les environs d'Eisenach, le district de l'Eichsfeld, les frontières du landgraviat de Hesse et une partie du Brunswick, furent en feu.

Les progrès de cette doctrine, opposée à la sienne, et le genre d'autorité qui commençait à s'attacher au nom de Munzer, excitèrent au plus haut degré la jalousie et la colère de Luther. Cet apostat, imbu de la pensée qu'il résumait en sa personne l'auto-

[1] Zimmermann, t. III, p. 612.

rité que la catholicité reconnaît à l'Eglise, — traitait d'impies tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui. Il crut qu'il suffirait de sa présence pour calmer les flots de cette mer irritée, et se mit à parcourir les contrées séduites par les envoyés de Munzer; il prêcha dans le comté de Mansfeld, à Stollberg, Nordhausen. Erfurth, Weimar, Orlamünde, Kala, Jena, etc., avertissant partout le peuple de se tenir en garde contre les prophètes assassins (*Mord-Propheten*) et leurs doctrines. Mais cette fois, à sa grande douleur, à son inexprimable désappointement, sa parole rude et populacière n'eut plus son effet accoutumé. Tandis qu'il s'évertuait à prêcher, il eut le chagrin de voir l'incendie s'étendre de plus en plus et gagner Eisleben, le pays de Weimar, Leipzick et Torgau, l'Erzgebirg et le Voigtland [1].

Les autres prédicants furent encore bien plus impuissants que Luther à apaiser la tempête; au lieu de les écouter, les paysans s'armaient et se réunissaient par troupes. — L'aspect menaçant que prenaient alors les insurrections de Souabe et de Franconie augmentait leur hardiesse et celle des *frères chrétiens* de Mulhausen. Quoiqu'ils ne fussent point en communauté avec les rebelles des contrées que nous venons de nommer, ils pensaient trouver un gage de succès dans leur soulèvement.

Dès le mois d'avril, plusieurs corps de paysans

[1] Ibid.

campaient en divers lieux, et avaient signalé leurs débuts par des horreurs semblables à celles que leurs pareils accomplissaient dans d'autres parties de l'Allemagne; 10,000 hommes s'étaient rassemblés dans les domaines de l'abbaye de Fulda; il y avait parmi eux beaucoup de sujets hessois. L'abbé de Fulda vivait à Mayence; le coadjuteur, Jean, comte de Henneberg, gouvernait à sa place. La horde pilla et détruisit un grand nombre de monastères et de châteaux; une quantité de moines, de nonnes, de nobles dames, de gentilshommes fugitifs, erraient dans le pays, et souvent, lorsque ces malheureux tombaient aux mains des insurgés, ils étaient impitoyablement assassinés. Les Rustauds forcèrent aussi plusieurs seigneurs à entrer dans leur association; les villes de Vach, sur la Verra, et de Heringen, se rendirent à eux. Quelques hommes seuls eurent le courage de demeurer fidèles à leurs croyances et de ne point céder à ces forcenés. Ainsi, Jean Stückrad, qui possédait un domaine non loin de Rotenberg, les voyant approcher, déposa sa femme et ses deux enfants au château fort de Spangenberg, défendit héroïquement ses foyers, et mourut au milieu des tisons enflammés qu'y lancèrent les paysans.

Dans la ville même de Fulda, la petite bourgeoisie s'associa, suivant sa coutume, au mouvement révolutionnaire, et dévalisa durant la semaine de Pâques quatre églises du chapitre. Elle se réunit ensuite aux Rustauds qui campaient dans la plaine de Munsterfeld

et prit part au pillage et à l'incendie des couvents du mont Saint-André, du mont Saint-Pierre et du Fraunberg, et à l'expulsion des religieux qui s'y trouvaient. — Ce dernier sanctuaire, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, fut ravagé et profané avec tous les raffinements imaginables de barbarie. Les insurgés ouvrirent même les tombeaux, pensant follement y trouver d'immenses trésors. Déçus dans leur espérance, ils jetèrent aux vents les ossements des morts. Le coadjuteur, qui avait envoyé presque toutes ses troupes à son père, le vieux comte de Henneberg, ne pouvait songer à se défendre; il fraternisa avec les brigands. Au reste, on l'accuse, et non sans vraisemblance, d'avoir joué un rôle équivoque, comme les autres membres de sa famille, et de s'être arrangé volontairement de façon à pouvoir passer pour l'ami du parti qui demeurerait vainqueur, quel qu'il fût. Le commandant en chef de la troupe de Fulda était un horloger nommé Jean Dolhofer, il avait sous lui plusieurs capitaines en second.

La ville de Hersfeld se rendit à une division de 5,000 hommes de la troupe de Fulda qui la bloquait depuis quelque temps. — L'abbé Craton de Hersfeld lui-même entra dans l'alliance des Rustauds; c'était un ecclésiastique fort peu recommandable, et qui dès l'origine de la réforme avait témoigné de la sympathie pour Luther et ses doctrines.

Le landgrave de Hesse, effrayé des progrès des paysans, voulut négocier avec eux; on lui imposa pour

première condition de fraterniser avec l'association ; en même temps les rebelles firent inviter les villes hessoises de Cassel, Treyssa, Rotenberg, Spangenberg, Hornberg, Sontra, Ziegenhain, Neukirchen, Alsfeld, Melsungen et Witzenhausen, à se réunir à eux pour propager la parole de Dieu, et pour détruire les principautés, laïques et ecclésiastiques. Ces différentes cités envoyèrent au landgrave les écrits des paysans, lui promettant dévouement et fidélité et lui demandant de les secourir au plus tôt. Quant aux districts dépendants du chapitre de Hersfeld, ils contractèrent alliance avec les insurgés, les uns de gré, les autres de force. L'une des divisions de l'armée établit son quartier-général à Hersfeld même ; l'autre, — celle de la forêt de Thuringe, — se fixa à Vach. Cette dernière division attira à elle tous les campagnards des districts voisins de la Saxe, de différentes seigneuries et des environs de la Wartbourg, de ce Patmos de maître Luther. Elle compta 8,000 hommes en très peu de temps ; ses chefs étaient les fanatiques Michel Sachs, Melchior et Jean Schippel, dont les noms sont écrits en lettres de sang dans l'épouvantable histoire de la guerre des Rustauds.

Cette troupe pilla et détruisit les couvents qui se trouvaient sur les deux rives de la Werra, et après avoir contracté alliance avec Salzungen et Smalkalde, elle se replia sur Eisenach, qui lui ferma résolument ses portes, et se dirigea enfin vers Mulhausen[1].

[1] Spalatin, archiv. de Struve, t. III, p. 100.

Un autre corps de 4,000 hommes, qui reconnaissait en qualité de chef un paysan nommé Zickel, s'établit à Ichtershausen, non loin de Gotha. Son plan était de détruire les châteaux et de massacrer les familles nobles du voisinage. Il en fut détourné par Mékum, prédicant de Gotha; mais il s'en dédommagea en pillant, de concert avec la populace des environs, l'antique et vénéré couvent de Reinhardsbronn. La horde y arriva dans la semaine d'après Pâques, s'y établit et y resta tant qu'elle y trouva des vivres. Ce monastère possédait l'une des bibliothèques les plus précieuses de l'Allemagne; on y avait rassemblé une foule de manuscrits rares; les archives de l'histoire de la Thuringe y étaient en quelque sorte réunies; c'était pour la science un inestimable sanctuaire; — les paysans déchirèrent et brûlèrent le tout, ne laissèrent rien d'entier dans l'église, où se trouvaient de nombreux monuments, des peintures et des verrières admirables; ils brisèrent même les tombes et les inscriptions funéraires des landgraves de Thuringe. — Après avoir accompli leur œuvre de Vandales, ils emmenèrent le bétail du couvent et emportèrent ce qui était à leur convenance.

Une troisième troupe, forte de 9,000 hommes, et ayant à sa tête Gangolf, l'infâme prédicant de Frankenhausen (an der Wipper), prit ses quartiers auprès du couvent d'Ilmen, dans le pays de Schwarzbourg. — Les comtes de ce nom avaient été forcés par leurs sujets à fraterniser avec eux; — cette bande signala

sa présence par des excès semblables à ceux de toutes les troupes de Rustauds dont nous avons eu occasion de parler.

Le mouvement révolutionnaire franchit également la frontière voisine du duché de Saxe, que gouvernait le duc George, demeuré fidèle à la foi de ses pères, au milieu de l'apostasie de la plupart des princes allemands. Les habitants des villages limitrophes se joignirent aux rebelles du Schwarzbourg; beaucoup de bourgeois de Langensalza, admirateurs fanatiques de Munzer, grossirent aussi leur armée pour prendre part au pillage du célèbre couvent de Hombourg sur l'Unstrutt. — Erfurt, ville principale de la Thuringe, dépendante du grand chapitre de Mayence ainsi que le district voisin d'Eichsfeld, ouvrit ses portes aux paysans; la bourgeoisie abattit en tous lieux les armes de l'Electeur, ravagea l'hôtel de Mayence, les couvents et les maisons du clergé, et détruisit « l'abomination papiste » dans les églises. L'esprit de cette ville et de son université était corrompu depuis plusieurs années; Luther y avait prêché en se rendant à Worms; bourgeois et étudiants avaient donné une preuve de leur zèle évangélique en faisant main-basse sur les richeses des deux chapitres.

La fermentation s'étendit rapidement sur une grande partie de la Saxe. Au rapport de Spalatin[1], 3,000 insurgés s'étaient rassemblés à Roda et Lobda; il y en avait

[1] Sæchsische historie apud struve. III. p. 102.

autant à Neunstadt et Pesink, on en comptait 2,000 à Saalfeld, 4,000 aux environs de Gera et Ronneberg, et près de 8,000 aux alentours de Plauen. L'historien ajoute qu'ils s'étaient rendus coupables des excès les plus hideux et qu'ils avaient obligé le chancelier de l'Electeur et beaucoup de comtes et de seigneurs à fraterniser avec eux.

Ces indications paraissent fort exagérées.

Les paysans de Cobourg se soulevèrent à leur tour, commirent d'épouvantables ravages et brûlèrent en peu de jours 24 couvents et châteaux.

Les sujets des comtes de Hohenstein, de Klettenberg et de Schwarzfeld se réunirent aussi, au nombre de huit à neuf cents, établirent leur quartier-général à l'abbaye de Walkenried et forcèrent leurs seigneurs à se joindre à eux et à obéir à Hans Arnold, berger de Bartelsfeld, qu'ils avaient nommé capitaine général.

On peut se convaincre, d'après ces détails, que les émissaires de Munzer avaient fidèlement obéi aux instructions du maître, et que la révolte sévissait avec fureur tout autour de la ville de Mulhausen[1].

[1] Seckendorf, hist. Luth. l. II, § 3 et 4.
Lutheri, op. Ed. d'Altenb., t. III, p. 136 et seq^{e}.
Crinitus, ch. 49, et seq^{e}. p. 259 et seq^{e}.
Gnodalius, liv. III, p. 152 et seq^{e}.
Sleidan, l. V, p. 213 et seq^{e}.

CHAPITRE IV.

Gouvernement et préparatifs de Munzer et Pfeiffer à Mulhausen. Armements et dispositions des princes. Leurs premiers succès.

Munzer, tandis que ces événements se passaient dans le voisinage, continuait à gouverner à Mulhausen et se tenait tranquille en apparence. Cependant il faisait des préparatifs; il avait converti en fonderie le couvent des Franciscains, et l'on y coulait des canons de gros calibre[1]; il continuait à chauffer l'insurrection à la ronde et à fanatiser la population par ses sermons et ses écrits. La lettre qu'il adressa, entre autres, aux mineurs de Mansfeld, doit être citée comme le chef-d'œuvre de ce pseudo-mysticisme dont nous avons parlé et qui forme une des branches du protestantisme. « Avant tout la crainte de Dieu » — disait cette lettre en débutant — « chers frères, dormirez-vous long-temps encore? hésiterez-vous à vous soumettre à la volonté de Dieu?... Je vous le déclare, si vous refusez d'agir et de souffrir pour la cause du Seigneur, vous deviendrez martyrs du diable. Prenez-y garde; ne soyez ni paresseux, ni négligents; cessez de flatter les fous et les scélérats. Commencez, — il est temps de combattre le combat du Très-Haut. Ordonnez à vos frères de ne pas rire du témoignage

[1] Sartorius, p. 312.

du Seigneur ; autrement ils périront .... Trois d'entre vous, confiants en Dieu et animés du désir de l'honneur de son nom, n'ont rien à craindre de cent mille ennemis. Levez-vous, levez-vous, il en est temps ; les scélérats ont peur comme des chiens ; excitez les frères, qu'ils se soulèvent pour rendre témoignage. Il n'y a plus un instant à perdre. Levez-vous, levez-vous, si Esaü veut vous donner de bonnes paroles, ne vous laissez pas séduire par la pitié. N'écoutez pas la prière des impies ; ils vous supplieront, ils pleureront, ils gémiront comme des enfants. Fermez votre cœur à la pitié. Dieu vous l'ordonne par la bouche de Moïse (L. V, 7), et il m'a répété le même commandement. Agissez dans les villes et dans les villages et surtout parmi les mineurs et les compagnons énergiques. Cessons de dormir..... Levez-vous, levez-vous, l'heure a sonné. Agissez avec finesse. Montrez cette lettre aux mineurs. Mon imprimeur arrivera dans quelques jours, j'en ai reçu la nouvelle, il n'a pas pu venir plutôt. Je voudrais instruire moi-même tous les frères, afin de rendre leur courage plus grand que les châteaux et les préparatifs des scélérats. Levez-vous, levez-vous, tandis que le feu brûle. — Ne laissez point refroidir vos épées, chauffez-les dans le sang des méchants..... Tant qu'ils vivront, vous ne serez pas délivrés des craintes humaines. Tant qu'ils vous gouverneront, on ne pourra pas vous parler de Dieu. Levez-vous, levez-vous, tandis qu'il fait jour. Dieu vous précède, suivez-le. Cette histoire est écrite

au chapitre 24 de Saint-Matthieu. Ne vous effrayez pas. Le Tout-Puissant est avec vous, ainsi qu'il est dit : 2 Chron. 2. Et voici les paroles du Seigneur : Vous ne devez pas craindre, vous ne devez pas redouter cette grande foule ; cette lutte n'est point votre lutte, mais celle du Seigneur. Ce n'est pas vous qui combattez. Montrez-vous courageux et vous verrez arriver à vous l'aide du Seigneur. — Lorsque Josaphat entendit ces paroles, il se prosterna. Faites de même avec l'aide de Dieu, qui vous fortifie contre la cruauté des hommes dans la vraie foi. Amen. » Donné à Mulhausen en l'an 1525, signé : Thomas Munzer, serviteur de Dieu contre les impies.

Toutefois, malgré cette pressante épître et d'autres du même genre qu'il adressa à diverses troupes de paysans, Munzer ne comptait pas encore entrer en campagne ; il voulait attendre, pour commencer la guerre, que l'insurrection se fût fortifiée, que les Rustauds de la Souabe et de la Franconie eussent remporté quelques victoires sur les princes, et que les mineurs de Mansfeld, sur la bravoure desquels il comptait, se fussent réunis à lui. — Mais il se vit entraîné à l'action plutôt qu'il ne pensait.

Pfeiffer, ce misérable moine infidèle que nous avons nommé déjà, était à Mulhausen le second de Munzer ; son crédit égalait presque celui du maître ; la foule imbécile croyait à ses prophéties, à ses rêves, à ses rapports avec le monde des esprits. Plus violent encore que Munzer, il trouva ses préparatifs trop

lents et lui déclara qu'on laissait passer le moment de l'action. Munzer lui représenta que tous les paysans n'étaient pas encore soulevés, que la poudre attendue de Nuremberg[1] n'était pas arrivée, et qu'il fallait ne combattre qu'à coup sûr, afin d'édifier un monde nouveau sur les ruines de l'ancien et d'affranchir les esprits, en détruisant les églises et le clergé, — les corps, en anéantissant l'aristocratie. — Enfin, il dit qu'une révélation lui ordonnait d'attendre encore. — Pfeiffer ne se tint pas pour battu, il opposa à la révélation de Munzer une contre-révélation, qu'il prétendait avoir eue lui-même en rêve. — Il s'était vu, — disait-il, — armé de toutes pièces, dans une vaste grange, où se trouvaient, en innombrable quantité, des souris qu'il avait toutes chassées, et l'esprit lui avait manifesté alors qu'il devait extirper la noblesse de la Thuringe et de l'Eichsfeld, de même qu'il avait expulsé les souris de la grange[2].

Le rêve de Pfeiffer enthousiasma la populace; car l'expédition projetée promettait une masse de butin. Munzer ne voulait pas encore se rendre; mais son acolyte lui déclara que s'il ne le laissait pas aller, il deviendrait son ennemi et pousserait le peuple à l'expulser de la ville. Alors il n'y eut plus moyen de ré-

[1] Cette ville était le grand marché de poudre des deux partis.

[2] Sartorius, loc. cit.
Crinitus, loc. cit.
Leodius, p. 293.
Studien und Skizzen, p. 353.

sister. — Pfeiffer partit à la tête d'une troupe nombreuse, parcourut l'Eichsfeld, y pilla une quantité d'églises, de couvents et de châteaux et revint à Mulhausen triomphalement, chargé de riches dépouilles. Cette première expédition fut suivie d'expéditions semblables, et Munzer, pour ne pas perdre son influence, dut y prendre part en personne[1]. Ces courses eurent toutes les mêmes résultats; partout le prophète trouvait la petite bourgeoisie et les paysans disposés à fraterniser, partout il confisquait les biens de *Baal* et de *Nemrod*, c'est-à-dire du clergé et de la noblesse; et il rentrait dans la ville suivi de chariots remplis de vivres, d'armes, de munitions, d'objets de prix. Souvent les deux chefs allaient de deux côtés différents, et les horreurs de la Souabe, de la Franconie, du Brisgau, du Palatinat et de l'Alsace se reproduisaient, dans la contrée qui nous occupe, avec un redoublement de fureur et d'atrocité. Ce jeu épouvantable réjouissait fort les paysans et portait au plus haut degré leur enthousiasme pour le nouvel Evangile. Du 30 avril au 12 mai, ces hordes sauvages visitèrent, à quinze lieues à la ronde, les couvents qui s'élevaient des pieds des montagnes du Harz jusqu'à l'embouchure de l'Unstrutt dans la Saale; — elles les pillèrent et s'emparèrent de leurs approvisionnements et de leurs trésors pour faire face aux dépenses *de la guerre sainte*; plusieurs de ces antiques monastères devinrent la proie des

[1] Ibid.

flammes. — Munzer, voyant ce mouvement épouvantable, qui remplissait son cœur d'une infernale joie, crut lui-même que le moment d'entrer en campagne était venu, et se disposa à quitter Mulhausen[1].

Jusqu'à présent, en face de ce danger croissant de jour en jour et de toutes ces horreurs, les princes voisins étaient restés dans une inqualifiable inactivité; le seul duc George de Saxe et le landgrave Philippe de Hesse avaient commencé leurs armements; mais ils étaient poussés par des motifs différents.

La torpeur des princes, leur attitude passive, leur froideur et leur indifférence s'expliquent, comme l'observe Strobel[2], par les sentiments religieux de plusieurs d'entre eux, et en particulier par les dispositions de l'Électeur Frédéric de Saxe. Les premières attaques des rebelles furent dirigées contre les couvents, les chapitres, les prêtres, les moines et les nonnes; ils passèrent aux châteaux, alors seulement que les monastères commencèrent à manquer; — or on voyait sans peine l'abaissement et l'humiliation du clergé. Le duc George de Saxe, demeuré fidèle à notre sainte mère l'Eglise, éleva seul la voix et demanda énergiquement que l'on prît de promptes mesures pour mettre un terme à ce désordre abominable. Le *sage* Frédéric, au contraire, chercha, suivant sa coutume, à gagner du temps, et se conduisit

[1] Ibid.

[2] Thomas Munzer, p. 105.

avec sa duplicité habituelle. Il répondit aux instantes prières de George, qu'il ne pouvait envoyer de troupes, n'étant pas sûr de ses propres sujets; mais il l'engagea à s'entendre avec le duc Jean qui rassemblait ses forces à Weimar. — En même temps il écrivit à ce dernier, et ses épîtres sont la parfaite expression de la pauvreté morale et du manque d'énergie dans lesquels étaient tombés les princes qui avaient fait naufrage dans la foi. Il l'exhorte « à tout arranger à l'amiable et à faire intervenir de braves gens aimés des hommes de la basse classe »[1]. Dans une lettre (datée du 14 avril), il va jusqu'à dire: « que l'affaire est très-grave et qu'il ne sait s'il est à propos d'user de violence. Il se pourrait, — ajoute-t-il, — qu'on eût donné à ces pauvres gens l'occasion de s'insurger, surtout en leur interdisant la pure parole de Dieu. — *Peut-être* le Seigneur veut-il que le gouvernement vienne aux mains des hommes du commun, et dans ce cas cela arrivera; — mais *peut-être* aussi ne le veut-il pas, et si ce mouvement n'a pas été entrepris pour la gloire de Dieu, il ne durera pas. — Prions Dieu de nous pardonner nos péchés, — dit-il en finissant, — remettons-lui le soin de cette affaire; il l'arrangera d'après sa volonté et pour sa plus grande gloire. Je crois qu'il nous faut rester le plus possible sans nous en mêler, *il vaut mieux que nous demeurions étrangers aux intérêts du clergé, qui ne nous veut grand*

[1] Studien und Skizzen, p. 358 et seq.

bien, ni à l'un, ni à l'autre »[1]. Si toutes les têtes couronnées et toute la noblesse eussent été dans les dispositions de Frédéric et de son frère Jean, l'Empire entier fût devenu un théâtre d'horreurs et de scandales, semblable à celui que présenta, quelques années plus tard, la ville de Munster, sous le gouvernement de Jean de Leyde. Heureusement l'électeur Frédéric, le plus sot des rêveurs de l'époque, vint à mourir. Alors enfin Jean leva des troupes et se disposa à les réunir aux forces du duc George. — Le duc Henri de Brunswick et les comtes de Mansfeld firent aussi des armements.

Le landgrave Philippe de Hesse se disposa le premier à entrer en campagne. Ce prince, fort jeune encore, ambitieux et cupide, avait embrassé la réforme dès son origine; mais il entendait le *Nouvel Evangile* à la façon de Casimir d'Ansbach, de l'Electeur Palatin, etc., et non pas comme les démagogues de bas étage. Il était plein de fureur contre les Rustauds, non qu'il tînt le moins du monde à l'existence des couvents et des chapitres, mais parce qu'il voyait avec désespoir tomber aux mains des paysans les calices, les patènes, les trésors et les approvisionnements des monastères et des églises, qu'il avait compté confisquer à son profit.

Philippe réunit à Alsfeld une armée composée de ses vassaux et des contingents des villes; elle lui

[1] Strobel, loc. cit. p. 106.

jura une fidélité à toute épreuve et il se mit en marche. Hersfeld se rendit sans essayer de résister. Les Rustauds s'étaient retirés vers Fulda, à son approche; ils lui envoyèrent quelques députés pour tâcher de justifier leur conduite et d'entamer une négociation. Le landgrave répondit « que les insurgés n'avaient aucune merci à espérer, à moins de déposer les armes sur le champ et de donner des gages de leur obéissance future. » Ils s'établirent alors dans la ville de Fulda et se préparèrent à la résistance.

Cependant Philippe avançait, — Raszdorf et Hünfeld se soumirent à lui, et le 3 mai il parut devant le Frauenberg, château-fort de la cité et de l'abbaye de Fulda, et en commença le bombardement. Ses troupes s'en emparèrent dès le premier assaut; les paysans se retirèrent dans la ville et dans les bâtiments du chapitre. Ils s'y défendirent avec courage; mais l'artillerie hessoise ayant mis le feu à plusieurs maisons, les bourgeois s'empressèrent d'ouvrir leurs portes. La plupart des Rustauds se dispersèrent; il y en eut 1,500 qui se réfugièrent dans les fossés du château. Le landgrave les y enferma et défendit, pendant trois jours, qu'on leur donnât à manger et à boire ou qu'on acceptât leur soumission. Ces malheureux s'entredéchiraient pour les restes qui tombaient dans l'égoût de la cuisine du fort; — enfin Philippe permit qu'on leur jetât du pain. — L'horloger Dolhopt, général en chef, et les autres principaux capitaines, furent condamnés à mort et exécu-

tés, ainsi que l'aumônier de la troupe. — On exposa sur les portes de la ville leurs têtes placées au haut de piques[1].

Quant au coadjuteur, qui avait fraternisé avec les Rustauds, Philippe l'obligea à se reconnaître, pour l'avenir et à perpétuité, vassal des landgraves de Hesse, tandis qu'auparavant ces derniers avaient été vassaux de l'abbaye. De plus, il fallut payer 4,000 pièces d'or pour racheter le butin, et 15,000 pour couvrir les frais de la guerre; les sujets de Fulda furent condamnés aussi à des amendes plus ou moins considérables et durent livrer leur artillerie et leur bétail. — Philippe soumit en peu de jours Vach, Friedewald et Smalkalde, et força partout les rebelles à battre en retraite[2]. Les uns se dispersèrent, les autres se réunirent aux frères de la Thuringe[3]. Ces derniers et les Rustauds de Franconie, occupés à faire bombance et à amasser du butin, n'avaient pas songé à venir en aide à leurs amis Hessois et Saxons, et étaient restés tranquilles spectateurs de leur défaite.

Le landgrave marcha rapidement vers la Thuringe et traversa les montagnes qui l'en séparaient[4]. Le

1 Crinitus, ch. 49 et 50, p. 259,
Gnodalius, l. III, p. 152 et seq.
Sartorius, p. 225.

2 Ibid.

3 Sartorius, loc. cit.

4 Crinitus, loc. cit.
Gnodalius, loc. cit
Sartorius, loc. cit.

duc de Brunswick et George de Saxe se réunirent alors à lui avec leurs troupes. Eisenach se rendit aux princes, les principaux meneurs y furent décapités; dans leur nombre se trouvait l'énergumène prédicant Paulus. Laugensalza fut prise à son tour, les chefs insurgés y subirent également la peine de mort et la ville paya 7,000 florins. De Laugensalza l'armée se dirigea vers Frankenhausen, où les rebelles avaient concentré leurs forces. Il était à prévoir que le combat qui déciderait de l'issue de la guerre aurait lieu auprès de cette ville.

CHAPITRE V.

Bataille de Frankenhausen.

Tandis que les princes s'étaient armés et qu'ils avançaient victorieusement, les insurgés de Schwarzbourg, du comté de Mansfeld et des contrées voisines, demeuraient réunis et immobiles à Frankenhausen. Les hommes de Mansfeld, rassemblés en ce lieu, avaient déjà été battus et chassés de leur pays par le comte Albert. Cependant ce seigneur était disposé à traiter avec ses sujets rebelles, et leur avait fait demander, à cet effet, un sauf-conduit pour sa personne, avec une suite de 30 cavaliers. Le jour de la réunion avait été fixé; — retenu par une affaire imprévue, Albert venait de réclamer encore un délai de deux jours. Les paysans étaient disposés à le lui accorder, mais dans ce moment Munzer arriva à Frankenhausen et coupa court à tous les pourparlers[1].

Il venait de Mulhausen avec son artillerie, et les 300 hommes qui formaient sa garde particulière. Pfeiffer était resté dans la ville. Munzer avait employé inutilement son éloquence et fait intervenir des ordres

[1] Crinitus, loc. cit.
Sleidan, loc. cit.
Gnodalius, loc. cit.
Sartorius, p. 120.

supérieurs, transmis en révélation, pour décider la bourgeoisie de Mulhausen à entrer en campagne avec lui. En vain il avait annoncé, d'après le prophète Daniel (5) et l'Apocalypse (18 et 19), que le pouvoir allait passer aux hommes du commun, que toutes les créatures deviendraient libres et que la pure parole de Dieu serait prêchée partout; — les défaites de Fulda, Eisenach et Langensalza étaient connues déjà et avaient singulièrement refroidi le zèle des citadins. Munzer avait écrit aussi de divers côtés, et aux différentes villes avec lesquelles il avait fraternisé, pour demander des secours.

Lorsqu'il apprit, à son arrivée à Frankenhausen, qu'on se disposait à négocier avec le comte de Mansfeld, il fut saisi d'un accès de la plus violente fureur, déclara qu'il fallait détruire en tous lieux « les aigles, leurs nids et leurs couvées » et écrivit lui-même aux frères Ernest et Albert des lettres faites pour couper court à toute tentative d'accommodement, et pour ôter aux puissants de la terre l'espérance de s'entendre jamais avec lui et avec ceux qui professaient ses doctrines[1]. La première lettre est adressée: « au frère Albert de Mansfeld, *pour sa conversion*, et commence par ces mots; « Terreur et tremblement pour tous ceux qui font le mal. (Rom. 2.) La manière dont tu interprètes l'épître de Saint-Paul, en faveur des autorités scélérates, me fait pitié. Crois-tu que Dieu

[1] Ibid.

notre Seigneur n'ordonnera pas, dans sa fureur, à son pauvre peuple, de se soulever pour déposer les tyrans ?

« La mère du Christ, inspirée par le Saint-Esprit (Luc. 1), a parlé de toi lorsqu'elle a dit que le Seigneur a renversé les superbes et exalté les petits (que tu méprises). Tu n'as pas découvert dans ta bauge luthérienne et dans ta soupe wittembergeoise ce que le prophète Ezéchiel annonce dans son 37e chapitre, — et tout en plongeant ton nez dans les excréments dégoûtants de ton Martin » (Albert de Mansfeld était luthérien) « tu n'as pas compris ce que dit le même prophète (ch. 39) et ce que confirme l'Apocalypse (18 et 19) à savoir : que Dieu ordonnera à tous les oiseaux du ciel de dévorer la chair des princes, et à tous les animaux de la terre de s'abreuver de leur sang. — Penses-tu que le Seigneur ne tienne pas plus à son peuple, qu'à vous autres tyrans ? Tu prétends rester payen, tout en prenant la qualification de chrétien, et tu veux te couvrir du nom de Saint-Paul ? — Mais on te montrera la voie que tu dois suivre ; sache t'arranger en conséquence. Reconnais donc (Daniel 9) que Dieu a donné maintenant le pouvoir aux petits, comparais devant nous et soumets-toi. Nous te le permettons, et dès-lors tu seras simplement un de nos frères ! Si tu refuses, nous ne nous inquiéterons guère de ta face sotte et triviale, et nous combattrons en toi l'ennemi acharné de la foi chrétienne. » Donné à Frankenhausen, le vendredi après *Jubilate*, an

1525. » — Signé : Thomas Munzer, avec l'épée de Gédéon[1].

La lettre adressée au comte Ernest de Mansfeld, demeuré fidèle à la foi catholique, est peut-être plus violente encore, la voici : « Que la force, la profonde crainte de Dieu et sa juste volonté soient avec toi, frère Ernest, — moi Thomas Munzer, jadis curé d'Altstett, je t'avertis au nom du Dieu vivant, de calmer tes fureurs tyranniques et de ne pas attirer davantage sur toi la colère du Tout-puissant. Tu as commencé à martyriser les chrétiens, tu as osé qualifier d'infamie la foi pure et sainte, — tu t'es permis de persécuter les fidèles. Prends-y garde, misérable et méprisable fou ! De quel droit es-tu prince de ce peuple que le Seigneur a racheté de son précieux sang ? Prouve-nous que tu es chrétien, expose ta foi comme l'a ordonné Saint-Pierre (I. 3). — Tu auras véritablement un sauf-conduit, si tu le demandes, la commune rangée en cercle te le promet, pour venir t'excuser de ta manifeste tyrannie et nous dire ce qui te rend assez osé pour rester un scélérat payen se décorant du nom de chrétien, au grand détriment de tous les vrais chrétiens.... Et afin que tu saches que nous te parlons avec autorité, nous te déclarons que le Dieu vivant nous a donné le pouvoir de te précipiter de ton siége.... Envoye-nous ta réponse aujourd'hui même, nous te l'ordonnons, sinon nous irons te visiter au nom du Dieu des armées ; arrange-toi en conséquence. — Nous

[1] Ibid.

ferons sans plus tarder ce que le Seigneur nous commande, tiens-toi cela pour dit ». Cette lettre est datée du même jour et porte la même signature que la précédente[1].

Il fallait, pour écrire ces deux lettres, que Munzer fût complètement fou, ou qu'arrivé au bord de l'abîme, il commençât à être pris de vertige. S'il avait eu autant de talents militaires que de fanatisme, les princes partisans de la réforme eussent reçu dès-lors le juste et terrible châtiment de leur apostasie, des mains mêmes des partisans exaltés de la révolution religieuse qu'ils avaient provoquée et aidée. Mais le Dieu des miséricordes voulut épargner à l'humanité des maux et des désastres incalculables, résultat nécessaire du triomphe d'une cause maudite.

Bientôt après (le 15 mai), les armées combinées du duc George de Saxe, du landgrave de Hesse, du duc de Brunswick et des seigneurs qui s'étaient joints à eux, arrivèrent en vue de Frankenhausen. Elles formaient un total de 6 à 7,000 hommes[2], parmi lesquels se trouvaient 2,000 cavaliers, beaucoup de noblesse, et que suivait une bonne et nombreuse artillerie. Le nouvel Electeur Jean de Saxe s'était mis en marche de son côté, avec 700 cavaliers et 2,000 fantassins.

[1] Sartorius, loc. cit.
Studien und Skizzen, p. 357.

[2] Sartorius, p. 225.

La troupe de Munzer comptait 8,000 hommes; elle eût été plus nombreuse, si des renforts, venant de divers côtés, n'eussent perdu leur temps en chemin, pour piller quelques couvents. Plusieurs corps de Rustauds, qui allaient grossir l'armée, furent aussi dispersés avant d'arriver à leur destination. Ainsi Albert de Mansfeld attaqua avec 60 cavaliers les paysans qui s'étaient réunis à Sittichenbach et Osterhausen, en tua 200 et mit les autres en fuite. Ceux de Klettenberg et de Schwarzfeld se sauvèrent et ne parurent plus, grâce à l'ingénieuse idée d'un curé dont ils se disposaient à piller la maison et qui, pour se défendre, leur jeta des ruches à la tête. Ces héros qui voulaient organiser un monde nouveau, ne surent pas résister aux piqûres d'un essaim d'abeilles.

La position de l'armée insurgée près de Frankenhausen était forte et excellente. Elle occupait la hauteur que l'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de Schlachtenberg[1]; un rempart de chariots renversés et un fossé la protégeaient. Mais l'arrivée des princes et de leurs troupes avait singulièrement abattu la présomption d'une grande partie de cette armée, et les gentilshommes que les Rustauds avaient forcés à fraterniser et qui se trouvaient parmi eux, entretenaient ces dispositions timorées et engageaient à entamer des négociations. — Sur ces entrefaites, le landgrave de Hesse envoya un parlementaire aux rebelles, et leur

[1] Mont du combat.

fit offrir une amnistie complète, si on lui livrait Munzer, ses principaux adhérents et quelques chefs qu'on désignait. « Nous reconnaissons Jésus-Christ, répondirent les paysans, et nous ne sommes pas réunis pour répandre le sang humain, mais pour établir sur la terre le règne de la justice, et si telle est aussi l'intention des seigneurs, nous ne demandons pas mieux que de nous tenir tranquilles ». — Ces paroles vaines et évasives n'étaient pas propres à satisfaire les princes ; ils se portèrent en avant, et à la vue de la cavalerie et de l'artillerie, les Rustauds épouvantés députèrent à l'ennemi trois des nobles qu'ils avaient obligés à entrer dans leurs rangs. C'étaient le comte Wolfgang de Stollberg, Gaspard de Ruxleben et Hans de Wertern. Les ducs et le landgrave accordèrent trois heures d'armistice aux rebelles pour se rendre à discrétion, leur promettant cependant de leur faire grâce, s'ils livraient leur faux prophète et ses principaux affidés. On renvoya une seconde fois les trois ambassadeurs, afin de demander grâce pour tout le monde, sans en excepter Munzer lui-même. Cependant la position de ce dernier devenait fort critique, le parti de la paix prenait le dessus au camp, un gentilhomme, un prédicant même, eurent la hardiesse d'élever la voix contre Thomas. Soit qu'il se crut réellement chargé d'une mission surnaturelle, soit qu'il se sentît perdu s'il ne déployait toute son énergie et s'il ne jouait une de ces grandes comédies prophétiques qui lui avaient réussi en maintes circons-

tances difficiles, — il s'avança, entouré de ses gardes et de ses séïdes les plus dévoués, condamna à mort et fit exécuter sur-le-champ, le gentilhomme et le prédicant, puis d'un ton inspiré, d'un air sombre et biblique, il prononça un discours énergique dans l'espoir d'exalter les masses, de les entraîner, de leur donner le courage qui leur manquait et de rendre hardis des poltrons.

Les auteurs contemporains, en particulier Mélanchton, nous ont conservé la substance de sa harangue. Munzer commence par se déclarer envoyé de Dieu; il rappelle qu'il a entrepris la guerre actuelle sur l'ordre positif du Seigneur; puis il représente à ses auditeurs qu'il est de leur devoir de ne pas abandonner le poste où l'Eternel les a placés, pour écouter d'absurdes et insidieuses propositions. « Les princes, leur dit-il, sont des tyrans, des impies, qui se repaissent du sang et des sueurs des malheureux, et Dieu lui-même, dont la parole est infaillible, promet, dans les Ecritures, d'assister les pauvres et les fidèles, et d'extirper les méchants »..... Pensez-vous d'ailleurs qu'ils ne soient pas punis pour avoir protégé les doctrines anti-chrétiennes? Ils seront chassés, comme les vendeurs du Temple l'ont été par Jésus-Christ. Ils veulent vous désarmer en jetant la zizanie parmi vous; ils ont peur, c'est pourquoi ils cherchent à négocier. Soyez forts, vous allez exterminer cette troupe inutile..... Je vous l'annonce, mes frères, — Dieu lui-même me charge de vous le dire, il nous

assistera et nous donnera la victoire. — Elevé au-dessus du mensonge et de l'erreur, il m'a ordonné d'agir pour châtier les autorités, et tout à l'heure il manifestera son pouvoir contre les impies, comme au temps de Gédéon, de Jonathan et de David.... Que la chair soit sans crainte, attaquez hardiment ces adversaires indignes, n'ayez pas peur de leur artillerie, *vous me verrez à l'instant recevoir leurs boulets dans les plis de mon manteau.* » Tandis que Munzer parlait, un arc-en-ciel parut autour du soleil, bien que le temps fut serein, c'était vers l'heure de midi. L'habile démagogue, dont l'étendart était orné d'un arc-en-ciel, sut tirer parti de ce phénomène et le faire considérer comme un signe miraculeux et infaillible de la protection d'en haut : « Levez les yeux, voyez, s'écria-t-il[1]. Dieu est avec nous, l'arc-en-ciel prouve que le Seigneur est pour ceux qui portent la même image peinte sur leurs drapeaux, et qu'il menace d'un terrible châtiment les princes assassins. »

Ce discours, et surtout l'apparition de l'arc-en-ciel, avaient relevé le courage d'un grand nombre de paysans; la réponse des princes à leur second message arriva sur ces entrefaites. Le landgrave en avait chargé

[1] Gnodalius, l. III, p. 152 et seq[s].
Crinitus, ch. 50, p. 359.
Leodius, p. 293.
Seckendorf, l. II, p. 10 à 15.
Sleidan, l. V, p. 213.
Lutheri op. Ed. Altenb., t. III, p. 126 à 137.
Sartorius, p. 325 et seq[s].

Wertern et un jeune gentilhomme nommé Materne de Gehofen, fils unique d'un vieux seigneur; — Stollberg et Ruxeleben étaient restés au camp hessois. Munzer, qui venait à peine de reprendre son empire sur la multitude, craignit de le perdre de nouveau; pour couper court à toute proposition d'arrangement, il fit décapiter le jeune Gehofen. Dès-lors il ne put plus être question de négocier. Philippe de Hesse harangua les troupes; elles se mirent en mouvement et montèrent au pas de charge la colline sur laquelle les Rustauds s'étaient retranchés. — Comptant sur l'intervention divine, et sur le manteau de Munzer, ces derniers ne songèrent pas à se mettre en défense et entonnèrent en chœur *le Veni sancte spiritus.* Mais n'apercevant aucune cohorte céleste, voyant au contraire les dégâts occasionnés par les boulets ennemis, et les retranchements enfoncés dès la première attaque, une panique épouvantable s'empara d'eux, et le sauve-qui-peut devint général. Les uns tâchèrent de gagner la vallée ou les forêts voisines; les autres coururent vers Frankenhausen. Les cavaliers se mirent à leur poursuite et en massacrèrent environ 5,000. L'artillerie ennemie tomba au pouvoir des princes; une partie des troupes entra tumultueusement dans la ville à la suite des fuyards, la boucherie continua dans les rues. Les pavés étaient teints de sang; on voyait de tous côtés des monceaux de cadavres. Ils furent enterrés dans de grandes fosses communes avec ceux qui jonchaient la campagne.

Munzer avait disparu dans la bagarre ; les princes mirent sa tête à prix. Il était parvenu à se réfugier dans une maison de Frankenhausen, et au lieu de profiter du désordre pour gagner le large, il s'était couché dans un lit qu'il avait trouvé au grenier, en ayant soin de s'envelopper la tête afin de se rendre méconnaissable. Otton d'Ebbe, gentilhomme de Lunebourg, prit par aventure ses quartiers dans la même maison. Son écuyer étant monté au grenier, demanda à Munzer qui il était, et Thomas, feignant une faiblesse excessive, répondit que depuis longtemps la fièvre l'empêchait de se lever. L'écuyer ne poussa pas plus loin ses investigations, mais ayant aperçu le porte-feuille du prophète à côté du grabat, il l'ouvrit et y trouva les lettres adressés aux Rustauds par le comte Ernest de Mansfeld. Cette découverte trahit le démagogue; on le mena aux princes, qui le questionnèrent sur les motifs de sa révolte. Il leur répondit d'abord avec beaucoup d'arrogance, et leur déclara qu'il avait agi pour mettre un frein à ceux qui s'opposaient à l'extension du pur Evangile et à l'établissement de la liberté chrétienne. La torture qu'il subit ensuite lui arracha un cri perçant; « Thomas tu souffres, » lui dit l'un des assistants « mais ceux qui ont été massacrés par tes ordres ou par ta faute ont souffert bien davantage. » Dans ce moment la violence de la douleur provoqua une sorte d'éclat de rire fou, et le malheureux patient s'écria : « ils l'ont eux-mêmes voulu ainsi » — mais on n'en tira aucun aveu. — Il fut conduit en-

enchaîné à la prison de Heldrungen dans le comté de Mansfeld et il y subit une seconde fois la question. En cette occasion, Munzer dévoila une partie de ses projets et fit connaître les noms de ses adhérents les plus marquants, dans les principales villes du voisinage. Au reste, quant à ses plans, ce qu'il en révéla n'était pas nouveau et confirma ce que sa conduite avait prouvé déjà, touchant son désir d'établir l'égalité parfaite sur la terre et d'opérer une réforme différente de celle de Luther, qu'il jugeait tout-à-fait insuffisante. Cette seconde torture lui occasionna une fièvre telle qu'il avala, dit-on, douze cruches d'eau à la fin de la séance. Toutefois ce double tourment ne parut pas suffisant aux adversaires de Munzer à Wittenberg. Luther surtout n'était pas homme à éprouver un sentiment de pitié pour un ennemi vaincu. Il se plaignit avec amertume de ce que les interrogatoires n'avaient pas été bien menés, ajoutant qu'il eût infiniment mieux dirigé cette affaire, si on l'en eût chargé[1]. Mélanchton aussi déclara[2] qu'il eût été utile d'appliquer la question une troisième fois au coupable, dans un intérêt théologique, pour savoir si ses révélations étaient de pures inventions, ou si l'on devait les considérer comme des visions diaboliques.

Munzer, pendant son emprisonnement à Heldrungen, écrivit à la ville de Mulhausen et l'engagea à

[1] Luther. op. Ed. Walsch, t. XVI, p. 166.

[2] Ibid. p. 215.

ne pas opposer aux princes de résistance inutile et folle ; — il recommanda aussi aux bourgeois sa femme qui était restée au milieu d'eux, et les exhorta à s'abstenir d'insurrection à l'avenir.

CHAPITRE VI.

Fin de l'insurrection dans cette partie de l'Allemagne.

Après la bataille de Frankenhausen, on se décida à marcher immédiatement contre Mulhausen[1]. Les paysans, encore réunis aux environs, et qui, quoique voisins, avaient jugé prudent de ne pas s'exposer aux chances du combat, se dispersèrent sans bruit à la nouvelle du désastre qui avait accablé leurs frères bien aimés et ne se soulevèrent plus. Les insurgés de Mulhausen, voyant l'orage prêt à fondre sur eux, écrivirent aux amis de la Franconie supérieure (ceux-ci n'avaient subi alors encore aucun échec) de venir à leur aide, au nom de Dieu, de la justice, de la charité et du pur Evangile; — mais les amis de la Franconie étaient occupés à piller les châteaux et à vider les caves le long du Main, ou à discuter sur la meilleure manière d'interpréter la bible, — et ces divers travaux leur semblaient infiniment plus agréables et plus utiles que la perspective de s'enfoncer dans les montagnes de la Thuringe, avec la chance d'y rencontrer l'armée des princes et d'y attraper des horions et des coups de fusil.

Cependant cette armée avançait; elle rétablit l'ordre

[1] Gnodalius, loc. cit. — Leodius, loc. cit.
Crinitus, loc. cit. — Seckendorf, loc. cit.
Sleidan, loc. cit.

à Seebach et à Schlotheim, reçut l'accession de Jean, le nouvel Electeur de Saxe, et de son fils; puis elle investit Mulhausen dans la soirée du 19 mai. Il y avait dans la place 1,200 hommes bien armés et elle était approvisionnée pour long-temps; Pfeiffer, qui y commandait, voulait qu'on opposât une résistance désespérée; mais un très fort parti était disposé à céder aux sommations des princes et à rendre la ville à discrétion, d'après la promesse qu'on faisait de ne sévir que contre les chefs et les principaux coupables. — Ce parti parla plus haut encore lorsqu'il vit la brêche ouverte, l'ennemi disposé à monter à l'assaut et l'abandon dans lequel les insurgés du voisinage laissaient la cité; il commença à négocier avec l'Electeur de Saxe. Pfeiffer, qu'on n'écoutait plus, s'échappa dans la nuit du 24 mai, avec trois ou quatre cents de ses adhérents les plus dévoués. Il disparut sans être vu, ni des assiégés, ni des assiégeants; son projet était de se réunir aux insurgés de la Franconie supérieure[1]. Grande fut la terreur des bourgeois lorsque, dans la matinée du 25 (jour de l'Ascension), ils eurent connaissance du départ de Pfeiffer; c'était la tête sur laquelle ils avaient compté pour obtenir leur grâce, et maintenant elle se trouvait hors de leur puissance.

Ils envoyèrent au camp des princes mille femmes de la ville, échevelées, nu-pieds, en vêtements déchirés,

[1] Ibid.

et 500 jeunes filles portant des couronnes funéraires, pour demander grâce et miséricorde. — Les ducs firent donner de la nourriture à ces malheureuses et leur déclarèrent que les bourgeois eussent à se présenter eux-mêmes. Ils obéirent; on les vit arriver nu-têtes et nu-pieds, portant des bâtons blancs et formant un lugubre cortège. Ils ployèrent trois fois les genoux et livrèrent les clefs de la place. On leur promit que les chefs seuls seraient condamnés. L'armée fit alors son entrée dans ce hideux repaire de l'hérésie; la bourgeoisie fut désarmée, on retablit l'ancienne magistrature, et les principaux coupables, le bourgmestre Sébastien Kühnemund en tête, subirent la peine capitale. On rasa les fortifications extérieures de Mulhausen qui perdit ses droits de ville libre et s'engagea à payer à l'avenir un tribut annuel de 300 florins d'or à chacun des trois princes victorieux qui la gouverneraient alternativement, à savoir : L'Electeur de Saxe, le duc George et le Landgrave[1]. Elle fut condamnée en outre à se racheter du pillage pour 40,000 florins, et à dédommager de leurs pertes les gentilshommes du district de l'Eichsfeld et du Schwarzbourg[2].

Les princes, ayant pénétré les projets de Pfeiffer, envoyèrent à sa poursuite le chevalier Wolf d'Ende avec un corps de cavalerie. Wolf atteignit le fugitif

[1] Cet état de choses dura jusqu'à la guerre de Smalkalde.

[2] Ibid.

dans le district d'Eisenach et un combat désespéré s'engagea. Pfeiffer fut pris avec 92 des siens, ramené enchaîné au camp de Mulhausen, condamné à mort et exécuté. Rien ne tombe plus bas que le prêtre apostat ; ses chûtes sont habituellement les plus complètes et les plus profondes, parce qu'il a été infidèle aux plus grandes grâces. Le misérable Pfeiffer mourut sans donner le moindre signe de repentir, refusant les secours de la religion, en véritable réprouvé [1]. Les libres penseurs allemands qui ont écrit l'histoire de ses derniers moments lui prodiguent à ce propos des témoignages de sympathie et d'estime.

Munzer également fut conduit de la prison de Heldrungen à Mulhausen pour y subir la peine capitale. Plus heureux que son lieutenant, il reçut de la miséricorde divine la grâce inestimable d'un profond et sincère repentir. Il rétracta pieusement ses erreurs, se confessa avec une contrition véritable et communia, en bon catholique, sous une seule espèce. Le Seigneur se servit, pour convertir ce grand coupable, du duc George de Saxe et du comte Ernest de Mansfeld qui, au milieu de l'entraînement général vers l'hérésie et la nouveauté, étaient restés attachés à la foi véritable, à la foi de leurs pères. L'indigne landgrave de Hesse chercha encore, un moment avant l'exécution, à faire retomber Munzer dans l'hérésie, et lorsque le duc George lui dit en cet instant

[1] Ibid.

suprême : » Demande pardon à Dieu, Thomas, d'avoir abandonné ton ordre, quitté ton froc et pris une femme, contrairement à tes vœux et à tes serments », — le Landgrave, qui se trouvait présent, s'écria : « Non, non, n'aye ni souci, ni inquiétude à ce sujet, repens-toi seulement d'avoir agi contre l'Evangile en poussant le peuple à la révolte ». — Mais il y perdit ses paroles ; Munzer persista dans ses bonnes dispositions. A en croire Philippe Mélanchton, l'abattement du condamné était tel qu'il ne put pas proférer le *Credo*, et que le duc de Brunswick fut obligé de le dire pour lui ; le digne aide de camp de Luther a trouvé commode d'inventer ce prétendu accablement, pour attribuer à cet état de prostration le fait de la conversion de Munzer. Toutefois, Philippe lui-même prouve, quelques lignes plus bas, qu'il en a menti, car il raconte que Thomas, avant de mettre sa tête sur le billot, reconnut encore publiquement ses torts *avec beaucoup de fermeté*, et qu'ensuite il exhorta très-énergiquement les princes à se conduire à l'avenir de façon à ne plus provoquer de semblables révoltes ; et à lire, pour leur instruction, les livres de Samuel et des Rois. Après l'exécution, la tête de Munzer, placée sur une pique, fut plantée sur la colline du Schadeberg pour servir d'avertissement au peuple.

Il faut lire le compte-rendu des derniers moments de Thomas Munzer dans les ouvrages de certains auteurs allemands, pour avoir une idée du vide religieux complet, de la destruction totale des notions de justice,

de morale, de devoir, en un mot de tout ce qu'il y a de sensé, de noble et d'honnête, dans ces cœurs dont le protestantisme a faussé toutes les fibres. L'un d'eux entre autres [1], qui professe une admiration sans bornes pour Munzer l'hérésiarque et le démagogue, rejette avec le dernier mépris, et comme un indigne outrage fait à la mémoire de son héros, l'histoire si incontestable de sa conversion. Malgré les témoignages les plus authentiques, il la traite de fable et déclare que c'est bien mal connaître le génie supérieur et profond d'un homme enflammé de zèle pour une cause divine et vraie comme Munzer, que croire « qu'il ait pu retourner à la superstition et songer surtout à prier le *Credo* comme le premier goujat venu. »

La joie indécente que Luther manifesta à l'occasion de la fin malheureuse de Munzer, prouve la crainte et la jalousie que lui inspirait cet hérésiarque, qu'il considérait avec raison comme le plus dangereux de ses rivaux.

Un auteur protestant [2] dit au sujet de ces deux hommes : « Si Munzer avait eu du bonheur, son nom serait inscrit dans les annales à côté de ceux de Tell et de Stauffacher ; mais la fortune lui tourna le dos, et il mourut de la main du bourreau. Si Luther au contraire n'avait pas été favorisé par le sort, il est po-

[1] Zimmermann, t. III, p. 783, 787 et seq[e].

[2] Cité dans Studien und Skizzen et dans Strobel, p. 136.

sitif qu'il se trouverait placé dans un jour bien différent de celui sous lequel le considère près de la moitié de l'Europe ». — L'auteur en question aurait dû ajouter : que Luther, flatteur assidu et successif de tous ceux qui avaient des chances en leur faveur, prompt à quitter les malheureux, à s'attacher aux vainqueurs et à abonder dans le sens de leurs passions et de leurs intérêts, dut à cette habile lâcheté la durée de ses succès ; — que Munzer au contraire, dévoué toujours à un même parti, périt parce que ses rêves et ses folles doctrines étaient en opposition directe avec les intérêts des puissants de la terre et devaient soulever les résistances les plus violentes.

Quant au caractère de ces deux hommes et à leur valeur morale, il y a incontestablement dans Munzer un côté grandiose qui manque totalement à Luther. La nature de ce dernier est de beaucoup la plus vulgaire. Aussi la haine qu'il éprouvait pour son adversaire était-elle accompagnée de la plus profonde terreur, tandis que celle de Munzer pour le docteur Martin se manifestait par le mépris le plus complet. Tous deux ils ont déchiré la robe sans couture de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, tous deux ils ont fait sortir l'humanité des voies du salut ; mais Munzer a été logique dans son apostasie et a suivi jusqu'au bout les conséquences de ses doctrines ; Luther, au contraire, malgré les talents remarquables dont le ciel l'avait doué, est père de l'œuvre la plus mal conçue qu'il

soit possible d'imaginer, et a dépassé en incohérence les hérésiarques de tous les siècles. — Le docteur Martin a fait infiniment plus de mal à l'humanité que son rival, ses enseignements lui ont survécu, étant soutenus, propagés même, par des princes qu'un vil intérêt du moment avait aveuglés sur leurs intérêts véritables ; — les théories de Munzer ont eu beaucoup moins de retentissement ; les grands de la terre, loin de leur prêter leur appui, les ont écrasées. Munzer a été poussé à la scélératesse par le fanatisme ; dans Luther, le fourbe et le coquin de bas-étage dominent ; — la violence du premier a quelque chose de fier et de sauvage, celle du second est triviale et ordurière. Munzer est terrible comme la tempête, il ne craint rien et ne recule devant aucune difficulté, devant aucun crime même, lorsqu'il s'agit du triomphe de ses idées ; — Luther tonne, crie et injurie quand il n'a pas peur, et change de ton à l'heure du danger. Il se retranche volontiers derrière quelques flacons de vin vieux, il hante la taverne, il adore les propos de table, les chansons grivoises, le bien vivre, l'existence confortable et la grosse sensualité du bourgeois allemand ; il tient à ses aises ; ses sympathies sont exclusivement pour lui-même ; il n'aime rien qu'en vue de sa propre personne ; la nonne impudente dont il a fait sa femme lui est chère, parce qu'elle satisfait ses appétits. Munzer prône la vie ascétique, et au milieu du dévergondage de ses plans il la pratique souvent ; — Dom Martin a horreur de l'ascétisme, et comme il ne doute

pas de son infaillibilité, il prononce *ex cathedrâ*, qu'il est utile de beaucoup pècher, que la foi seule, la foi nue et morte, sauve, sans les œuvres, et il s'empresse de joindre l'exemple au précepte. — Enfin, Dieu jette un regard de miséricorde sur Munzer à la fin de sa vie, et lui accorde la grâce immense d'un profond et salutaire repentir; Luther meurt, — à en juger par les apparences extérieures, — avec ce terrible calme du réprouvé dont la conscience est inaccessible aux remords, et qui, après avoir parcouru une carrière longue et criminelle, quitte la vie sans jeter un regard sur son passé.

Après l'exécution de Munzer et la prise de Mulhausen, l'insurrection de la Thuringe et des pays voisins pouvait être considérée comme à l'agonie. — Les différents corps d'armée se séparèrent le 31 mai, et les princes s'en retournèrent dans leurs états respectifs. Les troupes isolées de rebelles qui subsistaient encore furent dispersées en peu de jours. Leurs principaux chefs subirent le châtiment qu'avaient mérité leurs forfaits et leur rebellion. L'électeur Jean fit rentrer dans le devoir les insurgés de la Saxe et traita les principaux coupables avec la dernière rigueur. Les villes qui avaient fraternisé avec les paysans payèrent des amendes plus ou moins fortes, et plusieurs d'entr'elles perdirent leurs privilèges et leurs anciennes franchises.

CONCLUSION.

La guerre des Rustauds était terminée. Quelques aventuriers tentèrent encore d'insurger les populations allemandes dans les années suivantes, mais ils y perdirent leurs peines. Partout l'autorité avait l'œil ouvert sur leurs menées, et des mesures sévères prévinrent de nouveaux soulèvements.

Les résultats *matériels* de cette guerre furent terribles. Elle avait passé comme un épouvantable ouragan sur le sud et l'ouest de l'Allemagne ; elle lui laissa la misère, la désolation, la haine, l'appauvrissement général, — plus de mille couvents, châteaux et villages avaient été réduits en cendres ; 100,000 paysans au moins, en admettant les calculs les plus modérés, — avaient payé de leur vie leur folle tentative de transplanter dans la politique et dans l'organisation civile, les absurdes principes d'égalité et de liberté, adoptés par la nouvelle Eglise sous le rapport religieux. Une foule d'ecclésiastiques et de gentilshommes avaient été massacrés par les insurgés ; l'Allemagne était peuplée de veuves et d'orphelins.

Quant aux résultats *politiques immédiats* de la guerre des paysans, ils furent nuls ; — les bases de la constitution de l'Empire restèrent les mêmes ; mais ce n'était plus qu'un édifice vermoulu, ébranlé jusque

dans ses fondements ; — on désarma les campagnes [1] et on prit des mesures très-énergiques et propres à prévenir le retour de semblables désordres. De terribles châtiments furent infligés à ceux qui s'étaient révoltés ; on leur imposa de nouvelles charges, pour dédommager les princes de leurs pertes et de leurs dépenses.

Les résultats moraux de cette affreuse mêlée furent au contraire importants et doivent fixer encore un moment notre attention. Le soulèvement des Rustauds, ainsi que le dit excellemment un auteur cité souvent [2], a été comme un accès de fièvre chaude, au moyen duquel Dieu a sauvé ce qui pouvait l'être encore, et qui a éclaté au moment précis où toute cette masse de combustible révolutionnaire devait être consumée en pure perte [3].

Il a ramené vers l'Eglise, vers l'ordre et la vérité, ceux que l'hérésie n'avait pas entièrement gangrenés. Tout ce qui n'était pas aveugle ou perverti revint à la raison après avoir vu dans leur hideuse nudité les

[1] Jusqu'alors les paysans avaient eu le droit de porter des armes.

[2] Studien und Skizzen, p. 376.

[3] Si la guerre des paysans dans l'Ouest eût eu lieu quatre années plus tard, en 1529, alors que le croissant menaçait l'est de l'Empire et que Soliman assiégeait Vienne, l'Allemagne eût été perdue. On connaît les espérances que fondaient les protestants sur l'invasion des Turcs, et les vives sympathies que les chefs de la nouvelle Eglise ont exprimées en plus d'une occasion pour l'Islamisme. Attaqué à la fois par les deux fléaux, l'Empire eût été ruiné de fond en comble. Dieu l'en a préservé.
V. Studien und Skizzen, p. 377.

conséquences de la révolte contre la plus auguste des autorités; les éléments sains commencèrent alors à se réunir, à se grouper, à se séparer de ceux de l'anarchie. Les terreurs de la guerre des Rustauds arrachèrent à leur torpeur les ecclésiastiques et les laïques, qui au début de la réforme s'étaient imaginé qu'il s'agissait simplement du redressement de quelque abus; elles leur firent sentir que toute la tradition chrétienne était en jeu avec l'état politique et social des Allemands; elles ouvrirent les yeux aux fidèles, les excitèrent à la vigilance, et à prendre vis-à-vis des novateurs la position, nette, ferme et tranchée qui convient à la vérité, lorsqu'elle se trouve en face du mensonge.

Pour ce qui est de Luther, du principal auteur de tant de maux et de tant d'erreurs, la guerre des Rustauds lui ravit son auréole, et le rôle double qu'il avait joué en cette occasion lui fit perdre sa popularité. Il se plaignait lui-même avec amertume du tort que Munzer et les paysans avaient fait à *son Evangile*, et il dit dans plusieurs de ses lettres que le peuple ne voit plus en lui qu'un vil hypocrite. — A partir de cette époque, en effet, les masses restèrent étrangères à l'établissement de sa prétendue Eglise, le temps de l'entraînement était passé sans retour. Cet établissement devint dès-lors l'œuvre exclusive et purement politique des princes et des gouvernements qui aspiraient à la puissance absolue, qui voulaient s'enrichir aux dépens du catholicisme et s'affranchir des entraves

qu'il oppose aux passions ; on voyait dans la nouvelle Eglise *un moyen* d'atteindre ces *divers buts.* On prétendait avoir une Eglise *servante*; et celle fondée par Jésus-Christ étant essentiellement *maîtresse* et *reine*, on rompit sans retour avec elle. Ainsi il advint qu'après avoir étouffé les velléités démocratiques des nouveaux évangéliques, certains souverains prirent en main la création luthérienne, imprimèrent à tout le mouvement une direction favorable à l'extension de leur pouvoir et s'érigèrent en Papes dans leurs états. Les dogmes sur lesquels on avait disputé furent interprêtés et fixés par des ordonnances, qui modifiaient singulièrement la doctrine du maître, et pour lesquelles on exigea une soumission aussi complète que celle que l'église commande pour les décisions des conciles œcuméniques. Il fut interdit, *sous peine de prison*, aux prédicants, de prêcher dans un sens contraire à la dogmatique établie par la police, et d'interprêter l'Evangile autrement que les ordonnances en question[1]. Et ce qu'il y a de bizarre, c'est que ces mêmes hommes, qui prétendaient ne vouloir que la pure parole de Dieu, et qui, contrairement aux ordres formels de Jésus-Christ, refusaient obéissance à son Eglise, n'hésitaient pas à se soumettre aux articles de foi prescrits par l'autorité temporelle[2].

[1] V. entre autres les ordonnances des margraves Casimir et George de Brandebourg, du mercredi après la saint Barthélemy, 1525.

[2] L'établissement anglican vient encore tout récemment de nous en donner un remarquable exemple dans l'affaire Gorham.

La réforme revêtit ainsi son caractère princier absolu, et si d'une part elle a jeté dans le monde l'élément démagogique, elle a puissamment contribué, d'un autre côté, à produire ce despotisme centralisateur, absurde et destructeur de toute vraie liberté, qui attribue tout à l'Etat, qui fait tout par le gouvernement et pour le gouvernement.

Il est donc vrai de dire que les deux terribles plaies qui travaillent la société moderne en sens divers, sont issues d'une même source empoisonnée. — Car si l'élément révolutionnaire, si l'anarchie politique et religieuse née de la réforme, ont été comprimés un moment par les princes, à la suite de la guerre des Rustauds, les dissolvants et les poisons, que le nouvel Evangile avait infusés dans le corps social, n'ont pas cessé d'agir pour cela; ils ont été la cause foncière de presque tous les maux qui ont accablé l'Europe depuis 330 ans, ils le sont encore de la plupart de ceux que nous souffrons aujourd'hui.

Peu d'années déjà après le soulèvement des campagnes, la révolte politico-religieuse pour laquelle s'étaient armés d'abord les gentilshommes, sous la direction de Sikingen, Luther et Hutten, puis les paysans, descendit plus bas encore et produisit la dégoûtante orgie des anabaptistes de Munster[1]. Elle ne devait pas être la seule ni la plus terrible. Bien des

[1] Cette hideuse histoire ne rentre plus dans le sujet qui nous occupe, nous l'avons traitée dans un ouvrage séparé, terminé depuis quelques temps déjà et qui paraîtra prochainement.

pages sanglantes ont été inscrites dans nos annales, depuis la première mise en scène de l'épouvantable tragédie dont les prétendus réformateurs ont été les auteurs. Son dernier acte n'est pas joué encore, il ne le sera que lorsque les peuples, éclairés par une longue et cruelle expérience, ploieront docilement la tête sous le joug de Jésus-Christ, et obéiront avec amour et confiance à l'autorité tutélaire que ce divin sauveur a établie ici-bas. Nous répétons en finissant ce que nous disions en écrivant les premières pages de ce livre : De même qu'il n'y a point de salut pour les âmes hors de l'Eglise, de même aussi les peuples et les rois ne trouvent de salut qu'à l'abri de l'arche sainte fondée par le Rédempteur du genre humain.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE IV.

Insurrection du Wurtemberg, victoire de George Truchsess.

LIVRE V.

Evénements de Franconie, projets de constitution des Rustauds.

LIVRE VI.

Insurrection de l'Alsace, des margraviats de Bade et du Palatinat.

LIVRE VII.

Fin de l'insurrection de la Franconie, du Bas-Rhin et de la Souabe. — Histoire du soulèvement de l'évêché de Salzbourg, des provinces Autrichiennes et du Tyrol.

LIVRE VIII.

Insurrection en Hesse, en Thuringe et en Saxe.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

